
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

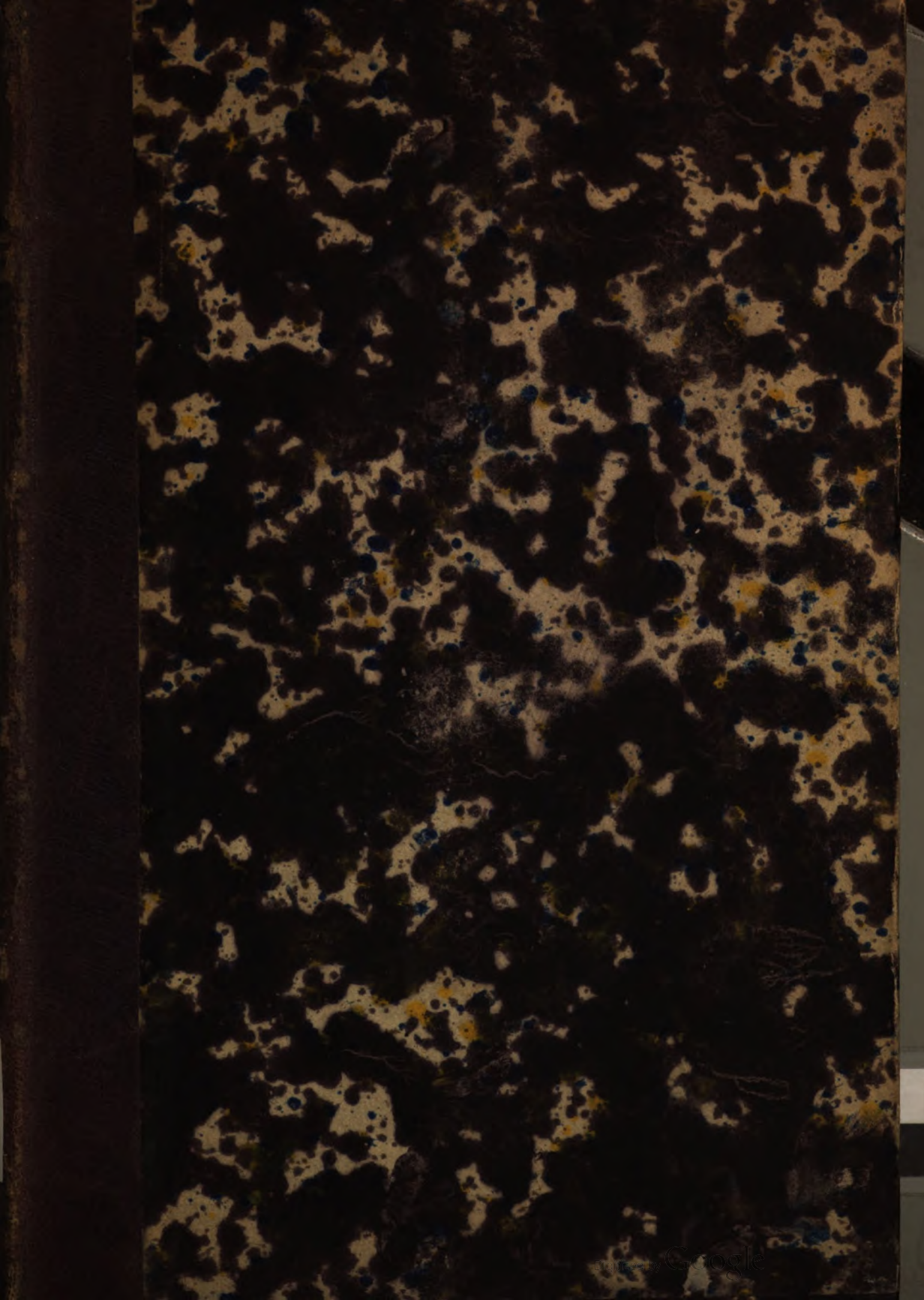
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



THE LIBRARY
OF THE



PERIODICAL ROOM

CLASS 054

BOOK R32173

REVUE
DU MIDI.

I.

**IMPRIMERIE DE BOEHM ET C^e,
BOULEVARD JEU-DE-PAUME.**

REVUE
DU MIDI.

Come Premier.

Montpellier.
CHEZ GRAS, SALONS LITTÉRAIRES.
RUE BARRALIERE, 1.
1845.

UNIVERSITY OF
MINNESOTA

Digitized by Google

DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT.

CONSIDÉRATIONS PHYSIOLOGIQUES.

Au plus loin que la science historique et philosophique remonte dans l'histoire de l'antiquité, elle trouve les peuples de l'Orient et de l'Occident en opposition constante d'idées, de mœurs, de caractères. Dès l'origine, on voit entre eux, comme entre les deux principes de l'Inde, une lutte acharnée, un antagonisme sanstrêve. Ce combat dont on pourrait suivre aisément les diverses phases, depuis l'expédition des Argonautes jusqu'à la campagne d'Égypte et à la conquête d'Alger, ne semble pas près de finir, et la civilisation du Nord aura besoin, pendant long-temps, d'employer toute son énergique insistance, toute sa ténacité d'efforts guerriers et d'envahissemens pacifiques, pour parvenir à détruire ce grand contraste.

Quand on examine les traits principaux qui divisent et caractérisent la race orientale et la race occidentale, on voit d'un côté l'immobilité habituelle, l'impassibilité, l'horreur de tout mouvement, de toute agitation physique ou morale, de tout travail de corps ou d'esprit, quel qu'il soit. La vie est contemplative (je ne dis pas méditative, parce que l'Asiatique immobile ne pense à rien); l'existence est enfermée dans l'intérieur et consumée dans l'abus des voluptés; la soumission à la force brutale est facile, complète surtout si elle ne trouble ni ses jouissances, ni son repos : voilà l'homme d'Orient! Tout au plus pourrait-on signaler, dans l'existence des peuples auxquels il appartient, quelques rares époques où l'on voit se manifester

JUL 24 31 VITHOFF 16.00 6 V6.00

un développement momentané d'énergie et d'activité. Encore ce réveil factice est-il suivi bientôt d'un nouvel et profond engourdissement léthargique.

L'Occident, au contraire, offre aux regards de l'historien et du philosophe un spectacle bien différent. Activité inquiète, remuante, continuelle; — amour de l'indépendance, de la liberté, de la pensée; — vie expansive et extérieure; — ardeur pour les affaires publiques et privées; — passion pour la gloire, pour les grandes choses; — audace et persévérance dans les entreprises; — dévouement à la patrie, à certains principes; — désir ardent et persévérant d'amélioration, d'agrandissement, de conquêtes, soit par le commerce et l'industrie, soit par la guerre et la colonisation, soit par l'observation patiente des faits et la recherche opiniâtre de toutes les vérités: voilà le génie occidental, tel qu'il a toujours été, tel qu'il est encore, après trois mille ans.

A ces marques d'une activité permanente, il est impossible de méconnaître, dans les hommes d'Occident, une cause particulière d'excitation et d'énergie qui se manifeste sous toutes les formes, à toutes les époques, et dont l'Orient n'offre pas la moindre apparence. Ses effets sont parfaitement dépeints dans ces admirables vers d'Horace:

*Audax omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas.
Audax Iapeti genus,
Ignem mala fraude gentibus intulit.
.....
Nil mortalibus arduum est.*

Ces grandes et poétiques images sont empreintes d'une vérité profonde, éternelle; mais elles ne sont applicables qu'aux descendants de Japhet, et le génie d'Horace ne s'y est pas trompé.

Dès la plus haute antiquité, l'Orient et l'Occident sont donc en présence. C'est d'abord la guerre de Troie, due à l'enlèvement d'Hélène par le plus lâche des enfans de Priam; c'est, plus tard, l'impulsion en sens contraire, qui amène l'invasion des Perses;

puis, de nouveau, la réaction de la Grèce, la retraite des Dix-mille, l'expédition d'Alexandre; puis, quand le conquérant est tombé, quand cet homme qui ne donnait rien au hasard est mort, *sans avoir eu*, comme dit Bossuet, *le temps d'établir solidement ses affaires*; quand sa puissance est détruite, celle du Peuple-roi la remplace. Alors, l'aigle romaine étend ses conquêtes en Afrique; les successeurs du Macédonien s'amollissent au souffle embaumé des brises du Bosphore et au contact du luxe. Rome trouve en Asie sa Capoue comme Annibal avait trouvé la sienne en Italie; elle fait du monde oriental sa proie, et, pareille à Sardanapale, elle se vautre dans la débauche sur ce sol éternel des voluptés et de la luxure.

A quoi peut-on attribuer une opposition si constante? A la race? Mais les Turcs, les Égyptiens, les Persans, sont comme nous de race caucasique. Au climat? Mais les Anglais conservent leur énergie, leur activité, leur persévérance au milieu des Hindous; et c'est à cela seul qu'on peut attribuer l'étonnant succès d'une conquête aussi gigantesque. Faut-il s'en prendre aux institutions politiques ou religieuses? Mais, de part et d'autre, les formes de gouvernement, les religions mêmes, ont changé, sans amener aucune modification dans les deux types primitifs.

Il n'y a qu'une chose qui soit restée invariable des deux côtés; c'est ce qui concerne le mariage. En Orient, la polygamie a toujours été admise; tous les peuples de l'Occident, au contraire, se sont constamment montrés attachés au principe de la monogamie.

On comprendra aisément les différences qu'une institution aussi opposée doit amener dans l'existence des deux peuples. La femme, cette douce compagne de l'homme dans les contrées de l'Occident, étant pour l'Oriental un objet de trafic, ne lui parait plus qu'un être abject, de beaucoup inférieur à lui. Ce qu'il lui demande, c'est de la fraîcheur, de la grâce, des formes agréables; mais pour de l'intelligence, des qualités morales, il n'y songe même pas; car il ignore en quoi elles serviraient à son esclave. Entre de pareilles mains, d'ailleurs, quelle éducation la femme pourrait-elle recevoir et transmettre? Quel respect le fils cou-

serverait-il pour sa mère, quand il la voit rudoyée, frappée par les plus misérables des hommes, par des eunuques, avec l'approbation de son père? Quelle amitié peut-il exister entre des frères issus de plusieurs femmes qui s'envient et se haïssent? Et, sans les vertus domestiques que deviennent les vertus publiques?....

Ainsi, la polygamie n'agit pas seulement d'une manière directe sur les maîtres efféminés des harems et des sérails. Elle étend son influence délétère à tout le reste de la population, en forçant les uns à mutiler leurs semblables, les autres à les corrompre, à les avilir, et ceux de ces hommes qui ne sont exposés qu'à être énervés par les excès, sont encore supérieurs, sous tous les rapports, à tout ce qui les entoure. C'est entre leurs mains que tombent l'influence et le pouvoir; ce sont eux qui ont encore le plus d'activité et d'énergie; eux seuls peuvent conserver quelque vie à cette société dissolue.

Tel est l'Orient aujourd'hui; ce que nous en voyons, peut suppléer aux détails qui nous manquent sur les mœurs des époques les moins connues; mais Darius, Xerxès, Sardanapale, attestent suffisamment que la même cause produisait autrefois les mêmes résultats.

D'ailleurs, Strabon, Hérodote, Diodore, Ctésias, Xénophon, et plus tard Quinte-Curce, confirment cette vérité dans maint passage: « *Feminarum*, dit ce dernier, en parlant des mœurs des Babyloniens, *convivia ineuntium in principio modestus est habitus; dein summa quæque amacula exuunt paulatimque pudorem profanunt, ac ima corporum velamenta projiciunt, etc.* »

En Occident, au contraire, indépendamment du principe de la monogamie, il s'est toujours manifesté une tendance opposée à celle de l'Orient, et les plus anciens législateurs ont été secondés en cela par les philosophes. Les Stoïciens avaient partout de nombreux et puissans disciples. La morale d'Épicure elle-même, tant calomniée et si mal connue, était loin de favoriser les excès, car elle recommandait essentiellement la modération dans tous les desirs. Ces principes étaient d'ailleurs secondés par des institutions gymnastiques, qui faisaient attacher un

grand prix à la force , à l'adresse , au courage , à la beauté des formes. Vénus avait son culte ; mais on révérait Minerve, Diane, Vesta, et les Muses étaient vierges. La continence était donc honorée comme une vertu. Elle était indiquée aux poètes , aux artistes , aux philosophes , par une foule de mythes et de préceptes. Les athlètes en connaissaient toute l'importance. C'est à eux que s'adressait la fable d'Hercule et d'Omphale.

Ainsi , dès la plus haute antiquité , une différence tranchée se manifestait entre les peuples d'Orient et d'Occident , sur le fait le plus important de leur vie sociale.

Si maintenant nous passons à une ère nouvelle , nous verrons les résultats de cette différence.

Le christianisme apparaît. Il prend naissance entre l'Orient et l'Occident ; et le peuple Juif qui aurait dû être le premier à l'adopter , puisqu'il l'avait porté dans son sein , puisque d'ailleurs , depuis Moïse , il n'admettait qu'un seul Dieu , Jéhovah , celui qui est , le peuple Juif le rejette ! Il fait plus , il le persécute ! D'où vient cette anomalie ? C'est que les Juifs avaient conservé la polygamie ; c'est que leurs mœurs patriarcales tenaient de celles de l'Orient , et que Jésus prêchait une morale bien plus sévère. Cette morale fut embrassée avec enthousiasme par ses disciples , et la *mortification de la chair* devint un des caractères marquans de la nouvelle religion. Aussi , par qui fut-elle propagée ? Par des Grecs et des Romains. De quel côté s'est-elle étendue ? Vers l'Occident , qui vivait de temps immémorial sous l'empire de la monogamie. Elle pénétra et s'établit , d'une manière inébranlable , chez les Gaulois , chez les Germains , les Ibères , les Bretons ; mais elle ne fit pas une seule conquête en Orient , et bientôt même elle fut chassée de son propre berceau.

Chez les modernes , la lutte est encore bien mieux tranchée : depuis quatre siècles , la société s'agit dans tous les sens pour conquérir , pour étendre ses droits. L'esprit humain livre bataille à toutes les oppressions ; il montre une ardeur insatiable de conquêtes territoriales et scientifiques. Depuis le vaisseau du grand Génois qui , le premier , sillonna des mers inconnues , que d'ex-

plorations nautiques , que de conquêtes faites au milieu des océans les plus reculés , malgré le sombre génie du cap des Tempêtes ! Combien de découvertes importantes ! Que d'applications immédiates ! La presse , la boussole , la poudre à canon étaient à peine trouvées , qu'elles changeaient l'aspect de l'Europe. Dès que cette ardeur inquiète et remuante put s'élancer au loin , les peuples d'Occident marchèrent rapidement à la conquête du globe ; non pas comme un de ces débordemens accidentels qui rentrent bientôt dans leur lit , mais avec une persévérance croissante. Ils y procédèrent non-seulement par les armes , mais encore par le commerce , l'industrie , les arts ; non plus uniquement dans un but égoïste , mais aussi dans l'intérêt des sciences et de l'humanité.

Ainsi , en Amérique , ils remplacèrent rapidement la race indigène et s'établirent partout : ici , sur le rivage de ces grands fleuves qui ressemblent à des mers ; là , au sommet des plus hautes montagnes ; plus loin , au sein des plus riches vallées. L'Inde , ce monde immense , ils s'en emparèrent avec quelques soldats ; et aujourd'hui , vingt mille nationaux et quatre mille Européens suffisent à une compagnie de marchands , pour maintenir dans l'obéissance la plus absolue quatre-vingt millions d'Hindous. La même nation anglaise s'étend en Afrique par le cap de Bonne-Espérance ; dans la Nouvelle-Hollande , par ses colonies pénitenciaires. Sans parler de Java , des Philippines , des îles Mariannes , dont les Européens sont maîtres depuis long-temps , les îles nombreuses de l'Océanie étaient à peine découvertes , qu'elles subissaient l'influence de nos mœurs , de notre civilisation. Il y a quarante ans , les îles Sandwich , étaient inconnues : quelques missionnaires américains des deux sexes s'y sont établis , et aujourd'hui , des principes sévères y règnent , des écoles publiques y sont ouvertes , et des presses nombreuses y multiplient les moyens d'instruction.

Voilà ce qu'a fait l'Occident ; mais , pendant cette longue période d'activité , l'Orient est resté endormi. A la vérité , au septième siècle , un de ses enfans le réveilla de sa torpeur.

Mahomet comprit pourquoi ses compatriotes repoussaient le christianisme. Il en conserva les bases ; mais , pour se conformer aux mœurs des hommes auxquels il s'adressait , il leur laissa la polygamie en la restreignant : grâce à ces concessions , il s'en fit écouter, tout en renversant leurs croyances ; car il leur prêchait un seul Dieu , *Allah* , et leur parlait de Jésus avec respect ; il s'appuyait sur les mêmes traditions que l'Évangile , sur Abraham , sur les prophètes ; mais il n'était plus question de la *mortification de la chair* : le mahométisme fut donc reçu avec enthousiasme dans toute l'Asie , et pénétra rapidement en Afrique.

Bien qu'il ne fit que diminuer le mal , le nouveau culte régénéra l'Orient ; il enflamma tous ces peuples d'une ardeur inconnue , parce qu'il remplaçait le fétichisme et l'idolâtrie par le monothéisme. Sortis de leur état habituel de léthargie , ces fanatiques se précipitèrent sur l'Occident , débordèrent de toutes parts comme ces violentes tempêtes si communes dans leurs climats , et le christianisme fut un instant refoulé.

Les résultats de cette nouvelle et terrible lutte ne pouvaient être douteux. Ces peuples portaient encore en eux le principe énervant qui avait causé l'infériorité de leurs ancêtres , toutes les fois qu'ils s'étaient mesurés avec les Grecs et les Romains. Les nations de l'Occident , au contraire , s'étaient fortifiées par l'austérité chrétienne , par la gymnastique guerrière , par les combats incessans qui occupèrent toute l'époque féodale. L'enthousiasme d'un moment devait donc se briser contre une pareille résistance. Aussi , dès que le paroxysme eût cessé , les idées et les soldats de l'Orient furent refoulés par l'énergique réaction des croisades , et bientôt attaqués sur leur propre sol.

Plus tard , les disciples de l'islamisme menacèrent encore un moment Vienne ; mais une poignée de héros guidés par Sobieski , suffit pour les tailler en pièces ; et , de nos jours , leurs derniers efforts sont venus échouer contre les rares et malheureux débris de la Grèce ; après quoi , ils sont retombés , comme à l'ordinaire , dans leur ancienne torpeur.

Le contraste frappant , l'antagonisme perpétuel de l'Orient et de l'Occident , s'expliquent donc très-bien , sans qu'il soit besoin de recourir aux inclinations intimes des peuples , ni aux influences du climat. Ce qui perd les Hindous, ce qui tue la race d'Othman , c'est la polygamie et les abus qu'elle entraîne. Elle est pour eux comme ce supplice de *l'énervation* , qu'un de nos rois , au récit des chroniqueurs , fit subir à ses propres enfans : elle lui ôte à la fois le sang , la force , la vie.

Cependant il est des peuplades qui semblent faire exception à cette loi. Ce sont celles qui vivent au milieu des déserts : leur vie est active , agitée , ambulante , pleine de périls et de hasards qui leur plaisent. D'où vient le caractère inquiet , entreprenant , de ces hordes nomades , au milieu de leurs apathiques voisins ? C'est qu'elles sont misérables ; c'est que leur existence est précaire ; c'est que , dans ces sociétés à demi ébauchées , il est bien peu d'individus qui usent du droit d'avoir un harem , leur pauvreté s'y opposant ; c'est qu'enfin la passion dominante de ces hommes du désert et de la tente , consiste essentiellement dans la possession d'un hardi coursier , compagnon aventureux de leurs téméraires entreprises.

On a bien souvent recherché les causes du caractère oriental et la cause de son apathique servilité. Il est indispensable d'examiner rapidement la valeur des explications qui présentent les apparences les plus spécieuses.

Tous les peuples d'Orient , sauf quelques hordes du Thibet , ont complètement renoncé au vin , ainsi qu'aux autres liqueurs fermentées. Ce ne sont pas seulement les sectateurs de Mahomet , mais encore ceux de Brahma , de Vichnou , de Boudha , qui se sont imposé cette privation.

Tous ces peuples remplacent les boissons alcooliques , par l'usage habituel , immodéré de l'opium et de ses préparations. Ils boivent la décoction de pavots ; ils en mâchent le suc concrété par l'évaporation , et ils le fument avec leur tabac. C'est ainsi qu'ils se procurent des extases prolongées , des visions ravissantes , à la suite desquelles ils restent long-temps plongés

dans un état de torpeur. Cette action s'étend du cerveau à tous les organes de l'économie, et les plus passionnés *mangeurs d'opium* finissent quelquefois par succomber au trouble des diverses fonctions.

Mais, d'où vient cette proscription des boissons alcooliques dans tout l'Orient ? D'où vient cette passion non moins générale pour les préparations opiacées ? On a cru en trouver la cause dans le despotisme qui pèse sur tous ces peuples. Ce n'est là qu'une raison spécieuse. Le vin rend indiscret ; et les despotes ont le plus grand intérêt à favoriser les indiscretions, car l'espionnage est leur unique ressource.

*Reges dicuntur multis urgere culullis
Et torquere mero quem perspexisse laborant.*

HORACE, Art poétique.

En outre, les excès de boisson jettent dans la stupeur ; ils procurent l'oubli momentané des plus grandes misères, et l'ivresse est pour tous les poètes bachiques, la consolation des affligés. Or, malgré ces raisons, les despotes de l'Orient n'ont jamais paru disposés à propager l'usage du vin.

Est-ce au climat qu'il faut s'en prendre ? Encore moins ; car c'est justement dans les pays chauds que les liqueurs fermentées sont les plus utiles au travail de la digestion. Les vingt-quatre mille Anglais qui gouvernent l'Inde, usent et abusent des spiritueux ; tandis que les quatre-vingt millions d'Hindous qui leur obéissent, boivent de l'eau.

Est-ce à la puissance des traditions ? Est-ce à l'impossibilité de faire croître la vigne dans ces contrées ? Non ; car la conquête de l'Inde par Bacchus, n'est autre chose que la traduction mythologique d'un fait historique. La description seule de sa marche triomphale, de son précepteur Silène, de son bizarre cortège, de ses prodigieuses victoires, suffirait pour prouver que toute cette allégorie représente l'importation dans l'Inde de la culture de la vigne, l'adoption par ses habitants de l'usage du vin.

Pourquoi donc a-t-il été si généralement proscrit par toutes les sectes religieuses ? Un fait aussi universel ne saurait être le résultat d'un caprice. Il faut qu'il se rattache à une cause puissante, commune à toutes ces nations, et cette cause n'est autre que la polygamie et les excès qu'elle entraîne.

Les liqueurs alcooliques, en effet, provoquent l'affaiblissement viril. Or, l'Oriental, dominé par ses idées sensuelles, a besoin de toute son énergie. Il cherche loin du vin la force proverbiale des buveurs d'eau, et les préparations d'opium lui fournissent les moyens les plus propres à l'exalter. Ce n'est donc pas l'abstinence des liqueurs fermentées, l'usage immodéré des lotions, des bains de vapeur, etc., qui ont efféminé l'Orient. Non ; ce sont les délices du harem, c'est l'image sans cesse présente du paradis islamique ; enfin, ce sont les permissions génésiques de la loi de Mahomet.

Que si l'on s'étonnait de l'immensité des résultats produits par une cause en apparence si obscure, il suffirait de se rappeler qu'elle agit, de génération en génération, sur des masses innombrables. Les phénomènes physiques, chimiques, météorologiques, etc., les plus puissants ne sont-ils pas dus à des actions moléculaires multipliées à l'infini ? Les masses géologiques les plus imposantes n'ont-elles pas été produites par l'action incessante d'êtres microscopiques innombrables ? Les effets répétés et continus paraissent toujours hors de proportion avec leurs causes. Il en est de même pour la question qui nous occupe.

Un publiciste célèbre, M. de Heeren, dans son *Histoire de la politique et du commerce chez les anciens*, a été conduit par ses méditations à bien voir la connexion qui existe entre la polygamie et le despotisme. En effet, après avoir passé en revue les causes qui ont pu influer sur la constitution morale et politique des peuples d'Orient, il ajoute : « Mais il faut avouer que toutes ces observations ne suffiraient pas pour expliquer le plus triste de ces phénomènes de l'histoire du genre humain, c'est-à-dire l'éternel esclavage des pays les plus beaux, les plus riches, les plus fertiles de la terre, où l'esprit humain aurait dû, à ce qu'il

semble, parvenir à sa plus haute perfection. Soit que les peuples d'Asie, dès leur enfance, fussent soumis aux chaînes du despotisme, soit que l'esprit de conquête resserrât ces chaînes, il nous reste toujours à décider comment leurs forces furent à jamais paralysées, et comment eux-mêmes, dans leurs périodes les plus florissantes, ne purent secouer un joug qui parait insupportable à l'Européen civilisé, etc. »

Cherchant ensuite la réponse à cette question, M. de Heeren la trouve moins dans les vices de l'organisation sociale, que dans ceux de l'organisation domestique. La polygamie constituant le despotisme extérieurement le plus absolu, conduit naturellement, selon lui, au despotisme gouvernemental le plus illimité. M. de Heeren a donc bien vu l'influence de la polygamie sur les destinées de l'Asie; mais, comme il n'était pas médecin, il s'en est tenu au point de vue abstrait et métaphysique, sans pousser sa pensée plus loin. Comment concevoir, en effet, que le despotisme de famille conduise au despotisme politique? L'homme le plus despote chez lui est certainement le moins disposé par cela même à recevoir en esclave les ordres d'un maître quel qu'il soit.

D'ailleurs les faits les plus multipliés viennent à l'appui du raisonnement. Les Grecs et les Romains avaient droit de vie et de mort sur leurs enfans. Ils pouvaient répudier leurs femmes, en changer, etc. Ils étaient par conséquent aussi despotes que les Orientaux; cependant jamais hommes ne furent plus jaloux de leur liberté, plus indociles à tous les jougs, à tous les despotismes. Il faut donc reconnaître que ce n'est pas l'habitude de commander qui amène le despotisme oriental; mais l'énervation produite par les excès de la polygamie.

Quant aux peuples d'Occident, tous ont de temps immémorial adopté la monogamie. Les Germains seuls paraissent fournir une exception à cet égard, car ils violaient ce principe *en faveur de leurs chefs*; mais cette objection n'est qu'apparente, puisque le peuple restait attaché à la loi qui faisait sa force. Tacite même semble se complaire dans la peinture du profond respect dont les Germains entouraient le lien conjugal.

Hippocrate, avec son génie pratique, avait déjà profondément observé cette différence des peuples d'Orient et d'Occident. Il en parle souvent, çà et là dans ses ouvrages, mais il s'y arrête surtout dans son *Traité des airs, des eaux et des lieux* ; et toujours il attribue la pusillanimité des Orientaux, leur docilité à tous les despotismes, à la douceur du climat, à l'uniformité des saisons, à l'air chaud et humide qu'ils respirent, etc. Ces idées d'Hippocrate, on ne saurait le nier, sont vraies sous un certain rapport. Montesquieu, le grave Montesquieu l'a bien senti, puisque, s'en emparant, il les a transportées et exposées avec éclat dans son immortel ouvrage (1). Toutefois, Hippocrate lui-même ne se faisait pas illusion. Il reconnaissait que ses explications n'étaient pas suffisantes, car il ajoutait plus loin à ses raisons précédentes : — (2) « A ces diverses causes de la pusillanimité des Asiatiques, il faut encore ajouter les INSTITUTIONS. La plus grande partie de l'Asie est en effet soumise à des rois : or, là où les hommes ne sont pas maîtres de leurs personnes, ils s'inquiètent, non comment ils s'exerceront aux armes, mais comment ils paraîtront impropres au service militaire. Car les dangers ne sont pas également partagés : les sujets vont à la guerre, en supportent les fatigues, et meurent même pour leurs maîtres, loin de leurs enfans, de leurs femmes, de leurs amis ; et tandis que leurs maîtres profitent, pour accroître leur puissance, des services rendus et du courage déployé, eux n'en recueillent d'autre fruit que le péril et la mort. En outre, ils sont exposés à voir la guerre et la cessation des travaux, changer leurs champs en déserts. Ainsi, ceux

(1) Hippocrate et Montesquieu ne sont pas les seuls qui aient signalé, en l'exagérant, cette influence du climat. Platon, au 5^e Livre des *Lois* ; Aristote, dans ses *Problèmes* ; Polybe, Galien ; et, chez les modernes, Bodin, dans sa *République*, Charron, dans son Livre de la *Sagesse*, etc., ont développé les mêmes idées.

(2) Nous tirons ce fragment de l'excellente traduction d'Hippocrate, faite par M. Littré, membre de l'Académie des inscriptions. Voy. tom. II, pag. 65. Paris, Bailliére, 1840.

mêmes à qui la nature aurait donné parmi eux du cœur et de la bravoure , seraient , par les institutions , détournés d'en faire usage. La grande preuve de ce que j'avance , c'est qu'en Asie , tous ceux , Grecs ou Barbares , qui , exempts de maîtres , se régissent par leurs propres lois et travaillent pour eux-mêmes , sont les plus belliqueux de tous ; car ils s'exposent aux dangers pour leurs propres intérêts , ils recueillent le fruit de leur courage , ou subissent la peine de leur lâcheté. »

Hippocrate est même tellement pénétré de cette haute influence des institutions sur les hommes , qu'il y revient encore à la fin de son Traité. « Les secousses fréquentes , dit-il (Voy. Littré , t. II , p. 85) , que donne le climat , mettent dans le caractère la rudesse , et y éteignent la douceur et l'aménité. C'est pour cela , je pense , que les habitans de l'Europe sont plus courageux que les habitans de l'Asie. Une perpétuelle uniformité entretient l'indolence ; un climat variable donne de l'exercice au corps et à l'âme. Or , si le repos et l'indolence nourrissent la lâcheté , l'exercice et le travail nourrissent le courage. Les Européens sont plus belliqueux pour cette raison , et aussi *par l'effet des institutions* ; car ils ne sont pas comme les Asiatiques gouvernés par des rois ; et chez les hommes qui sont soumis à la royauté , le courage , ainsi que je l'ai déjà fait remarquer , manque nécessairement : leur âme est asservie , et ils se soucient peu de s'exposer aux périls sans nécessité , pour accroître la puissance d'autrui. Mais les Européens , gouvernés par leurs propres lois , sentant que les dangers qu'ils courent , ils les courent dans leur propre intérêt et non pour l'intérêt d'un autre , les acceptent volontiers , et se jettent hardiment dans les hasards ; car le prix de la victoire est pour eux : c'est ainsi que les lois ne contribuent pas peu à créer le courage. »

Enfin , Hippocrate va plus loin encore , étant donnés des peuples sans courage , sans aptitude au travail , il ne doute pas *que les institutions venant en aide , on ne vît naître dans leur âme les qualités qui leur manquent.* » (Littré , tom. II , pag. 89.)

Ces fragmens, très-remarquables au point de vue pratique et esthétique, montrent comment le père de la médecine entendait son art. Il ne manque jamais, quand l'occasion se présente, de s'élever dans ses écrits aux plus hautes considérations philosophiques et politiques. Pour lui, la médecine ne consistait pas seulement à soigner les individus; elle devait aller en quelque sorte jusqu'à *tâter le pouls aux nations*. Des hauteurs de sa pensée, Hippocrate planait au-dessus du vulgaire : d'un coup-d'œil ferme, il interrogeait les institutions, les mœurs; il sondait les plaies internes des peuples, et, s'il ne parvenait pas à les fermer, à les cicatriser, du moins il les signalait par ses doctrines aux législateurs à venir. C'est un beau rôle, mais beaucoup trop oublié des médecins de nos jours.

Quoi qu'il en soit, la grande importance qu'Hippocrate attache, avec raison, aux institutions, prouve qu'il n'était pas lui-même satisfait des explications fournies par le climat, le sol, etc. Mais, pourquoi ces institutions étaient-elles si différentes chez ses compatriotes et chez les Orientaux? Pourquoi ces différences étaient-elles invariables de part et d'autre depuis tant de siècles? S'il s'était adressé ces questions, Hippocrate aurait bientôt vu qu'il fallait remonter jusqu'aux mœurs, et que la polygamie était la véritable cause de l'énervation de ces peuples *efféminés*; épithète dont leurs fiers voisins les ont qualifiés dans tous les temps.

Au reste, si l'on parcourt l'histoire des nations de l'Europe qui ont le plus influé sur le sort des autres, on voit que leur période la plus brillante a toujours été accompagnée d'une grande austérité de mœurs, et que leur décadence a été précédée d'une dissolution générale. Les différentes phases de la puissance romaine fournissent les preuves les plus frappantes de cette vérité; et celui qui parcourt aujourd'hui l'Italie, comprend facilement pourquoi ce peuple, jadis si fier, ne fait plus aucun effort durable pour conquérir sa liberté. L'Italie est cependant aujourd'hui ce qu'elle était dans les beaux temps de la république romaine, son soleil n'est pas plus chaud, ses brises d'Ischia plus tièdes,

plus embaumées ; enfin , ses habitans sont bien les descendans en ligne droite du Peuple-roi. Mais il y a long-temps que les traditions de Lucrèce , de Virginus , etc. , sont perdues. Je cite cet exemple , parce qu'il est le plus remarquable et le plus connu. Mais tous les peuples de l'Europe pourraient fournir des preuves aussi positives de l'influence des mœurs sur la trempe des caractères , sur la vigueur des institutions , sur le progrès des libertés publiques.

On a remarqué que les habitans des montagnes avaient , en général , plus d'énergie et d'activité que ceux des plaines.

Nous ne discuterons pas les exemples qu'on a cités , mais nous ferons observer qu'aux époques des grandes invasions , c'est toujours dans les montagnes que se sont réfugiés ces hommes fiers et déterminés , qui ont préféré une indépendance achetée par des privations et des dangers continuels , à une soumission tranquille ; qu'aux époques de troubles politiques , ou de persécutions religieuses , ces populations se sont recrutées de ces hommes inflexibles que rien n'avait pu corrompre ni intimider ; qu'enfin , c'est encore dans les montagnes les plus inaccessibles que se réfugient ceux dont la société n'a pas su employer l'énergie ou maîtriser le caractère turbulent. Il n'est donc pas étonnant que de pareils hommes soient soustraits , par le besoin continu de leur conservation , aux excès auxquels sont exposés ceux qui vivent dans l'abondance et l'oisiveté.

Je sais bien qu'au milieu de l'Asie , vivent , dans les montagnes du Thibet et du Caucase , des populations qui se font remarquer par une grande activité d'esprit , par beaucoup de courage et d'énergie ; c'est d'ailleurs de ces hauts plateaux que sont partis les envahisseurs de la Perse et de l'Inde , et des événemens récents ont prouvé aux Russes , que ces peuples n'étaient point dégénérés de leurs ancêtres. Ces faits semblent venir à l'appui de l'influence attribuée aux montagnes , aux lieux élevés , etc. ; mais il faut observer que ces peuples sont précisément soustraits à la loi qui règne dans le reste de l'Asie. En effet , Jacquemont et les autres voyageurs modernes nous apprennent que , loin

d'être soumis à la polygamie , ces peuples ont admis au contraire la polyandrie , en sorte que , chez eux , une seule femme peut épouser à la fois jusqu'à trois et quatre frères. Cette anomalie apparente vient donc confirmer les autres observations de la manière la plus remarquable.

Ce qui prouve , en outre , que l'énergie et le courage ne tiennent pas à l'élévation du sol , à la vivacité de l'air des montagnes , c'est que , dans l'Amérique du Sud , ce sont précisément les plaines les plus rases , les plus vastes , les plus chaudes du monde (*los llanos de Apure*) , qui ont servi de refuge aux Bolivar , aux Paez , aux *guerilleros* les plus intrépides , contre l'invasion espagnole. Ce sont les *Pampas* , ces plaines tropicales immenses , inaccessibles pour une armée régulière , qui sont restées le foyer de l'indépendance. Lorsque *Morillo* était maître de tout le pays , c'est de ces plaines sans bornes , sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd , que se sont continuellement élancés pour affranchir leur patrie , les *Llaneros* insoumis , ces Arabes de l'autre hémisphère. Ce qui le prouve encore , c'est le contraste frappant qui existe aux États-Unis , entre les deux principaux groupes de républiques dont se compose le pacte fédéral.

Les états du Nord ont été peuplés primitivement de Puritains rigides , d'exilés politiques et de quelques Quakers qui sont venus y chercher un refuge contre le despotisme et l'intolérance. Les descendants de ces hommes à profondes convictions , en ont reçu les mœurs les plus sévères. Ils se marient très-jeunes ; ils honorent et protègent le travail ; ils méprisent , repoussent l'oisiveté , sous quelque forme qu'elle se présente , et si la réprobation dont la société frappe le séducteur , sert de sauvegarde à la liberté dont jouit la jeune fille , l'opinion publique protège encore bien plus puissamment chez eux le foyer domestique.

Ce sont ces états du Nord qui ont fourni le type de ces *Yankees* dont les familles sont si nombreuses , les planteurs si hardis , les trappeurs si aventureux , les pionniers si infatigables. C'est parmi eux que se trouvent les négocians les plus entreprenans , les ma-

rins les plus audacieux de l'Union. Ce sont eux qui ont exécuté, en quelques années, le plus vaste système de canalisation connu, qui ont adopté les premiers et multiplié avec le plus d'ardeur les bateaux à vapeur; ce sont eux qui ont établi les chemins de fer sur la plus grande échelle, qui en ont fait les applications les plus variées; ce sont eux qui ont donné au reste de l'Union l'exemple de l'émancipation des esclaves; c'est parmi eux que s'est formée l'association des abolitionnistes, dont le dévouement vient d'être partagé par les femmes; et non contents de ces entreprises gigantesques, de ces préoccupations intérieures, ils envoient leurs vaisseaux, leurs produits, leurs missionnaires sur les points les plus ignorés du globe.

Les états du Sud, au contraire, ont été peuplés, dès le principe, de riches spéculateurs, de puissans aventuriers, qui se sont emparés de vastes terrains, et les ont fait cultiver par des esclaves. Leurs descendans n'ont eu qu'à faire surveiller ces immenses exploitations par des agens subalternes; ils ont pris le travail en aversion, et l'oisiveté en habitude; ils ont trouvé dans leurs esclaves un harem tout formé, et dans les femmes de couleur des plaisirs faciles. Les unes leur appartiennent en toute propriété; les autres leur sont acquises par la fortune, et surtout par *l'aristocratie de la peau*, la plus insolente, la plus inflexible de toutes les aristocraties.

Le colon du Sud est donc dans les mêmes conditions que le plus voluptueux oriental, avec cette différence, que son mépris pour tout ce qui tient à la race africaine, s'étend jusqu'à ses propres enfans et à leurs descendans les plus décolorés. De là, des habitudes indolentes, une répugnance pour toute occupation sérieuse, un dédain pour tout travail pénible, une vie inactive et dissipée, un besoin de distractions, de visites, de fêtes, de chasses, de plaisirs variés; enfin, il est de tout point l'homme le plus opposé au *Yankee*.

En poussant notre comparaison plus loin, en entrant dans les détails, nous la rendrions bien plus évidente encore. Ainsi, dans les états du Nord, la population blanche double en moins de

25 ans, tandis que celle de sang noir ou de sang mêlé diminue. Dans ceux du Sud, la race blanche reste à peu près stationnaire, tandis que la race noire ou métis s'accroît dans une proportion effrayante. Aussi, d'un côté, l'émancipation des esclaves devient tous les jours plus facile; les *abolitionistes* gagnent rapidement des partisans: de l'autre, les difficultés, les dangers augmentent; les précautions se multiplient et deviennent de plus en plus odieuses; le mot seul d'émancipation provoque des cris de rage, des actes arbitraires qui tiennent de la démence.

Un esprit opposé se fait remarquer dans les nouveaux états de l'Ouest, formés en grande partie de planteurs du Nord. Ceux-ci donnent, aux adversaires des états du Sud, une influence toujours croissante dans les délibérations du Congrès, et l'on peut prévoir le temps où l'esprit du Nord régnera dans les assemblées américaines, avec une majorité toujours plus compacte.

La question entre les peuplades du Nord et celles du Sud dans les États-Unis, est donc la même qu'entre l'Orient et l'Occident. En résumé, d'un côté, polygamie, harems, sérails; préoccupations érotiques, d'où excès, inaction, indolence, population vouée à l'ignorance et par conséquent à la misère, à tous les despotismes; de l'autre côté, monogamie, austérité chrétienne, répartition plus égale du bonheur domestique, augmentation croissante des lumières, de la liberté, de l'égalité, du bien-être; multiplication rapide; population serrée, active, laborieuse, entreprenante, audacieuse, envahissante par impulsion et par nécessité. Tel est le tableau rapide des effets produits par les tendances érotiques ou continentales que représentent la polygamie et la monogamie.

Après cela, est-il possible d'espérer un rapprochement quelconque entre deux principes si opposés? Doit-on même le désirer pour le bonheur de l'humanité? Et si l'on juge de l'avenir par le passé, peut-on douter de celui des deux principes qui l'emportera?

Quand on envisage les choses dans leur essence, il est des

résultats inévitables qu'on peut prévoir, quelle que soit l'époque de leur accomplissement. Il est temps que les nations de l'Europe oublient une politique jalouse et mesquine, et qu'elles se résignent à voir, dès aujourd'hui, ce que doit devenir l'Orient entre la Russie et l'Angleterre; il est temps qu'elles sachent ce qu'elles doivent désirer, dans l'intérêt même de ces castes misérables, exposées à tant de mépris et d'exactions, exploitées par tant de despotes, aveuglées par tant de préjugés. Pour moi, je vais plus loin; je ne doute pas que la race caucasique d'Occident ne finisse, grâce à son intelligence et à sa moralité toujours croissante, par couvrir un jour la surface du globe et par y dominer pour le bonheur de l'humanité tout entière.

Quand on remonte à l'essence des choses, on voit comment les nations et les individus prospèrent ou dépérissent, et le passé peut faire prévoir l'avenir. Quel plus intéressant sujet de méditation pour l'observateur attentif!

Jadis ce fut le Midi, ce fut l'Orient, qui, par le christianisme, fortifia et développa la puissance de la monogamie; ce fut lui qui, par une morale austère, plus relevée que celle du polythéisme, plus dégagée des besoins matériels, montra aux hommes le mariage sous un aspect chaste et pur. Aujourd'hui que cette terre, premier berceau de notre civilisation, git couchée au milieu de ses propres ruines, la lumière de l'intelligence lui vient déjà des pays où le soleil se couche, et substitue, pour le progrès physique, intellectuel et moral de tous, l'austérité de nos mœurs, au sensualisme voluptueux qui n'a cessé de l'énerver.

LALLEMAND,

Professeur à la Faculté de médecine de Montpellier.

LITTÉRATURE ROMANE.

TRADITIONS CARLOVINGIENNES.

Notre but n'est pas ici d'écrire un traité sur les épopées romanes, et d'initier le lecteur aux mystères nombreux que renferme encore pour lui la classification de ces premiers monumens de notre littérature. Nous voulons seulement montrer ce que fut, dès sa naissance, le récit carlovingien, c'est-à-dire notre poème historique et national, celui qui relève directement des traditions, vraies ou supposées, relatives à nos anciens héros, et surtout à Charlemagne, le plus grand et le plus populaire d'entre eux.

Laissant donc de côté le cycle de la Table ronde, qui se divise en deux branches et qui a pour résultat, avec la légende chrétienne, les poèmes du St-Graal ou de St-Joseph d'Arimathie, — avec la légende celtique, les aventures du roi Arthur, ce nouveau Lazare dont les paysans du pays de Galles attendent encore la résurrection, nous chercherons quel fut le point culminant de progrès et de perfection qu'atteignirent au moyen-âge les épopées carlovingiennes, et le point le plus bas où elles arrivèrent comme défectuosité.

Dans cette course rapide à travers notre littérature romane, nous verrons que nos vieilles *chansons de gestes*, filles d'un art plus avancé que celui qui produisit les poèmes primitifs des Espagnols et des Allemands, tout en offrant quelques-uns des défauts du poème du Cid, du *Romancero* et des *Nibelungen*, ne sont cependant pas sans avantage sur ces compositions, et que souvent même elles l'emportent sur elles par de grandes beautés.

Ainsi, par exemple, il est bien vrai qu'on trouve dans nos poèmes des longueurs et des redites, — que leurs auteurs se préoccupent beaucoup trop des descriptions de fêtes, de tournois, de combats, et que, grâce à la sécheresse, à la monotonie qui en résulte, on pourrait les appeler les chroniqueurs de la poésie plutôt que les poètes de la chronique; mais il faut le reconnaître à leur louange: s'ils n'ont place que pour les hauts faits d'armes, pour les passions matérielles; si la douleur morale n'a point de prise sur leur âme, rhapsodes d'une société naissante, qui flotte encore incertaine, pour ainsi dire, entre la barbarie et la civilisation, ils puisent dans le souvenir récent de la première une force et une énergie sauvages, et dans la seconde, qui est encore chez eux à son âge d'or, une candeur et une naïveté charmantes qui rappellent quelquefois la Bible et Homère. Plus policés, plus cultivés que leurs devanciers d'au-delà les Pyrénées et le Rhin, nos trouvères ne se bornent pas tout-à-fait comme eux, à reproduire, ainsi qu'un écho, la chronique ou la Saga; ils s'essaient dans une certaine mesure à l'invention. A la vérité, ils ne suivent pour cela aucun procédé régulier: leur imagination les entraîne, et, vagabonde, elle procède par élans instantanés, plutôt que par réflexion; mais aussi quels pittoresques accidens résultent de cette tendance! N'est-ce pas sur le seuil de leurs vastes royaumes, qu'on voit apparaître soudainement les fées au voile brodé de perles, ou la sombre famille Hellequine, et que l'on entend se balancer dans le lointain, avec d'immenses mugissemens, cette terrible forêt de Brocéliande, au travers de laquelle chevauchent les morts?

Il y a encore dans nos épopées romanes un élément poétique qu'on ne trouve pas ailleurs à leur époque: c'est l'idéalisation de la femme et son influence au milieu des mœurs grossières de ce temps. Certes Iseult-la-blonde, Aude-au-clair-vis, Berthe-aus-lons-piés, Genièvre-la-belle ne ressemblent pas à la Béatrice de Dante, cette sublime exaltation de l'amour chrétien, dernier écho du culte voué dans les siècles antérieurs à la Mère du Christ; mais, en apercevant tout-à-coup cette gracieuse pléiade

de châtelaines poétiques au milieu de cette société du moyen-âge, où le cœur, comme le corps, semble revêtu de fer, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il y a là un progrès frappant. Ne sont-elles pas, en effet, ces héroïnes de nos trouvères, plus civilisées que la terrible Brunchilde allemande, qui terrasse des ours et les emporte appendus au pommeau doré de sa selle, et plus amantes, dans le sens enflammé du mot, que la douce et pieuse Chimène?....

Les poèmes de la Table ronde (ceux qui font partie du cycle de Joseph d'Arimathie ou du S'-Grael), sont nés, disons-nous, de la légende chrétienne. Ils répondent à l'instinct pieux du moyen-âge, et n'appartiennent à aucun fait historique; ils vivent d'un vague et subtil mélange d'amour terrestre et d'exaltation religieuse. On devine qu'ils ont pris naissance en ce temps où les légendes et les miracles fleurissaient, et où la nature se mettait partout au service de la religion.

Les poèmes d'Arthur ont une physionomie un peu plus précise. Le *lai* des bardes vient s'unir chez eux à la légende chrétienne. Le chant guerrier donne un corps à la tradition et presque une date. Les héros qu'ils mettent en scène sont bien sans doute toujours perdus dans les déserts et les rêveries; leur adoration est sans cesse passionnée, mais ils ont quelque chose de plus terrestre que ceux du S'-Grael: sous l'incantation celtique percent l'homme et le chevalier.

Les épopées carlovingiennes présentent au contraire un caractère tout différent. D'abord elles offrent une date certaine; elles se rattachent à des faits historiques réels ou défigurés, mais qui pour le lecteur n'ont rien que de très-naturel. Les peux qu'on y trouve, dépassent quelquefois par leurs exploits la force de l'homme; mais ce n'est point par des moyens empruntés à la fiction. Les trouvères nous les dépeignent comme des chevaliers robustes, mais non comme des êtres surnaturels ou des géans. Ils sont nés tout simplement de *l'exagération de l'histoire*. En outre, dans les poèmes carlovingiens, nous trouvons bien plus que dans les épopées subtiles et analytiques du Graal et du cycle

d'Arthur, la vie matérielle et animée du moyen-âge. Là en effet nous rencontrons non pas sans doute les mœurs des neuvième et dixième siècles qui devraient être celles des héros mis en scène; mais celles des douzième et treizième siècles, fidèlement peintes par les trouvères qui refondaient les chants primitifs et renouveauient les traditions en les rajeunissant. Aussi cette image naïvement *pourtraicte* des usages de nos pères, donne-t-elle un grand intérêt à ces antiques compositions. Qui ne se sentirait ému, en effet, en voyant la châtelaine à son balcon, le seigneur au milieu de ses hommes d'armes, l'abbé dans son monastère, la donzelle et le page assis tous deux côte à côte et devisant sur *le maître-perron* du manoir féodal?..... Et puis, quels drames que tous ces grands combats, où *Renouard au Tinel*, armé d'un arbre entier, écrase des milliers de Sarrasins; — où Guillaume de Gellone livre aux ennemis de la foi dans le cimetière de l'Aliscamp, à Arles, un de ces duels-géans comme en pouvaient seuls entreprendre des hommes qui combattaient pour le Ciel; — où *Roland*, sa *Durandale* en main (qui vient de *dur cop en done*, dit le trouvère), pourfend les rochers avant de mourir!.... Joignez à tout le feu de ces batailles, planant, pour ainsi dire, comme le destin dans Homère, au-dessus de tous ces événemens, la majestueuse individualité de Charlemagne, élevée par les rhapsodes du moyen-âge à la hauteur d'un type, — à la grandeur d'une époque, — à la puissance d'un Dieu; — représentez-vous *le chanteur de ces vers cousus*, pour employer l'expression antique, récitant ses dures strophes monorimes devant une assemblée de vieux barons couverts de fer, les leur faisant entrer dans l'oreille à force d'assonnances et les terminant quelquefois par quelque exclamation de guerre (1); puis dites-nous s'il n'y avait pas là un grand spectacle, s'il n'y a pas encore aujourd'hui de la poésie dans ces vers secs et décolorés, étendus

(1) C'est probablement le but de cette exclamation *Aoi!* qui se trouve à la fin de presque toutes les strophes de la chanson de Roland.

sur le parchemin des manuscrits comme une fleur dans un herbier !.....

Les épopées carlovingiennes, malgré le nom qu'on leur donne, ne célèbrent pas seulement le grand empereur ; elles personnifient en lui plusieurs générations de princes ; car, quelque colossal que fût cet homme à *la barbe griffaigne*, qui, selon elles, pendant un demi-siècle galopa du Rhin à la Vistule, et des Pyrénées à Jérusalem, il ne pourrait occuper ces mille royaumes ni remplir ces mille bouches de chanteurs. — Aussi les poèmes carlovingiens, tout en s'appuyant sur lui comme sur le pivot de tout l'édifice littéraire du moyen-âge ; tout en faisant de Charlemagne une espèce de Robin Hood, quelque chose de fabuleux et d'historique, un personnage Germain par le cœur, Romain par l'intelligence, Frank par l'ensemble, projettent-ils encore autour de lui, comme de faibles rayons de la même planète, des renommées moins brillantes. Telles sont celles de Pepin-le-bref, de Louis-le-débonnaire, de Charles Martel, de Charles-le-chauve, etc. Seulement Karle-le-Maine (*Magnus*) domine toute cette puissante famille ; il est à lui seul, la base et le sommet du monument.

Toutefois, le Charlemagne des romans ou des poèmes carlovingiens est bien loin d'être le Charlemagne de l'histoire, le héros d'Eginhard. Avant d'arriver à l'état de personnage épique, il lui a fallu subir bien des transformations, bien des épreuves successives. L'imagination populaire procéda d'abord avec lui par des chansons, par la légende, par le conte. Elle agrandit toutes ses proportions d'une manière démesurée ; témoin le récit de ce vieux *grogna*rd (qu'on nous passe cette expression), qui avait fait toutes les guerres de Charlemagne, et que le moine de St.-Gall qui l'avait entendu étant encore enfant, nous a conservé avec une si terrible naïveté (1). Mais cela ne suffisait pas encore pour

(1) « Le livre qui va suivre parlera des actions guerrières du terrible Charles. Adalbertus, père de Werimbert, qui avait combattu les Huns, les Saxons, les Esclavons avec son empereur, me les a ra-

que le vainqueur de Witikind fût élevé à la dignité de héros épique, et que, rangeant autour de lui, comme en un jour de bataille, ses capitaines, ses paladins, ses douze pairs, il devint l'âme de cette valeureuse phalange. Il fallait de plus que la religion, cette enchanteresse toute-puissante au moyen-âge, se mêlât de son histoire et la fît pénétrer dans les plus humbles chaumières. Le moine de St.-Gall qui était Allemand (Voy. les *Monumenta Germaniæ historica*, de Pertz), écrivit son livre de 884 à 887, c'est-à-dire, 70 années après la mort de Charlemagne, et nous trouvons déjà chez lui un grossissement prodigieux de la nature. Un demi-siècle plus tard, Benoît de St.-André, moine du mont Soracte, nous raconte le voyage de Charlemagne à Constantinople et à Jérusalem; au siècle suivant, le faux Turpin écrit sa chronique, et les traditions étouffent la vérité sous leur développement rapide. Bientôt les croisades arrivent. Elles réchauffent l'enthousiasme pour les voyages en Terre-Sainte. Le souvenir de celui qu'on attribue à Charlemagne se réveille, et le grand empereur voit une épopée multiple se former autour de son trône.

Seulement par une tendance bizarre, en un temps où la raillerie n'était pas encore née (tendance que les Italiens développèrent bien davantage plus tard), Charlemagne devient tellement immense dans ses poèmes, qu'il n'est quelquefois pas sérieux. C'est une espèce de Jupiter tonnant, qui se dresse au sommet de l'Olympe. Quand il fronce le sourcil, il semble devoir tout écraser et réduire en poudre, mais ses vassaux n'en sont point effrayés; loin de là, ils se moquent de lui, ils l'insultent, ils le bravent, et Charles finit toujours par pardonner, faute d'avoir assez de puissance pour punir.

contées, lui déjà vieux, moi tout jeune, et cherchant parfois à échapper aux longs récits qu'il voulait me faire. » Le vétéran Adalbert, dit M. de Châteaubriand, dans ses *Études historiques*, ne ressemble-t-il pas à quelque grenadier de Napoléon racontant la campagne d'Égypte à un conscrit?.....

Il n'en est pas moins vrai que les poèmes carlovingiens sont des compositions remarquables à la fois comme histoire et comme étude. Comme histoire, en ce sens, non que toutes les petites actions qui ressortent du fait principal ont été accomplies ; mais parce qu'ils retracent quelques grandes expéditions dont nous avons la preuve ; comme étude, parce que ces épopées sont en littérature ce que sont en peinture Giotto, Cimabué, Orcagna, c'est-à dire de très-remarquables précurseurs de Michel-Ange et de Raphaël. Les trouvères ont beau confondre les lieux, les rois, les époques ; ils rapportent si fidèlement les détails, que Pasquier, qui s'y connaissait, appelle leurs poèmes de vraies *images des mœurs qui lors étaient observées*, et que le roman de Lancelot était anciennement nommé *le grand coutumier*. En outre, il nous serait facile de montrer par un bon nombre d'exemples, que si ces compositions (chose toute simple à leur époque) pèchent par des longueurs et par des redites, elles compensent ces défauts par beaucoup de vigueur et d'énergie quand elles reproduisent les passions ou les mœurs de leur temps ; — que si l'harmonie et la mesure nécessaires pour former des diverses parties d'un poème un ensemble régulier leur font défaut, elles ont dans leur irrégularité quelque chose de si charmant et de si énergique, qu'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de leur naturel ou de leur force. Jehan de Flagy qui composa l'épopée des Lohérains, Jehan Bodel qui écrivit celle de Witikind de Saxe, Huon de Villeneuve auquel on doit celle de la belle Aye d'Avignon, Adenez-le-roi qui nous a laissé celles de Guillaume-au-court-nez, de Berthe-aux-lons-pieds, d'Aymery de Narbonne, des enfances Ogier-le-danois, et tant d'autres trouvères qui ont composé les poèmes de Raoul de Cambrai, de Garin de Montglave, de Girard de Vienne, etc., sont des écrivains heureusement doués, se laissant aller à toutes leurs sensations gracieuses ou terribles, et les retraçant fidèlement dans leurs compositions. Malheureusement la force de concentration n'est pas la leur : le nœud leur échappe. Entre ces mains débiles, la meilleure fable s'éparpille ; ils ne savent ni condenser ni char-

penter un poème, et sous ce rapport ils ressemblent à des écoliers de nos jours. Mais aussi quand leur fière nature prend le dessus, quand leur talent rencontre une veine heureuse, ils se montrent véritablement beaux ; alors ce ne sont pas seulement des trouvères, ce sont des poètes. En voici la preuve tirée de l'épopée, encore inédite, d'Aymery de Narbonne. Qu'on lise et qu'on juge ! Charlemagne, *l'empereur à la barbe florie*, comme dit le texte, traverse les Pyrénées ; il revient d'Espagne. Sa lamentation est grande, car son neveu Roland, par la trahison de Ganelon, a été tué avec Olivier, les 12 pairs et toute l'arrière-garde de son armée jusque-là victorieuse. L'*Etcheco-Jaïna* (le laboureur des montagnes) est rentré chez lui avec son chien. Il a embrassé sa femme et ses enfans ; il a nettoyé ses flèches ainsi que sa corne de bœuf, et les ossemens des héros qui ne sont plus, blanchissent déjà pour l'éternité (1). Le destrier de Charles, qui *lui vint de Syrie*, est triste lui-même et *fait chair marrie* (2). Charlemagne pleure, mais ce n'est pas seulement d'avoir perdu la bataille, sa pairie et son neveu ; c'est de penser que sa défaite sera racontée après lui pendant 400 ans et plus :

Quatre cents ans et plus dès que ma vie
De Roncisvals sera chançon oïe.

Cependant il chemine toujours. Tout à coup il arrive sur le sommet des Pyrénées, et du revers, aujourd'hui français, de la chaîne, il se prend à regarder dans la plaine : là, vers la droite, au loin et bien avant dans les terres, il aperçoit, sur une montagne, une ville bien close de murs et de défenses, que couronnent de grands arbres verts. Jamais on n'a vu cité plus forte. Outre ses murailles, elle est ceinte de trente tours *en bonne pierre de liais* ; au milieu de ces tours il y en a une qui les dépasse

(1) Ces paroles sont empruntées au chant basque d'Altabicar.

(2) C'est la même idée que Racine, quand il dit :

Ces superbes coursiers qu'on voyait autrefois, etc.

toutes. L'homme le plus habile du monde à deviser, mettrait le plus grand jour d'été à la décrire. Ses créneaux sont tous scellés avec du plomb ; sur chacun d'eux il y a un arc prêt à jeter des traits, et sur le faite de la tour on voit une escarboucle plus brillante que le soleil, et qu'on peut à peine regarder fixement de trois lieues.

Sur la gauche étincelle la rive de la mer, cette grande onde qui permet aux navires, nommés *dromons*, d'arriver jusqu'à la ville.

A ce spectacle, Charles sentit son cœur bondir. Il appela le duc Naymes, son sage conseiller, et il lui parla à peu près ainsi :

« Beau sire, quelle est cette cité ? ne me le cachez pas. Celui qui la tient peut se vanter qu'il n'y en pas une pareille dans le monde. Par S^t-Denis, je veux venger ma défaite. Celui d'entre vous qui désirera retourner en France passera par ces portes ; car, je vous jure, que dussé-je rester ici quatorze ans, je ne reverrai pas la France sans avoir conquis cette ville. »

Naymon a entendu Charlemagne et il lui a dit : — « Sire, jamais homme ne fut plus surpris que je le suis. Si vous voulez avoir cette ville, il vous faudra la payer cher ; car je n'en connais pas de plus forte. Celui qui la défend a avec lui vingt mille turcs qui ont chacun double harnais et doubles armes, et qui se moqueront, comme d'autant de boules neiges, des traits de nos arbalètes. D'ailleurs vos soldats sont si las, que chacun d'eux ne vaut pas une femme ; vos chevaliers aimeraient mieux leurs manoirs qu'un assaut ; vos barons !..... leurs chevaux ne se nourrissent plus que de paille ; et, quant à moi, je vous donne ma foi que je voudrais pour beaucoup être dans mon royaume de Bavière. — Beau sire duc, reprit l'empereur, n'en parlons plus. Par la foi que je dois à Dieu, je vous jure que je ne rentrerai pas en France sans avoir conquis cette cité !

— « Sire, dit Naymes, ayez pitié de votre *baronage*, qui est à moitié mort de fatigue. Vous ne pourrez prendre la cité. D'ailleurs les Sarrasins qui la défendent ont creusé trois souterrains : l'un qui va jusqu'à Sarragosse, l'autre jusqu'à Toulouse.

et le troisième jusqu'à Orange. Si vous assiégez la ville, ils recevront par là des secours. » — Charles l'entend, et il jette un grand rire.

— « Pardieu, sire Naymes, vous contez bien. Si vous étiez plus jeune on pourrait faire de vous un jongleur. Quel est le nom de cette ville ? — Empereur, c'est Narbonne. — Tant mieux dit Charles ; car elle a un grand renom de vaillance, et je la donnerai à l'un de nos guerriers. »

Avisant alors un comte de haut parage, nommé Dreus de Montdidier, Charlemagne l'appelle auprès de lui : « Dreus, lui dit-il, vous êtes fils d'un gentil chevalier ; prenez Narbonne et je vous laisserai tout le pays depuis cette ville jusqu'à Montpellier. — Sire, répondit Dreus : je ne vous le cache pas, je serais désolé de rester encore un mois hors de mon pays. J'ai besoin de me faire poser des ventouses et de prendre des bains, car je suis très-malade. Je n'ai plus d'ailleurs un seul palefroi à monter, et il y a bien un an que je n'ai couché sans mon haubert. Donnez donc Narbonne à un autre, car je n'en ai que faire. »

A ces mots Charlemagne rougit ; sa figure s'enflamma, et appelant Richer de Normandie : « Duc, dit-il, vous êtes d'une haute race et de grande seigneurie ; la valeur est entrée en vous avec le jour ; prenez Narbonne et je vous en fais bailli. »

— « Sire, répondit Richer, je suis resté si long-temps dans cette terre d'Espagne où le soleil brûle, que j'en ai le visage tout noir. Je voudrais être en Normandie ; donnez Narbonne à un autre, car pour moi je n'en veux pas. »

L'empereur laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et il pensa long-temps à ce que lui avaient dit les trois preux. Enfin, voyant passer Hue de Cotentin qui était un haut chevalier et un comte palatin, il l'appela : « A vous chevalier, lui cria-t-il, Narbonne et ses richesses, si vous les prenez. — Droit empereur, répondit celui-ci, il y a long que je porte mon harnais, que je me couche tard et que je me lève matin. Vous m'offririez tout le trésor de Pepin pour prendre Narbonne, que je le refuserais. » A ces paroles, Charles éclata en sanglots ; mais,

voyant passer Gérard de Roussillon : « Venez avant , dit-il , Gentilhomme de bien , je vous donne Narbonne. »

Gérard de Roussillon leva la tête ; il regarda autour de lui , et voyant le petit nombre de ses gens , son cheval qui boitait , son enseigne déchirée : « Seigneur ! reprit-il , je vous demande pardon. Depuis deux ans j'ai toujours vécu non en palais ni en maison , mais sous une tente. Constamment j'ai porté mes éperons ; par le chaud comme par le froid , j'ai été vêtu de fer ; donnez Narbonne à un autre , car pour tout l'or de Salomon , je ne voudrais pas m'arrêter à la prendre ; j'ai assez de terres ailleurs. »

Charlemagne appela encore successivement Eudes , duc de Bourgogne , Ogier de Danemarck , le duc Ernaut de Beauléande ; tous refusèrent sa proposition. Alors , se dressant sur son cheval , il leva les yeux au ciel , et , l'âme pleine de douleur , l'invincible empereur s'écria : « O vous comtes palatins , Olivier et Roland , que n'êtes-vous ici ? Si vous étiez vivans vous prendriez Narbonne. » Puis , se tournant vers les seigneurs qui l'avaient refusé : « Barons , dit-il , vous qui m'avez servi , Français , Bourguignons , Flamands , Poitevins , Bretons , Lorrains , Champenois , Normands , retournez en vos terres. Pour moi , j'assiégerai Narbonne. Quand vous serez dans notre douce France , si l'on vous demande où est le roi Charles , vous répondrez que vous l'avez abandonné au siège de Narbonne ; mais celui d'entre vous qui aura besoin de ma justice , viendra la chercher jusqu'ici , car je ne bougerai pas de ce tertre. » Les barons poussèrent une grande lamentation , et se regardèrent tristement. Alors on vit s'avancer du milieu de la foule un jeune homme grand et bien fait ; il regarda tout le monde avec simplicité , et s'approchant de Charlemagne , avant que celui-ci l'eût interrogé , il dit : « Dieu garde le Roi de St.-Denis et tous les barons en même temps. Je viens solliciter ce dont aucun seigneur ne veut : Narbonne et son pays. »

Tout le monde resta surpris , Charlemagne non moins que les autres. Au bout de quelques minutes , considérant la

jeunesse et l'audace de celui qui parlait, Charlemagne lui demanda son nom. « Je suis, répondit le jeune homme, le neveu de Gérard de Vienne : on me nomme Aymeri ; les terres que je possède sont plus petites que deux pièces de monnaie ; mais, quand il plaira à Dieu, je conquerrai un grand avoir. » — « Eh bien, Aymerillot! (*petit Aymeri*) on t'appellera dorénavant Aymeri de Narbonne ; car si tu prends la ville, elle est à toi. — Sire, merci, dit le preux ; je suis encore bachelier ; je n'ai pas beaucoup d'or, d'argent, ni de paille, de chair ou d'avoine ; mais, s'il plaît à Dieu, j'en aurai pris avant peu sur les Sarra-sins, etc. »

A coup sûr, cette scène est grandiose ; elle a un caractère homérique, et forme un magnifique portail à l'épopée d'Aymeri de Narbonne. A part quelques détails peu dignes, appartenant à un art non développé, et qui aujourd'hui nous paraîtraient abaisser la poésie jusqu'à la trivialité, on peut dire que nos meilleurs romanciers modernes ne procéderaient pas autrement.

Le vieux trouvère avait bien senti que, dans cette longue énumération de héros et de barons qui refusent, laquelle se termine par l'apparition d'un jeune homme, simple bachelier, qui accepte, il y avait non-seulement une mélopée pour l'oreille, mais un accroissement, un redoublement de puissance pour la pensée ; chaque refus est en quelque sorte un nouvel acte du drame ; ce sont autant de degrés qui, dans l'esprit du lecteur déjà vivement éveillé, font monter l'intérêt plus haut.

Ailleurs, le même chanteur emploie une manière différente, mais qui n'est pas moins remarquable. — Aymeri s'est emparé de Narbonne. Charles est retourné dans sa capitale. Sur les dires de quelques pèlerins, le jeune comte devient amoureux d'Ermenjart, fille d'un roi Sarrasin, dont les états sont situés en Lombardie, dit le texte. Aymeri envoie pour demander la main d'Ermenjart, une ambassade composée d'un assez grand nombre de barons. Si on lui refuse celle qu'il aime, les am-

bassadeurs sont chargés de mettre Pavie à sac , et d'amener de force la jeune princesse à Narbonne.

Cette ambassade part la lance au poing. Après bien des dangers elle arrive à Pavie , et déploie pour faire honneur à son mattre un luxe éblouissant. Bientôt elle demande une audience au roi Sarrasin , et elle l'obtient. « Il faisait, selon le trouvère, *le plus beau temps du monde*. Les barons d'Aymeri s'avancèrent en grande chevauchée vers le palais. Leurs chevaux étaient couverts d'or , leurs housses garnies d'argent , leurs propres manteaux resplendissans d'hermine et de pierreries.

Arrivés au perron du palais , ils descendent de cheval , entrent dans la grande salle pavée , où ils aperçoivent Ermenjart et toute la Cour , et où le roi Sarrasin leur fait un très-bon accueil. Après les premières salutations , le roi qui était debout s'assied et avec lui toute sa cour. Les ambassadeurs s'aperçoivent alors qu'on n'a point , à dessein , préparé de sièges pour eux. Que font-ils ? — Sur un signe de leur chef , tous plient en même temps leurs manteaux , les posent à terre , et s'asseyent dessus.

L'audience finie , les ambassadeurs se lèvent ; ils sortent et laissent volontairement leurs manteaux par terre , en feignant de ne pas s'en apercevoir.

La Cour reste surprise. Le roi Sarrasin appelle son sénéchal , et lui ordonne d'aller prévenir les ambassadeurs de leur oubli. Pour toute réponse , le chef de l'ambassade se retourne , et à haute voix il s'écrie : « Sénéchal , allez dire à votre empereur , que les ambassadeurs du roi notre sire , n'ont pas coutume d'emporter leurs sièges avec eux. »

Toute la fierté chevaleresque ne respire-t-elle pas dans cette noble réponse , rivale de celle de Mirabeau ? Et , sous le vêtement du trouvère , n'entend-on pas battre en quelque sorte le cœur de l'homme d'armes ?... Mais nos anciennes épopées ne représentent pas seulement avec fidélité des faits de guerre , d'ambassade ou de tournois ; elles reproduisent , comme nous l'avons dit , même la vie intime de nos aïeux. Elles nous les montrent

dans l'intérieur de leurs châteaux , entourés de leurs femmes , de leurs enfans , de leurs vassaux. Le grand spectacle de la féodalité qui parle , agit , marche , se bat et meurt , est réservé aux grandes lignes du poème : l'histoire vraie ou fausse en détermine les limites ; mais les lacunes intermédiaires sont comblées par des tableaux empruntés à la vie ordinaire du moyen-âge , et ces peintures naïves ont un tel caractère de fidélité , elles sont si éloignées de la manière de nos jours , qu'on ne songe pas à reprocher au poète la nudité de sa fable. On lui sait gré au contraire de ses combinaisons les plus simples , de ses efforts les plus humbles ; on se retrouve au fond du cœur , pour ces douleurs et ces joies même communes , d'une civilisation aujourd'hui éteinte , une émotion dont on aurait cru la source tarie. Quoi de plus naturel et de plus saisissant , par exemple , que quelques-unes des scènes que nous retrace une autre épopée inédite , celle de Gérard de Vienne ?

Nous sommes à Pâques , *joyeuse fête établie de Dieu pour que toutes gens se réjouissent* ; mais le vieux Garin , à la barbe fleurie , ne se réjouit pas , lui. Triste et pensif , il est enfermé dans sa forte et ancienne cité de Montglave , et il a autour de lui toute sa famille , c'est-à-dire , ses quatre fils et sa femme. S'il ne s'esbaudit pas , le fier baron , c'est qu'il a plus d'un sujet de douleur ; car Sinagog (un roi païen , son ennemi) est venu mettre le siège devant la ville. Les choses ont tellement tourné , que le vieux Garin n'a plus *un tonneau de vin , ni une miche de pain* ; il ne lui reste plus *pour toute provision de bouche , que trois gâteaux et deux paons accommodés à la sauce* ; et pour toute provision de guerre , *qu'un destrier , une mule de Syrie , trois escus d'acier et quatre lances en état de soutenir un choc*.

Voyant cela , Garin si intrépide comme guerrier , sent , comme père , son cœur s'attendrir ; *il pleure de ses yeux* , il se lamente , et sa barbe fleurie est mouillée des larmes qu'il répand. Son fils Ernaut l'aperçoit ; tout son sang frémit , et il lui dit : « Par Dieu le fils de Marie , qu'avez-vous mon père ? Je vous vois pleurer. Est-ce folie de ma part ou faiblesse de la vôtre ? Ne me le cachez pas.

» — Fils , dit le père , c'est pour vous que je suis en un tel effroi. Quand je vous regarde et que je vous vois vêtu d'un pauvre drap pareil à celui d'un manant ou d'un bourgeois , croyez-vous que je n'aie pas sujet de m'affliger ? C'est le roi Sinagog qui est cause de tout cela. Il ravage nos terres , nos châteaux , nos domaines , à tel point que je n'en puis tirer la valeur de deux mansois (petites monnaies du Mans).

» — Père , répondit Hernaut , si là seulement est la cause de votre peine , ne vous en tourmentez pas. Tel parle d'avenir qui ne verra pas la St.-Jean ; de même , tel est pauvre aujourd'hui qui demain sera riche.

» — Fils , dit le père , vous êtes savant : un archevêque n'aurait pas dit mieux. »

La conversation entre ces deux personnages en reste là ; mais elle germe dans le cœur d'Hernaut , et il forme le projet d'ôter à son père tout motif de chagrin. Après le repas , il fait prendre à ses frères leurs arcs et leurs épées , et il les conduit sur les bords du Rhône , *fleuve bruyant* , dit le poète , *eau merveilleuse et grande* , qui , sans la guerre , amènerait à Vienne des nefs et des *chalans* (espèce de bateaux de transport). A peine les quatre frères sont-ils arrivés sur le bord du fleuve , qu'ils voient venir à eux par un chemin de traverse , des Sarrasins conduisant des mules qu'ils amènent d'Espagne. Gérard les aperçoit et appelant Rainier : — « Sire frère , s'écrie-t-il , je crois que voici vingt sommiers qui arrivent chargés d'argent et d'or. Notre père Garin en aurait bien besoin ; car lui et notre honorée mère n'ont pas de quoi manger. C'est à nous de l'aider. Si nous lui conquerrions cet avoir !.....

— » Laissez-les approcher , dit Hernaut , et le premier de leurs conducteurs qui passe , je lui envoie ce *quarreau* d'acier au travers du corps.

— » Fi , dit Gérard ! Allons-nous devenir tireurs d'arcs au lieu de combattre de près et avec le poing ? Cent malédictions sur celui qui , le premier , fut archer ! » En disant cela , Gérard s'élance vers les Sarrasins , et ses frères le suivent. A eux qua-

tre, ils tuent les muletiers Sarrasins, et conduisent au palais de Montglave une riche proie.

Huit jours après, quant la cour fut munie de denrées, les quatre frères tinrent conseil, au sortir de la messe, et après discussion, ils résolurent de quitter leur pays, et de s'en aller *en des contrées étrangères* chercher la gloire et l'honneur, *but des vaillans*. Ils allèrent trouver leur père à la *face honorée*, sa femme la duchesse, *leur mère preude et senée*, et par la bouche d'Hernaut ils parlèrent ainsi : « Sire, écoutez notre pensée. Vous êtes ici entouré de mauvaises gens qui sont vos ennemis ; mais votre ville heureusement est si forte, qu'elle ne redoute pas plus un assaut que si on l'attaquait *avec des pommes pelées*. Grâce au Seigneur du ciel, qui fit la terre et la rosée, nous vous avons donné telle richesse, qu'avant un an au moins vous n'avez pas à craindre de l'épuiser. Donc, si cela vous plaît, nous irons dans les contrées étrangères, afin d'y conquérir par notre courage des terres et de l'avoir. »

Garin de Montglave approuve le projet de ses enfans. Milles s'en va en Italie, conquiert Rome, la Pouille, et devient duc de Salerne, ce qui est peut-être un vieux souvenir des expéditions des Normands. Quant à Hernaut, il s'en va à Beauléande, riche cité appartenant à l'un de ses oncles ; il y prit femme plus tard, et d'elle naquit Aymery de Narbonne.

Les deux autres frères, Gérard et Rainier, ne demandent pas, comme Milles et Hernaut, des écuyers et des sergens pour se faire accompagner. Il montent tout simplement chacun sur un mulet, et, fils prédestinés des hasards et des combats, glorieux enfans de cette poétique famille de héros sortis tout armés du cerveau de nos poètes, ils s'en vont devant eux, à l'aventure, sur le grand chemin, *passant, dit le trouvère, les bois, les terres et maint fleuve courant*.

Un soir, après avoir long-temps marché, ils arrivent à Cluny. L'Abbé, touché de leur jeunesse, de leur pauvreté et de leur *beau semblant*, les reçoit avec bienveillance. « — Qui êtes-vous, leur dit-il ? Quel est votre père ? Êtes-vous écuyers ou sergens à la

recherche d'un bon seigneur et d'une riche cour? Dites-le moi.»

Rainier répondit : — « Je vous parlerai avec franchise, car celui-là est fou qui ment à un prud'homme. Nous sommes fils de Garin de Montglave. Notre père gouverne une grande cité puissante dans la Gascogne, et il a souvent guerre avec les Sarrasins. Pour nous, nous allons en *France la garnie* trouver l'empereur Charlemagne, afin d'être à lui, si cela lui platt; et, s'il le veut, un an, ou deux, même trois, nous lui ferons service. »

— « Par le Dieu du ciel, reprit l'abbé Morant, vous êtes nés d'une gent haute, d'un beau lignage et d'une grande parenté! » Sur-le-champ il leur fit donner des robes nouvelles, des chemises, des braies, et on leur servit à manger. »

Je n'ai voulu accompagner cette belle introduction à l'épopée de Gérard de Vienne, d'aucune réflexion, de peur de rompre le charme, qui, malgré les défauts qu'elle présente dans nos idées poétiques actuelles, résulte de sa simplicité même. Si je ne m'abuse, il y a en effet dans ces naïfs récits, dans ces différens tableaux, une révélation fidèle et attachante de la pensée du moyen-âge. Ce père, vieux guerrier endurci; qui pleure, non sur lui, mais sur ses enfans, est de toutes les époques : ses larmes appartiennent au cœur humain; mais le motif qu'il leur donne relève spécialement de la société féodale, et nous la dévoile dans une de ses faiblesses; car, s'il est triste, c'est qu'il se sent blessé dans son orgueil de seigneur. La répugnance de Gérard à se servir de l'arc ou de l'épée, fait naitre la même réflexion. C'est bien là un sentiment du moyen-âge; que dis-je? c'est un sentiment tout français et français de tous les temps. Bayard, au seizième siècle, le héros sans peur, ne continue-t-il pas à se servir de la lance, malgré la vulgarisation de l'arquebuse; et à Fontenoy, nos officiers ne crient-ils pas avec galanterie, en ôtant leurs chapeaux : « Tirez les premiers, messieurs les Anglais? » Quant à ce départ des quatre fils pour chercher la gloire, quant à cette noble hospitalité du cloître, ce sont encore des épisodes touchans et vrais. J'imagine (et ce n'est sans doute point là seulement une imagination), qu'au

treizième siècle, et peut-être déjà au neuvième, tout ce qui était jeune, beau, fort; tout ce qui se sentait fermenter la vie dans le cœur et l'ambition dans la tête; tout ce qui désirait le bruit, la fumée, la gloire, les grands coups d'épée et les grandes aventures, devait s'ennuyer, faucons encapuchonnés, de la vie casanière et restreinte des châteaux, où, pour toute distraction on avait la chasse et la quintaine, ou tout au plus une incursion de quelque voisin à repousser. Ce qu'il fallait au neuvième siècle, à ce jeune monde des Francks, impétueux comme la framée, c'était de grandes guerres, des pays lointains à conquérir, l'Ebre et l'Oder à visiter; de même qu'à l'époque de saint Louis il fallait aux jeunes et même aux vieux barons, dont le bruit des croisades avait agité la pensée et remué l'imagination, les tournois, la Terre-sainte, les splendeurs du palais impérial de Blaquerne, ou les guerres de Pouille avec ce Charles d'Anjou, qui promenait de Sicile à Naples sa royauté vagabonde, et dont son contemporain Rutebeuf disait :

Puisqu'il s'appelle Charle il lui faut des Rolands.

Voilà précisément pourquoi ce départ des enfans de Garin dans notre poème, est au treizième siècle, non point une chose individuelle, une invention du romancier; mais un fait social que nous retrouvons partout. Dans la plupart des poèmes du moyen-âge, en effet, il y a une branche qu'on appelle le *départ* (le *département* des enfans d'Aymery de Narbonne, par exemple). Le héros ou les héros y sont invariablement à la recherche de la cour de Charlemagne, parce que Charlemagne, comme saint Louis, c'est quelque royaume à prendre, et peut-être à garder; parce que la cour du grand empereur est pour eux ce que fut l'Amérique au temps de Cortez, pour un si grand nombre d'aventuriers, une terre de promesse. Il n'y a pas jusqu'à l'abbé, qui ne soit une bonne et excellente figure du temps, bien conservée et bien touchante. Le voyez-vous, l'homme de Dieu; exerçant la plus sublime des vertus chrétiennes, la charité! Il attend le malheur, la jeunesse ou la piété au passage; il s'en-

quiert de leurs besoins, et il leur offre l'hospitalité en les consolant. Cela vous fait souvenir de la rencontre du roi Richard et de l'ermite dans Ivanhoé!

Il avait raison le bon prêtre. Il pouvait se faire quelquefois, en ce temps où les monarques couraient les aventures de guerre, que le roi fût caché sous la capeline de mailles du chevalier, et que l'enfant qu'on abritait aujourd'hui, devenu homme demain, pût à son tour, grâce à son épée et à son heaume, protéger le monastère. Aussi, de pareilles péripéties semblent toutes naturelles dans nos poèmes, et quand nous les y lisons, elles nous émeuvent puissamment. Qui, en effet, n'aime à rencontrer ça et là, du moins dans les romans, cette vertu qu'on appelle la reconnaissance, et qui élève tellement l'homme, qu'elle l'égale au chien d'Ulysse?.....

Cependant, nos deux héros continuent leur route, et arrivent enfin à Paris, *l'admirable cité*. Par malheur, Charlemagne est à Reims; ils s'y rendent. Comme ils ne connaissent personne qui puisse les introduire dans le palais, ils y entrent tout seuls. Le portier et un sénéchal veulent les en empêcher; Rainier les maltraite vivement. Quand Charlemagne est averti de cela, il entre dans une violente colère; il jure qu'il fera crever les yeux au coupable, et il ordonne qu'on le recherche. Le lendemain, au moment où l'empereur se rend à la chapelle pour entendre la messe, Rainier veut le suivre. Un huissier ferme la porte devant lui, et le raille en disant qu'un homme vêtu d'une cotte grise ne peut entrer là où sont des barons couverts de cendal.

— « Que Dieu te maudisse, répond Rainier! Le cœur ne réside pas dans le vêtement; il est au ventre où Dieu l'a mis. » Disant cela, il renverse l'huissier, brise la porte d'un coup de pied, et entre.

« *Karles au fier visage*, dit le texte, *a oï la querelle*. » Par St. Denis, s'écrie-t-il, qui donc s'est entremis de briser ma porte, et d'occire mon portier? Qu'on le saisisse! Nous en ferons justice. »

— « Sire, dit Rainier, le coupable c'est moi. » Rainier se plaint alors que le portier de la chapelle l'a insulté, en lui reprochant d'avoir des habits pauvres ; il dit qu'on eût mieux fait de lui demander avant tout qui il était, car la famille vaut mieux que l'habit, et, d'ordinaire, tout étranger est bien accueilli dans une cour. « Par St. Léger, s'écrient les barons qui l'entendent, il a raison. Pardonnez-lui, beau sire. »

A cette prière, Charlemagne sent diminuer sa colère. Il demande alors à Rainier d'où il vient et quelle est sa parenté. « Je vais vous le dire, répond Rainier ; nous sommes fils de Garin de Montglave, mon frère et moi, et nous venons vous demander du service, afin de conquérir honneur et gloire. »

L'empereur répondit : « Par la foi que je dois à Dieu, vous êtes de haut lignage ; mais il ne me platt pas de vous retenir. Je vous donnerai à tous deux un bon équipement, *plus trente sols entre or fin et argent*, et vous retournerez en vos contrées, où vous direz de moi honneur et beau semblant. »

Pour toute réponse, Rainier se retournant vers Gérard lui ordonne d'aller seller leurs montures ; « car, ajoute-t-il, je n'ai pas besoin d'avoir, n'étant pas un marchand. Si j'en avais plein ce palais, je jure, par Dieu tout-puissant, que je n'en retiendrais pas la valeur d'un besant ; mais que je le distribuerai aux soudoyers, aux sergens, aux prêtres, aux moines et aux pauvres gens. Jamais notre lignage n'a cherché l'or et l'argent ; et puisque le roi refuse nos services, il convient que nous cherchions un autre seigneur qui nous fasse meilleur accueil. »

— Les barons dirent entre eux : « Grand Dieu, comme ils sont courtois et sages ces enfans ! S'ils demeurent longuement dans cette cour, ils surpasseront bientôt tout le monde. Grand empereur, retenez-les, car ils sont preux et vaillans ; ils sont venus de loin et ils vous offrent franchement leurs services. »

— Eh bien ! dit l'empereur, qu'ils s'avancent donc et deviennent mes hommes. »

Les deux damoisels se jetèrent alors aux pieds de Charlemagne, et lui firent hommage devant tous les chevaliers : « Seigneurs,

dit le puissant empereur, de Gérard je fais un écuyer, et, s'il me sert bien, plus tard il sera chevalier. Quant à Rainier, je vais l'adoubier sur le-champ. »

On apporte aussitôt chemises et braies. Rainier vêt une riche fourrure, un blier et un riche manteau *qui valait maints deniers*. On le mène ensuite au moutier pour entendre la messe, selon l'usage des nouveaux chevaliers ; puis il est conduit au palais. Là on lui met aux pieds *des chausses de fer* ; au dos, on lui place *un frais haubert* ; au chef, on lui lace *un heaume d'or pur* ; Charlemagne lui attache à la ceinture *le branc d'acier*, et le frappant légèrement sur le cou avec le plat de son épée, il lui dit : « Rainier, soyez preud'homme.

— Grand merci, Sire, dit le franc guerrier. Je le serai, si Dieu me vient en aide. »

Alors on lui amène un destrier de bataille ; il le monte *par l'étrier gauche*. A son col pend son écu peint de divers quartiers ; à son poing brille sa dure épée d'acier. « Qui l'eût vu ainsi brocher son cheval des éperons dorés, s'écrie le trouvère, eût bien senti que Rainier deviendrait preud'homme. »

Voilà encore, si je ne me trompe, un tableau complet et intéressant du treizième siècle. Nous y voyons, de plus, le véritable Charlemagne épique, c'est-à-dire un héros bien différent de celui de l'histoire. Charlemagne, dans ses poèmes, ressemble un peu à l'Etsel des Niebelungen. Il ne pleure pas, il est vrai, comme le roi des Huns : il ne se lamente pas ainsi que Théodoric von Bern ; mais sa colère, comme celle d'Attila, monte sans motifs et s'apaise de même. Nous le verrons partout conserver fidèlement ce caractère, et ceux qui l'entourent se montrer toujours emportés et grossiers outre-mesure.

Après bien des services rendus, bien des brigands extirpés, Rainier devient *conseiller de la chambre*. Plus tard, Charlemagne le fait *duc de Gênes sur mer*. Rainier se rend dans son duché, s'y marie, et de lui naissent Olivier et la belle Aude. Gérard reste donc seul à la cour de l'empereur, qui finit par lui donner Vienne, la capitale du pays Dauphinois. En allant prendre possession de

son domaine , Gérard , qui n'a pas oublié l'abbé Morant , passe à Cluny , et , pour récompenser le bon prêtre de l'avoir accueilli quand il était pauvre , il lui donne une mule , cent marcs d'argent et cent mesures de drap . Le clergé de Vienne lui fait à son arrivée un accueil magnifique , fort bien décrit par l'auteur , et quelque temps après Gérard se marie .

Quelques années se passent , et pour des motifs qui nous sembleraient aujourd'hui un bien puéril moyen d'épopée(1) , Gérard se fâche avec son suzerain et pille Mâcon qui lui appartient . Charles entre en fureur ; il jure qu'il prendra Vienne , *dût-il l'assiéger quatorze ans* . En effet , il vient camper devant la ville avec une armée , dans laquelle nous voyons apparaître , jeune encore , mais déjà valeureux et laissant deviner le héros , Roland , que l'auteur appelle , à cause de sa jeunesse , *Rollandin* . Voici comment le poète le met en scène , en plaçant devant lui Olivier .

Le lendemain de son arrivée au camp de Charlemagne , Roland , le faucon sur le poing , s'en va chasser à l'aventure sur la rive du Rhône opposée à Vienne , cherchant dans cette occupation une image de guerre qui puisse satisfaire son impatiente audace . De son côté , Olivier , jeune et ardent comme lui , l'a aperçu du haut des murailles de la ville , et , comme il cherche une proie à ravir , il forme aussitôt le projet (*dût-il pour cela lui en coûter un pied*) de s'emparer du faucon de Roland . Il monte donc à cheval , et sort de la ville tout joyeux en suivant la rive opposée à celle que parcourait son adversaire .

Il marchait ainsi depuis peu de temps , quand il vit l'oiseau de Roland planer au-dessus du fleuve . Aussitôt il l'appelle , et l'oiseau docile vient se placer sur son poing gauche . Le neveu de

(1) Voici ces motifs , d'après le poème . Dans la prestation de serment et d'hommage , Gérard devait baiser le pied de Charlemagne ; mais la reine qu'il avait refusé d'épouser , lorsqu'elle n'était encore que duchesse de Bourgogne , a substitué son propre pied à celui de l'empereur . Cette circonstance constitue , selon le poète , une grave insulte que Gérard ne peut effacer que dans le sang de Charlemagne .

Charlemagne reste ébahi d'abord de cette audace ; puis , à travers le fleuve , il crie à Olivier : « *Enfant , es-tu messenger , valet ou écuyer ?* — Que t'importe , répond Olivier ? — C'est , reprend Roland , que tu t'exposes à te faire traiter comme un page. — Oui-dà , réplique Olivier ! Tu ne me sembles pas *usurier en paroles* ; tu les donnes pour rien. — Rends-moi mon faucon , s'écrie Roland impatienté. — Tu m'offrirais pour cela cent livres d'or que je ne le ferais pas. »

Pour toute réponse Roland s'élance dans le fleuve , le traverse à la nage , et , arrivé à l'autre bord , marche droit vers Olivier , en lui criant : — « On m'appelle Roland ; je suis le neveu de l'empereur puissant qui assiège cette ville. S'il la prend , je prendrai Gérard et toi avec lui.

— Seigneur , lui répond Olivier par raillerie , je suis content de ce que vous venez de m'apprendre , car j'ai une proposition à vous faire : c'est de devenir mon sergent , et si vous me servez bien , avant un an , je vous ferai cadeau d'un bourg ou d'un village.

— Attends-moi , s'écrie Roland en fureur , et je vais te donner un tel coup de poing au visage , que je te ferai voler les deux yeux de ta tête devant tous les gens de Vienne.

— Vassal , dit Olivier , comme il ne convient pas que nous nous battions avec le poing , je laisse aller votre faucon. Je suis le neveu de Gérard qui est assiégé dans Vienne ; quand je serai chevalier , si je vous rencontre en bataille , je vous frapperai tant de l'épée que je vous tuerai. »

A coup sûr je ne prétends pas faire de nos deux héros deux modèles de politesse et de bon goût ; mais il me semble qu'il y a dans cette première rencontre un éclair de cette valeur déployée plus tard par les deux paladins , et ce rendez-vous donné par Olivier à Roland pour les batailles futures , ne me paraît pas manquer d'élévation. Malheureusement comme dans tous les arts qui commencent , le trivial est ici souvent près de la noblesse. Ainsi , par exemple , Charlemagne , en voyant revenir Roland , lui demande quel est le *gars* avec lequel il causait. « C'est

le neveu de Gérard , répond celui-ci. — Le neveu de Gérard , s'écrie Charles ; mais *glouton* , pourquoi ne l'as-tu pas tué ? — Par ma foi , répond Roland , je n'avais pas d'armes ; si je l'avais frappé , il me l'aurait rendu. — C'est juste , dit l'empereur dont la colère s'apaise subitement ; un abbé n'aurait pas dit mieux. » Cette réflexion naïve , cet emportement , puis ce calme , nous montrent bien ce qu'est le Charlemagne des épopées romanes , et le singulier caractère que lui ont donné les poètes de la langue d'oïl.

Nous allons voir maintenant apparaître dans le poème un nouvel élément dramatique : l'amour représenté par le gracieux personnage de la belle Aude.

Bien du temps s'est écoulé depuis la rencontre de nos héros. Nous sommes de nouveau à Pâques , en été , temps où les prés fleurissent , où les bois deviennent verts , où les oiseaux chantent doucement. Roland qui s'ennuie (il y a déjà sept ans qu'on assiège la ville) , vient demander à Charlemagne la permission de faire dresser une quintaine contre laquelle s'exerceront les jeunes *bacheliers*. Charlemagne y consent , et cet exercice est sur le point de commencer , quand Olivier , toujours en observation du haut de sa tourelle , aperçoit les apprêts de la joute : à l'instant *il met des chausses de fer et des éperons d'argent* ; il se fait lacer son heaume doré , saisit son épée , monte à cheval et sort de la ville. On devine d'avance qu'il fait merveilles contre la quintaine : à plusieurs reprises il la renverse. Charlemagne lui envoie alors demander s'il est comte , duc ou marquis , et quel est son nom. A peine Roland le lui a-t-il entendu prononcer , qu'il s'élance à sa rencontre. On se range autour d'eux , et les dames de Vienne paraissent sur les murailles pour contempler ce combat de géans. Parmi elles surtout on en distingue une , dont le trouvère fait le portrait le plus flatteur : c'est la belle Aude , sœur d'Olivier. Au moment où le combat va commencer , Roland lève par hasard les yeux vers les remparts , et apercevant la belle des belles , il demeure pour ainsi dire ébloui. Ne pensant plus au combat ni à Olivier , il reste les

yeux fixés sur ceux de la jeune fille. Son adversaire le rappelle à lui par des insultes ; ils combattent alors , mais Roland , aveuglé par son amour naissant , se trouble , recule , fuit presque , et la victoire reste à son rival.

Plus loin , nous retrouvons encore cette passion de Roland apparaissant d'une manière assez dramatique. Gérard est vivement pressé dans Vienne ; il envoie demander la paix à Charlemagne ; mais l'empereur qui est irrité , exige qu'avant tout *Gérard vienne s'agenouiller devant lui , nus pieds , et qu'il lui crie merci , en tenant à la main l'étrier d'un pauvre roncín , et en portant sa selle sur son col*. Ces conditions ne sont point acceptées , et le siège recommence. Roland y fait des prodiges de valeur. Après avoir renversé tous les obstacles , il attaque la muraille de Vienne. Malgré le courage des défenseurs de la ville , il est sur le point d'atteindre le haut du rempart , quand , devant lui , il voit venir , pleurante , les vêtemens épars , la face rougie par la colère ,... qui ? La belle Aude , disposée , véritable héroïne , à combattre elle aussi pour ses foyers.

Surpris , désarmé , vaincu : « Par Dieu , s'écrie Roland , la ville ne sera point prise de ce côté , car j'ai pour habitude de livrer un assaut aux murailles et non aux femmes. »

Disant cela il se retire , et la ville est sauvée , momentanément du moins.

Pourtant , il fallait en finir ; car , avec toutes ces batailles successives , l'épopée n'aurait jamais eu de terme. Il fut donc décidé qu'un combat particulier entre Roland et Olivier déciderait la querelle , et que ce duel dont tout un peuple était l'enjeu , aurait lieu le matin , dans une île située au-dessous de Vienne , au milieu du Rhône. L'auteur entre alors dans de grands détails sur la manière dont on arma Olivier. Un vieux juif apporta des armes qui avaient appartenu à Salomon. L'archevêque de Vienne les bénit ; puis , les ayant remises au jeune héros , celui-ci monta dans une barque qui devait le conduire au lieu du combat.

De son côté , Roland ne fut pas en retard , et Durandal à la

main (Durandal paraît ici pour la première fois), il gagne le jeu du rendez-vous.

De son côté, la belle Aude se trouve dans une singulière situation. Son frère est-il vainqueur; c'est son amant qui périt. Son amant est-il victorieux; il l'est par le trépas de son frère. Cette position n'est pas sans analogie avec celle de la Chimène et du Cid. Ce sont à peu près les vers de Corneille :

..... O Dieu, l'étrange peine!
En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène.

Aussi la belle Aude fait-elle entendre des gémissemens : —
« Ah! beau frère Olivier! Que dur est mon destin! Si je vous perds, jamais je ne serai épousée par Roland, et l'on fera de moi une nonne voilée. »

Une fois arrivés dans l'île, les deux héros marchent droit l'un à l'autre, et le combat commence. Ils n'ont pour témoins que les bateliers qui les ont conduits. Après une lutte qui dure un temps considérable, Roland tue le cheval d'Olivier, fait tomber son casque, et brise l'épée de son vaillant adversaire. — Celui-ci recommande son âme à Dieu et s'apprête à mourir. Roland devine sa pensée : « Olivier, lui dit-il, je suis le neveu du roi de France, et je dois agir comme un franc neveu de roi : je ne puis frapper un ennemi désarmé; va donc chercher une autre épée qui soit de meilleure trempe, et fais-moi en même temps apporter à boire, car j'ai soif.

— Merci, Roland, dit Olivier, je vous sais bon gré de votre parole. » Il va trouver alors le marinier qui l'avait amené, et lui donne ordre d'aller à Vienne chercher du vin et des armes. Celui-ci revient bientôt avec du meilleur vin de Gérard contenu dans un vase d'or, et deux épées, dont l'une était la fameuse Closamont, nommée aussi Hauteclaire, qui avait, selon la légende, appartenu à l'empereur Constantin. Olivier donne à boire à Roland et le combat recommence. « Le bruit en était si fort, dit le poète, qu'on l'entendait de Vienne *grondant comme un orage et que des éclairs sortaient des épées.* » Le jour tout entier se passe

ainsi. Enfin, le soleil baisse à l'horizon et la nuit arrive. « Olivier, dit Roland, je me sens malade. Je voudrais me reposer; car je ne puis plus me soutenir. — Soit, dit Olivier, je veux vous vaincre avec mon glaive et non avec la maladie. Dormez sur l'herbe verte, je vous éventerai de mon casque, afin de vous donner de l'air. » — « Vassal, répond Roland, je ne voulais que vous éprouver; mais je puis combattre encore quatre jours et quatre nuits sans me reposer. »

Aussitôt le terrible duel recommence. Le jour trouve les deux guerriers toujours combattant, et, à la fin de cette seconde journée, ils allaient peut-être périr chacun de fatigue, quand le poète, par une hardiesse bien rare en ce temps et toute épique de reste, fait intervenir la puissance suprême. Un nuage couleur de pourpre vient s'arrêter au-dessus des deux guerriers; un ange en descend, le signe de la rédemption à la main, et se plaçant entre eux, il leur dit qu'ils ne doivent point périr ainsi par la main l'un de l'autre, mais en combattant contre les infidèles. Et il les ajourne à Roncevaux.

A cette vue et à ces paroles, les deux héros se prennent à trembler. Bientôt ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, délaçant mutuellement leurs capuchons de mailles et vont s'asseoir en causant sous un arbre, les pleurs aux yeux, comme deux frères long-temps séparés qui se retrouvent. « Olivier, dit Roland, vous êtes, après mon oncle Charlemagne, l'homme que j'aime le plus au monde. — Pour vous prouver que vous ne m'êtes pas moins cher, reprend Olivier, je vous donne ma sœur Aude. » Roland, en effet, l'épousa bientôt, quand Charlemagne eut fait la paix avec Gérard. Les deux héros ne se quittèrent plus, même pour mourir, car ils tombèrent ensemble sur le champ de bataille de Roncevaux, et reposèrent côte à côte dans cette triste vallée, sur laquelle, de nos jours, malgré les souvenirs qu'y sema la poésie des vieux temps, l'œil s'étend avec tristesse, comme sur les royaumes vides de l'écriture.

Là se termine la vieille épopée de Gérard de Vienne.

A coup sûr, dans notre rapide analyse, nous avons dissimulé

bien des longueurs, écarté bien des traits blessans pour notre goût actuel; mais on ne peut raisonnablement nier qu'au milieu de tous ces défauts, il ne se rencontre d'admirables passages, des éclairs de génie qui suffisent pour illuminer le poème, et le rendre digne d'attention. Il en irait de même pour les autres productions épiques, laissées par la muse de nos pères, si nous voulions les examiner. Dans chacune d'elles nous verrions par intervalle, suivant que le trouvère est ou non dans une veine heureuse, des scènes presque sublimes jaillir naturellement du sujet. Comment d'ailleurs le poète n'aurait-il point senti son cœur se grandir à la taille de ses héros, quand l'histoire qui aurait dû rester calme et froide comme les tables d'airain sur lesquelles elle burine les actions des hommes, se hissait sans le vouloir au ton épique? Comment sa pensée ne serait-elle point devenue grave et haute, au sein de la société seigneuriale qu'il habitait en passant, et dans laquelle on l'honorait comme un chanfre à demi divin, sous les vers duquel on voyait renaitre les aïeux? Aussi, nos anciens rimeurs rendent-ils d'une manière frappante toutes les scènes féodales, tout ce qui tient aux combats, à la haine ou à la vengeance, ces vautours insatiables qui fouillent sans cesse le cœur de l'homme. Qu'on lise, par exemple, dans le poème de Garin de Loherain, publié par notre maître M. Paulin Paris, le récit de la mort de Bègues de Bélin; dans celui de Berte-aus-lons-piès, les descriptions de chasse; dans celui de Witikind de Saxe, publié par notre confrère M. Francisque Michel, les récits de bataille; dans celui de Raoul de Cambrai, traduit par notre ami M. Édouard Leglay, l'incendie de l'abbaye d'Origni et le meurtre de Bernier; dans celui d'Ogier le Danois, son admirable défense contre toute une armée, qui dépasse, comme effet, celle de Rodomont dans Paris, et qu'on nous dise si nos éloges sont exagérés!

Nous le répétons donc en finissant : nos vieilles épopées nationales sont des monumens à éditer d'abord, à étudier ensuite; puis plus tard, quand on aura compris ces *gestes* curieux, quand nos esprits français, si prompts à dédaigner tout ce qu'ils ne con-

naissent pas, si longs à admettre tout ce qu'il faudrait quelque peine pour apprendre, s'en seront assimilés, et le langage et la pensée, qui sait ? peut-être les admirera-t-on ! Selon nous du moins, de bonne foi et sans enthousiasme, il y a dans la plupart de nos romans carlovingiens, de longs fragmens que ne dédaigneraient ni Pulci, ni Boiardo, ni Arioste, et certes, tout le monde les connaîtrait en France, si, au lieu d'avoir eu le malheur d'être écrits dans la langue de nos aïeux, que nous n'entendons qu'à moitié, ils l'avaient été dans celle de Tasse, de Shakespeare ou de Lope de Vêga, que nous ne comprenons pas du tout.

ACHILLE JUBINAL,

Professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier.

PHILOSOPHIE DU DROIT. ⁽¹⁾

DU DROIT EN LUI-MÊME, DANS L'IDÉAL, DANS LA LOI
ET COMME SCIENCE.

I.

Du Droit en lui-même.

Chaque science a, dit-on, ses problèmes.

N'en est-il pas un pourtant qui, toujours pareil sous des semblans divers, s'offre au début de toutes les sciences morales, et que, dans le droit notamment, il y a dès l'abord nécessité de résoudre.

(1) Une partie de ce travail a déjà paru dans la *Revue de législation et de jurisprudence* (tom. IX, 1839); mais c'était moins qu'un résumé, c'était un simple et court fragment aujourd'hui entièrement refondu, et dans lequel aucune des idées constitutives de l'ensemble ne se trouvait exposée au complet, la plupart n'ayant pas même pu y être indiquées. Tel qu'on le donne, ce travail est donc nouveau. Ne voulant pas surcharger d'un appareil inutile d'annotation, des pages déjà bien sérieuses, l'auteur s'est borné dans les notes à nommer les autorités qu'il n'avait pas désignées par leur nom dans le texte; il a renoncé à tout le reste. Ajouterait-il, quoique le titre choisi le dise déjà suffisamment, qu'on ne trouvera rien ici sur la pratique de la jurisprudence. Il n'y a qu'un essai sur les principes premiers du droit et sur leurs modes généraux de réalisation, tels qu'ils semblent à l'auteur devoir se déduire du dernier état des sciences historiques et métaphysiques.

Qu'est-ce que le droit, demande le juriste?

Or, où cherchera-t-il une suffisante réponse, si ce n'est dans la philosophie? Comment, en effet, le droit, science particulière, ne remonterait-il pas à la science générale? N'est-il pas pour parler comme Bacon, « l'une des branches du grand arbre ; » et pour si nombreux et dissemblables que soient des rameaux, lorsqu'on les suit jusqu'au point où chacun d'eux commence, ne trouve-t-on pas toujours le tronc commun à tous? Cette demande : Qu'est-ce que le droit? n'en suppose-t-elle donc pas une seconde : Qu'est-ce que l'homme? De même que celle-ci en renferme une troisième : Qu'est-ce que Dieu ?

Avant tout cependant, écartons une confusion, non de mots, mais de sens.

Droit se prend comme corrélatif de devoir. Alors n'impliquant l'un et l'autre que le principe moral de réciproque obligation, ils appartiennent à un autre vocabulaire que celui de la jurisprudence; nous tiendrons ici ce principe pour établi, et droit sera pris dans un sens moins étroit.

Droit se dit encore pour science des lois. Alors, pure théorie des décisions qu'elles contiennent, simple mise en système des idées dont elles procèdent, il leur est évidemment postérieur et subordonné. Ce n'est pas non plus cette signification purement pratique et en quelque sorte littéraire, que nous avons adoptée. Bentham lui-même qui le définit « la créature de la loi, » ne l'entend pas uniquement ainsi. Il suppose, comme nous, la définition vulgaire, que le droit est un ensemble de règles; mais il conclut explicitement que la règle vient du commandement, et non pas le commandement de la règle. Le droit est pour lui une conséquence, pour nous une prémisse. Il le fait naître de la loi, fille elle-même de la volonté humaine; nous le faisons dériver de la propre essence divine, et nous nous conformons en cela sans restriction à l'austère formule de Leibnitz, qui nomme Dieu son auteur nécessaire, « auteur non par volonté, mais par essence. »

Grotius, il est vrai, voulant affranchir la jurisprudence de

tout principe théologique, prétend que ce qu'il enseigne sur la nature du droit, aurait lieu quand même on accorderait qu'il n'y a point de Dieu, mais il prend soin de bien atténuer sa concession : « lieu en quelque manière, » dit-il ! Et pourtant Vico s'en étonne encore grandement. Ce n'est pas lui qui fondera son œuvre sur de telles restrictions. S'il cherche les abîmes de l'esprit, c'est pour les sonder, non pour les fuir. Il professe avec Descartes que « Dieu est la première et la plus éternelle de toutes les vérités, la seule d'où procèdent toutes les autres. » Dans la science nouvelle, la terre se nommera « la grande cité des nations, fondée et gouvernée par Dieu ; » tout y découlera de la Providence ; et c'est dans le même sens, quoique dans un ordre différent d'expressions, que Montesquieu, cet esprit si souverainement dégagé de mysticisme, après avoir dit : « Il y a donc une raison primitive ! » fait des rapports de cette raison avec les différens êtres, provenir les lois, c'est-à-dire dans sa langue et quant aux hommes, le droit, posant à la suite comme loi première le rapport de l'univers à Dieu.

Les adversaires extrêmes de cette doctrine, passant sciemment par Hobbes, qui n'admet pas de justice avant l'institution du magistrat civil, ou, à leur insu, par Spinoza, qui attribue au souverain la puissance de déterminer le juste et l'injuste, remontent ainsi d'exception en exception, jusqu'aux philosophes antiques, pour dire, d'après Carnéade, avec le poète : « Utilité est mère de justice (1) ; si même ils ne s'arrêtent aux Apôtres, pour plier à leur système ce mot de saint Paul : « Avant la loi, les hommes ne sauraient pécher ! » Mais ils rencontrent sur leurs pas et en opposition continue, outre la série des hauts penseurs isolés, dont nous venons de nommer quelques-uns, des Écoles tout entières de juristes ou des suites sans fin de législateurs, et surtout ces masses indistinctes d'esprits mi-toyens qui sont le fond même de l'humanité. Les jurisconsultes

(1) Horace.

romains des beaux siècles, par exemple, se rattachaient par leur doctrine aux stoïciens qui unissent étroitement le droit à la morale, n'admettent pas d'utilité véritable en dehors ou au-dessus de la justice, donnent pour maxime première, de vivre selon la loi de la raison bien ordonnée, et enseignent que tout ce qui est contre cette loi est contre la piété, Dieu étant à leurs yeux, par lui-même, et la raison et la loi souveraines. Cicéron, cet éloquent vulgarisateur, ne croyait donc exprimer qu'une vieille idée lorsqu'il accordait le titre de réelles et suprêmes, aux seules lois conformes à la raison divine; et, sans descendre jusqu'aux docteurs modernes, sans distinguer les différentes phases de l'humanité, l'embrassant, au contraire, d'un seul regard dans son ensemble et dans tout son cours, notons que jamais, quels qu'apparussent et le principe et la mesure du droit, elle n'admit que le droit lui-même est l'œuvre, le calcul, la fantaisie du législateur. Seulement, tandis que les savans discernaient leurs pensées sur cet objet et les réduisaient en formules, la masse, le *quëmun* peuple, comme parlait le moyen âge, gardait les siennes confuses et concrètes; mais il ne les sentait ni moins vraies ni moins vivantes, et il n'en était pas moins exact à modeler implicitement sur elles sa pratique. Montaigne, ce douteur ingénieux, qui se fit, sur tant de points, l'éclaireur de la science moderne, dit bien que « quiconque obéit aux lois parce qu'elles sont justes, ne leur obéit pas justement par où il doit; » et Pascal, à son imitation, aurait voulu, pour rendre la coutume plus stable, qu'on lui obéit en cela seul qu'elle est coutume, et sans examiner si elle est raisonnable ou non. Mais, le profond penseur ajoute contre son propre désir : « Il est vrai que le peuple ne la suit que par cette raison qu'il la croit juste, sans quoi il ne la suivrait plus, parce qu'on ne veut être assujéti qu'à la raison ou à la justice. La coutume, sans cela, passerait pour tyrannie, au lieu que l'empire de la raison et de la justice, n'est non plus tyrannie que celui de la délectation. » Magnifiques paroles qui expriment bien, dans toute sa force, l'aspiration incessante et passionnée

de l'intelligence vers la source divine du droit humain ! Mais ce *consensus* général ne forme-t-il donc pas un témoignage aussi peu faillible que l'expérience ou la spéculation privée de quelques hommes ? Si , en effet , l'esprit est , comme on l'a dit , naturellement logique , cette faculté doit lui servir aussi bien à remonter aux principes qu'à descendre aux conséquences , et autant éclater dans l'espèce que dans l'individu. L'espèce même , par une application détournée de la loi des grands nombres , a , plus que l'individu , chance de trouver la vérité. Invoquons donc sans crainte , en faveur de notre doctrine la tradition et le consentement , c'est-à-dire , deux des principes premiers de la certitude , ceux-là même dont l'union constitue le bon sens , « ce maître de la vie , » comme parle Bossuet , et forme ce que Vico nommait : la complicité du sens commun de l'humanité.

Reste seulement à voir si l'examen est ici contraire en rien à l'autorité.

Mais sous ce mot si flottant à la fois et si profond , dans les abîmes de cet océan de la pensée , en Dieu , que voyons-nous ? Vérité pure , raison absolue , équité universelle. Que serait-il s'il n'était cela ? Et qu'est-ce que le droit , sinon l'équité , la raison , la vérité , prises par le côté qui touche à la discipline , au maintien , au progrès des sociétés humaines ? Toujours dans l'ordre des idées , la notion du divin précède logiquement celle du juste. Toujours dans l'ordre des faits l'acceptation du dogme précèdera historiquement la promulgation du droit. Toujours dans l'ordre des formules , le symbolisme religieux a juridiquement précédé l'abstraction sociale. A ce période de la vie des peuples que l'on a nommé l'âge divin , religion et jurisprudence demeurent confondues , ou plutôt , la religion est comme le sein où tout reste compris et mêlé. A un autre période , à l'âge héroïque , le chef du culte , chef aussi de la guerre , distribue en même temps la justice. Il suffit d'un seul homme pour tout faire , d'une seule institution pour tout régir , d'une seule autorité pour tout embrasser : l'analyse humaine n'a pas altéré encore la divine synthèse. Maintenant même que le monde politique et le monde

religieux se règlent séparément, et que la longue querelle du spirituel et du temporel semble à plusieurs, non à tous, définitivement tranchée par leur scission profonde, nous ne faisons en bien des occurrences que poursuivre le développement du dogme de l'égalité des hommes, et transporter dans la réalisation celui de leur solidarité; notre droit procède de l'Évangile. Bien avant que Bacon ou Descartes eussent dit comment chacun de nous, partie d'un seul et même tout, ne saurait exister seul à part des autres parties (1), il avait été prêché « que tous soient un (2); qu'ils soient un seul corps et un seul esprit (3). » Bien avant cette morte communion des formules abstraites, les hommes avaient eu la vivante communion de la chair du Christ, et malgré tant d'efforts et de luttes, tant de mutilations et de ruines, le verbe divin en est resté encore à son incarnation d'il y a deux mille ans. Quoi qu'allèguent chaque jour nos modernes révélateurs, il ne paraît pas temps, dans la pratique sociale, et pour aucun de ses grands principes impulsifs, de dire comme Jésus lui-même sur le bois d'initiation : « Tout est consommé ! » L'histoire d'ailleurs ne montre-t-elle pas que l'esprit d'un dogme se continue en se développant, lors même que périraient en se transformant ses figures anciennes; et les applications politiques ne pourraient-elles donc pas survivre en des générations entières à la foi religieuse, comme un écho prolonge le bruit qui a cessé, comme un ruisseau coule encore pendant que la source tarit ?

Pourtant, lorsque nous montrons ainsi, soit en thèse générale, soit au point de vue chrétien, le droit se rattachant à l'idée de Dieu et aux traditions du culte, ce n'est pas que, dans notre pensée, la pratique des temps primitifs doive agir en rien sur les théories de notre siècle vieilli, ou qu'il faille soumettre, par une sorte d'acte de foi et sans débat, la science aux

(1) Sur Bacon et Descartes, voir le *Manuel de philosophie moderne*, de M. Charles Renouvier.

(2) Saint Jean. — (3) Saint Paul.

paroles jadis tant citées de l'écriture juive : « Vous exercez la justice non de l'homme, mais du Seigneur (1). » Il y aurait là une source d'erreurs plus périlleuses que celles qui consistent à prêter aux siècles passés les idées de celui où l'on vit ; car on ne tendrait à rien moins qu'à masquer à l'antique, et à faire reculer les temps modernes, comme si le genre humain était de ces voyageurs étourdis qui rebroussement chemin par caprice, et manquent ainsi leur étape. Jamais d'ailleurs aux époques les mieux obéissantes à la religion positive, et pour si confusément qu'apparût le principe philosophique du droit, les juristes après avoir ainsi « confessé Dieu en qualité de justice et de règle (2) », ne se sont dévotement enfermés dans l'adoration ; toujours au contraire ils se laissèrent mener d'instinct par cette maxime que « nulle idée plus que celle du droit, ne mérite d'être affranchie (3). » Comment même eût-il pu passer à l'état scientifique, si les spéculations intellectuelles n'y trouvaient le premier élément de toute science morale ; si son idée n'existait entière hors de toute idée même voisine, sa science complète à part de toute science, même sœur ; si enfin il ne renfermait en germe pour sa philosophie un principe distinct, pour sa dialectique une méthode propre ?

Qu'il demeure donc libre de tout ce qui tendait à l'absorber jadis, ou voudrait l'absorber aujourd'hui. Sécularisé, comme on a dit, depuis bien des années, il ne s'apprête guère à rentrer en religion : ce n'est point là maintenant que serait pour lui le péril.

Mais, dans le système des institutions sociales, un homme en devenant libre, n'en demeure pas moins soumis. De même, dans l'ensemble des sciences, si une science peut et doit s'affranchir de tout joug, on ne saurait la dégager de tout lien ; toujours elle devra subir pour le moins des rapports, ici d'égalité, plus loin d'hierarchie. Sans doute aussi l'on ne peut la constituer si on ne

(1) *Paralipomènes*. — (2) Bossuet. — (3) Michelet.

la précise, et la classer si on ne la distingue; mais distinguer et préciser, qu'est-ce autre chose que poser des limites; et pour justement limiter une science, ne faut-il pas, en même temps que l'on voit son domaine, voir ses tenans et ses aboutissans, en même temps que son idée propre, les idées d'où elle vient et celles où elle va? Cet effet de concordance se produit d'ailleurs comme de lui-même, dès que l'on abandonne le terre-à-terre de la pratique. Vu de bas, tout s'isole; vu de haut, tout se lie. Et sans imiter Domat, par exemple, qui, dans l'exposé des principes premiers du droit, ne fait guère, toujours fidèle à Port-Royal, que du jansénisme juridique, n'est-on pas forcément amené en traitant des règles, à monter jusqu'au régulateur, en cherchant l'origine des lois à la signaler en celui qu'un ancien nommait si noblement: le législateur impartial du genre humain (1)?

Toutefois, disons-le, les doctrines qui viennent d'être indiquées, ne sont guère exposées par nos juristes que sous leur formule officielle, formule vague, indécise, incomplète, routinière, et par cela même, se prêtant sans défense à toutes les objections. Elle se borne, en effet, à résumer un rationalisme, à la fois étroit et absolu, et Portalis en a donné la plus élégante, mais non la moins contestable rédaction, en disant que « le droit est la raison universelle, la suprême raison fondée sur la nature même des choses. » Lors donc que, rhabillant à neuf de vieux reproches et l'attribuant à la seule imagination, on la proscriit au nom d'une philosophie qui se dit exclusivement expérimentale, parce que, déduite du pur fait matériel, elle induit, quoi qu'on veuille, le pur matérialisme, sans doute on réussit mieux à exprimer cette prétention qu'à la justifier. Mais, lorsque quelque théoricien utilitaire (2), après avoir accordé que le

(1) Sthénidore.

(2) Grénier; *Controverse du droit*.

droit était dans la raison avant de passer dans le fait, et qu'il n'est introduit dans le fait que par la raison même, semble ajouter que les théoriciens spiritualistes ne savent pas trop ce qu'est la raison, parle-t-il donc ainsi sans aucun fondement? Que de doutes, que de problèmes, que de contradictions, se rattachent à ce mot! Sera-t-il toujours le signe d'une inconnue toujours cherchée, l'expression d'une énigme toujours proposée, et ne doit-on jamais, sur ce point comme sur tant d'autres, voir dans la science de l'être qu'un Sphinx sans OEdipe? A quelle solution, en effet, se tenir? La raison est-elle Dieu même, ou seulement de Dieu? Est-elle impersonnelle à l'homme, ou identique au Moi? Est-elle mode ou attribut, puissance ou phénomène, principe ou résultat? Ne serait-elle rien de plus qu'une abstraction; et lorsqu'on la voulut sacrilègement poser sur l'autel, n'eut-on pas en effet besoin de la faire représenter par un être de chair pour lui donner quelque réalité?

Certes, au milieu de ces obscurités, il est à déplorer que les maîtres en qui se personnifie depuis Descartes la grande tradition philosophique de la France, n'aient pas eux-mêmes pris soin d'appliquer leur méthode à la construction d'une philosophie complète du droit. Fût-elle fautive et n'aboutît-elle qu'à ces utopies qui sont à la science ce que le rêve est à la vie, leur œuvre n'en aurait pas moins ouvert, comme on dit, plus d'une fenêtre sur les horizons souvent inaperçus, et si imparfaitement explorés de la haute jurisprudence. Le simple juriste qui, parmi nous, sort de la pratique, s'aventure donc presque sans guide supérieur ou sous quelque guide étranger, à la recherche de ces questions ardues, et ce qu'il peut seulement espérer, c'est que la spécialité de ses travaux habituels assurera quelque peu sa marche à travers les généralités spéculatives. Mais pourtant s'il se dit bien que le droit tend de sa nature à sortir promptement des prolégomènes métaphysiques, pour entrer presque sans retour dans la série de ses développemens historiques et moraux, peut-être qu'en s'abandonnant au cours logique de sa pensée, il réussira sinon à découvrir une doctrine entière, du moins à

signaler quelques points fixes, propres à orienter l'esprit parmi tant de douteuses et contradictoires doctrines.

Et d'abord, qu'il remonte au vrai principe; qu'il aille du droit à l'homme et de l'homme à Dieu.

Or, l'homme n'est pas seulement un être qui raisonne. Il ne peut se définir « ni une pure intelligence servie par des organes (1), » ni « une demeure disposée pour une essence étrangère; (2) » il n'y a pas en lui, à proprement parler, maître et serviteur distincts, hôte et habitation séparés; il y a un tout, esprit et corps, connaissance et volonté, sens et sentiment, que le scalpel et l'abstraction peuvent bien diviser, mais qu'ils ne divisent qu'à la condition de le détruire, car il est un dans sa réalité, et il n'est réel que par son unité; car il se produit tout entier dans chacune de ses manifestations; car il sent et connaît, se passionne et agit tout à la fois; car jusqu'à la mort, « suprême analyse, » il vit toujours synthétiquement de toute sa vie.

Dieu non plus n'est pas seulement raison suprême. Impuissans à pénétrer les ténèbres de son identité absolue, nous sommes devant lui plus que jamais condamnés à une connaissance fragmentaire. Mais du moins telle de ses faces est accessible à la raison, « cet œil de l'âme; » telle autre est saisie par « l'esprit du cœur, » comme dit l'Apôtre; telle, enfin, se manifeste aux sens: « les Cieux la racontent! » Et grâce à ces divisions ménagées à notre faiblesse, l'unité parfaite peut successivement correspondre à chacune de nos imparfaites facultés, car de lui-même l'être infini correspond à l'être fini tout entier; principe, milieu et fin de la vie, partout et toujours il correspond à toute la vie.

Mais vivre pour l'homme, ce n'est pas uniquement naître, croître et vieillir, recevoir le souffle de la génération qui nous précède, le transmettre et l'exhaler, demeurer sans rapport actif avec les différens êtres de notre espèce ou avec les espèces différentes de la nôtre, n'avoir enfin communication ni avec la nature, manifes-

(1) Platon. (2) Alcuin.

tation de Dieu, ni avec Dieu, toujours présent dans la nature et partout créateur. Vivre dans toute la plénitude et dans la haute acception du mot, c'est suivre les instincts, satisfaire les besoins, exercer les facultés, se développer sur toutes les faces, par tous les points, vers tous les horizons, s'assimiler la nature ou se l'approprier, s'unir à ses semblables, s'imposer aux espèces inférieures, communier avec Dieu, et toujours par la triple voie des sens, du cœur et de l'esprit, toujours sous la triple condition de ne pas nuire au développement individuel de l'homme, de servir au développement collectif de la société, de participer au développement indéfini de l'espèce.

Que cela s'opère en grande partie par la seule vertu d'impulsions natives qu'on a résumées en ces deux mots, instinct social; nul doute. Ce qui nous fait vraiment hommes, et nous marque d'un signe propre entre toutes les créatures, c'est la sociabilité. Non pas qu'en dehors de nous il n'y ait esprit d'association et association réalisée; mais c'est qu'en nous cet esprit dirige, domine, absorbe tout; c'est que des choses par lesquelles nous primons les autres espèces ou sommes distingués d'elles, il n'en existe pas une qui ne semble donnée pour mieux vivre en société, pas une qui se pût montrer ou qui durât hors de toute société. Là donc, pour nous, se trouve toujours et en tout l'effet et la cause, la fin et le moyen; là, réside fondamentalement la condition suprême de notre nature; et cette condition, afin qu'elle pût s'accomplir en entier, il nous a été imposé de ne pas l'exécuter seulement en aveugles ou en esclaves; il n'a pas suffi que nous en eussions l'instinct, il a fallu de plus que nous en eussions l'amour.

A Dieu ne plaise pourtant que ce dernier mot entendu ici dans quelque acception infime, puisse impliquer en rien le système qui fait du plaisir l'étoile polaire de la vie, le guide immuable de toute sa mobilité! Il n'y a, dans ce que nous nommons de ce nom, ni élection, ni sensualité; il n'y a rien même de moins nécessaire ou de plus délibéré que dans l'instinct lui-même. Dégagés des entraînemens de l'enfance et des éblouissemens de la jeunesse, à l'âge où chacun semble avoir le mieux pris entière et paisible

possession de lui-même, chacun ne se voit-il pas en effet, s'il y regarde bien, comme une force qui, toujours sollicitée à agir, agit sans doute avec passion et avec volonté, mais toujours sous le mode et dans la direction que déterminent à la fois et son essence, et ses précédens, et son milieu. Qu'importe d'ailleurs pour son entrée en action qu'elle doive, en touchant quelques-uns des buts où elle aspire, y rencontrer la félicité? Qu'importe que dans les détours et les fatigues de la route, elle l'ait, pour ainsi dire, laissée en arrière ou abandonnée en sacrifice? Ne restera-t-il pas toujours cette grave et profonde émotion de l'être, qui jouit d'avoir, jusqu'au bout, suivi sa voie et fait son office, au prix même de ses plus chers plaisirs? N'est-il pas en nous de nous complaire en de certaines souffrances; et, bien des fois, après avoir répété : « Seigneur, détournez de moi ce calice ! » ne trouvons-nous pas à épuiser toute son amertume, je ne sais quelle inqualifiable volupté, le point extrême d'un mal à son comble pouvant même nous apparaître, grâce à la divine faculté d'espérer, comme le point initial d'un bien tout près de poindre?

Toutefois l'organisation de l'homme n'est pas tellement simple en ses ressorts, qu'il y ait en lui une seule sorte d'instinct ou un seul ordre de sentimens. « Subiect merveilleusement vain, divers et ondoyant, » (1) disent avec justice les sceptiques; et, si d'autres, plus ou mieux philosophes, ont dit : « Chaque diversité est uniformité, chaque changement est constance, (2) » l'accord du Moi avec lui-même ne peut du moins jamais être qu'un accord de dissonnance, son accord avec le Non-Moi qu'une conciliation de contraires. Ainsi le veulent et la nature des choses et les effets à obtenir. Si la vie ne se constitue que par l'harmonie des propensions, elle ne fructifie que par la diversité des appétences, quelquefois même, osons le dire, par leur antagonisme. L'autorité magistrale de Kant ou de tout autre penseur, n'est pas, sans doute, nécessaire pour établir, — nous le sentons.

(1) Montaigne. (2) Montesquieu.

tous suffisamment en nous-mêmes, — que « l'homme, visiblement disposé à un état contradictoire , » est poussé par un double et égal penchant à se réunir aux hommes et à s'isoler d'eux. La mise en commun des forces de l'espèce lui agrée ; il y trouve la satisfaction d'un impérieux besoin ; il y cherche l'accomplissement des plus libres fantaisies ; mais réuni pour le profit , le plaisir , le secours , il tend à l'isolement pour exploiter , conduire et dominer. Dans ce cercle indéfini qui est l'humanité, nul ne se contente d'être, pour ainsi parler , l'un des rayons sans nombre qui vont du centre à la circonférence et sont les individus ; chacun voudrait être seul centre de tout. Mais , qu'en advient-il ? La prétention commune amène une commune répression , et de la répression de chacun résulte l'avantage de tous. C'est en effet avec justesse que les hommes en société ont été comparés aux arbres serrés d'une forêt. « Tous au premier abord semblent vouloir étouffer leurs voisins et s'élever au-dessus d'eux , pour jouir à leurs dépens de l'air et de la lumière, et tous étant mus du même besoin, tous s'élancent également vers le haut, tous petit à petit croissent à l'envi l'un de l'autre (1). » Une meilleure distribution , un aménagement mieux entendu peuvent diminuer et diminueront, sans nul doute, la somme ou la rudesse des frottemens, la mesure et le nombre des inégalités ; mais quiconque espère plus , se trompe. Toujours , dans l'univers, il y aura le néant au sein même de l'être ; toujours la négation sous chaque affirmation ; toujours enfin le mal auprès du bien. Toujours donc l'individu souffrira , lors même que profitera l'espèce ; toujours les actes privés divergeront , bien que les destinées communes se coordonnent ; toujours l'instinct sympathique , combattu par de contraires impulsions , risquera d'être opprimé par elles ; toujours même le sentiment qui s'ajoute à cet instinct et le complète, semblera capricieux ou fautif, si quelque faculté souveraine ne vient modérer le mouvement, régler le débat et commander la direction.

(1) Kant.

Il est, en effet, de la nature des sentimens comme des instincts, de céder tout au présent et de mettre ce principe en pratique sans retard et par le premier acte qui s'offrira, indépendamment de toute suite bonne ou mauvaise. Chaque fois donc qu'en nous la tendance égoïste serait sollicitée à agir sans que rien éveille suffisamment la faculté sympathique, on verra se réaliser ce mot d'un ancien (1), que l'homme sans justice est le plus terrible des animaux. Mais bientôt, la raison, dominant toutes les impulsions, embrassant tous les momens, conciliant toutes les appétences, vient tout transfigurer. La sympathie a désormais une règle et moins de hasards. L'égoïsme, se tempérant pour se faire admettre, devient, à l'état de lutte, liberté; à l'état de prévoyance, ordre; à l'état de transaction, égalité. La chair cède à l'esprit. Une force nouvelle contre le mal, l'idée de devoir, est suscitée en nous. Le bien qu'il nous était d'abord donné de sentir et d'aimer, il nous est désormais donné de le comprendre. Ce qui était simplement nécessaire ou au plus volontaire, sera électif et obligatoire. L'homme s'est, par degrés, élevé à toute la dignité de son être. Car s'il est vrai, comme nous l'avons dit, qu'il n'y a pas seulement en lui raison, mais encore passion et besoin; s'il y a ces trois choses, non pas séparément, mais ensemble et à la fois, non pas scindées ou soudées, mais unies, indivises, fondues en un même tout; s'il n'est homme au sens complet du mot, qu'à condition de les posséder en entier et de les manifester en accord, tenons pourtant comme non moins vrai que, pour revêtir dans toute sa beauté le caractère humain, il doit subordonner toujours l'acte à l'idée, ne livrer carrière aux meilleures propensions ou aux plus purs sentimens, qu'après les avoir soumis au contrôle de la raison la plus exigeante, et ne croire enfin sa destinée accomplie, que s'il l'harmonise rationnellement autant qu'il est en lui, avec la destinée divinement imposée à l'humanité tout entière.

(1) Aristote.

Ce n'est pas certes que jamais la foule des esprits puisse entrer dans la confiance explicite et raisonnée de notre fonction en ce monde, et que les intelligences d'élite elles-mêmes, en aient pu apprécier toute l'étendue ou reconnaître toutes les conséquences. Les choses de cet ordre se révèlent comme elles se réalisent, c'est-à-dire, petit à petit; les mystères sociaux ne s'entr'ouvrent que dans la tempête des révolutions, et par éclairs. Pourtant ces éclairs suffisent, pour que toute une génération discerne, non pas l'horizon entier, mais le point où elle marche et celui où bientôt elle marchera. Que faut-il d'ailleurs aux yeux du corps, afin de guider les pieds dans la nuit? Le petit cercle de lumière que fait autour de soi une lampe qu'on porte. Sachons donc user aussi dans les ténèbres intellectuelles de notre lumière intérieure, si petite qu'elle soit, et qu'au bénéfice de sa clarté, chacun ajoute les miracles de l'attention, « cette prière naturelle, dit admirablement Mallebranche, que nous faisons à la vérité, pour qu'elle se montre à nous. » C'est ainsi que, dès l'antiquité, la raison, brisant les attaches de l'instinct égoïste, a pu dire avec Marc-Aurèle : « Ce qui n'est pas utile à la ruche n'est pas véritablement utile à l'abeille ; » et que, chez les modernes, Pascal a tracé le vrai chemin, en ces fières paroles : « Chacun tend à soi ; cela est contre tout ordre ; il faut tendre au général. » Et certes, il n'y a pas à craindre que les hommes en qui la sociabilité revêt le mieux cette forme réfléchie, aient, par cela même, détruit ou amoindri en eux la spontanéité du sentiment ou de l'instinct social. Puisque le mal, en cette matière, consiste dans l'amour exclusif de soi-même, comment l'intelligence, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus contraire à toute exclusion, pourrait-elle, en prédominant, ne pas nous pousser vers le bien? Un homme a dit : « Si je savais quelque chose qui me fût utile et qui fût préjudiciable à ma famille, je la rejetterais de mon esprit. Si je savais quelque chose qui fût utile à ma famille et qui ne le fût pas à ma patrie, je tâcherais de l'oublier. Si je savais quelque chose utile à ma patrie et qui fût préjudiciable à l'Europe et au genre humain, je le regarderais comme un

crime. » Or, cet homme, c'est Montesquieu, c'est-à-dire, l'un de ceux qui ont le plus rationnellement étudié le mécanisme des sociétés humaines. Ne se montre-t-il pourtant pas en de telles paroles, social de cœur aussi bien que d'esprit ? Ne sait-il pas tout exprimer sans rien exagérer, tout nuancer sans rien amoindrir ? Mieux comprendre l'œuvre, l'a-t-il donc entraîné à moins aimer le labeur ? L'intelligence n'a-t-elle pas au contraire chez lui, échauffé l'instinct et activé l'amour, en les épurant l'un et l'autre ?

Et maintenant, continuez la pensée de Montesquieu ; réduisez à une affirmation de solidarité, ces antithèses d'intérêts qui n'aboutissaient qu'à une négation ; reconnaissez que la vie de l'individu n'est pas strictement individuelle, qu'elle se prolonge et se complète par sa participation à la vie de famille, à la vie de nation, à la vie d'espèce ; puis, de ces généralités descendez aux détails pour regarder vivre l'humanité, non-seulement dans l'ensemble ou dans les grandes sections de son organisme social, mais encore dans ses appareils les plus ténus, les plus secrets, les plus divers ; et alors, les conditions auxquelles vous verrez que tout demeure soumis, les conditions tantôt douteuses ou même ignorées, tantôt apparentes et reconnues, mais toujours certaines et inévitables, selon lesquelles dans le monde social tout se constitue et se perpétue, tout s'équilibre et se développe, tout s'oppose et concourt, c'est le droit, concret dans les siècles spontanés, abstrait dans les siècles réfléchis, mais toujours ayant pour effet de régler en vertu d'une certaine conception sur la nature humaine et sur l'essence divine, au profit d'une société, de plusieurs ou de toutes, la manière d'être et les raisons de durer, c'est le droit ; existant par cela seul qu'existe l'humanité, et duquel nous avons par conséquent dit avec suffisante raison dès le début, qu'il ne vient pas d'institution humaine ; c'est enfin le droit, en qui ceux-là seuls pourraient voir une création, qui dans la société ne voient qu'un accident.

Non pas cependant que l'homme puisse jamais en matière sociale

manquer de ce qui fait l'essence de toute force, action et production ; mais sa force du moins ne devient effective qu'en se limitant, et n'acquiert de durée qu'en gardant ses limites. Si donc l'on a pu dire que, fait à l'image de Dieu, il est créateur dans sa sphère finie comme Dieu lui-même dans son infinité, simple créature pourtant il sera au plus créateur de second degré. Son Verbe manquera d'efficacité absolue. Il n'est rien qui, pour une manifestation première et fondamentale, réponde à son *fiat*. Impuissant sur le fond et sur les tendances, il n'agit que sur les formes et sur la direction. Le droit, par exemple, étant donné comme existant par lui-même et divin, il s'en empare, il le féconde, il le développe ; et cela il le peut, car en lui résident deux facultés aptes à ce labeur. Par la première, nous savons réduire nos maximes en actes ; par la seconde, nous pouvons traduire nos actes en maximes ; par l'action combinée de toutes deux, la raison, après avoir trouvé son point impulsif dans l'instinct et dans le sentiment, devient à son tour point impulsif du sentiment et de l'instinct ; de sorte que le droit passant des époques où le précepte est un corollaire de l'action, à celles où il en est le principe, ne cesse jamais d'être, de croître et d'avancer, tour à tour subi ou choisi, mais toujours natif, toujours supérieur, toujours nécessaire.

II.

Du Droit dans l'Idéal.

Cela posé, une question se présente, question fondamentale et complexe.

Le droit est-il immuable ?

De même que dans l'humanité il y a plusieurs races et dans chaque race plusieurs peuples, de même dans la société il y a plusieurs époques et dans chaque époque plusieurs momens. Or,

étant donné un moment et un peuple, nous trouvons une organisation sociale, qui peut, quelle que soit sa forme, être considérée par trois côtés. Parmi les traits dont elle se compose, il en est qui lui sont communs avec toute association humaine; il en est qui apparaissent en chaque société au même degré de développement; il en est, enfin, qui restent propres à ce peuple au moment précis où on l'étudie. De là, il suit que le droit peut, comme sa matière même, se distribuer sous trois catégories. Il sera commun, analogue ou spécial, selon qu'il s'applique à ce que la société, dont il est la règle, offre de pareil à toute association, de semblable à ses égales, de propre à elle seule; et, à la question tout-à-l'heure posée, nous répondrons: Oui, le droit paraît immuable, si l'on ne s'occupe que du premier de ces élémens; non, il ne l'est pas, si l'étude, comme la réalité, embrasse l'ensemble tout entier. Alors il variera comme varie la société elle-même. A chaque évolution opérée par un peuple, ses conditions d'existence changent; de là, changement dans le droit. A chaque rapport nouveau que se crée une des institutions sociales, le tout se modifie; de là, modifications dans le droit. C'est le sort de toutes les choses sociales. Intimement liées aux destinées de l'homme, faisant, pour ainsi dire, corps avec lui, elles ont leur âge comme le genre humain, leurs marches et leurs repos comme les nations, leurs limites et leurs défaites comme les états. Mélange de vérité locale et de vérité générale, elles font souvent aussi par l'incessante mobilité des surfaces, illusion sur la persistance partielle du fond. Pour nous borner au droit, le **xx^e** siècle se réglera-t-il comme fut réglé le **x^e**? Celui-ci s'ordonna-t-il comme l'était le **v^e**? Pourtant, que de principes communs! Le premier n'est-il pas la suite du second? Pourtant, combien différent leurs conditions d'existence! Qu'eussent fait, par exemple, les Francs de lois pénitenciaires? La coutume salique pouvait être le mieux de leur temps. Certaines de nos dispositions légales sont, peut-être, un mal du nôtre.

Cette mobilité ne se produit d'ailleurs point par accident. Ces mutations, au contraire, ont des règles.

L'impulsion à la vie n'est pas autre, en effet, que l'impulsion au développement, et se développer, c'est sortir d'un certain état pour arriver de proche en proche jusqu'à un état différent, qui, de la sorte, après avoir été le point où l'on tendait, devient le point d'où l'on partira. Or, chaque développement ajoute à la route déjà parcourue, et marcher, c'est pour nous avancer vers un but. Chaque développement ajoute aux formes déjà réalisées, et se transformer, c'est pour tout se rapprocher d'un type. La mobilité humaine trouve donc dans ses propres effets, et sa raison qui est la perfectibilité, et sa fin qui est le perfectionnement. Et de même que la société était la condition suprême de l'homme, de même aussi la mobilité régulière et réglée sera la suprême condition de la société; de sorte que les règles selon lesquelles toute mutation s'ordonne, deviennent elles-mêmes partie intrinsèque, principe essentiel, base fondamentale du droit. Prenant comme il fait chaque jour l'individu à la naissance pour le conduire de mode en mode dans la vie jusqu'au dernier mode appréciable qui est la mort, il a pris aussi dans l'origine l'espèce à l'état brut, et il la mènera à travers tous les raffinemens successifs d'une civilisation ascendante, plus propre d'ailleurs que quoi que ce soit parmi les choses humaines, à exprimer et en même temps à délimiter ce mouvement continu et progressif qui nous agite. Seul peut-être il s'adapte à tous les cas de langue, de nation, de pays, embrasse toutes les circonstances de fait, se prête à toutes les évolutions d'idée, et renfermé par sa nature même dans les bornes du possible, nous montre avec netteté comment l'esprit de l'homme, artiste divin, tend de toute la force de son aspiration à réaliser des types définitifs et absolus en apparence, et comment il arrive par d'incessantes corrections aux images déjà essayées, à ne laisser intact aucun des traits dont se composait, pour ainsi dire, le tableau des réalités passées, mais sans pouvoir jamais tracer un ressemblant portrait de l'idéal avenir.

Et, en disant idéal, nous ne le disons pas au hasard, car c'est là qu'aboutit le mystère; c'est dans ce mot que git en même temps, et le problème à résoudre, et le secret de la solution.

Si le poète, homme de l'inspiration, et le philosophe, homme de l'abstraction, celui-ci opérant par la raison pure, celui-là prédominé par le pur sentiment, deux choses infinies, ont plus de pente vers l'idéal qui est l'un des noms de l'infini lui-même, le juriste cependant ne peut se dérober à l'une des fondamentales tendances de l'humanité. Sans doute, son principal office est de s'attacher aux faits pour leur découvrir une règle ou leur frayer une voie, et pour cela il emploie avant tout comme instrument de recherche et *criterium* de certitude, l'expérience et le consentement, deux choses finies; mais, en se portant sur un point de la sphère intellectuelle, il ne s'y porte jamais que tout entier. Parvenu donc, en poussant à bout ses recherches, aux confins de la réalité, loin de tourner court sans jeter en quelque sorte le regard sur la terre sainte et promise de l'esprit, sur le pur domaine des idées, le juriste, au contraire, y pénètre et s'y plonge, c'est-à-dire qu'en possession par la pratique législative de la dernière donnée de l'histoire, il en fait la donnée première de la théorie philosophique. Seulement, habitué qu'il est à juger de la valeur des choses accomplies sur le principe de l'autorité, il voudrait tirer de ce même principe la raison des faits encore inaccomplis; et, par une erreur d'optique intellectuelle, qu'a peut-être d'ailleurs provoquée à l'origine l'obscurité symbolique des traditions religieuses, la vision d'un droit à venir lui apparaît comme une évocation du droit passé; le droit typique se change à ses yeux en droit primitif; le droit idéal prend dans sa bouche le nom de droit naturel. Qu'est-ce, en effet, que le droit naturel?

Les théologiens du christianisme faisant tout dériver de Dieu, non par émanation ou communication générale, mais par révélations particulières, nomment la première de ces révélations loi de nature, et l'opposent aux deux autres qui sont la loi écrite et la loi de grâce (1).

(1) Voir aussi Selden, *de Jure naturali*, etc.

Certains dogmatistes disent avec Ulpien, dont la définition est empruntée aux doctrines stoïques, que le droit naturel est celui que la nature enseigne à tous les animaux, et qui, loin d'être propre à l'homme, lui est, au contraire, commun avec toutes les bêtes qui vivent dans l'air, sur la terre, dans l'eau.

Les sceptiques anciens admettaient déjà qu'il n'y a pas de droit naturel, en ce sens que la nature porte uniquement les êtres à leur utilité : justice, folie, disaient-ils (1); et, selon les utilitaires modernes, dire d'une action qu'elle est conforme ou contraire au droit naturel, c'est dire simplement que d'elle résulte pour l'homme une conséquence bonne ou mauvaise (2).

Enfin, quelques spiritualistes réservent le nom de droit naturel, ou droit de nature, à cette partie du droit qui règle principalement les relations d'homme à homme, en tant que ces relations ne dépendent pas de ce qu'ils appellent le fait de société, en tant aussi que les hommes sont considérés uniquement comme membres de l'humanité entière ou d'une famille distincte, abstraction faite de toute obligation sociale (3).

Mais l'idée des théologiens se lie à tout un système de supernaturalisme miraculeux, et le miracle ne saurait être à l'usage de la science.

Mais la définition d'Ulpien ne peut être d'aucune conséquence pour la pratique du droit humain, et il la faut dès l'abord abandonner sur les sommets les plus ardues de quelque théorie générale des êtres.

Mais l'allégation des sceptiques détruisait toute société comme toute justice, et celle des utilitaires, pour avoir voulu, d'un mot et par une banalité, résoudre tous les problèmes, les a tous au contraire laissés sans solution et rendus, si l'on se fie à elle, insolubles.

Mais, enfin, la précision tentée par quelques spiritualistes n'est, sous un semblant de réalité, qu'une abstraction scholas-

(1) Carnéade. (2) Charles Comte. (3) Ex. Jouffroy.

tique; car elle implique premièrement que la nature humaine peut se réaliser dans l'humanité hors de la famille et de la nation, ou dans la famille hors de la nation et de l'humanité; secondement, que la famille n'a jamais existé à l'état patriarcal, c'est-à-dire comme premier type des sociétés, ou bien que toutes les formes sociales qui ont suivi la forme patriarcale, sont factices et hors de nature.

Aussi, la masse des juristes, se détournant de ces systèmes excessifs, a-t-elle entendu par droit naturel quelque chose d'assez pareil au droit des gens, tel que l'entendaient les Romains, tel du moins que le définit Gaius, c'est-à-dire, un droit naturellement établi entre tous les hommes et gardé chez toutes les nations, par contraste, comme parle notre vieux Ayrault, avec « la loy prise des mœurs et façons de faire d'un pais seul et qui est civile et particulière à ce lieu-là. Car, ajoute-t-il, si elle est puisée en ceste grande mer de nature, iacôit qu'une ou plusieurs nations lui aient donné cours et passage en leurs terres, elle est néanmoins toujours naturelle et commune, non bourgeoise ni citoyenne d'Athènes ou de Lacédémone. »

Or, pour que ce système de droit primitif naturel fût admis, on lui a recherché tour à tour deux explications ou plutôt deux principes différents.

En premier lieu, on a dit que le droit naturel était à la fois l'expression et la règle d'un état antérieur à l'état où l'homme vit aujourd'hui, et dont l'ancien état se trouve l'antithèse sinon la négation la plus formelle.

Parmi les hommes qui ont admis cet état de nature, nous en citerons trois, esprits de premier vol et représentant chacun l'une des principales modifications de leur commune croyance, Hobbes, Rousseau et Montesquieu. Pour Hobbes, la nature c'est la guerre, la société c'est une trêve, et le droit une compression. Pour Rousseau, la nature c'est la liberté, la société c'est une déchéance, et le droit un retour. Pour Montesquieu, la nature c'est la faiblesse, la société c'est une garantie, et le droit un rapport. Mais, partis de l'erreur, tous trois aboutissent

à l'erreur, tous trois s'accordent en ceci, que l'entrée en société est pour l'homme sinon l'objet d'un contrat effectif, du moins l'effet d'un choix et d'un calcul, la conséquence non pas immédiate, mais très-médiate, au contraire, et réfléchie, de sa nature. Aussi Hobbes, le matérialiste, et Rousseau, le spiritualiste, tombant de côté opposé, ont fait chute pareille, et ce n'est pas le premier seul qui, dans l'abyme sans fond des formules, a trouvé un *Leviathan*. Que la despotique chimère de Rousseau ait plusieurs têtes, tandis que celle d'Hobbes n'en a qu'une, peu importe. Elles n'en doivent pas moins l'une et l'autre tout droit véritable, et toute liberté utile, comme toute réalité historique. Si Montesquieu, seul des trois, s'est gardé de ces faux pas, c'est que l'hypothèse reste pour lui pure hypothèse; c'est qu'il l'accepte comme proposition courante à effleurer en passant pour s'enfermer bientôt dans ses principes propres; c'est, enfin, que chez lui la philosophie du droit est toute pragmatique, et que le remède de l'histoire vient, dès l'abord, corriger le mal du dogmatisme. Sans doute aujourd'hui chacun fait bon marché, en fait, de ces deux thèses, l'état de nature et le contrat social; mais, en principe, la plupart des juristes admettent que le droit est de son essence conventionnel, et de bons esprits, parmi eux, s'étonnent qu'on ne veuille pas laisser, par fiction, rétroagir, jusqu'à l'origine des sociétés, la convention d'où, à leurs yeux, il tire sa raison et sa force. Le seul point à examiner, disent-ils, est si, de la sorte, le droit est ou non bien posé (1). Mais, par cela qu'on le pose sur une fiction, on le pose mal. La fiction, en pareille matière, ne mène qu'à l'utopie; l'axiome seul conduit à la science, et c'est une étrange façon de faire le droit exact et positif, que de lui donner un début fictif et inexact. La théorie du contrat préalable se concevrait comme réalité à subir; comme fiction, elle perd ses prétextes et conserve ses dangers. Tandis qu'on abolit en tant que

(1) Grenier.

réellement antérieur au droit social, c'est-à-dire au droit vrai, ce droit prétendu de nature, on le maintient comme expédient logique et en tant que supérieur. D'anté-conventionnel, si cela se peut dire, il devient super-conventionnel, et la même porte reste ouverte à l'erreur et au mal; porte dangereuse, car l'un des battans est pour l'oppression des volontés, l'autre pour leur anarchie. Quelque réserve que l'on fasse, il y aura donc toujours une différence radicale entre suivre Rousseau, qui fait remonter le droit jusqu'à l'isolement, ou suivre, par exemple, Fichte pour qui tout droit se rapporte à la communauté; et Fichte est cité ici, parce que lui-même accueille d'ailleurs comme supposition nécessaire et scientifique un droit primitif; mais en cela il se trompe, et ce n'est certes pas dans l'œuvre des esprits d'élite comme lui, qu'il faut chercher toute la fausseté d'une théorie fausse. Parmi ces grands aventuriers de l'intelligence, les uns, sûrs de vaincre les difficultés, les abordent vaillamment et convient leurs disciples à cette lutte; les autres, mesurant d'un regard le champ de l'erreur, se restreignent au point défendable et s'y couvrent du mot d'hypothèse. Les esprits mitoyens, au contraire, ne sachant pas se fortifier et n'osant pas se hasarder, laissent au premier choc tuer sous eux la théorie: ainsi faisait Puffendorf. Traitant du droit primitif sous le nom de droit naturel et le rattachant à l'état de nature, au lieu de poser en fait l'état ou de borner la fiction au droit, il étend cette fiction jusqu'à l'état lui-même et il le définit: « Celui où l'on conçoit que chacun se trouve par sa naissance, abstraction faite de toutes les inventions et de tous les établissemens qui changent la face de la vie humaine. » C'est-à-dire, en bon français, que la nature de l'homme est contraire aux conséquences de cette nature; que son droit naturel résulte d'une abstraction complète de ses tendances naturelles; en un mot, que l'homme vrai est hors de l'homme.

Mais quelle voie pour sortir de ces difficultés ?

Sera-ce la voie non pas ouverte, mais fixée du moins et affirmée par Grotius, qui, en cette matière, admet une sorte de révéla-

tion humaine, c'est-à-dire intérieure, universelle, continue, et nomme les préceptes qui en résultent, droit naturel et rationnel, « droit enseigné par la nature, conséquent à la nature humaine, édité par la droite raison, » impliquant ainsi que, par la seule puissance de son esprit, par le premier et normal effort de son intelligence, tout homme entre de prime saut en possession d'un certain nombre de vérités juridiques auxquelles sa foi est nécessairement acquise, et qui composent un type sinon complet, du moins suffisant du droit de l'humanité, type toujours existant, toujours reconnu, toujours obligatoire?

Mais ces lois naturelles, les douteurs l'ont assez dit : « qui en fait le nombre de trois, qui de quatre, qui plus, qui moins ; et il n'en y a pas une seule, qui ne soit contredite et désavouée, non par une nation, mais par plusieurs (1). » Il faut même aller plus qu'eux au fond des choses, et avouer que notre nature a toujours été controversable et controversée. Il n'y a pas de grande école philosophique, ni de système religieux, qui ne lui aient attribué un principe, un caractère, une fin, dissemblables de la fin, du caractère, du principe que lui attribuaient les autres religions ou les autres écoles ; et tout-à-l'heure en décomposant ses élémens, qu'y trouvions-nous ? Égoïsme et sympathie, voilà pour l'instinct ; haine et amour, voilà pour la passion ; doute et croyance, voilà pour la pensée ; et chacune de ces tendances comme chacune de ces oppositions, il est impossible de nier qu'elles se manifestent, soit tour à tour, soit à la fois, mais toujours sans répit comme sans terme. Que peuvent les dogmes de Grotius contre ces faits ? Embarrassé lui-même de leur immuabilité en face de l'histoire, et les voulant concilier avec l'anthropologie, il parle, par exemple, de peuples sauvages, abrutis, effarouchés, pour dire qu'ils ne sont d'aucune conséquence quant à la vraie nature humaine ; il distingue dans le droit naturel certaines dispositions naturelles

(1) Montaigne.

absolument , et d'autres qui le sont relativement à un certain état de choses ; enfin , après avoir enseigné que la propriété est de droit naturel , bien que subordonnée et subséquente à la cessation de la communauté universelle , seul véritable état de nature suivant lui , il pose comme seule naturelle la propriété des choses ; et pourtant cette faculté d'appropriation , aujourd'hui si légitimement restreinte , l'homme antique l'étendait à tout. Ce qui n'était pas Lui , devenait instrument. Le maître s'incarnait les personnes comme aujourd'hui il s'identifie les choses. C'est toujours le même mystère ; et alors comme aujourd'hui il pouvait être compris sous la même appellation factice de droit naturel.

Grâce pourtant à Grotius , les juristes s'accoutumèrent à négliger dans la recherche des premiers principes , ce que l'autorité seule peut avoir de trop contingent , pour en venir à ce que la spéculation a de plus général. En France , sa doctrine cotoyée en quelque sorte par la pensée catholique de Domat , et traversée par le génie historique de Montesquieu , n'en prêta pas moins ses graves et calmes formules à quelques-unes des plus ardentes aspirations du XVIII^e siècle. Chacun , sensualiste ou spiritualiste , fit dériver le droit de la nature et le déclara imprescriptible ou le fit remonter à la raison , et le tint pour universel. Si de temps à autre on glissait ça et là le mot de Dieu , c'était comme signe d'une hypothèse , dont les uns croyaient pouvoir se passer sans préjudice , tandis que les autres y avaient recours encore par convenance , et tous se rencontraient immanquablement dans ce *credo* inattaqué , « qu'il existe un droit universel et immuable , source de toutes les lois positives , et qu'il n'est que la raison naturelle en tant qu'elle gouverne tous les hommes (1). » Tel en effet le voulaient écrire en tête de nos codes les légistes du consulat , et tel l'auraient pu signer , sans rien renier d'eux-mêmes , les légistes de la constituante.

(1) Tit. prél. du Code civ. (resté en projet), art. I.

Toutefois, pour des Français, poser ainsi, au début de la science ou de la législation, un principe-terme, c'était fausser la véritable tradition française. En effet, la loi du progrès, dont quelques esprits abusent tant de nos jours, ce qui ne fait pas raison suffisante pour que d'autres l'abjurent, cette loi qui met, on l'a dit avec justesse, l'ordre dans le temps, après avoir été entrevue ou pressentie par nos plus grands penseurs, reçut sa première formule de Turgot près d'entrer au pouvoir; Condorcet la confessait encore près de marcher au supplice, et pourtant il en dut être long-temps d'elle, comme de toutes les grandes idées à leur avènement: les intelligences déjà formées et les sciences déjà faites n'osant pas lui refuser toute entrée, aimèrent mieux la souffrir comme contradiction, que de l'admettre comme principe.

Le renouvellement de la philosophie juridique en Allemagne, ne fit d'abord guère plus pour elle. Déjà Lessing lui avait soumis la suite même et la série des révélations, lorsque Kant en déduisit le plan d'une histoire universelle, mais sans la faire entrer pour rien dans la notion philosophique du droit. Tout, au contraire, dans sa définition est absolu, immobile, actuel, et c'est après lui seulement, que de modification en modification, ou de surcharge en surcharge, on aboutit enfin à Krause, d'après qui, le droit est « l'ensemble des conditions externes et internes dépendantes de la liberté, et nécessaires au développement et à l'accomplissement de la destination rationnelle, individuelle et sociale de l'homme et de l'humanité. »

Au premier aspect, certes, une pareille définition semble complète; mais, dès qu'on la voit, en quelque sorte, à l'œuvre, telle du moins que M. Ahrens l'a traduite et développée dans notre langue, on la trouve bientôt insuffisante et contradictoire. Tout en posant le droit comme perfectible dans l'histoire, ce système ne le suppose-t-il pas comme parfait dans l'esprit? Tout en reconnaissant un droit idéal, modèle donné par la pensée, et vers la réalisation duquel les faits semblent tendre toujours, ne présente-t-il pas cet idéal comme un produit instantanément complet de la pensée pure, et par suite n'exempte-t-il

pas sa formation de la nécessité générale de progression et de perfectionnement ? Or, c'est là tout à la fois méconnaître les véritables procédés de l'esprit en cette matière, et d'un seul trait effacer de la philosophie du droit, toute la part de l'histoire. Et qu'on ne dise pas que l'histoire étant pur changement et l'expérience pure contradiction, le droit philosophique n'est tel, c'est-à-dire normal, que si on le fait découler directement de la seule nature humaine. C'est là, quant à notre nature, décider la question par la question ; et nous répondrons que cette « racine de diversité » que l'humanité porte en soi, au lieu de la trancher d'un mot, il faut en tenir compte. Elle fait partie nécessaire de nous-mêmes ; et la philosophie est vraie alors seulement qu'au lieu de démentir l'expérience, elle la systématise ; qu'au lieu de révoquer l'histoire, elle l'exprime. Pour tomber dans l'exemple, la doctrine de Hegel, en tant qu'elle se fonde sur l'identité absolue de l'histoire et de la nature humaine, la science de Vico, en tant qu'elle forme à la fois histoire et philosophie de l'humanité, sont toutes deux vraies, et nous les devons admettre appliquées au droit ; la première, pourvu que les hommes de chaque époque historique, cessant d'être cantonnés, et, pour ainsi dire, prisonniers dans une formule abstraite et fatale, ne nous apparaissent pas réduits à n'avoir d'autre but que cette époque même qui passe, et dénués à la fois, quant aux hommes des autres époques, d'initiative, d'aspiration et de solidarité ; la seconde, pourvu qu'on ne limite pas l'homme à ce que le Napolitain nomme trois natures successives, qui, après s'être manifestées une première fois, se produisent encore dans le même ordre et sous le même mode, pour se reproduire de même jusqu'à l'infini.

La nature de l'homme est une, en effet, quoique infiniment diverse et indéfiniment progressive. Si ses modes, se montrent analogues sous des influences pareilles, ils n'en forment pas moins une série unique dans laquelle chaque époque ayant son but à la fois en elle-même et au dehors d'elle, toutes les générations se trouvent solidairement liées l'une à l'autre par l'in-

naissance d'un travail successif ; et quant au droit, condition nécessaire de maintien et de développement, il est cette nature même, telle que l'ont transmise les générations passées, telle que les générations présentes la manifestent, telle que la continueront les générations futures. Il est cette nature avec ses premiers aspects rudes et informes, avec ses réalisations pleines d'erreurs et d'accidens, avec ses tendances toujours invariables, mais sans cesse détournées ; et si cette nature veut que nous déviions de la route, le droit déviara, et ses déviations même seront naturelles ; si cette nature veut que nous tendions au but non par ligne droite comme le pensent les utopistes et les impatiens, mais en spirale comme l'a dit Goethe, le droit aura jusqu'à des retours apparens, et ces retours seront encore naturels ; si cette nature veut que tout dans les choses humaines vienne de peu, le droit si grand qu'il nous paraisse aujourd'hui dans ses formules, viendra de peu ; il aura commencé et il augmentera, il aura changé et il progressera, comme change et progresse, comme augmente et commence toute chose humaine ; et sa plus haute perfection possible sera naturelle, aussi bien que sa plus commençante réalité.

Donc, aux partisans d'un état primitif et distinct, nous dirons : L'homme n'a jamais vécu dans cet isolement que vous lui supposez ; mais ne prenez pas même pour modèle de réunion sociale et pour type l'humanité au début, c'est-à-dire, imparfaite et incomplète. Le vagissement du nouveau-né ne peut pas être modèle pour les discours de l'homme fait ; la famille, la horde ou la tribu ne peuvent faire exemple pour le Français ou l'Allemand. S'il est pour le droit, autrement qu'en rêve, un âge d'or, appliquons-lui le mot de Bernardin-de-Saint-Pierre : « Nos aïeux ont traversé l'âge de fer, l'âge d'or est devant nous. » Rebrousser chemin en idée et toujours tourner l'esprit en arrière, c'est tendre à l'animalité, c'est-à-dire au rudiment de l'homme.

Aux fauteurs d'un droit naturel formé rationnellement, mais de toutes pièces, nous dirons : Ne faites pas deux parts du droit, l'une essentielle et l'autre accidentelle. Ne faites pas deux droits, l'un variable et particulier, l'autre immuable et général ; l'un

institué peu à peu , l'autre constitué tout d'un jet ; l'un enfin , volontaire et de création , l'autre nécessaire et de nature. Le droit est un , mais il ne se manifeste que successivement ; il n'apparaît à notre esprit qu'au fur et à mesure de ses manifestations , et lors même que , pour prévoir ou préparer quelque-une de ses évolutions futures , l'homme se détache par la spéculation du droit en activité comme il s'est détaché en fait du droit traditionnel , ce qui se montre à lui comme type , c'est sa pensée ; nous l'avons déjà dit sur les progrès ultérieurs de l'humanité , le pressentiment d'une nouvelle constitution morale , le symbole religieux resté encore à l'état de pur symbole et qui veut passer en réalisation , c'est un principe de droit à venir.

Et , à Dieu ne plaise qu'il n'y ait en tout ceci qu'une lutte de mots ! Reconnaître comme seul droit typique, le droit idéal, c'est entrer plus avant dans les secrets de l'humanité , et se placer en esprit là où l'on recueillera le mieux les enseignemens combinés de la philosophie et de l'histoire. Professer que le mot idéal n'implique pas négation du mot naturel , c'est implicitement dire qu'en tout , notre nature tend par essence à l'idéal , et qu'en tout l'idéal , pour porter justement ce nom , ne doit être pris ni au-delà de ce que peut l'homme , ni en dehors de ce que cherche l'humanité , ni par rapport à une seule tendance de l'espèce , ni dans le sens d'une seule direction de l'individu. En tant qu'idéal le droit , en effet , ne franchit pas la réalité , il la prolonge ; et ainsi se trouve amoindrie , presque jusqu'à être effacée , la contradiction en apparence irréductible de l'esprit de progrès et de l'esprit de conservation ; ainsi surtout est frappé d'impuissance par la seule précision de son vrai caractère , l'esprit d'utopie. L'utopie dès-lors n'est plus idée ; elle est rêve. Complet détachement des faits actuels , négation radicale des choses présentes , elle a pour premier défaut, qu'afin de la construire, il a fallu sortir des temps et feindre une humanité à laquelle il manque seulement d'être humaine. L'idéal au contraire est , pour ainsi parler , le réel en floraison , de même que le réel était l'idéal en germe. Son nom bien compris devient la plus haute expression

de cette vérité , que si Dieu dit toujours à l'homme : En avant ! et jamais : Halte ! jamais non plus il n'est loisible à l'homme d'accélérer sa marche et de la mettre au pas de ses désirs ou de sa fantaisie. Passé en fait , il demeure et doit demeurer relatif ; car , si l'on admettait une fois par hypothèse qu'en se mouvant dans l'absolu de l'utopie , l'esprit peut réussir à édifier un modèle à la fois possible et définitif de suprême justice , dont les législations spéciales n'auraient contenu jusque-là que des dérogations , ce modèle réalisé que serait-il ? Le Ciel sur la terre , le règne même de Dieu , la perfection infinie ; c'est-à-dire la négation non pas seulement , comme nous le disions tout-à-l'heure , des choses et des faits d'une époque , mais de l'humanité elle-même tout entière , puisque la condition de l'homme est finie , sa nature imparfaite , et que pour lui il n'y a rien d'achevé ni d'indéfectible de ce côté-ci de la tombe.

Ce qui vient d'être dit , quant à la réalisation sensible du droit idéal , il faut donc l'étendre jusqu'à sa formation intelligible elle-même. Sans doute , en tant qu'idéal , il est type ; mais ce type , l'homme ne l'a pas toujours eu visible en quelque sorte et saisissable à sa propre raison ; il ne l'a pas toujours possédé et formulé tel qu'il le possède aujourd'hui et le formule. Même comme abstrait et idéal , le droit ne se laisse apercevoir que petit à petit ; image lumineuse jetée en avant de nos pas , quoique jamais hors de vue , on ne le discerne qu'en proportion du progrès social ; condition de phénomènes à accomplir ultérieurement , il a besoin pour nous apparaître , de l'accomplissement de phénomènes antérieurs et actuels ; révélation de ce qui sera bientôt , il ne peut se révéler qu'à l'occasion de ce qui était tout-à-l'heure ; pressenti enfin ou préconçu , manifesté au dedans de nous comme effet de conscience , ou manifesté au dehors comme résultat de spéculation , il a toujours sa date d'origine ; tout rapport primitif de co-existence effective avec l'humanité lui manque absolument ; loin de le trouver existant tout entier *a priori* , nous ne le recevons qu'épanché par la tradition , et c'est après avoir avancé nous-mêmes l'œuvre de sa formation , que

devenus tradition à notre tour, nous le transmettons à ceux qui après nous le perfectionneront encore sans jamais le parfaire. L'idéal, en effet, n'atteindra jamais l'idée pure ; en lui, à proprement parler, elle n'est jamais ; toujours elle *devient*.

Mais si, dépassant les limites dans lesquelles d'ordinaire on s'enferme en pareille matière, nous entrons dans le domaine de la vraie et haute métaphysique, il apparaîtra que tout ce que nous avons posé sur le droit réel ou idéal, restant exact quant aux manifestations, tout cesse de l'être quant à la virtualité. Quels efforts nous faudrait-il en effet, pour établir que le dernier et suprême progrès du droit a été virtuellement compris dans sa manifestation la plus élémentaire, et qu'il continue à l'être dans chacun de ses développemens successifs ! Pour tomber dans l'exemple, à la propriété dont il a été parlé, ajoutons la famille, autre condition fondamentale de l'humanité ; car l'homme, par cela seul qu'il est homme, les réalise également, et il n'est homme qu'en les réalisant l'une et l'autre. Or, soit famille, soit propriété, si les modes divers, si les complémens nécessaires, si les transformations progressives du principe, si tout ce qui suit la manifestation première est en fait hors de cette manifestation, tout cependant peut et doit être supposé, ou pour mieux rendre notre pensée, sous-posé en elle, car tout était en puissance dans le premier homme de la création, dans le premier acte de cet homme, dans le premier résultat de cet acte ; tout, en d'autres termes, y était métaphysiquement co-existant. L'idéal le plus pur s'élaborait déjà dans la plus grossière réalité. L'appropriation la plus savante se cachait sous la propriété la plus rudimentaire. Le principe de domaine avec tous ses subtils démembrements, qu'est-il ? Une application perfectionnée et extensive de cette personnalité, qui existait virtuellement tout entière, lors qu'elle imprima sa marque en débutant, sur le fruit cueilli, le bâton coupé, le gibier abattu, l'instrument fabriqué. De même aussi la famille chrétienne a préexisté, en ce sens, dans la famille païenne, la famille libre dans la famille esclave, la famille française dans la famille romaine. Et, si des choses civiles nous

passons aux criminelles, que trouvons-nous? Une première époque où chacun cédant à toutes les pentes de l'instinct, obéissant à tous les caprices de la passion, veut, agit, réalise sans craindre ni guère rencontrer d'autres limites que les limites de la force; et pourtant cette époque, où la dernière et suprême raison c'est l'arme et le combat, contient virtuellement pour être manifestée par gradation, celle où rien n'est laissé au caprice et au despotisme de la force privée; où le privilège de lutte et de défense est ravi à l'individu pour passer à la société même; où au lieu de guerre il y a procédure, au lieu de combat jugement, au lieu de vengeance rémunération, où enfin les hommes se rapprochent de plus en plus de cette idéale unité dont l'égalité devant la loi est la forme vraiment juridique. Ainsi, au point de vue de la virtualité, mais seulement ainsi, l'on peut croire à la pérennité du droit, et le type de droit proposé par le présent à l'avenir, peut se transporter jusque dans le plus lointain passé. Le mot droit se confond alors avec ceux de justice égale, parfaite et universelle, et telle action ou telle maxime d'autrefois, quoique conformes au droit effectif de leur temps, passent pourtant aujourd'hui pour contraires au droit, non pas absolu, mais abstrait. Tout en respectant l'histoire dans l'infinité de ses accidens, cette doctrine ne tombe donc ni dans l'optimisme qui assoupit la pensée, ni dans le fatalisme qui l'étouffe; elle fait au contraire dans le passé le départ du bien et du mal, et distinguant dans le présent ce qui doit persister de ce qui tend à disparaître, elle laisse toujours la tradition se produire dans toute sa pureté, dans toute sa valeur, dans toute sa force. Ce que nous nommons de ce mot ne sera plus en effet ni quelque chose d'immobile et de mort, ni quelque chose d'étranger ou de consécutif à la vie; ce sera, non, comme on a dit, le testament (1), mais le concert de l'humanité, car l'humanité ne meurt ni ne défaille en aucun point de l'espace ou du temps. Ne

(1) Lherminier.

la plaçons pas en effet dans le champ limité du moment, laissons-la dans le champ indéfini de la succession. Or, là il n'y a en tout et pour tout que séries sans lacune ni solution. Là chaque instant est à la fois passé, présent et avenir. Là rien ne part du rien, rien n'aboutit au rien, rien ne finit ou ne commence au sens absolu de tels mots; tout au contraire s'engendre, se lie et se transforme. Là il n'y a ni un droit traditionnel, ni un droit en activité, ni un droit idéal, il n'y a qu'un droit continu et vivant. Là il n'y a ni un droit général, ni un droit analogue, ni un droit exclusif, il n'y a qu'un droit vivant et unique, car c'est d'unité et de continuité que se compose le fond de la vie, et si, quoiqu'on l'ait dit, le droit n'est point la vie (1), pas plus qu'il n'est l'homme ou la société, s'il n'est ni le voyage ni le voyageur, il n'est pas non plus seulement leur voie et leur lumière. Ces mots ne suffiraient pas si l'on n'ajoutait que la voie se meut, que la lumière s'incarne, que l'une et l'autre vivent; car, en dépouillant la pensée de toute image, nous pouvons nommer le droit, vu au repos, condition essentielle de l'être; vu en action, règle nécessaire de l'existence, et soit règle, soit condition, il participe, il concourt, il est intrinsèque à la vie, il vit.

(1) Lherminier. — Geraud.

MASSOT-REYNIER,

Avocat-Général, à Montpellier.

(La fin à la livraison prochaine.)

RAPHAEL OU GHIRLANDAIO.

Entre tous les tableaux que M. Fabre apporta d'Italie , le plus précieux à ses yeux était un portrait , qu'il décrit en ces termes dans le livret de sa collection : *Un jeune homme d'environ vingt-un ans ; il porte sur sa tête une toque noire ; ses longs cheveux blonds sont coupés à la hauteur de ses épaules ; sa veste noire est nouée sur sa poitrine avec un ruban de même couleur ; son manteau pareillement noir est jeté sur l'épaule gauche et retenu par sa main droite. Il est peint sur bois.* — Cet excellent connaisseur en avait fait la découverte à Florence ; voici comment : De pauvres gens trouvèrent , en réparant leur vieille maison , un panneau de bois dur fixé contre une petite fenêtre condamnée ; ils l'enlevèrent et aperçurent à travers une couche épaisse de poussière et de fumée , des traces de peinture qui , mises sous les yeux de quelque peintre , leur voisin , furent jugées de bonne qualité. Ils l'apportèrent alors à M. Fabre : celui-ci l'examina de près , n'en dissimula pas le mérite ; mais , comme la restauration et le redressement du panneau , tout déjeté , étaient des opérations difficiles et chanceuses , il en offrit quarante-huit louis ; et prenez-les tout de suite , dit-il aux vendeurs , avec la brusquerie qui lui était familière , ou ne revenez plus. Ils les prirent et M. Fabre put dire : J'ai un Raphaël. Le panneau fut redressé , la peinture restaurée avec succès , et Raphaël si bien reconnu , à Florence , pour son auteur , que le Grand-Duc en offrit 48,000 francs. Dans l'inventaire de sa donation à la ville de Montpellier , M. Fabre estima son Raphaël 40,000 fr. Ce nom et ces chiffres ont leur éloquence. Je ne viens pas pour la réduire ; mais tout n'est pas dit sur un tableau quand on l'a baptisé , inventorié et coté. J'ai vu plus d'un artiste hésiter en présence

de celui-ci , j'ai entendu d'habiles critiques en parler diversement ; il me semble donc qu'on peut bien discourir sur son caractère et ses mérites. La dissertation sera payée ce qu'elle vaut si elle réussit à rappeler à quelques-uns des nombreux admirateurs de cette peinture de fugitives impressions , et si elle contribue à faire connaître au dehors un ouvrage ignoré , qui n'a point reçu la vulgarisation de la gravure dont il serait si digne.

Pour ajouter à la description technique du livret une autre analyse , on pourrait dire que c'est un jeune homme maladif , amoureux , sans savoir de qui. Sa pensée , au moment où le peintre l'a saisie , trouve , aux voluptés dont le souvenir ou le désir l'émeuvent , plus de tristesse que de joie ; au monde dont l'aspect l'inquiète , plus de sujets de méditation que d'action ; il rêve. Son front large et limpide , ses yeux humides , sa bouche si molle de forme , indiquent à la fois l'élévation , la mélancolie , l'incertitude. Que pensent les femmes de la beauté de cette tête ? Ce serait assez difficile à savoir ; car , c'est une de ces beautés intimes qui font , selon le caractère et la disposition de celle qui observe , des impressions diverses , et en tout cas , de ces impressions qu'on ne dit pas tout haut. Mais , au point de vue de l'art , c'est une beauté achevée , par la pureté de son galbe et la transparence de ses tons , par sa simplicité et la profondeur de son expression ; elle reflète les secrets d'une belle organisation avec des moyens d'autant plus admirables , qu'ils sont la plus belle acquisition de l'art moderne , ceux que la peinture antique ignora toujours. Considéré dans ses détails techniques , ce portrait , au milieu de toutes ses perfections , harmonie de couleur , fini de dessin , modelé du front , du nez , de la main , présente quelques taches , tel est l'avis d'un peintre de mes amis : de l'incertitude dans la bouche , de la roideur dans le linge blanc. Un autre , peintre aussi , consommé dans son art , trouvait que les yeux n'étaient pas d'ensemble. Mais ceci est un trait que l'on a signalé dans des portraits de premier ordre , la *Fornarina* , par exemple , et que la nature reproduit sur plus d'une admi-

nable tête. Loin d'être un défaut , ne serait-ce pas une beauté de plus , un point où nous surprenons un de ces secrets indéfinissables de la nature , dont l'art sait aussi s'emparer , et qui rend compte du charme , de la fascination qu'exercent sur nous certains regards ? Notre jeune homme en fournirait un autre exemple.

L'analyse , l'anatomie ne suffisent point ; il faut la part de la critique historique.

Le pays et le temps de ce tableau ne sont un doute pour personne. Il n'a pu être peint qu'en Italie , de 1500 à 1540. Avant cette époque , la peinture , absorbée par le culte , ne trouvait aux passions d'autre expression que celle qui lui était commandée par la foi ; ou , timide dans ses essais d'émancipation , s'était arrêtée pour les portraits à une béatitude de regard , à une naïveté d'imitation que celui-ci a déjà dépassée ; après , l'art , entré dans des voies d'imitation trop savante , arriva à une réalité exagérée , à un effet théâtral dont notre œuvre est tout-à-fait exempte. C'est donc une des bonnes productions de cette époque si courte , mais si pleine , le commencement du xvi^e siècle , qui restera l'âge d'or de la peinture , parce qu'elle atteignit à cette union sublime de l'idéal et de l'imitation qui est l'apogée de l'art.

Quant à l'école d'où il est sorti , c'est un point moins certain. On peut hésiter entre la Romaine et la Florentine. Cette division d'écoles , plus commode que réelle , on le sait , laisse de l'arbitraire dans le classement de plusieurs artistes , et dans la détermination de plusieurs tableaux. Les deux écoles de Florence et de Rome , plus que les autres , se sont mêlées par leurs trois mattres , L. de Vinci , Michel-Ange et Raphaël. Après eux , les deux peintres les plus parfaits de Florence , le Frate et Andrea del Sarto , eurent avec Raphaël des rapports immédiats.

Ce n'est point assez de déterminer l'école , il faut encore chercher l'auteur. Méfions-nous , toutefois , de l'habitude constante qui veut à chaque œuvre imposer un nom. L'amour propre et l'intérêt ont plus de part à ces attributions forcées , que

l'amour de l'art. Dans la vie si féconde, si libre et si mêlée des artistes du xvi^e siècle, chaque travail ne peut pas porter son étiquette. N'oublions pas d'ailleurs que l'esprit d'école, alors tout puissant, avait groupé autour de chaque maître, un grand nombre d'élèves, souvent assez heureux pour côtoyer le talent au service duquel ils s'étaient mis par admiration, par sympathie, et, dans leurs ouvrages les mieux réussis, intéressés même à ne pas trahir leur personnalité. C'est une faiblesse de notre nature, fâcheuse ailleurs que dans l'histoire de l'art, de grouper tous les faits et toutes les œuvres autour de certains noms restés célèbres, en négligeant le travail des alentours, en méconnaissant les noms plus modestes, en absorbant la part de beaucoup au profit d'un seul.

Ici, le mérite du tableau justifiant d'ailleurs l'attribution la plus ambitieuse, c'est Raphaël que l'on prit. On assigna de plus sa seconde manière, pour expliquer les qualités simples et naïves que nous avons fait ressortir, et aussi sans doute, pour rendre compte de la différence de ce portrait avec un autre de la même collection que l'on attribuait aussi à Raphaël, différence qui sautait aux yeux les moins clairvoyants. Or, cette attribution est un point fort contestable. Les tableaux de Raphaël sont plus rares qu'on ne veut les faire. Il existe dans les catalogues plus de douze cents tableaux à lui attribués, qu'il aurait dû composer dans les vingt années de sa vie active. On voit, combien parmi ces nombreuses peintures qui, les œuvres authentiques mises à part, s'étaient d'autorités plus ou moins probables, il faut faire grande la part des élèves et des imitateurs. Les portraits réellement sortis de sa main, peuvent moins que les autres être restés incertains. Raphaël fut de bonne heure assez célèbre pour ne pas attacher son nom à une figure indifférente, lui, dont les portraits étaient copiés par des peintres de premier ordre. On se rappelle le *Léon X* de la galerie du palais Pitti, copié par Andrea del Sarto avec un tel succès que Jules Romain s'y trompa lui-même, et la *Jane d'Aragon* du Louvre, laissée au même élève pour être terminée. Mais il y a ici des raisons de

douter plus particulières. La comparaison qu'on peut faire de notre portrait avec les portraits authentiques de la première et de la seconde manière, ne vient pas les atténuer. On n'y trouve pas le travail précieux et la naïveté de la *Madalena Doni* du palais Pitti, que Raphaël exécuta pendant son séjour à Florence, en même temps que le *Sposalizio*, et qui semble un ouvrage du Pérugin, ni la précision du trait et l'ensemble irréprochable de détails du visage du *Jules II*, de la galerie de Florence, qui faisait dire à Vasari : « Il fait peur comme s'il était vivant. » Les portraits d'homme et de jeune homme du Louvre, ont aussi une sévérité de lignes, une science dans les méplats et les attaches, une perfection minutieuse dans les vêtements, que les fins connaisseurs ne trouvent pas dans le nôtre. Enfin, ceux de la troisième manière, le *Léon X* et la *Fornarina* de Florence, le *joueur de violon* du palais Sciarra à Rome, où brillent cette réalité et cette vigueur extraordinaires, dont notre Laurent de Médicis est une imitation un peu chargée, n'ont absolument rien de commun avec notre portrait. N'en peut-on pas conclure que celui-ci n'est pas de Raphaël ?

De qui est-il donc ? Si l'on veut absolument trouver une désignation précise, on serait tenté de la chercher parmi ces peintres de l'école Florentine, qui furent modifiés par l'étude de Raphaël, et apprirent de lui à faire du portrait isolé, du portrait ressemblant même, une œuvre tout idéale, une composition historique. Ce n'est pas sans doute au plus original d'entre eux qu'il faut songer, à Andrea del Sarto ; mais plutôt à quelqu'un de ses élèves : Franciabigio dont Vasari cite de beaux et nombreux ouvrages, le Pontormo qui mérita qu'on lui attribuât le tableau de Raphaël et de son maître d'armes du Louvre, et qui a, dans la galerie de Florence, un portrait d'homme en noir, plus rapproché du nôtre qu'aucun de ceux que nous avons vus. Pourtant, ces peintures plus savantes, il en faut convenir, n'ont pas les teintes claires, l'exécution précieuse qui donnent à celle-ci tant de charme. Mais toutes ces indications perdent leur vraisemblance devant l'attribution qui nous fut proposée par un visiteur

dont personne ne récusera l'autorité, quand on saura qu'il est allemand, partant désintéressé dans la question, auteur d'une histoire de Raphaël, la plus complète qui ait été faite, enfin de tous les peintres et critiques le plus versé dans la connaissance des œuvres du peintre d'Urbino et de ses prédécesseurs et maîtres les peintres gothiques. D'après M. Passavant, directeur du musée de Francfort, l'auteur probable de notre portrait serait Ridolfo Ghirlandaio.

Ridolfo, fils et neveu des deux Ghirlandaio, maîtres gothiques d'un assez grand renom, travaillait à Florence dans la première moitié du xvi^e siècle. Il s'initia à toutes les parties de la peinture, à côté de Fra Bartolomeo et de Raphaël. Son mérite était tel que celui-ci quittant Florence en 1508, lui laissa à terminer un tableau commandé par la ville de Sienne, une vierge à laquelle il fit, entre autres choses, une draperie bleue. Cette vierge est la belle Jardinière du Musée de France. Sa manière paraît alors la même que celle de Raphaël. Mais, ayant refusé de le suivre à Rome, il resta étranger au développement que prit ce grand génie, en dehors des traditions pieuses d'Urbino de Pérouse et de Florence, et il conserva jusqu'à sa mort, qui n'arriva qu'en 1560, le goût simple et naïf qu'il avait puisé avec Raphaël dans les ouvrages de Davide et Dominico Ghirlandaio, de Masaccio, du Pérugin. Il est inutile de rappeler ici, les grands ouvrages qui fondèrent sa réputation; je ne ferai que nommer les plus connus : le *Couronnement de la Vierge*, au Louvre, et *Saint Zénobe*, à Florence; mais on sait par Vasari, qu'il avait fait un grand nombre de portraits : *Ma perché furono infiniti l'opere e quadri che uscirono della bottega di Ridolfo, e molto più i ritratti di naturali, dirò solo, che da lui fu ritratto il signor Cosimo de Medici, quando era giovinetto, che fu bellissima opera e molto somigliante al vero.* (Delle Vite de più eccell. pitt., parte terza.)

Toutes ces circonstances de la vie et de la manière de Ridolfo, et jusqu'à cet éloge d'un portrait du jeune Côme, s'appliquent si bien au portrait du jeune homme de notre musée, qu'on ne peut que se ranger à l'avis de l'historien de Raphaël. M. Passavant

puisait d'ailleurs ses motifs d'attribution, dans la connaissance parfaite qu'il a des qualités propres de Ghirlandaio, connaissance acquise devant les tableaux de ce maître, qu'il développait dans des termes et avec des détails qu'il ne nous appartient pas de reproduire. M. Fabre, il est vrai, appréciateur consommé, en jugeait autrement; il connaissait bien Ridolfo; car, dans sa collection, il lui avait attribué un petit portrait de Pétrarque, fait d'après quelque ancienne miniature, ouvrage estimable, mais peu important; cependant, il n'estimait pas ce nom suffisant pour les mérites du tableau qu'il avait retrouvé, qu'il avait reproduit avec amour. Il est facile de comprendre que devant un ouvrage dont la perfection semble légitimer les conjectures les plus hardies, il n'ait pas résisté au bonheur de croire posséder un Raphaël. S'il s'est trompé, ce n'est pas un reproche pour sa mémoire. La nouvelle attribution, si elle est acceptée, ne saurait amoindrir la richesse inépuisable de l'auteur des loges, en ajoutant à la gloire d'un nom plus modeste. Elle n'appauvrit pas même, à le bien entendre, notre musée. De Raphaël ou de Ghirlandaio, le tableau n'en est pas moins parfait. Le laissons anonyme pour la satisfaction des sceptiques obstinés, il faudrait encore lui rendre le même honneur. N'ayons pas seulement des admirations de commande. Que la main heureuse, que la pensée sublime, vivante encore sur ce panneau, soit écrite en lettres d'or à S^{te}-Marie du Panthéon; qu'elle figure humblement au milieu des génies qui ont peuplé le xvi^e siècle italien, ou qu'elle ait été submergée dans un de ces naufrages dont le temps est semé, sa création est devant nous; libres de tout préjugé d'école, sachons en jouir.

J. RENOUVIER.

MON CALENDRIER DE 1843.

VOEUX DU 1^{er} JANVIER,

A LADY GREIG.

En JANVIER — que Dieu vous donne
Au bon soleil, chaude maison ,
Où la paresse s'abandonne
Entre la table et le tison !

En FÉVRIER — l'aube dernière
Froide et brumeuse au mont lointain !
La première aube printanière ,
Premier rayon d'un doux matin !

En MARS — un mois entier de trêve
Du vent, fléau de nos climats ;
Les flots dormiront sur la grève
Et les pavillons sur les mâts !

En AVRIL — le jour qui voit naitre ,
Lorsque l'hiver s'ensevelit ,
Le lilas à votre fenêtre ,
Et le soleil sur votre lit !

En MAI — fleurs à pleines corbeilles ,
 Désertant jardins et sillons ,
 Vierges du venin des abeilles ,
 Et du baiser des papillons !

En JUIN — cette villa sonore ,
 Où l'arbre et l'eau font un doux bruit ;
 L'alouette y chante à l'aurore ,
 Et le rossignol à la nuit !

En JUILLET — promenade douce
 Sur le fleuve d'ombres couvert ,
 Qui baigne l'iris et la mousse ,
 Et gazouille sous l'arbre vert !

En AOUT — les veilles embaumées
 Au clair de lune, au pied des monts ,
 Sur les rives du ciel aimées ,
 Près des golfes que nous aimons !

En SEPTEMBRE — un tour en presqu'île ,
 De Gênes jusqu'à Portici ,
 Trente jours d'une mer tranquille ,
 Bon vent qui vous ramène ici !

En OCTOBRE — une pluie honnête ,
 Une seule , qui , sur vos pas ,
 Laisse toujours la rive nette ,
 Et ne vous emprisonne pas !

En NOVEMBRE — un printemps d'automne
Du premier au dernier matin,
Tel que toujours Dieu nous le donne
Par la grâce de Saint Martin !

En DÉCEMBRE — une tiède enceinte ;
Des fourrures vierges du ver ;
Chauds tapis, et l'amitié sainte,
Le plus doux des feux de l'hiver.

MÉRY.

Marseille, le 1^{er} Janvier 1843.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LAS FLORS DEL GAY SABER, estier dichas LAS LEYS D'AMORS. (*Les Fleurs du gai savoir, autrement dites les lois d'amour.*)

1^{er} et 2^e volumes, grand in-8°, chez PAYA, éditeur, publiés par GATIEN ARNOULT, d'après les manuscrits de l'Académie des Jeux floraux.

L'Académie des Jeux floraux, qui est très-certainement la doyenne et la mère de toutes les assemblées littéraires modernes, possède depuis long-temps dans ses archives plusieurs manuscrits en langue romane, dont quelques-uns remontent au xiv^e siècle. Ces manuscrits, il est facile de le concevoir, sont aujourd'hui devenus des documens précieux pour la langue d'Oc, et à diverses époques, il avait déjà été question de les publier.

Chargé, en dernier lieu, de ce soin par l'Académie, dont il est un des mainteneurs, M. Gatien Arnoult a déjà fait paraître deux volumes sur quatre, dont se composera sa publication. Le manuscrit qu'il a choisi pour être mis d'abord au jour, est un volume *in-folio*, sur parchemin, de 154 feuillets, rédigé en plusieurs années, et définitivement terminé en 1356, par Guillaume Molinier, chancelier du Corps des sept poètes de Toulouse, de concert avec quelques membres de cette Compagnie, dans le but de donner une poétique de la langue romane. C'est donc là une œuvre curieuse, et, comme le dit M. Gatien Arnoult avec juste raison, « si l'on songe que Toulouse était alors la vraie capitale intellectuelle du pays d'Oc,... que le corps des poètes de Toulouse était une sorte de sénat poétique ou d'aréopage littéraire,... il est impossible qu'on ne soit pas frappé de l'excessive importance d'un tel livre. C'est mille fois plus qu'un dictionnaire de l'Académie française de ce temps-là; car c'est un code de littérature donné par la seule Académie qui existât alors, etc. »

Ce manuscrit a pour titre : *Las flors del gay saber, ou Las leys*

d'amors; c'est-à-dire qu'il forme un traité complet de la poésie, du langage, de la prosodie, de la grammaire, etc. Le traité lui-même, voilà *les fleurs*, *les lois d'amour*; car, en style de temps, *amour* et *gai savoir* ne marchaient guère l'un sans l'autre. C'était par la poésie, par la *gaie science*, que s'exprimait l'*amour*; et ceux qui voulaient rendre leur passion, faire connaître leur martyre, avaient recours à l'art des vers.

Mais il ne suffisait pas de donner le texte du manuscrit; il fallait encore, pour les lecteurs qui ne sont pas méridionaux, l'accompagner d'une traduction. M. Moquin-Tandon, savant Montpelliérain, aujourd'hui professeur à la Faculté des sciences de Toulouse, s'était chargé de copier fidèlement l'original; M. Gatien Arnoult se chargea de la traduction. Par un scrupule que nous n'approuvons pas, car il a dû lui coûter énormément de travail, M. Gatien Arnoult a voulu conserver, autant que possible, en les rectifiant (disons mieux, en les refaisant), les deux traductions antérieures de MM. d'Escouloubre et d'Aguilar, conservées en manuscrit dans les archives de l'Académie de Jeux floraux.

Nous aurions mieux aimé, pour notre compte, une traduction nouvelle et entièrement originale. A quoi bon le cacher, en effet? Nos devanciers du siècle dernier ne savaient ni dessiner un monument avec exactitude, ni donner fidèlement un texte, ni exécuter une traduction d'une manière convenable. Qu'on examine avec soin les ouvrages de Montfaucon, de Winkelmann, l'histoire littéraire des Bénédictins, etc., et l'on s'assurera aisément de la vérité de notre assertion. Ce n'est que de nos jours qu'on s'est attaché à une reproduction minutieuse des œuvres d'art et d'intelligence.

Quoi qu'il en soit de la peine qu'a dû prendre M. Gatien Arnoult, sa traduction et son édition du texte original constituent un travail excellent, digne de l'honorable assemblée sous le patronage de laquelle ils sont mis en lumière. Quand M. Arnoult aura publié ses deux derniers volumes, il pourra dire lui aussi : *Exegi monumentum*, et nous aurons non-seulement à remercier l'Académie des Jeux floraux, pour s'être engagée dans la voie qu'elle suit; mais encore à la supplier d'y persévérer avec courage, en continuant la publication des autres manuscrits qu'elle possède.

En attendant que nous recevions les deux derniers volumes des *Fleurs du gai savoir*, voici, pour la satisfaction de nos lecteurs, un

aperçu de ce que contiennent les deux premiers. *Les lois d'amour* commencent par une sorte d'exposition. « *Tres causas*, disent leurs auteurs, *son necessarias tos temps en far obra : e si la una daquelas defalh : lobra no pot venir a complimen ni a perfectio.* » (Trois choses sont nécessaires en tout temps pour faire un ouvrage, et si l'une d'elles manque, l'œuvre ne peut arriver à sa fin ni à sa perfection.)

Quelles sont ces trois choses? « *Volers es la primera causa lequals pauza lo fondamen de tota obra.* — *Sabers es lautra cauza : lequals bastich lobra segon son dever.* — *Poders es la tersa cauza : que dona acabamen a lobra.* *E oant poders hy falh : petit podon las autras causas.* » (Vouloir est la première chose; elle pose le fondement de tout l'ouvrage. Savoir est la seconde chose : elle dispose l'ouvrage comme on le doit. Pouvoir est la troisième chose : elle donne à l'ouvrage son exécution; et quand le pouvoir manque, les autres choses servent peu.)

Mais ces trois choses, Dieu seul peut les donner, car tous les biens viennent de Dieu. Il faut donc le prier de nous accorder aide et secours, etc. Les auteurs disent ensuite qu'ils exposeront les saines doctrines, suivant l'antique et commun usage, et qu'ils donneront des définitions en rimes, afin qu'elles soient retenues plus facilement.

Les raisons qui ont fait rédiger ces lois d'amour, sont au nombre de trois : la première, que chacun puisse trouver réuni avec ordre ce qui auparavant était disséminé; la seconde, que cette science de *trouver*, tenue cachée par les anciens troubadours, soit désormais connue de tous; la troisième, d'enseigner aux amoureux de quel amour ils doivent aimer. Le troubadour nouveau devra donc venir puiser à ces lois d'amour, qui sont la fontaine de la gaie science, c'est-à-dire l'art de la composition.

Le livre est divisé en cinq parties, qui traitent : la première, des diverses manières de trouver, puis des lettres, des diphtongues, des syllabes, du discours, de la diction, de l'accent latin, de l'accent roman; la seconde des *bordos*, des *repos*, des *rimes*, des *couplets*, des *chansons*, des *danses*, des *sirventes*, etc.; la troisième, des huit parties du discours, montrant et expliquant les cas, nombres, temps, personnes, genres, etc.; la quatrième, expliquant les figures, les ornemens, etc.; la cinquième, disant comment on doit traduire le latin en roman, de quelle manière on peut se préparer à composer des vers, comment il faut chercher les rimes pour composer, ce que c'est

qu'une cheville, ce qu'est l'amour, et de quel amour doivent aimer les troubadours, etc., etc.

Il nous est impossible, nos lecteurs le comprennent, d'entrer ici dans l'examen des détails de ce plan, que les rédacteurs des *Fleurs du gai savoir* suivent de point en point, en entremêlant leurs observations d'un grand nombre de citations poétiques empruntées à tous les rythmes, et dont quelques-unes sont très-curieuses par la grâce ou la bizarrerie du sujet. Il y a parmi elles des vers moraux (p. 119, 1^{er} vol.), des pastourelles badines (pag. 257, *ibid.*), des chansons pieuses, etc.

Enfin, l'ouvrage publié par M. Gatien Arnoult, est imprimé avec soin, avec luxe même. Ce laborieux éditeur n'a épargné ni veilles, ni travaux, pour le rendre parfait; et les amis de notre littérature romane ne peuvent se dispenser de le connaître, de l'étudier: il leur révélera bien des secrets de langue, de littérature, d'usages, et il leur paraîtra, comme à nous, digne de figurer, non-seulement dans toutes nos collections publiques, mais encore dans nos principales bibliothèques particulières.

Rendons grâces, en terminant, à l'Académie des Jeux floraux de nous avoir fait donner ce livre utile et curieux. C'est par de pareils travaux que, au milieu de l'activité brûlante de nos jours, peuvent se maintenir les anciennes institutions, et pour notre compte, nous serons toujours satisfaits de pouvoir signaler spécialement les efforts de tout genre que tentera en faveur de la science et des lettres l'antique et vénérable Compagnie fondée par Clémence Isaure.

LES CONTES NORMANDS DE JEAN DE FALAISE, avec les dessins de l'ami Job. Caen, 1842, in-18.

La vie est longue et fatigante; l'homme est dur et impitoyable; l'amour de la femme est difficile. Nous convinmes un beau soir de tout cela, Job et Jean. — Job conclut: La tâche est rude. — Pour ne point avoir le dernier mot, Jean ajouta d'une voix creuse: Et le faix est lourd. — Job suspendit la marmite sur des tisons, y jeta treize poignées de châtaignes; Jean tira à la tonne nouvelle une pinte de poiré doux; nous plantâmes la chandelle sur sa mèche, et à l'unisson nous évoquâmes dive Parresse..... Oui, mes enfans, dit en souriant la Fée pleine de grâces, et c'est bien à moi qu'il convient de recourir; car c'est moi qui tue la vie, et à mes fidèles servans je donne un stoïque sommeil, qui les fait

insensibles aux piqures des mouches malignes , et sourds aux bourdonnemens des frelons. J'ai imaginé les contes , les dés et l'amour. L'amour est difficile , soit n'aimez point. — Vous êtes gueux et amis , croyez-moi , ne jouez point ; — mais contez , contez donc , contez blanc , contez noir , et du soir jusqu'au matin , contez pour brave auditoire.....

Qui sont donc ces conteurs paresseux ? D'où partent ces nouvelles voix , amères et rieuses , découragées et rabelaisiennes ? Sont-ce des poètes désabusés , des amans malheureux , des philosophes déplacés ? Point. Ce sont deux garçons de vingt ans , un crayon et une plume camarades , mettant en commun leur profonde expérience de la vie pour nous amuser. Si leur livre était œuvre sérieuse , on pourrait être sévère , noter des divagations , des minuties , des trivialités même , et par-dessus tout , blâmer ces sentimens de vieillesse anticipée qui prennent à la gorge tant d'enfans d'aujourd'hui. Mais il faut tenir ces jeux pour ce qu'ils sont et jouir en enfans de leurs jeunes qualités : la grâce , la légèreté , la fraîcheur , la naïveté , dons rares que l'âge emporte si vite. Émerveillons-nous aussi de cette fraîcheur d'observation , de cet esprit de fantaisie qui promettent surtout des artistes.

Mais , que parlons-nous de promesses ? L'un des deux jeunes gens , Ernest Lafontan , s'est déjà hâté de justifier la teinte mélancolique de la préface que nous citons ; il est mort , et un de nos amis lui consacrait l'autre jour , dans un journal du pays , quelques lignes affectueuses ; l'autre , M. de Chennevières , n'a publié sans doute ce petit livre que comme soulagement de son cœur resté seul , et pour nous donner dans les vignettes qui l'accompagnent , encore un échantillon du dessin gracieux de celui qui l'a quitté. Puisse son talent fortifié par cette épreuve , et sa veine grossie par l'héritage de son ami , lui donner un jour une bonne place au doux royaume de conte et de poésie , dans lequel il fait aujourd'hui son entrée !

CHRONIQUE.

Mgr. l'Évêque de Montpellier, dans une circulaire récente, recommandait aux curés de son diocèse, les églises que ces Messieurs ont l'habitude de traiter comme des maisons bourgeoises. Si l'on veut savoir comment sont remplies les intentions épiscopales, on peut aller à Gigean. Le pays n'est pas pittoresque, le village est sale ; mais son église toute petite offrait des restes curieux de l'art du ^{xii}^e siècle. Voici comment on l'a traitée. Les piliers et les colonnes ont été taillés à vif dans la moitié de leur hauteur, les fenêtres agrandies et déformées, les chapiteaux réputés barbares, emplâtrés de mortier et peints sur l'enduit de l'inévitable acanthe. Le chœur recrépi à neuf, a été couvert d'ignobles peintures, et la nef entière, revêtue de cette robe d'innocence, le lait de chaux blanc et jaune, aujourd'hui consacrée ; le tout, d'après le goût et par le pinceau de ces barbouilleurs nomades que l'Italie dégénérée nous envoie pour défaire l'œuvre de leurs pères. Il serait temps que l'autorité prit des mesures efficaces pour arrêter le vandalisme qui va, détruisant nos monumens, et dont les instrumens les plus acharnés ne sont pas, comme on pourrait le croire, les bandes noires ou les spéculateurs, mais les curés, préférant toujours de plats recrépis ou des ornemens hybrides, à la pierre colorée par le temps et aux moulures singulières des vieux artistes.

Depuis long-temps quelques personnes distinguées de Montpellier, et entr'autres, plusieurs médecins, parmi lesquels se trouve M. le docteur Kühnholtz, s'occupent avec activité, de tout ce qui concerne le magnétisme. Nous n'avons point à énoncer d'opinion sur la valeur de leurs expériences et de leurs essais : c'est une appréciation qui appartient aux journaux scientifiques ; mais nous mentionnons ici volontiers un fait curieux. Nous avons en ce moment sous les yeux, un procès-verbal signé de Messieurs les docteurs Kühnholtz, bibliothécaire de la Faculté de médecine, Caisso, de Lodève, et Lordat, professeur à la Faculté de Montpellier, constatant, qu'il existe en ce moment dans une ville voisine, une jeune somnambule qui lit, non pas précisément par les yeux, *mais par l'épaule gauche*. Nous livrons ce fait à nos lecteurs. Si de nouvelles expériences viennent le confirmer, que deviendra le sphinx ? Sera-t-il dieu, table ou cuvette ? Son histoire restera-t-elle fable ou deviendra-t-elle vérité ?

La bibliothèque de Montpellier a reçu récemment les ouvrages donnés si généreusement pour elle à M. le professeur Jubinal, par M. Nothomb, ministre de l'intérieur du roi Léopold. En voici la note exacte : 1° Tableau général du commerce de la Belgique avec les pays étrangers, publié par le ministère de l'intérieur ; grand *in-fol.* de 240 pages, avec des tableaux synoptiques ; — 2° Documents statistiques sur le royaume de Belgique, recueillis et publiés par le ministre de l'intérieur ; grand *in-4°* de 248 pages ; Brux. 1841 ; — 3° Id. pour 1840, *in-4°* de 500 pages ; — 4° Id. pour 1838, *in-4°* de 440 pages ; — 5° Statistique de la Belgique, population, relevé décennal de 1831 à 1840 ; mouvement de l'état civil ; grand *in-4°* de 319 pages ; — 6° Collection de chroniques Belges inédites, publiées par ordre du Gouvernement ; — Les gestes des ducs de Brabant, de J. de Klerk, publiés par M. Willems, *in-4°* de 904 pages, avec *fac-simile* ; — 7° Même collection, chronique en vers, de Jean Van-Heelu, ou relation de la bataille de Woeringen, publiée par M. Willems, *in-4°* de 641 pages ; — 8° Même collection, chroniques latines de la Flandre, publiées par J. J. de Smet, chanoine de la cathédrale de St.-Bavon, à Gand ; 2 vol. *in-4°*

l'un de 734 pages, l'autre de 1004 pages ; — 9^e Même collection, la chronique de Philippe Mouskes, publiée par le baron de Reiffenberg ; 2 vol. in-4^o, l'un de 880 pages, l'autre de 655 pages ; — 10^e *Bibliotheca Hultemiana*, ou catalogue méthodique de la riche et précieuse collection de livres et manuscrits laissés par M. Van-Hutem, et formant aujourd'hui le fond principal de la bibliothèque royale de Bruxelles ; 6 vol. in-8^o, avec portrait ; — 11^e Mémoires couronnés par l'Académie royale des sciences et des lettres de Bruxelles ; 4 vol. in-4, avec de nombreuses planches, contenant d'importants mémoires ; — 12^e Mémoires de l'Académie royale de Bruxelles ; 6 vol. in-4^o, avec un grand nombre de planches ; — 13^e Inventaires des archives de la Belgique, publiés par ordre du Gouvernement, sous la direction de M. Gachard, archiviste général du royaume ; petit in-fol. de 542 pages ; — 14^e Catalogue des manuscrits de la bibliothèque des ducs de Bourgogne ; tom. 1, 2 et 3, petit in-fol. avec des fac-simile ; — 15^e Des moyens de soustraire l'exploitation des mines de houille aux chances d'explosion ; recueil de 8 mémoires ou rapports publiés par l'Académie royale de Bruxelles ; 1 vol. in-8^o de 448 pages ; — 16^e Bulletins de l'Académie royale de Bruxelles, formant 41 vol. in-8^o, avec de nombreuses planches, des fac-simile, etc. ; — 17^e Bulletins de la Commission royale d'histoire, formée par le Gouvernement ; 2 vol. in-8^o ; — 18^e Annuaire de l'Académie royale de Bruxelles ; 5 vol. Parmi ces ouvrages il y a plusieurs collections qui composent encore de nombreux volumes et dont l'impression se poursuit. M. Nothomb a ordonné que la bibliothèque de Montpellier en reçût régulièrement les suites. Nous nous proposons d'examiner plus tard en détail ces publications intéressantes.

Parmi les Revues de province qui se distinguent à l'aide de travaux sérieux, il faut remarquer la Revue du Lyonnais, qui, sous l'habile direction de M. Léon Boitel, vient de commencer sa neuvième année d'existence et de succès.

Le tome xvi^e, que nous venons de recevoir, contient entre autres articles remarquables, une appréciation fort bien pensée de M. Demogeot, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, sur la célèbre satire du XII^e siècle, intitulée : *La bible Guyot de Provins* ; des recherches savantes, dues à M. Eichoff, sur *l'origine et l'affinité des langues* ; divers travaux de philosophie ou de critique, de Messieurs Victor de Laprade, Devay, Lortet et Montyel. Les volumes précédents offrent aussi d'excellents travaux de notre collaborateur M. François, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Lyon. Notre intention étant de tenir exactement nos lecteurs au courant des idées développées chaque mois, par les différentes Revues de France et de l'étranger, nous aurons occasion de reparler de la *Revue du Lyonnais*.

Un artiste de grand talent, fixé aujourd'hui à Montpellier, M. Richard de Milhau, premier maître de notre excellent peintre d'animaux Brascassat, vient de terminer un grand paysage que nous avons examiné dans son atelier, et qui va partir pour Paris, où il figurera dignement à la prochaine exposition. Cette belle page est intitulée : *Le Lac*. Elle consiste dans un effet de soleil couchant qui rappelle par ses teintes brillantes les paysages de Claude Lorrain. Sur le premier plan est un troupeau qui s'abreuve à une fontaine qu'alimentent des sources sortant de rochers élevés. Au second plan, derrière les troncs de quelques arbres d'un puissant effet, on voit briller le lac, dont la rive opposée est couronnée de rochers chargés d'antiques châteaux. Dans le lointain de hautes montagnes projetant d'un côté une ombre noirâtre, tandis que de l'autre elles sont frappées des plus brillants rayons du soleil couchant, serment la perspective. Nous engageons les amateurs de la peinture consciencieuse et étudiée largement, à aller dans l'atelier de l'artiste admirer, avant son départ pour Paris, ce beau paysage qui, sans doute, est destiné à orner quelque galerie lointaine ou étrangère.

Tous les articles de la *Revue du Midi* peuvent être reproduits par la presse quotidienne, à moins de mention contraire qui serait faite pour quelques-uns d'entre eux.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

DES NIEBELUNGEN.

§. I.

A peu près vers le même temps, où quelque trouvère espagnol, ému des exploits tout récents encore du Cid, en faisait le sujet de ses vers héroïques, — où un rhapsode inconnu, *un chanteur de vers cousus*, selon l'expression antique, célébrait chez nous, en rimant la grande épopée des Lohérains, les exploits de la famille carlovingienne, — il y avait dans le fond de l'Allemagne un puissant génie poétique, qui, rassemblant d'une main les traditions odiniques, de l'autre le souvenir des Bourguignons et d'Attila, les teignait par un anachronisme, commun alors, des couleurs féodales et chevaleresques propres à son époque, et s'en servait comme d'autant de matériaux pour construire une vaste épopée, bizarre et gigantesque monument dont les proportions sont tellement colossales, qu'il fait en littérature le pendant de ce que sont pour l'antiquité égyptienne les pyramides de Gizeh, pour la Grèce le Parthénon, pour les arts du moyen-âge les cathédrales de Cologne et de Strasbourg. Mais d'où venait cet Homère? Quelle ville avait enfanté ce chantre de la barbarie, dont les vers célébraient les terribles aventures des hommes du pays des brouillards (Niebelungen), et qui racontait d'une manière si lugubre leur sanglante catastrophe? Était-ce, selon Muller, Wolfram d'*Eschembach*, mort en 1250, lequel, dans ses autres productions, telles que le *Titurel* et le *Parcival* (1215-1225), fait allusion à des passages

du poëme (1)? Était-ce, au contraire, Henri d'Ofterdingen, auteur de plusieurs des chants du *Livre héroïque*, relatifs en grande partie à Théodoric et à Attila, et qui parut au combat poétique de la Wartbourg, en 1207? N'était-ce pas plutôt son rival, le transylvanien Klingsor, qui passait non-seulement pour poëte, mais pour nécromancien, et qui en sa qualité de savant, ayant vécu à la cour d'André II, roi de Hongrie, devait avoir des notions étendues sur les peuples barbares dont il est fait mention dans les Niebelungen? Enfin, n'aurait-ce pas été plutôt l'auteur en rimes teutoniques d'un poëme sur la *guerre de Troie*, imité de la vieille traduction française du Darès Phrygius latin, le minsenger Conrad de Wurtzbourg? Toutes ces questions, long-temps débattues par la critique allemande, sont restées à peu près insolubles, et l'on a même voulu que le poëme des Niebelungen ait été réuni en corps d'ouvrage par plusieurs bardes assemblés, à peu près comme les chants d'Homère, sur les ordres de Pisistrate, par soixante-dix grammairiens.

(1) Wolfram d'*Eschembach* y revient à plusieurs reprises dans les ouvrages que nous citons; il est dit entre autres expressément dans le Titurel, que les aveugles chantent *Seyfrid dont la peau avait été rendue semblable à la corne par le sang d'un dragon*. — Le Titurel et le Parcival sont des poëmes qui appartiennent au cycle de la Table ronde. Le premier, laissé inachevé par Wolfram, fut retouché et continué à la fin du 13^e siècle par une plume restée inconnue; il a pour objet la vie de Titurel, roi du calice sacré, pour lequel ce prince avait fait construire une chapelle et le château de *Montsalvatsh*, ou Mont-Sauveur. Le second nous peint la vie de Parcival, c'est-à-dire le beau idéal de la chevalerie. On attribue encore au même trouvère le poëme du chevalier au Cygne ou Lohengrun, fils de Parcival. Ces divers poëmes sont imités des traditions françaises du Saint-Graal. La même époque nous fournit également, en Allemagne, les poëmes de *Roland*, par le prêtre Conrad; de *Fleur et Blanche fleur*, aïeux maternels de Charlemagne; de *Guillaume d'Orange*, composé de trois parties dues à trois auteurs différens, et imités des traditions françaises du cycle carlovingien. Mais la véritable poésie épique des Allemands, leur épopée nationale, consiste dans les Niebelungen, dans les traditions lombardes et ostrogothes, conservées par le livre héroïque; enfin, dans le fragment qu'on a appelé *Chant d'Hildebrand*, trouvé en 1812, par M. Grimm, dans la couverture du livre de la *Sagesse*, manuscrit originaire de l'abbaye de Fuld et aujourd'hui à Cassel. Ce chant est écrit dans le haut allemand, dont l'idiome des Francs était un dialecte, et il faisait probablement partie de ces poëmes barbares et déjà très-anciens au 11^e siècle, que Charlemagne, selon Eginhard, avait fait recueillir. Il appartient au cycle qui a donné naissance aux Niebelungen.

Quoi qu'il en soit du nom de l'auteur resté inconnu, ainsi que celui des sublimes architectes qui bâtirent les cathédrales gothiques, et élevèrent jusqu'aux cieux leurs dentelles de pierre, le poème existe. Il remonte aux dernières années du ^{xii}^e siècle ou aux premières du siècle suivant ; car, ainsi que nous l'avons dit, il y est fait allusion dans un des ouvrages de Wolfram d'Eschembach, qui datent de 1215 ; et, comme le poème lui-même contient une mention de la ville de Vienne, fondée en 1162, il est certain que sa dernière rédaction fut terminée dans l'espace de temps qui se trouve entre ces deux dates.

Quant aux divers matériaux qui le composent, ils sont empruntés, pour la majeure partie, à des sources bien antérieures au ^{xii}^e siècle, et qui découlent, les unes, de la vieille mythologie scandinave mêlée aux souvenirs plus récents du christianisme ; les autres, de ce déluge de traditions que laissa après elle au milieu du monde germanique, l'invasion terrible des Huns. Quelques-uns, enfin, sont composés de récits historiques moins vagues, plus circonscrits comme époque et comme personnages, et auxquels on pourrait presque assigner une date. Ce qui frappe en effet d'abord, dès qu'on ouvre les Niebelungen, c'est de voir les plus grands noms de la barbarie dominer tout le poème, et en former le sommet ; tels sont : Siegfried, Gunther, Attila, Brunhild, Théodoric, Hildebrand. Voilà pour la partie historique la plus reculée, c'est-à-dire pour les ^v^e et ^{vi}^e siècles. Aussi, est-on peu surpris de voir les Allemands, quand le poème des Niebelungen leur eut été révélé pour la première fois par Bodmer (1), employer tous les efforts de l'érudition, pour ar-

(1) Le livre héroïque renferme les poèmes suivans, qui sont loin de former des épopées complètes comme les Niebelungen. Ce sont des chants plus étendus que celui d'Hildebrand, mais qui lui ressemblent assez. Ils sont au nombre de huit, savoir : *Le poème de Rother*, roi des ostrogoths ; — *celui de l'empereur Otnit* ; — *la Fuite de Thierry, chez les Huns* ; — *la Bataille de Raab* ; — *les Combats de Thierry et de ses compagnons* ; — *le Petit jardin de roses* ; — *la Cour d'Attila* ; — *le Grand jardin de roses*. Ce que ces poèmes ont de plus remarquable, ce n'est point, comme celui des Niebelungen, l'art de leur texture et l'ensemble de leurs traditions, c'est de former la transition de la littérature païenne à celle du moyen-âge, où le christia-

river à expliquer cette vaste composition, où toutes les traditions s'enchaînent, où toutes les religions, tous les souvenirs se mêlent par des faits historiques seuls. On voulut qu'il n'y eût dans la catastrophe des Niebelungen qu'un récit d'événemens barbares, vrais, mais défigurés par la poésie, cette sœur de la fable. En conséquence, on tria les faits historiques du poème; on examina l'action. Puis, comme le plus grand nom était celui du fléau de Dieu, comme l'action était une vaste catastrophe, on conclut que les Niebelungen étaient le dernier écho de quelque immense bataille, comme celle de Châlons, par exemple, ou celle qui suivit la mort d'Attila, et qui eut lieu entre tous les peuples qu'il avait soumis (1). Ce fut d'après cette donnée, qu'on fit de ce grand capitaine l'âme du cycle des Niebelungen, et qu'on groupa autour de cet infatigable moissonneur qui fauchait les nations par le sabre, tous les héros du poème (2).

Pour la partie historique la plus rapprochée de nous, on remarqua des allusions et des faits se rapportant aux ix^e, x^e, xi^e et xii^e siècles (3); mais, comme ces circonstances n'étaient

nisme domine. Quant au combat poétique de la Wartbourg, tout le monde sait à quelle occasion il eut lieu, et comment le poème qui porte son nom fut composé. Osterdingen mêlait à toutes ses poésies le nom de Léopold le Glorieux, qui l'avait accueilli à sa cour; les autres *Minnesingers* n'avaient d'admiration que pour le landgrave Hermann. Il s'ensuivit un défi où le poète vaincu devait subir le dernier supplice.

Osterdingen, vainqueur d'abord, mais troublé par l'apparition subite de la belle princesse Sophie, fut vaincu. La sentence allait être exécutée, quand la princesse obtint qu'une nouvelle épreuve aurait lieu en présence de Klingsor, qui vint exprès au château de Wartbourg. Cette seconde épreuve, à laquelle Klingsor lui-même prit part, fut favorable à Osterdingen et une réconciliation générale s'opéra. C'est de ce tournoi littéraire qu'est né le poème *combat de la Wartbourg*, imprimé plusieurs fois, et, entre autres, à Haguenau, en 1830.

(1) Bodmer, sous le titre de *Chriemhild rache*, en dédia une édition à Frédéric le Grand, en 1757.

(2) Cette grande bataille que se livrèrent les fils d'Attila dura pendant quinze jours, et une circonstance singulière put la faire prendre pour le type du combat des Niebelungen. Elle est appelée par les historiens (Voy. Joh. de Thwrorz, chr. rer. Hung.) *prælium Crumhelt*, ce qui se rapproche beaucoup de *prælium Chrimildis*. Ce fut à ce combat que brilla surtout le casque conquis par Théodoric sur des géans qui habitaient une caverne près de Vérone, et cette fameuse épée qui ne put être trempée qu'après qu'on eût parcouru neuf royaumes pour trouver l'eau la plus convenable à sa fabrication.

(3) Le poème nomme les Russes, qui paraissent sur la scène en 862; les Hongrais

ni assez précises, ni assez nombreuses pour donner lieu à de nouveaux systèmes d'explications, on se borna avec raison à constater que l'auteur, quel qu'il fût, dont la main puissante avait soudé ainsi, en les rattachant à un seul événement, les héros épiques de plusieurs époques, leur avait donné la vie et la pensée de la sienne; que, par conséquent, les Huns du v^e siècle, revêtus de l'armure allemande du xii^e, ne rendaient le poème exact, sous le rapport des détails, que pour ce dernier temps, et que les Niebelungen n'offraient des époques antérieures, que l'image transmise par la tradition populaire; image infidèle, à demi effacée, obscurcie du moins beaucoup sous l'épaisse nuit des âges et sous les croyances confuses des peuplades germaniques. Mais, comme on ne voulait pas renoncer à une explication d'ensemble, ni adopter l'opinion qui donnait Attila pour centre à la vieille épopée, on chercha une autre issue à ce dédale. On prit alors l'un des héros du poème, Dietrech von Bern (Théodoric de Vérone), le grand roi des Ostrogoths, qui ne naquit, d'après l'histoire, que quatre ans avant la mort d'Attila, mais dont les poètes allemands, par un anachronisme qui flattait leur vanité nationale, firent le compagnon inséparable du roi des Huns, et on le représenta comme le pivot des Niebelungen. En d'autres termes, on fit venir le poème des traditions gothiques. Quelques érudits, au contraire, frappés du rôle que joue dans les Niebelungen le roi Gunther, qui est le Gunther ou Gundahar des Bourguignons, massacré par les Huns avec son peuple et ses enfans vers 436 (ce qui aurait fourni l'événement qui termine le poème, c'est-à-dire la catastrophe des Niebelungen), donnèrent pour origine à la vieille épopée allemande les traditions bourguignonnes. On alla plus loin encore. Le principal héros du livre, l'Achille de cette

et les Huns en 900; les Polonais, au xi^e siècle; la ville de Vienne au xii^e; le margrave Rudiger de Pechlarn, qui vivait vers la moitié du x^e siècle; enfin, le grand apôtre des Hongrais, Pilgrim de Passau, qui fut évêque de Hongrie et d'Autriche, depuis 974 jusqu'à 991.

illiade , valeureux comme le fils de Thétis et comme lui invulnérable à l'exception d'un seul endroit , est Siegfried vainqueur des Niebelungen ; on voulut le retrouver dans les chroniques , et l'on prétendit l'y reconnaître , sous la figure de Sigebert I^{er} , roi d'Austrasie et de la France orientale. Il y a , en effet , plusieurs rapports entre leur histoire. Senten , qui , dans le poëme , est la patrie de Siegfried , faisait partie des états de Sigebert. Guntran qui , dans cette hypothèse , serait le Gunther des Niebelungen , était frère du roi mérovingien , qui , de même que le héros du poëme , après avoir vaincu les Saxons et les Danois , aurait été assassiné par ordre de Frédégonde , sa belle-sœur. Dans cette explication , la Brunhild et la Chriemhild du poëme répondraient à Frédégonde et à Brunéhault , et l'épopée allemande célébrerait tout simplement le jeune chef des Franks.

On a voulu aussi tirer parti de ce rapprochement , que le tombeau du roi Sigebert , élevé à Soissons , dans l'église Saint-Médard , bâtie par ce prince , montre le dragon sous les pieds du roi , de même que dans la mythologie du Nord , Siegfried vainquit le dragon Fafner ; mais il est reconnu (Voy. le *Moine* , *hist. des antiq. de Soissons* , tom. II , pag. 55) que ces sculptures sont d'une époque trop récente pour qu'on puisse y voir une allusion à la victoire sur le dragon. Il est d'ailleurs bien évident , comme nous le montrerons plus loin , que la création poétique de Siegfried , qui est le Sigurd des Scandinaves , remonte bien plus haut que la mort du roi austrasien. — Freher (*Origin. palatin.* , part. II , cap. 13 , pag. 63) , expose une autre opinion. Il prétend qu'un Sigebert , maire du palais d'Austrasie , sous le règne de Thierri , et vers l'an 528 , habitait Worms avec sa femme Chrimilde , et qu'il est le Siegfried célébré par les poésies allemandes. Frener ne cite aucune autorité historique , et ce qu'il dit n'est fondé que sur des fables populaires. Il ajoute que l'on voyait à Worms *la maison des Géans* , et que l'on racontait que Siegfried , l'un d'eux , chanté *per totam propè Germaniam* , avait été enterré dans l'église de Sainte-Cécile. L'empereur Frédéric III voulut vérifier cette tradition , et fit faire des

fouilles à l'endroit désigné ; mais on ne découvrit rien , et à une certaine profondeur, les eaux empêchèrent la continuation de ces inutiles travaux (1).

Mais il y avait une autre explication à donner , à laquelle on n'avait point pensé jusque-là ; c'était celle qui consiste à faire venir les Niebelungen de la mythologie du Nord. Elle fut embrassée avec ardeur par les critiques d'au-delà du Rhin , aussitôt qu'elle se présenta à leur esprit , et , selon leur habitude , ils sortirent des bornes du vraisemblable , en voulant trop prouver le vrai. Chose singulière et bizarre ! La mise en lumière des Niebelungen et l'admiration dont ils furent l'objet , tirèrent l'Allemagne de l'état d'indifférence où elle était restée pour ses anciennes compositions ; mais ce premier mouvement de surprise passé , les érudits allemands semblèrent vouloir ne s'occuper que d'une seule chose : montrer par tous les moyens possibles , que cet admirable monument du génie de leurs pères ne leur appartenait point. En effet , dès qu'on eut publié des éditions et des glossaires du poème qui nous occupe , on le compara avec les traditions scandinaves des deux Eddas , avec les aventures danoises racontées dans la *Wilkina-Saga* , la *Volsunga-Saga* , la *Niflunga-Saga* (2), et il ne fut pas difficile de remarquer de nombreuses analogies entre l'ancienne mythologie d'Odin et l'ancienne poésie teutonique. Les noms même des héros étaient à peu près identiques. On en conclut

(1) Voy. la *Bib. univ. de Genève* , juillet 1837 , art. de M. Fabre Bertrand , sur la littér. des Goths.

(2) La *Wilkina-Saga* est un recueil de chants relatifs à Théodoric et à ses compagnons , traduits , dit-on , vers le XIII^e siècle en norvégien , par un évêque de Nidaros (Drontheim) , d'après un recueil allemand. Attila , Sigurd , Chriemhild , etc. , y jouent aussi un rôle. — La *Nifeunga-Saga* , ou *Saga des Nifeungs* (Niebelungen) , est une autre partie de ce recueil ; mais tous ces récits ne sont pas conformes à ceux des Niebelungen allemands. Quant à la *Volsunga-Saga* , c'est une sorte de résumé en prose , de l'Edda. L'histoire de Sigurd , quelquefois plus détaillée , quelquefois plus abrégée que dans l'Edda , y commence au chapitre 23 ; la liaison de Sigurd avec Brynnilhd n'y est point aussi innocente que dans l'Edda , et l'héroïne y est plus clairement coupable que dans les Niebelungen , car il naît d'elle et du héros une fille nommée *Aslauga*.

donc que les *Nibelungen* n'étaient en quelque sorte qu'une version de l'Edda arrangée au génie allemand, avec une forme plus moderne et plus suivie, et on leur nia, dès-lors, toute valeur, toute originalité. Ils ne furent plus en quelque sorte qu'une copie.

C'était à la fois une grande erreur et une immense injustice ; car on déshéritait ainsi l'Allemagne, par un trait de plume, d'un de ses plus beaux titres de gloire. Les *Nibelungen*, en effet, sont une œuvre très-remarquable. Comme dans nos poèmes carlovingiens, il y a chez eux une naïveté charmante, une énergie féroce, quelque chose qui n'est plus tout-à-fait la barbarie, mais qui est loin d'être déjà la civilisation. C'est un de ces poèmes qui peignent un peuple, représentent une époque et illustrent un nom de chanteur, en le faisant, tant il frappe l'imagination, passer de ses contemporains à la postérité. On en trouvera la preuve dans l'analyse que nous en allons donner des *Nibelungen* et dans celle de l'Edda de Sœmund-le-Sage. On verra ensuite, par le rapprochement que nous ferons de ces deux monumens, combien les points de contact qu'il y a entre eux, sont loin d'être complets et surtout de détruire le mérite du poème allemand. Ce dernier, en effet, n'est pas dominé par les idées scandinaves. L'élément historique et l'élément poétique y apparaissent également. L'un appartient à des faits positifs, pris en dehors de la mythologie d'Odin ; l'autre, à des faits fictifs, c'est-à-dire, personnels à l'auteur du poème et qui lui doivent leur création. Les odes de l'Edda sont, d'ailleurs, des chants détachés, souvent sans relation et quelquefois en opposition entre eux. Il a fallu non-seulement réunir ce qui entre d'eux dans le poème, mais les souder les uns aux autres, mais les fondre dans l'ensemble de l'œuvre. Si cette fusion n'est pas quelquefois aussi habile que nous pourrions le désirer aujourd'hui, où tous les procédés littéraires sont à la fois connus et étudiés, il faut nous rappeler que les *Nibelungen*, comme le poème du *Cid*, remontent au *xii^e* siècle, et qu'ils devancent de près de quatre cents ans la Jérusalem. Les conditions de l'art

n'ayant pu être les mêmes au temps du Tasse et de Wolfram d'Eschembach, il y aurait peu de loyauté à juger ce dernier, ou l'auteur, quel qu'il soit, des Niebelungen, sur des règles formulées d'après des modèles qu'il ne connaissait pas.

De reste, ces diverses opinions que nous venons de rapporter, ne sont pas les seules qui aient été données sur l'origine des Niebelungen. Deux des plus curieuses assurément sont : 1° celle qui voudrait voir dans ce poème une longue allusion aux débats des Guelfes et des Gibelins ; 2° celle qui transformerait les personnages de notre épopée en des êtres mythiques, débris de cycles remontant presque au berceau du monde, et dont les souvenirs transportés d'Orient en Occident par l'émigration, auraient été ensuite confondus avec ceux des personnages du nouveau pays que les colonies asiatiques vinrent occuper. Ainsi, on retrouva (Voy. Creuzer's, *Symbol.* — Goerres, *Intr. au liv. des Rois*, etc.) dans Siegfried élevé par le nain Reginn, Persée recueilli par le pêcheur Dactys ; le casque d'Agir devint celui de Pluton, etc. On appela à l'aide de ce dernier système, la science étymologique ; on prétendit que les deux races japhétiques et sémitiques, après s'être rencontrées sur le sol de la Grèce et avoir fondu ensemble leurs traditions, s'étaient étendues dans les déserts de la Russie et sur les marais du Volga, et que ce fut dans ce dernier séjour que les poésies orientales sur Atli auraient été, au temps d'Attila, appliquées à ce prince.

Ces dernières opinions peuvent être séduisantes pour les esprits rêveurs ; mais elles ne sont pas de nature évidemment à soutenir un examen sérieux. Que les migrations des Goths et des Ases aient apporté de l'Orient vers le Nord quelques traditions vagues, cela est possible, bien que rien n'autorise à penser que ce soient précisément celles des Niebelungen ; mais très-certainement ce ne sont pas celles qui ont revêtu un cachet historique. Aussi, Atle ou Atli de l'Edda est-il pour nous tout simplement Attila, roi des Huns. Nous ne pensons pas que ce nom ait jamais été appliqué à un autre qu'à lui. Quant à celui d'Etzel, sous lequel ce prince paraît dans les Niebelun-

gen, il faut remarquer que les Tartares le donnent au Volga. Il pourrait donc signifier : Attila, *prince du Volga*.

Assurément, si nous admettons qu'il y ait dans les *Niebelungen*, des traditions mythologiques et historiques antérieures aux premiers siècles de l'ère chrétienne, nous dirions qu'entre cette époque et celle de la rédaction du poème, ces traditions, en se répandant, durent se modifier et s'altérer singulièrement. Nous les voyons, en effet, à profusion dans tout le Nord. Ainsi, on a retrouvé dans les îles Féroë, d'anciennes chansons où les aventures de Sigurd sont racontées. Il en est de même pour le Danemarck et pour l'Angleterre. Dans le poème anglo-saxon du VIII^e siècle, qui raconte les aventures de Bèowulf (*Ms. de la Bib. Cottonnienne*, édité par J. Johns Thorkelin, Hauniæ, 1826), nous lisons les aventures de Sigurd, qui est appelé *Sigemund*; enfin, on sait que le plus ancien des moines de Saint-Gall qui ont porté le nom d'Ekkéhard, écrivit au X^e siècle un poème latin (*Voy. Pertz., Monum. Germ. Hist., tom. II*), intitulé : *Vita Waltharii manu fortis*, et que ce poème est un des anneaux du cycle d'Attila.

§. II.

La splendeur des *Niebelungen*.

L'épopée qui nous occupe a pour objet la destruction des Bourguignons ou *Niebelungen*, par Attila. C'est un événement que l'histoire indique à peine, tandis que la poésie lui a donné un vaste retentissement. Ce vieux récit commence, pour ainsi dire, *ex-abrupto*; il n'a ni prolégomènes ni exorde, et toute son introduction consiste en une strophe de quatre vers. Son auteur entre ensuite directement en matière, et trace le portrait rapide de Chriemhild, sœur des trois nobles rois Gunther, Gernot et Giselher. Leur père se nommait Daukrat; leur mère Uta; ils avaient pour guerriers Hagène de Troneg; son fils Dankwart l'agile; Orterwein de Metz; Folker d'Alzû, qui

était à la fois un barde plein d'habileté et un vaillant héros, etc. En même temps que Chriemhild grandissait à Worms *pour la mort des héros*, croissait dans la riche ville de Senten, près du Bas-Rhin, un *bel enfant de roi* appelé Siegfried : son père se nommait Siegmund et sa mère Sieglind. Sous le rapport de la force, de la valeur et de la beauté, Siegfried était accompli. Quand il fut en état de porter les armes, il devint chevalier. Les peines de cœur le tourmentèrent rarement; mais, ayant écouté ceux qui disaient qu'il y avait en Bourgogne une fille faite à souhait, il *songea à ce noble amour, et afin de savoir ce qui en était de Chriemhild*, il résolut d'aller, lui douzième, dans les états de Gunther. Les belles femmes du palais de son père *restèrent donc assises le jour et la nuit, cousant pour lui et les siens de riches habits*. On prépara des harnais en vermeil pour les coursiers, et Siegfried prit congé de ses parens.

Le septième jour, les guerriers chevauchent sur des rives sablonneuses du côté de Worms, et ils sont bientôt dans la cour de Gunther. Ce prince, ne sachant quels sont ces étrangers; fait venir Hagène de Troneg, qui lui apprend que le héros *qui se tient si fièrement*, doit être Siegfried, le vainqueur de Schilbung et de Niebelung, le possesseur de la fameuse épée Balemüng, qui lui fut donnée par ces deux princes, avant qu'il leur ôtât la vie et leur enlevât le trésor qu'ils l'avaient chargé de leur partager; Siegfried, enfin, qui arracha au nain Alberick son couvre-chef enchanté, et tua le dragon du tilleul, dont le sang, quand il s'y fut baigné, lui rendit la peau *aussi dure que de la corne* (1).

Le héros est bien reçu par Gunther. Des divertissemens ont lieu et toujours Siegfried en sort vainqueur. Tout le monde

(1) Ce chaperon magique sans lequel on ne pouvait posséder le trésor, avait la propriété de rendre son possesseur invisible, et de lui communiquer la force de douze hommes.— Le tilleul et le noisetier ont toujours, même dans l'antiquité, été regardés comme utiles à la magie. C'est peut-être là le point de départ des fictions relatives au dragon du tilleul.

l'admire et l'on s'écrie de toute part : *« C'est le héros des Franks ! »* Pour lui, il portait dans son cœur une charmante jeune fille ; elle le portait aussi dans le sien. Quand les jeunes hommes jouaient dans la vaste cour, Chriemhild, la reine majestueuse, le voyait souvent à travers sa fenêtre, et alors elle n'avait besoin d'aucun autre divertissement. — Ah ! s'il eût su qu'elle le regardait !... »

Cependant, Ludegast et Ludiger, rois de Danemarck et de Saxe, prennent la résolution d'attaquer la Bourgogne. Siegfried demande à Gunther de lui donner mille guerriers, qu'il ajoutera aux douze qu'il a amenés, se faisant fort avec eux de vaincre trente mille ennemis. En effet, il va attaquer les Saxons qui étaient au nombre de quarante mille ; il fait le roi de Danemarck prisonnier, et il aurait exterminé Ludiger, si celui-ci, qui l'avait reconnu, n'eût demandé la paix en s'offrant comme otage. — Quand Chriemhild apprit par un messenger les succès de Siegfried, *« son beau visage, rougissant d'amour, devint comme une rose. Elle sourit de ce que le jeune héros, digne de son cœur, s'était si bien tiré de ces hauts périls ; elle se réjouit ensuite pour ses parens, comme cela était juste. »*

Bientôt Gunther, qui pratique envers ses prisonniers une noble hospitalité, leur donne, ainsi qu'à ses héros, une fête brillante. Chriemhild y parait. *« Alors, le voilà délivré d'un grand malaise, celui qui la porte en son cœur. Il la voit brillante et il l'admire..... Que pouvait-on désirer de mieux ? Siegfried vit bien que, dans le monde entier, il n'avait rien trouvé d'aussi beau... Il se tenait là le fils de Sieglind, immobile et brillant, comme une peinture habilement faite sur du parchemin par un bon maître de l'art, et chacun disait : « Personne n'a encore vu si beau héros. — En voyant Siegfried si près d'elle, le front de Chriemhild se colora : — « Cher Siegfried, dit la belle fille, noble et beau chevalier, soyez le bien venu ! » Ces paroles le remplirent d'une ardeur passionnée. Il s'inclina noblement devant elle, et la pria de lui être favorable ! — Et les voilà tous deux saisis de la désireuse peine d'amour. Leurs regards se cherchaient avec tant de douceur ! mais cela se passa secrètement, etc. »*

Chriemhild se rend après la fête à la cathédrale, conduite par

Siegfried, qui est envié de bien des héros ; mais le vainqueur du dragon qui voulait retourner dans ses terres, vaincu par les charmes de la jeune Bourguignonne, se résout à rester à Worms. Cependant, d'après des récits qui se répandirent au-delà du Rhin, touchant la merveilleuse beauté de Brunhild, reine qui siégeait avec sa cour sur une mer lointaine (*Isen-Land*, probablement l'Islande) (1), le roi Gunther fut épris d'amour. La beauté de cette princesse, ainsi que sa force, surpassaient toute mesure, et l'on ne pouvait obtenir sa main qu'après de terribles combats. La tête des imprudens qui échouaient, tombait sous le glaive de l'amazone ; mais, si elle était vaincue, elle devait se soumettre elle-même. Par le conseil de Hagène, Gunther demande secours à Siegfried, qui consent à l'aider dans sa dangereuse entreprise, à condition qu'il lui donnera Chriemhild. Ce prince y consent. Ils partent au nombre de quatre, après avoir reçu de la sœur de Gunther de magnifiques habits ornés de pierres précieuses. Guidés par Siegfried, dont la main dirige la barque au milieu des flots agités du Rhin, ils ne tardent guère à voir apparaître dans le lointain le château d'*Isenstein*.

A travers les vitrages d'une tour, Gunther aperçoit Brunhild ; celle-ci qui avait eu antérieurement, avec Siegfried, des relations à peine consignées dans le poème, reconnaît parfaitement le jeune héros. Elle en deviendrait de nouveau éprise sur le champ, si celui-ci ne se hâtait de lui dire qu'il est vassal de Gunther, roi puissant, venu pour combattre contre elle et la

(1) M. Frédéric de Hagen, dans son glossaire des *Niebelungen*, est aussi de cet avis. Il croit que l'auteur du poème a voulu donner pour patrie à son héroïne l'*Ile des Miracles*, comme on l'appelait dans le moyen-âge, d'où partit saint Brandaines pour conquérir le Paradis terrestre (Voy. mon édition de cette légende), et où Marie de France plaça son purgatoire de saint Patrice. Les bardes scandinaves la couvrirent également de merveilles. C'était là que résidait *Heimdall*, de la race des géans, né sur les confins de la terre et préposé à la garde de *Bifrost*, le pont du Ciel (l'Arc-en-ciel). Son œil voyait nuit et jour ; son oreille entendait croître l'herbe dans les prés et la toison sur les agneaux, etc. Là était *Asgard*, le palais des dieux ; *Walas-Kiaf*, le palais d'Odin ; là se voyaient trois *nornes* immortelles, représentant le présent, le passé, l'avenir, qui présidaient au conseil des dieux et au destin des hommes, etc. (Voy. les Sagas pour plus de détails.)

conquérir. Bientôt les épreuves fatales ont lieu. Brunhild est couverte d'un bouclier que quatre chambellans peuvent à peine soutenir ; sa lance est gigantesque et d'un poids inouï. Enfin , on apporte une pierre dont douze hommes sont chargés. Après avoir rompu une lance , Brunhild jettera au loin la pierre comme un léger palet , et d'un saut franchira l'espace qui l'en sépare. A cette vue , le roi des Bourguignons tremble ; il regrette d'avoir quitté son royaume ; mais Siegfried qui a revêtu son couvre-chef magique , et qui est devenu invisible , se place auprès de lui et le rassure. Grâce à l'aide caché du héros , Gunther passe pour vainqueur , et Brunhild , subissant les conséquences de sa défaite , le suit , en qualité d'épouse , dans ses états.

Ici , avant ce départ de Brunhild , se place , dans le poème , une aventure intitulée : *Comment Siegfried s'en alla vers les Niebelungen*. Craignant qu'au moment de se séparer de Brunhild , ses sujets ne tendissent au roi Gunther et aux Bourguignons quelque embûche , Siegfried , sous prétexte d'aller porter un message , quitta la cour de Brunhild , et voguant sur sa barque aussi vite que le vent , il s'en alla au pays des Niebelungen ou géans , afin d'en ramener des secours. Les Niebelungen étaient ses vassaux depuis ses victoires ; mais , comme ils ne le connaissaient pas , les premiers qu'il rencontra se défendirent contre lui et furent vaincus. Quand il se fut nommé , ils lui obéirent en tout , et entre trois mille guerriers qui se présentèrent , il en choisit mille qu'il amena à Gunther. Après la mort de Siegfried , ces guerriers quittèrent la cour de Gunther avec Sieglund , qu'ils accompagnèrent dans ses états. Aucun d'eux ne resta à la cour de Bourgogne. Mais , par une confusion singulière que rien ne motive , leur nom de Niebelungen est , dans la seconde partie de l'ouvrage , transporté aux Bourguignons qui accompagnent Gunther chez Attila.

Je reprends mon analyse.

Quand on est arrivé à Worms , Siegfried rappelle à Gunther sa promesse au sujet de Chriemhild. Celui-ci interroge la jeune princesse : il la fait placer dans le cercle des fiançailles , et lui de-

mande si elle veut pour époux l'homme charmant. « Dans sa modestie virginale, reprend le vieux poète, elle resta sans parole. — Néanmoins, — et ce fut le bonheur de Siegfried, — elle ne le refusa point. Et le noble roi des Pays-Bas fit le serment de la prendre pour femme. » Dès ce moment commence la jalousie de Brunhild. Cette princesse, persuadée que Chriemhild est la femme d'un vassal de Gunther, cherche à l'humilier; mais cette haine ne produit d'abord aucun résultat, car Chriemhild et son mari se retirent en Norwège, dans le royaume des parens de Siegfried et y résident assez long-temps. Mais enfin Brunhild les envoie inviter tous deux à venir, ainsi que Siegmund, père de Siegfried, en Bourgogne, pour assister à une fête d'armes. Ils acceptent. Là éclate la division entre les deux femmes. Après une querelle préalable, au moment d'entrer dans la cathédrale, l'altière Brunhild dit à l'épouse de Siegfried : « Arrière, vassale, et loin de moi : la vassale ne passe pas avant la reine. » En grande colère, Chriemhild s'écria : — « Si tu savais retenir tes paroles, cela te serait bon ! Tu as profané ta beauté. Comment une concubine pourrait-elle être vraiment l'épouse d'un roi ? — Qui nommes-tu concubine ? dit la femme de Gunther. — Toi, reprit Chriemhild. Siegfried, mon époux bien aimé, a possédé le premier ton beau corps. — Sur ma foi, s'écria Brunhild, je veux apprendre à Gunther tout ceci (1). »

(1) Ces paroles de Chriemhild ne sont pas une allusion aux relations antérieures de Siegfried avec Brunhild, énoncée très-clairement par l'Edda, mais que notre poème laisse à peine soupçonner. Elles se rapportent à une scène que nous avons dû passer sous silence dans notre analyse. Quoique vaincue, Brunhild a conservé une ceinture magique qui lui donne encore une force très-grande. Elle doit la perdre en cessant d'être vierge. Lors donc que Gunther, le soir de son mariage, vient la trouver sur sa couche, elle le repousse durement. Puis, fatiguée de ses instances, elle se lève, le terrasse, le garrotte avec sa ceinture et le suspend à un gros clou. Elle le laisse dans cet état jusques au lendemain. — Gunther raconte sa mésaventure, qui rappelle celle de Don Quichotte avec Dulcinée, à Siegfried, qui lui propose de soumettre la reine à sa place, de la même façon qu'il l'a déjà vaincue. Gunther y consent. Siegfried, revêtu de son couvre-chef, se présente donc dans l'ombre à Brunhild, qui lui résiste. Mais il la renverse sur sa couche; il lui enlève sa ceinture, plus un anneau d'or, et la reine, redevenue faible comme les autres femmes, croit avoir lutté contre Gunther. Bien qu'il ne se soit passé entre elle et Siegfried rien de *mystérieux*, comme dit le poème, l'anneau et la ceinture que Siegfried a l'imprudence de remettre à sa femme, lui donnent à penser. *Inde iræ !...*

Cette querelle s'apaise néanmoins par un serment de Siegfried attestant la pureté de Brunhild ; mais elle laisse des germes de mort parmi les guerriers , et Gernot , Ortwein , Hagène surtout , malgré les paroles de Giselher , prennent la résolution de venger la reine en tuant Siegfried. Sachant que ce dernier est invulnérable , excepté en un endroit , Hagène , sous prétexte de protéger la vie du héros dans les combats , arrache son secret à Chriemhild , qui lui apprend que lorsque son époux se baigna dans le sang du dragon du tilleul , une feuille de cet arbre s'étant attachée entre ses deux épaules , l'empêcha de devenir impénétrable en cette partie du corps. Hagène qui feint pour Siegfried un grand dévouement , engage Chriemhild , pour qu'il puisse mieux protéger son époux , à tracer sur son habit une croix correspondant à l'endroit où s'arrêta la feuille : la jeune femme y consent , *le croyant pieux et bon.*

Cependant , la guerre qui devait éclater entre Ludegarst et Gunther n'a pas lieu , et Siegfried qui était déjà en campagne revient à la cour. Le roi le remercie de son bon vouloir , et , d'accord avec le traître Hagène , il lui propose une chasse dans la forêt d'*Odenwald*. Le héros vient prendre congé de Chriemhild. Celle-ci est pleine d'alarmes. Elle a eu des songes terribles... « *Mais Siegfried serre dans ses bras sa femme riche en vertus... et jamais... jamais , hélas ! elle ne le vit plus vivant.* »

Bientôt la chasse commence. Siegfried tue d'abord un énorme demi-loup , puis un lion monstrueux , un bison , un élan , quatre terribles ours , un farouche loup-cervier , etc. Soudain , comme la chasse finissait , un ours féroce parut. Le fier guerrier saute à bas de son cheval , saisit sa proie sans la blesser , la garrotte fortement ; puis , l'attachant sur sa selle , il l'amène jusques au milieu des chasseurs. Lâché par lui , l'ours se réfugie vers la cuisine , en disperse les officiers , renverse les mets , etc ; mais enfin il est tué d'un coup d'épée par Siegfried. — « *Ceux qui virent ceci avouèrent que le héros était un homme fort.* » — Après ces exploits , on se met à table. Les viandes sont nombreuses , mais les vins manquent. Consumé par la soif , Siegfried se rend , accompagné de Hagène ,

à une claire fontaine pour se désaltérer. Là, il se penche sur l'onde; mais, tandis qu'il boit, le traître Hagène le perce d'un coup de lance à travers la croix tracée sur son vêtement; puis, lui qui n'avait encore reculé devant aucun guerrier de ce monde, il s'enfuit. — Siegfried se releva; ne trouvant pas son glaive pour punir Hagène, il saisit son bouclier, et bien que la lance fût restée dans sa blessure, il poursuivit son ennemi, et jeta de loin son écu contre lui, si rudement qu'il le renversa. Mais ses forces le quittèrent; il tomba parmi les fleurs qui environnaient la fontaine, en maudissant ses meurtriers.

Hagène ramena lui-même le corps de Siegfried à Worms, et pour compléter sa vengeance, il le fit déposer pendant la nuit devant la chambre de Chriemhild. Au matin, la reine voulant aller à la cathédrale, aperçut le cadavre de son époux. A cette vue, *« sans parler, elle tomba sur terre, sous la main de Dieu; »* mais bientôt son désespoir éclata. *« Qu'il me soit donné de connaître le meurtrier, s'écria-t-elle d'une voix sombre; jamais mon âme et ma volonté ne lui seront miséricordieuses; et je lui susciterai tant de maux que ses amis ne cesseront de gémir. »*

— Les funérailles de Siegfried furent magnifiques. Hagène et Gunther y parurent, disant que des brigands avaient tué le héros. — *« Ces brigands me sont bien connus, dit Chriemhild; vous êtes ses assassins; mais Dieu armera les amis de Siegfried pour le venger. »* — Avant d'arriver au tombeau, Chriemhild fut saisie d'une longue défaillance. Ce fut un prodige qu'elle ne mourût point. Revenue à elle, elle voulut revoir une seconde fois la tête de Siegfried. A sa prière, on brisa le cercueil; elle couvrit de baisers les restes de son époux. Puis elle tomba sans force et sans voix, *« et son corps gracieux et superbe fut presque privé de vie par le chagrin. »*

Telle est la première partie de l'histoire des Niebelungen. Il faut y remarquer plusieurs choses. D'abord, nous voyons apparaître en scène à plusieurs reprises et sur un plan qui n'est pas tout-à-fait secondaire, le christianisme. L'auteur en fait inter-

venir assez fréquemment les cérémonies au milieu des évènements de son poème. En revanche, les traditions odiniques ou scandinaves, les allusions aux aventures antérieures de Siegfried, du dragon et des Niebelungen n'y occupent pas une place considérable. Elles concourent dans une mesure assez restreinte à la marche du récit. Ce sont des souvenirs vagues qui servent de matériaux au poète ; mais le principal rôle de l'œuvre nous semble réservé au drame moderne. Ce sont ses idées, ses paroles, ses combinaisons, qui règnent presque partout d'un bout à l'autre de l'histoire. En outre, sous son enveloppe grossière, la fabulation du poète allemand cache des détails attendrissans et nombreux, qui appartiennent tous au XII^e et au XIII^e siècles. Ainsi, le sentiment chevaleresque, inconnu antérieurement, apparaît d'une manière merveilleuse dans l'entrevue de Siegfried et de Chriemhild, dans les diverses péripéties de leurs amours, dans la générosité dont Gunther fait preuve envers ses ennemis qu'il soigne, qu'il distrait, amuse et renvoie sans rançon. Ce sont là des traits de mœurs qui n'ont rien de scandinave. Évidemment donc l'imagination allemande prend à cette première partie des Niebelungen, une part qui balance avec avantage celle qu'y occupent les traditions étrangères. Il est au reste facile de s'en assurer, en comparant la vie de Siegfried d'après le poème, avec le récit qu'en donnent les Eddas.

•ACHILLE JUBINAL.

(La suite à un prochain numéro.)

ILLUSTRATIONS MILITAIRES DU MIDI.



LE MARQUIS DE MONTCALM.

1712—1759.

Mon innocence est ma forteresse.

(Devise de la maison de Montcalm.)

I.

LOUIS XIV expiait cruellement ses anciens triomphes ; l'Europe entière avait relevé la tête ; le soleil du grand roi ne dominait plus l'horizon politique , et les nations , autrefois soumises , venaient demander un compte sévère à la France épuisée.

Soutenus par les ennemis de Louis , les Hollandais se trouvaient en mesure de se venger ; ils se rappelaient avec colère , leur pays envahi , ne se préservant d'une soumission complète que par la rupture de ses fligues ; maitres de diriger les négociations , ils voyaient avec bonheur le roi s'humilier devant eux , et demandaient impérieusement le déshonneur de la nation et de son souverain.

Une révolution intérieure dans le palais des rois de la Grande-Bretagne sauva le monarque abattu.

Fatiguée du joug de la duchesse de Marlborough , la reine Anne renversa le ministère Wigh dont le vainqueur de Malplaquet était l'appui. Lord Bolingbroke, placé à la tête des affaires , fit rappeler à Londres le collègue du prince Eugène , et la paix fut signée entre la France et l'Angleterre , malgré les efforts des Alliés.

Les troupes anglaises quittèrent l'armée impériale. Eugène

voulut prouver au monde qu'il pouvait vaincre sans leur secours ; il investit Landrecies. La prise de cette place eût ouvert à l'ennemi la route de Versailles. L'émule de Marlborough , dans sa haine contre Louis XIV , s'était vanté d'y *arriver la torche à la main*.

Déjà quelques conseillers timides pressaient la cour de se retirer à Chambord ; mais , opposant un cœur ferme à l'adversité , le vieux monarque ordonnait à Villars *de chercher l'ennemi et de combattre*. Le 14 juillet 1712 , Denain vit le triomphe de nos bannières , et le fils de Louis XIII n'eut pas besoin de *convoquer sa fidèle noblesse pour aller avec elle vaincre ou s'ensevelir au champ d'honneur sous les ruines de la monarchie*.

Pendant cette année 1712 , qui rendait la paix à l'Europe et assurait le repos des derniers jours du règne de Louis-le-Grand , le château de Candiac , près de Nismes , retentissait de cris et de chants joyeux. Les tenanciers du marquis de Montcalm célébraient avec transport la naissance d'un fils dans la maison de leur seigneur , et le châtelain songeait à la France et à son roi , pour lesquels il allait élever un défenseur. C'est qu'il y avait long-temps que cette noble famille avait arboré sur sa bannière la devise : DIEU , LA FRANCE ET MON ROI.

Feudataires de la maison d'Armagnac , établis depuis plusieurs siècles dans le Rouergue , les marquis de Montcalm avaient partagé la gloire et les malheurs de cette illustre race. Fidèle aux Nemours , lorsque le farouche Louis XI faisait tomber les têtes de la noblesse sous la hache du bourreau , Jean de Montcalm avait eu l'audace de venir plaider la cause de son suzerain , devant le sanguinaire et astucieux rival de Charles-le-Téméraire.

La glorieuse postérité du courageux ami des d'Armagnac , a conservé pour devise les dernières paroles de son ancêtre à Louis XI ; comme lui , *son innocence est sa forteresse*.

Au sentiment de joie bien naturel qu'éprouvaient les habitants de Candiac , en apprenant la naissance de Louis-Joseph de Montcalm , se joignait une autre satisfaction : c'était pour eux une garantie nouvelle de cette protection paternelle et puissante

qui ne leur avait jamais fait défaut. Pendant de longues années , ils avaient eu la douleur de se voir privés de ce haut patronage. La révocation de l'Édit de Nantes avait contraint une partie de la famille de Montcalm , à chercher sur une terre étrangère , cette liberté de conscience que Louis XIV , cédant aux conseils de Louvois et du chancelier Letellier , avait ravie à ses sujets.

A l'époque où la réformation s'était introduite en France , les provinces méridionales l'avaient acceptée ; les plus illustres familles du Languedoc avaient accueilli les doctrines de Calvin. La maison de Montcalm avait embrassé les nouvelles croyances ; et , dans l'année 1542 , Claude Baduel , ami de Calvin , dédiait à la reine Marguerite l'oraison funèbre qu'il avait prononcée à Nismes aux obsèques de Florette de Sarraz , épouse de Jean de Montcalm (1).

Les descendants de cette dame , si remarquable par son esprit et son savoir , que la reine de Navarre honorait de son amitié , furent aussi fidèles protestans qu'ils étaient fidèles à la France. Quand Richelieu publia son *Édit de grâce* , Louis de Montcalm représenta son parti au traité de paix d'Alais , et ce fut à sa courageuse résistance , que les réformés du Languedoc durent la conservation des privilèges que voulait leur enlever le vainqueur de la Rochelle.

Lorsque la rigueur des édits contre le calvinisme fut un peu apaisée , le père de Louis-Joseph de Montcalm rentra dans sa patrie. Il épousa une dame catholique. A sa mort , sa veuve

(1) Claude Baduel , un des premiers orateurs distingués à la renaissance des lettres , dut sa célébrité à cette oraison funèbre , qui servit de modèle à Pierre Duchâtel , grand aumônier de France , pour celle de François I^{er}. Elle avait été imprimée par Étienne Dolet , en 1542. Cette édition du malheureux imprimeur de Lyon , avec la traduction faite par Royel , est devenue fort rare. Une nouvelle édition , tirée seulement à 50 exemplaires , a été faite en 1829. Elle est dédiée à Madame la comtesse Dieudonné de Montcalm. Tout le monde sait que Claude Baduel et Dolet périrent sur le bûcher , victimes de leurs croyances.

fit élever ses enfans dans ses principes ; ils y restèrent invariablement attachés.

L'éducation de Louis-Joseph fut confiée , ainsi que celle de son frère , le jeune de Candiac (1) , à Dumas , inventeur du bureau typographique , auquel l'Université doit des instructions si précieuses pour la direction à donner aux études de la jeunesse. Personne n'était plus versé que M. de Montcalm dans les littératures grecque et latine ; toujours il conserva ce goût de la science , au milieu de ses travaux militaires. Il entra au service à l'âge de 15 ans , et obtint une enseigne dans le régiment de Hainaut-Infanterie. Il devint successivement lieutenant et capitaine dans le même corps ; mais son avancement fut difficile. Son application , son zèle , son courage ne lui furent nullement comptés. Les anciens principes religieux de son père et de son aïeul étaient un obstacle presque invincible.

Le cardinal de Fleury gouvernait alors la France. Précepteur de Louis XV , le prélat avait compris le caractère timide de son pupille , et obtenu sur l'enfant-roi un immense ascendant. Quand la mort du Régent fit passer le ministère aux mains du duc de Bourbon , ce prince s'aperçut qu'il lui fallait un appui , et il fit une large part à l'évêque de Fréjus. Plus tard , le pouvoir resta au cardinal.

Issu d'une famille languedocienne , Hercule de Fleury , né le 22 juin 1655 , avait assisté à toutes les luttes entre les catholiques et les protestans , pendant la seconde partie du règne de Louis XIV. Ennemi des réformés , il ne voulut jamais croire à la sincérité de ceux qui avaient abjuré de bonne foi les erreurs

(1) Jean-Louis-Pierre-Élisabeth de Montcalm , né à Candiac , le 7 novembre 1719 , mort à Paris , le 8 octobre 1726 , avait fait des progrès surprenans dans les langues hébraïque , grecque et latine , et acquis des connaissances prodigieuses pour son âge. Il fut mis au nombre des enfans célèbres.

Dumas avait fait sur lui la première expérience de sa nouvelle méthode.

de leurs pères. Le nom de Montcalm était connu du prélat, qui se souvenait de l'avoir entendu prononcer comme celui d'un ennemi de la religion ; aussi, fallut-il au marquis 17 ans de services remarquables, pour arriver au grade de colonel. Toujours le cardinal se montra défavorable à son avancement.

Pendant 4 années, à partir de 1745, il commanda le régiment d'Auxerrois. Le maréchal de Belle-Isle, son général, qui appréciait hautement ses connaissances, lui confia souvent des missions difficiles dans lesquelles il soutint sa réputation. A Plaisance, le 14 juin 1746, il reçoit trois blessures à la tête. Rentré à Montpellier pour rétablir sa santé, il apprend la marche de son régiment vers le poste de l'Assiette ; les braves qu'il conduit ordinairement à la victoire, ont besoin de sa présence. Il oublie ses souffrances, part, la tête encore enveloppée, joint ses compagnons d'armes, assiste à l'attaque, et reçoit deux nouveaux coups de feu. Le grade de brigadier des armées du Roi fut la récompense de son dévouement.

La victoire de Fontenoy avait été une de ces journées qui fixent le sort d'une campagne et la terminent. Les deux années qui la suivirent avaient été glorieuses. Le traité d'Aix-la-Chapelle se conclut sous l'influence des batailles de Raucoux, de Laufeldt et de Bergopzoom. La Hollande avait compris que la France était son amie naturelle, et qu'elle jouait un rôle de dupe dans son alliance avec l'Angleterre et l'Allemagne (1). Cette paix que l'on venait de signer remplaçait toutes les puissances dans l'état où elles se trouvaient avant la guerre ; Louis XV renonçait à ses conquêtes, mais il s'assurait d'utiles auxiliaires. Tranquille du côté de l'Autriche, il pouvait désormais donner toute son attention à la marine, dans le cas d'une rupture avec l'Angleterre.

L'opinion publique, dans la Grande-Bretagne, avait mal

(1) Paroles de M. Dutheil, chargé du cabinet particulier de Louis XV, à l'abbé de Laville, ministre plénipotentiaire à La Haye.

accueilli ce traité qui glorifiait la maison de Bourbon. L'on ne se consolait à Londres d'avoir rendu les colonies françaises, que par l'espoir de reprendre bientôt les hostilités.

Alors parut sur l'horizon politique une intelligence puissante et surtout profondément ennemie des Français, le nouveau vice-chancelier d'Irlande, celui auquel la duchesse de Marlborough légua 20,000 livres sterling, à titre d'hommage patriotique, William Pitt ne songea plus qu'à préparer les circonstances de manière à rendre la guerre inévitable.

La tâche que le ministre anglais s'était imposée était facile; en examinant avec soin les traités, on y trouvait des points de contestation dans les articles relatifs aux colonies. A cette époque de notre histoire, nos possessions d'outre-mer n'étaient pas un accessoire imperceptible du vaste système continental. Leur création datait des règnes précédents. Philippe d'Orléans, régent de France, les avait données en quelque sorte comme hypothèque du crédit public; et de cet intérêt immense déversé sur elles, il était résulté le développement le plus considérable. Le système de Law, malgré tout ce qu'on peut lui reprocher, avait produit la prospérité coloniale de la Louisiane et du Canada.

II.

Cette dernière contrée, la seule dont nous ayons à nous occuper dans cet article, consacré à la mémoire d'une de nos gloires méridionales, était revendiquée par la France, depuis 1524. L'italien Verazzani l'avait découverte. Pendant dix ans, les vicissitudes du règne de François I^{er} suspendirent les explorations dans cette partie de l'Amérique. Jacques Cartier, parti de Saint-Malo, sa patrie, en 1534, se rendit dans le golfe Saint-Laurent, et prit possession de ses rivages au nom du roi son maître.

Cette expédition n'était qu'une reconnaissance du pays, mais elle prépara la colonie. De 1541 à 1549, Roberval,

gentilhomme picard , créé vice-roi de cette contrée , fit plusieurs voyages au Canada. Il y mourut avec son frère , surnommé par le roi de France le *gendarme d'Annibal* , à cause de sa bravoure dans les campagnes d'Italie.

Les guerres de religion , sous les successeurs de François I^{er} , rendirent impossibles les chances de colonisation. Les neveux de Jacques Cartier , Chauvin , capitaine de vaisseau , le marquis de la Roche , le commandeur de Chatte et Pierre Demonts reçurent successivement le droit exclusif du commerce des pelletteries dans le Canada ; mais ils n'y formèrent pas d'établissements durables. En 1594 , Champlain part avec le dernier de ces concessionnaires. Il consacre toutes les ressources de son intelligence , toute sa vie , aux intérêts de la colonie. Québec s'élève sur la rive septentrionale du Saint-Laurent ; les défrichemens commencent ; les Algonquins deviennent nos alliés , et Champlain , dans une guerre contre les Iroquois , leurs ennemis , découvre le lac qui porte encore son nom.

Les nations européennes cherchaient toutes à se supplanter dans le Nouveau-Monde. L'Acadie et le Canada furent enlevés à la France , en 1629 , par l'Angleterre ; mais la paix de 1632 rendit ces deux contrées à leurs premiers possesseurs.

En faisant cette restitution , les Anglais avaient appliqué tous leurs efforts à maintenir l'état d'hostilité qui existait entre les Iroquois et les Français. Au mépris des lois sur les colonies , la Grande-Bretagne favorisa l'introduction des armes à feu chez les sauvages , et ceux-ci vinrent ravager les environs de Québec et de Montréal.

Aidés par les missionnaires catholiques , M. de Courcelles et son successeur , le comte de Frontenac , travaillèrent à augmenter l'influence française chez les indigènes. Louis XIV et Colbert accueillirent avec faveur les projets de M. de La Sale. On sentit que la conservation des découvertes était assurée , si l'on pouvait les lier par un grand nombre de points aux contrées déjà connues.

Mais les premières années du xviii^e siècle amenèrent la ruine

d'une partie de nos possessions d'outre-mer. Le traité d'Utrecht, en donnant la paix à l'Europe et à la France épuisée, nous ravit l'Acadie. L'île du cap Breton et celles qui sont situées dans le golfe et à l'embouchure du Saint-Laurent, nous restèrent seules.

Les vues d'agrandissement colonial de l'Angleterre n'étaient pas remplies par l'acquisition de l'Acadie, dont elle jouissait paisiblement depuis le traité de 1713.

L'île du cap Breton, cette possession française, était vivement désirée par le cabinet de Londres; il voyait avec peine la prospérité de Louisbourg.

La Grande-Bretagne a toujours pris au sérieux la parole de Cromwell, qui réclamait pour son pays la domination des mers. Ses regards fixés sur la carte du Monde, elle ne laisse échapper aucun point important, et sa vigilance rapace ne pouvait négliger de reconnaître tous les avantages commerciaux, toutes les ressources maritimes que présentait l'île du cap Breton.

Dès que la guerre de 1745 eut éclaté, la Nouvelle-Angleterre fit ses préparatifs. Louisbourg fut attaqué par l'amiral Waren, et après une résistance héroïque, cette ville privée des secours de sa métropole, dut capituler.

Les Anglais n'hésitèrent pas un moment à violer tous les droits de l'humanité; leur haine pour la France exagéra les prérogatives de la victoire; 2,000 colons de l'île furent contraints de s'expatrier.

La paix de 1748 rendit à la maison de Bourbon ses colonies.

Mais, comme nous l'avons dit, William Pitt veut la guerre; il ne reculera devant aucune mesure injuste pour parvenir à son but. Toutes les fois que l'Angleterre est attaquée dans ce qu'elle regarde comme ses possessions, dans sa souveraineté des mers ou dans son indépendance de nation, elle agite le continent pour conjurer l'orage qui la menace. L'or s'écoule à grands flots des Iles Britanniques, et achète des alliances. Le futur lord Chatam soupçonne une fédération secrète entre la maison d'Espagne et la France; il sait que l'union de ces deux monar-

chies peut diminuer l'influence anglaise. Pour rompre ce contrat qui l'effraie, il ordonnera les hostilités sans déclaration de guerre.

En attendant cette conflagration générale, le traité d'Aix-la-Chapelle reçoit lentement son exécution dans les colonies. Louisbourg et l'Île royale, dans le Canada, ne sont évacuées par les Anglais que le 25 juillet 1749, un an après la signature de la paix.

Rien n'avait été décidé sur la question de souveraineté des îles Caraïbes. Le marquis de Caylus à la Martinique, et le comte Dubois-de-la-Mothe à Saint-Domingue, étendaient les possessions de Louis XV dans cette partie des mers. L'Angleterre se plaignit hautement de ce progrès de la domination française.

Au nord de l'Amérique, la discussion entre les deux gouvernemens allait prendre un caractère plus grave. Le cabinet de Versailles avait formé un plan grandiose. Dix ans de travaux et 20 millions de dépense devaient réunir dans un commun système de gouvernement et d'unité la Louisiane et le Canada. Une série de postes militaires et de forts devaient être établis dans l'espace de 800 lieues. Mais la Grande-Bretagne qui possédait la Nouvelle-Écosse et les côtes maritimes, depuis Halifax jusqu'à Philadelphie, s'effraya de ce projet et voulut le traverser.

III.

Pendant que ces événemens se passaient, et que la diplomatie européenne préparait la guerre générale, le marquis de Montcalm avait continué de mériter par ses services l'affection de son roi et l'estime de ses généraux. En 1749, il avait été créé mestre-de-camp d'un nouveau régiment de cavalerie de son nom, et quand l'imminence de la guerre fut proche, lorsque l'on eut besoin de s'appuyer sur les hommes de courage et d'intelligence, on lui confia le grade de maréchal-de-camp, avec le commandement en chef des forces françaises qui devaient opérer dans le Canada.

M. de Montcalm se trouvait enfin dans une situation digne

de ses talens. Maître de ses mouvemens, il put faire voir à quel degré il réunissait la prudence, l'activité, le sang-froid que rien n'altère, la patience qu'aucun obstacle n^e rebute, et la résolution qui garantit le succès. *Esprit juste, fier et ferme*, dit un historien, *M. de Montcalm était l'homme le plus capable de remplir la mission que lui confiait sa patrie*. Jamais il ne souffrit qu'on empiâtât sur la suzeraineté de la France; jamais il ne toléra aucune usurpation de l'Angleterre, là où s'élevait le pavillon blanc; ce qu'il croyait bien, il l'exécutait sans obstacle.

Le roi Georges était dans le Hanovre. Le conseil de régence, à Londres, avait depuis six mois résolu la guerre. Des ordres émanés de l'amirauté sont expédiés à tous les vaisseaux, et dans l'espace d'un mois, sans déclaration préalable d'hostilités, 300 navires français sont capturés par les Anglais.

Les deux premières victimes de cette violation du droit des gens, dont le cabinet de Londres a seul donné l'exemple et conservé l'usage, furent les vaisseaux l'*Alcide* et le *Lys*, commandés par MM. Hocquart et de Lorgerie. Séparés par le vent de l'escadre de M. Dubois-de-la-Mothe qui croisait devant le banc de Terre-Neuve, ces deux navires furent rencontrés par la flotte anglaise de l'amiral Boscawen. On voulut les forcer à saluer le pavillon britannique, ils s'y refusèrent fièrement, et après un combat digne des jours héroïques, Boscawen amarina les deux prises. Quelques jours après, M. de Bouville, commandant l'*Espérance*, fut attaqué également à l'improviste. Malgré sa résistance admirable, il fut emmené captif à Londres. Là il soutint avec un noble orgueil, qu'il ne se croyait pas prisonnier de guerre d'une puissance régulière; mais qu'il avait été pris par des pirates.

Tels étaient ces gentilshommes, fiers marins de Bretagne, de Languedoc, de Provence et de Normandie; tels étaient leurs équipages composés d'hommes de leurs provinces. Ensemble ils avaient grandi dans les dangers; ils avaient appris ensemble la haine pour l'Angleterre et l'amour pour la France.

La guerre était déjà commencée dans le Canada, lorsque le

général de Montcalm arriva dans la colonie. Le comte de Loudown, commandant les troupes anglaises dans le nord de l'Amérique, était à Albany, et rassemblait ses forces pour aller investir le fort de la Couronne. A la tête de trois bataillons de troupes régulières et d'environ 1,200 hommes de milice, M. de Montcalm attaque le fort Oswego. Le 14 août 1756, 1,500 anglais sont faits prisonniers de guerre, et, dans l'espace de cinq jours, le fort Ontario subit la loi du vainqueur.

Un semblable succès était magnifique en débutant. Le marquis de Montcalm avait eu à combattre et avait détruit deux régimens de cette infanterie anglaise, qui disputa si long-temps le champ de bataille de Fontenoy. Mais cette première victoire ne lui suffit pas. Une contre-marche rapide le ramène à Montréal et au lac Saint-Sacrement. Loudown, déconcerté, n'ose plus quitter Albany. Les détachemens qu'il envoie vers le lac Champlain, sont anéantis. Il éprouve un nouvel échec en Pensylvanie, et M. de Montcalm termine sa première campagne au mois de novembre, après avoir parcouru victorieusement 800 lieues, supportant avec courage, et faisant oublier à ses troupes, par sa douceur et ses bontés, les rigueurs d'un froid excessif et les privations de tout genre.

La saison des opérations militaires est terminée ; mais, le commandant français est loin de rester inactif. Il dispose tout pour une prochaine prise d'armes. Le printemps de 1757 le trouvera préparé. Aucune des combinaisons de l'ennemi n'échappe à ses regards clairvoyans. Les Anglais ont rassemblé au fort Saint-George, près du lac de ce nom, un corps de troupes considérable et des approvisionnemens de toute espèce. M. de Montcalm se concerta avec M. le marquis de Vaudreuil. Il part à la tête de 8,000 hommes, composés en grande partie de milice et de sauvages.

Postés à Ticonderoga, les Français interceptent les communications entre le fort Saint-George et le fort Édouard. La tranchée est ouverte à 500 mètres du premier de ces points ; on la pousse jusqu'au pied des remparts. Les Anglais, redoutant un

assaut, battent la chamade, et la garnison s'engage à ne pas servir pendant dix-huit mois contre la France et ses alliés.

Ces heureux résultats avaient rendu le marquis de Montcalm l'idole de ses soldats et des sauvages. Ces derniers, surtout, l'aimaient comme un père. Ils l'avaient vu avec une surprise mêlée d'admiration, se plier à leurs habitudes, s'endurcir aux mêmes travaux. Leur confiance en lui était sans bornes. Il était parvenu à les habituer au frein de la discipline, et la déférence qu'il montrait à leurs chefs de guerre, lui avait donné sur eux le plus grand empire.

Son noble cœur fit tourner au profit de l'humanité cette prépondérance si loyalement acquise. Après la capitulation du fort Saint-George, il craignit un moment, qu'usant de représailles, les Canadiens, ses alliés, ne massacrasent la garnison anglaise. Il rassembla les chefs des guerriers. « Vous avez pris part aux » périls, leur dit-il; vous nous avez secondés avec courage. Le » sort de l'ennemi est dans nos mains. Je ne veux pas en disposer » sans vous. » Sensibles à ce procédé, les Indiens le laissèrent maître de régler les conditions, jurèrent de ne pas inquiéter l'ennemi dans sa retraite, et tinrent leur parole. C'était, pour M. de Montcalm, un beau fleuron à ajouter à sa couronne militaire.

Louis XV reconnut les services de son général, dans le Canada. Il lui envoya le cordon de commandeur dans l'ordre de Saint-Louis. Cette glorieuse distinction, accordée au sauveur de la colonie, fut une joie pour l'armée. Les chefs sauvages vinrent complimenter celui qu'ils nommaient leur père. *Nous sommes charmés*, lui dirent-ils, *de la grâce que le grand ONONTHIO (le roi) vient de t'accorder, parce que nous savons qu'elle te cause de la joie; mais pour nous, nous ne t'en aimons ni nous ne t'en estimons pas davantage; car c'est ta personne que nous aimons et que nous estimons.*

Recevoir une récompense de son souverain, c'était pour M. de Montcalm prendre l'engagement de se surpasser encore, et la campagne de 1758 allait être pour lui l'occasion d'une gloire nouvelle.

Une disette affreuse avait ravagé le Canada , pendant la fin de 1757 et le commencement de 1758. La France , assaillie de toute part , ne pouvait que bien difficilement fournir des secours à ses possessions trans-atlantiques. Les ports étaient bloqués étroitement par les flottes anglaises. M. de Montcalm reçut deux bataillons épuisés par une épidémie qui les avait frappés pendant la traversée. Ce fut avec ce faible secours et les modiques ressources de la colonie , qu'il allait faire face à l'ennemi et aux événemens qui se compliquaient autour de lui. Attaquée par des forces supérieures , aux ordres de l'amiral Boscawen et des brigadiers généraux Laurence , Wolf et Withmore , l'île du Cap-Breton , après un siège de deux mois , devint la proie des Anglais. La garnison de Louisbourg , commandée par Drucourt , sortit avec les honneurs de la guerre ; mais la France était privée de toute communication avec le Canada , contre lequel allaient se diriger les nombreux armemens de la Grande-Bretagne. La ville de New-Yorck avait reçu des renforts considérables. Abercombrie avait remplacé Loudown. Il fit tous ses préparatifs pour prévenir le général français , que le manque de vivres retint jusqu'au mois de juin. 3,500 soldats et 1,200 Canadiens composaient la petite armée française. Abercombrie comptait 27,000 hommes dans ses rangs. Si les Français étaient battus , ils n'avaient aucune chance de retraite. Dans cette situation , le marquis de Montcalm prend une énergique résolution. Il entoure sa position par un abattis d'arbres , forme un petit camp retranché , sous la garde d'un bataillon , et par un mouvement audacieux se porte à quatre lieues au devant de l'ennemi. Celui-ci hésite à la vue de cette manœuvre , dont la hardiesse le surprend. Il suit lentement nos troupes , qui rentrent dans leurs retranchemens.

Le 8 juillet , au point du jour , 18,000 hommes attaquent les lignes françaises ; sept fois ils reviennent à la charge , sept fois ils sont repoussés : l'Anglais s'étonne. Profitant de cet instant suprême , qui décide une bataille , Montcalm s'élance au cri de Vive le roi ; ses troupes l'imitent en joignant son nom à celui de

Louis. Bientôt l'armée d'Abercombrie se débande et cherche son salut dans la fuite. Pendant douze heures. M. de Levi les poursuit et recueille leurs blessés, leurs vivres et leurs équipages. Ils laissaient 4,000 hommes sur le champ de bataille.

Aussi modeste que brave, le vainqueur, en envoyant le lendemain au marquis de Vaudreuil les détails de cette journée mémorable, et les noms de ceux qui s'étaient le plus distingués, terminait sa relation par ces mots : *Pour moi, je n'ai d'autres mérites que de m'être trouvé le général de troupes aussi valeureuses.*

Louis XV récompensa tant de bravoure et de modestie : le marquis de Montcalm fut nommé lieutenant - général à la fin de 1758.

La politique de Londres sut mettre à profit la prise de Louisbourg. Les Indiens sont versatiles dans leurs alliances ; ils cèdent à la fortune et suivent le parti qu'elle favorise. Ils abandonnèrent en grande partie la cause française. Tous les efforts de l'Angleterre se concentrèrent donc vers le sud du Saint-Laurent et vers le lac Champlain, où se trouvaient réunies les forces auxquelles étaient confiées la défense de la colonie. L'armée anglaise marcha pour attaquer Montcalm dans Ticonderoga ; mais instruit de l'arrivée d'une flotte ennemie dans le golfe de Saint-Laurent, pour attaquer Québec, le général ne voulut point affaiblir sa petite armée dans un premier engagement. Il abandonna sa position, pour voler au secours de la capitale menacée.

Québec, comme nous l'avons dit plus haut, est placée sur la rive septentrionale du Saint-Laurent, à l'endroit où ce fleuve se rétrécit et n'a plus qu'un mille de largeur. La ville haute occupe une plate-forme qui va se joindre à la chaîne des collines d'Abraham, et les flancs des rochers sur lesquels elle est bâtie, sont escarpés sur tous les points. La ville basse s'étend au pied de ces rochers. A l'orient de Québec, se trouve la plage de Beauport, séparée de la ville par la rivière Saint-Charles, et bornée à l'autre côté, par la rivière et le Saut-de-Montmorency.

La flotte anglaise commandée par l'amiral Saunders, et portant 10,000 hommes sous les ordres du général Wolf, se pré-

senta le 29 juin 1759 , devant l'île d'Orléans ; les troupes de débarquement mirent pied à terre le même jour , sur trois points différens , à quelques milles de distance. Le camp français qui devait couvrir la capitale , fut établi dans la plaine de Beauport.

Les batteries anglaises établies sur les hauteurs de Lauson , ouvrirent leur feu le 12 juillet ; la ville basse fut ruinée en grande partie. Le 31 , l'aile gauche de notre camp fut attaquée ; mais l'ennemi fut repoussé avec perte : 800 de ses grenadiers restèrent sur la plage de Beauport.

Renonçant à un assaut , que la présence du chevalier de Levi rendait impossible sur ce point, Wolf renforça le corps de troupes qu'il avait sur le Lauson , et fit opérer , à l'aide de ses navires de transport , des débarquemens partiels sur toute la plage. Montcalm envoya 2,000 de ses meilleurs soldats à M. de Bougainville qui défendait cette partie du rivage. Jusqu'au 12 septembre , cet officier tint les Anglais en échec ; sa vigilance déconcerta tous leurs projets. Mais , dans la nuit du 12 au 13 , ils parvinrent à débarquer à l'endroit le plus difficile et le moins surveillé , à cause de sa force naturelle. Un factionnaire égorgé , un petit poste surpris , rendirent facile la descente de 4,000 hommes , qui , au point du jour , dominèrent la ville des hauteurs d'Abraham. Pendant que le reste de l'armée s'établissait sur la rive , à 8 heures , Montcalm était en bataille devant Beauport , avec 5,000 des siens. Il attend Bougainville jusqu'à neuf heures ; mais , son lieutenant , trompé par une manœuvre de Wolf , est au Cap-Rouge , à 3 heures de Québec. Un conseil de guerre s'assemble , le général veut le combat , et fait partager son opinion et son courage à ses officiers. Toutes les chances sont contre lui ; les Anglais ont deux lignes , il n'a pu en former qu'une , pour opposer un front égal à celui de son adversaire ; le terrain , coupé de broussailles et de taillis , empêche ses deux ailes de manœuvrer aussi rapidement que le centre. La charge sonne ; Montcalm guide les Français au combat ; partout il se multiplie ; mais , blessé de deux coups de feu , au moment où M. de Senezergue , son second , trouve la mort , il est contraint

à rentrer dans Québec , soudroyée par les canons anglais. La mort n'avait rien d'effrayant pour celui qui l'avait bravée tant de fois. Le guerrier était prêt à paraître devant son Juge , le chrétien allait s'y disposer. Il interrogea son chirurgien , et sur sa réponse il fit appeler le lieutenant du Roi et le commandant de Royal-Roussillon : « Messieurs , leur dit-il , je vous » recommande de ménager l'honneur de la France ; tâchez que » ma petite armée rejoigne le corps de M. de Bougainville. » Ce mouvement s'opérera pendant cette nuit que je vais passer » avec Dieu , pour me préparer à la mort. »

Le 14 septembre , à cinq heures du matin , il mourut en héros calme et résigné. Il fut enterré sans faste , dans un trou de bombe , sépulture digne de l'homme qui avait juré de défendre le Canada , ou de s'ensevelir sous ses ruines.

Les Anglais , pendant ce temps , déploraient la mort de leur chef. Wolf avait aussi perdu la vie dans le combat. L'ennemi rendit à son généreux adversaire les mêmes honneurs funèbres qu'à son général.

Telle fut la carrière de Louis-Joseph marquis de Montcalm de St.-Véran. Il ne lui a manqué pour voir sa réputation égaler celle de Turenne et des premiers capitaines de la France , que de déployer ses talens sur un théâtre européen ; mais son nom doit rester un de ceux que les peuples gravent sur le bronze, afin de les léguer à l'admiration de la postérité et à la reconnaissance des nations.

LUDOVIC D'HORBOURG.

DE L'ÉTUDE HISTORIQUE DE LA MUSIQUE.

Il y a vingt ans, qu'enivrée des accords de Beethoven et tout occupée des créations de ce grand artiste, l'Allemagne ne s'informait guère des œuvres d'un autre temps et d'une autre école. Le souvenir de Haydn et de Mozart vivait seul dans le monde ordinaire des musiciens, et il suffisait à la satisfaction de l'orgueil qu'une nation aime à tirer de son passé. Ce fut dans ces circonstances, que parut à Heidelberg un petit écrit anonyme, dont le titre était : *UEBER REINHEIT DER TONKUNST, De la pureté de l'art musical*, et dont les idées excitèrent une surprise inouïe, tant parmi les amateurs, que parmi les hommes versés dans la technique de l'art. Une polémique des plus vives s'éleva au sujet de cet écrit. Des hommes sérieux comme Zelter, Nægeli, Rochlitz, Godefroy Weber, attaquèrent le livre avec leurs principes scientifiques; des ignorans l'attaquèrent par les quolibets et les mauvaises plaisanteries auxquelles sont voués les anti-quaires maniaques. Quoi qu'il en soit, le petit écrit excita un intérêt si général, qu'une seconde édition dut être imprimée un an après la première. Les questions traitées par l'auteur étaient neuves alors et intéressantes pour l'Allemagne, qui aujourd'hui les a toutes résolues avec honneur; mais quoique, depuis ce temps, nous ayons fait aussi en France d'incontestables progrès dans notre goût musical, quoique les écrits de Castil-Blaze, de Fétis et de quelques autres critiques instruits nous aient

donné des idées assez justes sur diverses parties de l'art, quoique l'exécution assez fréquente des œuvres de Beethoven, de Schubert, de Mendelssohn, nous aient fait apprécier des types de perfection dans plusieurs genres, les sujets traités dans l'ouvrage dont nous venons de parler, sont encore neufs et très-intéressants pour notre pays, pour tous les amateurs (et ils sont nombreux dans nos provinces méridionales), capables et désireux de concevoir la grandeur de l'art qu'ils cultivent; pour les hommes d'élite aussi, qui, non initiés à la pratique de l'art, lui doivent néanmoins de vives jouissances et comprennent ses rapports avec les mœurs religieuses, sociales et privées. Aussi, n'ai-je rien trouvé de plus à propos que de leur faire connaître, dans la *Revue du Midi*, l'esprit si remarquable du livre allemand dont il s'agit.

Si l'avocat de certains grands compositeurs oubliés eût été un pauvre amateur obscur, les musiciens à la mode, depuis celui qui chantait des romances par routine, jusqu'à celui qui faisait représenter ses œuvres sur les grands théâtres, se seraient unanimement moqués de lui; ils auraient fermé son livre après la première page; mais cet avocat était Frédéric-Justus Thibaut, le plus illustre professeur de droit historique en Allemagne, mort à Heidelberg, en mars 1840. On comprend qu'un écrit du célèbre juriste sur la musique, dut exciter une surprise et un intérêt nécessairement en rapport avec sa célébrité dans la science et avec l'anomalie de ses publications antérieures. « Je ne suis pas, disait-il dans sa préface, un musicien de profession; j'ai seulement voué à l'art musical les heures que d'autres emploient à des distractions de société; mais je m'y suis livré de toutes mes forces, appuyé sur des moyens fournis par l'histoire. Si j'ai parlé sévèrement et avec énergie, cela ne m'est jamais arrivé parce que je me suis considéré comme un homme du métier capable, ou que j'ai voulu me faire passer pour tel; mais, parce que mon âme était complètement saisie par un sujet magnifique, et parce que j'aime par-dessus tout, ce qui est solide et original. J'étais d'ailleurs

» bien certain que, par une modération circonspecte et par
 » un respect trop réfléchi, on laisse moissonner des louanges
 » excessives à la mode la plus nouvelle ; d'autant que l'on ne
 » compte le poids des applaudissemens que par le nombre des
 » juges. Au contraire, je n'ai jamais rien voulu faire pour le
 » suffrage de la multitude, parce que les hommes d'un sens
 » droit et libres de préjugés, ceux dont l'approbation seule peut
 » honorer, constituent certainement le petit nombre. J'ai voulu
 » seulement m'associer à ces derniers, et leur parler avec toute
 » confiance comme à des amis.

» Ce qui nous reste de plus excellent des œuvres de l'esprit
 » humain, n'a été nulle part sauvé par le goût du vulgaire. Nos
 » premiers poèmes dramatiques ne sont pas demeurés en vie.
 » par le soin des théâtres dressés pour la populace, mais bien
 » par la fermeté de quelques hommes d'élite, etc. »

Il est assez curieux de savoir comment Thibaut était arrivé à l'appréciation des anciennes œuvres de l'art musical. Quoique peu d'hommes y fussent aussi bien disposés que lui par ses profondes connaissances historiques, il fallait une occasion pour cette révélation. Or, voici ce que raconte à ce sujet un de ses élèves, un jeune homme initié à tous ses travaux et à toutes ses jouissances musicales. Je prends ce qui suit mot à mot dans une brochure assez étendue que cet élève en droit, M. Baumstark, maintenant professeur de l'Université de Greiswald, a publiée à la mémoire de son maître chéri, sous le titre de *Feuilles de souvenir*. (BLÄTTER - ERINNERUNG, etc. Leipzig, 1841.) « Il y a
 » vingt ans environ que Thibaut, voulant se livrer plus sérieusement qu'auparavant à l'étude de la musique, écrivit
 » à un magasin du sud de l'Allemagne, pour se faire envoyer un
 » choix de musique classique. Un paquet arriva bientôt, et
 » comme Thibaut ne trouva presque rien dont il pût faire usage,
 » il se mit à examiner le papier couvert de notes qui servait
 » d'enveloppe au paquet, et il trouva, heureux comme un philologue qui découvre une charte, un précieux chef-d'œuvre
 » d'un vieux maître dans le style d'église. Il écrivit aussitôt

» à la même maison de commerce pour dire qu'on devait lui
» envoyer encore de ces lambeaux de papiers maculés. »

Tel était l'accident, qui, selon le dire de Thibaut lui-même, avait plus qu'aucune autre cause extérieure déterminé la direction de ses études musicales. Ultérieurement il fit des voyages en Italie et il entretenait des relations épistolaires avec tous les hommes capables de seconder ses vues et ses investigations rétrospectives. Voulant faire passer ses convictions, son admiration toujours croissantes au fur et à mesure de ses découvertes, dans l'esprit de ceux qui l'entouraient, il fonda dans sa maison, située en dessous du château, à Heidelberg, une société de chant (*Singverein*), dans laquelle, chaque semaine et pendant vingt ans, ont été exécutées les œuvres les plus admirables et les plus intéressantes de tous les temps, de tous les styles, de toutes les écoles. Ces séances musicales me paraissent être à son écrit, ce que sont les gravures d'illustration aux livres d'Histoire naturelle. Chacun des auditeurs pouvait ainsi se faire par l'audition une idée juste de la variété infinie et de la puissance de l'art musical dans ses diverses époques de développement sous les influences religieuses et sociales; c'est-à-dire, juger des opinions musicales du professeur, tout en goûtant les plus grandes jouissances que puisse procurer l'art. Je ferai connaître plus tard la liste des ouvrages exécutés dans la réunion de Thibaut, d'après la note qu'en a donnée M. Baumstark, à la fin de ses *Feuilles de souvenir*.

J'ai eu bien du plaisir à lire les pages où ce disciple fidèle raconte qu'étant venu à l'université de Heidelberg, avec la ferme résolution de ne s'occuper que du droit et de négliger la musique, pour laquelle il avait cependant un penchant très-décidé, il avait senti, à la première audition d'un fragment de Handel, dans la réunion de Thibaut, cette ferme résolution l'abandonner. « C'est, dit-il, alors que pour la première fois » je reconnus à la musique la puissance dont je m'étais fait l'idée » par l'imagination et que rien n'avait réalisé jusque-là. » Com- bien, en effet, de conversions musicales auraient lieu, si nos

amateurs de musique légère et à la mode, entendaient quel-qu'un des oratorio de Hændel exécuté avec les moyens et l'intelligence nécessaires ! Au reste, j'ai pu apprécier l'effet de cette musique sur des esprits certainement non préparés à en savourer les sublimes beautés, et je puis assurer qu'il a été immense, profond, complet.

Aujourd'hui, en Allemagne, on ne critique plus le livre de Thibaut ; on le cite comme un ouvrage excellent et ses idées règnent partout souverainement. Ce n'est plus dans le grenier, pour ainsi dire, d'un vieux professeur accusé d'archaïsme, que l'on rend hommage aux œuvres du passé ; c'est la nation tout entière qui les aime, les étudie, les chante pompeusement dans ses sociétés et dans ses fêtes musicales, qui les reproduit en grand nombre par l'impression. Je crois même que l'ère d'une juste appréciation des œuvres musicales de nos devanciers ne tardera pas à arriver en France. Le conservatoire de Paris est entré dans cette voie depuis quelques années ; des amateurs distingués suivent l'exemple, plusieurs éditeurs réimpriment avec succès d'anciens chefs-d'œuvre ; l'éducation musicale se popularise, et sur un plus grand nombre d'appelés, il doit y avoir nécessairement un plus grand nombre d'élus. Enfin, nous arriverons : ce sera, à la vérité, vingt ans plus tard que chez nos voisins d'outre-Rhin ; mais il vaut mieux tard que jamais. Cette renaissance dans l'art musical sera le résultat de la force des choses. Aux époques d'épuisement, il faut ou mourir, ou revenir vers le passé : l'histoire de tous les autres arts offre ce phénomène.

Dans tous les cas, il est nécessaire de faire connaître les principes du célèbre juriste Thibaut ; il me semble piquant de prêcher son évangile musical sur les bords de la Méditerranée, presque en même temps qu'un professeur de droit, M. Baumstark, le prêche sur les bords de la Baltique.

Près de vingt ans se sont écoulés depuis la publication du volume où sont exposés ces principes ; beaucoup de faits musicaux se sont accomplis depuis en deçà et au-delà du Rhin, et je

puis me rendre cette justice que j'en ai été l'observateur assidu. En outre, plusieurs voyages en Allemagne, des relations suivies avec les musiciens les plus distingués de ce pays, des études profondes sur ses institutions musicales, l'audition des plus grands chefs-d'œuvre de l'art, et quand j'ai été privé de ces heureux moyens d'étudier les plus belles créations des maîtres, la lecture au piano dans le cabinet, cette réunion de circonstances m'a amené à connaître à peu près toutes les choses musicales dont il est question dans le livre de Thibaut. En conséquence, en méditant sur les théories qui y sont exposées, je me suis trouvé porté à corroborer, par une foule de faits, les idées du célèbre professeur de Heidelberg. Quelquefois aussi, j'ai senti le besoin de discuter et de conférer avec lui; très-souvent encore, j'ai cru nécessaire de faire sentir les applications de ses idées aux circonstances au milieu desquelles nous vivons. A tout cela, je voulais satisfaire par des notes et par des commentaires; mais cette manière brisant l'unité des idées et l'attention du lecteur, j'ai pris le parti d'user d'une très-large liberté dans ma traduction, et de ne plus l'offrir que comme une analyse ou une autre paraphrase de l'ouvrage allemand. D'ailleurs, je n'ai pas voulu tenter la tâche de faire comprendre dans notre langue le mérite du style de Thibaut. Je n'ai voulu faire apprécier que ses idées sur un art qu'il comprit comme devraient le comprendre tous les hommes distingués.

Il tenait de sa connaissance profonde de l'histoire, sa supériorité comme professeur de jurisprudence. Son travail sur le droit romain est considéré comme un Code. Il était naturel qu'il pensât que dans les autres parties des connaissances de l'esprit humain, l'étude de l'histoire eût une haute valeur. Voici ce qu'il disait à cet égard : « On a reconnu et jamais mieux que de nos jours, combien la connaissance des œuvres du passé appelées *classiques*, doivent être la base de toute véritable science. Ce n'est qu'après nous être approprié le savoir de nos prédécesseurs, que nous pouvons espérer de faire des progrès dans les sciences auxquelles nous appliquons nos facultés intellectuelles.

» Si le raisonnement le plus simple ne faisait pas comprendre
» cette vérité, l'histoire de tous les hommes remarquables par les
» travaux de leur esprit viendrait la démontrer. Si chacun faisait
» entrer la connaissance des anciens chefs-d'œuvre dans son édu-
» cation, la prétention sans talent pourrait mesurer sa faiblesse,
» et au lieu de créer ou plutôt de prétendre créer, elle pourrait
» se livrer tranquillement à la jouissance de ces chefs-d'œuvre,
» et mettre son amour-propre à faire connaître les modèles légués
» par le passé. *Platon, Raphaël, Shakespeare* sont des apparitions
» extrêmement rares, qui dominent et agissent puissamment pen-
» dant des siècles. N'est-ce pas une misérable prétention que celle
» de se délivrer de l'étude des œuvres classiques en se confiant
» à ses propres forces, ce qui signifie au fond, qu'on croit devoir
» se mettre de pair avec les plus grands esprits du passé? Qui
» n'a rencontré dans sa vie plusieurs de ces hommes imbus d'une
» prétention aussi ridicule? »

Il faut reconnaître cependant, et Thibaut le disait, que cette sottise ne s'observe pas fréquemment chez les personnes vouées à l'étude des sciences, des lettres, de la peinture. En effet, nous passons notre jeunesse avec les auteurs de l'antiquité, pour nous former le goût en littérature; nous avons des bibliothèques publiques et particulières, où des milliers de volumes soigneusement conservés sont sans cesse consultés pour les besoins de notre esprit. Combien n'existe-t-il pas de livres faits sur des livres, c'est-à-dire des preuves de l'étude critique des anciennes œuvres? Quels honneurs, pour ainsi dire, ne rendons-nous pas à de simples fragmens de statues ou de vases venus de l'antiquité? Combien d'architectes se mettent en voyage pour aller demander des inspirations et de la science aux vieux monumens de la Grèce, de l'Égypte et de l'Italie! Quel serait le jeune peintre qui regarderait comme superflue l'étude des œuvres d'un Raphaël, d'un Michel-Ange, d'un Albert Durer? Que penserait-on de lui, s'il présentait la Transfiguration ou le Jugement dernier, sans avoir cherché à connaître les mêmes sujets traités par les grands peintres nommés ci-dessus? Ce serait un jeune

poète, ignorant même le nom d'Homère et de Shakespeare, se présentant avec une Iliade ou un nouveau Roi Lear.

Dans l'art musical seulement on trouve cet orgueil *anti-historique* qui est à l'ordre du jour. Cependant, on sait que les plus célèbres mattres de l'avant-dernière période n'étaient point possédés par lui. Hændel, Hasse, Graun n'avaient pour rien autant de zèle que pour l'étude des anciens compositeurs italiens. Ces hommes-là ne cherchaient pas, à la manière de plusieurs virtuoses de nos jours, à faire entendre partout deux ou trois morceaux travaillés avec fatigue, bons pour étonner et non pour charmer.

Thibaut détestait tout ce qui n'était pas naturel, toutes ces roulades, tous ces sons aigus; les *ut* de poitrine si fort prisés aujourd'hui, auraient déchiré ses oreilles; toutes ces difficultés, tous ces casse-cou, dont l'exécution semble être considérée comme le sublime de l'art, lui paraissaient être hors du domaine de la musique, et lui semblaient de véritables exercices de jongleurs. On sait ce que répondit Grétry dans un concert où l'on venait d'entendre exécuter des morceaux dans ce goût. Un amateur lui dit avec admiration : « Cela est très-difficile. — Je voudrais que cela fût impossible, répondit vivement Grétry. » Ce sont cependant, ces cris, ces roulades, ces difficultés qui semblent avoir seuls le privilège d'exciter l'enthousiasme de la multitude, et il faut avouer avec regret que bien des gens du beau monde sont peuple sous ce rapport. Je ne nie pas que la difficulté vaincue ne mérite une certaine approbation. Mais, pourquoi ceux-là même qui admirent une grande adresse mécanique dans une roulade, dans un trille, critiquent-ils le mérite intellectuel de la difficulté vaincue dans les compositions de style sévère, dans un canon, dans une fugue, dans une quantité innombrable de pièces étonnantes sous le rapport de l'habileté de composition? La seule réponse à cette question, c'est qu'on n'est pas assez instruit pour comprendre le mérite de facture, le style d'une œuvre musicale.

Du reste il n'y a pas lieu d'induire de ces observations cri-

tiques que l'étude des moyens mécaniques doive être négligée, et que l'habileté soit une qualité méprisable. Bien loin de là. Seulement, à l'exemple des Clementi, des Listz, des Mendelssohn, on devrait considérer l'habileté comme un moyen de mieux interpréter les œuvres grandes par leur simplicité ou par leur conception, et non comme le but absolu de l'art. Or, quand on voit tant de musiciens adroits, *forts*, comme on les appelle, ne s'adonner qu'à l'exécution des morceaux dont le seul mérite est de donner la mesure de leur habileté manuelle, et que ces mêmes musiciens négligent totalement l'étude de la bonne musique, il faut nécessairement penser que, pour eux, l'habileté est le but et non le moyen.

On ne peut s'empêcher de déplorer que des hommes d'un haut mérite, que Thalberg, Dœlher, Prudent et autres qui professent une profonde admiration pour les œuvres des grands maîtres du passé, qui consacrent une partie de leur temps à l'étude de ces œuvres, ne s'en montrent pas les apôtres auprès d'un public qui se laisserait certainement diriger dans ses goûts par ces artistes renommés. Ils sont de grands coupables aux yeux des puritains de l'art musical ; car, ou ils méprisent trop le public, ou ils ont trop d'amour-propre à l'égard de leurs œuvres, ou ils ne pensent qu'à des succès d'argent.

Sébastien Bach, malgré son habileté d'exécution qu'on pourrait appeler miraculeuse et dont personne n'a approché depuis, voyageait peu ; mais il étudiait les œuvres des anciens maîtres italiens avec un grand zèle : l'immortel vénitien Caldara était au nombre de ses favoris.

Plus tard, nous voyons Haydn et Mozart jouer avec passion les compositions de piano d'Emmanuel Bach, qu'ils ont tous les deux pris pour modèle, le surpassant le plus souvent, mais lui restant aussi plusieurs fois inférieurs.

Il est à propos de faire remarquer que c'est dans les œuvres de ce second fils du grand Sébastien, qu'on voit la naissance du caractère suave et gracieux de la mélodie, ainsi que des formes de style qui furent presque servilement imitées, ensuite magnifi-

quement étendues par Haydn, Mozart et Beethoven. Cette imitation est si évidente, que j'avouerai même qu'après avoir lu bien attentivement les sonates et les fantaisies pour le piano, les mélodies pour les odes de Gellert, et l'oratorio de l'*Ascension*, Mozart m'a paru moins grand. C'est, du reste, ce qu'on peut remarquer dans tous les arts : Raphaël devient moins grand aussi, lorsqu'on se rappelle qu'il a été précédé par des hommes comme Masaccio, Ghiberthi, Ghirlandajo, Perugin, etc.

Il y a dans la vie artistique d'Emmanuel Bach, un sujet d'étonnement ; c'est de voir un fils abandonner la route tracée par un père si illustre et qui fut son maître. Cependant, après réflexion, on sent qu'il n'y avait plus de gloire possible dans cette carrière du style sévère, dont Sébastien avait posé les limites. Il faudrait supposer une organisation surhumaine et miraculeuse, pour admettre qu'un artiste puisse arriver à de plus hautes conceptions. Ensuite, le style des opéras italiens, de Hasse, de Léo, de Pergolèse, faisait irruption dans le monde musical, et il était difficile qu'Emmanuel Bach résistât à ce torrent. Son frère, Friedmann, voulut essayer de la résistance : il mourut de chagrin et de misère dans un complet isolement.

Mozart, qu'on disait insensible à toute musique autre que la sienne, s'extasiait devant les immortelles œuvres de Séb. Bach : il les mettait en partition ; il arrangeait ses fugues pour clavecin en quatuor ; en un mot, il les étudiait profondément. Mozart pouvait être insensible à la musique légère de ses contemporains ; il avait bien raison, car il leur était supérieur ; mais il honorait les anciens maîtres. N'a-t-il pas fait un travail d'instrumentation sur l'oratorio du Messie, de Hændel ? N'a-t-il pas cherché quelquefois à écrire, même dans ses opéras, dans le style de ce maître ? Le duo des hommes cuirassés, dans la Flûte enchantée, est un morceau travaillé dans le style des chorals de Séb. Bach pour l'orgue, et c'est même l'air du choral : *Gott vom Himmel, sieh doch darein*, qui en est le thème. Gluck ne s'est-il pas servi d'une gigue de ce Séb. Bach pour faire le bel air d'Iphigénie en Tauride : *Je t'implore, je tremble, ô Déesse !*

On connaît aussi l'admiration exaltée que professait Beethoven pour ce même Hændel, qu'il appelait *le maître des maîtres*. « Étudiez-le, disait-il aux jeunes élèves, et vous verrez par quelle simplicité de moyens on produit de grands effets. » J'ajouterai ici diverses anecdotes à l'appui de ce que je viens de dire au sujet de l'admiration de Mozart pour ses prédécesseurs.

Lorsqu'il arriva à Berlin et qu'il se fit entendre sur le piano, Emmanuel Bach vivait encore; mais un peu trop méconnu. Ainsi, dans les complimens qu'on adressait à Mozart, on l'exaltait aux dépens du vieux maître. A cela, Mozart répondait : « Ne me dites pas de mal du vieux Emmanuel, parce que je lui dois tout ce que je sais. » Ce que j'ai dit plus haut sur ces deux hommes, prouve que la modestie de Mozart était sincère.

Pendant son séjour à Leipsick, le maître de musique de l'école de Saint-Thomas, lui fit une agréable surprise, en faisant exécuter devant lui, un des motets à huit voix distribués en deux chœurs, celui qui commence par ces mots : *Singet dem Herrn ein neues Lied*, du père de l'harmonie allemande, Séb. Bach. Mozart, dit-on, ne connaissait guère encore cet illustre maître que par des ouï-dire; tous ses ouvrages étant alors peu répandus en Allemagne. A peine le chœur eut-il chanté quelques mesures, que Mozart fut saisi d'étonnement. « Quelle musique ! s'écria-t-il ; » toute son âme semblait être passée dans ses oreilles. Lorsque le chant fut fini, il dit : « Enfin, voilà un morceau où je puis apprendre quelque chose ! » On lui raconta que l'école de Saint-Thomas, où autrefois Séb. Bach avait été directeur du chant, possédait les manuscrits complets de ses motets, et qu'on les y gardait comme une relique sacrée. « C'est bien ! admirable ! s'écria-t-il ; qu'on me les apporte » Malheureusement on n'avait pas les partitions. Il se fit alors donner les parties séparées ; il les étala sur des chaises, sur ses genoux ; il en tenait d'autres dans ses mains, et il ne quitta Leipsick qu'après avoir ainsi dévoré tout ce qu'il put trouver des ouvrages de Séb. Bach. Il en demanda une copie, qu'on lui accorda et qu'il a toujours soigneusement gardée.

Ces motets ont été imprimés, depuis, au nombre de six, par Breitkopf et Hartel, à Leipsick. Ils forment les morceaux favoris de toutes les sociétés de chant de l'Allemagne, où on les sait par cœur. J'en ai entendu plusieurs à Francfort et à Darmstadt. Dans cette dernière ville, j'ai versé d'abondantes larmes à la première audition de celui de ces motets composés sur ces paroles : *Ich lasse dich nicht*. Mon illustre et vénérable ami Rinck, organiste de la Cour, partagea mon émotion et mon admiration, au point de vouloir copier ce motet, de sa main déjà roidie par la vieillesse.

On voit bien par là que Mozart n'était l'ennemi que de la médiocrité, de l'imitation servile, et des compositions maniérées et vides d'idées. Quand il lisait ou entendait un ouvrage dépourvu d'originalité, il disait (c'était sa propre expression) : « *Il n'y a rien là dedans.* » C'est le cas de bien des productions applaudies dans le monde.

Parmi les compositeurs italiens, il estimait singulièrement les anciens, tels que *Durante*, *Leo*, *Porpora*, *Scarlatti*. Thibaut, de son côté, disait que *Durante* était le *Hændel* de Naples, et *Hændel* le *Durante* de Londres. C'est *Hændel* que Mozart estimait par dessus tous. Il savait par cœur les principaux ouvrages de ce grand homme, que dans plusieurs genres on n'a pu encore égaler. « De nous tous, disait-il, *Hændel* sait le mieux ce qui est d'un grand effet. » Il estimait non-seulement ses chœurs, auxquels rien n'est comparable ; mais encore beaucoup de ses airs. Le baron Clouet, grand enthousiaste du génie de *Hændel*, a publié, il y a peu d'années, à Genève, un recueil des airs de ce maître, en 4 volumes. Cette collection est loin de renfermer tout ce qui, dans ce genre, était digne de reparaitre en lumière. Thibaut en parle aussi avec de grands éloges. On comprend l'estime de Mozart pour ces mélodies grandioses, simples, expressives sans efforts. « Quoi que nous fassions, disait Mozart à ses confrères, nous ne ferons jamais à nous tous, tant que nous sommes, oublier *Hændel* de tous ceux qui savent ce que c'est que la musique. »

On trouve dans les admirables psaumes de Marcello , plusieurs preuves qui démontrent que cet illustre compositeur s'était livré à de profondes recherches sur la musique des Grecs et des Hébreux , puisqu'il en a employé divers fragmens , dont il a désigné l'origine.

Lorsqu'après de pareils exemples on voit des gens rire de l'estime qu'on professe pour les anciens chefs-d'œuvre musicaux , lorsqu'on voit l'étude assidue de ces œuvres , appelée avec dérision , *manie d'antiquaire* , il est permis de faire sentir la juste valeur de leur opinion.

A ce sujet , Thibaut s'écrie :

« Hélas ! tout est bien changé maintenant : une confiance presque absolue dans ses propres forces , une espèce de fabrication infatigable , voilà ce que nous voyons chez les musiciens le plus en vogue. A eux , les réputations et les succès , alors que les noms devant lesquels les plus grands génies fléchissaient le genou , ne sont pas même connus des amateurs.

» Cette ignorance historique , et cette insouciance s'étend non seulement aux compositions dans le style sévère , mais encore à la musique d'opéra. Les ouvrages de Gluck sont à peine connus de nous ; on ne sait pas s'il existe des opéras de Hændel , et , si on parlait de ceux de Lotti ou de Caldara , on exciterait un rire moqueur. » Sans doute , Thibaut ne voulait nullement dire en cela , que les ouvrages lyriques anciens valussent en somme , mieux que les ouvrages lyriques modernes. Il serait trop malheureux et trop invraisemblable , que le style dramatique ayant absorbé les facultés des hommes tels que Mozart , Mehul , Boieldieu , etc. , il ne se fût plus produit des partitions d'opéra d'une haute importance ; mais , quel que soit le mérite des ouvrages dramatiques modernes , on trouve dans les anciens , des qualités qui n'ont pas été surpassées et qui méritent par cela même l'attention des artistes désireux d'étudier les bons modèles. Avec un seul accompagnement de basse , de deux violons , parfois d'un hautbois , avec des moyens si simples et si bornés , ils parlaient bien mieux au cœur qu'on ne le fait de nos jours avec

des orchestres garnis de trombones , de cornets , de grosses caisses ; en un mot , avec un bruit infernal qui empêche la perception de toute mélodie et même de toute harmonie.

On est également tombé dans une inintelligence et une ignorance totales du genre de pièces appelé *fugue*. C'est pitié d'entendre des amateurs incapables d'apprendre une ligne de musique autrement que par routine , parler lestement d'un style sans la connaissance duquel on n'écrit jamais une œuvre digne de vivre. Une bonne organisation naturelle peut faire rencontrer quelques mélodies heureuses ; mais ce n'est pas tout que d'avoir une idée , il faut savoir en tirer parti , en un mot la traiter , et pour cela l'instinct ne suffit pas. C'est ainsi que nous voyons souvent des individus trouver une walse , une contredanse ou une romance charmantes , parce que , dans ces pièces , il n'y a pas de longs développemens à donner aux motifs ; mais en jetant un coup-d'œil intelligent sur les premières sonates venues de Haydn ou de Beethoven , on est convaincu qu'il faut plus que de l'instinct pour écrire de telles compositions.

Un musicien habile et même compositeur , à qui je faisais entendre un jour une sonate de Corelli pour le violon , me dit avec admiration , qu'il se sentirait moins embarrassé de composer un opéra en cinq actes , qu'une pareille sonate. On sait , du reste , que le conservatoire fait , des œuvres de ce vieux violoniste , la base de son enseignement pratique du violon , et que sa tombe est au Panthéon de Rome. « Corelli est un nom justement célèbre dans les fastes de la musique , dit M. Fétis , et il traversera des siècles sans rien perdre de son illustration , quelles que soient les révolutions auxquelles cet art sera soumis. » Le grand artiste qui le porta , non moins admirable comme compositeur que comme violoniste , naquit au mois de février 1653 , et mourut le 18 janvier 1713. Comme ce n'est pas le lieu ici de faire une biographie de Corelli , et que ce serait trop étendre cette digression , je reviens à la *fugue*. Les artistes qui médisent de ce genre , comme le renard de la fable parlait des raisins qu'il ne pouvait atteindre , prétendent que tout le monde apprend dans les écoles ou au

conservatoire , à faire des *fugues*. En effet , on apprend à écrire des *fugues* comme les enfans apprennent au collège , à faire de la prose grecque et des vers latins. Les fugues des élèves ressemblent à celles de Bach ou de Hændel , comme la poésie des collégiens ressemble à celle d'Homère ou de Virgile. J'ai entendu en Allemagne , des chœurs fugués de Hændel et de Bach , et certainement rien n'égale ces morceaux par la grandeur du style et la puissance d'effet. Il faut observer que ces maîtres pensaient dans ce style , comme nous pensons des mélodies , avec leurs repos et leurs cadences analogues à la simple harmonie , et que rien chez eux ne décelait la moindre gêne de travail. On sait que plusieurs oratorios de Hændel ont été écrits dans moins d'un mois. Cela aurait-il pu arriver , s'il n'avait pas écrit des chœurs fugués à 4 , 5 et 6 parties , avec la même facilité que les compositeurs italiens contemporains écrivent la *Coda* d'un de ces duos tous jetés dans le même moule ?

On peut laisser le style libre , facile et léger dominer au théâtre , où l'emploi des formes figurées et sévères , ou , pour parler plus généralement , le mérite de facture ne trouverait aucune appréciation dans un auditoire dont la grande majorité vient chercher toute autre chose que les pures jouissances de l'esprit. Or , comme on ne saurait contester à cette majorité le droit de s'amuser avec ce qui l'amuse , on peut fermer les yeux de ce côté , tout en regrettant que , dans beaucoup de compositions dramatiques , on tienne si peu de compte de l'intérêt que des auditeurs instruits pourraient prendre à leur exécution. N'y a-t-il pas , dans les drames lyriques , plusieurs situations où l'emploi de la fugue serait non-seulement convenable ; mais même nécessaire pour la vérité d'imitation et d'expression. Le chœur du marché , dans la Muette de Portici , par exemple , et toutes les situations où il y a tumulte ou manifestation successive des mêmes sentimens ; la scène du bal dans *Don Juan* et un fragment du 5^e acte des *Huguenots* , n'offrent-ils pas des applications heureuses de la science musicale au style dramatique ? Malheureusement ces morceaux sont difficiles à écrire ,

difficiles à exécuter et difficiles à apprécier. Or , comme on veut généralement des succès et des plaisirs faciles , on ne fait guère de ces morceaux de facture. Eh bien ! passe pour le théâtre ; mais il est fâcheux que la connaissance de ce style soit complètement étrangère à nos organistes , à nos maîtres de chapelle , ou à nos chefs d'orchestre.

Ce que disait Thibaut sur l'inintelligence de la fugue , n'est plus applicable à l'Allemagne , où ce style est apprécié et cultivé avec succès. Les exécutions d'oratorio , de cantates , de toute espèce de morceaux religieux anciens dans les fêtes musicales , et les productions des compositeurs modernes tels que Rinck , Mendelssohn , Schneider , prouvent que le style sévère revit au-delà du Rhin. Les observations de Thibaut ne s'appliquent qu'à la France et à l'Italie.

Thibaut avait dirigé des recherches historiques spéciales sur les chansons nationales. J'ai même pris connaissance de ses travaux , grâce à la bienveillance de son fils , que j'ai visité à Heidelberg , l'année dernière. Il avait reconnu un si grand prix à ces mélodies nationales , qu'il trouvait déplorable qu'à côté du déluge de romances qui nous inonde , on ne sût pas deviner la haute valeur de certains vieux chants nationaux , ravissans au-delà de toute expression , et qui nous font faire des réflexions profondes et intéressantes sur le caractère des diverses nations et sur leur histoire. Une publication récente , qui se fait à Paris et qui se poursuit avec succès , prouve que nous arrivons à sentir le mérite des chansons populaires et nationales de la France. Notre pays possède un riche et curieux répertoire dans ce genre.

Cette triste situation des esprits , à l'égard de la musique , a besoin d'éclaircissement. Pour être impressionné doucement à la vue d'une vierge de Raphaël , pour être saisi à la vue des cathédrales de Cologne ou de Strasbourg , pour comprendre les grandes choses de Shakespeare , de Corneille et de Bossuet , il ne faut que des yeux sains , le sens commun et une intelligence un peu cultivée. Aussi les méprises et les faux jugemens , à l'égard de ces choses , ne restent pas cachés ; mais les chefs - d'œuvre de

musique sont de l'or enseveli profondément ; peu de gens veulent et peuvent le déterrer. Au temps où le professeur de Heidelberg faisait ses observations, une quantité d'ouvrages classiques restait dispersée dans des volumes écrits simplement à la main. Mais aujourd'hui il faut convenir que cet état de choses a bien changé. On pourrait se plaindre que les ouvrages classiques ne sont pas exécutés en France et en Italie ; mais il est partout facile de s'en procurer de belles éditions nouvelles. En Italie même , où toute intelligence , toute culture de l'ancienne musique semble morte, on vient de réimprimer l'œuvre complet de Palestrina , et l'on vend des copies manuscrites d'anciennes œuvres célèbres. En Allemagne, il est inutile de dire que le nombre des réimpressions est immense. Il est aussi très-considérable en Angleterre, et la France ne reste pas en arrière de ce mouvement , qui est , comme je l'ai déjà fait remarquer , d'un très-bon augure.

Quant à l'impossibilité d'exécution de l'ancienne musique en Italie , les plaintes de Thibaut restent avec leur valeur. D'après les dernières lettres écrites par M. Fétis, sur son voyage dans cette terre classique des arts , on peut aller de Milan à Naples , sans entendre une seule note de Vittoria ou de Lotti.

On peut comparer assez exactement la musique à une langue qui a sa grammaire et sa rhétorique. Or , en sachant même bien lire, on ne sait ni cette grammaire, qui est représentée par la science de l'harmonie et du contre-point , ni cette rhétorique qui a dans la musique pour analogue la connaissance analytique des œuvres classiques des différens styles. Ainsi , les gens qui jugent une œuvre d'art musical sans avoir les connaissances fondamentales spéciales, sont tout-à-fait semblables à ceux qui voudraient juger un ouvrage de littérature, et qui ne sauraient pas même lire. Les gens du monde peuvent juger sainement , comme disait Thibaut , d'une œuvre de peinture , parce que dans cette peinture il se trouve parmi les choses techniques des parties dont le sens commun peut juger , telles que l'imitation , l'expression , etc. ; mais en musique on n'a que le caprice de ses oreilles, et il faut convenir que , même pour des gens initiés

à la connaissance des procédés de l'art, il y a, dans leur jugement, des motifs étrangers à la valeur réelle et intrinsèque de l'œuvre jugée. Je me suis toujours représenté l'auditeur non musicien ou peu musicien, comme un spectateur devant un drame joué dans une langue étrangère qu'il n'entend pas. Il est ému par le geste et par l'accent, sans comprendre une seule parole. Eh bien! il y a dans le rythme musical, dans certains accords, dans certains effets d'instrumentation, dans certaines mélodies, quelque chose qui émeut cet auditeur, sans que son esprit puisse analyser ses sensations. Le musicien instruit recherche avidement les choses neuves et peu connues; le public, au contraire, aime ce qui ressemble beaucoup à ce qu'il a déjà entendu; et il est vrai de dire aussi, que le plaisir de retrouver un air déjà connu ou dont on se rappelle seulement des fragmens, a sa source dans la nature intime de l'âme. Nous sommes près de pleurer comme Rousseau, en entendant des airs au son desquels une mère nous aura bercés dans notre enfance; loin de la patrie, un chant national nous produit le même effet. L'homme très-versé dans la connaissance de l'art musical, est frappé par quelque passage original; il ne savoure toutes les beautés d'une composition, qu'après plusieurs auditions. Le moment de ses plus vives jouissances est celui où sa mémoire, conservant encore quelques phrases décousues, une nouvelle lecture ou une nouvelle audition les lui fait retrouver complètement dans leur disposition réelle.

Quand nous écoutons de la musique, le morceau marche, les phrases se succèdent; et, si l'on veut porter son attention sur ce qui est joué dans un moment, l'oreille se remplit de nouvelles choses qui se succèdent et forment confusion avec celles qu'on vient de remarquer. Mais, pour satisfaire à ce besoin de retrouver souvent la même idée, l'art musical, plus que tout autre, s'est fait un principe capital de l'unité dans la variété. Les plus grands chefs-d'œuvre offrent tous l'observation rigoureuse de ce principe; il faut admirer la manière dont les maîtres ont su traiter une idée musicale, toutes les transformations har-

moniques de caractère et d'expression qu'ils ont su lui donner. Afin de citer un exemple bien connu de cette habileté de style, je rappellerai le premier morceau de la symphonie en ut mineur, de Beethoven, où le motif se présente d'abord sans caractère, et devient ensuite, au bout de quelques mesures, d'un pathétique et d'un grandiose inouï.

On a vu par l'admiration que professaient pour les œuvres de leurs prédécesseurs, des hommes tels que Mozart et Beethoven, que ces œuvres valaient de l'or. On a vu aussi par l'exposition des difficultés de leur lecture musicale, que cet or était profondément enseveli, suivant l'expression de Thibaut. Du moment où tout le monde sera fortement convaincu de cette vérité, on aura le courage suffisant pour le déterrer et pour le mettre en lumière. Mais, bien que l'esprit des amateurs soit assez préparé pour entrer dans la voie historique, il ne faut pas se dissimuler qu'il y a encore beaucoup d'opposition à cette renaissance musicale, accomplie en Allemagne depuis plusieurs années, et cette opposition vient surtout de nos professeurs de musique, compositeurs et virtuoses, trop intéressés à éviter des comparaisons avec les grandes compositions des maîtres. Cependant, ce serait un beau rôle pour eux, que celui de rendre soi-même et de faire rendre hommage par les autres aux œuvres de génie et de pratiquer ainsi une espèce de culte aux dieux de leur art. Ils sont vraiment à plaindre, de ne pas éprouver cet enthousiasme religieux pour les immortelles inspirations des maîtres anciens.

J'ai vu Mendelssohn, que l'Allemagne actuelle considère comme son premier compositeur vivant. Ce jeune maître est sans doute hautement placé par ses œuvres; mais, ce que je trouve surtout d'admirable en lui, c'est son dévouement à rendre honneur aux grands génies de son art. Un jour, qu'après l'avoir entendu exécuter des compositions de S. Bach, sur l'orgue et sur le piano, je lui disais combien j'applaudissais au zèle qu'il mettait à faire apprécier ce vieux maître, il me répondit avec humilité : « Hélas ! Bach peut bien se passer de mon aide; il est assez grand tout seul. »

Non content de rendre ce genre d'hommage privé, Mendelssohn manifeste son admiration d'une manière tout-à-fait solennelle et publique. Voici ce que l'on a lu dans plusieurs journaux, il y a peu de jours.

— On écrit de Leipsick (Saxe), le 20 janvier :

« Le monument de Sébastien Bach , dont notre ville est redevable à M. Félix Mendelssohn-Bartholdy , vient d'être placé en face de l'école de Saint-Thomas , où cet illustre compositeur forma tant d'excellens élèves. Ce monument exécuté en marbre blanc de Carrare , d'après les dessins du célèbre peintre Bendemann , se compose d'une colonne bysantine couverte de riches ornemens , et dans laquelle est pratiquée une niche renfermant le buste de Bach. Il sera inauguré solennellement le 21 mars prochain , jour anniversaire de la naissance de Bach. A cette occasion , un grand festival sera donné dans notre ville , sous la direction de M. Mendelssohn-Bartholdy. »

Thibaut critique amèrement les amateurs et les professeurs qui frondent, avec une arrogance en effet très-misérable, ce qu'ils devraient honorer, et le méconnaissent aveuglément ; ainsi il est arrivé une fois à Paris, que tout l'orchestre d'un théâtre, qui avait même alors une grande réputation de mérite d'exécution, s'est moqué de la symphonie pastorale de Beethoven, chef-d'œuvre que le conservatoire se préparait à faire proclamer comme tel. Ces exemples heureusement deviennent de plus en plus rares, et on voit beaucoup d'amateurs s'approcher au moins de bonne foi et sans prévention des anciens chefs-d'œuvre. Pourquoi n'y trouvent-ils pas, d'abord, ce qu'ils ont droit d'espérer ? 1° C'est parce qu'il est très-difficile de comprendre, du *premier* coup, des œuvres dont le style diffère quelquefois entièrement de celles auxquelles notre oreille et notre goût sont habitués ; 2° parce qu'on lit ces œuvres anciennes avec une insuffisance de connaissances théoriques ; 3° parce que la manière dont on exécute un morceau à première vue (il s'agit ici de musique sérieuse), est dépourvue quelquefois d'exactitude, et toujours de cet accent ou de cette expression indispen-

sable pour son intelligence. La première lecture ou exécution d'un morceau est à son expression véritable ce qu'est l'épellation d'un écolier à la déclamation d'un acteur ou d'un orateur habile.

L'insuffisance de moyens nécessaires pour apprécier par soi-même le mérite de la bonne musique est si universelle, qu'on n'entend guère jouer ou chanter dans le monde que ce qu'on a appris par routine au théâtre ou dans les concerts, en écoutant un acteur ou un virtuose qui savait exécuter habilement. C'est ainsi que la plus misérable musique obtient souvent des succès populaires, quand des chefs-d'œuvre restent endormis sous la poussière. Aussi, je le répète, les grands virtuoses, sont parfois de grands coupables. Hiller, Listz, Mendelssohn, ne le sont pas, car ils se présentent hardiment dans un concert public, avec une fugue de Bach ! Tant pis pour ceux qui ne la comprennent pas. Il y a quelques années que Mendelssohn vint à Paris, au moment des concerts du conservatoire : il proposa à la commission, d'exécuter un concerto de Beethoven. La commission accepta cette offre avec hésitation, en faisant toutefois observer au jeune maître que ce concerto ne ferait pas beaucoup d'effet. A quoi Mendelssohn répliqua : « Vous croyez donc que je viens ici pour faire de l'effet sur des auditeurs inintelligents ? Je viens pour vous faire connaître un chef-d'œuvre ; peu m'importe ce qu'en penseront les ignorans ! » Si d'autres virtuoses avaient cette fermeté, s'ils employaient l'autorité de leur talent à répandre le goût de la bonne musique, ils seraient plus dignes d'estime qu'en cherchant à flatter le mauvais goût du public dans l'intérêt de leur fortune.

Le célèbre juriste de Heidelberg disait de ces derniers, qu'ils avaient un rôle facile en descendant au genre vaporeux, au genre passionné, au genre amoureux, en excitant par leur genre d'expression des idées immorales. En agissant ainsi, les artistes ne trouvent que trop de cordes qui résonnent facilement. Alors, que le public est bien accoutumé à un mauvais genre de musique, il devient despote pour l'artiste ; par conséquent,

on peut les comparer l'un et l'autre au mauvais estomac , sur lequel est une tête malade. La tête gâte l'estomac , et l'estomac gâte la tête. Déjà Platon s'élevait contre la musique corrompue. Qu'aurait-il dit devant nos airs , nos duos d'opéras , nos romances si tourmentées ?....

Il y a tant de gens qui ont foi au progrès en toutes choses , et qui croient le temps où ils vivent , supérieur au passé , qu'il est bon de leur dire que la musique , la peinture , la poésie , en un mot , les arts d'imagination ne se composent pas d'une suite de faits observés et successivement acquis , comme cela existe pour certaines sciences , et qui enrichissent chaque jour leur domaine. Nous avons des œuvres dramatiques pleines de passion , mais nous n'avons plus de mélodies naïves. Nous avons de grands opéras , mais nous n'avons plus de musique religieuse. Des compositions instrumentales admirables ont été créées de notre temps ; mais on n'a rien fait d'analogue aux grandes compositions vocales des deux ou trois derniers siècles. Avec nos orchestres formidables , nous ne produisons rien d'aussi solennel que l'hymne de Saint Ambroise , ou que certains chorals luthériens ?....

Ainsi , en parlant d'art , c'est-à-dire , de manifestation de l'imagination humaine , il ne faut pas dire *progrès* , mais plutôt *transformation* ; et ce sont ces transformations qui sont utiles et intéressantes à observer. En préconisant les ouvrages de nos devanciers , le savant amateur de Heidelberg n'avait aucune intention de déverser le mépris sur ceux de nos contemporains ; mais il voulait faire respecter le génie de nos pères. S'il faut que chaque classe de la société ait des jouissances à sa portée , s'il faut tolérance pour l'orgue de Barbarie , pour la contredanse , pour la simple romance , pour l'opéra , pour le charlatan qui appelle les paysans avec une clarinette et une grosse caisse , il n'est pas juste que les vrais amateurs soient seuls à souffrir des privations , et on doit leur pardonner de chercher les moyens de connaître les beautés de Scarlatti , de Marcello , de Hændel , de Bach , et d'exécuter leurs œuvres.

Un des grands obstacles à l'amélioration du goût , vient du mauvais esprit et de l'inaptitude en fait de musique , des journaux en général et même de certains journaux spéciaux. Encore faut-il reconnaître que l'état des choses est meilleur qu'il n'était il y a vingt ans et auparavant.

On sait que ces feuilles sont sous la direction plus ou moins patente de quelques éditeurs. Dès-lors , le *principal* but du journal est de louer la musique publiée par son directeur , et de médire de celle publiée par ses confrères. Si cela est pénible à considérer au point de vue de la morale publique , d'un autre côté on y a mainte occasion de rencontrer des doctrines funestes au point de vue de l'art. Ainsi , à propos du plain-chant et de l'ancienne tonalité , qui , pendant plus de vingt siècles , a suffi pour émouvoir *puissamment* les pays les plus civilisés de l'ancienne Grèce , de Rome et toute l'Europe , jusqu'à la fin du *xvi^e* siècle ; à propos de cette tonalité , dis-je , s'en rapportant aux sensations produites par quelques mauvais chantres de nos églises , on prononce le nom de *vagissemens* barbares , bons pour l'enfance de l'art ; on ose dire des œuvres de Palestrina , qu'elles ne pouvaient avoir quelque valeur que dans le siècle où elles ont été composées , etc. , et qu'elles ne méritent pas seulement aujourd'hui d'être critiquées. Énoncer de pareilles idées , n'est-ce point prétendre que le Parthénon , le Laocoon , le Gladiateur , sont de grossières représentations , bonnes tout au plus pour le temps grossier de Périclès ? Pourquoi ces savans Zoïles ne traitent-ils pas avec le même dédain Raphaël , Léonard de Vinci , Michel-Ange ou le Titien ? C'était aussi l'enfance de la peinture , que ce siècle de Léon X , si brillant , si riche , si plein de grands hommes et de grandes œuvres. Mais , au reste , après avoir vu appliquer pendant trois siècles dans un sens injurieux , l'épithète de gothique à nos plus belles cathédrales , devrions-nous nous étonner d'entendre traiter notre vieille musique avec dédain ?

On peut présenter de même une foule de preuves de décadence dans les œuvres de l'imagination. Si , par exemple , le voyageur en Italie compare la sculpture du Bernin à celle de

Ghiberthi, s'il rapproche les peintures de Raphaël de tout ce qu'on a fait depuis, s'il contemple les marbres du Parthénon ou le Laocoon, peut-il de bonne foi croire au progrès ? Malgré l'activité qui règne dans notre littérature, avons-nous fait, depuis deux siècles, une meilleure tragédie que celles de Corneille et de Racine, ou une meilleure comédie que celles de Molière ? Si nous mettons nos églises copiées des temples païens à côté des cathédrales du moyen-âge, pouvons-nous proclamer un progrès ? Tout ce que nous pouvons dire pour notre consolation, c'est que l'art se transforme. Il gagne d'un côté ce qu'il perd de l'autre. Trop heureux si la perte n'est pas plus forte que le gain !

Des écrivains légers, ayant l'habitude de parler avec aplomb de choses qu'ils ignorent, prétendent, dans leurs feuilletons, que les anciennes compositions musicales sont bonnes tout au plus à satisfaire des manies d'antiquaire ; mais, que nous importe ? Si ces écrivains avaient entendu ces compositions exécutées dans les *Singverein* de l'Allemagne, ils sauraient que les antiquaires qui les admirent avec enthousiasme, ne sont pas plus maniaques que ceux qui vont à Covent-Garden applaudir Skakespeare, au théâtre del Principe ou au théâtre Français, admirer Lope de Véga ou Molière ; que ceux, enfin, qui s'arrêtent dans le Louvre devant la Vénus de Milo, ou devant une sainte famille de Raphaël. Disons-le hautement, il n'y a que des Vandales qui puissent méconnaître ce qu'avaient de beau les chants d'enthousiasme des premiers chrétiens, les chorals que Luther employa dans sa Réforme, les pièces de clavecin que jouaient les belles dames de la cour de Louis XIV, les opéras que cette cour applaudissait, les oratorio qui ont valu à Hændel l'honneur de reposer à Westminster à côté des rois d'Angleterre, etc., etc. Mais si les partisans de la nouveauté ne se montraient tels que par besoin de rencontrer des choses originales, neuves, inconnues, eh bien ! qu'ils remontent dans le passé, qu'ils s'adressent aux œuvres merveilleuses de nos anciens compositeurs : ils y trouveront largement de quoi se satisfaire. Mais nous sommes assurés qu'ils ne le feront pas, car ils ont beau dire : ce n'est point la nou-

veauté qu'ils aiment, c'est *la mode* ; ce n'est point l'ennui qui les effraie, c'est le travail. Voilà les motifs de la prédilection qui domine de nos jours, et qui étouffe les voix qui s'élèvent isolément en faveur du beau réel.

Quelque faible qu'on puisse trouver la mienne, j'espère qu'on me rendra la justice de reconnaître qu'elle ne parle que sous la puissance de convictions profondes et sincères. Quand je rencontre, dans l'histoire de l'art, de ces hommes de génie dont les œuvres semblent avoir été inspirées de Dieu, je sens le besoin de m'incliner et d'adorer. Rappeler l'attention des musiciens distingués sur ces grands hommes, sur leurs grandes œuvres injustement méconnues, me semble un devoir impérieux à accomplir. Heureux si je pouvais faire partager à mes confrères et à mes amis ces vives jouissances que j'ai retirées de l'étude historique de la musique, et leur montrer l'importante nécessité de cet éclectisme que des personnes, ignorant sans doute la valeur des choses et des mots, voudraient faire considérer comme partant de points de vue trop exclusifs !

Passant des généralités ci-dessus à l'application, à des parties et à des questions spéciales de l'art, je ferai connaître, dans de prochains articles, les vues critiques et historiques de Thibaut sur la musique religieuse, sur l'instrumentation, sur les sociétés musicales, etc., conformément aux divisions établies dans les chapitres de son livre.

J.-B. LAURENS.

Poésie.

LES DEUX CŒURS.

Chanson Napolitaine.

En me promenant hier au rivage,
Où pendant long-temps à vous j'ai rêvé,
J'ai laissé tomber mon cœur sur la plage,
Vous veniez ensuite et l'avez trouvé.

A présent comment arranger l'affaire?
Les procès sont longs, les juges vendus;
Vous avez deux cœurs, et pourtant que faire?
Vous avez deux cœurs, et je n'en ai plus.

Mais quand on le veut, enfin tout s'arrange,
Et souvent un mal finit par un bien;
De nos cœurs entre eux faisons un échange:
Donnez-moi le vôtre et gardez le mien.

Alexandre DUMAS.

Bruxelles, Février 1843.*

SONNET.

A mon ami A. J.

Achille, vous avez remué de vos mains
Des armes de géants, glaives chevaleresques,
Comme nous en rêvons aux poings des vieux Romains,
Et comme on n'en voit plus qu'à Munich dans les fresques.

Vous avez déroulé mille vieux parchemins,
Feuilleté du passé les pages gigantesques,
De dix siècles entiers parcouru les chemins
Et réveillé des morts dans leurs tombeaux dantesques.

Dites-moi, maintenant, mon ami, dites-moi,
Vous, de qui l'œil penseur sur l'horizon des âges
De tant d'astres éteints a suivi les passages,

Savez-vous mieux que nous le comment, le pourquoi,
Et combien au sillon des hommes et des choses
Le temps a fait fleurir de vérités écloses?

André VAN HASSELT.

* Au moment où nous mettions sous presse les vers d'Alexandre DUMAS, nous avons reçu de notre collaborateur, M. André VAN HASSELT, l'un des plus harmonieux poètes de la Belgique, auteur d'un charmant volume de vers, intitulé : *Primevères*, et d'une foule d'autres écrits dont nous aurons occasion de parler dans notre article sur l'*État actuel de l'art et de la littérature* chez nos anciens compatriotes, un article fort remarquable, concernant les vieilles écoles d'architecture et de peinture de son pays. Cet article était accompagné des vers ci-joints. Nous sommes heureux de les donner à nos lecteurs : ils leur montreront d'avance ce qu'est l'article de notre collaborateur, et comme pensée et comme style.

A. J.

Quand j'étais Poète.

Ah ! mon Dieu , pourquoi donc se sont-elles fanées ,
Les odorantes fleurs de mes jeunes années ,
Qui croissaient dans mon cœur pacifique et fervent ?
Pourquoi donc faites-vous mes lèvres attiédies ,
Mon âme moins docile aux saintes mélodies ,
Mes tristes sens battus de l'orage et des vents ?.....

J'aimais , j'aimais le sylphe assoupi sur la rive ,
Sous un dais frémissant de verdure et de fleurs ;
J'aimais le vent du soir qui doucement arrive ,
Comme l'aile de Dieu , pour embaumer nos pleurs.

J'aimais l'astre des nuits penché sur la vallée ,
Des mondes écoutant le merveilleux accord ,
Ou la voix du ruisseau timide et modulée
Murmurant , murmurant et murmurant encor.

J'aimais ces lendemains qu'illumine la veille ,
Ces rêves émanés du céleste séjour ,
Songes au bout desquels , en priant , l'on s'éveille
Sur un lit rayonnant d'espérance et d'amour.

J'aimais , loin des cités à la pompe éphémère ,
A chercher dans mon cœur tout ce code pieux
Que la bouche , le sein , les genoux d'une mère
Apprennent à l'enfant dès qu'il ouvre ses yeux.

J'aimais des harpes d'or les chastes harmonies ,
L'écho mystérieux des temps évanouis ,
Des paupières en deuil les larmes infinies ,
Les regards dans le ciel sans cesse épanouis.

Et ces vierges que Dieu sur la terre a semées ,
Dans l'aurore exhalant leurs soupirs et leurs vœux ,
Savourant sans orgueil, le plaisir d'être aimées ,
Ou jouant sous l'ombrage avec leurs longs cheveux.

J'aimais tout ce qu'on aime au printemps de la vie ,
Alors que l'homme croit et ne raisonne pas ,
Alors qu'à ses banquets un ange le convie ,
Alors que l'avenir retentit sous ses pas.

JOSEPH BARD.

Beaune, Février 1843.



BULLETIN LITTÉRAIRE.

APOLOGIE DE L'ÉCOLE MÉDICALE DE MONTPELLIER, *en réponse à la lettre écrite par M. PEISSE à M. le docteur LORDAT.*

In-8°, Montpellier, Castel, libraire.

Ce travail, d'un de nos plus illustres professeurs, est sans contredit l'une des pièces les plus curieuses de la discussion entamée depuis long-temps entre lui et M. Peisse, rédacteur de la *Gazette médicale* de Paris, discussion qui ne semble pas près de finir; car, pendant que nous essayons de faire connaître ici à nos lecteurs l'apologie tracée par M. Lordat, M. Peisse répond déjà en plusieurs feuillets à cette *apologie* dans la *Gazette médicale*. L'origine de cette discussion vient d'une phrase de M. Peisse, relevée par M. Lordat. Le spirituel rédacteur de la *Gazette médicale*, dans son excellente traduction des *Fragmens de philosophie* de William Hamilton, avait jeté dans la préface cette assertion beaucoup trop étendue, selon nous, pour être entièrement vraie, que l'École de médecine de Montpellier s'était tellement attachée à la métaphysique, qu'elle en avait souvent oublié la médecine. M. Lordat y répondit dans le *Journal de la Société de médecine-pratique* de Montpellier. Son adversaire répliqua par un feuillet : de là est née l'*Apologie*.

Dans sa réponse à la première réfutation de M. Lordat, M. Peisse s'étonne avec modestie qu'une remarque aussi courte et aussi insignifiante que la sienne, lui ait mérité l'honneur de rencontrer un adversaire aussi respectable que M. Lordat. L'École de Montpellier aurait fait, selon lui, beaucoup plus de bruit qu'il ne fallait pour si petite chose, etc. M. Lordat commence par réfuter ces observations préparatoires de M. Peisse, et il lui demande comment, si le propos était insignifiant, il peut en devenir l'avocat et y trouver l'occasion d'une amère censure. « Quel peut être le sentiment qui vous a suggéré de plaider, dit l'illustre auteur de la *Perpétuité de la médecine*?... Je me garde bien de penser que vous avez voulu punir l'École d'avoir eu raison contre vous, quand elle se défendait. Je crois deviner un motif plus digne de votre âme. Vous avez un goût

décidé pour cette École, que vous n'avez pas contemplée ou épiée de près, mais seulement entrevue de très-loin. Vous craignez de l'adopter définitivement, parce que vous la soupçonnez de quelques défauts : c'est une fille à marier assez avenante ; mais vous avez quelques craintes. Vous ne connaissez pas un seul fait déterminé qui soit défavorable à sa réputation ; mais vous êtes persuadé qu'elle lit des romans. Or, l'expérience nous a prouvé que cette lecture a gâté beaucoup de jeunes personnes, et leur a rendu l'esprit chimérique. Vous formez un seul vœu : c'est qu'on vous démontre que vos doutes sont mal fondés. En vous supposant dans cette disposition, je vais me résoudre à tenter une apologie de notre École, etc. » M. Lordat résume ensuite les reproches de M. Peisse en six chefs d'accusation distincts, et il les réfute successivement.

Pour le premier, que l'École de Montpellier a l'esprit et les tendances de l'École platonicienne, M. Lordat répond que tout en aimant Platon, l'École aime encore plus la vérité, et que si les noms de Platon et d'Hippocrate ont été pour elle des enseignes de ralliement, quelques *pièces honorables* de blason, elle ne s'est pas engagée à se conformer à tous les *meubles* de leurs armoiries ; que si l'École de Montpellier a suivi avec fidélité quelques règles de la philosophie naturelle de Platon, elle s'est rendue indifférente pour des opinions qui ne sont point immédiatement liées avec la science médicale ; que, quand elle a manifesté de la sympathie pour la philosophie platonicienne, elle était majeure et très en état d'en choisir les principes ; l'adoption de ces principes n'a donc été faite que *sous bénéfice d'inventaire*, etc.

Pour le reproche de paresse, conséquence naturelle de l'esprit platonique, suivant M. Peisse, M. Lordat le repousse avec énergie, en engageant son spirituel adversaire, à jeter les yeux sur la collection des éloges des académiciens de Montpellier, sur les ouvrages de l'École, depuis Bordeu jusqu'à nous.

« Montpellier, dit ensuite M. Peisse, séparée qu'elle est géographiquement des grands centres d'activité scientifique qui se sont formés depuis plus d'un demi-siècle, s'est trouvée ainsi peu à peu dans une sorte d'isolement intellectuel. Au lieu de suivre ces grands mouvemens qui se font autour d'elle, ou du moins d'y participer, elle se contente de les observer de loin et de haut ; elle ne les considère que comme des agitations désordonnées de la curiosité humaine, comme une tempête passagère au milieu de laquelle sa doctrine, semblable à la barque de saint Pierre qui ne peut pas périr, peut bien être ballottée, mais non submergée. »

A ces déclarations d'immobilité, M. Lordat réplique : « A vous entendre, Monsieur, on dirait que Montpellier est à Sainte-

Helène ou vers la terre de Dièmen. Le *centre d'activité scientifique* est assez bruyant et assez influent pour faire sentir tous ses mouvemens à l'extrémité du rayon qui aboutit ici. A cela près, si je ne vous savais pas l'intention de nous reprocher la paresse, je serais incertain si la manière d'agir que vous nous supposez est un blâme ou une exhortation.

» Mais ce que je vois dans votre passage, c'est que vous n'avez pas la moindre idée de ce qui se passe dans notre École. Le *centre d'activité scientifique*, semblable à un araignée, étend sa toile dans toute la sphère où il veut exercer son pouvoir ; mais c'est par des intentions bien différentes. L'araignée égoïste n'a produit et disposé les fils que pour savoir tout ce qui se passe dans tous les points et qui peut l'intéresser ; mais le *centre d'activité scientifique*, plus généreux, quelques-uns disent plus présomptueux, prétend répandre partout des lumières, plus même qu'on en a besoin, et ne veut rien savoir de ce que l'on pense aux extrémités de son réseau.

» En conscience, pouvez-vous savoir directement si nous sommes paresseux ou laborieux ? Si, au lieu de vous en rapporter à votre prétention sur le platonisme que vous nous imposez, vous vous donniez la peine d'examiner les lieux, les hommes et les choses, vous seriez tout confus en voyant la différence qui existe entre la réalité et votre croyance. Vous verriez que notre École a épié tous les instans du *grand mouvement* dont vous parlez, qu'elle en a examiné toutes les actions, qu'elle n'a jamais manqué de les apprécier, etc. »

Ici M. Lordat, nous l'avouons avec plaisir, nous semble avoir mille fois raison. Certes, Paris offre au travail beaucoup plus de ressources que la province ; certes, il y a dans ce vaste foyer de la centralisation, où toutes les intelligences viennent converger vers ce but commun, le progrès, une animation, une chaleur qui n'existent pas ailleurs au même degré. Mais, est-ce à dire pour cela que tout ce qui n'habite pas entre Montmartre et Vaugirard, ne puisse être pas au courant du progrès ? que la science, une fois sortie de la barrière d'Italie, passe à l'état de ces yeux, de nous ne savons quelle comédie, qui étaient assez beaux pour *des yeux de province* ? — Évidemment non ; mais on le croit à Paris, et M. Peisse en le disant a été indiscret. Nous croyons, en effet, que ce n'est pas son idée personnelle. Elle vient de plus haut ; mais elle n'en est pas moins erronée, et il est désolant de voir des esprits aussi distingués que celui auquel nous répondons, adopter et répandre de pareilles fadaïses. Aussi, approuvons-nous complètement le raisonnement de M. Lordat, lorsqu'il ajoute :

« Pour vous, Monsieur, notre maison ressemble assez à celle

des *Femmes savantes* : Chrysale se plaint hautement , et il n'a pas tort ; sa femme, sa sœur, sa fille aînée ne portent aucune attention aux affaires ; les domestiques en font à leur tête ; la cuisine est détestable. Le bon homme est mal soigné , mal nourri. S'il crie contre la science des femmes , il est donc excusable. Mais vous , Monsieur , de quoi vous plaignez-vous ? Avez-vous examiné les hopitaux confiés aux médecins élevés dans cette École ? Avez-vous entendu des doléances contre eux ? Avez-vous inspecté la pratique de ces hommes , leurs cahiers , les relevés de leurs salles ? Avez-vous lu ou entendu leurs consultations , et avez-vous trouvé , ou une lacune , ou une incohérence entre le diagnostic , les indications , les méthodes et les moyens ? Ont-ils ignoré quelque pratique digne de remarque ; ou bien ont-ils négligé de motiver l'adoption , le rejet , le renvoi de celles qu'ils connaissaient ? C'est d'après cela que nous apprécions nos confrères ? Est-ce que , dans tout jugement , on n'est pas rigoureusement obligé de mentionner les motifs ? Nulle part , pas plus ici qu'ailleurs , les sept dons du Saint-Esprit ne sont accumulés dans aucun des membres d'une société ; mais si leur nombre est considérable , ils peuvent constituer cette perfection dans ce tout collectif , etc. » — Il nous semble , ou nous nous trompons fort , qu'il n'y a rien à répondre à cette réfutation de M. Lordat.

Plus loin , M. Peisse adresse les reproches suivans à l'École de Montpellier :

« Cette École produit , avec une fécondité vraiment merveilleuse , des intelligences élevées , de beaux-esprit , des écrivains supérieurs , des philosophes-médecins , plutôt que des médecins-philosophes. Mais les travaux d'application , les recherches de fait et de pratique , les essais de thérapeutique , les découvertes de détail , les études particulières et spéciales , qui seules peuvent mettre les principes au service de l'art(car l'art vit de particularités concrètes et de spécialités , puisqu'il s'exerce sur des individualités que la science pure , chose abstraite , n'atteint pas et ne saurait atteindre) ; tout cela , dis-je , nous vient d'ailleurs , et c'est de tout cela qu'on peut et doit attendre l'extension du pouvoir du médecin sur la nature , c'est-à-dire le perfectionnement de l'art de guérir , qui est le but suprême de la médecine. »

M. Lordat repousse vivement ces accusations. Il demande si Sauvage , Astruc , l'auteur de la *nouvelle Mécanique des mouvemens de l'homme et des animaux* ; Le Roy , Venel , précurseur de la chimie moderne ; Chaptal , Fouquet , Berthe..... sont de beaux esprits ?

M. Lordat ajoute :

« Un homme n'est médecin que lorsqu'il a su appliquer aux faits anthropologiques toutes les règles de la philosophie naturelle

dont ils sont susceptibles. Quand il mérite ce titre, il est philosophe comme le voulait Hippocrate. Ajouter l'épithète de philosophe au nom de médecin, c'est ou tomber dans un pléonasma, ou c'est dire qu'il possède une philosophie de surrogation.

« Je puis vous garantir qu'on n'enseigne dans notre École que la philosophie indispensable. Je l'avais dit ailleurs : — « de cosmologie, de cosmogonie, de psychologie rationnelle, de théologie, de téléologie, il n'en est question que pour répondre catégoriquement. » Quant à la philosophie morale, on n'entend parler ici que des préceptes de ce genre inscrits dans le Code médical d'Hippocrate. Vous n'exigez pas sans doute que nous retranchions de ses livres ses conseils de probité, d'humanité, de décence, de délicatesse, avec autant de soins que Sandon et Jouvenen ont retranché d'Horace les passages licencieux. Tout le reste n'est enseigné dans notre École, que par l'exemple, etc. »

M. Lordat n'emploie pas moins d'habileté à combattre successivement les autres accusations de M. Peisse, savoir *que l'École de Montpellier est persuadée qu'il n'y a plus rien à faire en médecine; — qu'elle n'aime pas le progrès; — qu'elle est stérile, etc.*

Pour répondre à ce dernier paragraphe, M. Lordat s'exprime ainsi :

« J'avais envie de vous présenter la liste des produits de l'industrie de notre École depuis cinquante ans. Vous y auriez trouvé des préparations pharmaceutiques nouvelles, des *auxilia* inusités, des instruments chirurgicaux très-ingénieux, des moyens métasynchroniques plus étendus et mieux appliqués, des méthodes opératoires spéciales, une connaissance plus exacte de certaines maladies, des indications et des moyens relatifs autrefois inconnus, des déductions biologiques rigoureuses, propres à justifier des pratiques autrefois empiriques et à suggérer des méthodes nouvelles, non-seulement de thérapeutique, mais encore de thérapie générale. Mais j'ai craint de me trouver dans la condition d'un commis-voyageur qui vient offrir ses articles à un consommateur blasé, dédaigneux de tout. S'il vous arrive jamais de sentir le désir de connaître sérieusement les travaux de notre École, plusieurs de ses membres s'empresseront de vous satisfaire, et j'ose croire qu'ils pourront vous surprendre, etc. »

Tel est le fond, exposé cependant d'une manière incomplète, du travail de M. Lordat. Partout la pensée de l'illustre professeur est bienveillante pour son jeune rival, quoique sévère pour ses doctrines. Partout son style est admirable d'esprit, de vivacité, et plein, en même temps, d'une bonhomie qui porte avec elle la conviction et témoigne de la bonne foi de son auteur. Nous ne ferons à M. Lordat qu'un seul reproche; c'est celui de ne pas plus aimer, selon son expression, « à communiquer avec

les particuliers par la voie des journaux que par celle des huissiers, et de craindre la galerie. »

Quand on a, comme M. Lordat, à son service, le style, la pensée et la science, quelque spirituel que soit l'adversaire auquel on répond, et M. Peisse l'est beaucoup, on n'a rien à redouter. L'École de Montpellier, et en général la province, devrait d'ailleurs rejeter bien loin aujourd'hui, cette modestie qui n'est plus de notre temps. C'est pour n'avoir pas depuis longues années su convenablement confier aux mille organes de la presse quotidienne, et ses idées et ses recherches, qu'elle a laissé concevoir d'elle à Paris, la fausse idée que M. Peisse n'a fait qu'énoncer publiquement, mais qui est là-bas en secret dans toutes les têtes. Aujourd'hui, l'École de Montpellier, qui compte pourtant dans son sein tant d'hommes distingués, est envahie, débordée, méconnue; mais qu'elle se mette une bonne fois au travail; qu'elle fasse gémir la presse, cet instrument de lumière et de diffusion, et nous verrons si Paris ne sera pas obligé de s'arrêter dans son dédain, et de convenir que si le savoir-faire de la capitale est beaucoup, le savoir de la province *vaut bien, lui aussi; quelque chose*. Nous engageons donc M. Lordat à continuer. Qu'il défende ses foyers; qu'il relève son drapeau; nous lui promettons dans ce combat aide et assistance.

ÉLOGE HISTORIQUE DE A.-P. DE CANDOLLE: par FÉLIX DUNAL.

Montpellier, 1843.

M. Dunal, doyen de la Faculté des sciences de Montpellier, vient de publier *l'Éloge historique de M. De Candolle*, qu'il avait lu à la séance solennelle de rentrée des Facultés, le 8 novembre 1842. Ce discours rapporte avec fidélité la vie et les travaux de M. De Candolle. Prenant ce savant illustre à ses premières années et ne le quittant qu'à la mort, M. Dunal nous trace le tableau rapide de cette vie si bien remplie, si occupée, si utile; il nous montre successivement De Candolle à Paris, à Montpellier, et enfin à Genève, sa patrie, ville savante, dont l'affection le vengea dignement des offenses qu'il avait eu à souffrir dans le Midi, lors des réactions de 1816.

Comme un discours ne s'analyse pas, nous nous bornerons à dire que celui de M. Dunal est aussi bien pensé qu'écrit; que son auteur l'a fait suivre d'une bibliographie des travaux de M. De Candolle, où l'on ne trouve pas moins de 179 indications d'ouvrages ou mémoires sortis de sa plume; mais nous citerons deux anecdotes racontées avec

esprit par M. Dunal, et qui font honneur à la fois à M. De Candolle et à Genève.

« Pour montrer, dit le savant doyen de la Faculté des sciences, quel amour la population de Genève portait à De Candolle, pour donner une idée de la considération dont il jouissait et de son heureuse influence, il me suffira de citer deux faits remarquables. Il proposa de créer un jardin des plantes sur un emplacement très-approprié à cet usage : en quelques semaines, 500 souscriptions produisirent une somme de 89,000 florins pour fonder cet établissement, que De Candolle a dirigé jusqu'à sa mort.

» Dans une autre circonstance, il reçut une preuve non moins remarquable de l'intérêt que ses concitoyens prenaient à tout ce qui l'intéressait, et du plaisir qu'on avait à lui être agréable. Le gouvernement de Charles IV avait envoyé deux botanistes espagnols, Moçifio et Sessé au Mexique, pour en faire la Flore, comme il avait chargé Ruiz et Pavon de celle du Pérou. Une collection de dessins originaux de plus de treize cents espèces de plantes, la plupart nouvelles, faits au Mexique d'après nature, avait été apportée en France par un de ces botanistes, Moçifio, que les malheurs de sa patrie avaient forcé de chercher un asile à Montpellier. Là, il confia à De Candolle ses dessins pour les décrire et les garder. De Candolle les emporta avec lui à Genève. Quelques années après, ces dessins lui furent redemandés. De Candolle témoigna à quelques personnes le regret qu'il avait de voir partir cette précieuse collection, qui allait peut-être se perdre dans quelque coin obscur de l'Espagne. On lui dit qu'il serait très-facile de les copier promptement, et à l'instant on organisa un bureau où ces dessins étaient distribués aux nombreux artistes et amateurs de la ville, qui, en huit jours, eurent fait d'excellentes copies. Les dessins originaux partirent, et une collection aussi utile et plus précieuse pour De Candolle resta à Genève. De Candolle ne racontait jamais ce trait de l'affection de ses concitoyens, sans que ses yeux ne se remplissent de larmes d'attendrissement. »

On nous permettra de citer également l'anecdote qui suit :

« Un jour, c'était en 1811, nous étions partis de Brioude de très-grand matin dans une mauvaise voiture, traversant un pays sans intérêt : j'avais l'âge heureux de 20 ans ; le repos de la nuit ne s'était pas assez prolongé pour moi ; je cédai au sommeil. A mon réveil,

De Candolle me surprit agréablement, en me récitant un apologue plein de grâce qu'il venait de composer. Le voici :

On lit dans maint savant auteur,
Qu'un certain roi de Perse ayant quitté le trône
Sans disposer de sa couronne
Et sans laisser de successeur,
Tous les satrapes d'importance
Qui par leur rang, leurs exploits, leur naissance,
A ce grade suprême avaient de justes droits,
Ne sachant pas comment fixer leur choix,
Convinrent entre eux tous d'une méthode unique,
Assez fausse, il est vrai, mais qui prit grand'faveur
Chez un peuple plus qu'héritique
Et du soleil fervent adorateur.
Il fut conclu qu'en certaine journée
Celui d'eux qui pourrait montrer à l'assemblée
Du soleil le premier rayon,
Sur ses rivaux obtiendrait la couronne,
Tout comme si de sa personne
Le Dieu lui-même eût fait l'élection.
Au jour nommé, le peuple des satrapes,
Car il est du peuple partout :
Il en est chez les grands, chez les rois, chez les papes,
Chez les savans et chez les gens de goût ;
Le peuple des satrapes, dis-je,
Au lieu du rendez-vous, avant l'aube rendu,
Tourné vers l'orient, œil fixe, cou tendu,
Au risque d'y prendre un vertige,
Et non sans quelque émotion,
Contemplait, sans bouger, la place fortunée
Où le soleil, par son premier rayon,
Devait fixer sa destinée.
Un seul d'entr'eux regardait le couchant,
Tournant le dos à l'aube matinale :
Il est fou, disait-on ; quelle erreur sans égale !
Se flatte-t-il apparemment
Que pour lui le soleil se lève à l'occident !
Cependant du sein d'Amphitrite
Le soleil sort avec lenteur ;
Soudain sa première lueur
Sur les monts opposés se projette au plus vite.
Alors le satrape futé,
Qui retournait le dos à l'assemblée,
Le voit, le montre à la tourbe étonnée.
On rend justice à sa sagacité,
Du vrai génie ordinaire apanage ;
Aussitôt on lui rend hommage,
Et de la Perse il est proclamé roi.
Que ce récit soit pure fantaisie,
Ou qu'il mérite entière foi,

C'est ce dont peu je me soucie.
 L'histoire de l'antiquité
 Peut-être n'est au fond que fable convenue.
 En a-t-elle moins mérité
 D'être par tout pays connue ?
 Que je rencontre un sens ou moral ou piquant
 Dans un récit d'ailleurs tant soit peu vraisemblable
 Je le reçois pour véritable ;
 Le reste m'est indifférent.
 Pourvu qu'elle soit agréable,
 Je ne crains point la fiction.
 Je n'imité jamais gens de ma connaissance
 Qui coupent sans remords une narration
 Pour adresser au conteur en souffrance
 L'impertinente question :
 C'est-il bien vrai, Monsieur, en conscience ?
 Je réserve ma défiance
 Pour les romans trop langoureux ,
 Pour les auteurs pétris de suffisance
 Ou pour les parleurs ennuyeux.
 L'histoire du satrape à mes yeux est fort sage ,
 Car j'y vois la fidèle image
 Du sort parmi nous apprêté
 Aux amans de la vérité.
 Vérité ! pour te voir, il faut plus qu'on ne pense
 Craindra les préjugés que l'on suce en naissant :
 Se défier de l'apparence,
 Et retourner le dos au vulgaire ignorant.

Nous devons remercier M. Dunal de nous avoir fait connaître ces
 jolis vers. Nous savions bien que De Cándolle avait été un grand bota-
 niste, mais nous n'avions jamais soupçonné qu'il eût été poète.

— RELIQUIÆ ANTIQUÆ, ou *Pièces de différens siècles, tirées des
 manuscrits du moyen-âge et publiées par THOMAS WRIGHT et JAMES
 ORCHARD HALLIWELL.*

Londres, Pickering, in-8°.

M. Thomas Wright, l'un des auteurs de ce livre, membre de la
 Société royale des antiquaires de Londres, et depuis deux mois nommé
 membre correspondant de l'Académie des inscriptions, est très-certai-
 nement un des hommes qui ont le plus fait depuis quelques années,
 nous ne dirons pas seulement en Angleterre, mais en Europe, pour l'ar-
 chéologie du moyen-âge. Publicateur infatigable, on lui doit d'avoir mis
 au jour un *Recueil d'anciens mystères latins* du XIII^e siècle (Londres, Ni-
 chols and son, 25, Parliament street;) d'après les manuscrits du

Musée britannique et les bibliothèques d'Oxford, de Cambridge, de Paris, de Vienne : — l'*Apocalypsis Galliæ episcopi*, poème latin attribué à Gauthier Mapes ; — les *Chansons politiques* de l'Angleterre, publiées par lui pour la *Cambden society* ; — le *Bestiaire de Philippe de Thaun*, en anglo-normand ; — une Grammaire anglo-saxonne, etc. Ce n'est point de ces publications déjà anciennes, que nous venons entretenir nos lecteurs ; mais d'une autre toute récente qui nous paraît peut-être plus intéressante encore, car son cadre est plus étendu.

Depuis trois ans, M. Wright s'est associé avec M. James Orchard Halliwell, auquel on doit un curieux travail sur le John Falstaff, de Shakespeare ; une publication relative aux sciences exactes pendant le moyen-âge et intitulée : *Rara mathematica*, etc. Poursuivant leur entreprise avec courage, ces deux laborieux érudits viennent de terminer le premier volume des *Reliquiæ antiquæ*, et nous en rendrons compte avec d'autant plus de plaisir, qu'il intéresse la France à plus d'un titre. En effet, parmi les 180 pièces différentes qui composent leur volume, il y en a un certain nombre en français de différents siècles, qui peuvent jeter quelques lumières sur nos usages, notre littérature, notre vieille langue. Ainsi, à la page 134, nous trouvons un dialogue (une sorte de *tenson*) en anglo-normand, tiré des manuscrits de la bibliothèque Bodléienne, lequel a lieu, au sujet de la *croisierie en terre seinte*, entre Sire Henry de Lacy, comte de Nichole, et Sire Gauthier de Bybelesvorthe. Cette pièce est intéressante, en ce qu'elle donne, comme celle du *croisé et du non croisé*, de Rutebeuf, les raisons qu'au moyen-âge on faisait valoir pour ou contre les croisades. Il y a bien pourtant quelque chose de personnel dans le refus que fait le comte Henry d'aller en terre sainte :

Il me covient ci demurrer
Pur ma douce amie honorer.

Aussi, le Sire Gauthier ne manque-t-il pas de lui dire qu'il est fou de s'arrêter par de tels motifs, et d'abandonner pour des regards de femme, celui

Qui fust de un gayve au quer enpeint,
Et de cler saunc son beau cors teint
Pur vus du fu d'enfer getter.

A la page 162, nous trouvons aussi en anglo-normand une satire contre les femmes, tirée d'un manuscrit du *xiii^e* siècle de la bibliothèque royale au Muséum britannique. Le Trouvère y adresse aux dames

de son temps de violens reproches. « Elles portent, dit-il, sur la tête des ornemens si hauts, qu'elles ressemblent à *bestes cornues*... Quand elles sont à table, elles ne s'occupent pas de manger, mais de parler, de regarder les assistans, les écuyers, et surtout de se faire admirer :

Ke plus est regardée, cele porte le pris ; »

c'est-à-dire : Celle-là emporte le prix qui est la plus regardée. On voit que ce tableau serait encore, moyennant quelques légères variantes, applicable à notre époque. Cependant le Trouvère poursuit : « Vont-elles à une fête, elles n'y dorment pas comme elles le font à la messe ; puis, quand elles rentrent à l'hôtel, qu'elles ont ôté les ornemens de leurs têtes, alors celle-là devient si laide qui paraissait la plus fraîche,

Ke le marchant se repend ki acheta cele beste. »

L'expression est peu flatteuse, mais je prie mon lecteur de croire que je la rapporte textuellement, et si le vers du vieil auteur est démesuré comme rythme, il a du moins le mérite de la franchise, ce qui est bien quelque chose.

A la page 201 des *Reliquiæ*, nous trouvons dans un manuscrit de la bibliothèque Harléienne, un hymne à la Vierge en anglo-normand, mêlé de latin. Voici la première strophe de cette pièce bizarre :

En mai ki fet flurir les prez,
Et pullulare gramina,
 E cist oysels chauntent assez
Jocunda modulamina,
 Li amaunt ki aiment vanitez
Quærent sibi solamina,
 Je met ver wus mes pensers,
O gloriosa domina.

Les troubadours ont eux-mêmes employé quelquefois cette forme, et nous la rencontrons chez les premiers poètes italiens, espagnols et portugais. Ce mélange bizarre paraissait probablement à nos aïeux quelque chose de séduisant ou de savant.

Les pages 310 et suivantes contiennent un long fragment de poème français du *xv^e* siècle, sur la Fauconnerie. Le meilleur faucon est celui qui est :

De large siege bas assis.

Il faut également qu'il possède :

Les ongles noir comme corbeau.

Jambe courte et un poy grossette ;

Cuisse de faisant rondelette,....

Granz narines, hardi visage

A manière d'aigle sauvage, etc.

Viennent ensuite de nombreux préceptes sur l'art de la vénerie aujourd'hui si oublié.

Enfin, un fragment en prose française, tirée d'un manuscrit de la bibliothèque Lansdovienne, nous décrit *les propriétés du vin de Dieu*.

Le vin de Dieu ! certes, voilà un vin qui doit être délicieux. Voyons ce qu'en dit notre vieil auteur qui, pourtant, ne l'avait pas goûté. « Ce vin a l'âge du soleil ; il croît sur une montagne où jamais la vigne ne fut semée. En ce vin il y a vingt lettres ; ce sont trois B, trois C, trois N, huit F. Les trois B signifient qu'il est Bon, Bel et Blanc ; — les trois C qu'il est Court, Cresp (*sic*) et Cler ; — les trois S qu'il est Sein, Sade (*suavis*, doux) et Savoureux ; — les trois N qu'il est Net, Nais (*vrai*) et Naturel ; — les huit F, qu'il est Fin, Frais, Froid, Fort, Fumant, etc. » Tel est à peu près (sauf le langage que je rajeunis) la description de la cave du Seigneur, donnée par un Trouvère en goquette. Nous ne prétendons forcer personne à admirer cette description ; mais c'est du moins un exemple, entre mille, des sujets bizarres sur lesquels se portait l'imagination de nos pères.

Si maintenant nous voulions entrer dans les mêmes détails pour les pièces anglo-saxonnes, latines et anglaises des différens siècles, qui se trouvent dans les *Reliquiæ antiquæ*, il nous faudrait citer des drames, des satires, de prédictions, des prières, des glossaires en toutes langues, des légendes, des vers burlesques, des proverbes, des sermons joyeux, etc. On nous permettra de réserver cela pour l'examen que nous ferons plus tard du deuxième volume, lorsqu'il sera complet, et de terminer ces indications rapides des pièces, jusqu'à présent inédites, que contient le curieux travail de MM. Wright et Halliwell, par un fragment latin qui se trouve à la page 127 du volume que nous avons sous les yeux, et qui est tiré d'un manuscrit de la bibliothèque du collège du *Corpus Christi*, à Cambridge. Cette petite pièce a la prétention de tracer, par un seul mot, le caractère de chaque peuple. Ainsi, elle dit : « Invidia Judæorum ; ira Britonum ; perfidia Persarum ; spurcitia Sclavorum ; fallacia Græcorum ; rapacitas Romanorum ; astutia Ægyptiorum ; prudentia Hebræorum ; sævitia Sarcenorum ; gula Gallorum ; largitas Longobardorum ; sobrietas Gothorum ; crudelitas Hunorum ; sagacitas Caldæorum ; immunditia Sabi-

norum ; ingenium Africarum ; ferocitas Francorum ; stultitia Saxorum ; hebetudo Bavariorum ; luxuria Vascanorum ; vinolentia Hispaniarum ; hospitalitas Britonum ; libido Suevorum ; duritia et superbia Pictavorum. »

Nous sommes certains que toute l'Europe consultée s'inscrirait aujourd'hui en faux contre ces dénominations, et que les peuples modernes, dans l'orgueil que leur causent les progrès auxquels ils sont parvenus et la civilisation extrême à laquelle ils tendent, soutiendraient qu'ils n'ont plus, à cette heure, que les vertus opposées aux vices que signale le vieux Trouvère. Si c'était une vérité, on pourrait se consoler de l'immodestie de cette opinion ; malheureusement il y aurait beaucoup à parier que ce ne serait qu'une erreur de plus.

H

CHRONIQUE.

Après notre premier Numéro, quelques âmes charitables qui savent que le grand secret de ne pas mal faire est de ne rien faire, sont venues spontanément nous trouver pour nous avertir que deux de nos articles faisaient grand bruit dans Montpellier, et indisposaient, à les entendre, tout le monde contre nous. Le premier était celui de notre collaborateur, M. Renouvier, sur un tableau du *Musée-Fabre*. Cet article ne tendait à rien moins, disait-on, qu'à déprécier notre collection. Il lui enlevait d'un seul trait de plume, une de ses plus grandes richesses : « Ce n'était pas là, ajoutait-on, du patriotisme local, etc., etc. » Nous espérons, que nos lecteurs auront pensé comme nous, et que l'article de M. Renouvier leur aura paru très-modéré, très-décent, très-convenable. S'il était interdit d'examiner avec bonne foi et d'un esprit désintéressé une question aussi naturelle, aussi simple, que celle de l'attribution d'une œuvre d'art, la presse n'aurait qu'à se taire, et le patriotisme, local ou non, serait une véritable peste au lieu d'être une excellente chose. Il faut d'ailleurs se souvenir du dicton antique : *Amicus Plato, sed magis amica veritas*.

Quant à notre second article, il s'agissait des dix premières lignes de notre chronique, concernant l'église de Gigan. Au dire de nos détracteurs, nous avions attaqué Monseigneur l'Evêque, MM. les Curés de Montpellier et du diocèse; enfin, le parti prêtre (c'est l'expression peu honnête dont on s'est servi) était furieux.

Nous avouons naïvement ne pas croire un seul mot de ces prétendues tempêtes, à propos de quelques phrases où nous rendions implicitement à Monseigneur l'Evêque, en rappelant sa circulaire récente en faveur de nos monumens religieux, une justice que nous aimons à lui rendre hautement. Lorsque nous disions que MM. les Curés de village péchaient quelquefois par ignorance dans les embellissemens ou les réparations qu'ils faisaient exécuter à leurs églises, nous ne faisons que répéter, d'abord ce qui n'est malheureusement que trop vrai; ensuite ce que M. de Montalembert a prouvé jusqu'à l'évidence dans son histoire du *Vandalisme religieux en France*; enfin, ce que le gouvernement lui-même imprime tous les mois, depuis cinq ans, dans son *Bulletin du comité des monumens historiques*. Mais, est-ce à dire pour cela, que nous confondions dans un même blâme à ce sujet, tous les ecclésiastiques sans distinction? Loin de nous cette pensée. Nous connaissons des ministres du culte fort instruits, qui professent ou suivent dans les séminaires des cours d'archéologie chrétienne, et la plupart de nos évêques, comme Monseigneur Thibault, de Montpellier, ont donné un heureux élan au zèle de leurs subordonnés, en faveur de nos anciennes églises. Quant au parti prêtre, pour employer l'expression de nos adversaires, nous ne le redoutons pas; d'abord, parce que nous croyons qu'il n'y a pas de parti prêtre : il y a des ecclésiastiques qui sont citoyens comme nous, qui aiment la vérité, la lumière, et la *Revue du Midi* ne veut ni obscurcir la première, ni éteindre la seconde. Ces ecclésiastiques ont leurs croyances, et elles sont les nôtres; leurs dogmes, et nous les respectons; leurs principes, et nous les professons. Loin donc d'être disposés à les attaquer, comme on voudrait le faire croire, nous sommes disposés à les défendre si jamais on les accusait injustement. Une bonne fois pour toutes d'ailleurs, nous dirons ici que la *Revue du Midi* n'a nullement été créée pour le service de tel ou tel parti, de telles ou telles polémiques; c'est un terrain neutre,

où chacun de nos rédacteurs pourra s'occuper à son heure, et sous la forme qui lui conviendra, d'art, d'archéologie, d'histoire, de philosophie, de littérature, etc., avec plus ou moins de bonheur, selon la nature de son talent ; mais où toutes les convictions morales, les croyances religieuses, les convenances sociales, seront sans cesse rigoureusement respectées. Le meilleur moyen pour la presse de devenir honorable aux yeux des gens de bien, est, à ce qu'il nous paraît, de commencer par savoir s'honorer elle-même, en se tenant dans les limites de son droit et de son devoir.

— Le fait le plus littéraire que nous ayons à signaler ce mois-ci, est un débat des plus vifs, entre l'huile, le gaz et l'alcool. Notre compatriote, M. Viennet, en ferait certainement une jolie fable. En attendant que nous traitions *ex professo*, de l'influence comparée de ces divers modes d'éclairage sur la littérature de la France en général, et du Midi en particulier, nous avons hâte de dire que l'huile paraît définitivement reléguée à la cuisine où elle reste sans rivale. On ne pourra plus dire d'un livre, en supposant qu'il s'en fasse encore de longuement médités, *il sent l'huile*. Quant au gaz, qui n'était déjà pas trop en bonne odeur chez nous, le voici à peu près détrôné par l'alcool, lequel *verse partout des torrens de lumière*, semblable au soleil de Jean-Baptiste Rousseau ; c'est une conquête pour le Midi. Les ouvrages auxquels nos auteurs vont consacrer leurs veilles, ne peuvent manquer de donner à l'opinion d'Horace une éclatante confirmation : *Oluerunt vina camena*.

— Dans notre numéro du 25 janvier, à propos d'un excellent tableau de M. Richard de Milhau, nous avons dit qu'il avait été le *premier* maître de Brascassat, notre meilleur peintre d'animaux. C'était une erreur que nous sommes heureux de rectifier, au risque de blesser la modestie de M. Richard, car nous aurions dû écrire qu'il avait été le *seul* maître de Brascassat. En effet, M. Richard, après l'avoir pour ainsi dire élevé comme un père, instruit et formé comme un disciple chéri, le conduisit lui-même en Italie, afin qu'il pût s'inspirer à la vue de cette belle nature et des productions des arts. On sait comment Brascassat en a profité. Son succès fait donc également honneur et au maître et à l'élève.

— Le Chapitre de la cathédrale de Montpellier vient de faire placer, dans l'église Saint-Pierre, des stalles et une chaire épiscopale. M. Abric, architecte du département, en a dirigé l'exécution avec beaucoup de goût. Il est à regretter que les fonds dont il pouvait disposer, ne lui aient pas permis d'imiter les riches boiseries d'Alby, de Rodez ou d'Auch ; mais, dans les limites qui lui étaient imposées, il a su parfaitement se conformer au style de l'édifice. Les églises de France dépouillées de leur ancien mobilier, n'offrant pas de modèle dont il pût profiter, il en a emprunté un aux églises anglaises ; et l'on peut voir que ces simples bancs, dans toute la modestie de leur dessin et de leurs moulures, sont bien en harmonie avec les piliers contre lesquels ils s'adossent. Il serait à désirer aussi que le Chapitre de la cathédrale pût employer les fonds qu'il tient de la générosité de Cambacérès, à la restauration de cette église de Saint-Pierre, la seule construction gothique qui reste à Montpellier. Il faudrait d'abord enlever le badigeon qui déforme les colonnettes et les nervures, et couvrir peut-être des peintures précieuses ; puis rétablir les meneaux des fenêtres, pour rendre à l'édifice d'Urbain V une grande partie de son effet. Plus tard on songerait à refaire le chœur. Nous savons que Monseigneur l'Evêque désire cette restauration ; il est certain que le gouvernement accorderait des fonds : la ville et le département n'en refuseraient pas sans doute. Où donc serait l'obstacle ?

— Les amateurs des beaux-arts peuvent voir en ce moment, à Montpellier, dans l'atelier de M. Benezech, professeur à l'École de sculpture, auquel on doit le médaillon de la plupart des membres de nos facultés, les portraits de MM. Méry et

Autran, de Marseille, ces deux spirituels et poétiques enfans de la Provence, qui ont offert à la *Revue du Midi* un concours si bienveillant. Ces plâtres sont, dit-on, très-ressemblans. La tête de Méry respire bien toute la malice, toute la verve caustique de l'un des auteurs de la *Villégiade*, de la *Némésis* et de tant d'autres œuvres satiriques si remarquables. La figure de M. Autran n'a pas été saisie avec moins de bonheur. Elle est d'une expression à la fois noble et grave. C'est bien là le poète qui aime à se laisser bercer aux flots bleus de la Méditerranée, et à rêver sous les ombrages de Montredon ou des Aygalades.

—M. Hippolyte Fortoul, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, notre collaborateur, vient de publier *La danse des morts de Holbein*, consistant en dessins de porte-feuille laissés par le célèbre peintre allemand. Nous rendrons compte prochainement de cette intéressante publication du jeune et savant auteur *De l'art en Allemagne*, dont les brillantes leçons obtiennent, nous dit-on, tant de succès à Toulouse. Nous espérons aussi pouvoir parler bientôt à nos lecteurs des *Recherches sur les races maudites* et du *Cancionero de Baena*, qu'un autre de nos collaborateurs, M. Francisque Michel, imprime en ce moment à Bordeaux.

—Bordeaux, comme tout le monde le sait, possédait encore assez intacts au xvi^e siècle un grand nombre de monumens anciens, parmi lesquels surtout un amphithéâtre romain, bâti par Tétricus, un temple de Tutelle, etc. Nul doute que des fouilles bien dirigées sur l'emplacement occupé jadis par ces édifices, n'amenassent de curieux résultats. C'est du moins ce que peut faire présager la découverte récente d'un bas-relief, postérieur, à en juger par son caractère et son style, aux siècles des Antonins, qui a été trouvé sur un point de la ligne que parcouraient les anciens remparts de Bordeaux. Ce bas-relief représente quatre *Dendrophores* ou gens de métier, appartenant aux corporations d'ouvriers romains. Notre collaborateur, M. Rabanis, doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux, vient de publier, à propos de cette découverte, de savantes recherches sur les *Dendrophores et sur les corporations romaines en général*. C'est un travail aussi consciencieux qu'intéressant. Il éclaircit un point assez important de l'économie politique des romains, et aucun des documens antérieurs qui le concerne, ne semble avoir échappé à M. Rabanis. Nous n'attendions pas moins de l'auteur des excellentes dissertations sur *Saint Paulin de Nole*, sur les *Mérovingiens d'Aquitaine*, et sur la *Charte d'Alaon*.

—A peu de jours de distance, nous avons eu le plaisir d'entendre deux illustres virtuoses : MM. Franchomme et Émile Prudent. A leurs concerts, l'auditoire se composait, comme à l'ordinaire, des mêmes personnes, attirées périodiquement, les unes, par l'attrait qu'elles éprouvent pour le talent ; les autres, pour avoir l'air d'aimer la musique ou pour acquitter le montant des lettres de recommandation remises par les bénéficiaires à elles-mêmes ou à leurs amis.

Il est inutile de dire que l'archet de Franchomme et les doigts de Prudent ont comblé de jouissances tous ceux à qui les charmes du solo suffisent ; mais l'entourage de ces brillans morceaux d'apparat pour un instrument, c'est-à-dire la composition des programmes, reste toujours dans les limites de l'ouverture de l'opéra-comique, de l'air à roulades et de la petite romance, genre de musique qui devrait rester relégué au théâtre ou réservé aux salons.

Quand nous donnera-t-on au concert, un véritable morceau de concert, c'est-à-dire un chœur, un morceau d'ensemble, et surtout un fragment au moins de ces symphonies de Beethoven qu'on a exécutées partout en Europe, excepté à Montpellier ?

—M. Léon Guillard, notre compatriote, vient de donner au théâtre de l'Odéon, une pièce intitulée : *Delphine ou la faute du mari*, qui a obtenu un brillant succès.

Nous savons de M. Guillard lui-même, que deux autres pièces de lui sont également en répétition, l'une au Théâtre-Français, l'autre au Vaudeville. L'opinion que nous avons entendu exprimer sur cette dernière par M. Ancelot, nous est d'avance un garant du succès qu'elle obtiendra.

— M. Gustave de Clausade, inspecteur des monumens historiques du Tarn, vient de publier, à Alby, une charmante édition des poésies languedociennes et françaises d'Auger Gaillard, poète du *xvi^e* siècle, dit *Lou Roudié dé Rabastens*, le charron de Rabastens. Successivement poète et ménétrier, charron et soldat, Auger Gaillard parcourut long-temps les châteaux du Languedoc, de la Guyenne, du Béarn, parfaitement reçu de tous les partis alors en guerre, dont les chefs étaient ses Mécènes. Joyeuse traduisait ses vers à Henri III, en même temps que Henri de Navarre applaudissait à ses joyeuses saillies, et les capitaines calvinistes étaient fiers de le compter dans leurs rangs. C'était le Jasmin de son époque. On trouve l'édition de M. de Clausade à Montpellier, aux salons littéraires de Gras.

— La réorganisation de la Bibliothèque publique de Montpellier, et son transport dans le magnifique local qu'on lui a construit au Musée-Fabre, au-dessus de la *Faculté des lettres*, touche à son terme. M. Blanc, notre zélé bibliothécaire, emploie à ce travail de rangement toutes ses journées. Grâce aux dispositions qu'il a prises, aux divisions qu'il a établies ; et qui sont aujourd'hui en usage dans la plupart des grands dépôts littéraires d'Europe, les recherches seront rendues plus promptes et plus sûres. Il en résultera une grande facilité pour les travaux de nos professeurs et une grande économie de temps pour la portion studieuse de notre jeunesse, qui le soir assiégera notre bibliothèque.

— L'auteur d'un travail anonyme qui fit sensation, il y a quelques mois (*La pairie dans ses rapports avec la situation*), vient d'entreprendre, en cachant son nom de nouveau, la publication de 25 *lettres politiques* qui seront adressées successivement aux hommes importans de nos deux Chambres. Les six premières que nous avons sous les yeux, sont adressées au Roi, à M. Guizot, à M. Sébastiani, etc. Comme la famille de l'auteur a joué un grand rôle dans ce pays, et qu'une partie l'habite encore, nous reparlerons de cette publication et nous l'examinerons. On la trouve également chez M. Gras.

— Depuis son premier numéro, la *Revue du Midi* a gagné plusieurs collaborateurs nouveaux, dont les travaux seront certes aussi utiles à son succès qu'agréables à ses lecteurs. Nous voulons parler de M. Michel Chevalier, qui, ayant passé plusieurs jours à Montpellier, a exigé que nous lui donnassions place parmi nous, promettant de rendre compte de nos travaux dans le *Journal des débats*, et d'adresser prochainement à la *Revue* un article d'économie politique sur les grands intérêts du Midi, dont il se propose de prendre vigoureusement la défense ; — de M. Jules Saint-Félix, Rédacteur de la *Mode* et de la *Gazette de France*, l'un des plus spirituels enfans de la presse parisienne, aujourd'hui fixé à Uzès, qui veut payer avec une de ces *Nouvelles*, qu'il écrit et raconte si bien, son tribut à la *Revue du Midi* ; — de M. Eusèbe de Salles, le savant orientaliste de Marseille, qui va rédiger exprès pour nous le récit de son pèlerinage dans l'Inde, et faire briller à nos yeux les pagodes de Benarès ; — de M. Jules Canonge, jeune poète de Nîmes, rival gracieux de son compatriote Reboul, qui nous a envoyé une charmante pièce de vers intitulée : *Pauvre mère*, que nous donnerons avant peu à nos lecteurs. Nous prions ces Messieurs d'agréer nos remerciemens sincères pour l'empressement qu'ils ont mis à encourager une œuvre qui, soutenue par eux, doit conquérir une large influence, avoir une haute portée, et dans laquelle seront représentés, à divers points de vue, dussions-nous pour cela élargir encore notre cadre, tous les intérêts intellectuels et autres de nos contrées méridionales.

GRAS, Propriétaire-Gérant.

Montpellier. — Imprimerie de BOEHM et C^o.

ÉTUDES, MOEURS ET MODES

ARCHÉOLOGIQUES.

Sois prévenu, lecteur difficile, que l'auteur du présent article a, dans ce moment sur le nez, des lunettes couleur de vieille muraille ; procure-t-en de semblables, si tu veux trouver quelque vérité et quelque à-propos dans les réflexions suivantes.

Il y a vingt ans que les études historiques prirent faveur en France. La révolution avait fait des lois, l'empire des bulletins ; la restauration se mit à faire de l'histoire. Deux circonstances surtout y contribuèrent. En premier lieu, le mouvement des idées libérales qui, d'abord agitées et révolutionnaires, puis calmées et patientes, cherchaient dans les événemens du passé des leçons à l'usage du présent, un appui à des besoins d'avenir ; secondement, la vogue des romans d'un grand poète, W. Scott, qui vint au milieu d'une littérature épuisée, peindre sous des vêtemens vrais, dans une nature réelle, des passions historiques et des mœurs locales pleines d'intérêt. M. Aug. Thierry, le premier, le plus recommandable et le plus populaire des noms attachés au mouvement historique que nous analysons, a subi, mieux qu'un autre, ces deux influences. Il avait été initié aux idées politiques par Henri Saint-Simon, et il avait coopéré aux

écrits remarquables par lesquels ce grand publiciste essayait d'entraîner les gouvernemens de 1814 et 1815 dans des voies nouvelles ; il prit ensuite une part active , quoique principalement historique , aux journaux les plus agressifs de la restauration , le *Censeur* et le *Courrier*. C'est après ces courageuses applications , qui lassèrent sa jeunesse parce qu'elles n'avaient pas de solution immédiate et ne satisfaisaient pas l'idéal de société entrevu dans ses rêves d'écrivain , qu'il s'accoutuma à nourrir dans l'étude exclusive de l'histoire son amour de la liberté. Il s'absorba tout entier dans le passé qui revivait sous ses recherches , et il parvint à l'aimer pour lui-même et à n'aimer que lui ; phases intéressantes d'un esprit actuel et en même temps historique , que la préface des *Lettres sur l'histoire de France* et des *Dix ans d'études historiques* nous racontent avec tant de charme. M. Aug. Thierry ressemble , toute distance de talent gardée , à beaucoup d'hommes de son temps. De pauvres traductions des *Puritains d'Écosse* et de *Waverley* commencèrent , comme on sait , vers 1820 , la réputation de W. Scott , qui dépassa bientôt en France les proportions de celle qu'il avait même en Angleterre. M. Thierry exprima , dès-lors , l'opinion qu'il y avait dans ces romans plus de véritable histoire que dans les compilations philosophiquement fausses d'un Hume ; aux transports d'enthousiasme avec lesquels il salue l'apparition d'*Ivanhoe* , au moment même où il étudiait avec le plus d'ardeur les monumens originaux des races primitives des Iles Britanniques , on devine l'historien de la *Conquête des Normands* , et cette manière de peindre les hommes des races vaincues ou dominatrices dans toute la vérité de leurs allures , avec la raison et l'élévation des idées de notre temps. Ici encore , M. Thierry nous représente toute une génération. Depuis Rousseau , la popularité française n'avait pas accueilli , dans le roman , de plus grand nom que celui du poète d'Édimbourg.

De ce temps et de ce nom de Thierry date pour l'histoire en France un mouvement de vérité et de faveur toutes nouvelles , qui se prolongea pendant la restauration , reprit après quelques

momens d'interruption amenés par la révolution dynastique de 1850, et qui'imprime à l'esprit de notre temps un caractère de réforme, ou, si l'on aime mieux, de renaissance, dont les applications deviennent chaque jour plus nombreuses. On peut distinguer de plus dans ce mouvement, deux périodes que sépare, en quelque sorte, 1850 : l'une historique, remplie d'études théoriques et générales ; l'autre archéologique, employée à des études plus positives et de détail.

Les travaux les plus importans de la première période participent tous du même esprit. Ils donnent une solution plus exacte, sinon définitive de la plupart des grands problèmes historiques ; ils aspirent et atteignent même à un degré de vérité littéraire non encore obtenu, mais en même temps ils subissent l'influence des idées régnantes : quelle que soit leur prétention à un désintéressement absolu, leur hypothèse, et tous en ont une, est empruntée aux doctrines philosophiques, politiques, esthétiques qui préoccupent alors l'esprit public. Les plus célèbres historiens de cette époque eurent chacun sa théorie.

M. Thierry observe la diversité] et la persistance des races dans les peuples mêlés par la conquête, et réhabilite la cause des vaincus.

M. de Sismondi annonce son histoire des Français, comme celle du peuple, plutôt que des rois ; des gouvernés, plutôt que des gouvernans ; et bien qu'il n'ait pas toujours été fidèle à son programme, on voit sans cesse dominer dans ces longs récits des coups d'état, des querelles religieuses, des batailles et des traités qui sont le fond de son histoire, les idées d'un moraliste et d'un économiste genevois.

M. de Barante, appliquant d'une manière absolue des théories littéraires de couleur locale, fait de l'histoire des ducs de Bourgogne, un simple récit, une description matérielle qui visent à un absolu désintéressement politique et philosophique.

Raynouard, frappé de la persistance des institutions romaines, et poussé par son patriotisme méridional, trouve dans nos communes le principe du municpe gallo-romain, et de ce point

de vue fait une histoire du droit municipal à l'usage du gouvernement représentatif.

M. de Châteaubriand , plus occupé de l'élément germanique des premières races , des invasions et des révolutions au spectacle desquelles les catastrophes contemporaines ramenaient son esprit , voyant l'ordre apparaître surtout dans ce chaos par l'intervention religieuse , continue dans ses études historiques la réhabilitation du christianisme.

Carrel , mettant l'histoire au service de ses idées généreuses d'opposition , explique la révolution d'Angleterre comme une prophétie menaçante pour la dynastie qui règne.

M. Guizot , plaçant plus haut le but historique , considérant tous les faits d'une manière abstraite , comme expression d'un développement social , les groupe , les analyse avec une impartialité toute éclectique , et y démêle les sources et les phases diverses de la civilisation française.

M. Mignet , saisissant un point de plus dans la philosophie de l'histoire , l'enchaînement nécessaire des faits engendrés fatalement l'un par l'autre , applique cette méthode logique à notre grande révolution.

M. Michelet , enfin , le dernier et le plus avancé de ces historiens théoriques , placé par la nature de son esprit et par la date de ses livres , comme un point de transition entre les deux périodes indiquées plus haut , le seul qui continue aujourd'hui encore avec une verve , avec une conscience bien rares son enseignement et ses publications , comprend à la fois le côté philosophique et philologique des faits. Il s'enfonce plus avant dans l'érudition , mais il l'interprète avec sagacité , composant des tableaux pleins de vérité et de poésie , pris à divers aspects de l'histoire de France devenue sous sa main l'histoire de l'Europe , l'histoire de l'humanité ; car dans cet esprit élevé , qui n'a que le défaut de cette qualité , les aperçus lointains , quelquefois vagues et hasardés , tout se tient , tout s'harmonise. *Le sens du monde moderne n'est pas , comme on l'a dit , seulement l'association , mais l'harmonie.* (Cours de 1844.)

Ces sommités suffisent pour caractériser l'esprit historique de la restauration. On pourrait , à la suite des noms cités , classer beaucoup d'autres écrivains ; ils marqueraient tous la même tendance et on a pu les diviser par écoles. Ainsi l'histoire a été alors philosophique , ethnologique , descriptive , politique , chrétienne , éclectique , fataliste et progressive. Le dernier mot des théories n'était pas dit sans doute ; l'histoire n'était pas encore ce qu'elle peut devenir selon la méthode du progrès et de l'unité , de l'harmonie comme dit M. Michelet , mais les théories se trouvèrent un jour décréditées et arrêtées dans leur essor. On y vit des promesses imparfaitement remplies , des prétentions mal justifiées ; elles subirent , d'ailleurs , la réaction politique d'une révolution fort belle aussi dans ses espérances , stérile et dérisoire dans ses résultats : l'indifférence accueillit les théories , et le découragement saisit les théoriciens. Heureusement l'histoire , qui est bien le cachet de notre siècle , quoique M. Thierry paraisse en désespérer dans ses années vieilles et découragées , l'histoire prévalut encore. Dans une situation morale , relativement inférieure , les esprits sont encore très-propres aux travaux d'érudition. Il arrive que , après le moment d'action , vient celui de l'étude ; après le rêve ardent et la soif d'avenir , la raison patiente et la curiosité du passé. D'un autre côté , les systèmes fort divers , bons chacun à son point de vue , s'étaient combattus et affaiblis l'un par l'autre. L'éclectisme , alors le plus puissant de tous , n'était qu'un moyen d'examen ; et une théorie plus avancée , la conciliation , ne pouvait venir que d'une connaissance plus approfondie et plus détaillée des faits ; il fallait éclairer les sentiers innombrables du passé , afin d'avancer avec plus de sûreté dans la voie de l'avenir. Ici encore , l'érudition devenait la planche de salut. Elle donne le caractère de la seconde période. L'historien se fit antiquaire. La faveur accordée dix ans auparavant à l'histoire , passa à l'archéologie.

Alors les monographies prennent la place des histoires générales ; le champ historique est morcelé par siècles et par années , par

institutions et par événemens , par provinces et par villes. La compilation s'y étale ; la dissertation le fouille de toutes parts. Les historiens réduits au rôle de chercheurs sans autre but que la recherche même , vulgarisent les textes , les chroniques , les légendes , les mémoires. L'Académie des Inscriptions reprend avec une ardeur nouvelle les grandes collections des Bénédictins. La Société des Antiquaires se régénère ; de nouvelles sociétés se forment à côté d'elle ; des comités sont organisés par le Ministre de l'instruction publique ; l'État , lui-même , entreprend la publication de documens qui dépasseront bientôt en étendue tous les recueils anciens. Les écrivains en renom entreprennent des travaux d'érudition pure. M. Thierry traduit des fragmens de textes sur les Mérovingiens ; M. Fauriel analyse l'histoire du midi de la Gaule et traduit des chroniques provençales ; M. Michelet instruit le procès des Templiers ; M. Mignet compulse les archives sur les affaires de la succession d'Espagne ; M. Monteil étudie au microscope des lambeaux de parchemin et en compose une histoire , ou plutôt une anatomie des divers états. Les bibliothèques et les archives sont fouillées par de nombreux manœuvres , et des milliers de pièces qui avaient échappé à la sagacité ou lassé la patience des savans des *xvi^e* et *xvii^e* siècles , sont avidement recueillies par ceux de notre âge ; les plus étendues comme les plus petites sont jugées dignes du grand jour de la publicité.

Dans cette division extrême du travail historique , la Province se fait sa part et prend une importance que ses études n'avaient jamais obtenue. Partout se forment des centres de recherches. Ces honnêtes académies , où , sous la raison encyclopédique de sciences , lettres et arts , des hommes graves et candides lisaient ensemble des travaux de physique et des épîtres en vers , sont remplacées par des sociétés archéologiques. La société de Normandie fut fondée la première ; celles du Midi , de l'Ouest , de Picardie , de Bourgogne , de Morinie vinrent ensuite ; beaucoup d'autres suivirent , et bientôt chaque département , chaque ville aura sa commission d'antiquités. Il y a sans doute dans

ces travaux bien des minuties, bien des redites. Le recueil de mémoires est un livre ouvert à beaucoup de médiocrités. On a vu des archéologues interpréter pendant des années entières des inscriptions apocryphes; d'autres recommander le scepticisme historique en racontant l'histoire de la papesse Jeanne. Il y a des *romains* encroûtés, des *catholiques* quand même, des croyans aux lacrymatoires, des chercheurs de vaines étymologies. Que de découvertes qui n'en sont plus depuis vingt ans! Que de dissertations refaites pour la vingtième fois! Efforts perdus, zèle inutile, que tant d'estimables travailleurs auraient mieux employés s'ils avaient seulement su se classer et prendre la peine, avant d'écrire, des'informer de ce qui avait été écrit avant eux ou à côté d'eux. Mais il y a aussi de bonnes monographies, des sujets neufs, des matériaux féconds pour qui saura les mettre en œuvre, et plus d'une fois il en est sorti des idées capitales. N'oublions pas qu'une science tout entière, l'archéologie nationale, la description comparée de nos monumens gothiques, doit sa naissance à un antiquaire de Normandie, M. de Caumont. Ces études ont aussi créé une vie littéraire pour la province, non qu'elles l'aient soustraite à la centralisation, excellent résultat des idées françaises, mais parce qu'elles ont su trouver dans la localité leurs sujets autrefois empruntés, et qu'elles se sont inspirées de traditions personnelles.

L'histoire ainsi appliquée va ajouter des matériaux énormes à ceux que les siècles précédens nous ont légués. Un spirituel critique calculait que toutes les journées de la vie la plus longue, si bien employées qu'elles fussent, ne suffiraient pas à l'historien scrupuleux pour la lecture des documens historiques; certes, si le monde doit périr par le déluge de papier dont nous menace un romancier qui conserve beaucoup d'esprit jusque dans ses radotages, le document aura sa bonne part dans la catastrophe. Aucun ordre, aucune hiérarchie, aucun système ne président d'ailleurs à cette exhumation universelle. Le bon, l'inutile et le pire y sont jetés confusément; mais le travail humain est ainsi fait. L'héritage que nous laisserons à nos fils

sera mêlé d'autant de non-valeurs que celui que nous tenons de nos pères, et pourtant la fortune commune grossit et s'étend. Il ne faut pas plus compter les pages écrites, que le laboureur ne compte les grains semés. Le soleil mûrit ceux qui sont nécessaires, et le temps de la moisson arrive.

Mais ce n'est pas seulement l'histoire que l'archéologie transforme, son invasion s'étend à la littérature. Notre goût poétique, reconnaissant l'impuissance des innovations tentées par beaucoup de poètes contemporains, mécontent encore après de nombreux emprunts faits aux littératures étrangères, revient à ses traditions, et fait appel aux vieux poètes. Chansons de trouvères, mystères, lais, fabliaux et nouvelles, sont copiés et imprimés. Si ces œuvres nationales ne paraissent pas contenir en abondance des idées et des formes poétiques à l'usage de notre temps, elles sont du moins étudiées dans leur gothique langage, et admirées pour la vérité de leurs tableaux, pour la naïveté de leurs mœurs. A cet éternel reproche des jurés critiques sur l'impuissance épique des Français, notre temps a répondu par la publication d'épopées françaises de cinquante mille vers.

L'art, mieux encore que la littérature, a subi l'influence archéologique. A la suite des historiens et des poètes, les architectes, les peintres et les musiciens ont cherché dans l'érudition des effets nouveaux. La cathédrale a été étudiée dans ses transformations successives, et la beauté de ses coupes diaphanes, de ses élévations éthérées, comprise enfin et reconnue par ceux-là même qui l'avaient si long-temps sacrifiée à la colonne et au fronton classique. La sculpture expressive, la peinture naïve des siècles gothiques ont eu aussi leur jour de réhabilitation; et au milieu des bruyantes fanfares de la musique allemande et italienne, nous avons entendu retentir avec délices les chants austères du rit grégorien et les simples mélodies des vieux mattres. Des noms nouveaux ont surgi dans l'histoire de l'art. Libergier l'architecte de Reims, Ravy le sculpteur de Notre-Dame, Fouquet l'enlumineur, Roland de Lassus le maître de chapelle, et avec eux des légions d'artistes, sont appelés à une célé-

brité que les artistes des siècles classiques avaient seuls obtenue.

Au milieu de ces travaux, les mœurs se sont aussi imprégnées d'archéologie. On peut dire avec La Bruyère : « Les conversations légères, les cercles, la fine plaisanterie, les lettres enjouées et familières, les petites parties où l'on était admis seulement avec de l'esprit, tout a disparu. » L'amour des innovations, si particulier au caractère français, se change en amour de réhabilitation. Les vieux usages sont curieusement recherchés et remis en honneur. Les corporations sont regrettées; la vanité des titres reverdit; les châteaux sont restaurés; les noms se chamarrèrent d'emblèmes héraldiques. Dans les modes même, quoique le sujet soit moins sérieux, n'est-il pas facile d'apercevoir la même influence? On peut bien dire de la mode en France, ce qu'on a dit avec tant de raison de la littérature, des arts et des institutions, qu'elle est l'expression de la société. Pourquoi nos salons et nos cabinets se meublent-ils de bahuts, de crédences et de dressoirs? Pourquoi se peuplent-ils de bronzes et de marbres, d'ivoires et de porcelaines à formes et à représentations antiques? Pourquoi la barbe, proscrite depuis Louis XIV, refléurit-elle sur nos mentons? Pourquoi nos dames ont-elles allongé la taille de leur robe, élargi sa jupe et suspendu l'aumônière à leur ceinture? Il n'y a pas là seulement caprice de changement; il y a goût d'antiquité, appréciation d'ornemens historiques, réhabilitation du vieux temps.

Observez un moment, avec des yeux d'antiquaire, la société qui vous coudoie, et voyez s'il n'y a pas partout des archéologues. Cette jeune marquise portant avec orgueil les robes de sa bisaïeule, et ce *lion* historiant le costume qu'il revêtira au bal prochain, ne sont-ils pas, à leur insu, archéologues? Ce médecin refaisant avec le magnétisme une science aussi conjecturale que celle d'Albert-le-Grand et de Raimond Lulle; ces prêtres revêtant la tunique blanche de saint Dominique ou le scapulaire noir de saint Benoît; ces industriels fabricant des orgues, des cuirs dorés et tant d'autres vieux produits; ces ouvriers sculptant les meubles et renouvelant les procédés et les formes de

Germain et de Boule, ne sont-ils pas des archéologues, aussi bien que cet architecte bâtissant des maisons-renaissance, ce peintre composant des tableaux ascétiques, ce monumentaliste à genoux devant la reine Nantchild, ce claveciniste se délectant aux bergeries de Couperin et à la fanfarinète de Rameau? Et ne faut-il pas voir encore des archéologues dans ce journaliste rêvant la légitimité et les états-généraux; dans ce ministre parlant hérédité, pairie et aristocratie territoriale?

Jusqu'où s'étendra cette révolution des idées et habitudes françaises? Quelle portée sociale aura-t-elle? Il serait prématuré de le décider; mais l'on peut en entrevoir déjà des applications et des conséquences curieuses.

La couleur locale est une doctrine un peu usée déjà; il est même de bon ton de s'en moquer, mais on ne peut plus s'en passer dans les lettres et dans les arts. Le plus pur et le plus sobre de nos romanciers, qui est aussi un antiquaire, M. Mérimée, plaisante en 1840 sur cette prétendue invention de 1827; mais il publie en même temps Colomba, qui en est un modèle achevé. L'archéologie, qui est l'inventaire des formes, des couleurs et de l'enveloppe extérieure des idées, changeante comme ces idées mêmes, exprimera, mieux que ce qu'on appelait mœurs au *xvii^e* siècle et couleur locale en 1827, le véritable aspect de chaque chose. L'esprit historique, quand nous l'aurons substitué à un esprit absolu vainement cherché, ou à un esprit actuel plein d'anachronismes, doit indiquer des voies toutes nouvelles aux poètes et aux artistes. Avec un peu de cet esprit historique, Fénelon ne décrirait plus Thèbes comme on décrirait Rome moderne, dont *les places sont ornées de fontaines et d'obélisques*; et M. Hugo, car on peut prendre partout des citations, n'aurait point dit en parlant de la brune fille des Pharaons :

Quand la fille des Rois quitte ses voiles d'or,
On croit voir la fille de l'onde.

La croisade romantique de 1827, quel que soit le jugement que l'on porte sur les ouvrages originaux qu'elle a produits, restera

victorieuse dans sa critique, grâce aux secours que lui prête l'archéologie littéraire. Chose singulière! La critique qui se prétendait exclusivement classique, avait dénaturé l'histoire entière, et celle qui proclame la supériorité des littératures originales sur les littératures d'imitation, restituera à chaque époque sa véritable couleur.

On a assez récriminé sur le langage de galanterie prêté par Racine à ses héros grecs et romains. Il n'est pas besoin d'y revenir; mais ne pourrait-on pas tirer d'autres conséquences d'une opinion déjà vulgaire? On reconnaît qu'un des mérites de Racine consiste dans l'expression qu'il a su donner aux sentimens et aux mœurs de son temps. Ses vers, indépendamment de leur exquise harmonie, nous charment comme l'idéal de cet héroïsme de cour, de cette galanterie de seigneur et de princesse, de ces passions délicates que représentaient à Versailles Lauzun et Lafeuillade, la duchesse de La Vallière et la marquise de Montespan. Le nom tragique n'est qu'un masque derrière lequel on est heureux de sentir de nobles cœurs, d'entendre des voix chrétiennes. De ce point de vue il semble qu'il y ait lieu de critiquer, à quelques égards, la réforme introduite par un grand acteur dans le costume théâtral. Ce retour à la vérité archéologique, estimable en soi, reçoit ici une application forcée. La toge est plus d'une fois en contradiction avec la langue du personnage. Racine ne l'entendait pas ainsi. Sa poésie ne comporte pas des vêtemens aussi historiques. Quand il fit jouer Andromaque et Iphigénie, la Champmeslé représentait Hermione avec un corps de baleine, des vertugadins et une jupe à falbalas; Floridor figurait Agamemnon en justaucorps brodé et enrubanné, perruque in-folio, chapeau à plumes et brodequins à talons. C'était le costume de Louis XIV et de Madame aux Carrousel des Tuileries. Il est certain que cet accoutrement devait prêter aux tendres vers du poète toute l'actualité désirable, et qu'il établissait une parfaite harmonie entre l'habit et l'accent de personnages si français. Un goût archéologique bien entendu laisserait donc aux tragédies de Racine le costume de son temps,

et réserverait le pur costume grec pour les dramatises modernes, qui essaient d'approcher de plus près les mœurs grecques, ou mieux, pour les traducteurs qui importent littéralement Euripide lui-même sur le théâtre de Berlin, et qui l'introduiront bientôt sur ceux de Paris, pour peu que le goût archéologique se propage.

Ce goût ira-t-il jusqu'à la réforme de notre costume, désirée par tant d'artistes ? La mode le veuille ; mais qu'elle n'oublie pas d'emprunter au passé avec l'intelligence du présent. L'esprit d'égalité fait et fera plus de progrès, en France, que l'esprit d'archéologie. Un costume, pour être adopté, doit donc être historique, s'il est possible, mais surtout populaire, et laisser au théâtre les crevés de François I^{er}, les fraises d'Henri IV, les perruques de Louis XIV, les paniers et la poudre de Louis XV, oripeaux qui ne sont bons que pour une vie de cérémonie que nous ne verrons plus renaitre.

Quoi qu'il en soit, l'esprit archéologique que nous avons suivi dans les poètes, doit modifier plus profondément encore les idées des artistes. Combien d'anachronismes et d'interpolations altèrent les tableaux les plus célèbres ! Raphaël place Pharaon et Joseph dans un palais à portiques et à balustres, et met un violon entre les mains d'Apollon. Poussin revêt Assuérus et Esther du *pallium* et du *paludamentum*. David fait combattre les Romains et les Sabins nus comme des athlètes ; et tout près de nous, le Saül de M. Fabre poursuivi par l'ombre d'Achimelech, est représenté sous des formes qui conviendraient aussi bien à Oreste en proie aux Furies. La plupart des dieux et des personnages de l'histoire, ont à dépouiller le travestissement dont les affuble une connaissance superficielle de l'antiquité et du moyen-âge. La figure humaine elle-même, indépendamment de l'expression idéale que tant d'artistes de génie ont su lui donner, doit quitter le masque uniforme sous lequel on l'a représentée, et se montrer dans toutes ses variétés de race et de climat. L'antiquaire peut déjà saluer l'apparition de cet esprit de vérité dans les arts. Ingres décore le palais d'Antiochus de façon à satisfaire

l'antiquaire le plus scrupuleux, et cette exactitude historique contribue à la perfection de sa Stratonice. Decamps peint les Cimbres combattant dans toute la sauvagerie de leur costume, et toute la vérité de leur attirail stratégique. M. Guigniet ayant à représenter le triomphe de Cambyse sur Psammétique, laisse là le char, la toge, tous les types grecs, et place au pied des pyramides des figures perses et égyptiennes, le roi vêtu de la stole mède protégé par le parasol et le chasse-mouche, des femmes au teint noir, à la chevelure épaisse et à la robe serrée, comme on en voit sur les bas-reliefs de Karnac. Weit de Francfort nous montre les deux Maries assises au matin devant le sépulcre de Jésus, qui n'est plus cet éternel quadrilatère à moulures romaines avec son couvercle, mais, conformément au texte de saint Matthieu, un tombeau taillé dans le roc avec une grande pierre dressée à l'entrée, comme il s'en trouve encore dans les vallées qui environnent Jérusalem.

Mais les tableaux tels qu'ils sont, les sculptures, toutes les collections que renferment nos musées, si elles étaient classées d'après un plan historique, serviraient bien mieux à l'instruction publique. Nos musées ne présentent actuellement qu'un pêle-mêle de siècles et de pays, d'écoles et d'individus, de sujets et de vues. Quel modèle choisira le jeune artiste, l'ouvrier apprenti dans toutes ces représentations confondues? Quelle idée juste laissent à l'homme du monde ces galeries en kaléidoscope? Qu'apprennent au peuple ces lanternes magiques promenant devant ses yeux ébahis de véritables énigmes? Nos musées ne sont encore, il faut bien le dire, que des lieux de curiosité formés pour le plaisir du petit nombre par le caprice de quelques adeptes. Supposez-les au contraire généralisés et classés par époques et par pays; faites que l'art de l'Égypte, de la Grèce, de Rome, de l'Italie, de la France à toutes les époques de sa vie barbare ou civilisée, paraisse avec ses produits originaux incessamment modifiés, son type de beauté variable, ses ornemens divers et toutes ses formes toujours proportionnées au temps, au climat, au sol, aux institutions, se distinguant entre elles et révélant par

leur seul aspect au spectateur l'homme et l'histoire entière, et voyez quelle source de plaisir et d'instruction pour tous. A Paris et dans quelques capitales, les musées s'agrandissent. Déjà le Louvre se classe par nations, par écoles; l'Égypte, le moyen-âge, les peuples sauvages y ont leur place; il admet les meubles, les tapisseries, les poteries; mais, que de confusion et que d'exclusions encore! Partout ailleurs, et dans nos provinces surtout, le vieux préjugé règne en maître. Toute l'antiquité absorbée dans un peuple et réduite à un type, le grec; les Romains admis seulement comme continuateurs et copistes de ce type; l'âge moderne absorbé dans deux écoles, l'Italie, patrie exclusive du beau, et les Flamands, seuls interprètes de la nature; le reste toléré suivant qu'il se rapproche de ces uniques modèles: tout l'art est là pour nos académiciens. Mais, il y a déjà long-temps que les nouvelles théories esthétiques et les découvertes faites dans l'art, battent en brèche ces idées étroites; l'esprit archéologique les aura bientôt emportées. Cet esprit proclame que l'art n'est pas grec seulement, italien ou flamand, qu'il est universel. Chaque pays, chaque peuple a eu le sien, et il a varié de siècle en siècle; il faut le connaître, l'étudier également partout. Les musées doivent aujourd'hui recueillir les preuves de cette universalité; et, pour la constater, le fragment barbare et mutilé, mis à sa place, a sa valeur aussi bien que le produit le plus correct.

Après ces aperçus sur l'avenir de l'archéologie littéraire et pittoresque, nous pouvons en indiquer aussi quelques-uns pour l'archéologie monumentale. On sait le culte dont nos monumens sont aujourd'hui l'objet. Nos villes s'enorgueillissent de leurs ruines, aussi bien que de leurs chemins de fer. Nîmes étale sa basilique; Arles doit à son théâtre déterré un lustre tout nouveau; Aigues-Mortes, grâce à ses murailles, ne reste plus délaissée sur sa plage marécageuse; nos plus agrestes villages s'étonnent de l'affluence de visiteurs qu'attirent leurs pauvres églises; partout on apprécie les merveilles de l'architecture de nos pères, partout on les restaure, il y a même excès de zèle.

Les Vandales s'en vont , mais les restaurateurs sont à l'œuvre, et leur main sera souvent funeste aux monumens; car la science, pas plus que l'esprit politique, ne s'arrête jamais au point convenable dans son mouvement de réaction. Au XVI^e siècle, quand on découvrit tant de statues antiques, l'admiration qu'elles excitèrent poussa aux restaurations. Leurs cassures furent réparées, leurs attributs rétablis. Toute Vénus dut porter sa pomme, toute Minerve ses feuilles d'olivier. De là, tant de statues altérées dans nos musées. Ce n'est que de nos jours qu'on s'est aperçu que la Vénus de Milo était plus belle avec les plaies que le temps a faites sur sa poitrine et avec ses bras mutilés, qu'avec un enduit moderne et des bras d'emprunt; mais nous faisons pour nos monumens gothiques, comme on faisait au XVI^e siècle. St.-Denis, Ainay ont été regrattés et remis à neuf; la sainte chapelle subit le même traitement; le tour de Notre-Dame va venir. Nos architectes mettront à ces restaurations beaucoup de science, il n'en faut pas douter. On ne verra plus des accouplemens hybrides comme celui que commit Mansard, ajoutant à St.-Eustache un portail dorique et ionique; mais les monumens originaux n'en seront pas moins altérés. Nous aurons la preuve de l'habileté de ces Messieurs; nous n'aurons plus l'œuvre de Pierre de Montereau et de Jean de Chelles, la création du siècle de Saint Louis. L'histoire doit inspirer un autre respect; l'archéologie doit propager un autre goût: le respect des monumens tels que le temps les a laissés, le goût des arts à leur place dans toute la sincérité de leur effet.

Mais, voulez-vous savoir jusqu'à quel point notre époque est pénétrée d'archéologie et de monumentalisme, allez à Nismes et voyez les travaux merveilleux de cet antiquaire dont la main, aussi habile que savante, reproduit pierre par pierre les monumens antiques, avec toutes les cassures des barbares, la rouille des siècles, la couleur du soleil de chaque jour. M. Pelet releva d'abord ainsi les édifices de son pays; maintenant il nous apporte les monumens d'Italie, et vous trouvez rassemblés dans son cabinet les temples de Pestum, le Colysée et les débris du Forum.

Ils sont là debout sous vos yeux avec toute la vérité et toute la poésie de leurs ruines. Vous y visiterez la basilique de Pompéi, relevée avec des détails dont l'examen, pour le dire en passant, a établi le véritable caractère de la Maison carrée, et a fait reconnaître dans ce charmant édifice la basilique construite par Adrien. Faites-vous montrer surtout la maison de Salluste : voici le vestibule, la cour, les salons, puis le jardin potager, le jardin d'agrément, les fontaines, le fourneau pour les bains; puis la boutique louée à un boulanger, l'autre boutique où le propriétaire vendait son blé et son huile. Ce n'est pas tout, vous pouvez jeter un coup-d'œil furtif sur un petit appartement séparé avec entrée et sortie dérobées, salles de banquet, pièces de gazon et chambres ornées de ces peintures qu'on ne décrit que dans les dissertations savantes. La science a pourtant trouvé un nom assez honnête pour un lieu qui l'était peu, c'est le *Venercum*. Si votre curiosité n'est pas satisfaite, interrogez l'auteur de ces édifices de liège, véritable magicien archéologue, et vous vous convaincrez qu'il n'est pas possible de pénétrer plus avant dans la connaissance et la reproduction du passé. Supposez maintenant que nous ayons de semblables *fac-simile* des monumens égyptiens, indiens, persépolitains, mexicains, arabes, gothiques; imaginez ensuite que la galvanoplastie, cette grande découverte qui semble venue à point comme l'imprimerie d'un siècle tout archéologique, en reproduise des clichés de bronze, et voyez tous ces monumens grandioses devenus indestructibles, et multipliés en autant d'exemplaires que les gravures et les livres, figurer désormais dans les musées et décorer les places publiques. Ne trouvez-vous pas que l'archéologie a un bel avenir devant elle?

L'histoire est donc la passion dominante du XIX^e siècle; l'archéologie est le champ immense où cette passion s'alimente. La littérature, les arts, les mœurs, les modes s'archaïsent de plus en plus. Quelle est la pensée de tous ces travaux, la fin d'une tendance aussi prononcée? On serait tenté de croire qu'en nous assimilant ainsi tant d'élémens étrangers, nous

perdrons toute valeur propre, nous imiterons et nous ne créerons plus ; connaissant parfaitement tout ce qui s'est fait avant nous, nous deviendrons incapables de rien faire qui nous appartienne ; nous rétrograderons. L'imitation a toujours été le propre des peuples stériles et des époques en décadence. Quelques symptômes menaçans d'un tel marasme se montrent déjà. Notre curiosité du passé, le besoin que nous avons de connaître ce passé mieux que nos prédécesseurs, l'amour des heureuses découvertes que nous avons faites en l'étudiant, la justice rendue à des institutions long-temps méconnues, deviennent insensiblement une réhabilitation presque entière. C'est ainsi que de l'hommage rendu au culte de nos pères, à l'influence civilisatrice des abbayes, à la beauté de l'art chrétien, nous sommes amenés à une résurrection de la France du moyen-âge. Le temps des esprits forts est passé ; Voltaire n'est plus qu'un grand préjugé, dit-on ; peu s'en faut que nos grands encyclopédistes du XVIII^e siècle ne soient sacrifiés à Vincens de Beauvais et à Brunetto Latini. Garin le loherain vaut bien l'Illiade ; nous construisons des églises gothiques, nos couvens se multiplient, la foi des anciens jours revient même, à ce que disent quelques dévots. Nous sommes en pleine renaissance catholique.

Renaissance, ce mot exprime bien le mouvement qui s'opère ; mais il l'explique aussi, il en détermine la portée, et corrige ce que l'opinion qui vient d'être exposée a de trop absolu. Renaissance et rétrogradation ne sont pas synonymes. L'histoire d'un pays, à un certain point de vue, se compose d'une série de renaissances ; chaque pas en avant semble suivi d'un regard en arrière. L'avenir se sert de tous les moyens tantôt progressifs, tantôt rétrospectifs. Notre histoire en fournit plus d'un exemple : le temps de Charlemagne où s'opéra comme une renaissance de l'empire d'Occident, le siècle de François I^{er} qui vit renaitre les études grecques et romaines, qui introduisit dans nos arts et dans nos mœurs tant d'éléments étrangers, ne furent pas des époques rétrogrades ; la France ne redevint pas païenne. Sous Louis XIII et Louis XIV, l'imi-

tation antique, toujours florissante, n'empêcha pas l'esprit français de produire ses œuvres les plus correctes ; malgré la compression des doctrines protestantes, malgré la recrudescence des croyances catholiques servie alors par un ordre fameux, la philosophie, moins d'un demi-siècle après, protestait avec une vigueur inouïe. Dans la marche de la société, les voies sont obscures et embarrassées ; quand on se trompe de chemin, c'est qu'on n'a pas bien exploré la direction ; quand on est attaqué par les retardataires, c'est qu'on n'a pas assuré ses derrières. Il paraît plus simple de crier en avant et de se jeter dans le premier sentier venu ; il y a des momens dans la vie des peuples et des individus, où c'est le devoir d'agir ainsi ; mais il en est d'autres où la patience et la science sont les armes dont il faut ceindre ses reins. Alors les voies longues sont les meilleures ; pourvu qu'on ne perde pas de vue l'étoile qui guide à l'horizon, on peut avancer par les détours et les traverses. La renaissance à laquelle nous assistons, a d'ailleurs un caractère plus général que les renaissances antérieures. Ce n'est pas seulement le moyen-âge que nous réhabilitons ; c'est le passé tout entier, dans ses idées, dans ses mœurs et dans ses arts, dont nous voulons prendre possession. Le vieil Orient est fouillé dans ses origines ; la Grèce ne fut jamais mieux étudiée ; l'Europe, du nord au midi, est explorée par notre curiosité avide ; la France enfin, à chacun de ses âges, dans chacune de ses transformations, est soigneusement interrogée. Qu'elle ait été gallique ou kymrique au commencement, romaine ou franque sous ses conquérans du nord et du midi, catholique sous St. Louis, chevaleresque sous François I^{er}, monarchique sous Louis XIV ; nous la voulons également connaître. Que sa langue ait été d'*Oïl* ou d'*Oc*, railleuse avec Rabelais, sévère avec Descartes, élégante avec Racine, fardée avec Marivaux ; nous aimons toujours à l'entendre. Avec cet esprit de réhabilitation universelle, nous pourrions bien perdre la foi étroite de nos aïeux, et être frappés d'une certaine impuissance personnelle ; mais n'est-ce pas une foi que cette vive intelligence des temps anciens ?

N'est-ce pas une puissance pleine d'avenir que cette connaissance des faits accomplis ? Dans ces termes , on peut dire que notre renaissance sera féconde , et que l'archéologie est un puissant instrument de progrès.

Lecteur complaisant , si , malgré la précaution que je te recommandais en commençant , cette conclusion de l'archéologie au progrès te semblait singulière , c'est qu'il te resterait à savoir que l'auteur , avant de s'occuper d'ogives , s'était un peu mêlé de philosophie. En se drapant de son mieux dans son nouvel habit , il n'a pu empêcher qu'on ne vit , par-dessous , des lambeaux de l'ancien qu'il s'est bien gardé de jeter aux orties.

J. R.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

DES NIEBELUNGEN.

(Suite et fin.)

Dans l'Edda de Sœmund-le-sage , Siegfried ou Sigurd , est fils de Sigmund , roi de Franconie , et de Hjoerdis , fille d'Élyme. Sigmund et ses enfans surpassent de beaucoup le reste des hommes sous le rapport de la force , de la taille , du courage et de l'intelligence ; mais Sigurd est le plus remarquable d'entre eux. Quand il a atteint un certain âge , il sort un jour , seul , à cheval , et va trouver Griper , frère de sa mère , qui était le plus savant des hommes , et qui connaissait l'avenir. Griper lui prédit qu'il deviendra l'un des plus grands hommes de la terre , *« qu'il sera économe quand il s'agira de fuir , remarquable par ses formes et savant en paroles. »* Il lui conseille de venger son père tué dans un combat par les fils de Hunding , en ajoutant qu'il tuera le serpent Fafner , couché dans la bruyère de Gnita ; qu'il sera vainqueur du nain Reginn ; qu'il s'emparera du trésor gardé par le dragon ; qu'il sera épris de la belle Brynhild , à laquelle il préférera bientôt Gudrun , fille de Grunhild. Cette dernière l'engagera à demander Brynhild pour le roi Gummar. Afin de conquérir Brynhild , il changera de formes avec le prince , et reposera auprès de la jeune fille , aussi chastement que si elle était sa mère. Mais , plus tard , Brynhild se regardant comme une amante trompée , l'accusera d'avoir commis un attentat envers elle et manqué au roi , quand celui-ci se reposait sur sa loyauté. Enfin , Griper annonce à Sigurd qu'il sera tué par les frères de Gudrun.

Jusqu'ici, dans les paroles de Griper, nous trouvons en très-peu de mots, avec quelques variantes seulement, la marche du poème allemand, et les noms de quelques-uns de ses personnages; mais les aventures de son principal héros vont être bien différentes tout-à-l'heure. En effet, d'après les Eddas, un jour que Sigurd se trouvait chez Hjalpreck, il y rencontra Reginn, fils de Hrejdmar. « *Il était nain, et personne n'avait autant d'adresse manuelle; il était savant, colérique et très-versé dans la magie.* » Il lui raconta à peu près ainsi, l'histoire de ses ancêtres : « Quand les dieux parcouraient le monde, Odin, Loki et Hœner arrivèrent au bord d'un fleuve. Loke d'un coup de pierre tua une loutre qui mangeait un poisson sur un rocher : c'était Otur, fils de Hrejdmar. Les trois Ases prirent sa peau; mais le soir, ayant demandé l'hospitalité dans une cabane, ils montrèrent leur capture. Leur hôte était précisément Hrejdmar. Pour venger la mort de son fils, il s'empara d'eux, et ne consentit à leur rendre la liberté, que s'ils pouvaient lui remplir d'or la peau de loutre. Loke fut envoyé à la recherche de ce métal. Étant arrivé auprès d'une cascade, il prit avec un filet le devin Andvare métamorphosé en brochet, par une mauvaise norne. Pour se racheter Andvare livra tout l'or qu'il avait entassé dans le fleuve; mais, en le livrant, il maudit ces richesses et y attacha des malheurs pour tous ceux qui les posséderaient.

Reginn et son frère Fafner tuèrent bientôt leur père Hrejdmar, afin d'être les maîtres du trésor; mais Fafner s'en emparant, refusa de le partager avec Reginn, et se changea en dragon pour le garder jour et nuit. Reginn exhorte donc Sigurd, *le prince aux déterminations promptes, qui a plus de courage que les vieillards*, à l'aider dans ce qu'il veut tenter contre Fafner. Mais le guerrier lui répond que les fils de Hunding qui ont arrêté le cours de la vie d'Élyme, riraient bien s'ils le voyaient *se mettre en quête de l'or rouge* avant d'avoir vengé son père. Il va donc accomplir ce devoir. Puis il revient vers Reginn, qui lui fabrique un glaive nommé Gram, auquel rien ne résiste, et il se rend ensuite avec le nain dans la bruyère de Gnita où réside Fafner. Sigurd fait

un trou dans le sentier sur lequel Fafner se glisse pour descendre vers la rivière. Il s'y blottit, et au moment où le monstre passe par-dessus sa tête, il lui donne un coup de glaive dans le cœur. Fafner frappe alors la terre avec sa tête et sa queue; Sigurd s'élance hors de la fosse; ils se trouvent face à face, et un long dialogue s'engage entre eux. Fafner annonce à Sigurd *que l'or qui résomme, le bon or rouge et étincelant sera son meurtrier*; puis il expire. Sigurd fait rôtir son cœur; mais, à peine le sang qui distille de ses doigts a-t-il touché ses lèvres, qu'il comprend subitement le langage des oiseaux. Alors, des hirondelles chantèrent: « *Reginn est étendu sur la bruyère; il médite en lui-même et veut trahir le jeune héros qui se fie à lui.... Sigurd ne sera pas aussi habile que je l'avais présumé du chef de l'armée, s'il laisse échapper Reginn après avoir tué son frère, etc.* » Sigurd, averti par ces paroles prophétiques, tranche la tête de Reginn. Les hirondelles lui annoncent alors qu'elles connaissent une vierge la plus belle des vierges, et qu'il la possédera. C'est Brynhild. En attendant, il pénètre dans la demeure de Fafner, où il trouve un trésor considérable, celui des Niebelungen. Il s'en empare, ainsi que du casque enchanté d'Aeger et de l'épée Hrotta; puis il monte sur son cheval Gramme, et se dirige vers la Franconie.

Sur une montagne, il aperçut un château environné de flammes. Il y entra, et trouva un guerrier endormi. Lui ayant ôté son casque, il vit que c'était une femme. Sa cotte de mailles adhéraient tellement à la peau, qu'il fut obligé de la couper avec son épée. Alors, la Walkyrie fut tirée du sommeil dans lequel l'avait plongée Odin depuis bien long-temps en punition du trépas d'un de ses protégés, qu'elle avait tué dans une bataille. Cette Walkyrie n'était autre que Brynhild. Pour récompenser Sigurd de l'avoir tirée de son sommeil léthargique, elle essaie de lui enseigner la sagesse (1). Sigurd l'emmène ensuite à la cour des fils de

(1) Ces conseils de la Walkyrie forment un magnifique dithyrambe, une espèce d'hymne grossier et rude, qui peint bien la vie des hordes scythiques. En voici quelques fragmens: « Honneur aux Ases, honneur aux Asesses, honneur à la terre qui

Gink, nommés Gunner, Guttorn et Høgne. Il la trompe, la fait épouser au premier de ces princes, et reçoit de lui pour épouse, sa sœur Gudruna.

Brynhild, pour se venger, engage Guttorn à assassiner Sigurd pendant son sommeil. On fait manger à Guttorn de la chair de loup et de serpent, afin de le rendre cruel. Il accomplit sa lâche action; et quand Gudruna demande où est Sigurd, *le prince des hommes*, Høgne lui répond : « *Nous l'avons dépecé avec le glaive : le cheval gris baisse la tête et flaire le roi qui est mort.* » Alors le corbeau des bords du Rhin, perché sur la branche, cria bien haut : « *Atle (Attila) teindra dans votre sang le fil de son glaive. Assassins, vos sermens vous tueront.* » Nous assistons ensuite aux plaintes touchantes de Gudruna sur la mort de

nourrit toutes les créatures ! Donnez-nous l'éloquence, la raison et des mains habiles à guérir tous les maux.....

» Pour être vainqueur, il faut connaître les runes de la victoire et les graver sur le glaive, les unes sur la lame, les autres sur la poignée, et prononcer deux fois le nom de Tyr.....

» Si tu veux sauver tes navires en mer, il faut savoir les runes qui calment la tempête, les graver sur l'avant et sur le gouvernail, et lancer du feu sur la trace de la carène.....

» Si tu veux guérir les blessures, il faut connaître les runes des plantes et les graver sur l'écorce, sur les troncs des arbres de la forêt dont les branches s'inclinent à l'Est.....

» Si tu veux être plus spirituel que les autres, il est nécessaire que tu connaisses les runes de l'esprit : Hroptur fut le premier qui les grava, qui les expliqua, et en fit l'objet de ses méditations.....

» Ce fut alors que les livres de Mimer dirent leur première parole pleine de sagesse et des runes véridiques : il les traça sur le bouclier dressé devant le Dieu lumineux ; — sur l'oreille d'Arvaker et sous les sabots d'Alsvinn ; — sur la roue qui roule dessous la voiture de Roegner ; — sur les dents de Sleipner et sur les traces du traîneau ; — sur la griffe de l'ours et sur la langue de Brage ; — sur les griffes du loup, sur les serres et sur les ailes sanglantes de l'aigle ; — sur la main libératrice, sur les traces de celui qui guérit ; — sur le verre et sur l'or ; — sur les objets qui préservent l'homme dans le vin ; — sur le siège de la sorcière ; — sur la pointe de Gugner et sur la poitrine de Granne ; — sur l'ongle de la norne et sur la griffe du loup.

» Ce sont là les runes des hêtres, les runes du secours, toutes les runes à boire, toutes les runes de la force..... On les trouve chez les Ases ; on les trouve chez les Alfes ; on en trouve quelques-unes chez les Vanes et aussi chez les hommes. Si tu les as comprises qu'elles te servent jusqu'au moment où les puissances seront dissoutes.»

Ne dirait-on pas en lisant ce morceau qu'on assiste à quelque conjuration magique, à quelque chant de druides entonné dans les forêts ? Et n'est-on pas amené à reconnaître une singulière énergie à ces sauvages compositions ?

son époux , et au désespoir de Brynhild qui se repent du meurtre qu'elle a conseillé. Là , se présente une scène qui rappelle magnifiquement la barbarie des funérailles d'Attila. Brynhild veut *descendre vers la mort*. On essaie de l'en empêcher ; mais elle répond que sa résolution est inébranlable. Elle *passé alors sa cotte de mailles en or , fait ouvrir les coffres où sont déposées ses parures et ses richesses , se frappe d'un coup de poignard , et engage ses esclaves à mourir avec elle*. Elle leur distribue *l'écharpe , le manteau , de beaux vêtements ; elle recommande qu'on environne son bûcher de tentes , de boucliers , de bannières d'une belle teinte , d'un grand nombre de héros , et qu'on la brûle à côté de Sigurd*. Près d'elle devront être brûlés également ses serviteurs parés d'or , dont deux tiendront des éperviers , etc. Elle meurt ensuite et on exécute ses ordres.

Pendant qu'elle suit la route de l'abîme , son esprit passe devant une maison habitée par la géante Guger. Celle-ci lui reproche ses crimes ; mais Brynhild se défend en disant que ce sont les insultes de Gudruna qui lui a reproché d'avoir dormi dans les bras de Sigurd , qui sont cause de ses fautes , etc.

Tel est le fond riche et bizarre qu'offrait l'Edda de Sœmund-le-Sage, pour la première partie des Niebelungen, à l'imagination du vieux poète épique. Il eût pu s'en emparer comme d'un thème brillant , et ajouter sa fantaisie germanique aux mille détails que lui offrait si généreusement la mythologie du Nord ; mais il a préféré s'en priver. Il n'a , pour ainsi dire , emprunté aux traditions du Nord que le nom de son poème et de ses héros , en laissant les événemens de côté. Son œuvre y a-t-elle gagné ou perdu ? C'est une question que nous laissons à décider au lecteur.

Le vieux poète ne s'est pas montré moins réservé dans ses emprunts pour ce qui concerne la catastrophe des Niebelungen. Selon l'Edda , après la mort de Sigurd , Gudruna est d'abord presque inconsolable. Cependant sa mère Grunhilde finit par lui persuader de boire la boisson de l'oubli , composée d'un grand nombre de mauvaises choses réunies , et contenue dans une coupe sur

laquelle étaient gravées des runes couleur de sang. Après avoir passé sept ans dans le veuvage, elle est demandée en mariage par Atle (Attila), fils de Budle. Elle le refuse d'abord; mais, pressée par les siens, elle l'accepte à la fin pour époux, en prophétisant les maux qui sortiront de cette union. Un voyage de vingt-un jours, dont *sept à travers un pays froid, sept sur les vagues, et sept sur un terrain sec*, la conduit chez Attila. Celui-ci ne tarda pas à avoir en songe de mauvais présages. « Quand on rêve de fer, dit-il, c'est une annonce de feu; la colère des femmes est un présage de perfidie et de chagrin, etc. » Bientôt il accuse sa femme d'infidélité, sur la dénonciation d'une épouse répudiée. Elle se justifie par l'épreuve de l'eau bouillante, et son accusatrice est noyée dans un marais.

Cependant, Attila impatient de posséder le trésor de Fafner, envoie inviter les rois de Worms à venir à sa cour. Malgré la défiance de Hœgne, les rois acceptent l'invitation. Ils viennent, et à peine arrivés, ils sont attaqués par les Huns. Gudruna cherche à s'interposer; mais, voyant qu'Attila ne tient aucun compte de ses efforts, elle jette son manteau, prend une épée et défend vaillamment ses frères. Le combat dura jusqu'à midi : le rempart fut couvert de sang. Enfin, les frères de Gudruna sont vaincus. Gunnar est jeté dans une prison pleine de serpents, et on arrache le cœur à Hœgne. Alors Gudruna prend la résolution de venger ses frères. Attila essaie de l'apaiser avec des présents précieux, des esclaves et de l'argent *blanc comme neige*; mais elle lui répond qu'elle a rompu le lien d'amitié, et sa vengeance ne tarde guère. Elle commence par tuer les deux enfans d'Attila; puis, quand le roi demande *en quel lieu ses fils sont allés jouer, qu'il ne les voit pas*, Gudruna traverse la salle du festin et dit à son mari : — « Tu as réveillé beaucoup de peines en tuant mes frères. J'ai peu dormi depuis qu'ils ont succombé; mais à la fin je les ai vengés. — Chef des glaives, tu n'appelleras plus sur tes genoux Erp et Eitil, ta joie à l'heure où tu te livrais à la boisson. Tu ne les verras plus de ton trône, mettre des manches aux javelots, couper la crinière des chevaux ou dompter les poulains; car j'ai pris leur cœur, je les ai faits

rôtir, et je te les ai servis assaisonnés avec du miel : j'ai mélangé ton breuvage avec leur sang, et tu as vu leurs crânes transformés en coupe. »

Attila lui adresse les plus vifs reproches ; mais Gudruna lui dit que ce n'est pas tout. Elle appelle le fils de Høgne et lui ordonne de tuer Attila. Celui-ci frappe, et bientôt Attila blessé sent la mort qui s'approche. Alors, Gudruna satisfaite, comme apaisée subitement par la vengeance, promet au roi de lui acheter un cercueil en pierre, une toile bien cirée pour envelopper son cadavre, et de veiller aux moindres détails de sa sépulture ; puis elle met le feu au palais et ensevelit sous les flammes tout ce qui s'y trouve.

Tels sont les détails de la vengeance de Gudruna. Ils ont pu fournir l'idée de quelques-uns des événemens qui s'accomplissent dans la deuxième partie des *Nibelungen* ; mais là, comme dans la splendeur des *hommes du pays des brouillards*, le trouvère allemand a adouci par instinct, tout barbare qu'il est encore, la férocité des tableaux scandinaves, et il a préféré inventer plutôt qu'imiter. Aussi ne retrouvons-nous pas chez lui, cet affreux festin digne de cannibales, où une femme, non moins furieuse que Médée, fait dévorer par un père le cœur de ses enfans (1).

L'Edda continue long-temps encore après la mort d'Attila, l'histoire de Gudruna. Ainsi, par exemple, après avoir fait périr ce prince et mis le feu au palais, Gudruna veut se noyer dans la mer ; mais elle est emportée par le courant chez le roi Jonaker. Elle l'épouse bientôt ; et alors recommence pour elle une autre série d'aventures aussi nombreuses que celles de l'Odyssee, mais auxquelles l'auteur allemand ne fait même pas allusion.

— J'arrive à la seconde partie de notre poëme.

(1) L'analogie de ce repas avec celui de la dame de Fael, attribué faussement par Dubelloy à Gabrielle de Nergy, frappera sans doute nos lecteurs ; mais ce qu'ils ne savent probablement pas, c'est que notre moyen-âge français contient un festin encore plus atroce : celui du cœur d'Ignaurès, jeune chevalier vaillant, aimable et beau, que douze maris, trompés par lui à la fois, font manger ensemble à leurs douze femmes, lesquelles, par désespoir, se laissent mourir de faim.

§. III.

La catastrophe des Niebelungen.

Dès que Siegfried est mort, le roi Siegmund, son père, quitte les états de Gunther avec les Niebelungen, et il veut emmener avec lui la triste et dolente veuve de son fils; mais celle-ci vaincue par les prières de Giselher et agitée du désir secret de connaître le meurtrier de Siegfried, afin de s'en venger, consent à rester parmi les meurtriers de son mari. Plus de trois ans après, à la prière de Gernot, elle consent à revoir Gunther et à lui parler. Elle pardonne même à tout le monde, *un seul excepté*, dit le poëme; puis confiante en cette paix, elle fait venir le trésor des Niebelungen, qui était sa dot. *» Douze voitures, pour le porter, firent cent quarante-quatre voyages. Ce n'était que pierreries et or; et, cachée parmi ces richesses, il y avait une baguette divinatoire en or pur. Celui qui aurait pu la reconnaître serait devenu le maître du monde. »*

Implacable dans sa haine, Hagène dérobe à Chriemhild les clefs de son trésor. Il finit même par le jeter tout entier dans le Rhin, près de Loche. Alors, Chriemhild fait exhumer les restes de Siegfried; elle les emporte avec elle dans le monastère de Lorse, où, dit le vieux poëte, *« dans sa tombe colossale le héros magnanime est encore déposé. »* Cependant, Helka, femme d'Attila, roi des Huns, ayant passé de vie à trépas, le noble chef songea à prendre une autre épouse. Ses amis lui enseignèrent la veuve superbe qui avait nom Chriemhild, et qui vivait dans le pays de Bourgogne. *« Le roi puissant leur dit : « Ceci est impossible; je suis un païen non baptisé et cette femme est chrétienne. Elle ne voudra pas se fier à moi. » Les Huns, vifs et rapides, s'écrièrent : « Elle le pourra vouloir pour votre haut renom et vos grandes richesses. »*— Attila envoie alors Rudiger, margrave de Pécklarn, demander la main de Chriemhild. Rudiger est fort bien reçu à la cour de Bourgogne. Il y demeure treize jours, pendant lesquels le roi

délibère avec ses féaux. Hagène conseille au roi de refuser son aveu ; mais Giseller , Garnot et Gunther ne pensent point que cela soit convenable. Quant à Chriemhild , elle refuse d'abord vivement. En vain Rudiger lui dit-il qu'elle aurait pour vassaux douze rois fameux ; qu'elle régnerait sur trente principautés... » *tout ceci ne servit à rien jusqu'au moment où Rudiger dit secrètement à la reine qu'il la vengerait du passé,* » et que peut-être elle aurait la gloire de convertir Attila à la foi chrétienne. Alors Chriemhild consentit. Conduite par les Huns , elle arriva à Passau , chez l'évêque Pilgerim ; elle passa à Pécklarn , et sa marche vers Attila fut un continuel triomphe. « *Maints guerriers de la Russie et d'autres de la Grèce accouraient à cheval. Les Polaniens et les Valaques pressaient leurs légers coursiers. Chacun d'eux agissait avec ses coutumes nationales. Des plaines de la Kiowie arrivaient maints braves guerriers. Les sauvages Petschénègues ne furent pas non plus en retard. Ah ! comme ils s'exerçaient à percer de leurs flèches les oiseaux de proie dans les airs ! Ils tiraient très-juste , ainsi que les Vandales.* » Enfin , Attila lui-même s'avance à la rencontre de Chriemhild. Il avait avec lui vingt-quatre chefs puissans et riches, conduisant de majestueux escadrons , et parmi eux , à côté de l'empereur , on remarquait surtout, avec un bon nombre de guerriers d'élite, le sire Théodoric de Vérone , roi des Ostrogoths. « *Ah ! s'écrie le conteur , c'était merveilleux à voir.* »

De Tuln où eut lieu cette première entrevue des époux , on se rendit à Vienne. Là , se célébrèrent les noces , au jour de la Pentecôte. Les réjouissances finies , on chemina vers le pays des Huns. Enfin , on arriva à Etzelenburg (probablement *Open*), en Hongrie. Chriemhild y fut reçue par sept filles du roi , et répandit généreusement autour d'elle, l'or et les vêtemens. Sept ans après , elle devint mère d'un fils qui fut baptisé selon les coutumes chrétiennes , et qui eut nom Ortlieb. S'étant appliquée à gagner tout ce qui l'entourait , elle y réussit , et elle connut enfin , au bout de treize ans , que rien ne lui résisterait. Alors elle se mit à penser à sa vengeance. « *Elle portait cette peine en son cœur, dès le clair matin et pendant la nuit sombre.* » Enfin , elle pria Attila

d'inviter ses parens à venir en ses terres la visiter, afin qu'on ne l'appelât plus l'orpheline étrangère. Attila y consentit. Il fit venir ses deux bardes Swemmel et Werbel, et les chargea d'aller inviter la cour de Bourgogne à une passe d'armes qui aurait lieu dans ses états, au solstice d'été. La reine leur recommande surtout d'insister pour que Hagène soit du voyage, et ils partent. Les deux messagers sont bien reçus à la cour de Bourgogne, et malgré les avis de Hagène, Gunther accepte la proposition d'Attila. On s'apprête donc à venir chez les Huns. Le soupçonneux Hagène rassemble mille guerriers d'élite et bien armés, pour se garantir des embûches de la route ; mais les messagers devancent les Bourguignons. Ils marchent *seuls et sans escorte, garantis de tout péril par le seul renom d'Attila-le-Grand*. Quand la reine apprit d'eux que Hagène venait, elle s'écria : « *Ah ! quel triomphe pour mon âme !* » Aussitôt, elle ordonne qu'on hâte les préparatifs pour recevoir splendidement les voyageurs.

Pendant ce temps, les Bourguignons avec soixante mille chevaliers d'élite et neuf mille vassaux quittaient Worms. « *Les mille héros du pays des Niebelungen marchaient avec eux.* » La douzième matinée on atteignit les rives du Danube ; mais le fleuve était débordé. On ne voyait sur la rive aucun esquif. Hagène prit alors son bouclier, et faisant le tour du fleuve, il chercha des barques et des bateliers. Soudain il entendit les flots bouillonner. Il épia ce murmure, et dans une source claire et limpide, il aperçut des ondines qui se baignaient. Se voyant découvertes, elles disparurent, et le héros s'empara de leurs voiles légers. Une d'elles lui proposa, s'il voulait lui rendre leurs vêtemens, de lui apprendre ce qu'il adviendrait du voyage chez les Huns. Hagène y consentit. L'ondine lui fit alors connaître qu'aucun d'eux ne reverrait les terres de Bourgogne, excepté le chapelain de Gunther. Elle lui enseigna aussi où il trouverait un batelier. Ce dernier ne voulant pas obéir, Hagène le tue, s'empare de sa barque qui sert à passer successivement toute l'armée, et afin de s'assurer si la prédiction des ondines est vraie, Hagène lance au milieu des flots le chapelain ; « *mais la main de Dieu soutint son*

serviteur, et il aborda triomphant de l'autre côté du rivage. » Hagène comprit alors que la prédiction s'accomplirait, et il s'écria : « *Nous ne reverrons jamais le Rhin.* » Disant cela, il brisa la barque, et en jeta les débris dans les ondes.

Une fois l'armée débarquée de l'autre côté du Danube, elle est attaquée en Bavière par Gelferate qui est tué. Elle arrive enfin à Passau, chez l'évêque Pilgerim, oncle de Gunther. De là elle gagne Pécklarn, résidence de Rudiger, qui reçoit à merveille les Niebelungen. Après un repos de quelques jours, Folker, ce barde habile, prend son violon célèbre, et se tenant debout avec courtoisie devant dame Gotelinde, femme du Margrave, il lui chante de beaux vers qui adoucissent les regrets du départ. Rudiger lui-même, avec cinq cents guerriers d'élite, accompagne les Bourguignons chez les Huns. Dès qu'ils paraissent, Théodoric de Vérone s'empresse de les prévenir du mauvais vouloir de Chriemhild à leur égard ; mais il est trop tard pour reculer. On s'avance donc vers le palais d'Attila. Hagène y devient aussitôt l'objet de l'attention générale. « *Voilà, disait-on autour de lui, l'assassin de Siegfried ; le héros des Pays-Bas. Il avait la taille haute ; ses membres souples étaient d'une grande puissance, ainsi que sa poitrine. Ses cheveux mal tenus commençaient à blanchir ; ses pieds étaient agiles, sa démarche très-fièrre, sa face effrayante.* » Cependant Chriemhild vint recevoir ses hôtes. Elle donna un baiser au seul Giselher, et le prit seul par la main. Une altercation très-vive s'ensuivit entre elle et Hagène, auquel elle reprocha d'avoir commis un meurtre et deux vols. Bientôt quatre cents Huns ceignent le glaive en jurant de la venger ; mais la reine les contient. Elle veut avant tout paraître devant son ennemi couronne en tête.

Hagène est assis avec le barde Folker, son frère d'armes, sur un banc de pierre. En voyant s'avancer Chriemhild, ce dernier veut se lever par respect ; mais Hagène reste assis. Il pose même sur ses genoux l'épée qu'il ravit à Siegfried, après sa mort. Le barde place à côté de lui l'énorme archer de son violon, et tous deux attendent qu'on les attaque ; mais, malgré les exhor-

tations de Chriemhild, qui en apercevant l'épée de Siegfried sent redoubler sa colère, les Huns ont peur et n'osent avancer.

Pendant la nuit, les Niebelungen sont hébergés dans une grande salle. Hagène et Folker veillent aux portes. Tout à coup ils aperçoivent des hommes d'armes qui se glissent vers eux ;.... mais les Huns reculent encore. Le lendemain les Bourguignons se rendent à la cathédrale; Hagène et Folker en se tenant constamment auprès de Chriemhild la forcent à ajourner ses desseins. Le soir, au milieu des joutes, un combat véritable s'engage. La reine devient joyeuse ; mais Attila s'élance au milieu des adversaires et les sépare. Alors Chriemhild s'adresse à Hildebrand et à Théodoric en les priant de tuer Hagène : ils refusent. Repoussée par ces héros, elle séduit le seigneur Bléda par l'offre du Margraviat de Nüding, et celui-ci se charge de venger la mort de Siegfried. En effet, accompagné de mille de ses vassaux, il va attaquer les Niebelungen, au moment où ils se mettent à table ; il est tué par Dankwart. Mais la querelle est engagée ; les Bourguignons sont cernés par les Huns, et nul d'entre eux ne peut sortir de la salle. Alors a lieu un affreux carnage. Neuf mille guerriers des bords du Rhin et douze chevaliers tombent morts. Dankward seul, après d'incroyables exploits, parvient à s'échapper. Il arrive tout sanglant à une autre salle où se trouvent son frère Hagène, Attila, Rudiger, etc. Aussitôt Hagène se doutant de ce qui a eu lieu, s'élance à la porte de la salle, afin d'empêcher les Huns d'en sortir, et de venger sur eux ses compagnons. En ce moment, on portait d'une table à l'autre pour le montrer aux princes du Rhin, le jeune Ortlieb, fils d'Attila. Ce fut par lui que Hagène commença. D'un coup d'épée, il lui fit voler la tête jusque sur les genoux de sa mère ; il tua ensuite le gardien du royal enfant, abattit la main droite du barde qui était venu porter en Bourgogne l'invitation d'Attila, et *il peupla de morts* le palais de l'empereur. Folker, son archet de fer à la main, imita son frère d'armes, et s'élançant aussi vers la porte la défendit contre les Huns du dehors, tandis que Hagène auquel

s'étaient joints Gernot, Giselher et Gunther massacraient ceux du dedans.

Tout à coup Théodoric éleva la voix, et ne voulant pas se mêler à la querelle, demanda à sortir avec les siens. Gunther le lui accorda. Le roi des Ostrogoths quitta donc la salle avec Attila et Chriemhild. Il en fut de même pour Rudiger ; il sortit avec cinq cents guerriers, et aussitôt le combat recommença. Nul des Huns ne resta vivant, et les Niebelungen n'ayant plus d'ennemis, s'assirent épuisés de fatigue. Ils avaient fait *plus de sept mille victimes*, et pour s'en débarrasser, ils les jetèrent par les fenêtres de la salle. Plusieurs de ces Huns n'étaient que blessés ; mais ces chutes horribles les achevèrent, et leurs amis éclatèrent en gémissemens. L'implacable Folker dit alors en riant : « *Je remarque, à cette heure, la vérité de ce qui m'a été rapporté : les Huns pleurent comme des femmes ; ce sont des lâches. Ne feraient-ils pas mieux de panser leurs blessés !* » Un Margrave, croyant qu'il parlait sans mauvais vouloir, souleva dans ses bras un de ses parens tombé dans des flots de sang ; mais le cruel barde le frappa à mort. Les Huns s'enfuirent au loin maudissant sa férocity.

Hagène et Folker raillent ensuite Attila et Chriemhild. Ce n'était pas le moyen de les calmer. Aussi, furent-ils bientôt assiégés de nouveau ; près de mille guerriers pénétrèrent successivement dans la salle et tombèrent sous les coups des Niebelungen. Le sang ruisselait par des ouvertures pratiquées au seuil des portes. Cependant, Gunther sentit bien qu'il ne pourrait résister longtemps. Il fit mander Attila et lui parla de paix. Le roi refusa de la lui accorder. Giselher s'adressa alors à sa sœur Chriemhild ; mais celle-ci ne voulut rien entendre, à moins qu'on ne lui livrât Hagène en otage. Les Niebelungen refusèrent. Alors la reine dit : « *Courez, mes vassaux, courez dans la salle, marchez à l'ennemi ; que pas un n'échappe ! Les quatre extrémités de cette salle vont être incendiées par mes ordres. Voici venir ma vengeance.* » Les Niebelungen, qui se tenaient encore dehors, furent durement refoués dans l'intérieur à coup d'estoc et de taille, et les flammes,

poussées par un vent violent , embrasèrent l'édifice. Dévorés par la soif , les Niebelungen s'agenouillèrent et burent le sang des morts. Toute la nuit se passa ainsi. Au jour , ils étaient encore six cents. On les salua par une affreuse attaque ; mais ils résistèrent avec courage et tuèrent même l'élite des gens d'Attila. Tout à coup parut devant le roi des rois , Rudiger qui voulait le prier de faire la paix ; mais Chriemhild lui rappela que , lorsqu'il était venu la demander en mariage , il avait fait serment de la venger quand elle l'en requerrait , et qu'ainsi il devait se joindre à elle. « *Malheur à moi , s'écria alors ce chef , de ce que j'ai assez vécu pour voir ceci ! Il faut que je renonce à la loyauté , à la courtoisie. Malheur à moi !* » En vain il offre à Attila de lui rendre ses villes , ses trésors , disant qu'il partira pauvre pour les terres étrangères , emmenant par la main sa femme et son enfant... Chriemhild est impitoyable. Rudiger , pour accomplir sa parole , est obligé de risquer son âme et sa vie. Ses vassaux , au nombre de cinq cents , marchent avec lui ; mais ils ne devaient pas long-temps le conserver pour chef , car il périt en donnant la mort à Gernot.

Théodoric , en apprenant ce fatal événement , envoya quelques-uns des siens , pour savoir si cela était vrai , auprès des Niebelungen. Ces guerriers réclamèrent le corps de Rudiger. Folker le leur refusa , et une lutte s'engagea entre eux. Un seul des vassaux de Théodoric , Hildebrand , vainqueur du barde , resta en vie ; mais , du côté des Bourguignons , Gunther seul et Hagène furent épargnés par la mort. « *Le sang s'élevait , dit l'auteur , jusqu'à leurs genoux.* » Quand Théodoric apprit cet affreux malheur , il s'écria : « *Dieu du ciel , comment peut-il se faire que tant de guerriers forts aux armes aient été vaincus par des hommes exténués de combats ? — J'étais jadis un roi puissant ; mais je dois me nommer en ce jour Théodoric l'indigent.* » Puis s'étant armé lui-même , il se met en marche avec le vieil Hildebrand. Il propose aux deux Niebelungen de se rendre à lui , en otage , promettant de les garantir contre la haine des Huns , et de les ramener sains et saufs en Bourgogne. Hagène , auquel il semble honteux

de se rendre, même à Théodoric, refuse, et le combat recommence entre lui et ce prince. Malgré l'épée de Siegfried, la terrible Balmüng, Hagène blessé par le roi des Ostrogoths, tombe. Théodoric le saisit alors entre ses bras nerveux, inflexibles comme du fer, et il le conduit chargé de liens à Chriemhild. Puis il retourne sur ses pas pour combattre Gunther. Il le renverse, le garotte, et l'amène comme Hagène, aux pieds de la femme d'Attila. Au comble de la joie, Chriemhild fait enfermer ses captifs chacun dans une prison séparée. Bientôt, elle fait trancher la tête de Gunther, son frère, et saisissant l'épée de Siegfried, elle abat elle-même, en présence d'Attila consterné, celle de Hagène, le meurtrier de son époux. A cette vue, le vieil Hildebrand furieux, s'écrie : *« Cette femme mourra, parce qu'elle a tué un héros, »* et s'élançant vers Chriemhild, il la perce de son épée. Alors Attila et Théodoric se prirent tous deux à pleurer amèrement : *« car les chefs les plus illustres avaient perdu la vie, et les peuples restaient muets et inconsolables de douleur. — Ainsi se termina cette funeste et meurtrière fête d'arme ; ainsi l'amour mène à sa suite le malheur. »*

Voilà, d'après le trouvère, toute la moralité de cette terrible histoire.

§ IV.

Telle est la seconde partie des Niebelungen. L'affreux combat qui la termine, nous peint bien, par souvenir, ces peuplades guerrières, implacables, haineuses, héroïques, qui, au v^e et au vi^e siècles, habitaient les bords du Rhin, et que le poète a la prétention de mettre en scène.

Seulement là, comme dans la splendeur des Niebelungen, le vieil Homère allemand donne à ses personnages les pensées de son époque. Ainsi, quand Rudiger accepte la mission d'aller à la cour de Bourgogne demander la main de Chriemhild, il y a entre lui et sa femme Gotelinde, une touchante scène de séparation, qui rappelle parfaitement, comme idée et comme charme,

les adieux de Chimène , tel que les raconte le poëme du Cid , contemporain des Niebelungen.

Dans une foule d'autres circonstances , les sentimens chevaleresques du XIII^e siècle paraissent également au milieu de détails auxquels ils sont bien postérieurs comme époque. Ainsi , par exemple , la générosité et le désintéressement sont à chaque instant poussés à l'excès dans les Niebelungen. Les ambassadeurs d'Attila refusent de Gunther , tout présent , et les seigneurs qui entourent le roi des Huns , *deviennent pauvres à force de donner*. Nous retrouvons exactement ces mœurs qui n'appartiennent en rien à l'époque d'Attila , dans nos poëmes carlovingiens ; ce sont les sentimens du moyen-âge civilisé , ce sont les pensées du siècle de Saint Louis prêtées par anachronisme à des générations déjà bien éloignées. Observons encore ce qui se passe à propos du roi des Huns , et la transformation que subit ce personnage historique en devenant un héros d'épopée. Voici le portrait que fait de lui le goth Jornandès , qui écrivait en 550 , c'est-à-dire , moins d'un siècle après la mort du fléau de Dieu. « Cet homme était né pour ébranler l'Univers et pour être la terreur des mortels ! Sa démarche était fière ; ses regards , jetés de côté et d'autre , semblaient chercher un aveu de la terreur qu'il inspirait. Il ne faisait aucun mouvement qui ne portât l'empreinte de la grandeur , etc. » Est - ce là , nous le demandons , l'Attila du poëme ? — Non. Le roi des Huns , dans les Niebelungen , est toujours inférieur aux Bourguignons. Il n'agit pas ; il ne montre aucune énergie ; il n'offre rien de saillant comme caractère. Massacre-t-on ses vassaux , ses officiers , il s'émeut à peine ! Ce vieux lion , à tête de kalmouk , que Jornandès nous dépeint avec une chevelure lui tombant comme une crinière sur les épaules , est le plus pacifique des hommes. Hildebrand perce-t-il Chriemhild de son épée , il pleure : voilà tout ; mais il est impossible de reconnaître en lui ce fier conquérant qui guidait la barbarie à l'assaut de la civilisation , et qui , envoyant ses ambassadeurs à l'empereur d'Orient , à Byzance , et à celui d'Occident , à Ravenne , faisait dire à la fois à ces deux possesseurs

du monde : « Attila , notre maître et le tien , t'ordonne de faire préparer , sans délai , un palais pour le recevoir. « Un pas de plus et Attila devenait comme Charlemagne, dans nos poèmes carlovingiens , dont les auteurs sont pour le ix^e siècle , ce qu'Arioste était pour la chevalerie au xvi^e, un personnage ironique et sacrifié. Cela se conçoit aisément. Le poète épique, au moyen-âge, n'est pas comme Eginhard ou Jornandès , un homme instruit dans l'histoire. Ce qu'il sait de son héros , c'est la tradition qui le lui a appris , et lui-même la défigure pour les besoins de son œuvre. Emprunte-t-il un personnage aux souvenirs populaires , il ne cherche pas à le ramener à des proportions humaines ; il lui laisse sa forme gigantesque et idéale. D'autre part , les aventures d'un héros ou d'un cycle ne peuvent long-temps circuler dans le monde sous la forme sérieuse. De génération en génération , leur gravité va faiblissant , et il arrive un moment où le personnage héroïque est livré au rire ; à un rire discret d'abord , comme celui qui éclate , autour de Charlemagne , jusqu'à ce qu'enfin , à quelques siècles de distance , paraissent les poètes railleurs , qui font du neveu du grand empereur l'*Orlando Furioso* , — de la belle *Aude* , Angélique , — et de Béatrice , 'cette idéale conception de Dante..... qui ? Dulcinée du Toboso !.... N'est-ce pas là la plus haute profanation amenée par la satire ? N'est-ce pas le rire impie de Rabelais appliqué à une chose divine ? — La femme.

Que si nous cherchions maintenant la part des traditions étrangères dans la catastrophe des Niebelungen, nous verrions qu'elle y est encore moindre que dans la première partie du poème. A l'exception de l'aventure intitulée : *Les prophétesses du Danube* , rien n'y retrace le paganisme, quoique nous soyons chez des païens, et les allusions aux récits scandinaves y sont très-rares. Toute la fin du poème est même en contradiction avec les aventures de l'Edda. Dans ces dernières en effet , l'implacable Gudruna tue ses enfans pour se venger de son époux ; elle les lui fait manger et le tue ensuite également. Rien de semblable n'a lieu dans les Niebelungen. Ainsi donc , à part un

vague souvenir d'événemens anciens , à part un pâle reflet des traditions scandinaves qui porte plutôt sur quelques détails que sur l'ensemble, on peut dire que le poëme tout entier est dû au génie allemand. Certes , l'un des principaux agens de cette grande machine, Siegfried , est emprunté à l'Edda ; mais l'Edda , avec sa manière brusque et coupée , est loin de lui communiquer tout le charme , toute la grâce que nous lui voyons déployer dans le poëme , et qui tient à la candeur allemande. Toutefois nous admettons volontiers qu'il y a eu avant les Niebelungen en Allemagne des chants populaires , des ballades , des traditions sur Sigurd et sur Etzel ; mais nous ne croyons pas qu'on ait fait de notre poëme , sous la forme épique , plusieurs rédactions successives , antérieures à celle sous laquelle nous le possédons. Aucun fait du moins ne justifie cette opinion. Jean de Muller veut qu'il y ait eu un *remaniement* de notre épopée vers la dernière moitié du x^e siècle : ce serait alors que Rudiger aurait pris place dans les Niebelungen. M. Schlegel prétend qu'il y en a eu un second vers le xi^e ou xii^e siècle , dans lequel saint Pilgerim , qui vivait encore à la fin du x^e siècle , et qu'en présence de tous ses contemporains on n'aurait pu à cette époque faire remonter jusqu'à Attila , aurait été introduit dans l'épopée. Nous croyons que c'est se donner bien de la peine pour éviter à un poëte , qui certes n'y tenait guère , quelques anachronismes ; et il nous semble naturel de penser qu'un seul homme , s'emparant du fond bien plus encore que de la forme des poésies populaires appartenant aux époques antérieures à la sienne , en a donné , au xiii^e siècle , une rédaction épique dans laquelle il a placé , d'après les traditions , le souvenir resté vivant de Rudiger et de saint Pilgerim. Ce fait n'a d'ailleurs rien d'extraordinaire comme imagination et comme invention. Le poëte qui a su créer tant de gracieux ou de terribles détails , qui conserve si fidèlement à chaque personnage son caractère jusqu'à la fin de son œuvre , a bien pu , pour rendre son poëme plus touchant , s'emparer de deux hommes dont la légende avait frappé l'imagination populaire , et malgré

la distance à laquelle ils vécurent, les faire concourir ensemble à son œuvre. Nos poètes romans sous l'influence et à l'imitation desquels les *Nibelungen* ont été rédigés, n'agissent guère autrement. Nous n'ignorons pas qu'on a voulu aussi qu'ils aient été précédés, non-seulement par des chants populaires, dans le genre de ceux que Charlemagne fit recueillir, mais par de véritables poèmes épiques, qu'ils n'auraient eu qu'à modifier et à rajeunir; mais nous ne croyons pas tout-à-fait à cette filiation littéraire. Un poème épique, même quand les grands procédés de l'art n'y sont pas employés, comme dans celui que nous examinons, est une œuvre de longue haleine; et si, en France, au *xiii^e* siècle, époque à laquelle les esprits gravitaient depuis long-temps vers l'étude et le progrès, nous voyons les poètes s'engager dans cette voie d'une marche timide, quelle difficulté ne devait-ce point être pour leurs devanciers des siècles antérieurs? Il est donc probable que leurs prédécesseurs ne songèrent pas ou songèrent peu à la poésie épique. D'ailleurs au début des langues et des littératures, les poésies sont toujours extrêmement courtes; ce sont plutôt des ballades ou des chansons, que d'immenses poèmes: la raison seule indique en effet qu'on n'arrive à ces derniers que par degrés, et qu'il faut que la muse se soit enhardie au préalable par de longs essais.

Selon nous, donc le poème des *Nibelungen* est une réunion de traditions historiques et fabuleuses, réunies en faisceau, animées et, pour ainsi dire, créées d'un seul jet par un poète.

Quel était ce grand fondeur qui a su élever aux souvenirs des générations passées une aussi belle, une aussi haute statue? Nous l'ignorons; mais l'imperfection même avec laquelle sont soudés entre eux les différens matériaux du monument, les contradictions que contient le poème, tout nous prouve qu'il n'a été essayé qu'une seule fusion entre les diverses parties des *Nibelungen*, car des remaniemens répétés auraient fait aisément disparaître ces défauts restés si visibles.

Quoi qu'il en soit, le poème que nous venons d'examiner est un des monumens qui font le plus d'honneur au génie du moyen-

âge et de l'antique Allemagne. On a beau dire de la vieille Teutonie, qu'elle a été de tout temps la terre des brouillards et des penseurs nuageux ; on a beau répéter, sur tous les modes critiques, y compris celui de Lucien et d'Aristophane, que le moyen-âge fut une époque d'ignorance et de barbarie, que fait cela à la vieille patrie Rhénane ? Qu'importe au moyen-âge ? L'Allemagne en a-t-elle moins été de tout temps l'honneur de l'esprit humain ? Pareille à ces *guettes* de la féodalité, qui, du faite élevé des beffrois dominaient au loin les campagnes, elle est placée comme une sentinelle vigilante, au sommet des plus hautes tours de l'intelligence ; et là, le regard à demi tourné vers la France, écoutant à la fois les bruits du Nord et ceux du Midi, elle essaie depuis des siècles de reconnaître, en prêtant l'oreille, de quel côté la voix du progrès résonne, afin de répondre à son qui-vive.

Quant au moyen-âge, satisfait d'avoir donné au monde les cathédrales de Chartres, de Strasbourg et de Cologne ;—d'avoir produit Charlemagne, cet homme qui dépasse César et qui égale Napoléon ; — d'avoir inventé la poudre avec Bacon ; produit l'imprimerie avec Guttemberg ; découvert, avec Colomb, ce Nouveau-Monde entrevu par Dante ; semé sur tous les rochers, dans toutes les terres, ses traditions et ses poèmes par les mille bouches de ses chanteurs, il dort, fier et tranquille, sous la pierre de son cercueil, peu soucieux des applaudissemens de la foule, pourvu que les quelques monumens qu'il a laissés puissent lui conquérir les suffrages de quelques esprits d'élite.

ACHILLE JUBINAL.

LES SÉANCES

DE LA CHAMBRE DES LORDS

ET

DE LA CHAMBRE DES COMMUNES.



L'ANCIENNE chapelle Saint-Étienne, dans laquelle se réunissait autrefois le parlement anglais, fut incendiée en 1834. Aujourd'hui, la Chambre des Lords et celle des Communes tiennent leurs séances à Westminster, dans deux locaux séparés, mais voisins l'un de l'autre. L'origine de ces deux pouvoirs législatifs et administratifs remonte aux premières années du xiii^e siècle, à l'époque où la grande-charte fut octroyée par Jean-sans-Terre. Il y a peu d'années, le public n'était admis aux séances du parlement, que moyennant une certaine rétribution. Les membres des deux Chambres consentaient à recevoir John Bull; mais le prix des places était fixé comme sur nos théâtres. Ces Messieurs se faisaient voir pour de l'argent. Maintenant, l'entrée est gratuite; mais un très-petit nombre d'élus sont seuls admis dans le sanctuaire. Il est surtout difficile d'assister aux séances de la Chambre des Lords. C'est à l'obligeance de M. le baron de Bourqueney, alors secrétaire de l'Ambassade française près la cour de Londres, qu'un de mes amis et moi fûmes redevables de cette

faveur. En général, on n'est admis que sur la présentation d'une lettre signée par un membre de la Chambre.

J'ignore quelles sont les formalités à remplir pour assister aux réunions de la Chambre des Communes. Toutefois, on doit être admis assez facilement, puisqu'il nous suffit de décliner notre qualité d'étrangers, pour être reçus sans difficulté. L'huisier de service nous introduisit même avec toute sorte d'égards et de politesse. Ce personnage était orné d'un habit à la française, d'une épée inoffensive et d'une perruque à bourse. Il portait la culotte courte, des bas de soie noirs, des souliers à grande boucle d'argent, et une chaîne dorée, à laquelle était suspendue une plaque de métal offrant les armes et la devise des souverains anglais : *Dieu et mon droit*. Plusieurs *poli-cemens*, numérotés sur le collet de l'habit comme des fiacres, et munis de leur petite baguette noire, étaient préposés à la garde des galeries et des principaux appartemens qui précèdent la salle des séances de la Chambre des Communes. Nous fûmes étrangement surpris en pénétrant dans cette salle. Bien loin d'offrir l'aspect imposant et grandiose que présente notre Chambre des Députés, celle de Londres est petite, d'une simplicité extrême et incontestablement calculée. Pas de dorures, pas de colonnes de marbre blanc aux élégans chapiteaux corinthiens, pas la moindre statue; absence complète de tableaux, de tentures et de somptueux tapis; pas même de tribune pour les orateurs. Tout se borne à un appartement ayant la forme d'un carré long, recouvert de boiseries, offrant à droite et à gauche quatre rangées de banquettes recouvertes de maroquin vert, et dans le fond plusieurs bancs disposés en amphithéâtre. Tandis que les maisons les plus modestes de Londres sont munies de tapis, le sol de la Chambre des Communes n'est recouvert que d'une simple sparterie. La salle est éclairée par le haut, à l'aide de châssis munis de carreaux en verre dépoli. Dans la nuit, la Chambre est éclairée par trois lustres à bougie. Le bureau du président ou orateur (*speaker*) est à l'une des extrémités; il sépare les deux armées parlementaires de gauche et de droite, les

Whigs et les Torys. Les ministres sont placés à droite du président, sur le banc le plus inférieur; aucun costume ne les distingue des députés. Ce n'est que dans les occasions solennelles, à l'ouverture du parlement, par exemple, qu'ils revêtent leurs insignes. A côté des ministres, on remarque les *patiti*, ou aspirans aux faveurs ministérielles. Des tribunes sont ménagées tout autour, et dans la partie la plus élevée de la salle. Celle des journalistes est placée au-dessus du président.

Nous étions à peu près seuls dans cette enceinte, où se discutent chaque jour les destinées d'une grande nation, et involontairement nos souvenirs se reportaient à ces tempêtes parlementaires soulevées par l'éloquence de Pitt, de Chatam, de Fox, de Canning. Peu à peu l'amphithéâtre se remplit de curieux, plusieurs députés vinrent nonchalamment s'étendre sur leurs banquettes. Les fils des Lords, les membres les plus jeunes du parlement, habillés à quelques années près à la mode du jour, ayant tous des fleurs à la boutonnière de leur habit, épéronnés et la cravache à la main, se promenaient cavalièrement. Les marchands de la cité se faisaient remarquer par leurs grands chapeaux de feutre rabattus jusqu'aux yeux, leurs guêtres de drap, leurs culottes courtes, leurs habits carrés, leur physionomie impassible, mais surtout par leur obésité et le laisser-aller de leurs manières. Tout le monde avait le chapeau sur la tête. Le speaker, précédé de trois clercs et du porte-masse, vint gravement s'installer sur le sac de laine, ou plutôt dans un vaste siège recouvert de maroquin vert. L'usage du sac de laine a été abandonné, et cependant, chaque jour, même pendant la séance à laquelle nous assistions, les orateurs, en parlant du président, employaient cette antique formule : *L'honorable orateur qui est assis sur le sac de laine.*

On comprend facilement, en voyant le travestissement du speaker, des secrétaires, du massier et des huissiers, qu'à une certaine époque le public ne fut admis aux séances qu'en payant. Ces Messieurs sont enveloppés dans une ample robe noire, et portent en toute saison une immense perruque blanche, poudrée

et bichonnée, qui descend en cascades majestueuses jusqu'aux genoux, et à l'aide de laquelle ils peuvent se draper comme des consuls. A une certaine distance, ces fonctionnaires pourraient être pris pour des ours blancs.

La masse reposait sur une petite table. Ce symbole de la puissance consiste en un bâton doré, surmonté d'une couronne. Plusieurs pétitions étaient déposées sur le bureau. Nous les avions d'abord prises pour des rouleaux de toile; l'homme le plus vigoureux succomberait sous un pareil fardeau.

Lorsque la séance fut ouverte, on ne comptait guère que soixante membres présents; plusieurs étaient déjà bravement endormis, d'autres appuyaient leurs jambes sur le bureau même du président. Les orateurs parlent tous de leur place; ils ne s'adressent jamais à la Chambre, mais bien au speaker: l'usage le veut ainsi. En général, on prononce peu de discours; tout se borne à de simples conversations; les orateurs vont droit au but sans faire des phrases. Il est défendu de lire des discours écrits, excellente précaution, puisqu'elle offre l'avantage de faire avancer la besogne, et de débarrasser les discussions de ces bavards impitoyables, qui ont le talent funeste de délayer leur idée dans un déluge de phrases plus ou moins mélodieuses, plus ou moins sonores, plus ou moins ornées de fleurs de rhétorique, mais parfaitement insignifiantes. Les séances sont en général fort calmes. Il est encore une fois très-rare d'être témoin de ces brillantes passes d'armes, de ces tournois oratoires, pendant lesquels plusieurs de nos députés font avec tant de grâce la roue et le saut périlleux devant le public élégant des tribunes. Le président n'a point de cloche. La voix des huissiers n'interrompt jamais le calme de l'assemblée, sous le prétexte de réclamer le silence. L'eau sucrée, dont nos députés font une si grande consommation, est tout-à-fait proscrite de l'autre côté de la Manche. En revanche, les honorables de la Grande-Bretagne vont rafraîchir leur éloquence dans une salle voisine, avec des tranches de bœuf, des homards et du jambon froid. Il est juste d'ajouter que cette précaution est

nécessaire, puisque les séances du parlement se prolongent quelquefois jusqu'à 4 ou 5 heures du matin.

On comprendra facilement le désir que nous avions de connaître les hommes les plus éminens et les plus populaires de la Chambre des Communes. Notre désir était d'autant plus légitime, que depuis un quart d'heure une discussion s'était élevée entre deux orateurs que la Chambre écoutait avec le plus grand recueillement, et qui n'étaient interrompus que par les cris de *hear, hear*, écoutez! écoutez! Le plus jeune était blond, pâle, d'une physionomie douce et distinguée, mis simplement, mais avec goût. Ses manières étaient d'une urbanité exquise; sa parole mielleuse, timide, réservée. Son adversaire, au contraire, avait quelque chose de brusque, mais son débit était facile, persuasif, entraînant. Le discours qu'il prononça était concis, logique, serré, rempli de faits et de gros bon sens. Cet orateur avait les cheveux gris et rares, la tête carrée, le teint fortement coloré. Sa mise était on ne peut plus excentrique. Jugez plutôt : habit vert-pomme; col de chemise fortement empesé et dépassant les oreilles de plusieurs centimètres; pantalon de coutil rayé, veuf de toute espèce de sous-pieds et remontant jusqu'au gras de la jambe.

Pour satisfaire notre curiosité, nous demandâmes très-respectueusement à notre voisin de droite, s'il connaissait le nom des deux députés que nous venions d'entendre. Le voisin ne manifesta aucun signe d'impatience, ne fit aucun mouvement et ne voulut pas même consentir à desserrer les dents. Nous aurions eu de l'avantage en parlant à une borne. Un spectateur, placé immédiatement au-dessus de nous, et qui avait remarqué cet acte d'impolitesse et de morgue britannique, nous dit dans un idiome anglo-français, mais qu'il tâchait de dénationaliser le plus possible afin de se faire mieux comprendre : « Les deux orateurs sont lord John Russel et sir Robert Peel. » Nous le remercîâmes de son obligeance, et, comme il paraissait désireux de réparer la faute de son compatriote, nous le priâmes de vouloir bien nous désigner les membres les plus éminens de la Chambre.

« Vous voyez bien , ajouta-t-il alors , cet homme au maintien » grave et réservé ; c'est un ancien médecin , c'est l'un des mem- » bres les plus distingués du parlement , c'est Makinstosh , » commissaire des affaires de l'Inde. Cet orateur à la voix » criarde , est Wyn. A peu de distance siègent le subtil Denn- » man et le fougueux Rob House. Ce jeune fashionable est le » fils d'un évêque d'Irlande. Le personnage assis au bout de la » salle , est le philanthrope Wisberforce ; il s'entretient avec notre » premier financier , Huskisson. L'orateur à la taille athlétique , » tout vêtu de noir et qui demande en ce moment la parole , » est le défenseur de la malheureuse Irlande : c'est Daniel » O'Connell ; écoutez-le. » Nous n'avions nullement besoin de cette recommandation. O'Connell se leva , frotta machinalement son chapeau , tira un binocle de la poche de son gilet , et lorgna le président ; son maintien était humble , embarrassé , ses yeux fixés à terre , sa parole lente. Les premiers mots qu'il prononça furent accueillis par un grognement général d'*hear , hear*. On eût dit que le célèbre agitateur catholique en était à son premier début oratoire , tant les mots sortaient lentement de sa bouche , tant ses manières étaient gauches et empruntées. Mais ce n'était là qu'une ruse du métier , qu'une feinte habile pour captiver l'attention , qu'un secret oratoire dont lui seul possède le secret ; peu à peu sa voix timide prit de l'aplomb et de l'énergie ; sa parole qui partait du cœur éclata et retentit comme une tempête dans la salle. Puis , au moment le plus pathétique , il s'interrompait brusquement , et adressait à son adversaire une de ces bouffonneries , une de ces plaisanteries au gros sel qui déridaient la gravité des clercs et du président lui-même.

Après O'Connell , plusieurs orateurs demandèrent la parole ; mais ce n'était plus que la petite monnaie de la Chambre des Communes. L'intérêt était épuisé ; chacun parlait à haute voix comme à la bourse. Nous profitâmes de cette circonstance pour demander quelques renseignemens à notre officieux cicerone. Voici le résumé des documens qu'il voulut bien nous communiquer.

Avant le bill de réforme voté en 1832, il existait une extrême inégalité dans le nombre des électeurs et des représentans des diverses contrées de l'Angleterre. Ainsi, les comtés d'Yorck et de Rutlan n'envoyaient chacun que deux députés, et cependant ce dernier avait vingt fois plus de population que l'autre. Sept habitans du château d'Old-Sarum nommaient à eux seuls un député. Plymouth, ville de 60 mille âmes, n'avait que 250 électeurs. Warwich qui compte 17 mille âmes, 92 seulement. Douze grandes familles disposaient de cent places au parlement. Plusieurs ducs et comtes nommaient ou faisaient nommer, à eux seuls, jusqu'à 15 députés. Manchester et Birmingham, ces colosses de l'industrie, n'étaient même pas représentés.

En ce moment, la chambre compte 658 membres, nommés par 950,000 électeurs. Le pays de Galles est représenté par 29 députés; l'Écosse en a 53; l'Irlande, 105; l'Angleterre, 411. La Chambre des Communes est renouvelée tous les 7 ans seulement. Les universités d'Oxford et de Cambridge élisent chacune deux députés. Pour être éligible dans un comté, il faut avoir un revenu de 15 mille francs; dans les villes, il faut être fils de lord, ou bien posséder 7 mille francs de rente. Les votes de la Chambre des Communes n'ont point lieu comme en France au scrutin secret. Chacun exprime son suffrage à haute voix, par oui ou par non (*aye and no*). La majorité des membres présents suffit pour valider un vote, tant pis pour les absens. La Chambre exerce un contrôle très-important sur les routes, les ponts, les ports, les canaux et la création des majorats. C'est elle qui exproprie et détermine le tracé et le tarif des chemins de fer. En un mot, elle joint au pouvoir judiciaire, le pouvoir administratif. Cette disposition évite les interminables lenteurs de nos rouages administratifs.

Les élections ont lieu sur la place publique, par main levée. Si la majorité est douteuse, on procède par votes individuels; c'est ce qu'on nomme le *Poll*. Les suffrages sont exprimés à haute voix. Le maire de chaque ville reçoit le serment des électeurs. Ce serment est prêté sur l'Évangile. Les résolutions des

deux Chambres ne sont considérées que comme des suppliques , la reine peut les rejeter ; la formule employée dans ce cas est : *La reine avisera.*

Il serait difficile de se faire une idée du respect qu'ont , en général , les Anglais pour leurs institutions ; ils en parlent toujours avec orgueil et enthousiasme. Presque chaque famille conserve un exemplaire de la constitution , qui se transmet de père en fils comme un dépôt sacré. Ce livre est , pour ainsi dire , vénéré par nos voisins à l'égal de la Bible. Un négociant auquel nous étions recommandés , voulut bien nous confier cet ouvrage. Il était rempli de notes marginales , dans le genre des suivantes : « Voici la source de notre gloire , de notre durée , de notre » puissance ; conservez-le avec respect et méditez-le sans cesse. » A côté des articles relatifs aux prérogatives de la couronne , on lisait : « Le roi est à lui seul une corporation ; il ne fait qu'un » avec tous ses ascendants et descendants ; le roi ne peut mal » faire ; il ne meurt point ; le mort saisit le vif ; le roi ne peut » avoir de mauvaises intentions ; il est le protecteur de la loi , la » source de toute justice , etc. , etc. »

La Chambre des Lords ou Chambre-Haute , indépendamment de son pouvoir législatif , juge les cas de haute trahison , et remplit les fonctions de notre cour de cassation. C'est elle qui juge les demandes en nullité des arrêts rendus par les cours supérieures d'Angleterre , d'Écosse et d'Irlande. Les membres de cette Chambre , de même que les députés des Communes , peuvent proposer des projets de loi. Le président a le titre de lord grand-chancelier d'Angleterre. On distingue les membres en lords temporels et spirituels. Ces derniers se composent de 2 archevêques (celui d'Yorck et celui de Cantorbéry) , et de 28 évêques. Le traitement de ces prélats est énorme ; il varie de 100 à 200 mille francs. Tous les archevêques et évêques anglicans sont de droit membres de la Chambre des Lords ; ils siègent comme barons temporels , et sont tous placés à côté les uns des autres , à droite du chancelier. C'est ce que l'on nomme le banc des évêques. Leur costume consiste seulement en une espèce de surplis et en

un manteau noir. Le titre d'archevêque équivaut au rang de duc, celui d'évêque correspond au titre de baron. 96 pairs représentent la noblesse d'Écosse, 28 la noblesse d'Irlande. Le droit de siéger à la Chambre leur est conféré par élection. Tous les autres sont héréditaires. La reine peut en augmenter le nombre.

En 1820, la Chambre était composée de 303 lords et de 24 prélats. Depuis l'admission des pairs catholiques, le nombre des membres a été porté à 429. Ils peuvent voter par procuration, lorsqu'ils sont absents du parlement. En général, les lords font leurs débuts à la Chambre des Communes. L'opposition de la Chambre-Haute est aussi puissante, aussi populaire que celle des Communes.

Les séances de la Chambre des Lords, je parle des séances ordinaires, sont plutôt curieuses qu'imposantes. On éprouve sans doute une grande émotion en assistant aux délibérations d'un gouvernement, qui tient dans ses mains le sceptre des mers et du commerce, d'une nation qui possède des établissemens sur tous les points du globe; mais cette impression est purement morale et ne résulte nullement de la beauté du local, de l'élégance des ornemens et de la richesse des costumes. Rien n'a été calculé pour frapper l'imagination. La Chambre des Lords présente à peu de chose près, les mêmes dispositions que celle de la Chambre des Communes. Elle est très-élevée, éclairée par huit ouvertures latérales, et par deux grandes croisées de face qui ont jour sur la Tamise, de telle sorte que l'on voit à chaque instant monter et descendre les navires à vapeur et les petites embarcations qui font le service de la rivière. La décoration de cette salle consiste seulement en boiseries et en tentures rouges. Les curieux sont debout au fond de la salle. L'espace qui leur est réservé est très-exigu. Une petite loge est consacrée aux dames des lords. Le lord chancelier ou président, porte comme son collègue de la Chambre des Communes, une robe noire et une immense perruque. J'ignore s'il est assis sur un sac de laine; mais, dans tous les cas, ce sac n'est point visible à l'œil nu. Derrière le siège du président se trouve le trône

de la reine. Les lords portent tous l'habit de ville. Ils gardent le chapeau sur la tête pendant les séances. Leur tenue est en général peu digne et par trop cavalière. Plusieurs de ces nobles héritiers des barons créés par Guillaume-le-Conquérant, ronflent comme les plus humbles mortels, et sont littéralement allongés sur leurs bancs. La plupart affectent des manières que l'on ne tolérerait point dans nos salons français.

Mon intention n'est point de mentionner en détail les membres de la Chambre des Lords qui sont le plus connus en France. Toutefois, je dois rappeler le nom de ceux qui attirent plus particulièrement les regards des étrangers. Et d'abord, l'homme le plus populaire de la Grande-Bretagne, celui que nos voisins ont quasi divinisé de son vivant, et auquel les dames de Londres ont élevé une statue de bronze, Arthur Wellesley, duc de Wellington. Le noble lord qui représenta la Grande-Bretagne au congrès de Vienne, est né en 1769, c'est-à-dire, la même année que Napoléon. Voici son signalement : grand, maigre, teint écarlate, cheveux blancs, nez bourbonien très-exagéré, absence complète de dents, roideur militaire, redingote bleue boutonnée jusqu'au menton. Le peuple anglais dit, en parlant de lui : *Old chen and hook nose*, c'est-à-dire, vieux menton, nez crochu. Lord Wellington est un exemple de haute probité et de loyauté sans tache. Non loin de lui siège le neveu de Fox, lord Holland ; sa physionomie est ouverte, avenante, franche, loyale ; lord Grey, ci-devant jeune homme, très-fat, au maintien dédaigneux ; le frère de Wellington, lord Wellesley ; le démocrate lord Rosslyn ; lord Brougham, non moins laid, non moins spirituel, non moins éloquent que notre Dupin ; lord Sanderdale, véritable mouvement perpétuel ; puis ensuite lord Stanhop, lord Goderich, lord Harrowby, lord Kenneyon, lord Tandsdowne, lord Richemond, lord Melbourne, etc.

Nous eûmes l'inappréciable avantage, pendant la séance à laquelle nous assistâmes, d'être témoins d'une réception de quelques députés des Communes, qui vinrent à la barre de la Chambre des lords présenter un bill. Le cérémonial usité dans

cette circonstance, est assez curieux pour que j'en dise quelques mots. Voici en quoi il consiste. Le lord grand-chancelier, flanqué de trois acolytes, revêtus comme lui du costume le plus grotesque, vint se placer en face et à cinquante pas environ de distance des députés des Communes, et exécuta une salutation tellement respectueuse, que son auguste perruque fut mise en contact avec les jambes, et que le corps des patiens était ployé en deux parties égales. Leurs partenaires répondirent à cette politesse par le même exercice gymnastique. Les quatre perruques s'avancèrent alors gravement et à pas comptés jusqu'au milieu de la salle; là, elles se livrèrent encore à une nouvelle salutation, qui leur fut rendue avec usure. Le lord grand-chancelier continua ensuite, et toujours avec la même majesté, à se diriger jusqu'à la barre, et lorsque les représentans des deux Chambres furent en présence, une troisième salutation, plus profonde encore que toutes les autres, fut exécutée de part et d'autre avec une précision et un ensemble dignes des plus grands éloges. Le lord grand-chancelier reçut alors le bill sur un petit tapis, tout-à-fait semblable à un sac de nuit. Nous pensions que les salamaleks étaient terminés, mais notre erreur était grande; le second acte de cette comédie fut non moins burlesque que le premier. Après la remise du bill, les huit acteurs se saluèrent de nouveau; les membres de la Chambre des Communes demeurèrent encore à la barre, et le président de la Chambre des Lords, ainsi que ses trois collègues, revinrent à leur place dans le même ordre, lentement et à reculons. Comme on le pense bien, deux salutations furent encore échangées au milieu de la salle et deux autres à l'extrémité. En historien impartial, je dois dire que cette parade, qui dura demi-heure environ, fut exécutée sans rire, avec tout le flegme britannique.

Le lord grand-chancelier reçoit 250 fr. chaque fois que cette cérémonie a lieu. Elle se répète souvent plusieurs fois dans la même séance. Ce salaire n'a rien d'exagéré; car, encore une fois, on ne saurait rien imaginer de plus grotesque et de plus désopilant.

Je crois devoir terminer cette description des séances du parlement anglais, par quelques détails sur la noblesse et les principales fonctions du royaume uni.

Les membres de la haute noblesse britannique, portent le titre de lords, c'est-à-dire de seigneur. (C'est ainsi que l'on dit en Angleterre *lord Jésus-Christ*.) Tous les lords sont pairs du royaume et barons du parlement; mais tous n'ont point le droit de siéger à la Chambre-Haute.

On distingue, en Angleterre, trois grandes classes :

1° La noblesse titrée, *nobility*.

2° Les chevaliers et les membres de la noblesse de Province, *gentry*. Cette classe, dont le nombre s'élève à 57 mille, ne reçoit que le titre de *sir*, désignation banale qui correspond à notre Monsieur, et que l'on donne à peu près à tout le monde. Il en est de même du mot *gentleman*.

3° Les bourgeois, *commonalty*.

La première classe se compose de 26 ducs, 17 marquis, 215 comtes, 78 vicomtes et 231 barons. Plusieurs ducs sont en même temps, marquis, comtes, vicomtes et barons. Les ducs et les marquis reçoivent, en style de chancellerie, le titre de princes. Il existe dans toute l'Angleterre, 500 baronets anglais, 200 baronets écossais, 100 baronets irlandais, 25 chevaliers de la Jarretière, 400 chevaliers de l'ordre du Bain. Les lords sont qualifiés de *seigneuries*; les membres de la Chambre des Communes d'*honorables*; les membres du Conseil privé de *très-honorables*. Le titre d'*esquire* ou d'écuyer, se donne à toutes les personnes riches bien élevées; toutefois, les lois anglaises ne reconnaissent ce titre qu'aux officiers supérieurs de terre et de mer, aux docteurs en droit, en médecine, en théologie, et aux magistrats.

Les fonctions les plus élevées de la Grande-Bretagne sont : le lord chancelier; le lord du sceau privé; le chancelier de l'échiquier; le premier lord de la trésorerie, ou premier ministre; les secrétaires-d'état pour les affaires étrangères, pour les départemens de la guerre et de l'intérieur; le premier lord

de l'amirauté, et le président du bureau du contrôle, pour les affaires de l'Inde. Viennent ensuite, le lord grand-maitre d'hôtel, qui est chargé du cérémonial; le lord grand-trésorier; le chancelier de l'échiquier; le lord grand-chambellan; le maréchal surintendant des collèges de blason; le lord grand-connétable, fonctionnaire sans fonctions, et les sept lords de l'amirauté qui ont l'administration de toutes les affaires de la guerre.

TOURNAL.

Poésie.

LA FOIRE DE MAIRENA. (1)

ALLONS , mets la basquine noire
Que ton vieil oncle te donna ,
Et partons tous deux pour la foire
Qui va s'ouvrir à Mairena.
O la plus belle des compagnes !
Monte avec moi ce blanc cheval ,
Noble coursier dont les Espagnes
N'ont jamais connu le rival.
Sur le tapis que l'or bossèle ,
Prends place auprès de ton amant ,
Et , si tu veux tenir en selle ,
Serre-moi bien étroitement.

Sous une housse qui balance
Un triple rang de franges d'or ,
L'ardent coursier déjà s'élance
Comme un cheval de picador ,
Et , dans sa course , que n'arrête
Ni le ravin ni le hallier ,

(1) Foire aux chevaux , très-renommée en Espagne.

Il fait résonner sous sa tête
Tous les grelots de son collier.
Vois ses pieds d'où part l'étincelle ,
Vois blanchir son naseau fumant ,
Et , si tu veux tenir en selle ,
Serre-moi bien étroitement.

Oh ! le délicieux voyage
Qu'on fait à deux sur un cheval !
Des paladins c'était l'usage ,
L'abandonner serait un mal.
On vole , on vole , et sans suspendre
L'ardent galop qui bat le sol ,
Tout bas on échange un mot tendre ,
On échange un baiser au vol.
Le doux roulis d'une nacelle
Vaut-il ce vif balancement ?
Mais , si tu veux tenir en selle ,
Serre-moi bien étroitement.

Comme l'éclair qui fend l'espace ,
Nous franchissons plaine et forêt ;
Derrière nous , tout fuit , tout passe ,
Tout passe , passe et disparatt.
Voici le bois de sycomores ;
Voici le haut clocher pointu ;
Voici la vieille tour des Maures ,
Où , l'an passé , t'en souviens-tu ,
D'amour sans fin , ô ma gazelle ,
Un soir , nous fîmes le serment !
Mais , si tu veux tenir en selle ,
Serre-moi bien étroitement.

A Mairena , foire célèbre ,
Viennent toujours de toutes parts

Les enfans du Tage et de l'Èbre ,
Beaux citadins , fiers montagnards.
L'Andalousie et les Castilles
Y versent , par tous les chemins ,
Plus de beautés , femmes et filles ,
Que nos printemps n'ont de jasmins.
Entre mille , je connais celle
Qui brillera , pur diamant :
Mais , si tu veux tenir en selle ,
Serre-moi bien étroitement.

Les plus brillans coursiers du monde
A Mairena s'assemblent tous.
La lice , chaque année , abonde
En étalons , purs andalous ;
Mais , des chevaux que l'on proclame ,
Le nôtre est reconnu la fleur :
Royal coursier ! C'est une flamme
Qui des glaçons a la couleur.
Vois les feux que son œil recèle ,
Vois luire son poil écumant ;
Et , si tu veux tenir en selle ,
Serre-moi bien étroitement.

Nous allons voir de nos provinces
Les hidalgos les plus connus ;
Des maquignons vêtus en princes ,
Des courtiers juifs à demi nus ;
Et près des tentes , où repose
La tribu des Maures brunis ,
Les marchands d'essence de rose
Venus d'Alger et de Tunis.
C'est l'assemblée universelle
Au jour du dernier jugement.
Mais , si tu veux tenir en selle ,
Serre-moi bien étroitement.

Là , jour et nuit , on chante , on danse ,
Au pied des orangers fleuris ;
C'est le pays de l'abondance ,
Des bals , des festins et des ris.
Durant trois jours de longues fêtes ,
On entend résonner dans l'air
Le carillon des castagnettes
Et des guitares au son clair.
Pas de clocher , pas de crécelle
Qui verse un tel bourdonnement :
Mais , si tu veux tenir en selle ,
Serre-moi bien étroitement.

Là , chaque soir , six cents familles
S'assemblent sous leurs pavillons ,
Et , par leurs chants , les jeunes filles
Imposent silence aux grillons.
Sous chaque tente un feu s'allume :
C'est l'aloès , bois précieux ,
Qui vous éclaire et vous parfume ,
Feu digne de brûler aux cieux.
Après le Porto qui ruisselle ,
Le Xérès coule en supplément :
Mais , si tu veux tenir en selle ,
Serre-moi bien étroitement.

Là , les joueurs vont sous la tente
Perdre ou gagner des millions.
On peut , dans sa main palpitante ,
Tenir tout l'or des galions.
Si le destin veut que je gagne ,
Pour toi bientôt on bâtera
Quatre ou cinq châteaux en Espagne ,
Plus merveilleux que l'Alhambra.

De l'or qui pour moi s'amoncelle,
J'entends déjà le tintement :
Mais , si tu veux tenir en selle ,
Serre-moi bien étroitement.

Des gitanas à la peau brune
Cette foire est le rendez-vous ;
Elles prédisent la fortune
Des bacheliers et des époux.
A ces sybilles de Bohême ,
Dès ce soir , je demanderai
Si quand ma belle dit : Je t'aime !
Tendre et sincère , elle dit vrai.
Malheur à vous ! mademoiselle ,
Si l'on me répond : Elle ment.
Mais , si tu veux tenir en selle ,
Serre-moi bien étroitement.

— Nos voyageurs, blancs de poussière ,
Sont descendus à Mairena.
On ne sait ce que la sorcière
Au beau cavalier devina ;
On ne sait quelles aventures
Il éprouva dans ce séjour ,
Où les don Juans , prompts aux captures ,
En font souvent dix en un jour ;
Mais un livre où tout se décèle
A raconté , vrai document ,
Qu'à son retour , seul sur sa selle ,
Il y trottait commodément.

Joseph AUTRAN.

Marseille , février 1843.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

DE LA MÉDECINE EN FRANCE ET EN ITALIE,

Par le docteur H. COMBES, professeur d'hygiène et de médecine légale à l'école de médecine de Toulouse.

1 vol. in-8°, Paris, Baillière, 1843.

Il y a quatre ans, M. le docteur Combes partit sous les auspices de M. de Salvandy, alors ministre de l'instruction publique, avec le projet d'étudier l'état actuel de la médecine en Italie, cette belle contrée, illustrée par une si nombreuse suite de médecins célèbres. Dans un pays où tant de petits états sont entrés, depuis la domination française, en lice de progrès, n'y avait-il pas à espérer que l'organisation médicale se présenterait diverse, et que ses différens aspects fourniraient à l'observateur attentif des faits nombreux et nouveaux dans ce nouvel ordre d'investigation.

Les espérances de M. Combes n'ont pas été trompées ; son livre le prouve suffisamment. Mais en cherchant à en donner une appréciation juste, nous ne pouvons pas espérer de faire passer, dans ce tableau rapide, tout le charme qui se rattache à sa lecture, et qui est dû autant à l'importance du sujet, qu'à la clarté de l'exposition et au charme soutenu du style.

Que s'est proposé M. Combes en parcourant l'Italie ? — D'étudier l'organisation, l'enseignement et l'exercice de l'art de guérir. Aussi est-ce la division adoptée par l'auteur, qui lui a permis de tracer le tableau complet de la médecine italienne.

Mais, comme partie essentiellement philosophique, il fallait opposer cet état de la médecine au-delà des Alpes à la médecine de notre pays, et tirer de cette comparaison des leçons pratiques, pouvant aider le progrès dans les deux pays à la fois. C'est ce qu'a fait M. Combes, et nous devons le dire à sa louange, avec un esprit entièrement dégagé de toute idée préconçue et tout en dehors des préoccupations systématiques et des préjugés nationaux. C'est le langage ferme et mesuré d'un historien, qui énonce des faits, qui les oppose, et en tire une conclusion toujours satisfaisante parce qu'elle n'est point passionnée.

La première partie du livre de M. Combes est toute *administrative* ; nous espérons que le récit de notre collègue frappera, comme il mérite de le faire, les esprits élevés, et surtout les hommes qui nous gouvernent, pour songer enfin à créer en France le *corps médical*. Tandis que les autres professions libérales ont leurs franchises et aussi des *chambres* qui constituent leurs droits les plus chers, parce qu'elles leur offrent des garanties précieuses d'ordre et de moralité, les médecins sont abandonnés à l'individualisme le plus complet.

En Italie ce n'est pas de même ; et, comme le dit M. Combes, « depuis le ministre d'état, conseiller aulique, cardinal ou archevêque, qui sert de clef de voûte à cette vaste et complète organisation, jusqu'à l'herboriste et à l'infirmier qui en forment les dernières assises, tout participe de la majesté et de la solidité du même édifice. »

Vient d'abord le *protomédicat*, constituant une sorte de magistrature particulière, formée en conseil médico-chirurgico-pharmaceutique, que préside un chef portant le titre de *protomédecin*. Cette institution a pour but la surveillance continuelle de tous ceux qui pratiquent l'art de guérir ; elle doit retenir chacun d'eux dans le cercle des attributions qui lui sont acquises et nettement déterminées, maintenir la discipline parmi eux, prévenir et concilier les différends qui peuvent survenir entre les médecins et leurs clients, etc.

Rien, en Italie, n'est abandonné à l'arbitraire ; et, pour ne parler que de ce qui se pratique dans le duché de Parme, pour le service des vaccinations, qui pourra hésiter à réclamer instamment pour notre pays les bénéfices d'une telle institution ? Là, il y a aussi des médecins *vaccinateurs*, mais en outre des *inspecteurs*, qui ne s'informent pas seulement si on a tenté la vaccination sur un nombre donné d'enfants, mais encore si la vaccination a réussi. Sans ce contrôle, que devient, en effet, le bénéfice des vaccinations cantonales ? Rien, absolument rien ; et les épidémies de petite-vérole, récemment observées autour de nous, ont prouvé de reste combien cette partie du service médical était défectueuse.

Il est curieux et instructif de lire dans le livre de M. Combes, les peines infligées par l'autorité aux parens qui ont refusé de faire vacciner leurs enfans.

Et puis, n'est-il pas beau de voir des *districts médicaux*, ayant leurs limites déterminées, et leur médecin spécial, lié par des rap-

ports continuels avec l'autorité supérieure ; surveillant l'état sanitaire de la localité qui lui est confiée ; dévoué au service des pauvres ; vivant honorablement d'un traitement modeste, mais qui, avec les honoraires qu'il reçoit, lui fera aimer la pratique si pénible de la médecine à la campagne ?

En France, tout est à faire sous ces divers rapports. On réclame en vain depuis bien des années ces utiles améliorations ; du moins si on les refuse encore, on n'aura plus désormais le droit de les considérer comme des utopies rêvées dans le cabinet : le livre de M. Combes est là pour prouver qu'elles sont faciles à mettre en pratique.

La deuxième partie est consacrée à l'enseignement de la médecine. L'auteur, qui a visité une à une toutes les universités d'Italie, trace nettement le mode particulier à chacune d'elles, et il surgit de ce tableau comparatif, des faits d'une très-haute importance. Le premier comprend la durée plus longue des études en Italie, et l'institution du stage, nouvellement importée chez nous, mais d'une façon incomplète. En France, les étudiants en médecine, appartenant à une certaine catégorie, sont obligés à la vérité de suivre la clinique des hôpitaux et de se livrer aux pansemens des malades. Cela est bien, comme acheminement à ce qui se pratique en Italie, où les nouveaux docteurs sont tenus de faire deux années de stage avant de se livrer à la pratique de la médecine. Mais, ici, tout l'avantage est en faveur de l'institution italienne.

Après avoir parlé de la position des professeurs, M. Combes passe à la position des *étudiants*. En France, l'habitude que nous avons des études libres, nous fait fermer les yeux sur les bénéfices d'une séquestration bien entendue, assez bien représentée par l'organisation actuelle des Écoles vétérinaires, établissemens qu'il serait bon sans contredit de relier, comme en Italie, aux Facultés de médecine.

Mais les études médicales ne sont complètes que lorsqu'elles ont reçu la sanction de la pratique ; c'est donc dans les hôpitaux que l'enseignement médical se complète. C'est sous ce point de vue, que ces établissemens, qui, en Italie, s'offrent sous un aspect toujours monumental, sont étudiés par M. Combes. Des tableaux nombreux, pleins de détails statistiques de la plus haute importance, viennent encore augmenter l'intérêt de cette partie de son livre, que le médecin, comme l'homme du monde, liront avec fruit.

Il en est de même des *musées anatomiques*, vastes et précieux dépôts dont l'Italie nous a fourni la première les modèles, et qui facilitent si bien les études médicales. Si nos collections sont moins riches en préparations artistiques, elles l'emportent par le nombre des pièces en nature, et sur ce point nous avons mieux que les Italiens.

Je le répète, un charme que l'on ne s'est pas attendu à rencontrer dans cet écrit sévère, en rend la lecture attrayante, et l'on comprend le sentiment qui a soutenu l'auteur, en mettant en œuvre les matériaux qu'il avait rapportés de son excursion scientifique.

Dans la dernière partie de son ouvrage, M. le docteur Combes s'est appliqué à tracer le tableau rapide, mais complet, des doctrines médicales qui ont cours en Italie. Nous ne pouvons, à cause de la spécialité toute littéraire de la Revue du Midi, entrer ici dans aucun détail à ce sujet. Nous nous contenterons de recommander cette partie du livre de notre collègue aux médecins; ils y trouveront les notions suffisantes pour juger ces dogmes nouveaux, qui y sont nettement énoncés et justement appréciés. Nous féliciterons aussi l'auteur de la manière heureuse et piquante qu'il a employée pour nous initier agréablement à tout ce que la science a de plus abstrait : avec quelle émotion ne le suit-on pas dans le cabinet de ces médecins italiens, dont les noms retentissent tous les jours, depuis quelques années, dans quelques Écoles? On les a questionnés, on a recueilli de leur bouche leurs opinions médicales si diverses, et empreintes de cette individualité qui leur donne un attrait si puissant.

Telles sont les parties principales, fondamentales de ce livre, que nous nous contentons de signaler, persuadé que nous sommes que les hommes graves et qui désirent l'avancement de la médecine en France, iront puiser dans l'ouvrage lui-même les notions nombreuses qu'il renferme et les enseignemens importans qui en ressortent à chaque page.

Quant à nous, nous dirons à M. Combes, notre collègue, qui est aussi notre ami : Ce que nous pressentions dans un avenir éloigné, vous nous le faites entrevoir comme pouvant être réalisé demain. Le temps est donc près de nous où une organisation nouvelle viendra améliorer la position des médecins et de l'humanité, en exigeant de cette classe si nombreuse et si nécessaire, abandonnée aujourd'hui

sans règles, plus de garanties de *savoir* et de *moralité*. Vous avez acquis un beau titre à la reconnaissance de tous, en hâtant la solution de ce problème social.

Le docteur NOULET, de Toulouse.

LES PREMIERS SOLITAIRES, *légendes et nouvelles* ; par J. Canonge.

In-12, Paris, Gosselin.

Lorsque des hommes supérieurs essayèrent de renverser les barrières étroites dans lesquelles avait été jusqu'ici enfermée la littérature, il y eut de la part des adeptes de la nouvelle École un enthousiasme irréfléchi qui dépassa les limites dans lesquelles les chefs du mouvement auraient voulu rester. Quelques esprits sages adoptèrent un éclectisme heureux, en prenant ce qu'il y avait de convenable dans les deux partis. M. J. Canonge est au nombre de ces derniers. Plein de modestie, de respect pour la critique, il croit devoir son succès à la bienveillance de ses juges, et c'est à cette indulgente bonté qu'il demande un nouvel appui pour ses *Premiers Solitaires*.

M. Canonge n'a pas besoin de ce laisser-aller de la part de la critique. L'œuvre dont nous parlons aujourd'hui, est digne de l'auteur du Tasse à Sorrente (1), et elle nous fait bien présager de l'avenir du poète.

Le titre de l'ouvrage dont nous parlons, les *Premiers Solitaires*, est emprunté à l'une des légendes que renferme le volume, et dans laquelle l'auteur a personnifié les quatre tendances qui partagent l'humanité, depuis que l'orgueil a répandu le mal sur la terre. M. Jules Canonge, dans ce tableau, nous désigne le *devoir* comme le moyen le plus rationnel d'expiation. Il combat *la violence, la volupté et le mysticisme*.

Dans *Phylax le modelleur*, il nous a représenté cette lutte incessante et presque toujours malheureuse, du génie contre le savoir-faire. Crysofante et son élève sont de toutes les époques. Heureux l'artiste, quand il rencontre pour protéger sa route et retremper son âme abattue, une jeune fille comme Juniola, la gracieuse *Sorcière des fleurs*, évoquée avec tant de talent par le poète !

Triclina est une légende provençale, revêtue par M. Canonge de

(1) Poème de M. Jules Canonge.

tous les charmes de la poésie. Nous y lisons avec attendrissement, la fascination exercée sur un jeune religieux par une femme. Nous y voyons, la faute, le remords, la colère et la vengeance du novice ; puis l'expiation de Tricline et de son complice.

Il nous serait impossible de signaler à nos lecteurs autrement que par leurs titres, les nombreuses et charmantes pièces de prose et de poésie qui composent le volume de M. Jules Canonge ; mais nous leur recommandons surtout le poème de *Narcissa*, cette jeune et malheureuse Fille d'Young, l'auteur des Nuits, dont nous avons conservé la dépouille mortelle ; — l'ode à Beethoven qui termine le volume, et surtout la pièce de vers intitulée : *Dante aux Aliscamps*, ce redoutable cimetière d'Arles, si célèbre dans les traditions du moyen-âge. Après l'avoir lu, on s'associe volontiers au poète, pour dire avec lui :

Et puisse Béatrix, dont l'amour l'inspira,
 Dans la sphère éternelle où leurs âmes unies
 Épanchent devant Dieu leurs saintes harmonies,
 Sourire quand ce chant vers elle montera !

En terminant, nous dirons, que plus justes envers M. Canonge qu'il ne l'est envers lui-même, nous lui refusons la place qu'il sollicite modestement dans sa préface, aux approches du Temple de l'art. Nous faisons mieux : nous lui promettons, pour peu qu'il travaille et qu'il continue, son admission prochaine dans le sanctuaire.

L'ANCIENNE AUVERGNE ET LE VELAY (*histoire, archéologie, mœurs, topographie*), par Adolphe Michel et une Société d'artistes.

A Moulins, chez Desrosiers, et à Montpellier, chez Gras.

M. Desrosiers, éditeur du grand et bel ouvrage de feu Achille Allier, intitulé : *l'Ancien Bourbonnais ; des Anciennes églises romanes d'Auvergne* ; du beau recueil périodique *l'Art en province* ; du livre curieux dû au moyen-âge : *Les douze dames de rhétorique*, etc., etc. ; M. Desrosiers, disons-nous, commence en ce moment une nouvelle publication non moins magnifique et non moins remarquable que la première. C'est la description historique, monumentale et pittoresque de l'Auvergne et du Velay. La rédaction en a été confiée à M. Adolphe Michel, que recommandent déjà à l'attention des savans et des érudits, quelques bons travaux antérieurs, et nous ne doutons pas, à en juger par la première livraison que nous avons sous les yeux, du succès qui attend cette nouvelle œuvre.

Le plan du livre est très-simple. L'histoire y sera divisée en cinq sections ou époques principales : *l'Ère critique*, *l'Ère gallo-romaine*, *l'Ère barbare*, *l'Ère féodale*, *l'Ère moderne*, c'est-à-dire que cette histoire s'arrêtera à la convocation des états généraux, en 1788. De nos jours, en effet, il n'y a plus ni d'Auvergne, ni de Velay ; il y a des départemens. Tout ce qui constituait le caractère propre à chaque province s'efface, et depuis que le maire du moindre village n'agit que d'après l'impulsion qui lui vient de loin, il n'y a plus d'autre histoire à faire en France, que celle du gouvernement qui siège à Paris.

Cet ouvrage, qui contiendra la description de tous les châteaux illustres, la biographie de tous les hommes remarquables, l'histoire des localités, des pièces justificatives, etc., se composera de trois volumes de texte, *in-folio*, magnifiquement imprimés, et d'un atlas de 150 à 160 planches, reproduisant les monumens les plus remarquables, les vues générales des principales villes, les sites, les costumes, des détails d'architecture, de sculpture, d'archéologie, de numismatique, des fresques, des tapisseries, des armures, des meubles, des médailles, etc. — Le tout paraîtra, de mois en mois, en 36 livraisons, composées chacune de 7 à 8 feuilles de texte, et de quatre planches gravées ou lithographiées.

La première livraison, d'après laquelle nous écrivons ceci, contient l'introduction ; travail long, consciencieux, difficile, mais que M. Adolphe Michel a su rendre clair et agréable. Les planches de cette livraison représentent la chapelle de Bredon, située aux environs de Murat, sur le sommet de pittoresques rochers ; — un fragment colorié de la Danse des morts de la Chaise-Dieu, publiée dans son entier en une gravure de plus de dix pieds, par notre collaborateur M. Achille Jubinal ; — une très-belle vue intérieure de la cathédrale de Clermont-Ferrand ; — enfin, une planche gravée par Normand aîné, de Paris, et reproduisant le devant d'autel de la chapelle Saint-Julien de Brioude.

Le texte est accompagné de gravures sur bois d'un magnifique effet, et, il n'y a pas, jusqu'au prospectus, qui, imprimé en format grand *in-folio*, comme l'ouvrage lui-même, avec son titre rouge et de magnifiques vignettes, ne soit un prodige de luxe et de richesse artistique.

Nous félicitons de grand cœur M. Desrosiers, d'avoir pu pousser

en province les arts de la typographie de la gravure et de la lithographie, à ce point de perfectionnement et de progrès. — Comme son *Ancien Bourbonnais*, son nouvel ouvrage prendra place dans toutes les grandes bibliothèques de France et de l'étranger.

COSTUMES, ORNEMENS ET DÉCORATIONS DU MOYEN-ÂGE, depuis le VII^e siècle jusqu'au XVII^e, par *Henri Schaw*.

Londres, chez Pickering, 1842, in-4^e, avec de très-riches illustrations.

Dans notre dernier numéro, nous rendions compte en parlant de MM. Thomas Wright et James Halliwell, d'un livre d'érudition anglais. Aujourd'hui c'est d'un ouvrage d'art, dû au zèle et à la science de nos voisins, que nous voulons dire un mot.

M. Schaw, auquel l'Angleterre doit déjà quelques autres travaux de ce genre, est un architecte fort instruit, qui s'est passionné pour l'archéologie des IX^e et X^e siècles, comme son illustre compatriote Willement, pour les vitraux du XIV^e et XV^e. Voyages, dépenses, travaux, il n'a rien épargné pour produire un livre remarquable, et afin d'être complet, il a non-seulement emprunté à tous les siècles, mais encore à tous les pays.

Aussi, dans les premières livraisons de son livre, les seules que nous connaissions, trouvons-nous des miniatures copiées d'après nos manuscrits, et des statues de la cathédrale de Chartres, à côté d'ornemens puisés dans les manuscrits du Musée Britannique.

Un des derniers emprunts faits à cet établissement par M. Schaw, consiste en une planche représentant des élégans de la cour de Richard II; elle offre une surabondance de vêtemens, de fourrures, de manteaux, d'ornemens qui rappellent et justifient la colère de Chaucer contre le luxe et la richesse des costumes. Un de ces incroyables porte au cou un collier de clochettes.

Une coupe faite d'après un dessin d'André Mantegna, est un chef-d'œuvre; elle est couverte de figures et d'arabesques exécutés avec un goût exquis; les Amours et les cornes d'abondance qui la soutiennent, sont d'une élégance sans égale. Elle a été gravée en 1643, par Hollar, qui trouva le dessin de Mantegna dans une collection, au château d'Arundel.

M. Schaw a reproduit également la tapisserie qui appartenait au château de Bayard (elle est à présent à la Bibliothèque du roi), et dont M. Jubinal a donné une image fidèle dans son grand et bel ouvrage

sur les *Anciennes tapisseries historiques de France*. Il nous montre aussi, d'après un manuscrit du Musée Britannique, Christine de Pisan, à genoux, présentant un livre à cette belle reine, Isabeau de Bavière, qui fut si funeste à la France. Isabeau est assise gravement sur un sofa écarlate : autour d'elle se tiennent son chien favori, deux filles d'honneur, fort jolies vraiment, et dont la coiffure est bizarre, et en face quatre dames, toutes gracieusement groupées. Il est digne de remarque que toutes ces dames sont assises aux côtés de la reine de France. Maintenant il faut se tenir debout, jusqu'à ce que l'on tombe de lassitude. en présence d'une reine d'Angleterre. Y a-t-il progrès ?

Une autre miniature, d'après Froissart, offre l'image de cette mascarade où Charles VI faillit perdre la vie, deux princes ayant eu l'étourderie de mettre le feu aux costumes de satyres dont s'étaient affublés le roi et quelques courtisans, à l'occasion du second mariage d'une des dames d'honneur de la reine. Mentionnons encore une boucle ayant appartenu à Charles V, et d'une beauté merveilleuse ; un magnifique encensoir de Martin Schoën, deux coupes de Cellini, dont l'une appartient à la compagnie des Orfèvres et dont l'autre est à Windsor. N'omettons pas de parler du singulier aspect de Troie, que l'on nous donne comme bâtie en tout point sur le modèle de Rouen et de Bourges, avec quelques traits du château de Chambord. Une vue des fortifications de Canterbury, illustrant l'Histoire de Thèbes de Lydgate, n'est pas moins curieuse, et un tableau représentant des dames de Sienne jouant de la harpe et de l'orgue, est réellement ravissant. Ajoutons qu'il se trouve à Barcelone une chaise d'argent, reproduite dans le livre de M. Schaw, qui mérite seule qu'on entreprenne, pour la voir, le long et périlleux voyage de la Catalogne.

L'ouvrage, dont nous avons donné le titre au commencement de cette notice, est incontestablement un des plus beaux et des mieux faits qu'ait produits l'Angleterre sous le rapport de l'archéologie. Nous ne doutons pas qu'il contribue beaucoup à faire avancer chez nos voisins cette science, qui est loin d'y avoir fait les mêmes progrès qu'en France et en Allemagne.

**DIE ALTFRANZOSISCHEN ROMANE der S-Marcus Bibliothek, etc. —
Les Romans en vieux français de la bibliothèque de St-Marc,
à Venise, publiés par M. IMMANUEL BEKKER.**

Berlin, in-8°.

Il y a déjà quelques années (en 1829), M. Immanuel Bekker, devançant en cela le mouvement de l'archéologie littéraire en France, qui ne s'est développé réellement que depuis 1830, publia à Berlin, chez Reimer, sous le titre : *DER ROMAN VON FIERABRAS, Provenzalisch*, (le roman de Fierabras, en provençal), un beau volume in-4°, qui contenait en outre de nombreux extraits des romans des *Quatre fils Aymon*, de *Gérard de Vienne*, d'*Agoulant et d'Auberi le Bourguignon*. Le travail dont nous allons parler est à peu près du même genre. Il consiste en des extraits de vieux poèmes romans, puisés par le savant archéologue dans la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, et publiés par lui.

Ces extraits sont : 1° un fragment de chanson de geste, relatif aux guerres d'Espagne, et auquel le titre manque; 2° des fragmens du poème d'Agoulant; 3° un poème monorime de la Passion. Tous ces ouvrages sont du *xiii^e* siècle. Ce qu'ils ont surtout de curieux, c'est le mélange de français et d'italien dans lequel ils sont écrits, et qui forme évidemment l'origine de ce que nous appelons aujourd'hui la langue franque. Nous en citerons un fragment pour exemple :

Ay! roi pour Dieu merci, car prenés venieson
Dou felon *Dexirier*, che a fait destrucion
De grant part de ta *giant*, a tort et sans *raizon*, etc.
Il a une *giant d'a pié*, che nont pas *garnizon*
Autre che chescun porte un longisme baton, etc.
Pour *lous* et pris conquere non pour autre *prezant*, etc.
Ond de ors oucistrent maint buens destriés crenus, etc.
Che tote crestetié ne fust misse ao frapier, etc.

Il y a là, comme on voit par ce que nous soulignons, un grand nombre de mots qui ne sont que de la langue romane corrompue, autrement dit la langue franque au moyen-âge, à Venise. En voici d'autres où l'italien paraît mieux :

Bien veit de luy son *sano e soa* fiertés.
Passa Guaschogna, Enghelterra poia
E en l'invers en França repara. . .
E qui li rent *homac e feelta*.

Nous regrettons beaucoup que le temps et l'espace nous empêchent de nous étendre davantage sur cette publication intéressante ; mais avec M. Bekker, nos lecteurs ne perdront rien pour attendre. C'est un érudit assez actif pour nous fournir promptement l'occasion de réparer notre brièveté d'aujourd'hui.

CHRONIQUE.

Nous adressons, dans notre précédent Numéro, nos remerciemens aux nouveaux collaborateurs qui nous sont récemment venus en aide; mais cela ne suffit pas. Il y aurait ingratitude de la part de la *Revue du Midi*, à ne pas témoigner également sa vive reconnaissance, d'abord aux nombreux souscripteurs de Montpellier, et ensuite du dehors, qui ont bien voulu encourager ses efforts de leur adhésion. Le sort de la *Revue du Midi* ne nous a jamais paru douteux; il est aujourd'hui assuré. Comblant dans les publications méridionales une importante lacune, elle ne pouvait que réussir, et nous sommes en droit de dire qu'elle l'a fait au-delà de nos prévisions. Plus de 300 abonnemens obtenus de prime-abord, nous ont montré que si nous nous étions trompés, c'était en ne comptant pas assez sur nos compatriotes, plutôt qu'en leur demandant trop. Nous proclamons, au reste, avec plaisir et avec une vive gratitude, que nous devons en grande partie ce succès à la presse méridionale. Ce qui a fait connaître et apprécier, comme nous croyons qu'elle mérite de l'être, notre tentative, ce sont d'abord les journaux de Montpellier, lesquels ont bien voulu nous décerner dans leurs comptes-rendus des éloges dont nous sommes fiers, et qui n'ont d'autres défauts que d'être trop indulgens; puis la *Gazette du Midi* et le *Sud*, de Marseille; les journaux de Lyon, d'Apt, d'Avignon, de Nîmes, de Béziers, de Saint-Pons, de Narbonne, de Tarbes, de Bayonne, et surtout l'*Émancipation*, de Toulouse. Nous avions peur, nous l'avouons naïvement, qu'à Toulouse où résident tant d'hommes distingués dans toutes les branches, et qui se regarde, non sans raison, comme le centre intellectuel du Midi, notre *Revue* fût sévèrement jugée ou froidement accueillie. Toulouse avait eu, antérieurement à nous, sa *Revue du Midi*, recueil consciencieux, savant, qui a cessé de paraître après les premières années d'une existence brillante, par des causes étrangères à sa rédaction. Il eût donc été en quelque sorte tout simple, que l'on crût voir dans notre tentative un envahissement, et qu'on reçût avec défiance la nouvelle *Revue du Midi*. C'était une erreur, dont nous faisons ici volontiers une réparation complète. Non-seulement notre premier numéro a obtenu, à Toulouse, un succès entier; mais encore celui de ses organes périodiques que nous avons cité, mettant de côté avec franchise, comme nous ferons toujours nous-mêmes, toute rivalité locale, toute opposition de province à province, a accordé à notre Recueil, des félicitations aussi flatteuses que bien pensées et bien dites. Nous prions l'auteur de ces articles, M. Félix Dabadie, d'en recevoir ici nos remerciemens sincères.

— Le grand événement littéraire de ce mois, à Paris, est l'apparition des *Burgraves*, de notre grand poète Victor Hugo, sur la scène du Théâtre-Français. L'ombre de Corneille, en entendant retentir les mâles accens du vieux comte Magnus et de Job le centenaire, a dû frémir dans sa tombe. Quelles paroles plus belles, plus

énergiques et plus sublimes que celles-ci ! Il n'y a que l'auteur d'*Hernani* pour mouler ainsi sa pensée dans le bronze de la poésie.

. Jadis il en était
Des sermens qu'on faisait dans la vieille Allemagne,
Comme de nos habits de guerre et de campagne ;
Ils étaient en acier : j'y songe avec orgueil.
C'était chose solide et séduisante à l'œil,
Que l'on n'entamait pas sans lutte et sans bataille,
A laquelle d'un homme on mesurait la taille,
Qu'un homme avait toujours présent à son chevet,
Et qui, même rouillée, était bonne et servait.
Le brave mort dormait dans sa tombe humble et pure,
Couché dans son serment comme dans son armure,
Et le temps qui des morts ronge le vêtement,
Parfois brisait l'armure et jamais le serment.

Aujourd'hui c'est directement le contraire. Le temps ne brise aucune armure parce qu'on n'en porte plus ; mais, en retour, que de sermens il emporte !

Courage donc, ô sublime poète ! il vous appartient de nous régénérer par vos beaux vers. Le théâtre lui aussi est une chaire. De là l'écrivain parle à la foule, et quand du sommet de votre poésie, aussi élevé que le faite du vieux donjon des Burgraves, vous moralisez le peuple, vous avez charge d'âmes. Ne vous effrayez donc pas de tous les cris des envieux et de tous les aboiemens des critiques édentés qui vous attaquent. Vous êtes grand comme Eschyle et vos tragédies sont belles comme les épopées d'Homère.

— Un de nos collaborateurs, homme aussi actif qu'érudit, M. Clément Compayré, chef de division à la préfecture du Tarn, et correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, publie en ce moment, à Alby, un beau volume in-4° intitulé : *Études historiques et documens inédits, sur l'Albigeois, le Castrais, et l'ancien diocèse de Lavaur*. Nous avons sous les yeux les douze premières livraisons de ce travail consciencieux, qui intéresse une si grande partie du Midi. Nous en rendrons compte, dès que le volume sera terminé, c'est-à-dire après la 18^e livraison.

— En parlant dans notre dernier numéro de notre collaborateur, M. Jules de St-Félix, auteur de plusieurs romans aussi ingénieux que bien écrits, où le monde antique au milieu d'une fable intéressante nous est révélé avec tant d'exactitude, nous l'avons qualifié de rédacteur de la *Mode* et de la *Gazette de France*. C'est une erreur que nous avons reconnue, et qu'à sa prière nous rectifions volontiers. M. Jules de Saint-Félix se contente d'être tout simplement l'un des rédacteurs les plus spirituels de la *Revue de Paris*. Si notre rectification dépouille notre collaborateur d'une auréole qu'il n'a jamais cherchée, elle n'ôte rien à son talent littéraire, qui est fort grand et que nous espérons mettre avant peu nos lecteurs à même d'apprécier.

— Le *Revue du Midi* a promis à ses abonnés de s'occuper quelquefois d'économie politique. En attendant qu'elle leur donne de grands articles sur cet important sujet, on lui permettra de consigner ici en quelques lignes, des renseignemens qui expriment implicitement un vœu que l'administration de notre pays sera, nous l'espérons, forcée bientôt à satisfaire. Nous voulons parler de la réforme postale, consistant dans l'abaissement du tarif des lettres. On a prétendu long-temps en France, et quelques députés soutiennent encore par intervalle à la tribune, que l'administration anglaise, dont le prix moyen était jadis de 90 centimes, a commis une grande faute et s'est

constituée en perte, en abaissant le tarif à 10 centimes. Voici les détails que transmet à l'un de nos amis sur cette grave question, M. W.-E. Hixson, rédacteur en chef de la *Revue de Westminster*, qui entretiendra désormais avec la *Revue du Midi*, des relations suivies : « La première année du nouveau système, il y a eu perte; la deuxième, cette perte avait déjà beaucoup diminué. Aujourd'hui, il est officiellement constaté, que le bénéfice ne s'élève pas pour la dernière année à *moins de 550,000 livres sterlings*, c'est-à-dire, à environ *14 millions de francs*. » En présence de pareils résultats, la *Revue du Midi* qui, pièces en mains, pourrait prouver que, depuis son établissement, qui date à peine de deux mois, elle a payé plus de 200 fr. de ports de lettres, se demande ce qui peut arrêter l'administration française, et pourquoi M. Comte, qui a tant rendu de services à son pays en réformant les malles, n'ose plus oser, oser en poussant à la réforme des postes.

—L'auteur des *Quinze Joies de Mariage*, livre facétieux et de fine raillerie, fort peu connu aujourd'hui, si ce n'est des érudits, mais dont Molière parle quelque part comme d'une joyeuseté fort appréciée encore de son temps, était resté jusqu'ici caché, malgré leurs profondes investigations, aux Saumaises de la bibliographie. M. Potier, bibliothécaire de la ville de Rouen, vient de le découvrir dans une énigme qui se trouve à la fin d'un manuscrit de la bibliothèque qu'il dirige. Voici cette énigme :

De la belle la teste oustez
Tres vistement devant le monde
Et sa mere de capitez
Tantost et apres le seconde.
Toutes trois a messe vendront
Sans teste bien chantée et dicte ;
Le monde avec elles tendront
Sur deux pieds qui le tout acquitte.

Après ces vers, on lit la note suivante :

En ces huyt lignes trouverez le nom de celui qui adites les Quinze Joies de Mariage au plaisir et à la louange des mariez. Es quelles ils sont bien aises Dieu les y veille continuer.

Amen, Deo gratias.

Voici l'explication que nous donne le savant bibliothécaire :

« C'est évidemment une charade dont il s'agit ici de rassembler les membres » épars; ce sont des lettres ou des syllabes qu'il faut extraire et coordonner. Or, » j'ai pensé que c'étaient des syllabes; et que, puisque l'on devait *décapiter la belle*, » *sa mère*, et *le seconde*, si l'on faisait attention que ces mots étaient écrits dans » l'original de manière à ne composer, avec l'article qui les précède, qu'un seul » vocable, on devait les considérer comme autant de mots complets, et opérer sur eux » en conséquence de cette donnée. L'auteur, pensais-je, s'est peut-être amusé à com- » biner ce redoublement d'obscurité, qui devait, selon toutes les apparences, faire » faire fausse route à la plupart des interprètes. Les syllabes obtenues par le pro- » cédé indiqué seraient *la, sa, le*: or, c'est exactement, et avec son orthographe » primitive, le nom patronimique de l'ingénieux auteur du *Petit Jehan de Saintré*, » d'Antoine Lasale. Ce résultat, une fois trouvé, des inductions, des demi-preuves » se présentaient en foule pour l'appuyer. La date des *Quinze Joies*, rapportée à » 1450, et celle du *Petit Jehan*, fixée à 1459, concordaient parfaitement. Le Duchat » remarque que le dialecte picard règne d'un bout à l'autre du premier ouvrage. Or, » Antoine Lasale, qui fut le courtisan assidu de Philippe-le-Bon, et l'un des orne-

» mens de cette petite cour libertine que Louis XI, encore dauphin et réfugié dans
 » le Brabant, tenait à Geneppe, qui data même de cette dernière localité son célèbre
 » roman, dut passer la plus grande partie de sa vie dans les Pays-Bas, et, par consé-
 » quent, être complètement imbu du dialecte picard. Enfin, quels rapprochemens ne
 » présenteraient pas, si l'on venait à les détailler, les compositions connues d'Antoine
 » *Lasale*, et celle que j'essaie de lui attribuer ? N'existe-t-il pas, en effet, d'incon-
 » testables analogies entre l'histoire de la *Dame des belles Cousines*, cette peinture
 » de mœurs élégantes, mais faciles et relâchées, dans laquelle perce, en définitive,
 » une satire piquante de la légèreté des femmes, entre les *Cent Nouvelles nouvelles*,
 » curieux répertoire d'anecdotes scandaleuses, véritable martyrologe de maris trompés,
 » dont notre auteur dut être un des rédacteurs principaux, puisqu'une des *Nouvelles*
 » porte son nom, et enfin les *Quinze Joies de Mariage*, railleuse antiphrase, ana-
 » lyse satanique de toutes les douleurs sans remède, de toutes les infortunes sans
 » retour, dont l'auteur se plaît à tresser exclusivement le lien conjugal ? »

Nous adoptons d'autant plus volontiers les conclusions de M. Potier, que, suivant nous, les *Quinze Joies de Mariage* sont un petit chef-d'œuvre tout-à-fait digne de l'auteur du *Jehan de Saintré*. Il y a même entre ces trois ouvrages du x^v^e siècle, les *Cent Nouvelles nouvelles*, les *Quinze Joies* et le roman de *Jehan de Saintré*, un air de famille qui donne à la proposition de M. Potier une certitude morale bien difficile à combattre.

— Nous apprenons de Paris que les lettres de Henri IV, dont la publication a été confiée par M. Villemain, à notre savant collaborateur, M. Berger de Xivrey, rédacteur du journal des *Débats* et membre de l'Académie des Inscriptions, vont paraître très-prochainement. Ce recueil contiendra près de 3,000 missives empruntées à tous les grands dépôts littéraires d'Europe. La bibliothèque publique de Montpellier, pour sa part, lui en aura fourni quatre. La première, très-curieuse et très-intéressante, envoyée par M. le docteur Kühnholtz; les trois autres par M. Jubinal, qui en travaillant aux deux volumes de *Notices et extraits* de la bibliothèque de l'École de médecine, tirés des manuscrits qu'il prépare, les découvrit dans la grande collection de documens en trente-quatre volumes, formée par Guichenon, et qui appartient aujourd'hui à notre Faculté. Nous trouvons dans l'*Annuaire de la Pairie et de la Noblesse de France*, publié par M. Borel d'Hauterive, ancien élève de l'École de Chartes, deux autres de ces lettres inédites jusqu'ici, qui seront parties du recueil ordonné par M. Villemain. En attendant l'apparition de ce recueil, nos lecteurs seront peut-être bien aises de connaître une de ces missives qui servira à leur faire connaître la pensée et le style du Béarnais. Nous respectons scrupuleusement l'orthographe du bon Henri.

« Monsieur de Lubersac, j'ay entendu par Boyne des nouvelles de vostre blessure, qui m'est un extrême deuyt. Dans ces nécessités, un bras comme le vostre n'est de trop dans la balance du bon droyt. Hâtez donc de l'y venir mettre, et de m'envoyer le plus de vos bons parens que vous pourrés. D'Ambrugeac m'est venu joyndre avec tous les syens, chasteaux en crouppe s'il l'eut pu. Je m'assure que vous ne serez des derniers à vous mettre de la partie. Yl n'y manquera pas d'honneur à acquérir. Je savy vostre fason de besogner en telle asère. Adieu donq et ne tardés. Voici l'heure de sère merveilles. *Vostre plus assuré amy, HENRY.* »

— L'article de M. le docteur Lallemant, inséré dans notre premier numéro, et dont nos lecteurs ont pu apprécier à la fois le style brillant et la pensée si morale, vient d'être reproduit en entier à Paris par le journal le *Compilateur*, que dirige depuis un an avec une grande habileté M. F. Gail, homme de lettres distingué, fils du savant helléniste auquel on doit l'excellente grammaire grecque qui porte son nom.

Le *Compilateur* qui paraît tous les cinq jours, et dont nous avons en ce moment la collection sous les yeux, est un recueil fort bien fait et très-varié, que l'on peut introduire sans crainte, au sein de toutes les familles. Nous le recommandons, ainsi qu'un de ses plus redoutables concurrents, l'*Écho de la presse*, rédigé par un écrivain qui a fait long-temps ses preuves, M. Dequevauvilliers, à nos lecteurs. On trouve ces recueils à Montpellier avec plus de cent autres journaux de Paris et de la Province, aux *Salons littéraires* de Gras.

— Nîmes, Agen, Rouen, Fontainebleau, ont chacune depuis long-temps leur artisan poète, dont la réputation est faite, si bien faite, que les poésies du spirituel coiffeur d'Agen, par exemple, se vendent (nous n'exagérons pas) pour le Midi seul, à un nombre deux fois plus grand d'exemplaires, que les vers de MM. Hugo et de Lamartine pour toute la France; mais ce que la plupart de nos lecteurs ignorent, c'est que Toulon a aussi son chanteur, son *trouvère*. Il se nomme Poncy. C'est un *ouvrier maçon*. Un des enfans de Toulon, qui honorent le plus leur ville natale, M. Ortolan, professeur à l'École de droit de Paris, a fait imprimer, il y a quelque temps, en un volume, les vers de Poncy, et la *Revue indépendante*, l'un de nos meilleurs recueils littéraires, en a parlé avec des éloges qui n'étaient que de la justice. M. le Ministre de l'Instruction publique a récompensé le pauvre ouvrier par le don d'une bibliothèque de deux cents volumes, dans laquelle Poncy ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir point trouvé, selon son expression, *ce cours de littérature qui est à lui seul une bibliothèque entière*. Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en demandant à M. Poncy sa collaboration pour la *Revue du Midi*. Voici la lettre que nous avons reçue de lui :

« Monsieur, j'accepte et de grand cœur; vous pouvez dès aujourd'hui m'inscrire au nombre de vos collaborateurs, et croire que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour mériter ce titre. Mon maître et bien bon ami Méry; Joseph Autran, celui qui m'est le plus cher parmi mes jeunes confrères, et qui m'aime beaucoup; Reboul, avec qui j'ai des liaisons littéraires, sont des soleils de poésie. Je serai leur satellite. Permettez-moi, Monsieur, de croire que c'est à l'intérêt que ma position d'ouvrier vous inspire, que je dois les louanges dont vous honorez mes vers sur la mer. Puisqu'ils ont été assez heureux pour mériter votre suffrage, Monsieur, vous pouvez compter prochainement sur une pièce dont voici le titre : *A Victor Hugo*, après une lecture d'*Oceano nox* (les rayons et les ombres). Je n'ai pas le temps de recopier ces vers aujourd'hui, le travail des bras ne me laissant que de très-courts loisirs du soir à consacrer aux travaux littéraires; mais vous les recevrez bientôt. »

Depuis, nous avons reçu la pièce de M. Poncy, accompagnée d'une autre intitulée : *Lendemain d'orage*, marine. Elles paraîtront dans un de nos prochains numéros, et feront plus tard partie, nous dit le poète, d'un *nouveau volume préfacé par George Sand et Béranger*.

— La mosaïque, cet art tant cultivé des anciens, qui nous ont laissé en ce genre de si beaux modèles, est, comme on sait, à peu près abandonné chez nous. Sous l'empire, Napoléon entretint au Louvre une École de mosaïstes, aujourd'hui détruite. On parlait récemment de laisser, *par économie*, périr comme inutiles et trop coûteux les Gobelins, cette fondation du grand roi, qui succéda aux fabriques de l'Hôtel de la Trinité, établies par Henri IV, lesquelles avaient elles-mêmes remplacé celles de Fontainebleau, établies par François I^{er}. Heureusement, le zèle des particuliers stimulé par les publications qui se font depuis dix ans, vient en aide aux beaux-arts dans toutes leurs branches. Nous apprenons qu'il va se fonder, à Lyon, sous la direction de M. Petit-Durand, une fabrique de *tentures à personnages*, dans le genre de celles d'Arras, de Venise et de Florence au moyen-âge, qui décoraient si riche-

ment les châteaux et les églises. Quant à la mosaïque, des efforts plus humbles, mais non moins dignes d'encouragemens sont exécutés à Montpellier même, sous nos yeux. Un simple marbrier, M. Galinier, qui en 1834 exposa au Louvre une magnifique table avec des ornemens en mosaïque, composés non de cubes en émail, selon la méthode italienne, mais de cubes de marbre qui s'appliquent beaucoup plus difficilement, M. Galinier, disons-nous, continue laborieusement ses efforts, et bientôt nous verrons sortir de ses mains, tout incrusté de mosaïques exécutées d'après l'antique, un beau vase de forme étrusque. Déjà nous avons admiré dans son atelier des tables en marbre de différentes couleurs, des tabernacles, et divers autres objets. Nous sommes bien aises d'énoncer ici ces faits, afin d'encourager M. Galinier.

— La *Revue de Madrid*, dont nous venons de recevoir les dernières livraisons, publie en ce moment une série d'articles attribués à un membre influent des Cortès, et qui nous semblent très-remarquables. C'est un examen détaillé et sévère du fameux traité de commerce que l'Angleterre veut imposer à l'Espagne. Ces articles, fort goûtés chez nos voisins, prouvent que l'économie politique a fait beaucoup de progrès au-delà des monts. On trouve également dans ces numéros un excellent coup-d'œil historique sur le théâtre espagnol, par Don Ramon de Mesonero Romanos, des Souvenirs sur l'Escorial, par Fernando Alvarez, et un bon travail archéologique de Don Juan de la Revilla, sur un vieux poème en vers, du XIII^e siècle, encore inédit, et qui raconte la vie du comte Fernand Gonzales. La *Revue de Madrid*, sous l'habile direction de Don Gervais Gironella, est devenue un des meilleurs organes de la presse espagnole.

— Tout le monde connaît de nom aujourd'hui, sans trop savoir au fond quelles sont ses attributions, un établissement scientifique qui a déjà fourni à la science et aux lettres quelques hommes remarquables. Nous voulons parler de l'*École de Chartres*. Ses élèves actuels, aidés de la collaboration de leurs prédécesseurs, continuent courageusement à leurs frais, sous le titre de Bibliothèque de l'*École de Chartres*, une publication intéressante qui compte au nombre de ses rédacteurs, MM. Fauriel, Guérard, Paulin Paris, Berger-de-Xivrey, membres de l'Institut, etc. Nous en ferons prochainement un examen détaillé.

— M. Rittier, rédacteur en chef du journal de Lyon, *Le Censeur*, vient de publier sous le titre de *Fragmens philosophiques*, des extraits fort remarquables d'un ouvrage sur la loi morale. Nous en parlerons dans un prochain numéro.

— La vogue du roman-feuilleton que quelques personnes croyaient devoir s'épuiser aussi vite qu'elle avait pris faveur, continue auprès du public. Le Journal des *Débats*, malgré les cris de tous ses confrères, a recommencé sa publication des *Mystères de Paris*, qui, en dépit de tout ce qu'on en peut dire, présentent un vif intérêt, à cause même de leurs scènes étranges et brutales; — La *Presse* a demandé à M. de Balzac, cet homme de tant d'esprit, cet observateur si fin, si profond et pourtant si décrié de nos mœurs de famille, un de ses romans psychologiques qu'il fait si bien; — enfin, le *Globe*, l'un des derniers venus dans la lutte politique, annonce qu'éclairé par une année d'expérience, il va donner à la partie littéraire de sa rédaction, un caractère plus spécial et mieux affirmé. En conséquence, nous publierons prochainement, ajoute-t-il, les articles suivans : *Salon de 1843*, par M. Francis Wey. — *Safia*, roman, par M. Roger de Beauvoir. — *Voyage aux Antilles* (seconde partie), par M. Granier de Cassagnac. — *Cadichonne Bridou*, souvenir d'Allemagne, par M. André Delrieu. — *Le Mas d'Aigues-vives*, par M. Amédée Achard. — *Made-*

moiselle de Vermonde, par M. Arsène Houssaye. — *Mulâtresse et Blanche*, par M. Maurel Dupeyré. — *La Mancha*, souvenirs de voyage, par M. A. Dauzats. — *Alcange*, par Madame Marie Nodier. — *Mab Ivin de Roscof*, par M. Petrus Borel. — *Sur les toits*, par M. A. de Jonnés. — *Feuilletons* de critique théâtrale, par M. Rabou. — *Courrier de la ville*, par M. Briffault.

La phalange de nos écrivains qui se livre à la *littérature facile*, pour nous servir de l'expression de M. Nisard, n'est donc point, comme on le voit, près de manquer de besogne, et les jeunes talents trouveront long-temps encore des débouchés aux productions de leur plume.

DESSIN.

La *Revue* joint au numéro de ce mois-ci une lithographie. Ce petit cadeau, fait à ses Abonnés, témoigne de l'intention où elle est de s'*illustrer* toutes les fois qu'elle le pourra; il a de plus, aujourd'hui, pour but de faire connaître le talent d'un jeune artiste plein d'avenir. Il y a un an à peine, M. Jules Laurens se livrait, parmi nous, à des études encore fort incertaines. Son frère aîné l'avait nourri d'excellens conseils, lui avait indiqué les meilleurs modèles; mais ces leçons d'un homme que les circonstances ont forcé, malgré la plus heureuse organisation, à négliger plusieurs côtés de l'art, ne suffisaient pas à tous les désirs d'une ambition déjà pleine d'indépendance. Nos écoles publiques de dessin n'avaient rien à lui apprendre. On le voyait avec peine s'amuser à des bambochades qui, tout en prouvant une aptitude rare, compromettaient son avenir. C'est alors qu'il se décida à aller à Paris. Il y avait là pour un artiste aussi bien doué que lui bien des ressources, mais aussi plus d'un écueil. Son crayon était assez exercé pour se mettre à la solde de nos éditeurs à illustrations; il aurait eu certainement autant d'esprit que bien d'autres dans la caricature, autant de *chic* que tels et tels dans la vignette; c'était la voie des succès faciles, des jouissances immédiates, de la fortune du jour et du lendemain. Qui aurait pu lui reprocher de n'avoir, à 16 ans, compris que cela? L'autre route, celle de l'art sérieux, des longues études, de la pratique des maîtres, était pleine de privations, et n'avait que des espérances lointaines: c'est pourtant celle-là que Jules Laurens a courageusement commencée; félicitons-le. A son entrée dans l'atelier de M. Delaroche, comme il faisait sa première étude, ses camarades s'étonnaient déjà de la sûreté et de l'élégance de sa main, attrapant du premier trait un contour où il semblait que rien n'était à reprendre; mais quand le maître arriva à lui: — « Oh! pour ceci, c'est trop bien, se mit-il à dire, si vous voulez aller plus loin, oubliez votre main et suivez plus exactement le modèle; votre main est fort habile, mais la nature l'est davantage; regardez-la, étudiez-la, et dessinez ensuite. » — C'est ce conseil qu'il suit. Le jeune homme en savait assez pour être artiste comme un autre, avec sa manière, ses petits procédés; mais il comprend que tout l'art n'est pas là, et qu'aux dispositions naturelles il faut ajouter les acquisitions d'un travail opiniâtre. Plus d'un connaisseur a déjà apprécié ce qu'une année de ce travail avait produit, en voyant de grandes études à l'huile, des croquis de figures, d'arbres, et surtout deux dessins au fusin: *Faust en méditation*, et un paysage historique. Dans des limites plus étroites, le petit paysage de la *Revue*, dessiné sur pierre, servira aussi à donner une idée de la direction actuelle de ces études.

On confond bien des produits sous le titre de lithographie; la facilité du procédé livre cette partie de l'art aux œuvres les plus triviales. Mais, comme un dessin original, elle nous révèle aussi la main des maîtres. Dans le petit nombre de lithographies échappées au crayon de Prudhon, de Scheffer, de Géricault, de L. Robert, on retrouve le talent particulier de ces grands peintres. Decamps fit long-temps des croquis sur pierre

empreints de tout le *brio* de sa manière, et à l'heure qu'il est, un jeune étudiant, M. de Lémud, se fait un nom avec quelques lithographies. Ne méprisons donc pas la lithographie. Celle-ci ne nous est donnée qu'à la place d'un dessin. Quand un élève traite avec supériorité une composition à lui, paysage ou sujet, quel que soit d'ailleurs le procédé qu'il emploie, il montre souvent mieux sa portée qu'en l'échant péniblement une étude d'atelier. Combien n'avons-nous pas vu d'élèves se tirer passablement de ces études préliminaires, et rester d'ailleurs incapables de toute composition ? Ceux-là ne deviennent jamais des artistes ; car l'art consiste surtout dans ce don qu'a le dessinateur de trouver, tant à l'aide de la nature, qu'à l'aide des travaux antérieurs, une création qui lui soit propre. Cette masse de rochers à droite, ce bouquet de pins, ce lointain à gauche, sont pris à Lavalette, non pas précisément dans le parc, dont M. Laurens aîné nous avait donné les paysages coquets dans un charmant *album*, mais tout bonnement dans le chemin de Montferrier, près d'un four à chaux. A quoi tiennent donc la distinction et la poésie de ce paysage ? A presque rien : un petit éclairci fait entre les pins pour laisser la vue s'échapper et avec elle la pensée ; l'horizon ménagé à gauche ; puis ce pâtre nu appuyé sur son bâton et ces deux personnages s'avançant au repli du chemin, figures disposées à l'antique pour nous distraire d'un présent toujours peu poétique ; l'idéal vient surtout du choix des lignes et de la disposition des plans. Cette manière d'entendre le paysage est bien celle qui est indiquée par les maîtres des grandes écoles, élevée et expressive comme dans Poussin, vraie et exacte comme dans Ruysdael. Quelques bons paysagistes de notre temps, Cabat, Marilhat, en ont indiqué la trace à notre artiste. S'essayer d'après ces modèles, n'est-ce pas montrer une heureuse intelligence ? Traduire déjà si bien la nature, n'est-ce pas prouver une main ingénieuse ? M. Laurens aîné reproduisait déjà notre nature méridionale avec une vérité et une élégance ici bien connues. Voici que son jeune frère, pour qui la carrière d'artiste s'ouvre plus facile et plus riante, portant plus haut ses vues, prête au paysage un caractère plus élevé, l'idéalise davantage. C'est toujours la même campagne, et pourtant l'effet est différent. C'est là un des secrets de l'art. Beaucoup d'autres loueront M. Jules de la fermeté et de la douceur de sa main ; nous tenons à le louer surtout d'avoir compris ce secret, d'avoir saisi le côté poétique du dessin, bien assurés que ses efforts seront désormais employés à acquérir dans cette voie les qualités qui seules font les peintres. La ville aura bientôt à remplacer son pensionnaire de Paris. Si M. Jules Laurens obtenait ce titre, et nous ne voyons pas qui le lui pourrait disputer, jamais, on peut le dire, nous n'aurions eu tant d'espérances à fonder sur un talent promu au milieu de nous.

J. R.

M. Boehm, dont les efforts pour amener à Montpellier l'art lithographique au même point de progrès qu'à Paris, en donnant à ses épreuves le *gras* et le *velouté* qui leur ont manqué quelquefois, sont si constans et si nombreux, a complètement réussi dans le tirage du dessin de M. Jules Laurens. Malgré la perfection de quelques-unes des planches du voyage de M. Laurens aîné à Majorque et de l'*album* de Lavalette, nous avons rarement vu de travail aussi bien venu. Désormais, M. Boehm peut entreprendre des ouvrages de luxe ; il a toutes chances pour les mener à bonne fin.

GRAS, Propriétaire-Gérant.



Jules Laurens del.

Lith. de Buehn à Montpellier

SOUVENIR DE LAVALETTE ,
(Compagne de Montpellier).

ESQUISSE LITTÉRAIRE.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

La gloire de madame de Sévigné est plus personnelle encore que littéraire. Sans doute, la critique, en entourant de ses recherches patientes les écrivains célèbres, est souvent forcée d'aller de l'écrit à l'homme et de mêler à l'appréciation de l'œuvre le détail biographique. Il est difficile, par exemple, d'expliquer tout-à-fait Molière et Racine, Voltaire et Jean-Jacques, sans tenir compte de l'ensemble harmonieux ou corrompé qui leur servit comme de fond ou de cadre. Mais enfin ces analogies, quoique profondes, ne sont pas si intimes, ces affinités, quoique réelles, ne sont pas si étroites, que le travail du critique et celui de l'historien ne puissent rester à peu près distincts, et se côtoyer sans se confondre. Chez madame de Sévigné, l'écrivain est le sujet, le personnage est le second plan, l'inspiration est l'entourage ; tout enfin s'unit dans une mesure si parfaite et, pour ainsi dire, si nécessaire, que ce serait s'exposer à bien mal la connaître, que d'essayer de la juger ou de la lire sans accoutumer son regard à ce lumineux foyer dont elle est le centre, et dont ses lettres furent les plus vifs rayons.

Il y a plus, séparée de ce qui l'illumine et la complète, ma-

dame de Sévigné risquerait, peut-être, de perdre quelque chose de sa valeur réelle. Sans répéter ici un paradoxe trop usé pour être resté piquant, sans se donner ces airs de crânerie facile et déjà vieillie, qui consistent à nier ce que la postérité consacre et à réhabiliter ce qu'elle nie, on doit reconnaître que notre illustre *Épistolière* a presque besoin de ce gracieux entrain de choses et de personnes groupées autour d'elle, pour conserver le rang qu'elle occupe et demeurer en tous points l'égale des grands génies, ses contemporains. Assurément son recueil de lettres est un monument unique que toutes les littératures nous envient; on y trouve çà et là des pages que ne désavouerait pas le moraliste le plus raffiné; quelques-unes où elle a atteint du premier coup les mâles accens de l'historien; plusieurs où un ingénieux badinage se joue à travers mille idées fines ou sérieuses, avec une liberté d'allures et une justesse d'observations qui rappellent La Fontaine et n'est pas trop loin de Molière; un grand nombre enfin où elle est elle-même, c'est-à-dire un des esprits les plus vrais et les plus délicats d'une époque qui sut ramener au délicat et au vrai. Mais enfin, de tout cela, de cette *moyenne* prise uniquement au point de vue littéraire et sans s'occuper du dehors, résulte-t-il un mérite, une somme de gloire égale aux admirables créations qui parurent en même temps, *Alceste*, *Tartuffe*, *Phèdre*, les fables, les caractères, les pensées, les oraisons funèbres? Nous ne le croyons pas. Ouvrez cette correspondance, mettez à part les cinq ou six lettres plus particulièrement célèbres et que tout le monde sait par cœur; choisissez parmi celles qui sont tout simplement charmantes, celle, par exemple, dont parlent tous les biographes, et qu'on appelle la lettre de la prairie: « Savez-vous ce que c'est que *faner*? Il faut que je vous l'explique: *faner* est la plus jolie chose du monde; c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie. Dès qu'on en sait tant, on sait faner, etc., etc... » — Certes, cela est d'un tour enchanteur, d'une grâce exquise; cependant, qui de nous n'a une sœur, une femme ou une mère capable d'en écrire presque autant? Dans ce monde d'élite qui entourait madame

de Sévigné, dans sa famille même, n'y eut-il pas des plumes qui approchèrent de très-près ce naturel et ce charme ; si bien qu'en citant quelques lignes du jeune marquis de Grignan, on est tenté de s'écrier : Est-ce donc à dire qu'à cette époque tout le monde écrivait bien ? Enfin, nous, enfans d'un siècle où l'on vit si vite, et où il serait aussi impossible, à talent égal, d'écrire comme madame de Sévigné, que de habiller comme Dangeau ou de faire la guerre comme Turenne, n'avons-nous pas besoin d'un peu de complaisance ou d'un entier changement d'aspects pour apprécier ces jolis riens tout ce qu'ils valent ? Et pour répondre à ces questions par des questions parallèles, le même complaisant effort est-il nécessaire à qui veut admirer Molière ou La Fontaine, Racine ou Bossuet, Pascal ou La Bruyère ? Et ceux qui s'essayèrent ou s'essaient encore dans les mêmes genres, ne sont-ils pas, par leur incroyable infériorité, des témoignages permanens en l'honneur de ces immortelles renommées ? Oui, ces hommes illustres furent de grands inventeurs, ou, comme nous dirions aujourd'hui, de grands artistes. Madame de Sévigné fut une femme d'un esprit ravissant, qui eut le temps d'écrire des lettres charmantes parmi des gens qui n'en écrivaient que de jolies, et dans un siècle si favorable aux productions de l'esprit, qu'il immortalisait les plus fugitives et consacrait les plus frivoles.

Ce caractère principal, cette intervention permanente de la société où elle a vécu, et des impressions de sa vie journalière dans les écrits qu'elle a laissés, offre à la fois à l'historien une séduction et un écueil. Quoi de plus enviable, en effet, pour la biographie littéraire, qu'un sujet où elle peut se détourner en mille gracieux méandres, s'ouvrir sur toute une époque d'attrayantes perspectives, et entremêler, en un tout ingénieux, les aperçus de la vie intime aux récits de la vie active, et les confidences de l'âme aux révélations du talent ? C'est là ce qu'on affectionne surtout aujourd'hui. La critique ne se borne plus, comme autrefois, à l'expertise sèche et pédante des ouvrages d'esprit, à l'exposition didactique et rigide des règles qui peu-

vent bien apprendre à les juger , mais n'enseigneront jamais à les faire. Elle se plaît à l'observation pénétrante de tout ce qui peut donner du jour dans les mystérieux replis du cœur et de la pensée ; elle aime à surprendre ce qu'ils renferment , à entrevoir ce qu'ils cachent , ou à expliquer ce qu'ils montrent. Elle n'est plus , et je l'en félicite , un de ces froids et classiques jardins aux allées droites , aux massifs symétriques , aux arbres ratissés , dont les propriétaires avaient la mine rébarbative et la serpe à la main ; elle ressemble plutôt à un beau parc anglais , tour à tour riant , familier , mélancolique , conviant les regards à ses sinueuses fantaisies , à ses changeans paysages , aux secrets de ses clairières et de ses ombres , et les ramenant sans cesse , par quelque échappée soudaine , vers un coin de cette libre et immortelle nature , où se retrempe tout ce qui pense et ce qui vit. La psychologie , l'anecdote , le trait de mœurs , l'analyse déliée , l'induction sagace et rapide , le procédé industriel qui consolide une idée par un fait ou féconde un fait par une idée , rien n'est étranger à la critique ainsi comprise , et tout concourt à la rendre plus originale , plus intéressante et plus humaine. Voyez comme elle excelle à peindre ces sentimens à demi répandus au dehors et dont l'âme garde toujours une partie , ces sites chéris qui ont laissé trace dans les pages préférées ; ces retours attendris vers les jours de la jeunesse ! Comme elle reflète avec bonheur tout ce que les âmes d'élite contiennent de simple avec grâce , de douloureux avec charme , de jeune encore au milieu des rides , de serein à travers l'orage , de poétique à travers la vie ! Et le premier de nos critiques modernes n'est-il pas en même temps un fin casuiste des délicatesses du cœur , un romancier éminent , et même un délicieux poète , quand par hasard on le comprend ?

Aucun sujet ne se prête mieux que celui qui nous occupe à ces prédilections de l'histoire littéraire ; mais , à côté de ces richesses , que de difficultés et de périls ! Ce double reflet de la vie extérieure et de la vie intime , dans la correspondance de madame de Sévigné , on peut bien le saisir et le décrire ; mais , quoi qu'on

fasse, c'est elle qui en aura été le premier et l'incomparable historien. Le ton, l'objet, la nature même de ses lettres, en font de véritables mémoires, les plus exacts, les plus spirituels de tous, et qui vont au devant de tout ce que l'érudition et la sagacité pourraient fournir de documens, de solutions ou d'aperçus. Il ne s'agit plus ici de démêler dans quelque passage d'un roman, dans quelques lignes d'une préface, dans quelques vers plus spécialement inspirés par un sentiment personnel, le point par lequel un ouvrage se lie à la vie de son auteur, et de trouver là une mine encore neuve de suppositions, de recherches, de découvertes, qui laissent au biographe le mérite de beaucoup deviner et la faculté de beaucoup dire. Il faut se borner à renvoyer sans cesse et humblement à un texte trop complet pour qu'on puisse y ajouter, trop aimé pour que le voisinage n'en soit pas dangereux, trop connu pour que les citations en soient bien piquantes. Ainsi, ce travail, qui paraissait d'abord si séduisant à entreprendre et que l'abondance des matériaux devait rendre si aisé à accomplir, devient au contraire, grâce à cette abondance même, d'autant plus difficile qu'il est fait d'avance, et par une personne qui ne laisse après elle qu'à commenter ce qu'elle dit et à paraphraser ce qu'elle conte (1). Remercions cependant son auteur, M. Aubenas d'Agnau, de l'avoir essayé, et félicitons-le d'y avoir réussi; son livre s'esquive et se sauve à travers les difficultés que je viens de signaler. Tour à tour panégyriste, historien, apologiste, généalogiste de madame de Sévigné, il complète ce qui n'était qu'indiqué, il éclaircit ce qui restait obscur, il rectifie ce qu'il trouve inexact, il discute ce qui lui semble injuste. Chose fort rare ! il fait connaître un peu mieux ce dont il parle, et aimer un peu plus ce qu'il loue; et moi, pour en dire après lui quelques mots, je n'ai rien de mieux à faire que de le suivre, le réfutant peut-être quelquefois, mais ne m'en écartant jamais, et différant ainsi de

(1) Vie et histoire de Madame de Sévigné, par M. Adolphe Aubenas. Un gros vol. in-8°; Paris, Dufart, 1842.

mes confrères qui s'occupent de tout , à propos d'un livre , excepté du livre lui-même.

— M^{me} de Sévigné, sa vie, son histoire se divisent en deux grandes parts , qui n'en font presque qu'une seule : d'abord, ce qui concerne sa fille ; puis, ce qui n'est pas elle, et où elle trouve pourtant moyen de la ramener. Hors de madame de Grignan , elle eut sans doute de vives affections et de vives idées ; mais , il semble qu'elle rencontre dans chaque événement , chaque personne, chaque liaison, chaque pensée, un écho docile et intelligent qui répond à tout par le nom de sa fille ; c'est que ce nom tient toute son âme, et ce qui y survient du dedans et du dehors ne peut faire un pas sans le réveiller. Vous savez combien de belles pages et d'adorables mots nous a valu cette expansive maternité , un des plus précieux privilèges de l'esprit, surtout quand on en a autant que notre héroïne. Elle réhabilite les choses de cœur , elle les protège, pour ainsi dire, et de la même façon qu'il arrive souvent dans le monde de protéger meilleur et plus respectable que soi. Ce qui , de la part d'une autre mère aussi sincèrement aimante , mais moins spirituelle , paraîtrait fastidieux et toucherait presque au ridicule, emprunte à la plume de madame de Sévigné, des grâces toujours nouvelles ; si bien que cette tendresse paraît être une partie de son génie. Elle est même si éloquente, si ingénieuse, si intarissable, qu'on n'a pas manqué d'en mettre en doute la sincérité : on a dit qu'il en était de cet amour de mère, comme de celui de Pétrarque, par exemple, qui, tout en se plaignant des rigueurs de Laure, eût été d'autant plus fâché de les voir finir, que chacune lui valait un sonnet de plus, et qu'il n'avait l'air d'en perdre la raison que pour y trouver la rime. On a allégué, comme pièce à l'appui, que ces deux femmes qui s'écrivaient de loin des lettres si passionnées, avaient beaucoup de peine à vivre en bon accord, dans les rares momens où elles se retrouvaient ensemble. Ceci est fort exagéré, et, au besoin, ne prouverait rien. Les affections les plus ardentes peuvent aussi être les plus orageuses. Pourquoi la vie est-elle si facile, les relations si douces, l'ensemble si uni, dans les sociétés très-civilisées ?

C'est qu'en général , on n'y aime les autres qu'au degré le plus convenable à l'amour qu'on a pour soi-même , et que , ne donnant presque rien , on demande peu. Ce sont des surfaces polies et froides , où la main ne rencontre rien qui la blesse, quand elle ne veut que s'y promener , mais aussi rien qui l'arrête , quand elle voudrait s'y retenir. Madame de Grignan était , comme on le sait, d'un caractère plus positif et plus contenu que sa mère ; préoccupée, en outre , de son mari , de ses enfans , de leurs intérêts d'ambition et de fortune, elle ne pouvait ni ressentir cette affection aussi exclusivement qu'elle l'inspirait , ni y répondre aussi vivement qu'on la lui exprimait. Quoi d'étonnant que les sentimens de madame de Sévigné , qui avaient, suivant la remarque de M. Aubenas , quelques-uns des caractères de l'amour, en eussent aussi , de temps à autre , les exigences , les froissemens , les inquiétudes ? Mais , dégagés de ces fugitifs épisodes , ils ont été constamment *vrais* comme elle , puisque c'est à ce mot créé par elle-même qu'il faut toujours revenir en la louant. Cette passion (c'est ainsi qu'elle l'appelle) a existé d'abord indépendamment de toute impression étrangère. Puis , elle eut tant d'aise pour se développer , elle trouva pour se raconter un si délicieux langage , elle fut adoptée par tous les amis avec une complaisance si enthousiaste , qu'elle devint , pour madame de Sévigné , une position , une contenance , mais jamais un rôle. Je me figure qu'il en fut un peu de sa tendresse maternelle, comme de sa correspondance ; elle commença par écrire l'une sans prétentions de publicité littéraire , comme elle ressentait l'autre sans arrière-pensée de publicité mondaine ; mais toutes deux furent si bien choyées , recherchées , fêtées , toutes deux tombèrent si à propos dans une société d'élite , avide de tout ce qui était bien senti et bien dit , que madame de Sévigné , les voyant ainsi prospérer dans le monde , s'y résigna de bonne grâce ; elle n'intrigua pas pour leur avancement : elle les laissa faire fortune.

Ce qui prouve combien elle était sincère , c'est la loyauté et la noblesse de ses amitiés. A cette heureuse époque l'amitié n'était pas seulement un sentiment , mais une occupation ; on avait tant

de temps à soi qu'il en restait toujours un peu pour les autres, et on faisait état d'être bon ami, comme on le ferait aujourd'hui d'être député influent, journaliste spirituel ou industriel habile. Témoin cet excellent d'Haqueville qui se multipliait si bien pour rendre service, qu'on l'appelait *les d'Haqueville*, et à qui son zèle pour madame de Sévigné valut d'être si souvent nommé dans ses lettres, c'est-à-dire immortalisé. Mais, si l'on aborde le côté sérieux de ces amitiés, on apprend à apprécier davantage et à mieux caractériser encore la femme célèbre qui nous occupe. Quels noms, en effet, et qu'ils sont significatifs ! Le cardinal de Retz, Arnauld d'Andilly, Pomponne, l'illustre auteur des *Maximes*, Fouquet, Bussy, presque tous les grands noms, et, aussi, qu'on nous passe ce mot prématuré, presque toute l'opposition de ce temps-là ; car, M. de Pomponne ne fut élevé au poste de secrétaire d'État, que par un mouvement de coquetterie factice vis-à-vis du jansénisme, et je l'appellerai volontiers le ministre Martignac de Louis XIV. Admironons d'abord, chez madame de Sévigné, la fidélité à la disgrâce, si bien observée à l'égard du *cher malheureux* (1) ; le pardon des injures, si noblement pratiqué envers Bussy ; l'appréciation constante des grands caractères et des grands talents, et cette prédilection généreuse, qui l'attirait vers les hommes étrangers à l'entrain et aux faveurs de la Cour ; mais, chez elle, ce fut plus qu'une vertu, ce fut un penchant de l'esprit. Nous ne devons pas, en effet, nous borner à reconnaître, avec M. de Sainte-Beuve (2), deux procédés différents dans les beaux styles du XVII^e siècle : le style savant et châtié, qui se rattache à Malherbe et à Balzac, et qui arrive laborieusement de la pensée à l'expression, et le style libre, abondant, prime-sautier, plus conforme peut-être au vrai génie de notre langue, et venant droit de Montaigne et de Regnier. Nous retrouvons encore ces deux caractères différents, au point de vue

(1) Fouquet.

(2) *Critiques et portraits littéraires*, tom. I, pag. 57.

que j'appellerais politique , si ce mot n'était trop moderne pour la nuance que je veux exprimer. Parmi les hommes , qui tous concoururent à faire du siècle de Louis XIV , le grand siècle , beaucoup plus, ce me semble, qu'à faire du grand siècle le siècle de Louis XIV , il y eut tout une portion , et la plus considérable peut-être , qui se borna à payer à la grandeur du maître le début qu'exigeaient les idées du temps , mais qui ne fut ni attirée , ni fascinée. Quelques-uns dataient de la fronde ; d'autres puisaient chez les *Messieurs* de Port-Royal , cet esprit de résistance austère et respectueuse , qui les fit parfois ressembler à des hérétiques , à force d'être orthodoxes , et à des mutins , à force d'être soumis ; d'autres , encore , comme Fénelon , avaient tout simplement une trop belle âme pour aimer le despotisme ; d'autres , enfin , ne firent qu'obéir instinctivement à cet esprit narquois , frondeur , railleur , qui est proprement l'esprit français , et qui , à cette époque , aimait d'autant plus à médire des grands , qu'on ne connaissait pas encore très-bien les petits. Eh bien ! madame de Sévigné , qui , pour les procédés de style , se rattache aux indépendans , s'en rapproche aussi par cette dernière tendance. Ce n'était assurément pas l'opposition de Manuel ou de Courier , du *Figaro* ou du *Charivari* ; ce ne fut pas même celle des philosophes du XVIII^e siècle , si tranchante , si superbe , si infatuée d'elle-même. Non ; c'est une nuance mille fois moins vive , et qui n'est saisissable que par rapprochemens et par parallèles ; c'est un mot , une réticence , une plaisanterie , qu'on croirait presque complice de ce qu'elle attaque ; c'est le choix d'un ami , une démarche hardie pour l'époque , un nom que les vrais courtisans se fussent souvenus d'oublier , et cette faculté saine et forte de réduire à leur juste valeur les vanités de la grandeur et les glorioles de la gloire. Mais , me direz-vous , madame de Sévigné ne manque pas d'écrire à sa fille tous ses succès à la Cour , quand elle en a , et elle n'appelle Racine un grand poète et Louis XIV un grand roi , qu'après cette représentation d'Esther , où sa vanité de femme du monde et de femme d'esprit , eut lieu d'être doublement flattée ; c'est possible. Mais , qu'il y a loin de ces ébul-

litions passagères à une ferveur constante et véritable ! Madame de Sévigné fut, dans ces occasions, du reste assez rares, séduite et pour quelques momens conquise, comme l'eût été, j'imagine, madame de Staël, si l'Empereur, au lieu de prendre à tâche de l'irriter, eût fait quelques frais pour lui plaire. Et qui sait même si l'auteur de *Delphine* eût, le cas échéant, raconté ses bonnes fortunes de Cour d'un ton aussi sobre, aussi détaché que madame de Sévigné ? Je me méfierai toujours beaucoup plus, en ces circonstances, d'un génie déclamateur, dogmatique, et, pour tout dire, déjà un peu doctrinaire, que de ces esprits fins, droits, enjoués, qui ont un sourire pour tout, même pour les cajoleries de la puissance, et qui trouveraient aussi sot de se garder contre ses faveurs, que de se fâcher de ses oublis.

Comment concilier ce trait de caractère que j'aime à signaler chez madame de Sévigné, avec les passages de sa correspondance relatifs aux troubles de Bretagne, et aux sanglantes repulsions qui suivirent ? Je ne m'étonne pas que ces passages aient été vivement relevés par Voltaire, ce vertueux champion de l'humanité, qui appelait *chiens* et *canaille* tout ce qui n'était pas grand seigneur ou encyclopédiste ; cet irréprochable logicien, qui cherchait des contradictions partout, sans doute pour justifier les siennes ; mais, je regrette que ces accusations aient été reproduites, quoique avec mesure, par des hommes tels que MM. Ste.-Beuve, de Tocqueville, et qui devraient avoir plus d'esprit que Voltaire, puisqu'ils en ont cent ans plus tard. Pour moi, je partage là-dessus l'avis de M. Aubenas. Qu'on y prenne garde : les lettres de madame de Sévigné, eu égard à leur temps, aux faits extérieurs et aux événemens politiques qu'elles retracent, furent quelque chose de semblable à une gazette, mais à une gazette modérée et spirituelle, et par conséquent fort différente des nôtres ; ce fut même, je crois, une des premières causes du succès de cette correspondance. Sous les régimes modernes, la curiosité, la malice, cette dose d'humeur satirique et frondeuse qui est de tous les temps, surtout en France, trouve bien des sujets, bien des moyens de s'éparpiller

et de se satisfaire ; on a mille façons , toutes excellentes , d'attaquer le gouvernement , les gens en place , les ministres , les préfets , les procureurs du roi , en un mot , tout ce qui est fait pour être attaqué. Mais , dans ce temps-là , l'opposition se réfugiait dans quelques vers de comédie , dans la morale d'une fable , dans un poëme renouvelé des Grecs , dans deux ou trois lignes d'une lettre ; elle s'y blottissait , s'y faisait petite , prenait pour échapper aux regards presque autant de précautions qu'elle en prendrait aujourd'hui pour se laisser voir , de façon que , maintenant , à deux siècles de distance , habitués que nous sommes aux diatribes des premiers Paris , nous sommes tentés de trouver de la complaisance et de la faiblesse , là où il y eut vraiment de l'épigramme et du courage. Que l'on songe à cette différence ; que l'on tienne compte des incroyables idées d'une époque où tous ceux qui étaient nés dans une certaine classe ne regardaient comme leurs semblables , que ceux qu'ils reconnaissaient pour leurs pareils ; et qu'après avoir fait ainsi la part de chacun , même celle de notre pauvre vieux libéralisme de 1827 , on relise , dans les lettres de l'automne 1675 , ce qui se rapporte aux malheurs de la Bretagne et aux penderies de M. de Chaulnes ! Quels traits fins d'ironie délicate , un peu voilée , bien réelle et bien incisive pourtant ! « Nous ne sommes plus si roués ; un » en huit jours seulement pour entretenir la justice. » Et cet admirable passage où se trouve contenu , en germe , tout ce qui se dira plus tard des délits politiques : « J'ai une toute autre idée » de la justice depuis que je suis dans ce pays ; vos galériens » me semblent une société d'honnêtes gens , qui se sont retirés » du monde pour mener une vie douce. » — Et ses immortels sarcasmes au sujet de M. de St.-Malo , qui est une *linotte mitrée* , et qui transporté des honnêtetés particulières que le roi lui a témoignées , veut que cette province se réjouisse comme lui , au moment où on vient de la ruiner ; et le bal que donne obstinément cette *linotte mitrée* , et ce trait digne de Molière : « Cette province est un bel exemple pour les autres , et surtout » de respecter les gouverneurs et les gouvernantes , de ne point

leur dire d'injures et de ne point jeter des pierres dans leur jardin. » — Je me trompe fort, si c'est là de l'enjouement pur et simple, sans arrière-pensée satirique; j'y retrouve au contraire ce comique triste, contenu, un peu amer, qu'on rencontre souvent dans Molière, et qui est peut-être le plus humain et le plus vrai. Il est certain que si nous avions aujourd'hui à parler de violences analogues, ce ne serait qu'horreur, atrocités, soulèvement de cœur, cris d'indignation, prosopopées sanglantes, et nous finirions par demander plus que jamais la réforme électorale. Serions-nous plus indignés? j'en doute; plus courageux? je ne le crois pas; plus spirituels? je n'en suis pas sûr. Laissons donc chaque siècle parler à sa guise, et envions ceux qui ont pour interprètes d'aimables et généreux esprits, voyant juste, ne déclamant point, modérés en tout, tels en un mot que nous ne sommes pas, et que fut madame de Sévigné.

Ici je veux faire à M. Aubenas deux petites chicanes : dans cette galerie de portraits historiques qu'il a groupés autour de son héroïne, je trouve qu'il n'a pas fait assez de place au cardinal de Retz; je crois même qu'il reproche à madame de Sévigné de l'avoir appelé un des plus grands hommes du temps, et de l'avoir mis sur la même ligne que M. de Turenne.

Le cardinal de Retz ne fut peut-être ni un grand homme, ni un homme complet; mais quelle figure vive et originale! Après la ligue, après la fronde, après tous les désordres politiques ou guerriers, tous les travers de cœur, d'esprit, de conduite qui signalèrent ce moment transitoire, il y eut comme une refonte générale, d'où le *xvii^e* siècle sortit tout armé comme Minerve, dont il eut la sagesse et le génie. Eh bien! quelques caractères trempés d'une façon plus énergique, plus spécialement frappés à l'effigie de leur époque, résistèrent à cette refonte, et gardèrent la primitive empreinte; le cardinal de Retz fut de ceux-là. Il resta dans ce siècle harmonieux et corrigé, comme le débris vivant d'un autre âge, comme le type le plus expressif de cet esprit remuant et accidenté que disciplinait Louis XIV. Ses dernières années d'ailleurs ne manquèrent ni

de majesté, ni de solennels passe-temps. « Nous tâchons d'amuser
» notre bon cardinal, dit madame de Sévigné; Corneille lui a
» lu une pièce qui fait souvenir de ses anciennes; Molière lui
» lira samedi *Trissotin* (c'est-à-dire les Femmes savantes), qui
» est une fort plaisante chose; Despréaux lui donnera son
» *Lutrin* et sa poétique; voilà tout ce que nous pouvons faire
» pour son service! » Un homme dont la vieillesse s'achève
ainsi et s'apaise, entourée de si admirables délassemens, conso-
lée par de si nobles amitiés, n'aurait jamais dû être appelé un
Catilina en soutane; la comparaison serait plus juste, si du
moins Catilina avait écrit les Commentaires de César.

Il est un point plus scabreux, sur lequel je regrette que
M. Aubenas se soit arrêté. En parlant des nombreux amis de
madame de Sévigné, il prouve, très-péremptoirement du reste,
qu'elle n'a jamais eu d'amans. A quoi bon? La postérité n'a-t-elle
pas accepté cette question comme résolue? Ne serait-il pas aussi
difficile aujourd'hui de se figurer madame de Sévigné avec des
amans, que Ninon n'en ayant point? Quelques mauvais propos
tenus par les amoureux éconduits peuvent-ils balancer le témoi-
gnage de tout un siècle? Quand les historiens, les panégyristes
d'une femme ont le rare bonheur que cette partie toujours un
peu délicate de sa vie ait passé à l'état de chose jugée, tout ce
qu'ils peuvent dire de plus là-dessus n'est qu'une maladresse. On
croit, tant que l'avocat parle, que le procès n'est pas fini, et,
même quand il gagne sa cause, il semble toujours qu'il pouvait
la perdre.

En revanche, M. Aubenas a apprécié avec un tact très-sûr,
et qui fait de cette partie de son ouvrage un excellent précis lit-
téraire, les relations de madame de Sévigné avec l'hôtel de
Rambouillet. On le sait, mais il a bien fait de le redire, l'hôtel
de Rambouillet ne fut point ou du moins ne fut pas toujours ce
que s'imaginent les esprits superficiels, d'après Molière. D'abord
notre grand comique a pu et a dû forcer quelques traits; l'exa-
gération lui était non-seulement permise, mais prescrite, en
vertu de ce verre grossissant qu'exige le théâtre. Ensuite ses

plaisanteries semblent avoir attaqué de préférence les imitations venant de la bourgeoisie ou de la province. Or, qui ne sait que l'imitation est un crible par où ne passent que les défauts et les ridicules ? Enfin les *comédies* ne datent que du déclin de cet hôtel célèbre, du moment où les services qu'il avait rendus à la langue étaient oubliés, où les grands hommes qu'il avait accueillis n'avaient plus besoin de personne, et où il ne restait plus qu'un bureau d'esprit et de vieil esprit. Mais, considéré dans sa première et sa plus brillante phase, il eut l'honneur de concourir, pour une large part, à l'installation définitive de la littérature, de la langue et de la causerie française. Pour quiconque étudie avec attention le travail philosophique et littéraire de cet instant décisif, Port-Royal et l'hôtel de Rambouillet, quoique bien différens de formes, d'études et de tendances, apparaissent comme les deux plus remarquables temps-d'arrêt, d'où l'on puisse tirer ses meilleurs aperçus. Tous deux, dans leurs proportions si diverses, me représentent l'assainissement religieux et mondain d'une société malade des désordres de deux régences, des blessures de la guerre civile, et de ces sombres labeurs du *xvi^e* siècle que sillonne d'une lueur sinistre la réforme de Luther, ou qu'éclaire de ses décevans feux follets l'accommodante philosophie de Montaigne. Il fallait anéantir par une double influence les miasmes, les vapeurs grossières, les germes ou les restes d'hérésie, de routine, de barbarie ou de mauvais goût, laissés par l'époque qui finissait à celle qui allait venir. Pour cela, l'hôtel de Rambouillet donna son salon, et Port-royal son désert ; car à ceux qui veulent corriger l'esprit, il faut la société ; à ceux qui veulent réformer les consciences, il faut la solitude.

Maintenant, quel que soit le personnage dont s'occupe l'historien de ce temps-là, prosateur, poète, orateur sacré, causeur, pédant, auteur sifflé, héros de ruelle, telle a été la part prise par ces deux établissemens célèbres à tout ce qui se remuait alors dans les intelligences et dans les cœurs, qu'on est sans cesse forcé de toucher à l'un où à l'autre, quelquefois même à tous les deux. Madame de Sévigné y tient par son côté le plus brillant, comme

par le plus solide ; elle va causer à l'hôtel de Rambouillet , elle se nourrit des œuvres et s'honore de l'amitié de *ces messieurs* , mais en restant , grâce à son naturel admirable , étrangère aux abus sérieux ou futiles qui se mirent de la partie , et sans tomber , ni avec ceux-ci dans le pédantisme du bon goût , ni avec ceux-là dans le pédantisme de la grâce. Elle sut fréquenter Arthénice et cultiver les Arnauld , sans être jamais ni tout-à-fait *précieuse* , ni tout-à-fait *janséniste*. C'est que madame de Sévigné marque et réalise ce point unique souvent , fugitif toujours , de la vie intellectuelle des peuples , où , entre les excès passés et les travers à venir , au milieu même d'une société qui n'est pas encore bien corrigée des uns , et où les autres commencent à poindre , quelques privilégiés , plus particulièrement doués du don de saisir en tout la mesure exacte et parfaite , se tiennent éloignés de la rudesse qui s'efface , de l'afféterie qui s'essaie , de ce que le simple bon sens voudrait laisser de trop naturel dans les idées religieuses , de ce que voudraient y mêler de trop surhumain les raffinemens de la conscience , et , fidèles à cet esprit vif et juste dont ils établissent l'autorité , en donnant dans leurs personnes et dans leurs écrits les inimitables modèles.

M. Aubenas a pris la peine de réfuter quelques reproches adressés au goût de madame de Sévigné , et qui , fussent-ils fondés , se réduiraient à de bien légères pécadilles. C'est ainsi qu'elle passe pour avoir été injuste envers Racine , ce qui est faux , et lui avoir préféré Corneille , ce qui est vrai. Cette préférence , que ne contrarie point la postérité encore en balance entre nos deux grands tragédiens , était non-seulement naturelle , mais inévitable. Corneille , jalouxé par Richelieu , assez maltraité par l'Académie , fort soutenu par l'hôtel Rambouillet , tenant à Port-Royal par Polyencte , mis à l'écart par la nouvelle Cour , vieillissant au milieu d'une jeune génération , qui déjà l'eût traité de *perruque* , si elle n'en eût elle-même porté de beaucoup plus longues , devait être , pour madame de Sévigné , telle que nous la connaissons , mille fois plus sympathique , comme homme et comme écrivain , que Racine , poète courtisan , non

converti encore , faisant de temps à autre un peu de débauche avec le marquis de Sévigné (1) , un peu plus aimé que lui peut-être par la Champmeslé , et laissant trop entrevoir , parmi les Turcs et les Romains *francisés* de ses premiers ouvrages , les faiblesses de son cœur et les habitudes de sa vie. On a également prétendu , d'après Voltaire , que madame de Sévigné avait jugé l'oraison funèbre de Turenne , par Mascaron , supérieure à celle de Fléchier. On voit , au contraire , d'après ses lettres , qu'elle lut d'abord l'œuvre de Mascaron , et l'admira si fort , qu'il lui parut impossible de la surpasser. Mais , lorsqu'elle connut l'oraison de Fléchier , elle se rétracta , et la trouva également belle partout. Ne se fût-elle pas rétractée , ce ne serait pas encore un bien grand malheur. Je me souviens d'avoir entendu M. Villemain , ce littérateur éminent même avant qu'il fût ministre de l'instruction publique , comparer en pleine Sorbonne ces deux oraisons funèbres , et préférer la simplicité mâle et rude de Mascaron , aux périodes élégantes et froides de son rival. Quant à l'injustice de madame de Sévigné , à l'égard du café , elle est , comme tous les mots historiques , inventée à plaisir ; et , serait-elle vraie , je la lui pardonnerais encore. Le café , à mes yeux , a deux torts dont il ne se relèvera jamais ; il empêche de dormir , et il a été chanté par l'abbé Delille.

Je suis fâché que M. Aubenas ait négligé un détail qu'avait indiqué M. de Sainte-Beuve , et qui ne doit pas nous échapper : c'est que madame de Sévigné a été du petit nombre des écrivains du grand siècle , qui ont eu le sentiment des beautés de la nature , et ont effleuré cette mine féconde où puisent si largement les écrivains modernes. Sans doute , ce n'est pas encore la description mélancolique et brillante des auteurs de la fin du dernier siècle ; c'est encore moins la description minutieuse et passée à l'état d'inventaire , telle qu'on la détaille aujourd'hui. C'est un

(1) Mon fils a tous les Despréaux , les Racine , et paie à souper...
Lettre du 1^{er} avril 1671.

penchant instinctif vers les champs , un juste reflet des aspects du paysage , une appréciation fugitive du calme et du bonheur qu'on y trouve après les petites tracasseries du monde et l'invasion des ennuyeux. Rien n'a donc été étranger à madame de Sévigné , de ce qui embellit , égaie et agrandira plus tard le domaine de la pensée. Chez elle , la causerie , cette partie accessoire , mais réelle de notre littérature , se trouve , non plus , comme chez Voiture , une joûte plus ou moins brillante , une représentation de bel esprit , une série de choqs et de cliquetis , avec plus ou moins d'éclats et d'étincelles , non pas comme dans les salons du xviii^e siècle , un spirituel moyen de propagande encyclopédique , un programme journalier du gouvernement des philosophes et des gens de lettres ; mais un échange libre et sûr d'idées fines et justes entre personnes capables de tout comprendre , ou , ce qui est plus rare , dignes qu'on leur dise tout.

Chez elle , le commerce épistolaire , cette causerie écrite , atteint l'apogée de sa perfection et de sa gloire , sans rester , comme entre les mains de Balzac , une composition laborieuse et raffinée ; sans devenir , comme chez Voltaire , une sorte d'instrument cosmopolite , une prédication par écrit , à l'usage des adeptes ; mais en demeurant ce qu'il doit être , l'expression courante et facile d'un cœur vrai , d'une raison supérieure et d'un esprit d'élite. Chez elle encore , les croyances religieuses , également dégagées de toutes les exagérations qui les altèrent , les compromettent ou les combattent , conservent ce ton modéré , grave , un peu triste , aussi ennemi de l'ostentation que de la bravade , qu'on rencontre chez presque tous les écrivains laïques du xviii^e siècle , et qui , dans ses lettres , arrive souvent jusqu'à une pénétrante éloquence (1). En un mot , elle tient par quelque endroit à tout ce qui nous honore , à nos moralistes , à nos orateurs sacrés , à nos causeurs , au grand style de Retz et de Saint - Simon , à nos tragiques , à notre fabuliste , à notre

(1) Voyez entre autres la lettre du 16 mars 1672.

Molière ; et, pour que rien ne manque à ses parentés littéraires, elle donne çà et là, par quelques percées rapides, vue sur la campagne et la solitude, sur cette poésie des champs et du paysage, qui deviendra plus tard, sous la plume de Bernardin-de-Saint-Pierre et de Châteaubriand, toute une inspiration nouvelle.

En somme, c'est une belle et bonne idée qu'a eue M. Aubenas, d'élever un monument de plus à cette femme illustre, qui tient d'ailleurs à la Provence, par tant d'affections et de souvenirs. De cette idée est résulté un bon livre ; et cet éloge me parait si grand et si complet, que je n'en ajouterai pas d'autres. Je pourrais bien me laisser prendre ici à un lieu commun fort tentant. A propos d'un ouvrage consciencieux sur une des célébrités du grand siècle, je pourrais louer M. Aubenas d'avoir résisté au torrent des mauvaises doctrines, d'être resté fidèle à la saine littérature, pendant qu'on se livre, autour de lui, à des déportemens sans exemple, pendant que nous sommes encombrés de productions frénétiques, malsaines, hâtives, où s'éparpille et se dégrade l'imagination contemporaine, etc., etc.... Certes, cela est vrai, et je n'aime pas plus qu'un autre cette prose débordée qui dépose chaque matin au bas des journaux ses bourbeuses alluvions. Mais est-ce bien là toute notre littérature ? N'y en a-t-il pas, aujourd'hui comme toujours, une bonne et une mauvaise ? Lacalprenède et Scudéry n'écrivaient-ils pas en même temps que Corneille et Pascal ; Crébillon fils et Voisenon, en même temps que Buffon et Montesquieu ; Mercier et Retif-de-la-Bretonne, en même temps que Châteaubriand et madame de Staël ? Les romans-feuilletons sont détestables ; soit : prenez-les donc comme une maladie du moment, comme la maladie des sonnets, du temps de Benserade ; des petits vers, du temps de Dorat ; des poèmes didactiques, du temps d'Esménard. Mais la poésie lyrique ou intime, l'histoire, la critique, l'analyse, la nouvelle, le roman même, mille portions encore négligées de notre champ littéraire, ont fait, de nos jours, des progrès immenses, et qu'on n'a pas besoin de méconnaître pour louer convenablement ce qui est digne d'estime. Dire à M. Aubenas qu'il a fait un bon livre,

c'est lui dire qu'entre les deux littératures il a choisi la bonne , et , par conséquent , c'est tout sous-entendre.

L'*Histoire de madame de Sévigné* annonce des recherches bien faites , et une érudition de bon aloi ; j'y signalerai cependant une légère inexactitude. M. Aubenas regarde comme perdue la lettre connue sous le nom de *Lettre du Cheval* ; je crois que cette lettre existe et que je l'ai lue quelque part. En revanche , il a très-légitimement renvoyé à l'adresse de mademoiselle de La Vallière , la fameuse chanson de Bussy , qu'un écrivain de la Revue des Deux Mondes prétendait dernièrement avoir été inspirée par Marie Mancini.

M. Aubenas écrit en général fort bien , et de façon à ne craindre le terrible voisinage de la prose qu'il cite , que tout juste assez pour ce qu'exige le respect de tout panégyriste bien appris. Ce qui promet beaucoup pour l'avenir littéraire de mon spirituel compatriote , c'est que son style se forme et se raffermi à mesure qu'il avance ; ce n'est que dans la première moitié de son livre , qu'on peut noter quelques tournures un peu gauches : — « Le cardinal de Retz , dont l'aïeul était frère avec la grand'mère de Henry de Sévigné. » — « Racine est le *grand écueil* pour établir la réputation de goût de madame de Sévigné. » J'ai bien aussi remarqué çà et là quelques provincialismes de langage ; mais ne voilà - t - il pas un beau reproche dans ce recueil et sous ma plume ! Devons - nous nous plaindre que l'auteur d'un ouvrage remarquable soit par hasard un honnête provincial comme vous et moi ? Et pouvons-nous oublier que les premières pages qui ont à jamais fixé la langue française , se sont appelées *les Provinciales* ?

ARMAND DE PONTMARTIN.

Avignon , mars 1843.

PHILOSOPHIE DU DROIT.

III.

Du droit dans la loi (1).

Nous avons dit quelles étaient les discordances naturelles de l'homme et aussi comment ces discordances pouvaient naturellement se ramener à l'harmonie. Le droit donc, règle harmonique, s'exécutera par la libre volonté, l'actif consentement de l'homme. Mais l'intérêt égoïste ne se subordonne pas toujours à l'esprit de sympathie ; la raison ne sait pas toujours abattre ces volontés isolées qui, s'élevant contre la volonté réunie, se produisent contre la famille dans l'individu, contre la cité dans la famille, contre l'état dans la cité. Après avoir dit : « L'homme ne s'arrêterait pas s'il ne trouvait sa borne dans l'homme, » on ajoute, il est vrai : « Où ils se heurtent, là sera la frontière (2). » Mais s'ar-

(1) L'auteur de ce travail s'étant trouvé dans l'impossibilité de revoir les épreuves de la première partie, quelques erreurs s'y sont glissées. En une matière où presque tout, au fond, est abstrait, où tout, dans la forme, est rigoureux, une faute de ponctuation, le moindre changement d'un mot suffisent pour jeter de l'incertitude sur le sens d'un passage. Nous ne ferons cependant pas ici un *errata* ; l'intelligente attention des lecteurs de la *Revue* y a déjà suppléé.

(2) Michelet.

rèteront-ils toujours à cette résistante limite, et faisant quelquefois mieux que la heurter, ne la briseront-ils pas s'ils ne sont brisés par elle ? Dans nos livres geniques, le doux Abel périt sans descendance, et Seth n'est pas le seul qui ait fait race ; il y aura donc toujours du Caïn quelque part. Toujours par notre espèce, enfant prodigue et favori de Dieu, qui dit règle, implique violation, ou ne tient compte que d'une moitié de l'homme, peut-être de la plus infime. Pour l'exempter du mal, il faut le dispenser du choix, et c'est le priver du mérite ; dans l'homme il n'y a presque plus l'homme, il ne reste guère que la bête ; l'obligation morale a disparu, la responsabilité spécialement humaine est détruite dans son principe, et en elle pourtant le droit trouvait son vrai mobile, d'elle devait venir toute sa force, par elle seule il pouvait avoir une sanction.

Que l'homme soit responsable, nul en effet ne le peut contester. Le doute et, partant, la discussion, portent uniquement sur le principe, sur les conditions, sur les limites de cette responsabilité.

Restreint à l'humanité, mais entendu dans son sens le plus général, ce mot encore embrasse tout, s'applique à tout, frappe sur tout. Il n'est pas un moment, pas un acte, pas une pensée dont nous n'ayons à répondre, si cette pensée, cet acte, ce moment renferment quelque violation de l'une des conditions innombrables de notre existence. Que l'un de nous rompe l'harmonie native entre les divers élémens de son organisation matérielle, il en est puni par la maladie ou la mort. Qu'il altère la balance nécessaire au plein jeu des diverses facultés de son être, il en est puni par le trouble, l'affaiblissement, l'impuissance. Qu'il offense ou méconnaisse quelque une des affections ou des nécessités qui fondent ou maintiennent la famille, l'état, l'humanité, il en est puni par l'abandon, le remords, la douleur, la misère. Mais plus ces violations appartiennent, si cela se peut dire, au corps, plus elles se renferment dans l'ordre matériel, et plus aussi la peine est prompte et sûre ; plus, au contraire, elles appartiennent à l'esprit, plus elles s'étendent à l'ordre moral, et plus le châti-

ment est incertain et fugitif. Comme matière organisée , l'homme est soumis à des règles étroites , maîtrisé par des conditions brutales qui n'admettent guère d'alternative entre ces deux termes, être ou n'être pas. Comme semblable aux autres animaux , il apparaît non plus esclave , mais serviteur encore de toutes les choses sans lesquelles il n'est pour lui ni repos, ni santé, ni bien-être. Comme créature à part et distincte , comme l'aîné de cette grande famille qui , commençant aux plus bas degrés de l'animalité , s'élève peu à peu jusqu'à lui et l'embrasse , comme homme , il peut violer ses règles particulières , forfaire à ses conditions spéciales , manquer à sa moralité propre , et cependant rester sans responsabilité effective ou du moins apparente et prochaine , s'il demeure abandonné au cours spontané des choses.

Tout , en effet , ne vient pas toujours en aide aux bons , en obstacle aux méchants ; il faudrait pour cela qu'autour de l'individu qui se donne sans réserve au mal , la société demeurât tout entière dans les voies du bien. La désaffection des proches , le mépris du public , les peurs d'une autre vie , ne sont pas non plus toujours une compression suffisante , et ne méritent pas inévitablement le titre de sanction que leur donne Bentham lui-même ; il faudrait pour cela que le coupable , lorsqu'il se livre dans sa conduite aux plus mauvaises pentes , gardât pourtant sa conscience prête aux plus nobles retours. Que lui importent , au contraire , toutes les idéales expiations , à lui , qui abat sous la fureur des passions ou étouffe sous la brutalité des sens , toutes les honnêtes sympathies , toutes les pudiques appréhensions , toutes les religieuses anxiétés du cœur ? Pour qu'il tienne compte d'une sanction , cette sanction doit se faire immanquablement ressentir , avoir une réalité intrinsèque et indépendante de celui qui la souffre , se montrer enfin par elle-même effective , sinon complète et absolue. Seulement toutes les transgressions ne doivent pas être indistinctement frappées de la sorte.

En effet , lorsque le droit d'abord uni aux faits si intimement qu'on le pouvait confondre avec eux , s'en détache en quelque manière pour prendre une existence propre , et passer à l'état

de formule, les axiomes qui dès-lors le constituent ne sont pas tous égaux en valeur; les actes qui violent ces axiomes ne peuvent donc pas être égaux en malfaisance. S'il en est qui portent à la société un coup funeste, sinon irremédiable, il en est aussi qui n'entraînent pour elle aucun péril ni de ruine, ni de souffrance, ni de trouble; et entre ces deux points extrêmes combien de degrés encore! Que tel fait se produise à l'infini, il y aura atteinte à des convenances de morale ou d'intérêt; que tel autre se manifeste fréquemment, il y aura déjà pour quelque homme alarme et malaise réel; que tel enfin se présente une fois, et il y aura pour plusieurs désordre appréciable, mal persistant, danger capital. Mais quelle que soit la différence à établir d'une de ces trois catégories à l'autre, aucun des faits qu'elles peuvent comprendre n'est indifférent en soi. Le droit les proscriit tous; et cette proscription, il ne la faut même pas laisser dans le pur domaine du droit. Tout axiome qui a pour effet de prohiber une transgression dangereuse ou d'imposer une observance nécessaire, il le faut au contraire soigneusement trier du milieu des autres, pour le poser, si cela se peut dire, en face de nos flottantes volontés, comme une barrière contre laquelle, à travers les alternatives de son flux et reflux, elles viennent toujours enfin s'arrêter. Or le produit de ce triage c'est la loi. Son nom seul indique sa nature, on l'a dès longtemps remarqué. *Lex, legere*, cueillir disait déjà Vico. De même Solon: « J'ai donné aux Athéniens les lois qu'ils pouvaient supporter. » Et nul n'a fait autrement; car, ainsi que le droit était la justice possible, la loi est le droit praticable, le droit, comme parle Portalis, réduit en règles positives et en préceptes particuliers. Qu'on n'y cherche donc ni une création, ni une fantaisie; l'on n'y trouvera qu'un choix. Tantôt non écrite, vivant par la tradition populaire et dans la mémoire des anciens, la loi s'exprime en symboles et se nomme coutume; tantôt écrite et se perpétuant comme livre dans la main des savans, elle se traduit en articles et se nomme code, mais toujours elle a pour effet de rendre socialement obligatoire ce qui n'était obligatoire

que moralement ; toujours elle se borne à rendre visible le lien déjà existant , et à nous astreindre , — ceci est encore de doctrine officielle , — comme membres de l'état , tandis que le droit continue à nous tenir comme membres de l'humanité.

Toutefois après cette première distinction entre le domaine du droit et celui de la loi , une seconde reste à faire dans l'intérieur de la loi elle-même. Si l'emploi d'une sanction matérielle est indispensable pour donner efficacité à ses défenses comme à ses préceptes , à Dieu ne plaise qu'une telle sanction soit appliquée sans mesure et sans nuances. Le mal de la peine se proportionne toujours au contraire au mal de l'action ; et tandis que les transgressions les plus hautes , celles qui font périliter les conditions de la vie sociale , épuisent sous le nom de crime ou de délit toutes les rigueurs de la loi , si elle tient compte des autres transgressions , c'est sans prononcer contre celui qui les commet , une peine véritable , sans jamais le marquer du nom de malfaiteur. « Le magistrat , disait Ayrault , doit faire comme le bon médecin qui tasche à guérir. » Pour rendre cette médecine des esprits non moins sage que celle des corps , la loi , souveraine dispensatrice des remèdes , en a dû borner l'application aux maladies graves : les petits maux elle les confie à l'hygiène , et un homme peut faillir contre le droit ou pécher contre la morale , sans que le châtement , remède légal , s'étende jusqu'à lui. Sans doute , faute ou péché , le mal ne cesse pourtant jamais d'être imputable , comme faute , au point de vue du droit , comme péché , au point de vue de la morale. Mais si le droit , la morale et la loi ont pour principe commun l'imputation , le mal du moins ne leur appartient , ni au même titre ni au même degré. La morale le saisit surtout à l'état de cause , le droit surtout à l'état de manifestation , la loi surtout à l'état d'excès. C'est là ce qu'on a exprimé à peu près par cette formule banale que la loi est du for extérieur comme la morale du for intérieur ; à quoi il faudrait ajouter que le droit est des deux fors à la fois.

Cette existence double et une , mêlée et distincte , on peut ,

il est vrai , la dénier au droit. Avant de se réduire en lois , il n'a d'autre forme que celle de mœurs , d'autre apparence que celle d'usage , d'autre siège que l'intelligence , d'autre garant que le pressentiment moral ou l'affirmation philosophique. Or , il est loisible à chacun de dire que telles mœurs sont accidentelles et tel usage irrationnel , que l'intelligence est faillible , le sentiment trompeur , et la philosophie menteuse. La loi , au contraire , qui la méconnaîtra en tant qu'existante ? En elle et par elle , l'idée , jusque-là insaisissable et fugitive , s'est fixée et matérialisée. Que tous l'accusent comme obscure , contradictoire , inefficace ; nul ne lui dira , ainsi qu'on l'a dit au droit : Tu n'es qu'un nom. L'autorité de la formule visible arrive même à ce point d'exclusion et de despotisme , que la loi s'interposant maintes fois entre l'esprit de l'homme et la lumière du droit , forme éclipse ; le fait cache l'idée ; nous ne voyons plus le droit que dans la loi ; ce qui est resté en dehors d'elle , et ce qui se forme à ses côtés , ce qui l'a faite et ce qui la défera , nous échappe ; elle est tout pour tous , recours , abri , protection ; son texte forme évangile.

Mais à côté de la grandeur voici l'infirmité.

Tant qu'une loi subsiste elle fait mieux que subsister , elle règne. Pourtant , comme elle est bornée et stationnaire , un jour vient où le seul bien qu'il lui soit donné d'accomplir , c'est de n'être plus. Alors si quelques-uns de ses lambeaux passent dans la loi nouvelle , ils y figurent non pas comme maximes de la vieille législation , mais comme principes du régime actuel. C'est de leur rapport au temps présent qu'ils tirent force et valeur. Un jeune écrivain compare ingénieusement les législations successives aux diverses étapes de la sociabilité qui marche (1). En suivant cette image , le droit est la sociabilité même , vue par un certain côté. Voyageur idéal quand l'heure du repos est écoulée , elle part donc et brise les passagères habitations

(1) Granier de Cassagnac.

qu'elle s'était faites ; puis, des ruines éparses sur le sol, elle tire quelques matériaux pour les replacer dans les constructions nouvelles ; mais là, s'ils ne conservent leur nature première, ils se présentent du moins sous des aspects et avec des effets nouveaux. Le bloc qui soutenait le seuil d'une chaumière, façonné par les siècles, orne à la fin les murs d'un palais. Entre recourir en cassation et fausser jugement, par exemple, que de siècles, quel abîme ! Et pourtant peu à peu l'un a mené jusqu'à l'autre. La France dans l'intervalle était devenue, de chaumière, palais.

Prise à part, chaque législation est en effet un pas hors de cette époque confuse, où les hommes portaient en eux-mêmes la loi tout entière, sans que la coutume fit guère autre chose que régler la division, l'inégalité et l'antagonisme. Chaque législation est un pas vers cette époque idéale, où les propensions égoïstes étant toutes vaincues, les codes ne feraient autre chose que présenter ce type de parfaite unité, de cohésion et d'harmonie, auquel notre nature veut que nous tendions toujours sans jamais l'atteindre. Aussi n'est-ce pas à une seule génération, mais à toutes les générations, qu'il importe que la loi, cette progressive affirmation d'une si noble tendance, se mette au fur et à mesure d'accord avec le dernier progrès social opéré. Tout, en effet, est réversible dans la grande famille humaine, et Dieu ayant confié, pour ainsi dire, à l'homme une somme de bien à faire valoir et fructifier au profit de l'humanité, si un siècle passe sans ajouter quelque chose au capital commun, la négligence des pères ou leur impéritie retombe sur les enfants ; ceux-ci désormais ont double labeur à faire comme double dette à payer. Pour avoir une idée générale et exacte du plus ou moins de lenteur avec laquelle se grossit ce trésor, il ne faut donc pas considérer uniquement tout ce qu'a pu solder à la fois une génération donnée. Il faut tenir compte aussi de tout l'arrière qu'avaient indûment laissé s'accumuler sur elle les générations antérieures. Remontez au siècle où le jurisconsulte Ulpien, apercevant l'idéal des Stoiciens aux reflets de l'Évangile, professait que tous les hommes naissent égaux et libres. Que de

siècles d'inégalité et de servitude, avant que ces maximes, dès-lors acquises au droit théorique, fussent mises dans notre Europe en train de réalisation légale ! Il fallut, pour cela, qu'aux enseignemens du jurisconsulte s'ajoutassent les prédications de l'apôtre, et qu'au dogme de l'égalité, commun à tous les deux, fût superposé le dogme de la solidarité propre au dernier seul. Il fallut que des générations accumulées de juristes, de martyrs, d'empereurs, travaillassent à faire pénétrer la pensée nouvelle au cœur de la société antique, et qu'après avoir ainsi vaincu Rome dans ses lois mêmes, le christianisme, reprenant la lutte, trois siècles contre la barbarie, trois siècles contre la féodalité, prêtât pour devenir enfin, au prix de tant d'efforts, principe universel de législation, ses idées de paix et de fraternité à toutes les législations nouvelles ! Idéal toujours nouveau lui-même sous le nom ancien d'équité, chaque fois qu'après sa domination sur le moyen-âge, on semblait lui retrancher quelque chose de son pouvoir politique, on ne faisait qu'accorder quelque chose de plus à son influence sociale ; son droit on ne l'anéantissait comme privilège, que pour le faire revivre le plus souvent comme loi commune ; et cependant, après deux mille années, quel accablant arriéré ont encore trouvé nos pères !

C'est qu'une pareille lenteur a ses raisons, non-seulement dans la formation lente du droit et dans les difficultés de sa réalisation, mais encore dans la nature même de la loi. La loi, disions-nous, est bornée et stationnaire ; ajoutons bornée, parce qu'elle date ; stationnaire, parce qu'elle nie. Dater pour elle ce n'est pas porter un millésime inscrit en tête d'une page : c'est exprimer une certaine formule de droit en rapport plus ou moins exact avec l'état social du temps où elle se promulgue. Mais en précisant le dernier progrès accompli, afin de le rendre obligatoire, elle s'y fixe en quelque sorte et s'y clôt ; mais lorsque elle abolit le passé, c'est au profit exclusif du présent et sans tenir compte de l'avenir. Or, à quoi peut aboutir une pareille œuvre, sinon à nier le mouvement qui s'exécute, en même temps qu'elle affirme celui qui s'est exécuté. Aussi, en

examinant le droit et la loi, non plus dans leurs rapports de nature, mais dans leurs contrastes de caractère, on trouve que, si le droit entraîne aux changemens, la loi y résiste ; que si le droit prépare ce qui sera, la loi maintient ce qui fut ; que si le droit est avant tout un effet de liberté, la loi est avant tout un moyen de pouvoir. Cependant notons que, par ce mot loi, nous avons entendu jusqu'à présent l'ensemble indistinct, l'unité indivise de toute la législation d'une époque et d'un peuple, tandis que l'analyse peut et doit, pénétrant ce tout synthétique, s'y établir avec son cortège habituel de spécifications et de catégories. Ne faudrait-il pas, en effet, distinguer, par exemple, entre les lois judiciaires et les lois administratives, les lois constitutionnelles et les lois internationales, les lois religieuses et les lois civiles ? Celles-ci ne doivent-elles pas se diviser en lois civiles proprement dites et en lois pénales ? Les premières déterminant les relations de l'homme avec les personnes et ses contacts avec les choses, ne sont-elles pas positives jusqu'à un certain point et en de certaines limites ? Elles nous enseignent comment il faut contracter ou agir, et ne se bornent pas toujours à poser des barrières ; traçant au contraire une voie, elles nous y font marcher par cela seul qu'elles y dirigent et protègent notre marche. Les lois pénales, sorte de *veto* toujours suspendu, toujours près de tomber, au nom des intérêts communs et des idées générales sur toute passion propre qui se rebelle, sur tout intérêt privé qui s'insurge, ne doivent-elles pas être purement négatives ? Et pourtant, si elles s'abstiennent de frapper tout ce qui peut être un jour cause et moyen de progrès, elles laissent alors détruire l'organisation même qu'elles ont pour but de défendre et de maintenir. Frappent-elles au contraire sans exception tout ce qui risque d'altérer, même en esprit, les choses présentes, elles plaçant forcément la société en dehors de la vie sociale elle-même, dont la première et suprême condition est de changer. Or telle est la débilité humaine, que, suspendues entre ces deux écueils, les lois ne cessent jamais de pencher tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre. Lorsque la société va flottant, d'idée en

idée, de principe en principe, de doctrine en doctrine, la loi pénale s'abstient le plus qu'il est possible ; elle borne ses prescriptions à la plus stricte nécessité, ne frappe guère que les faits matériels, et laisse en paix tout ce qui est idée pure, principe irréalisé, doctrine abstraite. Lorsque au contraire les dogmes sur lesquels se fonde la société, se tournant en matière de foi, planent inaltérablement sur toutes les controverses secondaires, chaque contradiction est sacrilège, chaque dénégation est crime, toute atteinte, même intellectuelle, reçoit châtiment. Dans la grande époque catholique du moyen-âge, l'hérésie n'a jamais manqué pour protester contre le présent et prophétiser en quelque sorte l'avenir ; mais elle était alors à l'état d'exception et tendait à détruire lorsque la société chrétienne était encore à l'état de règle et tendait tout entière à organiser ; il fallait donc que l'hérésie loin d'être tolérée fût assaillie sans relâche. Puis un temps vint où il fallut la laisser en paix et impunie, c'était le temps pour elle de produire ce que M. de Châteaubriand nomme ses effets salutaires ; toujours exceptionnelle, elle avait du moins cessé d'être anormale, et en elle précisément résidait l'expression vraie d'un certain progrès accompli. Un autre temps viendra-t-il encore où l'indifférence disparaissant avec l'incertitude, la loi pénale reprendra, en l'adoucissant, son vieux caractère de sévérité positive, contre toute idée, contre toute foi, sauf une seule ? Cela se verra si l'unité humaine, qui est à la fois religieuse et sociale, politique et matérielle, se trouve jamais reconstituée au complet.

Quoi qu'il en soit, l'esprit général et la tendance de ces évolutions du droit dans la loi étant déterminés, il reste à savoir quels en sont les modes, en d'autres termes, comment s'altèrent et se perfectionnent, comment naissent et périssent les lois.

Au point de vue de l'application, elles ne devraient avoir que des esclaves. Les praticiens qui en forcent la lettre ou en violent l'esprit, ne sont pas autre chose que des serfs rebelles ; leur vraie gloire serait d'accomplir comme devoir, ce que Bacon leur attribue comme faute : ils discourent du milieu des entra-

ves. Mais leur est-il loisible de se dérober aux influences de tout ce qui les entoure? Lorsque de nouveaux principes, expression de faits nouveaux, s'en viennent pour ainsi dire frapper chaque jour aux portes des prétoires, les fermeront-ils obstinément? Non certes; et tout ce que la loi peut subir de progrès sans périr, elle le subira. Son texte demeurera intact; un souffle étranger le pénétrera insensiblement, grâce peut-être à ceux-là même qui sont préposés à sa garde et à son maintien. Il n'est pas de nation qui n'ait eu l'analogue de l'édit du préteur. A Rome, c'étaient de pieux mensonges abrogeant par voie indirecte le vieux droit des XII tables, et opposant, par exemple, aux formules rigoureuses, les actions de bonne foi, à la théorie des obligations, le secours des exceptions. En Angleterre, c'est un feint oubli ou une négligence convenue; c'est l'omnipotence du jury, la commutation systématique des peines, l'inobservation des lois non abrogées, la préexistence supposée d'une loi commune. Chez les Juifs, les docteurs s'exerçaient à étouffer l'esprit véritable mais excessif des anciennes lois sous quelque détail avant eux inaperçu de la lettre. En d'autres pays, pour éviter l'absurde rigueur d'une application judaïque, on distinguait dans les textes toujours maintenus, leur sens littéral de leur sens pratique. Enfin, dans la vieille France, les parlemens suppléaient le législateur; et leurs arrêts souverains surent, par l'intervention des doctrines romaines, tirer des coutumes féodales mainte conséquence meurtrière de la féodalité. Là même où rien de pareil n'existe, l'interprétation doctrinale vient au secours de la jurisprudence quotidienne, en inclinant doucement ce qui est vers ce qui doit être. Des idées neuves se font jour petit à petit sous le masque même des anciennes; l'ancienneté n'est plus qu'apparence; et les choses vont ainsi jusqu'au moment où, dans son progrès continu, le droit se trouve sur quelques points graves en complet désaccord avec la loi. Les juges alors ne pouvant plus rien faire pour lui, c'est par le législateur qu'il opère. Prenant hautement, au nom des idées du jour, son initiative contre les idées de la veille, il entraîne

vers l'avenir les esprits qui se rattachaient le plus au passé , et communique à tous , modérément , l'impulsion que quelques-uns dans leurs théories s'étaient exagérée : à cela même doit se restreindre cette parole : « Le droit n'est pas fait pour servir : fils de la moralité , c'est à lui de réformer la nature humaine , non de la suivre. » Le droit , en effet , répétons-le , n'est pas quelque chose en dehors , ou au-dessus , ou en avant de nous ; c'est nous , c'est notre nature elle-même et elle seule , dans ce qu'elle a à la fois de plus souverain et de plus réformateur.

Mais ces sortes de matières , outre ce qu'on pourrait nommer leur cours normal , demeurent , comme tout , soumises aux révolutions , grandes mêlées d'erreurs. Sans doute , toute révolution vue d'ensemble , est bonne en soi , ayant pour but de mettre la justice en place de la légalité. Que les uns l'accueillent parce que leur intelligence va au-delà des idées du passé , les autres parce que leur sentiment est trop désordonné pour s'en tenir aux règles du présent ; que les uns soient par le goût seul du changement conduits aux réformes , tandis que le besoin des réformes mène seul les autres aux changements , peu importe. Les effets de la liberté humaine les plus abandonnés en apparence au caprice , sont pourtant soumis à des lois fixes ; la diversité ou même la contrariété des mobiles particuliers ne changent rien à la pente commune , l'unité véritable du développement social se fondant moins sur la similitude des causes que sur la concordance des effets. Lors donc que le changement à opérer dans le droit est non plus de surface , mais de fond , non plus de détail mais d'ensemble ; lorsque la société transformée en entier dans ses idées , veut , après un long loisir ou une longue résistance , des lois entièrement nouvelles , une lutte s'engage , pour ainsi dire , entre le régime qui n'est déjà plus debout , et celui qui n'est pas érigé encore. Passions , intérêts , systèmes , utopies , tout fait invasion et tumulte dans le paisible domaine du droit. La règle du présent , les uns voudraient la tirer des maximes du passé , les autres des espérances de l'avenir. Ceux-ci rattachant le mot de durée à un pur accident , s'efforcent de constituer à

tout jamais le pays, ainsi qu'il le fut dans quelques uns des moments de la crise ; ceux-là, l'esprit tendu vers leur idéal abstrait de justice, cherchent à le réaliser sur l'heure, sans tenir compte de ce que les précédents, les habitudes, les hasards peuvent exiger de ratures dans ces préceptes prétendus immuables pour qu'ils puissent s'adapter à nos changeantes sociétés. Ainsi se rompt la chaîne des temps, ainsi s'obscurcit la tradition, ainsi vacille la pratique, ainsi s'adultère l'idéal, ainsi l'on oublie que si le droit contient toujours des réserves pour ce qui sera, la loi renferme aussi toujours des garanties pour ce qui fut. Mais le jour de l'apaisement arrive, et alors tout transige jusqu'au vainqueur, afin que tout jusqu'au vaincu soit protégé : c'est là le point à toucher ; et si nos codes consulaires ont été en quelque sorte adoptés, non-seulement d'esprit, mais de cœur par la France nouvelle, c'est qu'ils furent, malgré leurs défauts une habile et vigoureuse transaction entre tous les antagonismes, mœurs et idées, lois et coutumes, réforme et routine, unité et divergence, absolu et contingent, besoins et systèmes ; c'est surtout que cette transaction s'opéra justement dans le sens des nouveaux intérêts et des opinions nouvelles. Les principes dominans ne peuvent faire part égale aux principes détronés ; rien, on l'a dit, ne s'abdicque moins qu'une victoire, et si la loi se fait toujours transactionnaire pour s'accommoder aux faiblesses de l'homme, elle doit toujours rester initiatrice pour ne pas mentir à l'œuvre de Dieu.

La loi donc et le droit méritent à titre divers mais égal, nos respects, car, pour nous résumer en une dernière image, tandis que le droit est pour le genre humain comme l'œil qui, tourné vers le ciel, découvre les horizons nouveaux, la loi est comme le pied qui suivant la voie praticable, nous tient debout et fermes sur la terre.

Ces idées, les faudrait-il appuyer en partie sur des faits ? Prenons-en quelques-uns, parce qu'ils sont, non les seuls, mais les plus proches.

Les codes consulaires dont nous venons de parler, ont à peine

dépassé trente ans , les codes impériaux les ont à peine atteints ; et pourtant , on l'a dit , ils sont en retard.

La loi pénale a subi d'amples changemens. La procédure criminelle n'est point restée la même. Chaque jour la théorie élabore des réformes , et la pratique introduit des altérations. Le jury , maître de la pénalité par les circonstances atténuantes , croyant ne décider qu'au profit d'un homme , statue souvent au préjudice de la loi. Le système pénitentiaire court risque , en se superposant , de tout transformer. Sur les plus graves questions la jurisprudence vacille ; bornons-nous à citer le duel. Compris d'abord dans les prescriptions de la loi criminelle , il en fut en quelque sorte retiré par les mœurs de l'Empire ; il y est rejeté par les arrêts nouveaux. La loi est donc obscure ou incertaine , et par cela même elle laisse plus d'action sur ce point au pur droit. L'assimilation du duel aux autres actes de violence est-elle juste ou opportune ? Voilà , en effet , ce qui régit et détermine tour à tour en sens divers la décision d'un doute légal , qu'a pu trancher mais non résoudre , même la vive et docte éloquence de M. Dupin.

Quant à la loi civile , dans quelles variations de jurisprudence n'est-elle pas tombée , parfois comme au hasard , souvent au contraire pour se plier au progrès des idées ? Ici , les détails abonderaient ; les arrêtistes sont d'ailleurs entrés dans cet ordre d'études : une indication suffit. Mais ce n'est pas tout : dans nos codes , l'économie politique n'a guère de place , et l'industrie les déborde de jour en jour. Tandis que les recherches de la science préparent de nouvelles règles , les nécessités de la pratique fondent des coutumes régulières. Rien de cela n'est encore de la loi ; mais , vienne l'heure du triage , et dans tout cela le législateur trouvera du droit contemporain , manifesté par les deux formes d'initiative les plus communes à la fois et les meilleures , celle de la spéculation intellectuelle uniquement propre aux sociétés réfléchies , et celle de l'usage quotidien plus spécialement adaptée aux civilisations spontanées.

Dans la pure science elle-même , Bentham , par exemple , qui

niait si bien la préexistence et l'idéalisme du droit, n'a-t-il pas cherché dès le début jusqu'au terme de sa carrière, ce qu'on pouvait nommer du droit idéal et préexistant. Lorsqu'il écrit ses principes de législation ou sa déontologie, lorsqu'il détermine les caractères bons ou mauvais de tout acte de l'homme, et taxe la somme de peine et de plaisir nécessaire pour écarter du mal ou attirer au bien, toujours et partout, que fait-il, sinon décrire ce qui est dans l'humanité et enseigner ce qui devrait être dans la législation? Écrivain, il cherche et croit constater le droit; législateur, il en eût voulu extraire la loi; et si l'on objecte que pour lui, le mot droit ne représente que le droit positif, un disciple du juriste anglais (1) répond qu'en théorie il n'y a pas deux sortes de droit, et que le droit positif n'est plus droit lorsqu'il n'est plus l'image parfaite du droit naturel. Mais droit naturel et droit positif n'est-ce pas ici, sous d'autres noms, le pur droit et la loi; et cette distinction ne tendrait-elle pas à ce que l'école utilitaire traite avec tant de dédain, l'idéalisme juridique?

Quoi qu'il en soit, nous voilà parvenus aux dernières limites de la théorie. L'idée s'est formulée, le verbe s'est fait chair; la loi existe complète, entière, armée; mais la loi ne doit pas être seulement une chose, il faut qu'elle soit un acte. En face des difficultés que rencontre toute réalisation, elle a besoin non-seulement de la forte sanction que nous avons dite, mais encore d'un sûr instrument. « Partie de la justice, comme parle en sa naïve gravité Guy Coquille, pour ce que les hommes issus d'Adam ne sont pas toujours assez sages pour toujours bien faire, consiste à faire raison à ceux qui d'autrui ont reçu tort. » Maintenir donc les intérêts dans la règle, y réduire les passions; lorsque l'un des préceptes, conditions fondamentales de la société, se trouve violé, rétablir l'état normal, par l'enseignement officiel en matière civile, par l'infliction de la peine en

(1) Grénier.

matière criminelle, par le commandement obligatoire en l'une et l'autre matière, telle est la fonction du juge. Il renouvelle pour un cas particulier la loi promulguée pour les cas généraux. Il existe au même titre que le législateur, car la loi sans juge est comme la société sans loi, une hypothèse aussi insensée que celle d'un homme vivant sans les indispensables organes de la vie. Platon disait déjà qu'il n'y a pas d'état là où manque la constitution du pouvoir judiciaire. Et, en effet, à considérer ce pouvoir dans ses rapports avec l'organisation de la souveraineté, ou, pour emprunter les termes de Loyseau, « à parler politiquement » nous devons noter avec le vieux publiciste, « comme résolution concordante de tous les philosophes anciens et modernes, que la justice appartient proprement et inséparablement à l'état », c'est-à-dire, dans sa langue, au souverain, en qui tous les pouvoirs sociaux se résument.

Suivons rapidement le cours des siècles.

D'abord apparaît la confusion primitive : justice, commandement, religion, tout est renfermé dans la famille constituée, non pas dans les étroites limites que lui assignent les idées modernes, mais comme un empire dont le chef, père et maître à la fois, régit tout sans distraction d'aucune part de la souveraineté, et juge tout sans préexistence de règles supérieures à sa volonté ; car c'est sa volonté qui fait règle, car il est lui-même la loi, la vivante et respirante loi.

Après la famille, agrégation de personnes, vient la cité, agrégation de familles. Mais le chef s'y maintient, sinon dans la même plénitude, du moins dans la même confusion de pouvoirs que le père. Un seul et même bâton est en ses mains, tour à tour, sceptre et main de justice ; son glaive a deux tranchans, l'un pour l'ennemi, l'autre pour le coupable, et juger pour lui consiste, lorsqu'il a déclaré la coutume pour les cas prévus, à la faire pour les cas non prévus encore.

Cependant les temps avancent. Tantôt ces petites sociétés se sont agrégées entre elles ; tantôt au pouvoir unique du chef s'est jointe ou a succédé l'autorité collective des associés. L'orga-

nisation de l'état se complique ; le principe des juridictions a cessé d'être simple ; les objets à juger ne sont plus en petit nombre, l'étendue de l'état introduit des difficultés matérielles parmi tant de difficultés morales ou politiques. Le souverain ne peut plus, soit seul, soit entier, juger tout. Restant législateur, il fait toujours seul la loi ; mais pour l'appliquer, s'il est unique il délègue, s'il est multiple il délègue encore ou se divise.

D'un autre côté, la science a fait son avènement. La tradition, le consentement, la croyance ne suffisent plus ; l'abstraction a succédé aux symboles, la théorie aux formules ; la dialectique est désormais l'un des instrumens de la justice ; il faut l'exploration doctrinale, il faut au lieu d'un simple jugeur, des juges institués, des hommes qui *saiges sunt des lois*, comme parlait le moyen-âge ; l'application de la loi devient métier et spécialité. Mais tout en concédant le plein exercice, le souverain a conservé le pouvoir de juger, et souvent il le retrempe à sa source en le pratiquant lui-même, jusqu'à ce qu'enfin l'on fasse de sa constante séparation d'avec les autres pouvoirs l'un des principes d'où dépendent le bon ordre et la vraie liberté des sociétés humaines.

Toutefois la justice criminelle reste plus long-temps et plus étroitement que la justice civile unie à la souveraineté. En matière civile, les juges semblent, au premier abord, une sorte d'arbitres publics et universels préposés à tous les litiges. Seulement pour que leurs décisions n'aboutissent pas au scandale d'une désobéissance impunie, il faut qu'ils les puissent pousser jusqu'à l'exécution, et qu'en leurs mains réside ce qu'on a nommé l'empire. Or, dans la juridiction criminelle, l'empire se confond avec le droit de glaive ; et cette haute prédication sociale qu'y voit justement M. Rossi, « la mission, comme il le dit, de déclarer impérativement dans la sphère de l'ordre public les principes du juste ou de l'injuste, » comment se produit-elle ? En frappant dans ses biens, dans sa liberté, dans son honneur, dans sa vie, un homme à qui des hommes faillibles comme lui viennent dire : Tu as failli, sois frappé ; car il faut à nous la

garantie de l'exemple, à la société la sanction de ses règles, à Dieu l'expiation du méfait. Que si aujourd'hui l'on tâche en outre d'assurer à l'avenir sa régénération morale, et si l'on travaille à réaliser cette espérance, peu importe ; ceux qui veulent livrer aux épreuves pénitenciaires « l'homme tout entier, sa liberté, son activité, son intelligence et jusqu'à sa parole (1), » n'en veulent pas moins exercer sur lui un des actes les plus expressifs de la souveraine puissance.

Mais retenu ou délégué, exercé à part ou réuni à d'autres, appliqué aux matières civiles ou aux matières criminelles, strictement royal ou strictement populaire, selon que la souveraineté est concentrée aux mains d'un homme ou diffuse dans les masses, ayant même à côté d'autres élémens un élément démocratique, lorsque la démocratie entre en partage du gouvernement des sociétés, le pouvoir de juger restant légitime, par son principe et par son objet, le deviendra aussi par son exercice, si le juge, quel qu'il soit, se rattachant de cœur et d'esprit à la loi, l'applique avec rigueur lorsqu'elle est certaine, l'interprète par le droit lorsqu'elle est obscure, et s'élève ainsi implicitement jusqu'au principe de toute légitimité véritable. En effet, lorsqu'on remonte les degrés de la pratique à la théorie, ils se présentent formant une voie continue et disposés ainsi : la loi, le droit, la raison ; en d'autres termes, le fait, la maxime, l'idée ; et au sommet comme couronnement, la cause suprême, Dieu. A cette condition, les lois sont vraiment lois, et l'on pourra dire d'elles comme dit l'Église des lois de Rome, « qu'elles sont divines, c'est-à-dire promulguées divinement par la bouche des hommes ; » à cette condition l'on pourra dire du pouvoir qui les applique, comme dit le grand coutumier de France : « Il n'y a qu'une justice qui meut de Dieu. »

Ces belles paroles auraient même toute la rigueur d'un axiome pratique, s'il nous était donné d'atteindre en quoi que ce soit

(1) Lucas.

jusqu'à la pure et complète vérité, et d'en mettre, pour ainsi dire, la substance en place de l'imparfaite image qui se refléchit en nous. Mais le mot de la grande énigme demeure toujours secret : les langues humaines peuvent à peine en épeler quelque lettre. Nos connaissances restent presque toujours un certain rapport partiel ou douteux entre le sujet qui connaît et l'objet à connaître, et notre science a toutes ses bases également vacillantes. Jamais, en effet, l'homme ne peut cesser d'être homme. Jamais il ne bannira ni de la théorie ni de la pratique de la justice le trouble et l'ignorance ; jamais il ne guérira le droit ou la loi de toute erreur, de toute incertitude, de toute antinomie. Le droit continuera toujours dans ses formules à dévier de la raison ; la loi s'écartera maintes fois du droit ; les faits souvent mentiront à la loi. C'est que là comme partout, si Dieu est le principe, l'homme est l'instrument ; c'est que là comme partout, l'homme est réduit, pour penser, à une intelligence faillible, pour formuler à une parole imparfaite, pour exécuter à des moyens bornés ; et là ses infirmités natives ne peuvent même trouver remède comme ailleurs, ni dans ces élans inspirés qui sont comme un retour de l'homme vers Dieu, ni dans ces illuminations soudaines qui sont comme une apparition de Dieu dans l'homme.

MASSOT-REYNIER.

(*La suite à un prochain numéro.*)

DE LA MUSIQUE RELIGIEUSE

DANS L'ANCIENNE TONALITÉ.



Appuyé sur l'autorité d'un illustre critique allemand et sur celle encore plus grande de faits accomplis ou observés, j'ai tâché, dans un premier article, de faire comprendre la valeur des anciennes œuvres musicales, et par conséquent de démontrer l'importance des études historiques, soit pour notre éducation artistique, soit pour les jouissances que nous pouvons retirer de la culture de la musique. Il est reconnu que cet art, comme les autres, tire son origine de la religion. Partout et même dans l'ordre social primitif, l'homme a manifesté un instinct et un besoin d'exprimer par des chants les sentimens qui se rapportaient aux choses divines. Aussi long-temps que l'art est demeuré fidèle à cette origine, ou du moins qu'il ne s'est pas constitué d'une manière opposée et qu'il s'est développé sur ce fondement, il a conservé sa dignité. Au contraire, dès qu'il s'en est séparé, qu'il a marché en sens contraire, qu'il a oublié son origine, l'art est devenu seulement l'occasion d'appliquer une certaine facilité naturelle et de montrer une certaine habileté. Alors il a cessé d'être art, pour devenir passe-temps et métier. Si le passé mérite considération pour la musique en général, dans le style religieux il a une valeur relative, absolue et spéciale, plus grande que dans tous les autres genres, parce que c'est ce style qui a jeté le plus grand éclat et qui a régné presque seul jusqu'au xvii^e siècle. Il peut y avoir tolérance au concert, au théâtre, dans un salon. Certainement quand on va dans un lieu pour jaser, ou pour montrer sa toilette, ou pour prendre du thé, ou pour siffler des acteurs et faire du tapage,

il n'y a pas nécessité que la musique exécutée dans ces circonstances soit quelque chose de respectable et de sublime. On est maître d'ailleurs de rester chez soi, si les œuvres qu'on exécute ailleurs ne nous paraissent pas digne d'attention. Mais à l'église où l'on doit prier et oublier tout ce qui est mondain, à l'église où les belles traditions doivent passer de siècle en siècle, à l'église où les chants et les accords harmonieux de l'orgue devraient nous plonger dans une extase religieuse, si dans la nef gothique, lorsque les pensées les plus élevées, les plus profondes et les plus consolantes doivent s'emparer de notre âme, notre oreille ne perçoit que des sons qui semblent être l'écho du théâtre, du bal, je dirai même du cabaret, il y a lieu de s'affliger. Or, c'est ce qui arrive, et il ne faut pas hésiter à signaler le mal, car c'est un moyen de le guérir, si toutefois il n'est pas incurable. Le retour à l'esprit religieux de la part de quelques hommes éclairés, et l'intelligence de l'art répandue dans le jeune clergé, donnent quelques espérances à cet égard.

On doit s'étonner que l'ancien clergé, si rigoureux dans tout ce qui tient aux rites en général, ait laissé introduire la musique mondaine dans l'Église, et n'ait pu empêcher le chant grégorien de tomber dans la barbarie où nous le voyons maintenant. Il y a bien d'autres choses étonnantes à exposer; mais, voulant les présenter avec méthode, je parlerai de la musique religieuse par ordre chronologique des styles qui se sont succédé, et pour cette fois du plain-chant et du choral seulement; plus tard, il sera question des compositions religieuses dans la tonalité moderne. Je continuerai du reste à emprunter souvent des expressions et des opinions au livre du professeur Thibaut, que je tiens à ne perdre jamais de vue.

Beaucoup de musiciens n'ont jamais réfléchi sur ce qu'on appelle une tonalité, c'est-à-dire l'ordre de succession des tons et demi-tons dans une échelle ou gamme, et n'ont guère pensé que cet ordre pût être établi autrement qu'il l'est dans la musique ordinaire; mais tous comprennent et sentent vivement la différence de caractère que donne à un morceau ou à une

phrase musicale quelconque, l'élévation ou l'abaissement de la troisième note de la gamme, c'est-à-dire la différence de ce qu'ils appellent le mode mineur et le mode majeur. Cette modification, la seule que subisse l'échelle de notre musique moderne, a, comme l'on sait, une importance immense. Eh bien ! jadis, avant la fin du xvi^e siècle, les demi-tons qui se trouvent aujourd'hui invariablement placés du 5^e au 4^e degré dans le mode majeur, du 2^e au 3^e dans le mode mineur, et du 7^e au 8^e dans les deux modes, pouvaient se trouver sur tous les degrés de la gamme. Je n'exposerai pas ici les détails de ces différentes constitutions tonales ; ce que j'ai dit suffira pour faire comprendre, et je n'ai pas d'autre but en ce moment, quelle diversité et quelle étrangeté de caractère devaient être la conséquence de cette variété de succession des tons et demi-tons dans la gamme, alors que nous éprouvons tous les jours la notable différence qui nous frappe dans nos modes mineur et majeur.

Cette particularité d'organisation de l'ancienne tonalité serait, à elle seule, un motif suffisant pour occuper l'attention de tous les amateurs capables de s'intéresser à la musique par l'esprit ; mais, certes, il y a bien d'autres raisons pour nous faire désirer l'intelligence des mélodies appartenant à cette tonalité. A moins que nous n'ayons le cœur pervers, c'est avec une profonde vénération que nous devons traiter ces vestiges de l'art musical des anciens, de ces peuples qui, selon l'histoire, ont été grands dans la musique, comme dans les autres arts pour lesquels ils semblent avoir été doués bien plus énergiquement que nous. En effet, la puissance des effets de la musique dans l'antiquité est attestée partout. C'est peut-être l'Église russe grecque, qui a conservé dans l'état le plus intact les mélodies antiques ; Thibaut pensait qu'on en trouvait plusieurs qui devaient remonter au i^{er} ou iii^e siècle de notre ère. La magnificence de ces vieux chants, dit-il, fut toujours admirée des connaisseurs distingués, et il n'y a pas long-temps encore, on a raconté à Pétersbourg qu'un célèbre compositeur parisien qui avait entendu de ces vieux chants dans la chapelle impériale, s'écria

avec amertume en sortant de l'église : *Bois-je venir à Pétersbourg pour entendre ici pour la première fois de la bonne musique religieuse ?*

Thibaut continuait ainsi : « L'Église catholique avait, selon son système, plus que toutes les autres, les plus pressantes raisons de conserver intacts les chants primitifs, nommés Ambrosiens et Grégoriens ; chants (autant que je les connais) vraiment célestes, sublimes mélodies et intonations (*wahrhaft himmlische, erhabenen Gesänge*) qui ont été créées par le génie dans les premiers temps de l'Église, qui saisissent l'âme plus profondément que beaucoup de nos nouvelles compositions calculées pour l'effet. »

Il y a près de quinze cents ans qu'une troupe de soldats païens entrèrent dans un temple de Milan, poursuivant des chrétiens qui s'y étaient rassemblés. Ces soldats entendant le chant céleste, en reçurent une impression si profonde qu'ils furent subitement convertis. C'était du plain-chant que chantaient ces chrétiens ; mais ils le chantaient avec une âme émue et exaltée, et certes, quoique l'art et la science puissent ajouter à la musique, les chants qui ont été inspirés dans un temps de ferveur, conservent un charme qui ne vieillira jamais.

Il y a peu d'années que j'ai retrouvé des traces de ce que peut donner au chant l'impulsion d'une âme innocente et fervente ; j'ai même fait partager mon expérience, et je dois dire mon ravissement, à plusieurs personnes d'un goût pur. On chantait, dans une communauté de femmes, les litanies de la Vierge, sur l'intonation du 6^e ton des psaumes. C'est une mélodie ou psalmodie, renfermée dans l'espace étroit d'une quinte, et qu'on a imitée dans une romance assez connue sous le nom de : *Le fil de la Vierge*. On voit que c'est tout ce qu'il y a de plus simple et de plus borné. Eh bien ! on aurait pu mettre à côté tout le conservatoire, toutes les grandes cantatrices de l'Opéra ou du Théâtre italien, un orchestre composé des premiers virtuoses, certainement on ne serait pas arrivé à produire l'effet de ces voix de femmes, auxquelles la vie mystique du cloître avait donné un caractère de pureté supérieur aux choses terrestres. Il y avait

dans cette circonstance le mérite réel de la mélodie rendu sensible par une interprétation convenable.

Il y a trente ans, que mon esprit se nourrit des compositions religieuses écrites depuis près de trois siècles et demi, et j'avoue que je ne professe pas pour ces œuvres, dont je parlerai plus loin avec détail, une médiocre admiration. Cependant, chaque fois que j'ai voulu établir la comparaison de ces compositions avec le chant grégorien, j'ai été forcé de reconnaître que ce dernier l'emportait par un caractère particulier de grandeur et de tristesse religieuse qui n'avait pu être imité.

Il est certain qu'il y a dans les œuvres de l'art musical, comme dans celles de l'art architectural, une couleur de vétusté qui les grandit, qui les poétise et qui les rend vénérables à notre imagination. Bien plus, à l'effet produit par cette couleur d'antiquité, s'ajoute la pensée des siècles que les mélodies Grégoriennes ont traversés. Ici, nous ne disons pas : Voilà l'air sur lequel nos grand'mères dansaient, ou voilà l'opéra qui amusait une cour élégante; mais nous pouvons dire : Voilà la prière des morts prononcée sur le cercueil de mille générations; voici l'hymne que saint Ambroise ou saint Augustin composaient dans leur exaltation chrétienne; voilà le même chant qu'on écoute en se prosternant humblement devant l'image de Dieu depuis près de vingt siècles. Certes, si ces pensées ne sont pas faites pour attacher le musicien à ces vestiges respectables de l'antiquité musicale, il n'est pas digne de s'occuper de la musique, de cet art qui semble accordé à l'homme pour vivre de la vie la plus poétique. De même le jeune peintre qui serait assis devant le Colysée, sans mélancolie et sans enthousiasme, ne devrait point aspirer aux jouissances et aux succès de la peinture.

Ces traces de l'ancienne tonalité, nous les trouvons ailleurs qu'à l'église. C'est avec une surprise mêlée de beaucoup de plaisir, que je les ai retrouvées dans un chant des crieurs de nuit à Palma dans l'île de Majorque. L'air du curé de Pomponne, de la Carmagnole, plusieurs noëls provençaux, divers airs populaires appartiennent à l'ancienne tonalité. Et lorsque nous voyons des

jeunes filles danser en ronde , en chantant la *Boulangère a des écus* , nous avons un des plus curieux échantillons des airs antérieurs au *xvi^e* siècle.

Il existe dans les bibliothèques publiques et notamment dans celle de notre Faculté de médecine , des manuscrits sur vélin , avec miniatures , formant des recueils de vieilles chansons. Malheureusement l'indication du mouvement manque , et il n'y a pas moyen de retrouver le rythme qui serait , pour ainsi dire , la vie de ces chansons. Sans cette connaissance nous n'y trouvons qu'une mélodie douce et tendre à la vérité , mais trop vague dans ses mouvemens et dans ses repos.

J'ai cité tout à l'heure des paroles de Thibaut , pour faire voir l'estime que professait le savant critique pour l'ancien chant ecclésiastique. Je dois ajouter que , dans la note des séances musicales qui avaient lieu chez lui hebdomadairement , ajoutée par M. Baumstark à la fin de ses *Feuilles de souvenir* , on lit très-souvent au nombre des morceaux exécutés : *Gregorianische , Ambrosianische , russische-griechische Kirchengesang*. En pensant que la société élégante des dames et des messieurs de Heildelberg se réunissait régulièrement pour exécuter avec respect des chants d'église grégoriens , ambrosiens et russes-grecs , il m'est impossible de ne pas faire une comparaison de cet amour éclairé de l'art avec le dédain affecté chez nous , pour cette même musique de l'ancienne tonalité , que nous laissons dégrader et dépérir entre les mains des chantres de paroisse , lesquels s'acquittent à merveille du soin de rendre méconnaissables ces admirables débris.

Ces chantres fournissent encore ici une preuve des plus évidentes , que l'exécution est tout dans une œuvre musicale pour celui qui ne peut la lire et en juger par la lecture. De même que les plus beaux vers perdent tout leur charme , s'ils sont déclamés sans accent , sans intelligence , en un mot maladroitement ; de même que le portrait d'une belle personne parattra une caricature , si le peintre copie la nature avec des contre-sens et des incorrections , la plus suave mélodie ressemblera à un cri de sauvage ou au chant d'un grossier ivrogne , si elle est chan-

tée par saccades et avec ce beuglement qui semble être le cachet de la plupart des chantres de lutrin. Donnez-leur quelque'une de ces mélodies tendres et rêveuses qui vous ont si vivement émus quand vous les avez entendues de la voix d'un Rubini, et vous verrez ce qu'elles deviendront. C'est par la mauvaise interprétation, par le défaut complet de goût et de talent que ces chants, nés, suivant l'expression de Thibaut, de la plus pure inspiration et qui sont une des plus belles transmissions de l'ancienne Église, sont devenus entièrement méconnaissables. Ici, je voudrais citer la préface entière de la méthode de plain-chant que vient de publier M. Fétis; car, bien que convaincu par les faits et par de longues observations de tout ce que j'avance, je sens le besoin d'appuyer mon opinion de l'autorité des hommes les plus justement estimés. Voici quelques expressions de M. Fétis.

« La dégradation du chant de l'Église catholique, commencée dès long-temps, est arrivée à son dernier période, tant par les fautes introduites progressivement dans sa composition, que par la barbarie de l'exécution. Qui pourrait reconnaître aujourd'hui, dans les restes de ce chant, défigurés par les fautes des copistes, par mille traditions capricieuses, et surtout par l'ignorance des chantres, leur insouciance, la précipitation de leur débit et leur inhabileté vocale, ces mélodies si nobles et si religieuses des beaux temps de la chrétienté?.... »

Plus loin, M. Fétis déclare avoir employé les travaux de plus de trente années à la renaissance et à la réforme de ce chant si beau, si solennel, si bien approprié au culte catholique. Il y a quinze ans qu'un de mes plus honorables amis, M. F. Danjou, actuellement organiste de Saint-Eustache et de Notre-Dame de Paris, rêvait, encore sur les bancs du collège, cette restauration du chant ecclésiastique, restauration qu'il a eu l'honneur de voir opérer dans plusieurs localités. On voit par la sollicitude d'hommes aussi distingués, que l'objet en valait la peine, et on concevrait des espérances, si la routine, les habitudes et l'orgueil des chantres ne mettaient un obstacle puissant aux améliorations devenues cependant indispensables.

Dans la plupart des églises , les chantres chantent toujours sans accompagnement ; ils se forment ainsi , sans moyen de contrôle , une gamme fausse dans ses divisions , et s'il arrive quelque cas où ils soient accompagnés , la fausseté de leur intonation éclate dans toute son horreur ; mais , selon eux , c'est l'orgue dont leur voix est soutenue qui est faux et par conséquent qui a tort. Je garantis cette curieuse excuse , d'après des expériences personnelles. L'habitude d'une gamme fausse est prise par eux dès l'enfance , et de si bonne heure , qu'il m'a été impossible de corriger ce défaut même sur des enfans de 12 à 15 ans , qui avaient fait leur éducation musicale autour du lutrin.

Il faut être nés , comme nous le sommes , au milieu des barbaries musicales qui se commettent dans l'église , pour n'en être pas révoltés.

L'habitude finit par nous y rendre tellement insensibles , que nous ne les remarquons même pas. Nous les supportons , comme nous supportons un chapeau dur et serré sur notre tête. Mais , il est certain que , si quelqu'un , arrivant d'un pays où la partie musicale du service divin est établie convenablement , entrerait dans nos églises , il croirait être tombé au milieu de hordes sauvages , en entendant la psalmodie indécemment précipitée de quelques offices , et ce chant des enfans de chœur qu'on ne peut comparer qu'à des cris de chats qu'on étrangle. Selon les rites de l'Église , il est sans doute indispensable de chanter Tierce ou None ; mais , selon le sens commun , il est scandaleux de les chanter comme on les chante le plus souvent. Pour le bien de la religion , il me semble qu'on ferait cent fois mieux de se taire.

Heureusement , dans diverses occasions , la beauté du chant grégorien se révèle à une oreille attentive. Il y a des prêtres qui prêtent la puissance d'un bel organe , au chant de ces antiques mélodies dont ils savent apprécier le mérite. Les élèves de nos séminaires les chantent avec un accent plein de dignité , et il suffit de les entendre en chœur , pour être aisément frappés des qualités de grandeur et de solennité qui caractérisent le plainchant. Quand le peuple en masse chante des psaumes et des

hymnes gravés dans sa mémoire , l'effet en est sublime. Tous ceux qui ont pu les entendre , ne sauraient le nier.

J'ai bien souvent essayé de faire entendre à mon piano par des auditeurs isolés , certains fragmens de notre ancienne musique chrétienne , et je n'ai pas encore trouvé un auditeur qui ne fût vivement frappé de sa beauté.

Dans le cours de ces expériences , il m'est même arrivé un fait curieux que je dois rappeler ici. — Il y avait dans la maison d'aliénés dirigée par M. le professeur Rech , un jeune homme qui avait reçu une éducation musicale très-avancée , et qui , d'après des morceaux de sa composition à moi communiqués , était loin d'avoir perdu la raison dans l'exercice de ses facultés musicales. J'avais fait , avec beaucoup d'intérêt et de compassion , quelques visites à cet infortuné. Un jour , pendant que je lui rappelais au piano des phrases ou des morceaux de nos grands compositeurs , il était assis près de moi , écoutant avec une expression de bonheur , de jouissance et d'admiration non équivoques , tant était vive la sensation que j'avais produite chez lui par l'exécution des morceaux de musique moderne ; mais , quand je me mis à lui chanter du plain-chant (c'était , autant qu'il m'en souvient , l'intonation du premier ton irrégulier de la psalmodie) , le jeune homme fondit en larmes et se mit à sangloter à un tel point , que je dus cesser à l'instant.

Si on veut un exemple d'une éclatante victoire obtenue par le plain-chant , on n'a qu'à se reporter au souvenir des cérémonies qui eurent lieu pour les funérailles du duc d'Orléans. Avant le jour de l'exécution , bien des gens réclamaient contre l'exclusion de la musique moderne ; après , l'effet produit avait été tel que toutes les oppositions furent réduites au silence.

Pour achever de convaincre les lecteurs de la valeur des antiques mélodies , j'ajouterai l'opinion d'un grand homme , dont on peut blâmer certains paradoxes ; mais auquel personne ne conteste la pureté et la force du sentiment musical.

« Le plain-chant , dit J.-J. Rousseau , tel qu'il subsiste encore aujourd'hui , est un reste bien défiguré , mais bien pré-

»cieux de l'ancienne musique grecque, laquelle, après avoir
»passé par les mains des Barbares, n'a pu perdre toutes ses pre-
»mières beautés ; il lui en reste assez pour être de beaucoup
»préférable, même dans l'état où il est actuellement, pour l'usage
»auquel il est destiné, à ces musiques efféminées et théâtrales,
»ou maussades et plates, qu'on y substitue, en quelques églises,
»sans gravité, sans goût, sans convenance et sans respect pour
»le lieu qu'on ose ainsi profaner.... Malgré les pertes immenses
»et essentielles du rythme, le plain-chant offre encore dans
»ses divers modes, une beauté de caractère, une variété d'af-
»fections bien sensibles aux connaisseurs non prévenus et qui
»ont conservé quelque jugement d'oreille pour les systèmes
»mélodieux établis sur des principes différens des nôtres. »

J'ai cité plusieurs causes de l'inintelligence où l'on est tombé à l'égard du plain-chant ; il y en a une que j'ai dû n'exposer qu'ici, parce qu'elle demande un éclaircissement qui se trouve servir de transition entre ce que j'ai déjà dit sur cette ancienne musique, considérée purement comme mélodie, et les secours que la science de l'harmonie est venue lui prêter.

Depuis l'établissement de la tonalité moderne, c'est-à-dire, depuis trois siècles environ, la musique est pour nous une sensation complexe de mélodie et d'harmonie ; l'une est inséparable de l'autre. Nous ne concevons pas un air sans concevoir un accompagnement à cet air. La jolie grisette, qui travaille en chantant avec sa camarade, lui fait ce qu'elle appelle le second, c'est-à-dire, qu'elle improvise de l'harmonie ; au cabaret, le paysan le plus grossier, ou le soldat, improvise aussi des accords pour faire chorus ; il n'y a pas d'amateur, quelque ignorant qu'il soit des principes raisonnés du contre-point, qui ne compose un accompagnement. Il ne sort pas, il est vrai, des accords de tonique et de dominante ; mais, parce cela même, il n'en est que plus évident que l'harmonie de ces accords est devenue, pour ainsi dire, un besoin et un instinct de notre nature. La mélodie seule d'un air ne nous suffit plus. Or, non-seulement le plain-chant ne s'offre généralement à nos oreilles que comme mélodie

simple ; mais , bien plus , la marche et les repos de cette mélodie ne s'accordent pas naturellement avec la constitution de notre harmonie moderne. Dès-lors , ou il faut éprouver un certain vide , ou bien appliquer des accords dont la régularité exige des connaissances profondes dans la science musicale.

Ne voulant pas devancer ce qu'il y aura lieu de dire plus tard à ce sujet , je ne parlerai ici que de la manière la plus simple d'appliquer l'harmonie au plain-chant , c'est-à-dire , de son accompagnement par l'orgue ou du chant en chœur appelé *faux-bourdon* , qui résulte de l'emploi de contre-point de première espèce , de note contre note.

La composition étant établie à quatre voix , on a tantôt donné la mélodie du plain-chant à la basse , tantôt au tenor et tantôt au dessus ou soprano ; tous ces arrangemens donnent des effets superbes comme harmonie chorale. Mais la mélodie , ce que le peuple appelle l'air , se perd au milieu des accords , et il devient vraiment difficile de reconnaître à l'audition , les chants même les plus connus , comme certaines intonations de psaumes , les hymnes de la Fête-Dieu , plusieurs Introïts ou Messes de l'ancien Graduel , etc. Aussi , me parait-il bien mieux de faire chanter le plain-chant par toutes les voix à l'unisson , en les accompagnant de l'orgue et de quelques contre-basses , quand cela est possible. Ce qui est encore préférable est de faire chanter , avec ce même accompagnement , des solo , exécutant la mélodie connue et alternant avec un chœur à quatre parties , dans lequel cette mélodie est à la partie de tenor. C'est ainsi que cela a été établi par mon ami Danjou dans les églises de Saint-Eustache , de Notre-Dame de Paris et de beaucoup d'autres endroits , toujours avec un succès complet.

Il était d'usage en France , avant la révolution , c'est-à-dire , lorsque l'importante institution des maîtrises de cathédrales fournissait une bonne instruction musicale , de faire apprendre aux élèves-chantres et aux organistes la théorie de l'ancienne tonalité. Ces derniers pouvaient alors accompagner convenablement le plain-chant. Leur usage était de le faire exécuter par la

pédale, pendant que les mains exécutaient sur les claviers supérieurs des contre-points à plusieurs parties. Pour retrouver les plus parfaits modèles de cette manière de traiter le plain-chant, il faut remonter fort en arrière.

C'est dans un volume manuscrit, avec titre gravé et publié vers la fin du ^{xvii}^e siècle, par Couperin, sieur de Crouilly, que j'ai trouvé les exemples les plus remarquables dans ce genre. On lit ce qui suit, au bas de la 2^e page de ce recueil :

« *Certificat de M. de Lalande, sur-intendant de la musique du Roi, maître de la musique de la Chapelle et compositeur de la chambre de sa Majesté.*

» *Je certifie avoir examiné les présentes pièces d'orgue du sieur Couperin, par ordre de monseigneur le Chancelier, que j'ai trouvées fort belles et dignes d'estre données au public. Signé de Lalande.* »

Voici de plus l'opinion de M. Fétis sur le recueil en question :

« Le plain-chant y est beaucoup mieux traité qu'il ne l'a été depuis par des organistes plus renommés. »

Quoiqu'il existe des méthodes d'orgue dans lesquelles on pourrait prendre une instruction, sinon profonde et raisonnée sur cette partie importante de l'art de l'organiste, du moins suffisante pour nous améliorer plus tard, sur dix, sur vingt, sur cent organistes il n'y en a pas peut-être un seul, qui puisse accompagner convenablement le plain-chant, et cela, parce que presque aucun d'eux ne veut se donner comme improvisateur et dédaigne d'étudier une méthode quelconque. Cet orgueil mérite un petit coup de fouet ; pour appliquer la punition, j'emprunterai les paroles du célèbre professeur juriste de Heidelberg. « Ils pèchent, dit-il, par des fadaises triviales et mondaines. Comment vont les choses maintenant ? Partout négligence de l'harmonie, et presque rien que l'étude des opéras nouveaux et d'autres choses d'un ordre inférieur. Ce que le professeur de musique a retenu dans la semaine au théâtre, il le répètera le dimanche à l'église ; et il arrive souvent d'entendre tant de choses mondaines et absurdes, qu'il ne serait pas étonnant qu'une fois l'indignation se manifestât à haute

voix dans l'église contre les valse, les romances ou les morceaux d'opéras à la mode qu'on ose faire entendre.... Il n'y a aucune guérison à espérer pour le chant d'église, si les organistes ne sont pas domptés...

Pour mettre fin au mal, le roi de Prusse a chargé Mendelssohn d'inspecter et de diriger la musique religieuse dans tout son royaume, et Rinck fut chargé, il y a quelques années, de composer une musique d'orgue pour le service divin, qui est obligatoire dans quatre grands-Duchés. Il faut avouer que l'autorité, si on ne veut pas le mot de despotisme, est bonne à quelque chose.

Il y aurait si peu de moyens parmi nous pour obliger les organistes à étudier tel livre, telle méthode, telle composition de maître, que c'est peine perdue de se plaindre du manque de ces élémens. Il est cependant bon de noter qu'il n'y a pas eu jusqu'à ce jour de méthode de plain-chant à recommander aux personnes déjà initiées dans la musique. Les traités de l'abbé le Bœuf, celui de l'abbé Poisson, de l'abbé Alfieri, de M. Fétis sont sans doute des ouvrages estimables; ils peuvent suffire pour l'éducation d'un chantre, mais ils sont insuffisans pour celle d'un organiste. Il faudrait traiter longuement des différences essentielles existant entre l'ancienne et la nouvelle tonalité, apprendre à placer une bonne basse sous les mélodies de quelques modes de plain-chant, ce qui n'est pas chose facile, faire en un mot pour notre chant ecclésiastique grégorien, ce qu'un frère morave, Mortimer, a fait depuis vingt ans pour le choral.

Son livre et sa vie sont assez remarquables pour que j'en dise plus loin tout ce que le cadre de cet article me permettra.

Sous le nom de choral, on comprend le simple chant en usage dans l'église luthérienne principalement: c'est une mélodie qui se meut à pas lents et solennels, par notes égales et sans ornemens. Sublime, gai, suppliant, joyeux, plein de force, plaintif, doux, calme, triste, sévère, solennel, tels sont les caractères que prend le choral selon ses modes de tonalité,

selon le mouvement dans lequel on le chante, et selon les modulations de sa simple mélodie. Le seul choral que l'on connaisse vulgairement en France, est celui de Luther (*Ein feste Burg ist unser Gott*); c'est un exemple de ceux dont le caractère est plein de force. Tous ont un caractère religieux qui saisit l'âme dès la première phrase. Il est vrai que les paroles mesurées relevées dans leur expression par la magnificence de cette musique, expriment tout ce que la morale chrétienne a de plus sublime dans ses applications aux diverses circonstances de notre existence et à nos sentimens intimes.

On sait que Luther forma, le premier, un livre de choral, en réunissant des anciens chants populaires religieux, des hymnes et des fragmens du chant romain grégorien, et des mélodies composées par lui et par quelques célèbres musiciens contemporains ses amis. Frédéric Rochlitz, dans le 4^e volume de son livre *Für Freunde der Tonkunst* (*aux amis de la musique*), donne le nom de vingt-quatre de ces vieux compositeurs, et indique, pour chacun d'eux, les chorals qui leur sont attribués.

Thibaut, plaidant pour la conservation dans leur intégrité de ces chants primitifs, fait remarquer que, dans chaque Église, il y a eu, dans les premiers temps de son établissement, une période de la plus haute inspiration, qui ne reviendra jamais. Chacune de ces Églises, appuyée sur la connaissance fondamentale des tons ecclésiastiques, a donc fait dans la manifestation de sa foi, par la musique et par la constitution de ses chants, tout ce qui pouvait être fait. Certes, notre époque de froideur, de scepticisme et d'indifférence, ne doit pas avoir l'orgueil d'essayer ses forces dans l'église; elle n'a rien de mieux à faire que de conserver intact l'héritage qui lui a été légué.

Lorsque au commencement du xvi^e siècle, quarante mille sectaires ardens jaillirent des cendres de Jean Huss, des chants religieux excitaient leur fervent enthousiasme. Nés sous la persécution, sous l'oppression, ces chorals-hussites, dit Thibaut, tirent de la pleine ferveur d'âme un caractère de force spirituelle, d'humble résignation et de suprématie qu'on ne trouve pas

ailleurs. Luther honorait ces chants, il les employait; et, modernisés d'une certaine manière, on en retrouve des traces dans les chorals des frères Moraves. Cependant ils sont entièrement oubliés des protestans; ce qui est d'autant plus impardonnable, dit toujours Thibaut, que la tradition apprend que le livre des chants hussites ayant paru dangereux aux Jésuites, il fut acheté et brûlé par eux, à l'exception d'un petit nombre d'exemplaires, dont un est arrivé dans sa bibliothèque, à Heildelberg, par un accident heureux.

Quoique, en Allemagne, les écoles de toute espèce répandent la connaissance de la musique dans le peuple, le choral n'est chanté qu'à une seule partie, autrement dit à l'unisson, ce qui est d'ailleurs la manière la plus convenable de l'exécuter. C'est l'orgue qui est chargé de faire entendre une bonne harmonie sous ces anciennes mélodies, et certainement rien ne peut les embellir plus convenablement pour le service divin.

J'ai assisté souvent, en Allemagne, au service luthérien, et je n'ai jamais écouté le chant choral sans une profonde émotion.

Lorsque ce peuple chantait avec décence et douceur des paroles allemandes comprises de tous et exprimées avec l'accent de la pénétration, lorsque le choral était soutenu par les accords graves, pompeux et doux des orgues allemandes, frappantes par la majesté, et non comme les nôtres par l'éclat trop bruyant des sons, il m'était impossible de ne pas éprouver toute la force de cette ancienne musique vraiment digne du nom de musique religieuse. Quelle triste comparaison j'étais involontairement obligé de faire alors avec le chant de la plupart de nos églises catholiques méridionales!

Je me rappelais avec peine cette psalmodie criée sans ensemble par des femmes, des enfans mal élevés, des paysans, des chantres, j'étant d'une manière rapide et monotone des paroles, sublimes sans doute, mais dans la langue latine qu'ils ne comprennent pas, et défigurant ainsi nécessairement cette intonation psalmodique, pour laquelle je professe cependant encore plus d'admiration que pour le choral luthérien.

Comme je n'écris guère ici que pour l'amusement de quelques amateurs d'art et de littérature, et que je crois être à l'abri du soupçon de vouloir prêcher en faveur de Luther ou de Calvin, ou de tout autre hérésiarque, je me permettrai de citer des paroles curieuses que j'ai trouvées dans la préface d'une édition des Psaumes de David, donnée par Théodore de Bèze, en 1545, et qui sont une critique de l'usage gardé par l'Église catholique française de chanter tous ses offices en latin, usage pour la conservation duquel il y a d'ailleurs des raisons puissantes (1).

Voici les paroles mêmes de Théodore de Bèze. « Dire que nous » puissions auoir déuotion, soit à prières, soit à cérémonies, sans » y rien entendre, c'est une grande mocquerie, combien qu'il se » die communément. Ce n'est pas vne chose morte ni brutive ; » que bonne affection enuers Dieu. Mais est un mouuement vif » procédant du Sainct Esprit, quand le cœur est droitement » touché, etc., l'entendement illuminé. Et de faict, si on pou- » uait estre édifié des choses qu'on voit, sans cognoistre ce qu'elles » signifient, Sainct Paul ne défendrait pas si rigoureusement de » parler en langue incognue.... Que les oraisons se fassent en » langue commune et cogneu au peuple, et, dit l'Apostre, que » le peuple ne peut respondre *Amen*, à la prière qui a été faicte » en langue estrange. Parquoy ç'a été vne trop grande impru- » dence à ceux qui ont introduit la langue latine dans les églises, » où elle n'estait communément entendue. Et n'y a subtilité ni » cavillation qui les puisse excuser... Au reste, il nous faut sou- » tenir ce que dit Sainct Paul, que les chansons spirituelles ne se » peuvent bien chanter que de cœur. Or, le cœur requiert l'in- » telligence. Et en cela (dit S. Augustin) gist la différence entre » le chant des hommes et celui des oiseaux. Car vne linotte, vn » rossignol, vn papegay chanteront bien, mais ce sera sans en-

(1) L'Église catholique allemande ne chante que la Messe en latin. Les psaumes de Vêpres sont traduits en allemand et chantés sur une mélodie uniforme pour tous les psaumes du même soir ; elle est loin de valoir la psalmodie du chant grégorien.

« tendre. Or, le propre de l'homme est de chanter en sachant ce qu'il dit.... »

A l'égard de l'importance de l'orgue dans le chant choral, puisse, dit mon vénérable ami J. - C. Rinck, dans son *Anleitung zum Orgelspiel*, l'organiste ne jamais oublier qu'une charge sainte lui est confiée, et qu'en conséquence il est obligé d'employer toutes ses facultés à augmenter l'édification des fidèles par son jeu ; et Rinck énumère ici les sottises des organistes qui n'ont pas la conscience de la dignité de leurs fonctions. Je me permettrai une petite digression à la sévérité de mon sujet, en citant quelques-unes de ces sottises. Voulant jouer le choral avec *expression*, l'organiste s'efforce de faire une espèce de musique descriptive ; il tombe dans cette méprise quand il veut imiter le grondement du tonnerre, la rapidité de l'éclair, le lever ou le coucher du soleil, le bruit des vagues, etc., etc. La musique ne doit rien peindre, rien décrire, mais seulement parler au cœur par des sons. Des pièces musicales dans lesquelles de telles imitations sont recherchées, peuvent causer de l'étonnement ; mais elles ne produiront aucune édification dans l'église, dans la maison de Dieu. On ne doit pas chercher à imiter les mots séparés d'un choral, mais bien le caractère dominant du texte.

Turk, auteur d'un excellent livre sur les devoirs de l'organiste, raconte quelques exemples de méprises ridicules de la part des organistes. L'un d'eux, lisant les mots : *Crainte et effroi*, tira à l'instant tous les jeux de son orgue avec le *tremblant*, étendit les deux bras en pressant sur les claviers, élargit tant qu'il put ses deux pieds sur les pédales, et produisit ainsi un épouvantable tapage, qui n'effraya pas médiocrement l'assemblée des fidèles et surtout le pauvre souffleur.

Un autre jouant sur ces mots : *Mort sur la croix*, pensait trouver une expression d'effet très-convenable, en mettant ses mains *croisées* sur les claviers.

Un troisième, arrivant à ces mots : *Lumière de ma foi, ne t'éteins pas*, commençait à jouer avec tous les jeux de l'orgue,

et il les retirait peu à peu , afin de rendre le son de plus en plus faible, jusqu'à ne toucher qu'avec un seul doigt et avec un seul jeu.

Un quatrième, chaque fois qu'il rencontrait le mot *Ciel*, jouait une octave plus haut, et quand il voyait le mot *Enfer*, il jouait aussi bas que possible, pensant mieux faire sentir aux fidèles les hauteurs du Ciel et la profondeur de l'Enfer.

Un cinquième trouvant ces mots : *Monte avec une course rapide vers les directeurs de la Foi*, faisait une fusée de notes en partant des sons les plus graves jusqu'aux plus aigus.

Un sixième se taisait sur ces paroles : *Si la science cesse une fois de prêter l'oreille*, et il tirait tous les jeux, quand arrivaient ces autres paroles : *Tu es ma lumière, mon firmament*.

Un septième descendait des tons les plus élevés vers les plus bas pour exprimer le sens des mots : *Du haut du Ciel, descends ici, etc.* Assez de plaisanteries là-dessus.

Chez les luthériens, comme chez les catholiques, le chant de l'ancienne tonalité ne tarda pas à être altéré. Il parait qu'à l'époque où la nouvelle tonalité s'établit en souveraine dans le monde musical, on considéra l'ancienne constitution des échelles diatoniques comme fautives, et on crut bien faire en les ramenant à notre gamme actuelle. Déjà, en 1628, parut le livre choral de l'habile Henri Schütz, accommodé sous plusieurs rapports au nouvel esprit du temps. La préface contient le passage suivant rapporté par Thibaut : « Je dois cependant reconnaître que je tiens quelques-unes des anciennes mélodies, comme inventées plutôt par les anges célestes que par les hommes. » Les altérations n'ont pas cessé dans l'espace de deux siècles, et c'est aujourd'hui seulement que des musiciens habiles et érudits ont porté leur attention et leur soin à rétablir les chorals dans leur état primitif.

Les luthériens ont pour la direction des organistes et des chantres-directeurs, des livres-chorals avec une basse chiffrée ou écrits à quatre parties par les plus célèbres compositeurs. Les ouvrages de Séb. Bach, de Kittel, de Rinck sont des modèles

dans ce genre , et font vivement regretter que nos organistes n'aient pas de pareils livres pour les diriger dans l'accompagnement des offices de l'Église catholique.

A côté de ces simples arrangemens des chorals , l'Allemagne possède une quantité inimaginable de compositions dans le style sévère sur les motifs des chorals , des préludes , entreludes et postludes. Celles de J.-S. Bach (*choral-vorspiele*) sont des miracles qu'on n'égalerà jamais. Malheureusement cette musique à deux claviers et pédale obligée , est d'une difficulté qui la rend inabordable. Il faut immédiatement mettre à côté les œuvres de Rinck , et nommément son *Choral-freund* , recueil publié pendant huit années consécutives et offrant de magnifiques exemples de contre-point pratique sur les chorals les plus usités dans l'Église luthérienne.

Ce qui a été dit sur le plain-chant et sur le choral s'applique à peu près aux chants des psaumes de l'Église réformée ou calviniste. On trouve encore là des restes précieux de mélodies appartenant à l'ancienne tonalité. Mais , cette Église n'ayant jamais accordé une grande importance à la musique dans la célébration de l'office divin , étant même opposée par principes à tout développement de l'art dans le temple , non-seulement rien n'a été fait depuis les publications de Théodore de Bèze , Goudimel , Guillaume Franc , au xvi^e siècle ; mais la tradition de l'accent qu'il faudrait donner aux anciennes mélodies , s'est perdue. Aucun livre choral analogue à ceux écrits par les plus grands organistes de l'Allemagne pour le service luthérien , n'existe pour guider les organistes dans le temple calviniste. Le recueil des psaumes arrangés à quatre voix et publiés plusieurs fois à Genève , témoigne d'une inintelligence complète des anciens modes ecclésiastiques de la part de l'harmoniste-arrangeur. Le volume de cantiques arrangés sur des airs des maîtres anciens et modernes , et publiés sous le nom de *Chants chrétiens* , est également un ouvrage sans valeur originale et sans portée.

Le travail le plus consciencieux qui ait été fait sur la musique d'église primitive , objet de cet article , c'est le livre publié par

P. Mortimer, sous le titre de : *Der Choral-Gesang zur zeit der Réformation, etc.*, Le chant choral au temps de la réformation, on Recherches pour répondre à cette question : D'où vient que, dans la musique chorale des anciens, il y a quelque chose qu'on ne peut atteindre de nos jours? Berlin, 1821, in-4° de 153 pages de texte et de 115 pages d'exemples.

L'auteur dit, page 11 : « Si l'on examine avec une sérieuse attention comment les anciens ont traité leurs modes, on acquiert la conviction : 1° qu'ils ont jeté un profond regard sur certaines lois de la nature, et sans doute pour l'application à la musique d'église (car elles ne conviennent pas à la musique mondaine); 2° qu'ils se sont tracés certaines lois arbitraires selon l'apparence, d'après lesquelles chaque mode prenait un caractère particulier. Ces deux espèces de lois ressortent des recueils de chants moraves, luthériens et réformés, et se trouvent avec de rares exceptions confirmées par une disposition remarquable, qui paraît être le résultat d'une intention expresse d'ennoblir le chant d'église par l'usage des anciens modes. »

Ces propriétés distinctes de chacun des anciens modes, peuvent être senties par des faits analogues dans nos tons modernes; car, malgré l'uniformité de division de nos gammes, il est bien certain que chacun de nos tons a un caractère particulier, surtout s'il s'agit de musique dans laquelle l'instrumentation joue un rôle important, et cela à cause de la qualité de son des instrumens dans les différens tons.

Dans les traités de plain-chant, on trouve même la désignation du caractère propre à chaque mode, et cela avec des expressions assez pittoresques.

Ainsi le cardinal Bona (*De Cantu eccles.*, c. 17) dit que les anciens, et entre autres Ptolémée, ont comparé les huit tons ou modes de chant aux globes célestes, idées qui paraissent peu solides. Voici quelques-unes de ces comparaisons :

Le premier est comparé au soleil, parce que le soleil dessèche l'humidité, dissipe les vapeurs et les ténèbres; de même ce ton

chasse et bannit le sommeil, la paresse, l'engourdissement, la tristesse et les vapeurs. Le quatrième est comparé à Mercure, dont le propre est d'être bon avec les bons, et très-méchant avec les méchants ; c'est ainsi que les flatteurs à qui ce ton convient parfaitement, font leur cour aux bons et aux méchants, aux sages et aux insensés.

S'il s'agissait de faire rire ici, je rapporterais les comparaisons établies pour les autres modes ; elles sont tout-à-fait dignes de celles que je viens de citer. Cependant quelque ridicules que soient ces idées, on voit que les anciens trouvaient un caractère particulier à chacun des modes de leur musique. Aussi il n'y a rien de faux ni d'exagéré dans l'appréciation suivante :

« *Primus gravis ; secundus tristis ; tertius mysticus ; quartus harmonicus ; quintus lætus ; sextus devotus ; septimus angelicus ; octavus perfectus.* »

Et si l'on voulait avoir des indications plus étendues et non moins justes sur le caractère de chaque mode, on pourrait dire encore avec le cardinal Bona, que le premier présente une gravité mâle et pompeuse ; qu'il convient aux grandes choses, etc. En pensant que ce mode correspond à peu près à notre ton de ré mineur (sauf l'ut, note sensible, qui reste naturel, et la sixte si, qui est majeure), on trouvera vraies les définitions du cardinal Bona.

Ces différens caractères ressortent de ce que Mortimer appelle lois de nature, c'est-à-dire de cette propriété qu'ont les intervalles majeurs de produire sur notre âme un sentiment de grandeur et de fermeté, tandis que les intervalles mineurs nous affectent doucement et tristement. Il n'y a personne qui n'ait fait l'expérience et l'observation de ce fait.

Dans le livre de Mortimer, chaque mode est examiné d'après ces idées et surtout dans les différences qu'il présente avec les tons modernes avec lesquels on les a trop confondus. Ces différences sont trop profondément examinées dans les résultats harmoniques qu'elles amènent, et de nombreux exemples éclairent toujours la question. L'auteur signale avec soin toutes les

altérations subies à chaque reproduction des anciennes mélodies; altérations commises de bonne foi, sans doute, par des hommes persuadés qu'il fallait ramener entièrement le 1^{er} mode à notre ton de ré mineur; le 3^e, à celui de mi mineur; le 7^e, à celui de sol majeur, etc; tandis que les premiers auteurs des livres chorals ont tâché d'éviter toute ressemblance avec les modes de la musique mondaine. C'est sans doute à cause de cette intention, que ces anciens compositeurs ont évité d'écrire des chorals dans le mode Lydien (5^e ton), qui était entièrement semblable à notre ton de fa majeur.

J'en ai assez dit pour faire comprendre la valeur du livre de Mortimer. Si la plupart de nos organistes n'avaient pas cet orgueil de l'ignorance, et s'ils voulaient acquérir l'instruction qui leur serait nécessaire, je croirais leur rendre un grand service en publiant une traduction du livre dont il s'agit; mais on est souvent dupe, lorsqu'on veut faire du bien aux gens malgré eux. Il me suffit de payer ici mon tribut d'admiration à une œuvre consciencieuse, et à son auteur, homme bien intéressant par sa vie privée, ainsi qu'on va le voir par l'extrait suivant pris dans la biographie de M. Fétis, et dans une correspondance entre le savant professeur Zelter du conservatoire de Berlin, et son illustre ami le poète Goethe.

Mortimer a vécu dans une si grande obscurité, qu'en Allemagne, à Dresde même où il résidait, il était à peu près inconnu. On ne saurait rien sur sa personne, si Zelter, dans sa correspondance avec Goethe, publiée depuis peu d'années, ne nous avait fourni sur lui quelques renseignemens dans une lettre datée de Dresde, le 29 mai 1822. Je crois devoir rapporter ici ce qu'il dit :

« Un littérateur de Herrnhutt, nommé Pierre Mortimer, » vieillard de soixante-douze ans, envoya à Berlin, il y a cinq » ou six ans, par l'intermédiaire du vieux Kœrner, un manu- » scrit dans lequel il établit sur des bases solides la tonalité des » modes du chant d'église, considérés comme étant aussi les » modes de la musique des Grecs. Depuis long-temps ce sujet

» m'intéressait, et j'avais cherché à faire revivre ces modes dans
 » quelques-unes de mes mélodies. Avec le secours de notre
 » ministre, je suis parvenu à livrer à l'impression ce manu-
 » scrit. Voulant me mettre en correspondance avec l'auteur, je
 » lui envoyai de nouveaux essais comme des réalisations de sa
 » théorie fondamentale, mais il ne me répondit pas, et me fit
 » dire seulement un jour, que ce que j'avais fait était bon ;
 » ce qui me fâcha beaucoup contre lui.

» Cependant j'étais décidé à connaître cet homme. Notre mi-
 » nistre m'avait autorisé à voir Pierre Mortimer dans son herrnhut-
 » toise-demeure. Les renseignemens pris sur lui près des frères
 » Moraves, résidant à Berlin et ailleurs, ne s'accordaient pas : les
 » uns disaient qu'il ne fallait pas y regarder de trop près avec lui,
 » parce que c'était un vieillard rempli de bizarreries ; d'autres
 » assuraient qu'il ne pouvait écrire, parce qu'il était perclus par
 » la goutte ; enfin j'appris qu'il demeurait à Dresde, et lui seul
 » fut l'objet de mon voyage en cette ville. Je le trouvai fort bon-
 » homme, plein de savoir, beau vieillard dont les yeux bril-
 » laient comme la santé même, quoiqu'il eût le corps courbé et
 » qu'il marchât péniblement.

» Il a passé sa vie à faire des vers latins pour des circonstances
 » relatives à la communauté des frères Moraves (on dit que ces
 » vers sont fort beaux), à traduire de différentes langues des
 » écrits de mission, et enfin à composer pour lui l'ouvrage pré-
 » cité sur le chant évangélique, avec le secours de quelques
 » vieux livres de chant du xvi^e siècle.

» Mortimer est fort pauvre. Sa femme m'apprit cela, en me
 » disant qu'elle regrettait de ne pouvoir m'offrir à dîner, parce
 » qu'ils prenaient ce qu'ils mangeaient dans la maison des frères.
 » Or, il faut savoir qu'on fait dans cette maison la cuisine pour
 » tous ceux qui doivent vivre avec économie, à raison d'environ
 » 1 fr. 50 c., non par jour mais par semaine. Tu comprends
 » facilement qu'on ne peut pas avoir des poulets rôtis pour ce
 » prix.

» C'est cette pauvreté de Mortimer qui fut cause qu'il ne me

»répondit pas ; il n'osait prier personne de payer l'affranchissement de sa lettre , et lui-même ne possédait pas de quoi remplir cette formalité.

»Le premier jour de fête je me suis rendu avec lui à la prière du matin ; c'était à 8 heures , à 10 le sermon était fini. Je l'engageai alors à venir dans ma chambre pour y causer de ce qui nous intéressait. Le vin que je lui servis lui plut, et le rendit moins réservé. Je reconnus en lui un homme honnête et bon. Il est si timide , qu'il n'ose pas même s'ouvrir à sa femme ou à sa fille ; il ne jouit d'aucune considération dans la ville, et son mérite y est inconnu. On m'écoutait avec étonnement , quand je disais qu'on pouvait faire environ quatre-vingts lieues pour voir un tel homme. Personne ici ne connaît son ouvrage sur le chant choral, dont il n'a lui-même qu'un exemplaire, seul salaire que le libraire lui ait donné pour son manuscrit. Il écrit bien en allemand ; son style est clair et facile. J'ai obtenu de lui la promesse qu'il répondra à mes lettres. »

On se sent serrer le cœur lorsqu'on songe que cet homme si peu connu , est l'auteur du meilleur livre qu'on ait écrit sur une matière obscure et difficile , et que cet écrit renferme des recherches historiques qui indiquent un savoir d'une rare étendue. Mortimer doit être mort ; car il était déjà vieux et courbé , il y a près de vingt ans. Eh bien ! pas un journal n'a dit un mot de lui à ses derniers jours , et l'indifférence des hommes l'a poursuivi jusqu'au-delà du tombeau (1).

Je ne dois pas finir de parler de l'ancienne musique religieuse, sans mentionner ce qui vient d'être fait dans quelques contrées de l'Allemagne pour le service du culte israélite. Lachner à Munich et Sulzer à Vienne ont publié un corps d'office complet, dans lequel ils ont fait entrer une quantité d'antiques mélodies hébraïques, conservées jusqu'à nos jours par la pure tradition.

(1) Fétis , *Biographie musicale* , tom. VI.

L'ouvrage de Sulzer admirablement imprimé sous le titre de : *Schir Zion, Gottesdienstliche Gesänge der Israeliten*, a vivement captivé mon attention, pendant les quelques jours que je l'ai gardé entre les mains. Les anciennes mélodies s'y trouvent encadrées dans des chœurs traités dans un style qui n'est pas sans rapport avec celui dit Alla Palestrina; d'autres fois l'auteur a fait emploi de chœurs de *maîtres* modernes, nommément de Beethoven, Weber, Schubert; de sorte que la musique pour chaque cérémonie ou pour chaque fête, forme, pour ainsi dire, un oratorio à part. Rinck et d'autres habiles musiciens qui ont eu connaissance de cet ouvrage en même temps que moi, ont exprimé pour lui une admiration unanime, et on peut dire qu'il fait infiniment d'honneur à l'esprit religieux qui a poussé à l'entreprendre et à l'adopter.

A Strasbourg, le maître de la musique israélite a déjà fait exécuter l'œuvre musicale dont il est question. Je dois à sa complaisance d'avoir pu en entendre quelques fragmens, et d'avoir conçu une idée des antiques mélodies dont l'exécution, comme manière, ne saurait se décrire.

Au xvi^e siècle, l'art musical étendit son domaine par l'acquisition de l'harmonie. Une nouvelle tonalité s'introduisit et envahit tout. Ce siècle vit naître de grands hommes et de grandes œuvres. L'examen critique de ce qui se fit alors et de ce qui s'est fait depuis dans le style d'église, formera l'objet d'un prochain article.

J.-B. LAURENS.

Poésie.

Pauvre Mère !

A MADAME D....

Sur un portrait peint par M. NUMA BOUCAIRAN.

I.

C'était cet idéal que rêve le génie ,
Quand , de tout ce qui plait résumant l'harmonie ,
La matière qu'anime un prestige de l'art
Respire et parle au cœur en charmant le regard :
Comme , sous les forêts à la sombre verdure ,
Une colline en fleurs arrondit sa courbure ,
Sous les cheveux dont l'ombre à demi le voilait ,
Paisible et radieux le front se révélait ;
L'arc brillant dessiné par des sourcils d'ébène ,
Protégeait du regard la profondeur sereine :
Tel on voit , beau de calme et de limpidité ,
Le cristal d'un ruisseau par le lierre abrité.
L'incarnat de la fleur , le duvet de la pêche ,
Sur la joue étalaient leur splendeur douce et fraîche ;
Sur l'albâtre du cou ferme , onduleux et pur ,
Les veines enlaçaient leurs méandres d'azur ;
La bouche s'entr'ouvrait et souriait , pareille
A ces fruits transparens et dont la chair vermeille

Pour qui la pressera promet un doux nectar ;
 Chef-d'œuvre caressé par la nature et l'art ,
 La main sur le velours fermant sa molle étreinte
 De baisers maternels semblait encore empreinte :
 On eût dit un tableau créé par Raphaël ,
 Quand , dérochant leur charme aux habitants du Ciel ,
 A quelque jeune front qu'il aima sur la terre ,
 Son génie imprimait un divin caractère.
 Ces lèvres , de ce port la douce gravité ,
 Disaient en souriant , tendresse et volupté ;
 Aspirant les parfums que promet l'existence ,
 Ces narines s'ouvraient au vent de l'espérance ;
 Sans que d'aucun souci l'ombre osât le ternir ,
 L'éclair de ce regard plongeait dans l'avenir ,
 Car , pour lui , l'avenir devait être une fête ;
 Et moi , ravi de voir combien , sur cette tête ,
 Dispensateur jaloux de nos heureux momens
 Le sort réunissait de présages charmans ,
 Oublieux des retours de notre vie amère ,
 Je disais en mon cœur : Heureuse , heureuse mère !

II.

L'aiguille qui du temps nous mesure le cours
 A peine sur l'émail avait marqué vingt jours ,
 Qu'un long crêpe funèbre attristait la dorure
 Du cadre où rayonnait cette jeune figure.
 Celui dont la magie anima ce portrait ,
 Contemplait tristement son chef-d'œuvre et pleurait ;
 Et , songeant aux retours de l'existence amère ,
 En pleurant comme lui , je disais : Pauvre mère !

III.

Sur un écrit ouvert mon regard s'arrêta ,
 Et mon ami , du geste , à lire m'invita :

C'était du désespoir la délirante crise ;
 Les flots tumultueux du vase que l'on brise
 En jets plus inégaux ne s'en échappent pas
 Que les cris de ce cœur navré par le trépas !
 C'étaient des chocs , des bruits où la terreur résonne ;
 Profond comme un volcan dont la lave bouillonne
 C'était ce vide affreux que la mort creuse en nous,
 Lorsqu'elle vient saisir , dormant sur nos genoux ,
 L'être qui résumait toute notre existence :
 « Que Dieu, s'il est un Dieu , que Dieu vous récompense !
 » S'écriait-elle, ô vous dont l'amitié, dont l'art
 » De sa proie à la mort sut ravir une part !
 » Vous qui pouvez prier, priez... priez pour celle,
 » Qui ne peut désormais , vers la voûte éternelle ,
 » Exhaler que blasphème et malédiction ! »
 Et , muet sous le coup de cette affliction ,
 Je sentis palpiter , la terreur dans mon âme ;
 Et , pressant cet écrit , je disais : Pauvre femme !

IV.

Ah ! cesse de maudire et livrer ta raison
 Au vent qui fit tomber , dans sa jeune saison ,
 Cette fleur , ton amour , ce fruit , ton espérance !
 Va prier comme aux jours de ta naïve enfance.
 Le Seigneur à l'orgueil ne se révèle pas ;
 Mais , au bord de la tombe , en face du trépas ,
 Si vers lui notre angoisse élève la paupière ,
 Il descend dans nos cœurs ; va donc au sanctuaire ,
 Quand vient l'heure où du soir la calme obscurité
 Répand sur les autels plus de solennité.
 Oh ! va t'agenouiller , courbe la tête et prie !
 Embrasse en gémissant le Calvaire où Marie ,
 Sous l'arbre de la croix exhalant ses douleurs ,
 Sentit le sang d'un fils se mêler à ses pleurs !

Et , descendant pour toi de la divine sphère ,
 Les anges chanteront en chœur : « Heureuse mère !
 » Car l'Éternel a dit , quand le Christ a parlé ,
 » Heureux celui qui pleure , il sera consolé ! »
 Et , déployant ses voix pour raffermir ton âme ,
 L'orgue murmurerà dans l'ombre : « Heureuse femme !
 » Car tu n'as pas laissé sous le vent de l'orgueil
 » Ton esprit désolé se briser à l'écueil !
 » Les Cieux ont gagné plus que n'a perdu la terre ;
 » Aux pieds du Tout-Puissant le fils attend la mère ! »

V.

Alors , dans le nuage exhalé par l'encens ,
 Un calme solennel endormira tes sens ;
 Par-delà les hauteurs de la voûte étoilée
 Un songe ravira ton âme consolée.
 Au centre éblouissant de la gloire sans fin ,
 Dans l'urne de saphir qu'élève un séraphin ,
 Tu verras rayonner les pleurs de ta paupière ,
 Répandus en priant sous l'arbre du Calvaire ;
 Et chacun de ces pleurs en flamme montera ,
 Quand l'œil de l'Éternel vers lui s'abaissera ;
 Se groupant sur ton fils , ces clartés voltigeantes
 Viendront s'épanouir en étoiles riantes ;
 De cercles lumineux ceignant ce front si beau
 Elles s'enlanceront comme un royal bandeau ;
 Ton fils pour te l'offrir prendra cette couronne ;
 Mais , sans quitter celui dont l'amour te le donne ,
 Le diadème ardent sur ton front brillera ;
 A vos embrassemens la Vierge sourira ,
 Et les Cieux étonnés de ce touchant mystère ,
 Chanteront : « Heureux fils ! heureuse, heureuse mère ! »

Jules CANONGE.

Nîmes , mars 1843.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LES ANCIENNES TAPISSERIES HISTORIÉES DE FRANCE, 2 vol. in-fol. ;
— LA GALERIE ROYALE DES ARMES ANCIENNES DE MADRID, 2 vol.
in-fol. ; par M. Achille Jubinal.

Paris, Challamel, rue de l'Abbaye, 4.

Parmi les merveilles que laissa le moyen-âge, chacun sait qu'il y avait une foule de fragiles chefs-d'œuvre dont nos collections et nos musées sont remplis à cette heure ; mais nul d'entre eux n'était, à coup sûr, plus périssable que ces vastes tentures fabriquées d'abord à la main, et ensuite au métier, qui rivalisaient de richesse, par leurs couleurs, avec le cuir de Cordoue, qu'on appelait en ce temps *or basané*. Malheureusement, jusqu'ici, personne ne s'était occupé de les recueillir ou seulement de les décrire. Les Bénédictins seuls, ces savans religieux auxquels l'érudition doit tant, ayant trouvé par hasard dans les papiers de M. Foucault, intendant de Normandie, quelques détails qui faisaient supposer qu'il avait existé dans cette province une tapisserie fort ancienne, où se trouvait retracée l'invasion de l'Angleterre par Guillaume-le-Conquérant ; — les Bénédictins, disons-nous, s'étaient livrés à quelques recherches. Ces recherches avaient amené la découverte de la tapisserie de Bayeux, faite en 1066 par la reine Mathilde, pour célébrer la gloire de son époux ; mais bientôt la Révolution, en chassant les Bénédictins, mit fin à leurs fouilles archéologiques ; et depuis la publication du monument de Bayeux jusqu'à nos jours, nulle autre entreprise de ce genre n'avait été essayée.

Il importait de combler cette lacune dans les travaux graphiques de la France, et de conserver aux beaux-arts un souvenir précieux de monumens qui doivent tôt ou tard disparaître : telle est la pensée qui a donné lieu à la publication des *Anciennes Tapisseries Historiées de France*, ouvrage qui reproduit, d'après les monumens originaux, et cela pendant un espace de cinq cents ans, c'est-à-dire du XI^e siècle

à l'époque de François I^{er}, les meubles, les costumes, l'architecture, les armes, etc.

Ce livre s'ouvre par la tapisserie de Bayeux, dont il donne (avec un *fac-simile* exact, calqué sur une partie de l'original), le dessin tout entier réduit au tiers de la grandeur naturelle du monument, c'est-à-dire à soixante-onze pieds de longueur au lieu de deux cent treize. Il se continue par la tapisserie de Dijon, représentant le siège de cette ville, que firent les Suisses en 1513, et la défense de cette cité par La Trémouille. Viennent ensuite un magnifique tournoi ou *combat à la foule*, emprunté à la tapisserie de Valenciennes; la vieille tenture qui décorait le château de Bayard avant la Révolution, et de l'original de laquelle M. Jubinal a fait présent à la bibliothèque du roi; les tapisseries du château d'Haroué, qui reproduisent des chasses au faucon; enfin, les tapisseries de l'église de la Chaise-Dieu, en Auvergne.

Cette dernière collection forme, à elle seule, trente-deux planches, où chaque personnage est un modèle d'expression et de beauté. Exécutées à Florence ou à Venise, d'après les cartons de quelques-uns des grands maîtres du x^v^e siècle, ces tapisseries méritaient d'être connues, et il est étonnant qu'elles ne l'aient pas été plus tôt. On y trouve les plus belles inspirations de l'art du dessin et de la peinture au moyen-âge; elles préludent dignement aux modèles que Raphaël fit en ce genre pour le Vatican.

Le deuxième volume du recueil contient les tapisseries de Beauvais, dont six planches représentent la vie et la mort de saint Pierre. Elles furent données en 1460 à la cathédrale par l'évêque Guillaume de Hellande, qui s'y fit représenter en habits pontificaux; elles sont ornées des armes de cet évêque, et sur chacune on lit ce mot : *Paix*, tracé en caractères gothiques, pour montrer qu'elles furent faites au temps où la paix se conclut entre Charles de Valois et Henri d'Angleterre : c'est donc là un monument historique curieux.

Les six autres planches de Beauvais ne sont pas moins remarquables; elles nous retracent, avec la naïveté du x^v^e siècle, la fondation fabuleuse des principales villes des Gaules. On y voit *Lugdus* fondant Lyon; *Belgius*, Beauvais; *Pâris*, Paris, etc. Le tout est expliqué par des légendes en vers, tracées au bas de chaque compartiment.

Les tapisseries d'Aix, d'Aulhac, du Louvre, de Reims, de Berne,

qui viennent ensuite, ne sont pas moins dignes d'attention. Les premières nous viennent de l'église Saint-Paul de Londres, à laquelle elles furent enlevées à l'époque de la Réforme, et elles sont aux armes du roi d'Angleterre et du cardinal Morton. Les secondes, qui appartinrent à la maison de Besse, en Auvergne, représentent la guerre de Troie; les costumes sont ceux du temps de Louis XI. La tapisserie du Louvre est une magnifique tenture en style gothique le plus élégant, ayant appartenu au cardinal de Richelieu, et représentant le martyr de saint Quentin. Elle est accompagnée d'une autre qui retrace l'entrée d'Alexandre, roi d'Écosse, dans ses états, et qui est fort remarquable.

L'ouvrage se termine par les tapisseries de Reims et par celles de Berne, que les Suisses prirent à Morat et à Granson, sur Charles-le-Téméraire. Ces dernières représentent les guerres de César, ses victoires et ses triomphes; elles sont surtout précieuses par les modèles d'armes qu'elles offrent, et paraissent remonter à l'époque de Philippe-le-Bon.

Tel est ce livre, qui contient 123 planches gravées par les meilleurs artistes de Paris et coloriées avec soin d'après les originaux. Le texte explique l'origine de chaque monument, sa valeur artistique, son usage, etc., et chacun de ces savans commentaires, où l'auteur a déposé le fruit de ses longues études sur le moyen-âge, est accompagné de portraits, de culs-de-lampe, de lettres ornées, toutes relatives aux divers sujets qui se présentent successivement dans l'ouvrage. Enfin, la conclusion nous offre d'abord un essai sur l'Histoire des tapisseries dans l'antiquité; ensuite des documens inédits plus modernes, mais d'un grand intérêt.

La *Galerie royale des Armes anciennes de Madrid* remplit à peu près le même but. Ce fut afin de donner d'utiles renseignemens sur la *panoplie* du moyen-âge, que M. Jubinal publia la collection de dessins des armes espagnoles qu'il avait fait exécuter à Madrid, et qu'il l'accompagna d'un aperçu de l'histoire des armes depuis l'antiquité jusqu'à nous. Les Anglais avaient déjà un magnifique ouvrage en ce genre : celui du docteur Meyrick; mais la France ne s'était pas encore occupée de cette branche de l'archéologie. Sans doute il serait à désirer que M. Jubinal eût mis au jour, de préférence, les monumens de notre propre pays; mais la collection du Musée d'Artillerie de France était à l'abri de toute dispersion, tandis que celle de la Péninsule

pouvait périr d'un jour à l'autre. Aujourd'hui, grâce au livre dont nous parlons, elle est à jamais sauvée. C'est là que nous retrouvons les armes les plus célèbres de Charles-Quint (celles qui furent ciselées par Benvenuto Cellini); — les armes de Philippe II, de Ferdinand-le-Catholique, de Boabdil, de Pizarre, de Ximenez, et jusqu'à l'épée de François I^{er}, prise avec le roi-chevalier à Pavie.

Ce livre, qui a été accueilli en Espagne avec un véritable enthousiasme, contient plus de cent monumens pareils à ceux que nous venons de nommer. Ces monumens sont de toute forme, de toute époque; la plupart ont une origine illustre. Quant au texte, il n'est pas écrit avec moins de conscience et de soin que celui des *Anciennes Tapisseries*. On trouve dans les gravures sur bois qui l'accompagnent, un grand nombre de portraits, des *fac-simile* empruntés à des manuscrits espagnols, enfin, la marque, inédite jusque-là, de quatre-vingt-dix-neuf des armuriers les plus célèbres de Tolède.

Si dans chaque pays les érudits, au lieu de se quereller, comme cela arrive par malheur trop souvent, sur des inscriptions indéchiffrables et des médailles illisibles, entreprenaient dans les diverses branches de la science archéologique, des travaux analogues à ceux que M. Jubinal a si courageusement commencés (1) et si heureusement achevés, l'Europe aurait bientôt mis tous ses monumens à l'abri des guerres, des révolutions, des incendies, et c'est alors vraiment que l'on pourrait dire que la science est plus impérissable que la pierre et que l'airain.

C. L.

RELATION DES MONGOLS OU TARTARES, par le frère *Jean du Plan de Carpin*, de l'ordre des Frères mineurs, Nonce en Tartarie pendant les années 1245, 1246, 1247. Première édition complète, publiée d'après les manuscrits de Leyde, de Paris et de Londres, par M. Davezac, membre de la Société de géographie.

Paris, in-4°, Arthus Bertrand.

« Le voyage en Tartarie du frère Jean du Plan de Carpin, dont il n'a point encore été publié d'édition complète, mérite d'être connu

(1) Nous disons courageusement, et certes nos lecteurs nous croiront, quand ils sauront que ces deux beaux ouvrages entrepris aux frs de leur auteur, ont coûté plus de 300,000 fr. à mener à fin, et plus de quatre années de soins et d'études. Aussi, le premier qui a valu à M. Jubinal une médaille, décernée par l'*Académie*

dans son entier. Il ouvre la série des relations de même nature que le ^{xiii}^e siècle nous a léguées : curieuse collection, non encore liée en un seul faisceau, où près de notre voyageur viendraient figurer tour à tour Simon de Saint-Quentin, Guillaume de Rubruck, le célèbre Marco-Polo de Venise, Ricold de Monte-Croce, et les deux Hayton d'Arménie ; puis au ^{xiv}^e siècle, Jean-de-Monte-Corvino, Oderic de Frioul, Jean de Cor, archevêque de Solthanyeh, Jean de Marignoli, et le trop fameux Mandeville. Après eux, il y aurait à franchir un demi-siècle tout entier pour retrouver encore quelques voyageurs à leur adjoindre, tels que Clavijo et Shiltpeger. Nous ne parlons point de ceux qui n'ont pas laissé de relations écrites, ou dont les relations se sont perdues. »

Telles sont les paroles par lesquelles M. Davezac commence son travail. Après des notices fort intéressantes sur chacun de ces anciens voyageurs, sur les éditions imprimées et les relations manuscrites de leurs ouvrages, il arrive à son sujet. Frère Jean du Plan de Carpin était né vers l'an 1182, qui avait vu naître saint François à *Pian di Carpine* (aujourd'hui *Piano della magione*), non loin de Pérouse, sur la route de Cortone. Il était donc, quoi qu'on en ait dit, italien. La première mention que l'on trouve de lui, se rapporte à l'année 1221. Il fut choisi par Césaire de Spire, pour aller en sa compagnie, sur l'ordre même de saint François, prêcher en Allemagne. En 1223, il fut nommé custode de Saxe, par Albert de Pise, qui avait remplacé Césaire de Spire dans la charge de provincial d'Allemagne, et en 1228, il fut nommé provincial. Dans ces diverses fonctions, il déploya une grande habileté. Enfin, en 1245, Innocent IV lui donna, ainsi qu'à Laurent de Portugal, des lettres de créance en qualité de Nonce apostolique, pour aller vers les chefs des Mongols qui menaçaient d'envahir la chrétienté, si souvent déjà ravagée par eux, afin de les engager à cesser leurs sanguinaires invasions, et de les convertir, si la chose était possible, au christianisme.

Ces ambassadeurs, à la fois politiques et religieux, partirent ; ils

des inscriptions et belles-lettres, coûte-t-il 1,540 fr. l'exemplaire, et le second, 210 fr. Quelque élevés que soient ces prix, ils ne sont encore rien comparativement à celui du bel ouvrage de M. le comte Auguste de Bastard, intitulé : *Les peintures des manuscrits*, qui coûtera 28,000 fr. l'exemplaire, et dont le papier est fabriqué avec la plus fine batiste de Hollande.

traversèrent l'Allemagne, la Bohême, la Lithuanie, et arrivèrent à Kiew, d'où ils s'enfoncèrent courageusement en Tartarie.

N'est-ce pas une chose admirable, que ce dévouement de quelques pauvres religieux, allant ainsi loin de leur pays, de leur famille, dans des contrées inconnues, et dont ils ignoraient la langue, *pour garantir le peuple chrétien*? Quelle foi, quel courage ne leur fallait-il point, et n'est-ce pas l'esprit de Dieu qui leur disait, à chaque pas, au milieu des fatigues, des maladies, des dangers : *En avant ! en avant !....*

Relever toutes les erreurs géographiques que commet dans sa relation le frère Jean du plan de Carpin, serait chose difficile. Ainsi, par exemple, il confond en une seule mer le Pont-Euxin, les Palus-Méotides, la mer Caspienne et le grand lac d'Aral; mais il y a une telle bonne foi dans ce qu'il dit des Morduins, des Baskars ou Baskirs, des Parossites, qu'on s'attache volontiers à tous ses récits, même quand il raconte qu'il rencontra des peuples *canina capita habentes*, et autres merveilles de ce genre.

Le 3 juillet 1216, l'ambassade entre dans le pays des Mongols, et, après trois semaines, les religieux arrivent à la résidence impériale de Sira-Ordou, bâtie sur la rive gauche du fleuve Ourquon et aujourd'hui détruite. Cette terre, selon Jean du Plan de Carpin, était peuplée d'hommes à la taille médiocre, à la ceinture déliée, à la face large, aux pommettes saillantes, au nez court et plat, aux yeux petits, à la barbe rare, s'habillant pendant l'hiver de riches fourrures, et pendant l'été de bougran, de pourpre ou de baldakin. Les femmes se coiffaient comme nos cauchoises. Les habitations étaient des cabanes. Ces peuples croyaient en un seul Dieu, créateur de l'univers, appelé *Itoga*, etc.

Chemin faisant, le religieux trace une rapide esquisse entremêlée de fables, des conquêtes de Gengis-Kan, depuis l'année 1194 jusqu'à ce qu'il périt, selon lui, frappé de la foudre. A la Syra-Ordou, Jean du Plan de Carpin eut sa première audience de réception du Kan qui était presque chrétien, et qui, à son inspiration, écrivit au Pape une lettre que M. Davezac publie pour la première fois. Après cela, on lui donna congé, et le 12 juin 1247, le bon religieux était de retour à Kiew. Bientôt il rendit compte au Pape de sa mission, dans la ville de Lyon, et, trois mois plus tard, pour le récompenser, le Pontife l'éleva à la dignité d'archevêque d'Antivari, métropole de la Dalmatie.

Jean du Plan de Carpin mourut vers 1252, probablement à Pérouse, où il était revenu pour quelque temps. Il ne survécut guère, par conséquent, à son retour d'Orient, et on le concevra aisément, si l'on songe qu'il entreprit son ambassade à l'âge de 65 ans, et qu'il dut, pendant son retour, coucher souvent sur la neige et endurer la faim et la soif.

Voilà à peu près ce qu'on sait de ce vieux voyageur, si connu par la tradition, mais aujourd'hui si peu lu. Il était digne de la Société de géographie, qui avait publié déjà les voyages de Marco-Polo, et qui depuis a édité ceux de Rubruck ou Rubriques, de Bernard-le-Sage et de Scævulf (*le loup-de-mer*, en anglo-saxon), de donner une édition complète de Jean du Plan de Carpin. La Société ne pouvait, pour ce travail difficile, qui demandait autant de science que de conscience, choisir un meilleur éditeur que M. Davezac, et ce savant géographe a rempli sa tâche d'une manière fort remarquable, tant par le soin qu'il a mis à nous donner les variantes des nombreux manuscrits qu'il a conférés avec le texte original, que par son discours d'introduction, lequel est aussi digne d'éloges par la profondeur de la pensée, que par l'étendue des recherches et le luxe de l'érudition.

CHRONIQUE.

Dans notre dernier numéro, nous avons rapporté la découverte intéressante faite par M. Potier, bibliothécaire à Rouen, du nom de l'auteur des *Quinze Joies du Mariage*, resté inconnu jusqu'ici. Nous avons cité l'énigme dans laquelle se trouve nommé comme étant le père de ce livre curieux, Antoine Lasale, auteur déjà du *Petit Jehan de Saintré*. Voici un acrostiche du XIII^e siècle qui n'est pas moins intéressant que l'énigme du XV^e, puisqu'il nous montre comme auteurs de romans, en collaboration avec un trouvère, une reine de France et une princesse du sang royal. On lit vers la fin du poème de Cléomades, rédigé par Adenez, surnommé le *Roi*, probablement parce qu'il avait remporté la couronne dans quelque lutte poétique, les vers suivants :

Les dames qui ce me contèrent,
A faire ce livre monstrèrent
Royalment leur humilité.
Or me doinst Diex que à leur gré (1)
Y aie ma peine employé.
Se li pri qu'il m'y aïe;
Nommer les vueil, qu'en convent l'ai,
En c'est livre, et je le ferai.
Dont me convient bien aviser
En ce que l'en n'en puist trouver
Forme ne voie qui enseigne
Riens nule qui leur noms enseigne (2)
A ceux qui querre les voudront;
Ne dont riens ja n'en trouveront
Chose escripte, n'en ai pas soigne,
En quoi l'on me truist en mençoigne,
Mès en verité la plaisant.
A ce fait bon estre entendant;
Riens ne vaut chose mençoïnable:
Ie me tiens à la véritable.
E Diex! donnez moi sens par quoi
Nommer les puisse si come je doi.
Maintenant, se Diex me consault, (3)
Ai nommée une qui mult vaut,
Dont me convient l'autre nommer.
A Diex tant parfont à amer!
Mult est chescune bonne et sage,
En fais, en dis et en usage.

(1) *Or me doinst Diex* : Que Dieu me fasse la grâce.

(2) *Riens nule* : Nulla res, aucune chose.

(3) *Se Diex me consault* : Si Dieu vient à mon secours.

Bien doivent à Dieu obéir
 Liement, et cuer et cors offrir.
 Adès moulteplieront en bien ;
 Ne croi qu'en ele faille rien.
 Cel don leur donna Diex sans doute :
 Hair leur fist mauvestié toute.
 En leur cuers mist, ainssy le croy,
 * Amours pour luy amer en foy.
 * Nommées les ai ce sachiez.
 * Ne cuit pas qu'entendu l'aiez
 * Ne je ne quier ne nel' voudroie, etc.

On n'a qu'à prendre la première lettre de chacun de ces vers, à l'exception de celles qui sont marquées d'un astérisque, et l'on trouvera ces mots : *LA ROYNE DE FRANCE MARIE*, c'est-à-dire Marie de Brabant, seconde femme de Philippe-le-Hardi, et *MADAME BLANCHE*, c'est-à-dire Blanche d'Artois, sœur de Robert II. Il demeure donc constant que le *bas bleu* n'est pas une invention moderne, et qu'il y a eu au moyen-âge des femmes de lettres qui ont porté la couronne. On voit aussi qu'avec nos anciens auteurs, il ne faut pas se décourager, et qu'un peu de patience, en nous faisant passer à travers des énigmes ou des acrostiches quelquefois fort stupides, peut nous conduire cependant à des résultats curieux.

— Une lettre que nous recevons d'Espagne, nous apprend qu'on vient d'exécuter avec beaucoup de luxe, et en présence d'une brillante assemblée, sur le théâtre particulier du Lycée de Valence, un opéra en 3 actes, intitulé : *La Esmeralda*, ou *la Bohémienne de Paris*. La musique est du jeune et savant professeur valencien, Don José Valero, auteur de plusieurs productions lyriques, 'parmi lesquelles on distingue surtout la *Angélica*. La musique a parfaitement traduit, nous dit notre correspondant, la gigantesque création de Victor Hugo. On reproche seulement à l'auteur du libretto, M. Morte, d'avoir amoindri l'original en supprimant le personnage si intéressant, mais si difficile à rendre à la scène, de *Quasimodo*. Le succès de la *Esmeralda* a été immense. Ainsi, tandis que la haine littéraire et d'indignes inimitiés politiques poursuivent chez nous notre grand poète, l'étranger applaudit ses œuvres avec enthousiasme. C'est du reste une chose remarquable, qu'en France nous nous occupions mutuellement à nous déchirer, pendant que dans tous les pays de l'Europe on nous applaudit et on nous admire. Celui qui écrit ces lignes, a vu en Angleterre nos meilleurs romans traduits et lus avec avidité. Il n'y a pas, jusqu'aux mémoires de M^{me} Lafarge, qui, ayant été publiés à Londres en français, comme supplément au *Courrier de l'Europe*, par M. Victor Bohain, n'aient obtenu dans l'aristocratie anglaise une réussite complète. En Belgique, tous les journaux quotidiens ne vivent que de nos feuilletons. Iéna, Francfort, Vienne, sont, pour ainsi dire, de vastes laboratoires où se germanisent les idées françaises. La Russie voit paraître mensuellement deux *Revue*s écrites dans notre langue, l'une à Moscou, l'autre à Saint-Petersbourg; et à Madrid, l'un des meilleurs journaux d'Espagne, l'*Heraldo*, publie périodiquement pour feuilleton depuis deux mois, le *Consuelo* de Georges Sand. Aussi, quand un de nos écrivains ou de nos savans visite l'étranger, il faut voir avec quel empressement, avec quel intérêt on l'accueille, on le reçoit, on l'interroge ! — La France ! Paris ! — Voilà le cri de l'Europe. Chacun voudrait connaître par lui-même cette terre que ses arts font si belle, que ses idées font si grande, que ses souvenirs font si imposante. Malheureusement, au milieu des misérables débats qui l'assiègent, notre gouvernement ne sait pas se montrer suffisamment généreux et reconnaissant envers les penseurs, les écrivains,

les poètes, qui, par leur influence littéraire, préparent et facilitent à l'étranger notre influence politique. Il encourage, il est vrai, les arts manuels, tels que la sculpture, la peinture, l'architecture ; mais, que fait-il pour la plume et pour l'idée ? Rien ou presque rien ; rien d'élevé et de noble surtout.

Cependant, tous les grands princes l'ont bien compris : c'est en honorant les lettres, en les récompensant dignement, qu'on obtient pour son siècle et pour sa personne un nom dans l'histoire. Auguste n'est-il pas plus grand par Virgile et Louis XIV par Racine, que par tous les faits de leur règne ? Si donc il nous était permis d'élever ici notre faible voix, nous conjurerions les écrivains de la presse périodique qui semblent prendre à tâche de déshonorer par leurs critiques acerbes, et quelquefois par leurs injures, nos plus beaux noms littéraires, Lamartine, Hugo, Lamennais, de ne pas donner à l'Europe l'exemple de cette inconstance française qui, après avoir élevé sur le pavois des hommes d'un talent aussi éminent, essaie par caprice et sans raison de les en précipiter. Nous leur dirions : « Soutenez ces hommes, au contraire ; ils sont à la fois votre gloire et votre appui ; car, à cause de leur renom, on porte respect au plus humble d'entre vous. Ne voyez-vous pas d'ailleurs, qu'en présence de tous ces maçons et de tous ces chauffeurs qui s'avancent, qu'à côté des chemins de fer qui crient, des chaudières qui hurlent, de la houille qui flamboie, notre littérature, hélas ! cette chose qui a été si long-temps l'orgueil de la France, menace de s'en aller en fumée ? Ne sentez-vous pas qu'avant 10 ans, il n'y aura au pouvoir que des ingénieurs et des mathématiciens ? Quels juges pour Voltaire et pour Corneille, si Voltaire et Corneille pouvaient renaître ! Unissez-vous donc au lieu de vous diviser ; formez une phalange compacte. Portez au pouvoir par la puissance de vos plumes et de vos suffrages, par la force et l'unanimité de votre admiration, les plus heureux parmi vous, les plus forts, les plus habiles, afin que ceux-là du moins se souvenant de leur origine et de votre aide, rappellent incessamment à l'administration du pays, toujours un peu oublieuse du mérite littéraire et de l'idée, que si au bas de la société il y a le *rail-vaill* qui rapproche les individus au haut de l'échelle sociale, côte à côte de la naissance, de la richesse, et peut-être au-dessus d'elles, il y a la plume qui rapproche les âmes, la littérature qui est le chemin de fer de la pensée. » Voilà ce que dirait la *Revue du Midi*, si elle avait quelque influence. Telles sont les idées et la route dont elle ne s'écartera jamais.

Puisque nous parlons de M. Victor Hugo, qu'on nous permette de citer ici la lettre suivante que nous avons reçue de lui, après la publication de notre 3^e Numéro.

« Je suis profondément touché, Monsieur, des quelques lignes sur les *Burgraves* que je viens de lire dans la *Revue du Midi*. Permettez que je vous en remercie, et que je vous dise aussi avec quel plaisir j'ai lu tout ce numéro. C'est là un recueil grave, instructif, varié, excellent, plein de faits et d'idées. J'en ai été singulièrement frappé. Ce que les hommes comme vous font dans la province et pour la province, est vraiment admirable. Vous créez des centres à la pensée ; vous faites rayonner des foyers de vie et d'intelligence autour de Paris. Vous n'avez pas les passions, les haines, les jalousies basses, les cabales misérables qui font leur tumulte ici ; vous avez la pensée autant que Paris, le calme plus que Paris, et la sérénité plus que Paris.

« Aussi est-ce une joie et un orgueil pour moi de me sentir en communion avec vous ; je travaille comme vous travaillez ; vous me criez : « Courage ! » et je vous réponds : « Merci ! »

« Continuons donc, Monsieur, et aimons-nous, nous les penseurs, nous les travailleurs, nous les laboureurs, nous les initiateurs. Nous semons ; la postérité récoltera ; mais tout en jetant la graine au sillon et au vent, saluons-nous de la main en passant.

» Agrérez, Monsieur, avec mes vifs remerciemens, la nouvelle assurance de mes sentimens les plus affectueux et les plus distingués.

VICTOR HUGO. »

— Il vient de se former, à Smyrne, dans le but de propager les sciences et la civilisation européenne dans la Turquie d'Asie, une société d'Arméniens, dite des *SUNIS*. Cette société, après avoir fondé un collège où sont reçus ses coréligionnaires, et dont les créateurs se sont imposés de grands sacrifices pour soutenir leur œuvre, vient d'établir un journal sous le titre de *Archalois aradion* (l'Aurore d'Ararat). Le sultan Abdul Medjid, qui marche dignement sur les traces de son père, Reschid Pacha, cet ottoman qui a si bien observé l'Europe, et quelques autres grands dignitaires de la Sublime Porte, ont voulu encourager l'œuvre de l'émancipation Arménienne, et se sont déclarés les protecteurs de l'*Aurore d'Ararat*, dont la rédaction a été confiée à M. Loucas Kasbar Balthazarian, homme fort versé dans les connaissances européennes. Nous serons heureux d'apprendre le succès de ce journal, béliér destiné à battre en brèche la vieille barbarie asiatique, et nous espérons pouvoir avant peu entretenir en détail nos lecteurs des travaux de la société des *Sunis*.

— Un de nos meilleurs journaux d'art (le seul de nos recueils hebdomadaires qui soit uniquement consacré à cette spécialité depuis 12 ans), l'*Artiste*, dont tout le monde connaît le dévouement aux choses de la palette et du ciseau, a commencé depuis un mois sa *Revue* de l'exposition de peinture. Ce rendu compte parfaitement rédigé comme style, est écrit avec une haute impartialité comme jugement. Il est de plus accompagné de magnifiques gravures représentant les principaux tableaux du salon de 1843. Ceux de nos lecteurs qui voudront avoir une idée nette et précise de l'exposition, ne peuvent choisir un meilleur guide que l'*Artiste*, dont la rédaction est d'ailleurs confiée, en dehors du sujet dont nous venons de parler, aux écrivains les plus élégans et les plus ingénieux de l'époque.

— Il vient d'être fondé en Belgique, sous la présidence de M. le vicomte de Kerckhove, une Académie royale d'archéologie dont le siège est à Anvers. Son institution a pour objet d'être utile aux sciences historiques et aux arts. Son but est d'étudier les sources monumentales, pour apprécier les faits, fixer la chronologie, et substituer la vérité au scepticisme historique. L'Académie s'occupera aussi de numismatique, de recherches héraldiques, etc., etc. Dans une de ses dernières séances, l'Académie a élu pour membres correspondans en France, MM. Guizot, de Gasparin, de Barante, Augustin Thierry, Villemain, Henry Berthoud, Achille Jubinal, Dideron, etc.

— Notre collaborateur, M. G. Laissac, vient de publier dans le dernier numéro du journal des *Économistes*, un intéressant travail sur la question viticole. C'est un exposé très-clair des droits qu'ont nos contrées méridionales au dégrèvement qu'elles sollicitent pour leur principal produit, et aux diverses facilités d'exportation qu'elles demandent. M. Laissac établit, en effet, avec précision, d'après M. Duchâtel, alors rédacteur du *Globe*, aujourd'hui Ministre de l'Intérieur, que bien que la superficie des vignobles se soit accrue et que la population du royaume ait suivi la même marche d'ascension, cependant la consommation a diminué. Et cela par une raison fort simple. M. Duchâtel ne compte pas moins de 16 impôts différens, qui, sous titre de *contributions foncières, de passavant, d'acquit-à-caution, de droits de mouvement, de droit de détail, de licence, de droit d'entrée, de droit de navigation, de décime de guerre, etc.*, pèsent sur le propriétaire, et en définitive sur le consommateur. Quant à l'exportation, M. Laissac montre fort bien que sa diminution tient à l'élévation de nos tarifs de douanes sur les produits étrangers. Ainsi, en 1790,

les droits sur les fers étaient de 1 fr. 20 cent. par 100 kilogrammes. Ils furent bientôt élevés à 2 fr. ; en 1815, on les porta à 15 fr. , et en 1822, à 25 fr. Ces droits, qui protègent quelques-unes de nos industries, sont la ruine des autres. Aussi, pour leur répondre, la Suède a-t-elle mis, par exemple, un droit de 400 fr. sur chaque tonneau de vin de France ; la Russie, un droit de 750 fr. ; la Prusse, de 520 fr. ; l'Angleterre, de 1,200 fr. Ces chiffres ont leur éloquence. L'impôt sur nos vins à l'étranger, grâce à notre système de répulsion pour les produits des autres contrées, dépasse donc la valeur vénale de ces vins de plusieurs centaines de francs pour 100. Abordant ensuite la question des octrois, M. Laissac montre combien est exorbitant un impôt qui peut, dans certaines villes, porter le droit d'entrée d'un produit valant 35 à 40 fr. à plus de 70 pour $\%$ au-delà de sa valeur, et il termine ainsi son travail :

« Mais les adversaires, et peut-être aussi certains amis peu éclairés de l'industrie viticole, vont puiser la cause de sa détresse actuelle dans des faits d'un autre ordre. Tout en convenant que le système protecteur absolu et les divers impôts peuvent bien avoir contribué en partie à cette détresse, le fait capital auquel, selon eux, il faut l'imputer, et qui l'entretient, c'est l'excès de la production. Cet argument n'est point nouveau ; on l'a présenté sur tous les tons et sous toutes les formes, si bien que les faibles en ont été saisis. Il est temps de l'examiner sérieusement et d'en faire justice.

» Chose digne de remarque, et qui doit frapper tous les bons esprits, c'est là l'éternel argument qu'on jette à la face de toutes les industries et de toutes les productions en souffrance ! Au fabricant de draps, au marchand de toiles, au vigneron, que la misère menace, et qui font entendre quelques réclamations, on répond aussitôt : « *Vous avez trop produit.* » Et comme si cette réponse était en même temps un oracle et un arrêt de mort, on se croise gravement les bras sur la poitrine, laissant à la nature seule le soin de guérir le malade ou de le tuer. Vous produisez trop ! Ce langage est un blasphème ; et comment ose-t-on le tenir, lorsque à chaque pas, à nos côtés, nous voyons des hommes mal vêtus, couverts de haillons, qui ne demanderaient pas mieux que de porter de beaux habits et de beau linge ; lorsque les deux tiers de nos compatriotes, de nos frères, ne boivent que de l'eau et sont entièrement privés de l'usage d'une boisson salubre que leur santé réclame, parce qu'elle doublerait leurs forces et les animerait d'une nouvelle vie ? « Partout où il y a des hommes qui sont mal nourris, mal logés, mal vêtus, dit un économiste (M. Michel Chevalier, dans son *Cours d'économie politique*), il est évident que la production est insuffisante et qu'il y a lieu de l'augmenter, afin de nourrir ceux-ci, loger ceux-là et donner aux autres des vêtements. Si cependant l'on persistait à croire que dans une société ainsi faite il y a encore trop de produits, la conclusion serait que, même en présence de la misère d'une partie des membres de la société, il convient de s'empresse de jeter du blé à la mer, de brûler des étoffes, de démolir des maisons. Comme je n'entends pas dire qu'après avoir bâti des maisons on les renverse, qu'on fasse, comme sous l'empire, des feux de joie avec des étoffes, ni qu'on jette le blé à la mer, j'en conclus que nous ne sommes pas menacés d'un excès de production.

» Voilà ce qu'indique le bon sens, voilà ce qu'enseigne la science. Soutenir le contraire, c'est revenir au temps où elle était encore dans ses langes. »

— Nous avons reçu récemment les premiers numéros d'une publication, qui, sous le titre de *Revue synthétique des sciences et de l'industrie*, se propose de mettre à la portée de tout le monde ce qui aujourd'hui intéresse tout le monde : les progrès des sciences et leurs admirables applications industrielles ; de dégager, à l'occasion des découvertes de chaque jour, les principes généraux qu'une froide analyse étouffe sous de volumineux traités ; de résumer en quelques lois, en quelques

faits, les faits et les lois dont les sciences fourmillent ; de les dépouiller de leur langage technique pour en faciliter l'intelligence aux esprits superficiels ; de vulgariser , les sciences , en un mot , en démontrant leur association et leurs applications variées.

Chaque numéro contiendra : 1° un EXPOSÉ SYNTHÉTIQUE des faits de la quinzaine ; 2° une question générale de PHILOSOPHIE ; 3° des travaux sur les SCIENCES MATHÉMATIQUES, PHYSIQUES ET NATURELLES, avec comptes-rendus des Académies des sciences et de médecine ; 4° sous le titre de SCIENCES APPLIQUÉES, toutes les découvertes, inventions, etc., touchant à l'industrie, à l'agriculture et aux travaux publics ; 5° sous celui de SCIENCES HISTORIQUES, les travaux résumés des Académies des sciences morales et politiques, des inscriptions et belles-lettres, histoire, archéologie, statistique, économie politique, etc. ; 6° des BIOGRAPHIES SCIENTIFIQUES ; 7° un FEUILLETON LITTÉRAIRE ; 8° CHRONIQUE, etc., etc.

La mission de rendre la science simple, claire, populaire et pratique, à mesure qu'elle devient plus générale et plus philosophique ; d'en faire le lien nouveau des idées, des choses et des hommes, et d'en tirer la solution des problèmes vitaux qui agitent le monde, assigne à la *Revue synthétique* un rang distingué parmi les publications de l'époque. Elle nous paraît destinée à exercer une grande influence de rénovation et de progrès, par cela même qu'elle embrasse l'unité et la variété du mouvement intellectuel et le stimule dans ses directions les plus importantes les plus fécondes. Nous croyons donc devoir recommander cette publication aux sympathies de nos lecteurs.

— Nous avons assisté, il y a quelques jours, à un concert donné dans les salons de la Société Philharmonique de Montpellier, par M. Garimond, jeune instrumentiste, qui promet de faire honneur au Midi. M. Garimond est un premier prix du Conservatoire pour le hautbois. Il a profité grandement des habiles leçons de ses maîtres, et avec du temps et du travail, nous le verrons peut-être occuper leur place quelque jour. Dans le même concert, deux autres artistes appartenant aussi au Midi, MM. Cellarier et Recouly, se sont surpassés dans un magnifique duo sur les motifs de *Guillaume-Tell*, et ont recueilli des applaudissements multipliés. On assure que le Cercle Philharmonique doit clore la saison des concerts par une grande soirée musicale, en faveur des malheureux colons de la Pointe-à-Pitre.

— M. le Préfet de l'Hérault, qui prend à cœur les intérêts du département qu'il administre avec une fermeté et une habileté si remarquables, avait nommé pour examiner les moyens de dénaturer les alcools destinés à l'éclairage, une commission composée de plusieurs chimistes, parmi lesquels se trouvent quelques-uns des savans qui ont promis à la *Revue du Midi* leur collaboration scientifique : ce sont MM. Bérard, Dunal, Gerhardt, Cauvy et Pouzin. Cette commission vient de publier son rapport ; il en résulte que l'alcool peut être suffisamment dénaturé pour être rendu impotable, par le camphre et la coloquinte, tandis que l'huile de Dippel, la créosote, le goudron, l'acroléine, l'éther, peuvent en être assez facilement retirés. Tout porte donc à croire que, avant peu, l'administration renoncera à percevoir sur l'alcool dénaturé, le même droit que sur l'alcool destiné à la boisson. C'est alors véritablement que nous pourrions nous appeler le siècle des lumières. L'huile mourra de langueur et le gaz de colère. Il ne nous restera plus qu'à leur faire de magnifiques funérailles, et leurs partisans confus pourront s'écrier en voyant passer leur convoi, qui aura lieu, non pas aux flambeaux, mais à la lueur de l'alcool : *Sic transit gloria mundi*.

— M. Thevenot, l'habile fondateur et directeur de la manufacture de vitraux peints de Clermont-Ferrand, auquel on doit la grande verrière qui enrichit les trois hautes fenêtres du chœur de Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris, va, dit-on, grâce aux

instances de M. Fould, ancien député de Saint-Quentin, être chargé par M. le Ministre de l'Intérieur, de décorer avec ses meilleures productions l'église de Saint-Pons (*Hérault*). M. Thevenot est en ce moment à Bourges, occupé à faire le devis qui n'ira pas à moins de 200,000 fr., des dépenses nécessaires à la restauration des magnifiques verrières de la cathédrale de Bourges. On sait que les anciens vitraux de cette cathédrale, qui sont aujourd'hui à moitié en ruines, formaient une galerie complète de l'art de la peinture sur verre, et s'étendaient sur une superficie de 4751 mètres. Nous sommes certains que cette proposition sera appuyée par M. de Lasteyrie, jeune et savant député, qui a écrit une si belle histoire de la peinture sur verre.

— Nous lisons dans l'*Industriel du Midi* :

« Le premier semestre des cours de notre Faculté des lettres, s'est terminé il y a quelques jours. En présence d'un grand nombre d'auditeurs, parmi lesquels étaient quelques dames, nous avons assisté à la dernière leçon du cours de littérature étrangère, professé par M. Achille Jubinal. Le professeur achevait l'examen du théâtre de Cervantès, théâtre spirituel, vif, animé, joyeux, vrai comme celui de Molière, et digne de l'auteur de Don Quichotte, ce roman si plein d'observation et de raison. Dans ses précédentes leçons, le professeur avait fait connaître à ses auditeurs la *Numance détruite* et l'intermède si gracieux du *Gardien sévère*. Dans la dernière, il a analysé la *Comédie amusante* et traduit le Saynète des *Deux bavards*.

Voici à peu près quelle a été sa conclusion : « Tel est, Messieurs, le théâtre de Cervantès. Ce sont, comme vous le voyez, des scènes bien touchées, bien écrites, bien observées. A la vérité, ce n'est pas encore le tableau des grandes passions exposées sur les planches aux flétrissures du public ; ce n'est pas, comme dans Molière, l'examen des grands vices analysés pour réformer et châtier les spectateurs ; mais c'est du moins la recherche des petites passions, des vices mitigés, des défauts enfin ; et cette recherche est si bien faite, ce tableau de genre est tellement éclairé, qu'il tourne presque à la grande peinture et au grand théâtre. N'y a-t-il pas, en effet, dans la manière nette, franche, animée, de cette simple scène des *deux bavards* que je viens de vous lire, quelque chose qui rappelle comme faire, les plus beaux passages du *Tartufe* et de l'*Avaro* ? Que cela ne vous surprenne pas, Messieurs ! Cervantès était avant tout un esprit droit, sensé, plein de jugement. L'adversité l'avait mûri. Dans le dur service du *Tercio de Lope*, ce terrible régiment où il avait été soldat, et qui, selon l'expression hyperbolique d'un contemporain, *avait fait retentir la terre entière sous le poids de ses mousquets* ; dans les bagnes d'Alger où il avait été esclave, Cervantès était devenu observateur malgré lui. Aussi, remarquons-nous en examinant de près son théâtre, qu'il réussit bien plus et bien mieux dans la petite comédie de caractère, que dans le drame et la comédie d'intrigue. Tout cet amas d'aventures, de prodiges, d'incidens, qui composait le drame espagnol, convenait peu à la nature de son talent. Sa manière était trop simple, trop précise, trop naturelle, pour s'arranger de compositions aussi fantastiques ; car, avant tout, l'héroïque blessé de Lépante, l'auteur de Don Quichotte, *voyait vrai*. Cervantès, ce n'est pas l'imagination rieuse et prime-sautière d'Arioste : c'est le sens commun. Ce n'est pas, comme Rabelais, la comédie du rire forcé, immoral, quelque peu satanique : c'est la satire piquante, la raillerie de bon aloi, le rire enfin de la véritable comédie.

» Messieurs, si après le coup-d'œil que nous venons de jeter sur le théâtre de Cervantès, nous cherchons en nous résumant quelles sont les qualités que doit lui reconnaître la critique, et qu'on peut réclamer pour lui au tribunal de la postérité, nous trouverons en première ligne l'invention, le naturel, et surtout, eu égard à quelques-uns des contemporains de notre auteur, le goût ; non ce goût qui peut

s'apprendre par l'étude, car les premiers auteurs espagnols n'apprirent rien, n'étudièrent rien; ils furent eux-mêmes leurs propres maîtres et leurs modèles, et sembleraient ne pas se douter qu'il y eût eu une antiquité; mais ce goût d'instinct qui est un guide plus sûr que toutes les règles, et qui n'abandonne le génie que quand le génie veut bien s'égarer. C'est à l'aide de ces heureuses dispositions de sa nature, que Cervantès s'est élevé au-dessus de ses contemporains, et que, comme Molière, comme Arioste, comme Shakespeare, il appartient au monde entier. »

Ces paroles du professeur, cette ingénieuse et calme appréciation de l'un des plus beaux génies de l'Espagne, ont été vivement goûtés par le public, et M. Jubinal s'est retiré au milieu d'applaudissemens, qui ne manqueront certes pas, ainsi que cela a eu lieu jusqu'ici, de l'accueillir encore à son retour.

— M. Alphonse Le Flaguais, de Caen, connu par la publication de plusieurs volumes de vers, vient de mettre au jour le poème de *Marcel*. Nous en rendrons compte dans un prochain numéro.

— Le 10 de ce mois a eu lieu à la Faculté de médecine de Montpellier, la réouverture du Cours de pathologie générale de M. Risueno d'Amador. Le professeur avait pris pour sujet de cette première leçon une thèse, qu'il a développée avec talent et avec verve, savoir : 1° que les découvertes en médecine ont toujours été à leur origine méconnues et calomniées; 2° que toute découverte avant d'être acceptée pour une vérité, doit nécessairement passer pour un paradoxe. Se plaçant ensuite au sein de l'École de Montpellier, le professeur a montré que notre Faculté avait toujours marché dans la voie du progrès, et il s'est demandé si c'était elle qui avait proscrit l'antimoine, le quinquina, la vaccine, etc. *La Revue du Midi*, dans son prochain numéro, contiendra tout entier ce remarquable discours, plein de faits, d'aperçus ingénieux ou piquants, et qui a été vivement applaudi par tous les auditeurs.

— En parlant dans un de nos précédens numéros des *lettres politiques* adressées au roi, à M. Guizot, à M. Thiers, etc., par l'auteur de *La paire envisagée dans ses rapports avec la situation politique*, nous avons attribué cette correspondance à un jeune publiciste, dont la famille avait, sous l'empire, occupé de hauts emplois dans la magistrature du Midi. Nous ne nous étions point trompés. La XIII^e lettre qui vient de nous parvenir et qui est adressée à M. Fulchiron, député du Rhône, nous apprend que son auteur est le spirituel écrivain dramatique, auquel on doit la jolie pièce de *Michel Perrin*, M. Charles Duveyrier, frère de M. Mélesville. Cette lettre, qui est un modèle de plaisanterie, traite de la nécessité de donner à l'éloquence de nos honorables députés un appui solide, en créant au palais Bourbon une fonction invisible, délicate, mystérieuse, indivisible et surtout indispensable pour que nos grands orateurs ne restent pas en chemin : — *celle de souffleur de la Chambre des députés*. M. Duveyrier propose pour cette importante fonction, dont la nécessité, par les improvisations qui courent, se fait généralement sentir, M. Gibouleau, beau de Passy, père de famille, écrivain public, à l'enseigne du *Tombeau des secrets*. M. Gibouleau, par sa discrétion et son expérience, paraît à M. Duveyrier digne de cette marque d'estime et de confiance. En effet, caché au fond de la chaire où prêche son curé, M. Gibouleau pratique depuis long-temps avec succès tous les dimanches, sans qu'aucun des habitans de Passy s'en soit jamais douté, à l'exception peut-être de Béranger, qui, malgré ses chansons, va régulièrement à la Messe de sa paroisse. Cette lettre railleuse et amusante, qui contraste avec la gravité des précédentes, renferme en outre plusieurs anecdotes qui sont des traits de mœurs sur le Roi, des aperçus curieux sur la Presse, le système de l'auteur touchant l'indépendance des fonctionnaires, etc.

— En parlant dans notre dernier numéro du paysage de M. Jules Laurens, nous exprimions l'espoir de le voir bientôt retourner à Paris comme pensionnaire de la ville. Nous nous étions flattés. La rivalité s'est émue, et pour s'assurer le triomphe, a décliné la comparaison. Une décision récente du Conseil municipal interdit le concours à toute personne qui n'est pas née à Montpellier. M. Feroggio n'était pas, il est vrai de Montpellier; M. Jules Laurent, né à Carpentras, mais dont les parens sont domiciliés à Montpellier depuis plus de dix ans, a été admis à un précédent concours, c'est encore vrai; mais alors on n'avait pas quelque médiocrité locale à favoriser. L'art est à considérer, on ne le nie pas, l'équité aussi; mais toutes considérations s'effacent devant une vertu dont on veut faire un synonyme à patriotisme, et qui le serait plutôt à chauvinisme : c'est le *Montpelliérisme*. Sa devise est : L'argent de Montpellier ne doit servir qu'aux enfans de Montpellier. Où en serions-nous si, depuis Paris jusqu'à Bouzigues, pareils principes avaient cours ?

— Au dire de gens bien informés, un excellent tableau va passer de la galerie Aguado dans celle de notre Musée, et cela par l'effet d'une nouvelle générosité de M. Collot. Lorsqu'on se rappelle ce qu'a déjà fait pour sa ville natale ce digne citoyen, on est étonné que l'administration ne lui ait pas témoigné sa reconnaissance, en le priant de faire lui-même, et selon son goût nécessairement éclairé, l'emploi de la rente qu'il a constituée en faveur du Musée de Montpellier. Au reste, depuis la mort de M. Fabre, tout le monde réclame cette détermination à l'égard du don de M. Collot; il y a lieu d'espérer qu'en réponse au magnifique et nouveau cadeau qui vient nous surprendre, on lui exprimera cette intention que lui-même fasse l'emploi de la rente qu'il a donnée. Tout le monde comprend la convenance, et on peut dire, d'après ce qui s'est passé depuis quelques années à l'égard du Musée, tout l'avantage de ce moyen de témoigner notre reconnaissance envers M. Collot.

— M. le Ministre de l'Intérieur vient de faire frapper des médailles destinées à être offertes, comme gage de sa reconnaissance, aux membres du Comité des monumens qui se sont le plus distingués par leur zèle et l'utilité de leurs communications. Au nombre des personnes auxquelles est accordée cette honorable distinction, se trouvent deux de nos collaborateurs, MM. Jules Renouvier et Tournai. M. le Ministre, disons-le, a fait là acte de discernement et de bonne justice.

GRAS, *Propriétaire-Gérant*.

Nous avons à annoncer au nom de la *Revue du Midi*, à ses Abonnés du dehors, une nouvelle qui a répandu à Montpellier la désolation dans tous les cœurs. Notre bien cher collègue à la Faculté des lettres, M. Bascou, homme d'un goût littéraire pur et délicat, d'une finesse de critique et d'aperçus fort remarquable, d'un caractère doux et estimable, vient de mourir jeune encore, il y a quelques jours, emportant avec lui, non-seulement les regrets de sa jeune et nombreuse famille, mais encore ceux de ses collègues et de toutes les personnes qui avaient eu le bonheur de l'approcher. M. Siguy, doyen de la Faculté, a prononcé sur sa tombe quelques paroles empreintes d'une émotion et d'une douleur bien senties. M. Bascou meurt laissant

après lui pour souvenir littéraire, la thèse ingénieusement pensée et facilement écrite, qu'il soutint devant la Faculté des lettres de Toulouse, lorsque M. de Salvandy eut l'heureuse idée de le nommer professeur. Ce n'est certes ni le talent, ni la volonté qui firent défaut à notre collègue pour produire davantage : ce fut le temps seul qui lui manqua. Sa place n'en sera pas moins difficile à occuper, car ses auditeurs qu'il savait charmer par une parole facile et exciter au bien par ses idées d'honnête homme, se souviendront long-temps de ses leçons et de ses conseils. Espérons que M. le Ministre de l'Instruction publique donnera à M. Bascou un successeur dont le talent comblera en entier le vide que laisse sa mort dans la Faculté, et contribuera largement, comme faisait le digne collègue que nous avons perdu, à la gloire et à l'éclat de notre jeune institution.

A. JUBINAL.



Tous les articles de la *Revue du Midi* peuvent être reproduits par la Presse quotidienne, à moins de mention contraire qui serait faite pour quelques-uns d'entre eux.

DES DÉCOUVERTES

EN MÉDECINE (1).

I.

MESSIEURS ,

Le reproche d'*immobilité* a été récemment articulé contre Montpellier.

Le reproche de *crédulité* nous est chaque jour jeté à la tête par des Écoles rivales.

Par le premier , on fait de nous autant de fakirs de l'Inde plongés dans une niaise extase.

Par le second , nous sommes offerts au public comme des enfans sans raison , prêts à accueillir les contes d'une sorcière , ou les récits fabuleux de nos nourrices.

Au premier abord , ces deux accusations paraissent contradictoires , et pourtant elles ne le sont guère dans la pensée de ceux qui nous en gratifient ; puisque , crédules pour les erreurs ,

(1) Le remarquable discours qu'on va lire , a été prononcé le 10 avril 1843 , par M. R. d'Amador , professeur de pathologie et de thérapeutique générales à la Faculté de médecine de Montpellier. Nous sommes heureux d'avoir pu obtenir de notre collaborateur et ami , qu'il le publiât dans la *Revue du Midi*. Nos lecteurs nous en sauront gré. C'est un discours qui restera. — Ce brillant morceau d'histoire philosophique de la médecine sera suivi , dans nos prochaines livraisons , de travaux analogues par leur hauteur et par leur gravité , de MM. Lordat , Ribes , Lallemand et Bouisson , tous professeurs de la même Faculté.

(Note du Directeur.)

nous ne restons immobiles (selon leur dire) que pour les vérités réelles et les *découvertes* positives.

Ces deux qualifications, notre École ne les accepte pas, et les mérite encore moins. Les injures ne touchent point à la vérité d'un fait ; elles ne font même que le constater. — Mais, comme ces accusations nous arrivent des lieux où l'on crie perpétuellement au *progrès*, comme elles nous viennent des hommes qui proclament chaque matin leurs grandes *découvertes*, comme elles nous sont adressées par des Écoles qui font et refont chaque dix ans la médecine, et dont l'agitation (qu'il faut se garder de confondre avec l'activité) n'a ni terme ni mesure ; il m'a paru bon d'étudier aujourd'hui avec vous ce grand sujet des *découvertes en médecine*, afin de bien discerner les réelles des apparentes, et de faire voir, pour les découvertes accomplies, de quel côté se sont trouvées l'*immobilité* et la *crédulité* dont on nous accuse, de quel côté on rencontre le *vrai progrès* qu'on nous dénie.

Je ne sais si je me trompe ; mais j'ai cru que ce point d'*histoire médicale*, fécondé par quelques vues, pourrait être utilisé par quelques conséquences.

Malebranche retranchait impitoyablement de ses lectures tout ce qui n'était que historique : il craignait que cette occupation, selon lui, vide et stérile, ne dérobat quelques instans à ses méditations.

Je suis loin de penser comme Malebranche, malgré le profond respect que m'inspire son génie ; et je me trouve plus de penchant pour l'axiome de Plin, qui dit : que l'histoire platt toujours, de quelque manière qu'elle soit écrite. Je confesse que, pour moi, l'histoire est l'institutrice du genre humain, comme dirait Cicéron, et qu'elle devient indispensable en médecine, en proportion de ce que notre science, plus conjecturale qu'une autre, a plus besoin de connaître les fautes du passé pour éviter les écueils semés sur sa route. — Elle me paraît indispensable pour s'assurer si les générations médicales passées n'ont rien à reprocher à celle qui passe ; ou si celle qui passe n'a rien à apprendre, à imiter, ou à éviter de celles qui l'ont précédée.

En un mot, l'histoire me paraît utile pour pardonner, excuser, accuser, ou conseiller son siècle, et pour rendre aux Écoles, comme aux hommes, la justice qui leur est due.

Dans ce que je vais dire sur les *découvertes en médecine*, je ne m'adresserai pas, Messieurs, à tous ceux, qui, une découverte venant à éclore, ont un parti pris. Il est impossible de ramener ces espèces de gens : ils ne peuvent et ne doivent pas se convertir. Seulement à côté d'eux il se rencontre, dans tous les grands débats, un certain nombre d'esprits bien intentionnés, mais séduits et enchaînés, souvent par les plus nobles motifs, sur le terrain, où les attirent avec toute sorte de ruses les partis brouillons. Or, ce sont là les seuls adversaires qu'il soit digne de ramener et honorable de convaincre ; car, si on ne désarme pas la haine injuste, la bonne foi séduite mérite bien qu'on la détrompe. C'est donc à ceux-là seuls que s'adresseront, dans la discussion sérieuse que nous allons ouvrir, les argumens du bon droit, de la raison et de la vérité. — C'est à ceux-là et pour ceux-là seuls, que nous allons développer les caractères à l'aide desquels on pourra très-souvent faire la part des fausses ou des vraies découvertes dans notre science.

Ces caractères, je les réduis à deux ; les voici :

1° La vraie découverte sera le plus souvent, à son apparition, accueillie par le mépris, au lieu d'être reçue par l'enthousiasme.

2° La vraie découverte aura, au premier abord, l'air d'un paradoxe.

PREMIER CARACTÈRE. — *Le premier caractère de la vraie découverte est, disons-nous, d'être le plus souvent niée, méprisée, persécutée à son apparition première.*

Pour arriver à une démonstration péremptoire de ce signe caractéristique, il convient de diviser les *découvertes* médicales en deux classes : celles qui appartiennent à la partie statique de l'homme, et celles qui se rapportent à sa partie dynamique.

En d'autres termes, celles qui touchent à l'élément matériel, toujours le même, et celles qui ont lieu sur la partie mobile et instable de l'organisme. Cette distinction est réelle, et, pour notre but, parfaitement utile; voici pourquoi: c'est que, si les découvertes de la première classe, qui se rapprochent de celles des sciences physiques, qui en ont la constance et la certitude, sont encore, et ont été contestées, nous ne serons plus surpris quand nous verrons les secondes, instables comme la vie, et mobiles comme la sensibilité vitale elle-même, être niées, bafouées et persécutées outre-mesure.

Or, pour la première classe de découvertes, l'histoire est là; son témoignage est irrécusable; et les faits à produire sont presque de notoriété vulgaire.

Qui de vous, par exemple, ne connaît Vesale, depuis surtout qu'une *Iconologie* ingénieuse vous l'a offert avec un magnifique commentaire à cette même place? Qui de vous, aujourd'hui, ignore sa vie, ses travaux, sa gloire, ses découvertes, mais aussi ses malheurs et son infortune?

Vous savez tous que, depuis le xvi^e siècle, il est regardé à bon droit, comme le créateur de l'anatomie humaine, proscrite chez les anciens et dans le moyen-âge, par les préjugés d'une religion mal comprise. — Vous savez tous, qu'il se porta de bonne heure vers cette science, et avec une ardeur qui lui faisant surmonter tous les dégoûts, lui fit aussi affronter tous les périls. On le vit, à Paris, passer des jours entiers au cimetière des Innocens et à la butte de Montfaucon, au milieu des cadavres; et, la nuit, disputer leur proie aux vautours, sur les gibets et les potences, pour profiter des rares occasions qu'il avait de faire des recherches. Vous savez que, professeur successivement à Pavie, à Bologne et à Pise, il fut aussi successivement médecin des deux premiers princes d'Europe au xvi^e siècle; mais que des envieux cherchèrent une occasion de le perdre, et la trouvèrent. On l'accusa, en effet, d'avoir ouvert le corps d'un gentilhomme espagnol encore vivant. L'Inquisition demanda sa mort; et Philippe II obtint difficilement du très-redoutable

Tribunal, que le prétendu coupable paierait ce crime plus qu'imaginaire, par un pèlerinage en Terre-Sainte, sorte d'expiation alors fort en vogue. Vesale fut, à son retour de ce périlleux voyage, jeté par la tempête sur une côte inhospitalière, où il mourut de faim.

L'étonnement se mêle à l'admiration, lorsqu'on pense à tout ce que cet homme voulut ; à tout ce qu'il entreprit, à tout ce qu'il exécuta. Il trouvait dans son génie plus de ressources encore qu'il ne pouvait rencontrer d'obstacles à ses desseins ; et ses ressources étaient aussi promptes et aussi audacieuses, que les obstacles pouvaient être imprévus.

Eh bien ! Messieurs, toutes les belles découvertes de l'auteur ; les graves et nombreuses erreurs qu'il a réfutées, et sur la foi desquelles la science anatomique vivait en paix depuis 15 siècles ; la rare précision qu'il a mise dans la description de ce qu'on connaissait déjà, ou dans la recherche de ce qui restait à connaître ; enfin le talent qu'il a montré pour répandre une science si spéciale et d'un abord si aride ; toutes ces éminentes qualités, tous ces grands et signalés services ont eu pour récompense la persécution la plus noire et la calomnie la plus invraisemblable ; et l'immortel Vesale, qui a été pour la géographie du corps humain, ce qu'a été Colomb pour la géographie du globe, paya d'une mort funeste les dons de son génie et les résultats scientifiques de ses travaux immenses.

C'est à peine, Messieurs, si vous pourriez soutenir la lecture de tout ce que ses ennemis (car ils furent plus que ses adversaires), Jacques Sylvius et Riolan, ont écrit contre l'homme et ses découvertes.

Le premier va jusqu'à affirmer, dans un pamphlet, type de mauvais goût par la forme, comme il l'est par le fond de mauvaise science : « Que tout ce qu'on trouve de bon dans les œuvres de l'illustre anatomiste, peut se renfermer dans une feuille de papier ; le reste ne devant être considéré que comme un grimoire obscur et tout-à-fait inutile. »

Et Jean Riolan, qu'on trouve toujours sur la trace des vé-

rités nouvelles pour leur barrer le passage ; Jean Riolan , à qui son grand savoir ne fera jamais pardonner son horreur pour les découvertes , Jean Riolan n'a-t-il pas avancé qu'il préférerait se tromper avec Galien , que de trouver juste avec Vesale ?

Aussi , suis-je bien surpris en voyant l'illustre Faculté de médecine de Paris placer au bas du beau portrait de Riolan le fils qu'elle possède , ces mots : *Anatomicorum sui sæculi princeps* , c'est-à-dire , qu'elle ait décerné le titre de premier anatomiste , non de son École , mais de son siècle , à l'homme qui nia précisément toutes les découvertes du siècle où il vécut ; qui rejeta et les beaux travaux anatomiques de Vesale , et les ingénieuses recherches physiologiques d'Harvey ; à l'homme qui , ayant vécu à l'époque la plus féconde en grands et nouveaux faits , se donna le triste rôle de les contester tous , et qui , d'un seul trait , mit les xvi^e et xvii^e siècles , siècles créateurs de l'anatomie et de la physiologie , au néant.

Tous les moyens d'expérience exacte ou n'existaient point encore ou naissaient à peine. L'air n'était pas pesé comme on pèse un corps solide , et l'on ignorait complètement le moyen de constater par le baromètre , tous les phénomènes météorologiques ; le thermomètre n'était point inventé.

Sanctorius vint , et son nom a été rendu immortel par la belle série d'expériences sur la *transpiration insensible* , qu'il conçut avec génie et qu'il sut exécuter avec persévérance.

Ce célèbre professeur de l'École de Padoue imagina de comparer aux alimens pris la quantité des excrétions rendues. Il fit plus : il joignit à cette première donnée une grande sagacité , pour observer toutes les variations de la transpiration insensible , fonction importante , qui , bien que soupçonnée par Galien , n'avait point encore une théorie. Sanctorius sut donc apprécier et presque calculer toutes les causes qui font que cette évacuation est augmentée , diminuée , accélérée , retardée ; et même jusqu'à quel point toutes nos sensations si intérieures et si délicates , le bien-être et le mal-être , le sentiment de lour-

deur ou de légèreté , le sommeil ou la veille , la joie ou la tristesse , accroissent cette évacuation ou la retardent. Vous n'aurez pas de peine à le comprendre ; un horizon immense s'ouvrit alors pour l'hygiène , et la pathologie dut en ressentir les conséquences. Peut-on faire un pas dans la science de la santé , sans que celle de la maladie n'en fasse un parallèle ? L'ouvrage de Sanctorius est un véritable traité de la première de ces sciences , et malgré tout ce que Dodart en France , Keil en Angleterre , Gorter en Hollande , et Robinson à Dublin , ont pu ajouter , modifier , retrancher ou perfectionner à l'œuvre de Sanctorius , la gloire de celui-ci n'en reste pas moins intacte ; c'est lui qui en a conçu l'idée , qui a porté le plus de sagacité dans la conception , de patience dans l'exécution de l'œuvre , et à qui revient en somme le vrai mérite de la découverte. Ses successeurs ont pu perfectionner , Sanctorius seul a créé dans cette branche. Or, Messieurs (et c'est ici que je réclame votre bienveillante attention) , Sanctorius n'eut pas plutôt ouvert ce nouvel horizon à l'art , que tous ceux qui purent en ternir la découverte s'occupèrent à le dénigrer. Le reproche d'*innovation* , si puissant auprès des sots ; l'invocation en faveur des usages reçus , moyen si victorieux auprès des esprits myopes ; ce soi-disant respect , cette vénération oisive , stérile , et je dirai presque injurieuse pour l'antiquité , si peu flatteuse pour elle , tout , tout fut mis habilement en œuvre pour anéantir ou amoindrir les travaux d'un homme dont le tort irrémissible avait été de vouloir ajouter quelque chose à ceux des anciens. L'inquisition , chose étrange ! ne s'en mêla point ; mais , un folliculaire , aussi obscur que son nom , imprima contre lui un livre sous le titre de *Statico-mastyx* , le *Fouet de la statique*. Obicius , il va sans dire , eut des partisans ; mais son nom n'est connu aujourd'hui que par celui de Sanctorius , comme la gloire de Fernel nous a conservé le nom de Flesselle , son obscur ennemi ; l'illustration de Descartes celui de Voët , son odieux accusateur ; et la vertu de Socrate , celui d'Anitus.

Mais de tous les grands travaux sur la statique animale , aucun n'a eu ni la grandeur , ni le retentissement de la circulation du sang. Aucun aussi n'a éveillé une opposition si formidable. Elle paraissait pourtant destinée à conquérir tous les suffrages , puisque ce n'est pas par des raisonnemens qu'on la prouve , mais bien en la faisant voir qu'on la démontre ; et que les hommes ajoutent bien plus fermement foi à ceux qui leur disent : *J'ai vu* ; qu'à ceux qui leur disent : *J'ai conclu*. Aidé d'un simple verre grossissant , le premier venu peut voir le sang couler rapidement vers les extrémités d'un poisson , et revenir lentement vers le centre de l'animal , et cela , aussi distinctement qu'on voit de Lyon , le Rhône et la Saône courir dans leurs lits.

Que manque-t-il donc à cette grande et belle idée pour obtenir un assentiment aussi prompt qu'unanime ?.... Que lui manque-t-il ? Ce qui manque à toute vérité quand elle vient au monde : la lutte et le martyre ?

La circulation du sang fut donc niée , niée avec acharnement ; la découverte poursuivie par le ridicule ; son immortel auteur , outragé par l'ignorance ; ses partisans anathématisés par le pédantisme. Cinquante ans après avoir été démontré , ce grand fait , l'orgueil de la physiologie moderne , était encore bafoué par les universités d'Europe ; ces synagogues de la science , qui , au lieu de les protéger , comme dans leur berceau , étouffent si souvent les vérités naissantes.

La Faculté de Paris chargea un de ses membres de la réfuter , et Danyan (que Boileau a rendu si ridicule) , après avoir beaucoup déraisonné , selon sa coutume , conclut savamment qu'Harvey n'était qu'un novateur , et sa découverte qu'un système ridicule. Regrettons , Messieurs , que , deux siècles après , et comme si la raison n'avait point fait un pas , il se trouve encore au sein de ce corps illustre , des professeurs de la race des Danyan , assez oublieux de leur gravité et assez ignorans de la pathologie , pour appeler , dans une séance solennelle , le rire de l'ignorance sur des découvertes du plus haut avenir.

La persécution contre Harvey fut portée si loin , que l'illustre

auteur paraît s'être long-temps refusé, vers la fin de ses jours, à faire paraître son livre sur la Génération, dégoûté des querelles que celui sur la Circulation du sang lui avait suscitées. S'il faut en croire les historiens, on l'appelait par dérision *Circulator*; et il ne fut aux yeux des autres médecins, qu'un disséqueur d'insectes, de crapauds et de grenouilles : les vieux médecins surtout ne crurent pas qu'il leur restât quelque chose à apprendre, puisque, suivant l'expression d'un auteur, ils moururent satisfaits de leur ignorance.

Il serait aussi long qu'inutile de nous appesantir sur ces résistances. Les adversaires d'Harvey furent, un demi-siècle durant, nombreux, actifs, persévérans, souvent inconvenans, parfois grossiers jusqu'à l'injure. Jacques Primerose, Danyan et Riolan en France, Gaspard Hoffmann en Allemagne, Parisanus en Italie, outre Bartholin et Vanderlinden en Danemarck et en Hollande, tentèrent tout pour faire périr la nouvelle vérité qui naissait à peine. Mais leurs attaques, si elles éloignèrent le triomphe, le rendirent en revanche plus éclatant.

L'envie, Messieurs, est une ennemie maladroite, qui, voulant toujours le mal, produit le bien, plus souvent qu'elle ne le pense. Celui qu'elle attaque a peut-être moins que personne le droit de s'en plaindre, puisqu'elle sert le mérite en le persécutant. Son inflexible haine aiguillonne, en effet, l'intelligence, lui révèle ce qui lui manque, met toutes ses forces en action, appelle l'orgueil même au secours du talent, et ajoute un nouvel éclat à la gloire du triomphe.

Mais la gravité de conduite, la dignité du silence et la circonspection de bon goût qu'Harvey tint dans cette longue dispute, portèrent leurs fruits. La vérité se fit jour comme la lumière; et quelques adhésions, riches d'autorité et de force, vinrent propager à toujours la découverte proscrite; car, si elle eut des persécuteurs, elle eut aussi des apôtres, des propagateurs intrépides, intelligens, infatigables.

Werner Rolink, le plus habile de tous les anatomistes allemands de l'époque, se déclara pour la nouvelle doctrine, et la

célébrité dont jouissait cet illustre professeur de l'École de Iena, ne contribua pas peu à répandre la doctrine d'Harvey, en Allemagne.

Descartes, le grand réformateur de la philosophie en France, adopta aussi la découverte, en déclarant qu'on n'en avait jamais fait, en médecine, de plus utile.

Et Fagon, devenu par la suite médecin de Louis XIV, crut qu'on pouvait être bon citoyen, sans adopter aveuglément les erreurs physiologiques de son époque. *Il fit une action d'une audace signalée*, dit le prudent Fontenelle, *et qui ne pouvait être justifiée que par un grand succès. Il osa soutenir la circulation du sang, et les vieux docteurs trouvaient qu'il soutenait avec esprit cet étrange paradoxe.*

A dater de ces grandes adhésions, le bruit des opposans commença peu à peu à baisser, continua de s'éloigner, et finit par s'éteindre, comme un lointain écho qui n'est plus répété que par l'histoire; car c'est ainsi que finissent toujours ces orages que la passion, dans son délire, soulève contre la raison, et dont cette suprême législatrice des hommes sort toujours plus radieuse.

Mais, qu'y a-t-il dans tout cela qui doive nous étonner? L'histoire est là qui nous dit ce qui a été, et nous apprend ainsi ce qui est, sera et doit être. N'est-il pas reçu que les grandes existences doivent avoir la consécration du malheur, et que le Capitole serait incomplet, s'il n'était pas près de la Roche tarpéienne? Cela est peu encourageant pour les grands hommes, et César se serait bien passé d'être assassiné par les conjurés de Brutus, Thémistocles d'avoir eu à subir l'ostracisme; mais la loi de la destinée humaine est là, qui dit que c'est la persécution qui met le sceau à toutes les grandes renommées, à tous les grands hommes, comme à tous les grands principes.

Oui, sans doute, toute vérité nouvelle doit avoir en sa mission du bien qu'elle apporte, un écueil d'épreuve et la semence jetée sur le monde ne doit point les frimas s'appréter à l'étouffer. Une id

découverte, ne peuvent naître à la lumière, sans que les passions les plus odieuses s'emparent de l'idée pour la travestir, des hommes qui la personnifient pour les persécuter, des faits qui la proclament pour les nier. Il y a plus, c'est que, avant de triompher, il faut à toute idée nouvelle traverser l'épreuve de la moquerie, et subir celle du ridicule, cette première torture de toute vérité. Et pourquoi nous en étonner ? De quel droit voudrions-nous conquérir le vrai sans fatigue, quand le bien ne s'obtient jamais que par la lutte ? Le vrai, quelle que soit sa nature, religieuse, morale ou scientifique, n'aurait aucun charme, s'il devait être obtenu sans danger et conquis sans obstacle. Mais heureusement que le génie ne se laisse pas enchaîner par ces misères. L'homme de génie est comme Gulliver au milieu des Lilliputiens, qui l'enchaînent pendant son sommeil ; les plus simples efforts lui suffisent pour briser ces liens fragiles, que les nains prenaient pour des cables.

Or, Messieurs, si des découvertes fixes, stables, permanentes, les mêmes toujours, les mêmes partout, qui sont presque en totalité des découvertes anatomiques, n'ont pu germer sans l'épreuve de la contradiction et le déchirement de la lutte ; que devons-nous penser de ces autres découvertes que je puis nommer *dynamiques*, puisqu'elles s'exercent sur ce que la vie a de plus élevé à la fois et de plus mobile ; découvertes qui ne sont jamais reproduites à point nommé, dont la constatation ne peut se faire par un acte notarié en bonne forme, qui sont et paraissent aujourd'hui, ne sont plus absolument les mêmes demain, et dont mille et une des conditions mobiles de l'existence vitale changent l'apparition, modifient l'aspect, troublent la réalité ; pour lesquelles il faut joindre à la pénétration du jugement la souplesse de la raison, et à l'intelligence qui conçoit, l'imagination qui crée ; sans qu'on puisse prédire, comme pour l'apparition d'une comète ou d'une éclipse, qu'elles seront, quand elles seront, ni à quelle date certaine elles se révéleront à l'observateur attentif ?

Aussi, la gloire que procurent les découvertes *dynamiques* est infiniment moins bruyante que celle des autres genres. Comparez, en effet, la popularité des noms d'Harvey, de Vesale, de Morgagni, de Haller, de Bichat, à celle des hommes qui se sont exercés dans les découvertes si délicates du dynamisme. Pas un de ces génies qui jouisse encore à cette heure du degré de gloire que ses travaux lui assignent ! Un préjugé de plomb pèse sur leurs noms, et les étiquettes dédaigneuses mises par la prévention se voient encore sur leurs visages. — Paracelse est regardé comme un fou par la foule ; Vanhelmont, comme un enthousiaste ; Sthal, comme un rêveur chagrin et solitaire ; Barthéz, comme un métaphysicien inintelligible ; Bordeu, comme un bel esprit ; Jenner, comme un paysan crédule du Devonshire, et Mesmer, à tout prendre, comme un charlatan ou un sorcier digne d'être livré à la risée publique.

Et nous devons nous consoler, Messieurs, de cette cruelle destinée faite à la vérité dans ce monde, et surtout à la vérité médicale, la plus difficile et la plus délicate entre toutes, quand nous voyons cette même loi présider aux découvertes des arts les moins sujets à contestation ni dispute.

Que de préjugés n'a pas eus à vaincre la découverte de Franklin, les paratonnerres ! Et, encore de nos jours, que d'opposition aveugle à cet admirable défenseur de nos vies contre la foudre !

A Strasbourg, où on vient d'élever jusqu'aux nues l'auteur de l'imprimerie ; à Strasbourg, qui a fêté ce nom, à l'égal des nations anciennes pour les demi-dieux et les héros mythologiques, et qui, avec Harlem et Mayence, se dispute à ce jour, et l'honneur de l'homme, et l'honneur de la découverte ; eh bien ! à Strasbourg, Guttemberg ne trouva d'abord que froideur et indifférence ! Les uns disaient : A quoi bon ? Les autres, par cela seul qu'il faisait autrement qu'on avait fait, suspectaient jusqu'à sa moralité. La plupart, enfin, mirent en doute sa religion, et, lui croyant des rapports avec le diable, se signaient à son approche. — La ville, folle aujourd'hui de Guttemberg, demeura alors immobile devant son entreprise, indifférente de-

vant ses nécessités ; et il put concevoir presque un regret de sa découverte , et se dire à lui-même ces tristes et mélancoliques paroles du plus beau génie de l'Espagne , Cervantès : *On me comprendra peut-être , mais après ma mort.*

Un grand poète a pu donc écrire , avec raison , une véritable Ode que vous savez tous par cœur , et que son à-propos m'enhardit à vous citer :

Vieux soldats de plomb que nous sommes ,
Au cordeau nous alignant tous ,
Si des rangs sortent quelques hommes ,
Tous nous crions : A bas les fous !
On les persécute , on les tue ;
Sauf , après un lent examen ,
A leur dresser une statue ,
Pour la gloire du genre humain.

Combien de temps une pensée ,
Vierge obscure , attend son époux !
Les sots la traitent d'insensée ,
Le sage lui dit : Cachez-vous.
Mais , la rencontrant loin du monde ,
Un fou qui croit au lendemain ,
L'épouse ; elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain.

Qui découvrit un nouveau monde ?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la Croix que son sang inonde ,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
Si demain , oubliant d'éclorre
Le jour manquait , eh bien ! demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

II.

SECOND CARACTÈRE DES DÉCOUVERTES. — *D'avoir, le plus souvent, l'air d'un paradoxe.*

Vous serez peut-être étonnés, Messieurs, d'entendre l'énoncé de ce second caractère. — Annoncer qu'une découverte, pour être vraie, doit avoir l'air d'un *paradoxe*, risquerait de paraitre aussi un paradoxe, si je n'avais hâte de donner à ce mot la valeur qu'il doit avoir dans le langage.

Or, paradoxe, pour l'Académie Française, est la *proposition contraire à l'opinion commune*.

Le paradoxe n'est donc pas une proposition contraire à la *vérité*, mais à l'*opinion*; ce qui est bien différent.

Et voilà comment toute vérité nouvelle est et parait à son début un *paradoxe*. C'est qu'elle se trouve en opposition naturelle avec l'ancienne opinion qu'elle remplace, et à laquelle elle se substitue.

Quel *paradoxe* plus incroyable que le mouvement permanent de la terre? Qui de nous peut raisonnablement se croire tourner sans cesse, quand nos yeux et notre sens commun crient hautement le contraire?

Aussi, cette nouvelle vérité fut-elle décriée à son apparition, comme contraire au bon sens, opposée à la raison, et en flagrant délit de contradiction avec les Écritures.

Pourquoi cela?

Parce que la croyance ancienne en possession de l'opinion, enseignait le contraire.

Quel plus insoutenable paradoxe, que de croire que la lumière pourrait d'elle-même faire instantanément un portrait, et remplacer ainsi la main d'un artiste? La découverte de la *circulation* fut considérée comme un paradoxe; vous l'avez vu.

Et, cependant, le *daguératype* a rendu, de nos jours même, le

paradoxe une vérité incontestable. Et, cependant, *Rosa et Kuntz*, qui, ont voulu s'élever de nouveau contre la circulation, ont été considérés comme des hommes à paradoxes.

Le paradoxe va donc, comme le dit très-bien l'Académie Française, contre l'opinion commune; elle a bien soin de ne pas dire la *vérité*: auquel cas, le paradoxe ne mériterait plus que le nom d'erreur absurde.

Faut-il dire, pour cela, que tout *paradoxe* est une *vérité*? Non sans doute, pas plus qu'on ne peut dire *erreur*, toute opinion commune. Rousseau a soutenu de brillans paradoxes, qui n'ont jamais cessé d'être des erreurs, et les vérités communes qu'il voulait contredire sont et seront toujours des vérités; mais, si tout paradoxe n'est pas une vérité, toute vérité nouvelle a l'air d'un paradoxe; c'est là notre thèse.

Une proposition, un fait, une découverte peuvent donc être invraisemblables, et cependant vrais; paradoxales, et pourtant réelles; difficiles à concevoir, et très-possibles.

Un grand homme, que les lettres, la philosophie et les mathématiques réclament à l'envi, lumière brillante et pure du XVIII^e siècle, a présenté sous un point de vue piquant à la fois et profond, le principe que j'expose. Voici comment il s'exprime dans un de ses meilleurs livres :

« Je vais citer (dit d'Alembert) quelques-uns des raisonnemens par lesquels les philosophes prétendent décider qu'un fait est *impossible*, prescrire des bornes à la nature, et lui dire comme Dieu à la mer : *Tu iras jusqu'ici, et tu n'avanceras pas plus loin.*

» *Question.* — On demande s'il est possible qu'un pepin de fruit mis en terre, produise au bout d'un certain nombre d'années, un arbre du même genre que celui dont le fruit a été tiré.

» *Réponse.* — Il est évident que cela est impossible. Comment le moins peut-il produire le plus? A moins qu'on ne veuille donner le démenti à l'axiome : que le tout est plus grand que sa partie.

» *Autre question.* — Est-il possible qu'une certaine liqueur,

lancée par un animal dans le corps de sa femelle , produise un animal de même espèce ?

» *Réponse.* — Quelle absurdité ! et quel rapport peut-il y avoir entre cette liqueur brute , et un être pensant et sentant ? On ne donne point ce qu'on n'a point. Ceux qui font cette question sont au moins suspects de matérialisme ; mais , heureusement , l'absurdité de leur hypothèse empêche qu'elle soit dangereuse !

» *Troisième question.* — On prétend avoir trouvé le secret d'une petite poudre , qui a cette propriété , que , quand il tombe une étincelle dessus , cette poudre éclate avec grand bruit , et peut , quoique en petite quantité , renverser dans son explosion des édifices considérables. — On demande si la chose est possible.

» *Réponse.* — Cela est impossible par tous les principes de la mécanique. Pour qu'une petite masse en renverse une grande , il faut au moins que cette petite masse soit douée d'une vitesse énorme. Et , comment une étincelle peut-elle communiquer une si grande vitesse à un amas de grains de poudre en repos ? Il faut donc encore renvoyer ce prétendu *fait* au catalogue des fables.

» Cela est fort bien raisonné ; mais cette poudre existe , cependant , au grand détriment de l'espèce humaine. »

Or , Messieurs , à l'exemple de d'Alembert , il nous serait aisé de rassembler une foule de faits de l'ordre physiologique , pathologique et thérapeutique , impossibles en apparence , en réalité incontestables ; faits incontestés à l'heure ou j'écris , et qui ont été contestés pendant des siècles ; découvertes , combattues à leur apparition , avec des argumens semblables à ceux par lesquels on nie qu'un arbre sorte d'un pépin , un animal d'un liquide ; faits , en un mot , qui seraient le pendant de ceux de d'Alembert , que je citais tout à l'heure ; car , nous pourrions aussi dire à notre tour :

Question. — On demande si une poudre , inconnue aux savans d'Europe , et découverte par des sauvages , peut posséder la vertu de guérir , mieux que tout autre spécifique , la fièvre intermittente ?

Réponse. — Il est évident que la supposition de cette vertu est une absurdité ; car , on n'aperçoit nul rapport entre le mal et le remède. Comment, d'ailleurs, croire que de pauvres sauvages puissent trouver ce que de peuples policés ignorent ?

Autre question. — On demande si , pour se préserver d'une maladie, il peut être utile à l'art de la donner , avec des modifications telles qu'elle puisse , de nuisible , devenir salutaire ?

Réponse. — Il est évident que cela est inadmissible. Comment vouloir remédier au mal , en le donnant ? Et l'absurdité de cette pratique ne peut être égalée que par son immoralité ! Car , il sera toujours défendu de donner une maladie , pour se préserver d'une autre maladie.

Troisième question. — On demande si la maladie d'un animal peut préserver l'espèce humaine d'une autre maladie qui lui soit analogue ?

Réponse. — Il est clair qu'une pareille méthode doit ajouter au mal au lieu de l'éteindre , et que la maladie des bêtes , ajoutée à celle des hommes , produira un effet désastreux , dont les conséquences sont incalculables.

Quatrième question. — On demande s'il est possible qu'un atome de virus vaccin préserve de la petite-vérole ; tandis qu'une grande quantité de virus ne produira pas le même effet préservatif ?

Réponse. — Le moins ne pouvant jamais donner le plus , il est évident qu'un atome de virus ne fera pas ce que ferait la grande masse , ou que la grande masse fera au moins ce que fait la petite.

Cinquième et dernière question. — On demande enfin si , faisant vomir avec deux grains d'émétique , on ne ferait pas plus sûrement vomir avec vingt ?

Réponse. — La chose est et doit être ; car , de même que vingt hommes ont plus de force que deux , vingt grains d'émétique doivent en avoir plus que quatre.

Tous ces raisonnemens seraient fort beaux, Messieurs ; mais, par bonheur pour l'espèce humaine , la poudre des sauvages

existe ; elle s'appelle le *quinquina*. La maladie artificielle, qui préserve de la maladie naturelle, existe encore ; c'est l'*inoculation*. La maladie des brutes, qui garantit d'une affreuse infirmité l'espèce humaine, est aujourd'hui un fait vulgaire ; il se nomme la *vaccine*. Il est plus que vulgaire, ce fait ; il est obligatoire par-devant la loi, à l'instar d'un extrait de naissance ou d'un certificat de bonnes vie et mœurs.

Par malheur pour le raisonnement, mais par bonheur pour la raison, un atome de vaccine préserve de la variole, et des masses de virus deviennent nuisibles. Et quand vingt grains d'émétique empêchent le vomissement, deux grains ont la puissance de le produire.

Et tous ces paradoxes ont eu leurs luttes à soutenir, leurs droits à revendiquer, leurs lettres de naturalisation à gagner. A leur apparition, le préjugé les a poursuivis des faux raisonnemens que vous venez d'entendre ; l'ignorance présomptueuse les a traités de paradoxe, et la haine, cachée sous les plis du sophisme, s'est attachée à leur poursuite.

Le *quinquina*, par exemple, est resté près de cent ans à se faire agréer. — Porté d'Amérique en Espagne, en 1638, nous étions en plein xviii^e siècle, que Sthal et Boërhaave, ces deux princes de la médecine, hésitaient à lui donner droit de bourgeoisie ; et Baglivi, au fond de l'Italie, se donnait des peines infinies pour réclamer en faveur du célèbre spécifique. Le même Denyan, dont j'ai déjà parlé, soutenait, soixante ans après la découverte (le 3 septembre 1683), une thèse contre la précieuse écorce, et la conclusion de cette thèse est que le *quinquina* est *détestable dans les fièvres intermittentes* ; et Pérault renchérit sur la même sottise, le 24 janvier 1684, et un nommé Mauvilain, le 9 mars suivant.

Guy-Patin l'abhorre autant que les Jésuites ; et, pour lui, ce n'est pas peu de chose. A l'entendre, il n'a guéri personne, et il n'en est question nulle part. *Barbarus ipse jacet, sine vero nomine cortex*.

Mais Guy-Patin fut aussi malheureux prophète ici, que pour

l'émétique, qu'il confondait, dans son animosité, avec le quinquina et les Jésuites; aussi malheureux prophète que madame de Sévigné, soutenant, à la même époque, qu'on ne prendrait pas de café, et qu'on ne lirait plus, dans trente ans, les pièces de Racine.

Au rapport de cette femme célèbre, le fameux cardinal de Retz mourut d'une fièvre pernicieuse, dans laquelle les médecins prodiguèrent la saignée et refusèrent obstinément le quinquina, Talbot, le seul qui, à Paris, sût alors en faire un judicieux emploi, n'ayant été appelé qu'à l'agonie.

Woulonne, nom cher à la Faculté de Montpellier, en parlant de la découverte du quinquina, a pu donc écrire ces remarquables paroles :

« Cette écorce, que la *promptitude* même et l'*infaillibilité* de son action ont rendue si long-temps suspecte, est enfin venue à bout de triompher des reproches multipliés sous lesquels l'accablèrent, presque en même temps, l'ignorance, le préjugé, l'orgueil des sectes, la haine des partis, et peut-être des passions plus basses, la jalousie personnelle, la cupidité et la mauvaise foi. L'exemple de tous les jours et de tous les lieux, nous ferait presque douter aujourd'hui qu'un remède si évidemment, si universellement salutaire, ait pu être si vivement combattu. »

Ainsi, par une conséquence de son efficacité, la découverte est exclue par la même raison qui devait la faire adopter.

Pareille chose est arrivée lors de l'introduction des remèdes chimiques dans la pratique de la médecine. A la Faculté de Paris, et au commencement du ^{xvii}^e siècle, il était *expressément* défendu d'insérer dans les thèses des opinions favorables à ces remèdes.

Il serait trop long de vous raconter toutes les contradictions qu'éprouva l'antimoine, et les procès qu'il occasiona sous le le décanat de Guy-Patin. Qu'il vous suffise de savoir qu'on ne pouvait pas seulement prononcer dans les Écoles le nom redouté de ce minéral, que de suite on ne fût tancé par le doyen

trop prévenu , et que la Faculté voulant le faire proscrire comme un poison , employa avec succès , non la balance de Thémis , mais son glaive ; si bien qu'à un siècle de distance , il y eut deux arrêts contradictoires du Parlement , l'un pour le défendre , l'autre pour l'autoriser.

L'inoculation , cette pratique salubre , qui n'aurait dû avoir que des partisans , si les conquêtes de la vérité sur l'erreur n'étaient pas le fruit d'une révolution lente et presque séculaire ; l'inoculation , à l'aide de laquelle le médecin dirige la cause du mal , comme le physicien écarte et maîtrise à son gré la foudre qui gronde sur nos têtes ; l'inoculation a rempli un siècle entier de ses débats.

Les discussions , disputes , délibérations des Facultés de médecine et de théologie , ainsi que l'intervention du Parlement dans cette grande affaire , ont retenti pendant tout le XVIII^e siècle ; et il n'a fallu rien moins que le concours des grands écrivains , joint à l'exemple des plus grands princes , pour entraîner les masses , déraciner le préjugé , et assurer le triomphe de la vérité contre le sophisme. Voltaire , d'Alembert , La Condamine , parmi les philosophes ; Bordeu , Gatty , Tissot , parmi les médecins , dans des écrits lumineux ont noblement défendu la vérité proscrire ; et les maisons régnautes de France et d'Angleterre , soumettant , les premières , à cette innovation les héritiers de leurs noms , ont noblement concouru à faire triompher la vérité sur l'aveugle routine.

A l'occasion de toutes ces découvertes , l'opinion régnaute a jeté un cri d'alarme ; mais l'expérience a , peu à peu et graduellement , converti ce cri en chant de triomphe. Ce qu'on nomme si abusivement le *sens commun* , et qu'il faut se garder de confondre avec le bon sens , s'est insurgé d'abord contre le *paradoxe* ; car , le *sens commun* , conservateur de sa nature , tient avant tout à ce qui est , et respecte , soit prudence , soit intérêt , les opinions acquises. Mais le prétendu *sens commun* , grâce au

temps, se refait avec l'expérience, par l'expérience et sur l'expérience; et le paradoxe de la veille, devenu vérité du lendemain, la vieille opinion prend la place du paradoxe. — Une découverte venant à éclore, ne soyons donc jamais inquiets du sens commun, Messieurs; le sens commun s'arrange, se refait, se métamorphose; mais, ce qui ne s'arrange pas, ne se transforme point et ne se refait guère; ce qui est invariable, inflexible et irréductible, ce sont les faits, en d'autres mots l'*expérience*. Soyons donc, en toute chose, d'accord avec l'expérience; le prétendu sens commun se convertira peu à peu en bon sens, et s'arrangera ensuite. Le *sens commun* commença aussi par nier les antipodes, et puis il les admit. Un célèbre astronome fut condamné en son nom, comme le pape Zacharie avait condamné, quelques siècles auparavant, un évêque, pour n'avoir pas pensé ainsi que saint Augustin sur les antipodes, et pour avoir deviné leur existence, six cents ans avant que Christophe Colomb les découvrit. C'est au nom du prétendu sens commun, que l'équipage de l'intrépide navigateur se révolta si souvent contre son entreprise; mais, le sens commun de l'équipage fut refait, le jour que Colomb eut touché le Nouveau-Monde.

Je l'ai dit ailleurs, et je demande à le répéter ici, Messieurs: sans les mépriser, méfions-nous un peu de ce qu'on nomme *opinion vulgaire*, *majorité*, *sens commun*, puisque, sous ces diverses appellations, l'erreur a donné raison, pendant des siècles, à Ptolémée contre Copernic; aux inquisiteurs de Rome, contre Galilée; aux tourbillons de Descartes, contre l'attraction Newtonienne. C'est en leur nom qu'ont été défendues toutes les erreurs en médecine. Elles ont prêté main-forte à toutes les iniquités et à tous les abus du pouvoir, et elles n'ont fait faute à aucun des préjugés qui ont obscurci la raison, ou altéré le sens moral des peuples. Sens commun n'est donc pas toujours synonyme de vérité, ni le mot paradoxe d'impossible et d'absurde.

A Montpellier, nous ne trouvons de réellement *impossible* que les propositions contradictoires, et nous faisons grand cas des

propositions contraires , qui sont très - nombreuses dans notre science. Nous voulons , à Montpellier , et nous ne croyons pas être exigeans , que , pour juger de la réalité d'un fait , on vérifie le fait en lui-même , au lieu de le rejeter d'après une impossibilité apparente. Qu'on ne dise pas d'une chose qui blesse les opinions communes , elle est absurde ; mais , tout au plus , elle n'est pas prouvée. Nous tenons pour certain que , repousser les *innovations* sous prétexte d'*impossibilité* , c'est juger ce qu'on ne sait pas , par ce qu'on sait ; quand , au contraire , il faudrait soumettre ce qu'on sait à ce qu'on découvre : car , ce qu'on sait ne sera jamais l'équivalent de ce qu'on ignore. Les anciens géographes avaient ainsi raisonné , et ils avaient eu soin de placer les colonnes d'Hercule , c'est-à-dire les limites du monde , aux limites extrêmes de leurs connaissances. Mais , les colonnes d'Hercule , si elles témoignent aujourd'hui des limites de la raison , ne témoignent plus des limites du globe.

Et , c'est cette impossibilité de déclarer un fait médical *impossible* , qui a rendu tous les actes d'autorité en cette matière essentiellement fautifs et radicalement impuissans. De quel droit , en effet , dans les sciences , dans celles surtout dont on ne connaît à peine que l'écorce , apporterait-on un *veto* à toute observation , à toute expérience , à toute découverte qui ne serait pas officiellement patentée dans des livres venus de certains lieux , ou qui ne relèverait pas des programmes officiels d'une École , laquelle s'arrogerait le monopole de l'initiation ? De quel droit , à l'avenir , nous serait-il interdit de découvrir , ailleurs que dans l'art de couper des muscles , des tendons et des aponévroses ? De quel droit , dans la science la plus difficile à la fois et la plus délicate , viendrait-on ordonner de croire ou de rejeter , d'admettre ou de combattre telle ou telle *découverte* , et cela au nom d'un concile médical tenu par des adversaires ? Et , une fois entré dans cette voie , pourquoi n'élèverait-on pas ces interdictions jusqu'à la dignité du cas de conscience et du problème théologique ? Et ce sont ceux-là même qui nous accusent d'*immobilité* , qui prendraient envers nous l'initiative de la contrainte ! Et , munis d'une

arme à deux tranchans, ils auraient toujours raison contre Montpellier leur adversaire ! C'est bien alors que nous pourrions dire comme le Pasquin de la place du Vatican , dans la fameuse affaire du Quiétisme :

« Si nous parlons, les *galères* ; si nous écrivons, le *gibet* ; si nous nous tenons en repos, le *Saint-Office*. Que faire donc ? »

Ainsi de notre École : si elle marche, elle est *hérétique* ; si elle fait une halte, elle est *immobile*. Si, par malheur, elle suit les errements d'une autre, *elle n'est qu'une pâle et insignifiante copie de l'École de la capitale*, ainsi qu'on le lui a reproché en plein conseil. Que faire donc, dirons-nous avec Pasquin ? Et quel est le motif, à notre égard, de cette conduite ? Peut-être, à bien chercher, en trouverions-nous un qui serait loin d'offenser notre amour propre. Pour ma part, Messieurs, je suis convaincu que c'est le même que le célèbre ministre Colbert signalait à son fils, homme de beaucoup de talent, quand il lui disait, en parlant de Louis XIV : « *Sois sûr, mon fils, d'être déshérité, si jamais le roi vient à se douter qu'il a moins d'esprit que toi.* »

Et pourtant, Messieurs, le sort des découvertes est assuré, et la raison finit, tôt ou tard, par faire toute seule ce que l'autorité ne peut jamais faire. De toutes les condamnations prononcées contre Luther, celle de la Sorbonne fut la plus remarquable par sa violence. « On devait (disait-elle), plutôt employer les flammes que le raisonnement, contre l'arrogance de ce sectaire. » Et, depuis ce manifeste, le bûcher fut toujours la dernière raison de la Sorbonne. Mais cela n'empêcha pas les écrits du luthéranisme de se répandre dans tout le royaume, et l'esprit de la réforme de s'introduire même dans les Écoles. Leçon aussi importante qu'inutile pour ceux qui ont le pouvoir en main, de ne pas en user vainement, pour dire à la raison ce qu'elle doit croire ou rejeter, et de lui laisser à elle-même le soin de ses propres affaires !

Il sera toujours malaisé pour une autorité, quelle qu'elle puisse être, de vouloir, d'elle-même, faire le partage des erreurs

et des vérités dans les sciences , et de remuer , à tout propos , le vase où nagent pêle-mêle les unes et les autres ; ce n'est , au contraire , qu'en les abandonnant à leur propre poids et à leur pesanteur , si je puis dire spécifique , que la précipitation peut avoir lieu , et que les erreurs , comme un *caput mortuum* , venant se poser au fond , laisseront aux vérités la région supérieure , d'où elles se répandront dans l'atmosphère.

L'histoire dit encore , qu'avec l'insuccès l'autorité n'a jamais recueilli , dans ces sortes d'interventions , que du ridicule.

Écoutez , Messieurs , le prince des satiriques.

J'ai besoin de vous lire textuellement ce qu'il écrivait au siècle de la circulation et du quinquina ; car l'*arrêt burlesque* de Boileau n'a fait que stigmatiser , d'une manière aussi gaie que spirituelle , les arrêts sérieux du Parlement et des Facultés , contre les découvertes de l'époque.

« ARRÊT donné en la grande chambre du Parnasse , en faveur des maîtres-ès-arts , médecins et professeurs de l'université de Stagire , au pays des Chimères , pour le maintien de la doctrine d'Aristote.

» Vu par la Cour , la requête présentée par les régens , mattres-ès-arts , docteurs et professeurs de l'Université , tant en leur nom , que comme tuteurs et défenseurs de mattre Aristote , ancien professeur royal en grec dans le collège du Lycée , et précepteur du feu roi , de querelleuse mémoire , Alexandre dit le Grand , acquéreur de l'Asie , Europe , Afrique et autres lieux ; contenant que , depuis quelques années , une inconnue , nommée la Raison , aurait entrepris d'entrer par force dans les Écoles , et pour cet effet , à l'aide de certains quidams factieux , prenant les surnoms de Gassendistes , Cartésiens , Malebranchistes , gens sans aveu , se serait mise en état d'en expulser ledit Aristote , ancien et paisible possesseur desdites Écoles , contre lequel , elle et ses consorts auraient déjà publié plusieurs livres , traités , dissertations et raisonnemens diffamatoires , voulant assujettir ledit Aristote à subir devant elle l'examen de sa doctrine , ce

qui serait directement opposé aux lois, us et coutumes de ladite Université, où ledit Aristote aurait toujours été reconnu pour juge sans appel et non comptable de ses opinions ; que même, sans l'aveu d'icelui, ladite Raison aurait changé et innové plusieurs choses en et au dedans de la nature, ayant ôté au cœur la prérogative d'être le principe des nerfs, laquelle elle aurait cédée et accordée au cerveau. Et ensuite, par une procédure, nulle de toute nullité, aurait attribué au cœur la charge de recevoir le *chyle*, appartenant ci-devant au foie ; comme aussi de faire voiturier le sang par tout le corps, avec plein pouvoir audit sang d'y vaguer, errer et circuler impunément par les veines et artères, n'ayant autre droit ni titre pour faire lesdites vexations, que la seule expérience, dont le témoignage n'a jamais été admis dans lesdites Écoles. — Plus, par un attentat et voie de fait énorme contre la Faculté de médecine, se serait ingérée de guérir, et aurait réellement et de fait guéri quantité de fièvres intermittentes, comme tierces, doubles-tierces, quarts, triples-quarts et même continues ; avec vin pur, poudre et écorce de quinquina et autres drogues inconnues audit Aristote et à Hippocrate, son devancier, et ce, sans saignée, purgation, ni évacuation précédentes ; ce qui est non-seulement irrégulier, mais tortionnaire et abusif, ladite Raison n'ayant jamais été admise ni agrégée au corps de ladite Faculté, et ne pouvant, par conséquent, consulter avec les professeurs d'icelle, ni être consultée par eux, comme elle ne l'a, en effet, jamais été ; non-obstant quoi, et malgré les plaintes et oppositions réitérées des sieurs Blondel, Courtois et Denyan (professeurs de Paris qui étaient contre le quinquina et la circulation), et autres défenseurs de la bonne doctrine, elle n'aurait pas laissé de se servir toujours desdites drogues, ayant eu la hardiesse de les employer sur les médecins même de ladite Faculté, dont plusieurs, au grand scandale des règles, ont été guéris par lesdits remèdes ; ce qui est d'un exemple très-dangereux, et ne peut avoir été fait que par mauvaises voies, sacrilèges et pactes avec le Diable.

» Vu les libelles intitulés : *Traité du quinquina*, et autres pièces

attachées à ladite requête, signée Chicaneau, procureur de ladite Université; Oui le rapport du Conseiller commis; tout considéré :

La Cour, ayant égard à ladite requête, a maintenu et gardé, maintient et garde ledit Aristote en la pleine et paisible possession et jouissance desdites Écoles; ordonne qu'il sera toujours suivi et enseigné par les régens, docteurs, mattres-ès-arts et professeurs de ladite Université, sans que, pour ce, ils soient obligés de le lire, ni de savoir sa langue et ses sentimens, et sur le fond de sa doctrine, les renvoie à leurs cahiers. Enjoint au cœur de continuer à être le principe des nerfs, et à toutes personnes, de quelque condition et profession qu'elles soient, de le croire tel, nonobstant toute expérience à ce contraire; ordonne pareillement au *chyle* d'aller droit au foie sans plus passer par le cœur, et [au foie de le recevoir; fait défense au sang d'être plus vagabond, errer ni circuler dans le corps, sous peine d'être entièrement livré et abandonné à la Faculté de médecine. Défend à la Raison et à ses adhérens de plus s'ingérer à l'avenir de guérir les fièvres tierces, doubles-tierces, quartes, triples-quartes, ni continues, par mauvais moyens et voie de sortilèges, comme vin pur, poudre, écorce de quinquina et autres drogues non approuvées ni connues des anciens; et en cas de guérisons irrégulières par icelles drogues, permet aux médecins de ladite Faculté, de rendre, selon leur méthode ordinaire, la fièvre aux malades, avec casse, séné, sirops, juleps et autres remèdes propres à ce; et de remettre lesdits malades en tel et semblable état qu'ils étaient auparavant, pour être ensuite traités selon les règles, et, s'ils n'en rechappent, conduits au moins à l'autre monde suffisamment purgés et évacués. A donné acte aux sieurs Blondel, Courtois et Denyan de leur opposition au bon sens. Et afin qu'à l'avenir il n'y soit contrevenu, a banni à perpétuité la Raison des Écoles de ladite Université; lui fait défense d'y entrer, troubler ni inquiéter ledit Aristote en la possession et jouissance d'icelles, à peine d'être déclaré janséniste et ami des nouveautés. Et, à cet effet, sera le présent arrêt lu et publié

aux Mathurins de Stagire , à la première assemblée qui sera faite pour la procession du recteur , et affiché aux portes de tous les collèges du Parnasse , et partout où besoin sera.

» Fait ce 38^e jour d'août onze mil six cent soixante et quinze.

» Collationné avec paraphe. »

Et c'est ainsi , Messieurs , que l'abus de l'autorité a si souvent forcé la raison au silence , et que peu s'en est fallu qu'au nom de l'autorité , on ne défendit au genre humain de penser.

III.

Arrivés à ce point , demandons-nous avec candeur , Messieurs : Sommes-nous , avons-nous été jusqu'ici « stationnaires , crédules , immobiles ? »

A l'École de Montpellier , la réponse est facile : elle défie hardiment ses ennemis de citer une seule grande découverte qu'elle ait proscrite ou dont l'adoption tardive ait coûté à son amour propre.

Ce n'est pas la Faculté de Montpellier qui a des décrets à effacer contre la *saignée* , le *quinquina* , la *circulation* , l'*antimoine* , l'*inoculation* , le *mesmérisme* , et , fort heureusement pour sa gloire , le modèle de l'arrêt burlesque n'a pu être pris dans ses registres. Elle n'a jamais compté dans son sein des Riolan , des Guy-Patin , des Denyan et autres , famille d'hydrophobes , acharnés contre ce qui , de près ou de loin , sentait la découverte. Mais , en compensation , elle a à offrir à la reconnaissance publique , des professeurs , martyrs de la plus grande découverte des temps modernes ; je veux parler de l'introduction des remèdes chimiques.

Vous ne l'ignorez pas , les persécutions dont Renaudot , médecin de Montpellier au xvii^e siècle , fut l'objet de la part de la Faculté de Paris , eurent pour motif les opinions de ce médecin sur l'emploi de ces nouveaux instrumens de guérison , et la haute protection dont le cardinal de Richelieu honora le fameux méde-

cin de Montpellier, ne fut pas de trop pour le soustraire à la haine de Jean Riolan et de ses sectaires.

Turquet de Mayerne, professeur de notre École, a été également redevable à la part qu'il prit dans la grande discussion sur les préparations chimiques et à l'habileté avec laquelle il les maniait, d'une renommée qui le conduisit à être successivement premier médecin du roi Jacques d'Angleterre et de Charles I^{er}, son fils. Et la plus grande illustration médicale de notre Faculté au xvii^e siècle, Lazare Rivière, doit à ses sympathies pour les nouveaux remèdes, une bonne partie de son lustre, le grand Haller n'ayant pas hésité à lui en faire un titre de gloire (1).

Ces nobles esprits de la Faculté de Montpellier surent apprécier avec justesse la vérité naissante, surent la défendre avec courage et s'immoler presque à son service. Mais, un beau jour dans leur vie paya largement toutes les tribulations qu'ils avaient traversées. Ce jour-là fut celui où ils eurent conquis définitivement à leur idée, le droit de compter parmi les découvertes. Pour mériter la même destinée, n'hésitons pas, Messieurs, à demander au Ciel, s'il se trouve sous nos pas quelque grande idée proscrite, n'hésitons pas à lui demander une vie entière de calomnies, et, s'il le fallait, de persécutions injustes !

Sachons donc suivre les traces de nos ancêtres, et tâchons, s'il se peut, d'accroître, au lieu de laisser chômer, les belles traditions de science et de conduite qu'ils nous ont transmises sur cette terre classique de la médecine ! Ne sortons pas de ces belles traditions dont nous sommes les légataires ; elles suffisent à notre conduite et à la gloire de la Faculté dont elles forment le patrimoine ; et si les chances de la destinée amenaient demain des circonstances analogues, conduisons-nous comme se sont con-

(1) *Celebris suo ævo clinicus.... Primus in hac schold (Monspe-
liensi) chymica medicamenta cum plausu dedit*,... dit Haller dans
sa *Biblioth. de Médecine-pratique*, tom. II, pag. 461.

duits nos prédécesseurs , comme ils se conduiraient encore s'ils se trouvaient à notre place.

J'ouvre l'histoire de la Faculté de Montpellier , et je trouve cette ligne de conduite , tracée de main de maître par une de nos célébrités du siècle passé , jugeant nos célébrités du xviii^e.

Voici les remarquables paroles d'Astruc :

« On doit rappeler à ce sujet , pour lui donner les éloges qu'elle mérite , la conduite des médecins de Montpellier , relativement à la grande discussion concernant les *remèdes chimiques*. Les médecins de Montpellier n'eurent garde de les approuver en aveugles , comme les empiriques ; mais , ils n'entreprirent point non plus de les exclure sans les avoir examinés : ils les essayèrent avec prudence , et quand ils en eurent reconnu les vertus , ils s'en servirent avec sagesse. — Les ménagemens qu'ils gardèrent dans cette épreuve , méritent de servir d'exemple pour la manière dont on doit employer les *remèdes nouveaux*. On pourra s'en instruire amplement dans les ouvrages de Turquet de Mayerne et de Lazare Rivière , professeurs de Montpellier , auxquels la France est principalement redevable de l'introduction des remèdes chimiques dans la pratique de la médecine. »

Quelles nobles paroles , Messieurs , et surtout quels nobles exemples ; et que de leçons pour tout le monde dans ces quelques lignes !

Mais , si cela a été aux xvi^e et xvii^e siècles , cela continuera toujours à avoir lieu dans notre École , où les hautes persuasions de la raison et de la vérité auront toujours un plein succès , où toutes les idées saines trouvent des intelligences prêtes à les recevoir , et où tous les sentimens généreux rencontrent de si nombreux échos.

Sachons donc sortir , Messieurs , des ornières de l'imitation , et ne nous traînons point sur les pas de qui que ce soit en fait de découvertes. Jugeons-les en elles et par elles , pour nous et envers nous ; et , les sévères leçons de l'histoire toujours présentes à notre raison , rappelons-nous que l'avenir devient vite du présent et le présent du passé , et que si nous portons nos regards

sur le passé, l'avenir s'apprête à porter les siens sur nous-mêmes.

Rappelons-nous que l'avenir sera, dans cent ans d'ici, de l'histoire; et qu'à cette même place, nous serons jugés, nos dédains ou notre adhésion pour les découvertes, nos persécutions et nos folies, par la postérité, comme nous jugeons nous-mêmes à cette heure, les hommes et les siècles qui nous ont précédés dans la route.

Ne rejetons donc pas les bonnes et véritables *innovations*; c'est nous-mêmes, notre propre honneur, notre propre gloire, et, oserai-je le dire, notre propre intérêt qui l'ordonnent. Il faut que Montpellier évite le sort de Venise et des villes flamandes, qui s'affaîsèrent sous elles-mêmes pour avoir été stationnaires. Il faut, au contraire, qu'il continue à ajouter aux progrès de la veille, les développemens du lendemain. Les Écoles marchent à leurs destinées à l'instar de certaines ombres du Dante, et il leur est impossible de s'arrêter même dans la prospérité.

Marchons en conséquence, dans la voie de la vérité progressive, qui ne peut être que la loi des découvertes. Discernons les vraies des fausses; mais, de grâce, ne rejetons pas les unes, et n'acceptons pas les autres sans les entendre.

Montrons-nous donc sages, Messieurs, sans être timides; allions la prudence à la fermeté; ayons enfin une fière et tranquille indépendance d'esprit, et une liberté d'examen qui est notre droit, et je dirai notre devoir, lors même qu'elle aurait quelque peine à se faire absoudre. La persécution, méprisons-la; — le ridicule, bravons-le, — et rappelons-nous toujours, qu'il n'y a plus, dans les sciences, de Josué possible, à qui il soit donné d'arrêter le soleil de vérité qui luit sur le monde.

R. D'AMADOR,

Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier.

—

HISTOIRE DU DUEL.

Je voudrais qu'on me feist raison de ces loix d'honneur
qui vont si souvent choquant et troublant celles de la
raison.
MONTAIGNE.

QUE n'a-t-on pas écrit sur le duel, ce préjugé barbare né au milieu des forêts du Nord, et légué à la société moderne par le moyen-âge, sans que tous les efforts réunis de la législation romaine, du christianisme et de la philosophie aient jamais pu le détruire? Viendrons-nous, après mille autres, dire tout ce que renferme de féroce, d'immoral et d'absurde, cette soif de vengeance qui pousse deux hommes à s'égorger impitoyablement pour une cause souvent futile, un regard de travers, un coup de coude involontaire, par exemple? Notre tâche ne serait pas difficile, et nous n'aurions qu'à faire reparaitre ici les arguments nombreux invoqués à toutes les époques, par les hommes sages contre une coutume sanglante, assez enracinée dans nos mœurs pour survivre aux tentatives de ceux qui ont voulu l'étouffer sous les règles de la raison; pour résister à toutes les lois, édits, ordonnances, déclarations portés par les rois de France, en commençant par Saint-Louis, et pour s'émouvoir à peine de l'éloquent anathème jeté contre elle par J.-J. Rousseau, dans une page brûlante de la *Nouvelle Héloïse*. Aussi, ne nous proposons-nous pas de discuter la valeur morale du duel, dès long-temps jugée, Dieu merci! mais seulement d'enfermer dans un cadre très-restreint l'histoire de son existence, de ses diverses

phases, de son influence plus ou moins grande sur la société selon les époques qu'il a traversées, et enfin des obstacles continuels qui lui furent vainement suscités.

Cependant, nous nous reprocherions d'entrer dans ces détails avant d'avoir réfuté l'opinion de certains auteurs contemporains, qui, tout en gémissant sur le duel et en désirant sa disparition définitive, le croient nécessaire dans certains cas, jusqu'à ce que les sociétés soient arrivées à cette *harmonie universelle* vers laquelle elles tendent, disent-ils. D'abord, cette *harmonie universelle* nous paraît un être de raison, une chimère enfantée par des esprits confians, qui reposent leurs regards sur un avenir doré; un beau rêve irréalisable à cause des passions humaines. Prouvons maintenant que le duel est immoral, même (et nous sommes tenté de dire surtout) lorsque l'on brûle de venger un de ces outrages que les tribunaux sont impuissans à réprimer. En effet, le duel est immoral, s'il n'est pas juste; or, il n'est pas juste, car la justice consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû, et il arrive souvent que le souteneur de la bonne cause succombe dans ce combat singulier, où la force brutale est invoquée à l'appui du droit.

Nous disons de plus que le duel est absurde, et cela, parce qu'il n'a pas de but, ou que son but, s'il en a un, est rarement atteint. Pour bien comprendre cela, prenons l'exemple d'un homme cruellement blessé dans ses affections les plus chères, d'un homme qui aurait vu le déshonneur jeté sur sa famille, et le lit nuptial souillé par un infâme adultère. Eh bien! cet homme ne pourra pas, sans une grande inconséquence, aller demander à son ennemi une réparation armée. Cela est hors de doute, si l'on considère que l'insulté animé du sentiment de la vengeance veut une seule chose, faire repentir de sa lâcheté celui qui a violemment brisé son bonheur, et lui a préparé une vie entière d'amertume et de désespoir. Si nous suivons les deux antagonistes sur le lieu du combat, nous les verrons l'œil en feu, la bouche écumante se précipiter l'un sur l'autre avides de sang, et, une épée à la main, chercher leur poitrine. Mais

hélas ! il adviendra trop de fois que l'homme outragé, au lieu de trouver satisfaction dans la mort de son adversaire, succombera, et au lieu de le punir, recevra de sa main le coup de grâce. Et l'on osera dire qu'une rencontre où les chances sont si incertaines, n'est pas absurde ! L'on viendra soutenir que le duel qui frappe l'innocent pour épargner le coupable, n'est pas immoral ! On ne peut défendre de pareilles idées, sans méconnaître les règles les plus élémentaires de la logique.

A tout prendre et abstraction faite de ce qu'il renferme de lâche et de répugnant, l'assassinat nous paraît beaucoup plus conséquent ; car enfin, si un homme vous a offensé et que vous lui enfonciez le poignard dans le cœur, vous aurez obtenu une vengeance, sans lui offrir l'occasion d'ajouter un crime à l'insulte que vous avez déjà reçue de lui.

Cette thèse est assez développée, et l'opinion que nous venons de combattre démontrée assez évidemment fausse. Nous nous abstenons de faire voir le duel défendu par la religion, parce qu'il viole d'une manière flagrante les lois de fraternité et d'amour empreintes à chaque page de l'Évangile ; nous nous abstenons aussi de le regarder condamné par tous les philosophes, comme puisant sa source dans une passion indigne du sage, la vengeance, dont Charron, contemporain et ami de Montaigne, écrivait dans son livre de *La Sagesse* : « Le désir de vengeance est premièrement passion lasche et efféminée d'âme faible et basse, pressée et foulée, tesmoins que les plus faibles âmes sont les plus vindicatives et malicieuses comme des femmes et enfans ; les fortes et généreuses n'en sentent guères, la méprisent et desdaignent, ou pourceque l'injure ne les touche pas, ou pourceque l'injuriant n'est digne qu'on se remue ? L'on se sent beaucoup au-dessus de tout cela ; *Indignus Cæsaris irâ*. Les gresles, tonnerres et tempestes, et tout le bruit qui se fait en l'air, ne trouble ni ne touche les corps supérieurs et célestes, mais seulement les inférieurs et caduques ; ainsi, les indiscretions et pétulances des fols ne heurtent point les grandes et hautes âmes. Tous les grands, Alexandre, César, Épaminondas,

Scipion, ont esté si esloignés de vengeance, qu'au contraire ils ont bien fait à leurs ennemis. »

Le véritable duel dont la tradition s'est entretenue jusqu'à nous, au travers de tous les obstacles, était inconnu de l'antiquité. On vit bien dans ces temps reculés des combats singuliers, comme ceux de Goliath et de David, d'Étéocle et de Polynice, des Horaces et des Curiaces; mais il y a ici plus que deux hommes cherchant à venger une injure personnelle; il y a des champions représentant tout un parti, tout un peuple. Beccaria écrivait dans son excellent *Traité des délits et peines* : « Si pretendono sconosciuti alla antichità (i duelli), forse perche gli antichi non si radunavano sospettosamente armati nè tempj, nei teatri e cogli amici; forse perchè il duello era uno spettacolo ordinario et commune, che i gladiatori schiavi ed avviliti davano al popolo, e gli uomini liberi sdegnavano d'esser creduti et chiamati gladiatori coi privati combattimenti. » *On croit que les duels ont été inconnus à l'antiquité. Peut-être est-ce parce que les hommes ne se rassemblaient pas alors armés avec défiance dans les temples, aux théâtres et avec leurs amis; peut-être aussi que le duel étant un spectacle ordinaire et commun que donnaient au peuple des hommes esclaves et avilis, les citoyens craignaient d'être regardés comme des gladiateurs.*

Il paraît aujourd'hui certain que le duel, engendré par l'anarchie des lois, naquit au sein des forêts de la Scandinavie, et fut apporté à l'Europe civilisée par les nations barbares se ruant sur le monde romain.

Tacite et d'autres historiens, étudiant les mœurs des peuplades guerrières établies sur les bords du Rhin et du Danube, remarquèrent cette coutume extraordinaire de soutenir toutes les prétentions, de terminer tous les démêlés à la pointe de l'épée. Mais alors le duel ne vivait que par la tradition, et n'était pas encore assujéti à des formes régulières : une querelle s'élevait-elle entre deux hommes, ils faisaient appel au glaive; le sang coulait, mais la société n'avait rien à y voir. Trothon, troisième roi de Danemarck, fit le premier, du duel, une

institution. Cette institution ne tarda pas à s'établir en France, et à y pousser de profondes racines, appuyée qu'elle était sur les lois de la chevalerie qui régnaient alors dans toute leur puissance. Aussi, voyons-nous dès les premiers temps de la monarchie, Gondebaud, roi des Bourguignons, ordonner, dans la loi *Gombette*, que ceux qui ne voudraient pas s'en tenir à la déposition des témoins ou au serment de leur adversaire, pourraient prendre la voie du duel comme épreuve judiciaire. Par la loi *Gombette*, cette coutume funeste ne fut plus laissée au seul arbitraire, mais soumise à certaines formalités. D'abord, le combat n'était pas toujours permis, et l'accusateur comparait préliminairement avec l'accusé devant un juge, pour en voir prononcer la nécessité. S'il était accordé, les deux adversaires déposaient une amende destinée à indemniser le vainqueur du dommage qu'il pouvait éprouver dans ses armes ou dans sa personne; d'où vint ce proverbe : *Les battus paient l'amende*. Plus tard, indépendamment des otages ou cautions laissées aux mains du seigneur, pour garantir le paiement de l'amende, celui qui appelait son ennemi en duel, lui jetait un gant destiné à être ramassé en signe d'acceptation.

Ces formalités, une fois remplies, le juge renvoyait la décision à deux mois, pendant lesquels des amis communs tâchaient de connaître le coupable et de l'engager à rendre justice à l'autre; ensuite on mettait les deux parties en prison, où des ecclésiastiques essayaient de les détourner de leur dessein; si les parties persistaient, on fixait le jour du duel. On amenait, ce jour-là, les champions à jeun devant le même juge qui avait ordonné le duel; il leur faisait prêter serment de dire la vérité; on leur donnait ensuite à manger, puis ils s'armaient en présence du juge. On réglait leurs armes. Quatre parrains choisis avec même cérémonie, les faisaient dépouiller, oindre le corps d'huile, couper la barbe et les cheveux en rond; on les menait dans un camp fermé et gardé par des gens armés: c'est ce qu'on appelait *lice*, *champ de bataille* ou *champ clos*; on faisait mettre les champions à genoux l'un devant l'autre, les doigts croisés et entre-

lacés, se demandant justice, jurant de ne point soutenir une fausseté et de ne point chercher la victoire par fraude ou par magie. Les parrains visitaient leurs armes, et leur faisaient faire leur prière et leur confession à genoux; et après leur avoir demandé s'ils n'avaient aucune parole à faire porter à leur adversaire, ils les laissaient en venir aux mains; ce qui ne se faisait néanmoins qu'après le signal du héraut, qui criait de dessus les barrières par trois fois : *Laissez aller les bons combattans*. Alors on se battait sans quartier. »

Les lois sur le duel étaient implacables. Il ne suffisait pas, lorsque la lice était ouverte, de faire son œuvre comme un lion, et le vaincu n'en était pas quitte pour quelques coups d'épée, pour quelques blessures plus ou moins cruelles. Il était encore couvert d'infamie, traîné sur la claie en chemise, ensuite pendu ou brûlé, si par une indulgence insolite on ne se contentait de lui couper un membre : il subissait la peine du crime dont il avait repoussé l'inculpation les armes à la main, pendant que son antagoniste, victorieux, recevait les honneurs du triomphe.

Jetons maintenant un rapide coup-d'œil sur les personnes qui étaient admises à se battre en duel.

Le duel pouvait avoir lieu entre le créancier et le débiteur; entre le créancier et celui qui niait être sa caution, lorsqu'il s'agissait d'une somme considérable.

Les juges devaient se soumettre à cette épreuve, lorsqu'on les accusait d'avoir été corrompus.

Les frères pouvaient se battre entre eux, lorsque l'un imputait à l'autre un crime capital; en matière civile, ils se faisaient remplacer par des *champions*.

On ne permettait pas le duel entre un père et son fils, quoiqu'il ne fût pas impossible de trouver dans l'histoire deux ou trois dérogations à cette règle.

Les nobles étaient obligés de se défendre, non-seulement contre les nobles, mais encore contre les roturiers; le gentilhomme se battait à cheval et visière baissée, tandis que le *vilain* était à pied, le visage découvert et sans autre arme qu'un bâton.

Les prêtres, les moines et tous les hommes d'église étaient aussi sujets au duel; seulement, afin que leurs mains ne touchassent pas le calice encore dégouttantes de sang, on les obligeait de donner des gens pour se battre à leur place. Plusieurs transgressèrent cependant quelquefois cette obligation, et osèrent descendre en champ clos, comme, par exemple, Regnaud Chesnel, clerc de l'évêque de Saintes, qui se mesura avec Guillaume, l'un des religieux de Geoffroy, abbé de Vendôme.

Regardons aussi ceux qui n'étaient pas recevables au duel, soit pour incapacité physique, soit pour infériorité morale, soit pour toute autre raison.

D'abord, les femmes, les malades, les *méhaignés* ou blessés, les hommes au-dessous de vingt ans ou au-dessus de soixante en étaient dispensés, à cause de leur faiblesse présumée.

Les Juifs ne pouvaient prendre part à un combat singulier, si ce n'est dans le cas où une accusation de meurtre pesait sur leur tête.

Si un serf appelait en duel un homme franc et libre, celui-ci n'était pas forcé de répondre au défi.

Un bâtard ne pouvait pas jeter le gant à un homme légitime et libre; mais deux bâtards pouvaient disputer leur cause, les armes à la main, parce qu'ils étaient égaux.

Il était défendu sévèrement à tout lépreux ou ladre, de provoquer un homme sain, et à celui-ci de se battre contre un lépreux.

La coutume avait consacré plusieurs autres prohibitions moins importantes, qu'il serait trop long d'énumérer ici. En dehors des circonstances particulières précédemment mentionnées, le duel était permis; il était si fortement enraciné dans les mœurs de la nation française, que les rois eux-mêmes et le Parlement en ordonnèrent un grand nombre. Nous ne pouvons nous empêcher de citer ici les plus célèbres duels historiques, notamment ceux qui eurent lieu entre les chevaliers Dubois et Vervins, sous Philippe de Valois; entre Legris et Carronge, sous Charles VI; entre Picard, accusé d'avoir abusé de sa propre fille, et son gendre; entre Louis d'Outre mer et Hugues-le-grand; entre

Charles d'Anjou et Pierre d'Aragon , à l'occasion des Vêpres siciliennes ; entre François I^{er} et Charles-Quint , qui lui reprochait de n'avoir pas tenu la parole engagée , lorsqu'il gémissait prisonnier à Madrid , après la bataille de Pavie ; entre Jarnac et La Châtaigneraie , favori de Henri II ; entre l'Électeur Palatin et Turenne , qui ravageait ses états , etc. , etc.

On conçoit , sans effort , la rapidité avec laquelle dut se propager l'habitude du duel , plus ou moins toléré par les autorités établies ; on conçoit son triomphe dans sa lutte avec la législation romaine. Qui pourrait dire tout le sang versé par cette coutume féroce ? Qui pourrait dire le nombre de ceux qui tombèrent victimes de cet affreux préjugé ?

Ici trouve sa place la question de savoir si l'Église approuvait les épreuves cruelles dont nous parlons. Cela paraît hors de doute , si l'on considère que les évêques ne dédaignaient pas d'y assister en personne , comme on le vit au combat du duel de Lancastre et de Brunswick , et même qu'ils les favorisaient , ayant soin de changer leur palais épiscopal en sanglante arène. Voici ce que disait M. d'Argis , dans l'*Encyclopédie du XVIII^e siècle*. « Les monomachies ou duels ordonnés par le jugement de l'évêque , se faisaient dans la cour même de l'évêché ; c'est ainsi que l'on en usait à Paris : les champions se battaient dans la première cour de l'archevêché , où est le siège de l'officialité. Ce fait est rapporté dans un manuscrit de Pierre Le Chantre , de Paris , qui écrivait vers l'an 1180. *Quædam ecclesie , dit-il , habent monomachias et indicant monomachiam debere fieri , quandoque inter rusticos suos , et faciunt eos pugnare in curiâ ecclesiæ , in atrio episcopi vel archidiaconi , sicut sit Parisiis*. Il ajoute que le pape Eugène (apparemment Eugène III) , étant consulté à ce sujet , répondit : *Utimini consuetudine vestrà*. »

Ceux qui prétendent que l'Église favorisait le duel , s'appuient encore , afin de légitimer leur assertion , sur ce qu'elle disait des messes pour ceux qui allaient se battre , messes dont on retrouve les formules dans les anciens missels , sous le titre de : *Missa pro duello*. Bien plus , on donnait la communion aux anta-

gonistes, ainsi que cela fut pratiqué, en 1404, à l'égard de sept Français qui croisèrent le fer contre sept Anglais, et on recevait sur l'autel les offrandes reconnaissantes provenues de mains teintes de sang.

Les historiens et les philosophes ne sont pas unanimes à penser que l'Église toléra le duel; plusieurs soutiennent l'opinion contraire, et nous montrent le Vatican toujours allié à la législation romaine pour le repousser. Voici en quels termes formels l'*Encyclopédie nouvelle* de MM. Pierre Leroux et Reynaud réfute M. d'Argis. « C'est bien à tort, dit-elle, que les écrivains du XVIII^e siècle ont accusé le clergé d'avoir encouragé la coutume du duel. Quelques exemples pris à une époque où tout était confus, et qui d'ailleurs peuvent avoir été produits par la contrainte et par l'impossibilité de se défendre autrement contre les envahissemens des nobles, ne prouvent rien contre la masse des témoignages, constitutions papales, canons, conciles, réclamations particulières des évêques, qui attestent une opposition constante et générale. Faut-il d'ailleurs d'autre preuve que l'intérêt évident de l'Église? Quoi! les clercs auraient encouragé une coutume qui dépouillait le savoir au profit de la force; qui les livrait eux et leurs biens à la merci des hommes d'armes, dont ils étaient obligés d'acheter le concours! Quoi! sur ce point particulier, le plus grave, puisqu'il comprenait tout, les clercs se seraient séparés de la civilisation romaine, et justement pour se mettre hors la loi sociale, puisque, en abdiquant le droit romain, ils se seraient en même temps bannis du droit féodal dans lequel ils n'étaient rien! Cela n'est pas vraisemblable, cela n'est pas vrai! »

Si les lignes qui précèdent ne peuvent nous convaincre entièrement, nous avouons, du moins, qu'elles ne sont pas dépourvues de vraisemblance logique et de vérité; car, parcourant les annales ecclésiastiques, nous verrons les papes, les évêques, les conciles condamnant souvent une coutume sauvage et prononçant anathème contre les duellites; ainsi firent le concile de Valence, tenu en 855; Nicolas I^{er}, dans une épître à Charles-

le-Chauve ; Agobard , dans ses livres contre la loi *gombette* et contre le jugement de Dieu ; les papes Célestin III , Alexandre III et le concile de Trente ; Yves de Chartres , etc. , etc.

Malgré ces défenses expresses du pouvoir spirituel formant une ligue sainte avec le pouvoir temporel , la manie sanguinaire du duel continuait à se propager et à se montrer rebelle aux prescriptions du catholicisme. Les rois de France redoublèrent d'efforts pour arrêter le fléau destructeur. Mais suivons un ordre chronologique.

Louis VII restreignit, le premier, l'usage des duels, et déclara, en 1168 , qu'il ne pourrait avoir lieu pour une somme de cinq sols ou au-dessous.

En montant sur le trône , Saint Louis , pieux souverain , qui était allé retremper sa foi aux plages de la Palestine , rendit des ordonnances sévères , afin d'empêcher les combats singuliers ; mais c'est à grand'peine s'il put arriver à les proscrire de ses domaines , et ils continuèrent malgré lui à régner sur tous les points du royaume. Les divers seigneurs ne voulurent pas se conformer aux défenses du fils de la reine Blanche de Castille ; car , à cette époque , chaque seigneur était un petit roi , dont l'égoïste cupidité regardait avec plaisir le sang des champions rougir la terre , le vaincu lui payant une amende de 60 sous , s'il était roturier , de 60 livres , s'il était gentilhomme.

Une autre preuve de l'impuissance des prohibitions de Saint Louis à étouffer un usage invétéré , se trouve dans la nécessité où fut engagé son successeur Philippe-le-Bel , de renouveler ces prohibitions *modifiées* ; je dis *modifiées* , car elles n'étaient plus absolues et permettaient le duel dans quatre cas donnés , comme on le voit au *Recueil des ordonnances de la troisième race*. Plusieurs réglemens du roi Jean ne suffirent pas davantage à le faire disparaître de notre sol.

Durant la période qui sépare Philippe-le-Bel de Charles IX , le duel se généralisa sans obstacle ; il prit même un tel développement sous ce dernier roi , que l'ordonnance de Moulins , portée en 1566 , fut obligée de le défendre , *sous peine de mort* ,

et renvoya les personnes auxquelles une démentie aurait été donnée, « par devers MM. les connétables et maréchaux de France pour en décider, ainsi qu'ils verront être de raison ; laquelle démentie, si elle est donnée sans juste occasion, demeurera nulle, et sera, en ce cas, celui qui l'aura donnée, tenu de faire amende honorable à celui qui l'aura reçue. »

Dans un arrêt de la Tournelle, du 26 juin 1599, le parlement de Paris défendit *absolument* les duels, ordonnant à tous les sujets du Roi, de quelque qualité et condition qu'ils fussent, de ne pas prendre, de leur autorité privée et les armes à la main, la réparation des injures et outrages qu'ils prétendraient avoir reçus ; leur enjoignant, en outre, de se pourvoir par-devant les juges ordinaires, sous peine de crime de lèse-majesté, confiscation de corps et biens, tant contre les vivans que contre les morts.

L'édit de 1609, porté par Henri IV, dépassa peut-être en rigueur tous les édits précédens. Divisé en vingt articles, il examinait avec une scrupuleuse attention tous les cas qui pouvaient se présenter, et prononçait contre les coupables de duel toute sorte de châtimens, depuis le blâme et la honte, jusqu'à la confiscation des biens, la dégradation de noblesse, s'il y avait lieu, et même la mort. Dans un passage de l'édit célèbre qui nous occupe, on voit le Béarnais « *protestant et jurant, par le Dieu vivant, de n'accorder jamais aucune grâce dérogeante à ladite ordonnance, ni de dispenser jamais personne des peines ordonnées par icelle, en faveur et contemplation de qui que ce soit, ni pour quelque considération, cause ou prétexte que l'on puisse prendre, proposer ou alléguer.* »

Mais toutes ces menaces, quelque terribles qu'elles fussent, ne purent parvenir à étouffer une coutume profondément enracinée ; le sang ne cessa pas de couler dans des combats impies ; les hommes outragés continuèrent à demander à leur épée, la vengeance de l'affront qu'ils avaient reçu, et Louis XIII rendait en 1626, un nouvel édit contre les luttes fréquentes d'individu à individu, où il se plaignait d'avoir vu les édits précédens

rester sans force et sans exécution , où il annonçait pour l'avenir plus de sévérité. Il parait cependant que Richelieu , cerveau de Louis XIII , avait reconnu l'inflexibilité exagérée d'une législation draconienne ; car les duellistes ne furent pas exceptés de l'amnistie générale applicable à tous les crimes passés , prononcée en considération du mariage de Henriette , sœur du roi , avec Charles I^{er} d'Angleterre.

En 1654 , Louis XIII publia encore une déclaration , où il menaçait de n'accorder aucune grâce aux contrevenans. Il ajoutait : « En cas qu'aucunes lettres contraires (aux prescriptions de l'ordonnance) se trouvent ci-après expédiées , pour quelque cause ou prétexte que ce soit , nous voulons qu'elles soient nulles et de nul effet , comme données par surprise contre notre intention et notre foi , faisant très-expresses inhibitions et défenses à nos juges et officiers auxquels elles seront adressées , de n'y avoir aucun égard. »

Nous voici enfin arrivés au règne du grand roi. Alors , comme on le sait , se développa en France dans la haute société , sur de larges bases , un mélange inconcevable de libertinage et d'hypocrisie ; l'esprit du monarque avait une teinte religieuse tenant du fanatisme , quoiqu'il

Trouvât avec le Ciel des accommodemens ;

ainsi , il ne se faisait pas scrupule d'aller au sermon en sortant des bras d'une mattresse adultère , et avant de se rendre aux comédies de Poquelin où la décence n'est pas toujours respectée. Les favorites royales qui ne se reprochèrent pas *d'ébrécher leur vertu* dans les superbes jardins de Versailles , avaient sur d'autres points une dévotion véritablement cénobitique ; rien au monde ne leur paraissait plus affreux , surtout plus antichrétien , que le duel , et il ne serait pas irraisonnable d'attribuer à l'influence de la *pieuse* Maintenon , les terribles peines prononcées par Louis XIV contre ce délit. Les déclarations de 1651 , 1669 , 1679 , 1704 , 1711 forment à elles seules un code complet sur la matière ; elles sont à ce titre d'une haute im-

portance , et nous allons en donner ici les principales dispositions reproduites par Merlin.

• Les maréchaux de France , les gouverneurs-généraux et les lieutenans-généraux des provinces sont chargés de veiller à empêcher les suites des querelles et des offenses qui peuvent survenir entre les sujets du roi , selon le pouvoir que leur avaient déjà attribué les anciennes ordonnances.

• La peine et la réparation de l'offense ou injure doivent être proportionnées ; ainsi , toute personne qui vient à proférer des paroles injurieuses contre quelqu'un , telles que : *sot , lâche , traître* , et autres semblables , sans qu'elles aient été repoussées par d'autres , doit être condamné à tenir prison six mois , et à demander pardon à l'offensé.

• Celui qui donne un démenti ou menace de coups de main ou de bâton , doit tenir prison deux ans , et demander pardon avant d'y entrer.

• Celui qui vient à frapper un autre , en quelque cas que ce soit , doit être condamné à être dégradé des armes, de noblesse personnelle et à quinze ans de prison , sans qu'il puisse sortir , après ce temps révolu , que par un ordre du roi donné sur l'avis des maréchaux de France.

• Celui qui a frappé par derrière , étant seul ou accompagné , doit être condamné à tenir prison pendant vingt ans , à plus de trente lieues de la demeure ordinaire de l'offensé.

• S'il y a un duel , la loi veut que les coupables soient punis de mort sans rémission , et à l'égard de ceux qui ont été tués , le procès doit être fait à leur mémoire.

• Si l'on emploie dans un duel , une seconde ou plusieurs personnes , tous les combattans doivent être punis de mort et dégradés de noblesse ; leurs armes doivent être noircies et brisées par le bourreau ; et si leurs successeurs reprennent les mêmes armes , elles doivent être de nouveau noircies et brisées , et ceux qui les auront reprises , condamnés à une amende de deux années de leur revenu .

• Les roturiers qui donnent appel à des gentilshommes , ou

qui se battent avec eux , ou qui suscitent quelques gentilshommes pour se battre avec eux , doivent être condamnés à être pendus avec confiscation de leurs biens ; et les gentilshommes qui se sont battus ainsi , doivent être punis des peines prononcées contre ceux qui se battent en duel comme seconds.

» *Ceux qui ont sciemment porté un appel ou conduit au lieu du combat , comme un laquais ou autres domestiques , doivent être fouettés et marqués la première fois , et envoyés la seconde fois aux galères perpétuelles. A l'égard des spectateurs du combat qui s'y sont rendus exprès , ils doivent être privés pour toujours de leurs charges , dignités et pensions , et , s'ils n'en ont pas , on doit prononcer contre eux , ou la confiscation , ou l'amende du quart de leurs biens.*

» On doit aussi punir comme coupables de duel , ceux qui , pour éluder la loi , vont se battre en pays étranger , après s'y être donné rendez-vous.

» *Le crime de duel ne se prescrit par aucun laps de temps ; l'accusation de ce crime fait même revivre tous les autres crimes précédens commis par l'accusé , quoique prescrits , pourvu qu'il soit convaincu de celui de duel.* »

Voilà par quelles prescriptions rigoureuses Louis XIV voulut abolir un préjugé monstrueux , condamné par une trinité puissante et sublime , devant laquelle tout homme doit courber le front , je veux dire la philosophie , la morale et la religion. Louis XV , ce roi gangrené jusqu'au cœur par le vice et l'amour de la débauche , respecta néanmoins les arrêts de son prédécesseur , et il fit , à son sacre , le serment solennel (par le grand Dieu vivant !) de n'excepter personne des châtimens prononcés contre les duellistes , par les précédentes lois , auxquelles l'édit de février 1723 , faisait quelques additions assez insignifiantes.

Mais , les efforts des génies hardis , qui prêchèrent , tout le XVIII^e siècle durant , la rénovation politique et sociale de la France , ne devaient pas rester stériles ; l'heure arriva , enfin , où ils allaient porter leurs fruits. L'orage , grossi peu à peu , éclata aux premières lueurs de 89 ; les vieilles idées s'effacèrent devant les idées

nouvelles ; les institutions décrépites s'écroulèrent sous le marteau de réformateurs ardents , avides d'indépendance , et la révolution fut faite. Après avoir démoli , il fallut bien songer à reconstruire ; on ne tarda pas à s'occuper de remplacer une législation vermoulue , par une législation en harmonie avec les idées victorieuses. Un Code pénal fut publié en 1794 , par l'assemblée législative ; il resta muet sur le duel , le considérant , par son silence même , comme un délit inaccessible aux poursuites judiciaires. Le Code pénal de 1810 n'en parla pas davantage : le rapport de la commission le classait parmi les délits et proposait quelques essais de répression ; mais , dans la discussion qui suivit la lecture de ce rapport , plusieurs savans jurisconsultes prirent la parole. Carnot , Merlin et Mourre soutinrent que , dans l'état actuel , le duel ne pouvait être poursuivi s'il avait été loyal. Cette opinion prévalut , et notre législation pénale est restée veuve de toute punition attachée au crime dont nous nous occupons.

On le conçoit , cependant , le duel , cette plaie hideuse et sanglante , qui ronge la génération présente , est chose trop grave ; notre siècle est trop appliqué à poursuivre des améliorations moins importantes , pour qu'il ne se soit pas trouvé beaucoup d'hommes cherchant , dans leur zèle philanthropique , les moyens d'étouffer une coutume barbare , inconcevable , qui n'a pu naître qu'au milieu des forêts sauvages , où le droit , c'était l'épée. Après avoir étudié les efforts impuissans des législations depuis Saint-Louis jusqu'à nous , il ne serait peut-être pas mauvais de jeter un regard sur les mesures particulières proposées à différentes fois , afin d'arriver à une réforme salutaire.

Nous n'examinerons pas l'opinion de ceux qui , pour abolir le duel (seulement dans un avenir plus ou moins lointain) , voudraient instituer un jury tel que l'opinion ne pût nier sa compétence , composé en grande partie de militaires en retraite , ou en activité , et « investir ce jury du droit de *permettre le duel lorsqu'il aurait une cause légitime* , de l'interdire lorsque l'offense n'aurait aucune gravité , ou que les explications qui seraient données par les parties , lui sembleraient faire disparaître tout

préjudice *honoraire*. » Ce remède nous paraît bien insuffisant, puisqu'il laisserait subsister le mal dans ses racines, pour se borner à rendre son action moins funeste. Nous aimerions mieux, à tout prendre, la coutume établie dans le royaume de Nasingue (rapportée par Montaigne), où le roi permettait le duel à tout le monde et assistait même aux duels des personnes de qualité; mais, il donnait au vainqueur une chaîne d'or que le premier venu pouvait lui disputer les armes à la main; de sorte que, pour un duel, on l'exposait à en avoir dix sur les bras.

Le maréchal de Brissac fit autrement : ne pouvant maîtriser la fureur du duel, qui avait gagné ses soldats, il se résigna à la tolérer; mais, il ordonna, en même temps, que l'on se battrait sur un pont, entre quatre piques, et que le vaincu serait jeté dans la rivière, sans que le vainqueur pût lui donner la vie. Cette invention, pleine d'originalité, affaiblit considérablement un usage à l'ordre du jour dans son armée.

Voici de quelle manière le célèbre Montesquieu jugeait les ordonnances répressives du duel, portées au *xvii^e* siècle. « Quand on a fait, dans les siècles passés, des lois capitales contre les duels, peut-être aurait-il suffi d'ôter à un guerrier sa qualité de guerrier par la perte de la main, n'y ayant rien ordinairement de plus triste pour les hommes, que de survivre à la perte de leur caractère. »

Étudions plus spécialement la pensée des jurisconsultes contemporains. Il y a peu d'années, une pétition relative au duel fut adressée à la chambre des députés; M. Dupin, en cette circonstance, émit l'avis que, lorsqu'un homme avait été tué en duel, c'était un devoir pour les juges, de renvoyer son *meurtrier* devant la cour d'assises; il croyait que la crainte des peines ou de la perte des droits civils, constituerait un frein capable d'arrêter les duellistes. Eh bien! l'expérience a prouvé combien il se trompait; ce qu'il proposait alors a été fréquemment mis en exécution, et chaque poursuite, loin de flétrir le vainqueur, a amené l'éloge de son courage et servi à préconiser implicitement le duel.

Le savant Dalloz, en proposant des mesures destinées à pré-

parer une bonne réforme , juge d'abord le remède offert par M. Dupin. « Ce remède n'est plus bon , dit-il ; il ne peut être efficace que dans les cas peu nombreux , où le duel n'a pas été loyal. Je crois qu'il vaudrait mieux : 1° classer les faits de duel au nombre des délits ; 2° établir , pour ce délit particulier , des peines plutôt civiles ou disciplinaires , qu'afflictives et infamantes , qu'on étendrait , mais avec discrétion , aux témoins ; 3° investir une juridiction (les cours royales , par exemple) , du droit de combattre le fait du duel et de le punir ; 4° rendre cette juridiction comme cela a lieu en matière de discipline ou de postulation , indépendante de celle qui , lorsque les cas paraîtront l'exiger , devra connaître de la poursuite criminelle , c'est-à-dire , des cours d'assises. »

S'il faut l'avouer franchement , aucun des moyens que nous venons de parcourir ne nous paraît susceptible d'extirper le duel de la société , et nous préférons adopter celui indiqué par l'illustre Beccaria. « Il miglior metodo di prevenire questo delitto , dit-il , è di punire l'aggressore , cioè chi ha dato occasione al duello , dichiarando innocente chi senza sua colpa , è stato costretto à diffendere ciò che le leggi non assicurano , cioè l'onore , ed ha voluto mostrare à suoi cittadini che egli teme le sole leggi e non gli uomini. » *La meilleure manière d'empêcher ce délit , est de punir l'agresseur , c'est-à-dire , celui qui a exigé le duel , déclarant innocent celui qui a été forcé de défendre une chose précieuse , non sauvegardée par les lois , la réputation , et qui a voulu montrer à ses concitoyens , qu'il craignait les lois seules et nullement les hommes.*

Ici s'arrête notre tâche : nous n'avons pas voulu faire , de cet article , une dissertation morale ou philosophique , et si nous avons su donner une idée du duel aux différentes époques ; si nous avons fait comprendre son caractère et combien furent opiniâtres ses luttes avec la législation romaine trempée aux sources du christianisme , notre but sera atteint.

F. DABADIE.

Toulouse , avril 1843.

DE LA PHILOSOPHIE

DE

RABELAIS.

RABELAIS était théologien et médecin. Il avait une connaissance profonde des langues, il savait l'esprit de l'antiquité et l'esprit de son siècle; il avait voyagé, il avait médité. Rabelais était donc philosophe, et il doit nous être possible de découvrir dans ses écrits une doctrine implicite, ou au moins une tendance générale qui puisse être regardée comme la résultante naturelle de ses idées sur toutes choses.

La renommée de Rabelais est immense. Pantagruel et Gargantua ne manqueront jamais de lecteurs; et cependant personne encore n'a mis assez de sympathie, assez d'indulgence pénétrante, assez de haute et profonde charité, à retrouver dans un satyricon impudique et bizarre, les titres d'une gloire pure et d'une vraie grandeur morale. C'est que l'esprit de Rabelais a ses racines au fond même de son siècle et de l'humanité; c'est qu'à la surface où cet esprit ne fait que percer de temps à autre, on ne peut saisir sa véritable essence et la loi de sa génération. Le livre étrange où il se développe à travers une infinité d'accidens qui lui servent de voiles, ce livre est comme un symbole complexe et gigantesque, où la réalité est folle, où l'idéal est prodigieusement varié et dont les perspectives sans unité matérielle s'élèvent et se réunissent ailleurs. Joies vives et soudaines, rires

amers, aperçus profonds, impitoyables railleries, contes bleus, allusions saisissantes, divagations volontaires de l'esprit, là tout se mêle et se confond ; et le trop sage lecteur qui veut absolument se diriger sur cette mer de fables, trouve à grand'peine, un horizon certain, tandis que le disciple enthousiaste et naïf se laisse aller à la fantaisie, se gardant bien de pétrifier par des formules la mobilité de ces eaux, où se gouverne l'intelligence du maître.

Entre toutes les causes qui font la force du symbole et son importance dans l'humanité, la plus décisive peut-être, est cet état flottant, variable, et, pour ainsi dire, multiface, qui le met à la portée de tous, le maintient éternellement jeune, et livre sa destinée savante à l'interprétation qui en fait comme le phénix de la pensée. Aussi, est-ce à sa forme symbolique que le livre de Rabelais a dû de pouvoir être l'un des livres les plus hardis de la France. Tout lecteur a pu trouver en lui sa nourriture, forte ou faible, suivant la nature de ses organes ; chacun a recueilli ce qu'il a pu, ce qu'il a voulu, au milieu de l'inextricable filet des mots et des images, et nul n'a osé appliquer au mythe bouffon le terrible appareil d'une procédure criminelle. Et qu'est-il arrivé ? C'est que, mort à peine, Rabelais se trouvait symbolisé lui-même. Entre les interprétations de sa pensée, il en est une qui domina : rire et boire, tel fut le grand précepte qui sembla la morale la plus immédiate à tirer de cette pensée. C'était du moins la plus apparente et la plus grossière. Alors la vie de l'auteur devint, comme son livre, une série de bouffonneries : le moine défroqué, l'étudiant en médecine et le curé de Meudon ne parurent plus qu'une personnification de la débauche et de l'ivrognerie, et de ces cruelles facéties en action, que nous appelons aujourd'hui des charges d'atelier. D'une vie sérieuse, il ne resta que ces plates anecdotes, absurdes en elles-mêmes, qui sont, qui demeureront toujours sans preuves et qu'on ose encore aujourd'hui nous débiter pertinemment ; ainsi d'une tête d'homme et de penseur, on nous fit cette figure tiraillée qui grimace un sourire diabolique, et que les commissaires

royaux ont solennellement installée dans le Musée de Versailles.

Mais laissons de côté les pieds de la Madone et les fioles du roi et de la reine ; renvoyons tous ces pauvres mythes en compagnie des béquilles de Sixte-Quint. Aussi bien n'est-ce point notre sujet. Laissons même les actes réels que l'on commence à découvrir dans la vie de Rabelais ; n'en prenons que les témoignages de l'accueil que fit la cour à ses ouvrages, et de la protection continue qu'accorda le pape à sa personne. Le pape donna l'entrée dans un ordre nouveau à ce moine qui avait scandaleusement abandonné le premier ; le pape toléra les licences qu'il se donna dans ce nouvel ordre ; le pape, enfin, le laissa mourir aux environs de Paris, en paix et sécularisé. C'était le temps où les bûchers se dressaient pour les protestans, le temps de la place Maubert, de l'estrapade et des fuites à Genève ; mais c'était le temps aussi, où sous le couvert d'une insignifiante restriction des philosophes italiens combattaient la providence et l'immortalité de l'âme, et où des contes licencieux se répandaient librement en France pour la délectation des grands.

La vue des puissances de la terre ne s'étend pas à plusieurs siècles ; l'ennemi qu'on a tout près, on le combat sans scrupule avec l'aide d'un ennemi très-éloigné, dont la force n'est pas encore venue. Qui pouvait comprendre, au ^{xvi}^e siècle, des idées de tolérance et des pensées de réforme, que nous savons à peine découvrir dans Rabelais, aujourd'hui que tant de novateurs, à l'expression plus claire et plus précise, nous séparent de lui ? Les traditions rabelaisiennes nous prouvent assez que le côté le plus extérieur et le plus matériel, en quelque sorte, de ce grand enseignement symbolique, fut le seul compris et appliqué. Les sociétés pantagruéliques prirent, en politique et en religion, l'indifférence pour drapeau ; elles se proposèrent uniquement de vivre, et joyeusement s'il se pouvait. Or, l'indifférence était alors bien loin de menacer de s'étendre jusqu'aux forces vives de la société. La tolérance était une idée profondément ignorée. Ni la charité, ni l'indifférence ne semblaient alors pouvoir enfanter cette idée, par conséquent le pouvoir sacerdotal et le

pouvoir temporel devaient s'unir pour favoriser le parti des neutres en toute chose, ou des gens sans opinion.

Ainsi donc, qu'il fût au fond sceptique ou qu'il ne le fût pas, Rabelais pouvait être considéré comme éminemment propre à calmer, par l'exemple de son indépendance et de son universelle moquerie, l'ardeur guerroyante des dogmatismes opposés. De quoi vous mêlez-vous, bonnes gens ? Laissez faire et laissez passer. Buvez surtout et soyez heureux ; tel était le résumé qu'on pouvait faire de Pantagruel. Et quand Panurge interrompt et conclut à tout propos par les mots sacramentels : « M'est avis maintenant qu'il faut boire et banqueter, » nous devons trouver là le symbole évident et presque à nu de l'indifférence universelle. A une époque où le protestantisme était autant et plus fanatique que le catholicisme, on comprend quelle fureur cette conclusion devait exciter dans le parti réformé, dont les principaux promoteurs avaient connu Rabelais, et avaient compté sur son prosélytisme. Il dut être regardé comme un courtisan, comme un homme vendu à sa tranquillité personnelle et au pouvoir ; et peut-être est-ce à lui que Henri Étienne, notre grand helléniste et notre fécond imprimeur, fougueux calviniste, fait allusion dans son apologie d'Hérodote, quand il parle des jugemens de Dieu sur les savans hommes de son temps. (Chap. xxvi.) Mais, enfin, devons-nous nous demander : Rabelais était-il réellement sceptique, en quel sens l'était-il, et n'était-il que cela ?

L'histoire nous apprend, ce semble, qu'il existe trois sortes de scepticisme à caractères fixes et distincts. Le premier est le grand, le vrai scepticisme, celui des anciens, celui qu'on pourrait en quelque sorte appeler dogmatique, à cause de sa méthode, de ses formules, et du système très-déterminé de morale qui s'y rattache. Le second est le scepticisme clérical, qui se fonde sur le premier, en tout ce qui regarde l'impossibilité de la science et les contradictions de la raison, et qui s'en fait un marche-pied pour s'élever à la foi surnaturelle, comme unique appui et sauvegarde de l'homme. Celui-là n'est donc qu'un acheminement au mysticisme ; c'est le renoncement calculé de l'intelligence,

c'est l'abandon volontaire de l'esprit à cette illusion qui lui fait croire qu'il a chassé la raison, alors même qu'il ne fait que la suivre. Le troisième, enfin, est ce scepticisme éminemment français, dont le caractère est bien plus social que philosophique. Le nouveau scepticisme dont nous parlons ne renonce pas, ne s'abstient pas; suivant les mouvemens naturels du sentiment et de la raison, il parle et s'agite; il sait combattre, raisonner, railler; mais c'est toujours pour conclure. Tout ce qu'il attaque, il le trouve mauvais, tout ce dont il se moque, il le trouve ridicule. S'il paraît, s'il est sceptique, c'est à propos d'une question nette et définie, c'est pour briser l'un par l'autre certains dogmatismes ennemis qui ensanglantent la terre; enfin, s'il réproouve souvent et s'il rit beaucoup, c'est qu'il y a beaucoup à rire en ce monde et souvent à réproouver. On reconnaît ici, sans doute, l'école vive, mobile, agissante de Rabelais, de Montaigne, de Bayle et de Voltaire.

Rabelais n'est pas pyrrhonien, lui qui, parmi les philosophes de son temps, s'attache précisément aux pyrrhoniens pour les couvrir d'un ridicule ineffable, et qui, au grand tournoi de paroles de Panurge et du philosophe Trouillogan, donne pour terme ces sages paroles du raisonnable Gargantua : « Loué soit le bon Dieu en toutes choses ! A ce que je voy, le monde est devenu beau fils depuis ma congnoissance première. En sommes-nous là ? Doncques sont huy les plus doctes et prudens philosophes entréz au phrontistère et escole des pyrrhoniens, aporhétiques, sceptiques et éphectiques. Loué soit le bon Dieu ! Vrayement on pourra doresnavant prendre les lions par les jubes, les buffles par le museau, les bœufs par les cornes, les loups par la queue, les chièvres par la barbe, les oiseaux par le pied; mais ja ne seront tels philosophes par leurs paroles prins. A Dieu, mes bons amis. » (*Pantagruel*, III, 35 et 36.) L'œuvre tout entière du poëte, à qui mieux qu'à Rabelais ce grand nom peut-il convenir (Ποιητής); son œuvre, disons-nous, prouve, en effet, qu'il considérait le pyrrhonisme comme la vraie philosophie de son temps, comme la philosophie pratique tout au

moins. Panurge, ce symbole du *bon enfant*, au *xvi^e* siècle, est l'homme essentiellement irrésolu. Jeune, il a couru le monde, il a vu, ri et souffert; mais les années se sont écoulées, il faut faire une fin, comme on dit. Ce farceur égoïste et cynique, à qui la vie n'a semblé qu'une comédie, où son rôle était de siffler les acteurs et de les faire trébucher, alors il commence à penser. Et quelle question se pose-t-il? La grande question de pratique dans la vie humaine: Me marierai-je? Ne me marierai-je pas? Il voudrait espérer le bonheur, il ne peut; mais il persiste à vouloir. Alors l'irrésolution devient un drame, où tous les grands acteurs de la société humaine ont leur rôle à jouer. Cet homme, qui sait tout, ne sait pas ce qu'il veut faire; il appelle un théologien, un médecin, un philosophe, un jurisconsulte; il interroge les fous et les sages, Triboulet et le bon Pantagruel; il s'adresse même aux d^{és} et aux sorts virgiliens, et à tous les oracles du monde. Mais c'est en vain que Pantagruel mettra au bout de chacune des pensées contradictoires de Panurge, la formelle conclusion de la volonté: « Mariez-vous doncques, de par Dieu; point doncques ne vous mariez, » et qu'enfin il lui dira: « N'estes-vous assuré de vostre vouloir? Le poinct principal y gist. » C'est en vain que Rondibilis le médecin lui conseillera la confiance, en vain qu'Hyppotadée le théologien lui développera ces grandes idées évangéliques: Méritez et il vous sera fait; soyez pour autrui ce que vous voudriez qu'il fût pour vous; l'irrésolution est dans sa conscience et rien d'extérieur ne la peut lever; mais l'irrésolution, mais le pyrrhonisme, ne sont pas dans le poëte.

Si Rabelais n'est pas pyrrhonien à la manière antique, certes on ne l'accusera pas non plus de l'être dans l'intérêt des croyances surnaturelles et du mysticisme. On sait assez quel parti il tire de l'extravagante mythologie de Gargantua, pour ridiculiser les histoires merveilleuses et les miracles. Quant à la foi, voici comme il en parle; c'est à propos de la naissance de Gargantua, qui soubdain qu'il feut nay ne cria, comme les aultres enfans, *mies, mies, mies*, mais à haulte voix s'écriait: à *boyre*, à *boyre*, à

boyre, si bien qu'il fut ouy de tout le pays de Beusse et de Biba-roy. Je me doute, continue Rabelais, que ne croyez asseurement cette estrange nativité. Si ne le croyez, je ne m'en soucie; mais ung homme de bien, ung homme de bon sens croit tous-jours ce qu'on luy dit et qu'il trouve par escript. *Ne*, dict Salomon, Proverbiorum XIV, *innocens credit omni verbo*, et saint Paul, primo Corinthior. XIII : *Charitas omnia credit*. Pourquoi ne le croiriez-vous? Pource, dictez-vous, qu'il n'y a nulle apparence : je vous dy que pour ceste seule cause, vous le devez croire en foy parfaite; car les Sorbonnistes disent que foy est argument des choses de nulle apparence.

Il faut donc placer Rabelais, ainsi que nous l'avons fait, dans cette classe de sceptiques naturels, et nullement systématiques qui renoncent à la foi et aux systèmes sans renoncer ni à la vérité ni à toute doctrine possible. Dès-lors, il reste à déterminer l'objet de la critique Rabelaisienne; puis cet autre objet, s'il en est un, sur lequel le poëte étend sa sauvegarde; enfin, les tendances morales et politiques qui se révèlent en lui.

Et d'abord, le véritable objet du rire intarissable et de la grossière insulte se dessine assez bien de lui-même dans le satyricon pantagruélique : la papauté, les moines, tous les pouvoirs oisifs ou déchus; les plaideurs et les avocats, tous les bavards qui ne s'attachent qu'à la forme et veulent éterniser les querelles; la scolastique vide et subtile; le pyrrhonisme inutile et insaisissable; quelquefois les pouvoirs, mais, par échappée de bouffonnerie seulement et sans constante allusion; toujours les ridicules et les vices, tels sont les ennemis de Rabelais; et ce serait rabaisser singulièrement le génie de l'un des plus grands comiques de tous les temps, que de vouloir réduire son œuvre aux dimensions étroites et aux vues mesquines d'un pamphlet de circonstance.

Ces deux grands mots appliqués à certains pouvoirs : décadence, oisiveté, semblent des mots de notre siècle, et cependant ils sortent partout de l'esprit de Rabelais. Il est visible que ce *Dieu en terre*, objet, suivant lui, d'une honteuse adoration, cet

antéchrist des *papefigues*, ce fétiche des papimanes, ne lui paraît que le chef d'une interminable armée de fainéans, d'ignorans cagots et de pillards dissolus ; les décrétales ne lui semblent qu'une excellente machine propre à tirer l'argent de France en Rome ; toute l'utilité de cette nuée d'oiseaux, mendiants, prédicateurs ou autres, qui se distribuent les couleurs de l'arc-en-ciel, se réduit à ses yeux, à chanter à certaines heures et au signal de la cloche ; aucun prestige, enfin, n'embellit plus pour lui qui sait aller au fond des choses, cette race spirituelle à qui l'esprit manque ; ces hommes sans ancêtres qui n'ont pas d'enfans et dont les œuvres sont stériles. On disait jadis : « Si n'étaient MM. les clercs, nous vivrions comme bêtes, » et Rabelais put dire dans ce temps où la science passait aux laïques : « Si n'étaient MM. les bêtes nous vivrions comme clercs. » Mais ce n'est pas l'arbre seulement, le grand arbre mondain du catholicisme qu'entreprend de couper Rabelais. Il s'attaque aux racines. Les miracles, les légendes, le culte des saints, cette vieille poésie populaire qui soutenait, qui nourrissait la science abstraite des clottres, Rabelais lui jette anathème au nom de l'Évangile. Grandgousier cite une parabole évangélique à Gargamelle prête à accoucher ; c'est la parabole que tout le monde connaît. « Ah, dist-elle, vous dictez bien et ayme beaucoup mieux ouyr tels propous de l'Évangile, et beaucoup mieux m'en trouve, que de ouyr la vie sainte Marguerite ou quelque autre capharderie. » Nous savons déjà ce qu'il disait de la foi aux dogmes, et nous avons vu l'emploi voltairien qu'il faisait du *Credo quia absurdum* ; aussi, la persécution des hérétiques pour des motifs souvent inintelligibles, et pour des querelles issues de la lettre plus que de l'esprit, lui semblait comme à Voltaire, une barbare bouffonnerie : « *Nac petetin petetac....* il feut declairé hérétique : Nous les faisons comme de cire. » Restait enfin ce grand et pompeux ensemble de cérémonies, ce réseau serré de règles et de prescriptions, c'est là surtout que Rabelais attend le catholicisme, pour lui arracher son dernier et peut-être aussi son plus matériel et plus sûr appui :

sur les populations. Tout ce qui n'est que forme : costumes , symagrées , processions , chants routiniers , prières sans pensée , vraies mocque-dieu , égoïstes patenotres en vue de la conservation des miches et soupes grasses , le carême enfin et tout ascétisme , dérisoire quelquefois , toujours inutile ; égoïste , oisive mistification , voilà dans l'épopée comique les sources du rire inextinguible des dieux et des héros.

Nous connaissons maintenant la partie critique de la théologie de Pantagruel. C'est aussi celle qui domine surtout dans les derniers livres. Si les autres parties de l'immortelle satire pouvaient être ici développées , on en verrait ressortir les plus profonds aspects de cette haute comédie qui est comme un côté de l'humanité ; ce côté *risible* , voué à la contemplation des peintres de tous les temps , soit qu'ils aient la plume ou le pinceau pour instrument. *Homo animal risibile* , disaient les scolastiques ; on peut aussi se rappeler un vers du vieux Ennius , et une observation aussi vieille que le monde :

Simia quàm similis , turpissima bestia , nobis !

Mais , qu'on ne s'y trompe pas ; il n'y a pas seulement le singe ici , il y a tout l'homme et l'une des plus hautes prérogatives de l'humanité. Le singe que nous prenons pour symbole du rire et de l'esprit satirique , le singe ne rit pas. Il faudrait pour rire , qu'il pût sourire. Les rires du cœur , de la joie naïve et de l'intelligence pleine et satisfaite , jouent un grand rôle dans l'homme. Il faudrait pour rire aussi qu'il connût sa misère , et il l'ignore profondément. Nous sommes grands quelquefois en riant de nous-mêmes ; car nous avons le bonheur de nous connaître tels que nous sommes et de nous rêver plus nobles. Le rire , enfin , tour à tour appliqué aux faces diverses de l'homme ou de la société , nous élève au-dessus de nous-mêmes ; il nous prépare à ces deux grandes qualités dont la dernière encore est si difficile et si rare : progrès vis-à-vis de ce qui peut être , de l'avenir ; tolérance vis-à-vis de ce qui est , et du passé lui-même ; car on tolère ce qui fait rire , tandis qu'on veut la mort de ce qui fait pleurer ou maudire.

Ce n'est donc pas seulement en signe de destruction , mais encore en signe de progrès que les quinzième et seizième siècles ouvrirent une ère comique à la poésie. L'Arioste n'a-t-il pas jeté dans son poëme , où la critique est si élégante et si fine , quelques-uns de ces traits fort supérieurs à la moralité pratique et même aux idées de notre siècle ? Et , combien de fois l'esprit moderne ne se révèle-t-il pas dans les dissertations de Don-Quichotte et dans l'application des proverbes de Sancho ! Mais , Rabelais fait jouer le grand rôle à la France : chez lui , la satire est universelle , et l'esprit d'innovation s'applique à tout. Ce n'est pas ainsi que le fougueux Milton entend le protestantisme. La vieille Angleterre , encore si vieille aujourd'hui , a attendu le dix-huitième siècle pour donner Sterne , et Sterne est demeuré chez elle original et excentrique. Le *cant* y règne toujours combiné avec cet *esprit juif* , qu'un de nos grands historiens , le plus poëte de tous , a si bien caractérisé. La France a donc entre les nations le grand mérite , si souvent méconnu , d'avoir créé la philosophie critique désorganisatrice qui a souvent indiqué les voies du progrès , et qui a préparé la philosophie critique positive et féconde , à laquelle semble réservé l'avenir.

Nous ne devons pas perdre de vue le côté purement critique de notre épopée , avant d'y marquer certains points qui , pour n'être pas théologiques , n'en ont pas moins d'importance. Citons d'abord la satire si vive et si développée du système barbare d'éducation en vigueur au moyen-âge , de toutes les formes surannées , de toutes les connaissances inutiles , enfin , de l'oppression des corps et de l'hébétation des esprits. Il y a beaucoup à réfléchir , même dans notre siècle , à cette critique si philanthropique , et qui porte tant de traces d'une vraie charité pour les enfans. Sans doute nous ne connaissons presque plus le fouet contre qui s'indigne le bon Pantagruel , mais l'oppression des corps est toujours la même : études trop prolongées , inutiles , perdues , défaut d'exercice , enseignement mal adressé qui ne fructifie pas ; nous connaissons trop bien tout cela. Après l'éducation , venons à la vie , nous y trouverons trois

guerres déclarées par lesquelles se livrent les hommes à cette fureur de se détruire qui les possède : 1° La vraie guerre, celle des hommes d'armes. Dans le piquant symbole de la guerre de Pichrocole contre Grandgousier, Rabelais nous représente les misérables causes qui produisent la guerre, l'entêtement ridicule et les fausses idées de gloire des princes ; enfin, l'aveugle espoir de relever leur état, qui survit en eux à tous les excès et à toutes les pertes ; au contraire, l'esprit de conciliation et de philanthropie est représenté avec une rare bonhomie dans les actes et discours de l'excellent roi Grandgousier. 2° Guerre de palais, d'écrivains et d'avocats. L'éternité des procès, la corruption des chats fourrés qui jugent, toutes les honteuses ressources du métier, sont exposées en traits d'une force et d'une acreté étonnantes ; et à côté se place la charmante histoire comique de Bridoie, que Beaumarchais a gâtée malgré tout son esprit, de Bridoie, ce juge naïf, aimable, doux et bon parleur, qui sait si bien l'art de laisser mûrir les procès, qui finalement prononce au sort des dés, et qui, merveille ! durant un exercice de quarante années, ne se trompe qu'une fois. On devine que le bon Pantagruel s'empresse de s'attacher ce juge-modèle. 3° La guerre des philosophes. Qui ne connaît la scène plaisante de l'argumentation par signes entre Panurge et le philosophe anglais, et la harangue scolastique de maître Janotus pour les cloches de Notre-Dame ! On pourrait peut-être trouver Rabelais trop impartial dans la grande querelle des ramistes et des galandistes ; on pourrait lui reprocher de n'avoir pas compris le génie de Ramus, et l'esprit de la réforme philosophique préparée par son enseignement ; mais Ramus était protestant rigide, et comme tel, ennemi de Rabelais, qui ne lui rendait son intolérance qu'en riant, et comme il la rendait à Calvin. Ainsi donc, encore là, le grand comique ne voyait que la guerre et il la stigmatisait à sa façon.

Il ne reste à mentionner encore, dans la critique de Rabelais, que les traits généraux, souvent admirables, qui se rapportent aux vices et aux ridicules des hommes : la peur dans le

danger, puis la jactance et le faux courage après que le péril s'est éloigné, on se rappelle Panurge dans la tempête; la dérision maligne, la cupidité, la vengeance, l'esprit moutonnier des hommes, on se rappelle les moutons de Panurge; mille autres allusions morales d'une portée profonde; des contes d'un charmant comique, tel que celui de la Fille muette; enfin, de nombreuses plaisanteries et toujours si bouffonnes d'expression, mais dont le sens, même général, nous échappe au milieu de l'obscurité d'une imagination toute livrée à sa verve; tel est le grand héritage que Rabelais prépara pour La Fontaine et pour Molière. Ce dernier, qui prenait son bien où il le trouvait, a emprunté plus d'un trait à la grande épopée comique, entre autres, ce conte de la Fille muette, dont l'origine est dans l'École de Montpellier: « Oncques ne rimes tant qu'à ce patelinage. » Les acteurs de cette *morale comédie* étaient Ant. Saporta, Guy Bourguier, Balth. Noyer, Tolet, Jean Quentin, Fr. Robinet, Jean Perdrier et Fr. Rabelais.

Maintenant que le champ de la critique rabelaisienne est à peu près exploré, que les morts et les blessés de la grande bataille comique ont été reconnus, que reste-t-il debout? En deux mots, le voici: Dieu, l'immortalité de l'âme, la morale évangélique, un type sinon très-élevé, au moins très-sain de sagesse humaine, un projet de direction nouvelle de l'éducation et de la société.

Dans aucun des chapitres de Rabelais on ne trouvera le nom de Dieu blasphémé; dans aucun, son existence n'est mise en doute, même par la plus lointaine allusion. Ce n'est encore là qu'une preuve négative dont il serait facile d'affaiblir la valeur. On commence à se laisser persuader cependant, lorsqu'on rencontre au milieu du livre bouffon, des traits de grâce et d'onction inaccoutumées, et qu'on voit la réalité divine et la divinité même de Jésus-Christ ouvertement reconnues par les rois géans qui sont les personnages les plus vénérés, les plus sages et les meilleurs de la comédie. Ainsi Pantagruel, après avoir raconté l'histoire de cette voix qui fut entendue sur les rivages d'Italie,

sous le règne de Tibère : *Le grand pan est mort*, en fait l'application au Sauveur. « Je le interpreterays, dit-il, de celluy grand servateur des fidèles qui feut en Judée ignominieusement occis par l'envie et iniquité des pontifes, docteurs, prestres et moynes de la loi mosaïque. Et ne me semble l'interprétation aborhente. Car à bon droit peut-il estre en language gregeois dict pan ; veu qu'il est le nostre tout ; tout ce que nous sommes, tout ce que vivons, tout ce que avons, tout ce que espérons est luy, en luy, par luy ; c'est le bon pan, le grand pasteur, qui, comme atteste le bergier passionné Coridon, non-seulement ha en amour et affection ses brebiz, mais aussi les bergiers. A la mort duquel feurent plainctz soupirs, effroys et lamentations en toute la machine de l'univers, cieulx, terre, mers, enfers. Car cestuy très-bon, très-grand pan, nostre unique servateur mourut lez Hierusalem, regnant en Rome Tibère-César. Pantagruel, ce propous finy, resta en silence et profonde contemplation. Peu de temps après, nous veismes les larmes découller de ses œilz, grosses comme œufs d'autruche. Je me donne à Dieu, si j'en ments d'un seul mot. » Mais ce n'est pas tout ; on trouve encore un chapitre bien peu compris jusqu'ici, c'est dans Pantagruel, qui n'est tout entier qu'une allusion évidente à l'ordre du monde, à la liaison générale des causes et des effets, à l'harmonie finale de l'univers, en un mot, à cet admirable accord, en vertu duquel la nature offre à tout germe une matière toute prête. Le dernier trait de ce chapitre, intitulé : *L'isle des ferrements*, est facile à comprendre, pour ceux qui connaissent intimement cet auteur illustre, aujourd'hui peu lu, mais qu'on relira, Voltaire. Le mystère de la génération était à ses yeux l'une des grandes preuves de l'existence de Dieu. Mais la conclusion morale du chapitre est celle que Rabelais donne, après avoir indiqué comment les monstruosité même ont leur utilité dans l'ordre naissant des choses : « C'est belle chose croire en Dieu. »

L'âme humaine et l'intelligence, en général, ne sont pas moins respectées que Dieu par Rabelais. C'est chose remarquable, qu'un médecin à qui tant d'occasions devaient se présenter,

d'enseigner indirectement ou implicitement le matérialisme, n'ait jamais donné prise, sous ce rapport, à la critique la plus éveillée. N'est-il pas risible, au contraire, qu'on l'ait accusé de se moquer de l'âme et de nier son immortalité, pour avoir parlé trois fois, coup sur coup, de l'âne de Ramina-grobis et de sa descente aux enfers. On peut appeler âne l'âme de son prochain, sans pour cela la croire mortelle. Si Rabelais mit la plaisanterie sur le compte de l'imprimeur, c'est uniquement parce que la plaisanterie fut incriminée, et cette chicane absurde n'a d'autre valeur que de nous prouver combien il était difficile d'en trouver de plus sérieuses. Que l'on se garde d'employer, cependant, avec un critique de notre temps, pour prouver que Rabelais n'admettait pas que l'âme fut mortelle, cette note marginale d'un exemplaire de Galien : *Hic vere se Galenus plumbeum ostendit*. Ce reproche pouvait ne s'appliquer, dans la pensée de Rabelais, qu'à l'argumentation de Galien et nullement à sa conclusion. Mais, que l'on s'adresse plutôt à un chapitre où le même critique a cru lire la thèse de la corruptibilité de l'âme, et qui contient formellement la thèse contraire. Pantagruel vient de citer les prodiges qui annoncent la mort des grands hommes et des héros, et certain passage sérieux donne à croire que Rabelais admettait ces prodiges et les avait même une fois observés. On se demande, alors, si les héros meurent ou s'ils sont immortels; Pantagruel ne répond, d'abord, qu'en citant les Stoiciens, suivant lesquels il n'est qu'un être immortel, et les Mythologues, qui donnent aux héros une vie longue, à la vérité, mais bornée. « Cela, dit alors frère Jean, n'est point matière de bréviaire. Je n'en croy sinon ce que vous plaira. Je croy, dist Pantagruel, que toutes âmes intellectives sont exemptes des cizeaulx d'Atropos. Toutes sont immortelles, anges, démons et humaines. » C'est à ce chapitre sur la *Discession des âmes héroïques*, que succède celui dont nous avons extrait un beau passage sur la mort du Christ.

Maintenant, il y aurait à citer, s'ils n'étaient un peu longs, certains passages trop peu remarqués jusqu'ici, où l'on trouve

la morale évangélique , exposée avec une sorte de gravité tendre , qui contraste singulièrement avec la grossièreté temporelle , qui est le fond même de la comédie de Rabelais. Il s'exhale de ces passages , comme un parfum de bon sens et de charité , qui révèle l'intimité la plus humaine de la pensée , dans un livre où les dehors semblent quelquefois tout couvrir. Si , comme il est probable , Rabelais prêchait ainsi , on ne doit pas s'étonner de la foule des visiteurs qui affluaient , dit-on , à l'église de Meudon. Qu'on lise , par exemple , les conseils et l'exhortation du P. Hyppotadée à Panurge ; il est vrai que le mondain Panurge traite de rêveur ce théologien qui l'engage à se faire sage avant tout , pour mériter et pour conserver la femme sage , la femme forte ; il lui fait entendre , que sa solution de la difficulté du mariage est au-dessus de ce monde , et que par conséquent , lui Panurge , homme terrestre et de pratique , ne s'en peut contenter ; mais le sermon n'en demeure pas moins mêlé à la comédie , et le sermon est très-beau. Que , si l'on veut avoir un exemple d'une morale publique et politique appliquée aux choses les plus générales du monde et à la conduite des rois , on lise la *concion* de Gargantua aux vaincus , et on s'informe de la façon dont il dispose du royaume de Picrocole. Remarquons en passant , et comme un caractère essentiel de la partie sérieuse et positive de la grande satire , remarquons la douceur , la débonnairété parfaite de ces rois , Grandgousier , Gargantua , Pantagruel , qu'on a bien pu considérer comme des ogres , mais non pas assurément comme des mangeurs d'hommes et de peuples. Certes , les gouvernemens modernes consomment bien d'autres richesses que ces rois gigantesques ; ils usent de plus somptueux trousseaux , et boivent de plus grands pots de vin. Il est vrai qu'ils nous rendent de grands services aussi ; mais le droit des gens , mais la justice et la protection des faibles ont aussi leur idéal dans ces rois de Rabelais.

Ainsi l'opinion la plus considérable entre celles qui visent à déterminer la marche et la tendance de l'esprit de Rabelais ,

doit nous paraître celle qui le représente comme hésitant d'abord, et comme procédant graduellement ensuite, du protestantisme à une sorte de philosophie épicurienne. Il est vrai que nombre de traits critiques de Rabelais semblent indiquer un protestant ; ce qui n'est nullement étonnant dans son siècle et avec les liaisons qu'il avait dans le parti réformé. Mais il est vrai aussi, que, dès le premier livre, on trouve des écarts qui dépassent de bien loin le calvinisme, et que la description de l'*Abbaye de Thélème* et des mœurs des Thélémites qui forme la conclusion de ce livre, a la même apparence épicurienne que la conclusion du cinquième. Le cri sacramentel : *A boyre !* ouvre en quelque sorte l'histoire de Gargantua, de même qu'il ferme celle de Panurge et de Pantagruel. Ainsi l'unité d'esprit est évidente dans l'œuvre de Rabelais ; il ne s'agit plus que de déterminer le centre et la nature de cette unité.

Ici se présente une autre opinion qui sans voir tout-à-fait en Rabelais un joyeux vivant, un épicurien grossier prêchant aux hommes l'indifférence morale et la basse débauche, sans être aussi banale, n'en est pas moins fausse au fond. Cette manière de voir, issue d'une source où tant d'autres idées ont pris naissance, de la secte saint-simonienne, mais mal déduite et mal appliquée, consiste à considérer les écrits de Rabelais et ceux de quelques autres poètes de son temps, comme des protestations violentes de la chair contre l'oppression universelle de la matière par l'esprit. On oublie ainsi que la chair avait certes bien assez de place dans ce siècle, et qu'elle n'en occuperait pas une si grande dans le livre, si elle ne l'eût occupée déjà dans la société qui lui sert de modèle ; on commet une immense bêtise en croyant que le poète admire et préconise les grossièretés dont il remplit ses pages. Croit-on, par exemple, que Rabelais veuille louer les moines, quand il les représente comme se tenant *volontiers en cuisine* ? Croit-on que lui, savant, et jadis pour sa science persécuté dans un couvent, approuve et propage l'ânerie dans le monde, l'ânerie oisive et débauchée dont il trouve précisément l'exemple dans l'ânerie monacale, la plus basement épicurienne

entre toutes les âneries ? Qui jamais eût remarqué Rabelais dans son siècle, s'il n'eût voulu cultiver que la chair et se moquer du reste ? Le protestantisme, enfin, ne fut-il pas une vive réaction de l'esprit contre les appétits charnels de l'Église, bien loin de marquer une tendance à la destruction de la spiritualité dans la religion et dans les mœurs ? Le protestantisme est cependant le fait capital de ce siècle, qu'on veut nous représenter comme opprimé par l'esprit. Que si l'on voulait reculer et s'en référer, pour cette oppression, au siècle précédent, nous invoquerions l'histoire ; elle témoigne assez de l'infirmité de l'esprit et de la force de la chair. L'esprit cherche sans cesse à remuer la masse informe et brutale ; il a des éclairs et d'admirables saillies ; il n'opprime pas, il anime le chaos ; il illumine les ténèbres du monde.

Mais alors, comment expliquer le cynisme de langage et les contes dégoûtans qu'on regrette de trouver dans Rabelais, mais qui sont si intimement unis à la forme littéraire, énergiquement nue, libre et pittoresque dont il a revêtu l'ensemble de son œuvre, que l'on craindrait de supprimer le fond en voilant la surface ? Cette forme était précisément la forme de son temps, où la chair, sans qu'aucune réhabilitation eût été nécessaire, dominait librement la parole et les actes de la pratique. A cette raison générale, on peut en joindre quelques-unes de particulières. Rabelais avait étudié la médecine, et l'on sait comment parlent encore les étudiants, aujourd'hui que le rigorisme officiel du langage a banni jusqu'aux mots propres, et ne les a pas toujours heureusement remplacés. Peut-être aussi pourrait-on chercher dans les commentaires du monde, tels qu'ils se font au cloître quelquefois, et dans la nature bien connue des imaginations monacales, faussées et salies par de certaines privations, une explication naturelle de cette verve qui enchaîne, les unes aux autres, tant d'images sales et bouffonnes dans les *charges*, dans les caricatures écrites du curé de Meudon. Au surplus, tout ce cynisme consiste en pures paroles, et l'on pourrait mettre au défi le lecteur philosophe, de trouver, dans la pensée

même , quelque précepte honteux ou dégradant , quelque insinuation vraiment indigne de la noblesse humaine. Les images de Rabelais sont comme celles de Rubens ; elles nous peignent la réalité , charnelle sans doute et toute nue , mais cependant la pure et simple réalité. S'il était permis , enfin , de dire quelques mots des dérèglemens supposés du curé de Meudon , on pourrait remarquer combien c'est peu connaître le cœur humain , que de conclure de la licence des écrits à la licence de la vie , et de l'*yvrongnerie* du style à celle de l'homme. De tout temps , des hommes qui affectaient de mépriser la chair , l'ont somptueusement traitée en leur personne , et d'autres qui la méprisaient réellement , se sont abandonnés à ses plaisirs les plus bas ; mais de tout temps aussi , on a vu vivre irréprochables des hommes qui en savaient l'importance et qui l'apercevaient par son grand côté ! Otez la sensation , que demeure l'esprit ? Un monde abstrait où toutes les formes de la vie sont effacées.

En résumé , il paraît impossible que Rabelais ait voulu s'associer à cette révolte de la matière brutale , qui a couvert le moyen-âge de gibets et d'instrumens de torture , et qui , dix siècles durant , n'a cessé d'opposer son orgie profane à la domination d'un idéal trop absolu. La vérité , c'est que Rabelais a suivi la voie des Jésuites , celle des protestans , en cela la même , et celle de tous les novateurs *socialistes* de son temps , en essayant de fixer les développemens réguliers de la chair , dont la renaissance et l'étude intime et prolongée de l'antiquité avaient enseigné la valeur. Deux épisodes très-importans du *livre* répondent à cette idée. Ils se font remarquer tous deux , malgré leur étendue qui est assez considérable , par un ton grave , sérieux , et par un enchaînement naturel , où les échappées bouffonnes font à peu près défaut. Le premier est relatif à l'éducation de Gargantua par Ponocrates. En voici le programme : Absolue proscription des méthodes scolastiques , de la dévotion banale , des jeux futiles , du long sommeil et des interminables dineries sans appétit ; au lieu de cela , exercice continu et toujours entremêlé du corps et de l'esprit ,

lecture attentive de l'écriture , intelligente prière , examens de conscience , soins du corps , gymnastique , exercices doux et violens , étude réfléchie de l'antiquité , loisirs littéraires ; connaissance pratique de l'astronomie , de la musique , de la géométrie ; travail matériel , enfin , et des plus communs ; examen minutieux des procédés des arts et métiers , et , pour clore le tout , chaque mois , un jour de beau temps , courses et folies dans les champs , fête et banquets. On comprend que , à ce régime , Gargantua se levait de grand matin et mangeait avec appétit , et qu'un pareil exercice , d'abord difficile , bientôt *léger et délectable* , dut lui sembler un *passé-temps de roi* plus qu'une *étude d'escolier*. Le second épisode touche de plus près encore à l'organisation sociale , bien que la question n'y soit pas traitée *ex professo*. Il s'agit de l'abbaye de Thélème , fondée par Gargantua , à l'intention de Frère Jean-des-Entomeures.

Si Panurge semble , en général , représenter les instincts communs et souvent les vices , les besoins , les indisciplinables appétits de son temps ; si la race des rois géans escortés de leurs sages serviteurs , Eudémon , Ponocrates , Gymnaste , etc. , parait douée , au contraire , d'un esprit moral , évangélique , quelque peu protestant , mais large assurément et sans préjugés théologiques , sorte d'idéal des dispositions morales que Rabelais souhaitait aux puissans du monde ; on peut dire aussi que le caractère de Frère Jean est celui qu'il oppose et qu'il eût voulu substituer au caractère hypocrite et cagot si répandu de son temps. Courage , activité , passion du bien , indépendance et tolérance , telles sont les qualités dominantes de son héros. Quand Rabelais fonde une abbaye pour lui , c'est afin d'y réunir une sorte d'aristocratie de science et de beauté , type accompli de la perfection humaine. On vit libre à Thélème , et l'on y est sage. La grâce et la mode y ont leur empire , et les femmes y gouvernent les hommes charmés d'être gouvernés par elles. Tout s'y passe au rebours des abbayes ordinaires : *Fay ce que voudras !* C'est le grand précepte , « parce que gens libres , bien nays , bien instruits , conversans en compagnies honnestes ont par nature ung instinct et aiguillon

qui tousjours les pousse à faicts vertueux et retire de vice, lequel ils nommaient honneur. » Liberté ! Ce grand mot est à Thélème le moteur de tout bien ; il est aussi le préservateur de tout mal, car le mal n'a de plus vif excitant que la défense. Cette abbaye nous présente une espèce d'intermédiaire entre l'éducation et le monde, entre l'enfance et le mariage, l'amitié et l'amour. « Quand le temps estait venu.... que aucun voulust yssir hors, avecques soy il emmenait une des dames, celle laquelle l'avait prins pour son dévot et estaient ensemble mariez, et, si bien avoyent vescu à Thelesme en dévotion et amitié, encore mieulx continuoient-ilz en mariaige : autant s'entreamayent-ilz à la fin de leurs jours, comme le premier de leurs nopces. »

Il ne faut pas demander à Rabelais comment la bonne harmonie se maintenait dans les passions à Thélème. Il ne faut pas même s'enquérir des rapports de l'aristocratie thélémitique, avec les ateliers d'artisans qui l'entourent et la servent. La même difficulté se présente dans le monde, et Rabelais ne la résolvait pas plus que n'ont fait nos contemporains. Contentons-nous de pénétrer l'esprit philosophique de l'éducation de Gargantua et de l'institution de Frère Jean. Cet esprit est-il épicurien ? Nullement, en ce que l'épicurisme a d'étroit, de faux et de destructeur des sociétés humaines ; ni la science, en effet, ni la religion ne sont bannies ; l'égoïsme, le mépris de la partie inférieure de la société et des métiers qui l'occupent, enfin l'indifférence politique sont si peu préconisés, que l'éducation, suivant Rabelais, forme des rois et les fait voir à l'œuvre, portant leur attention du plus haut au plus bas de l'échelle de l'humanité. L'épicurisme prétendu de Rabelais, n'est donc que l'annoblissement des plus légitimes passions de l'homme, avilies jusque-là par une réaction souvent aveugle de l'esprit chrétien contre la brutalité païenne ; et les épisodes où ce désir d'annoblissement et de réglementation par l'esprit se fait jour, peuvent être envisagés en deux sens divers, qui nous présentent, en la résumant, la morale de la comédie.

Dans leur sens critique, ces deux épisodes, qui dominent le

livre de Gargantua , et qui font comprendre ceux de Pantagruel , ne sont que le développement sérieux , que la conclusion morale de ce cri : *A boyre !* fondement symbolique de la fable ; dans leur sens positif , ils sont la profession de foi de l'auteur ; mais la satire domine dans la pensée de Rabelais , surtout dans ses derniers livres. Or , quels sont les ennemis de cette pensée ? L'hypocrisie , l'intolérance , les règles monacales et les méthodes scolastiques. Si donc *A boyre* ne veut pas dire : *Abruyez-vous* , et rien ne semble mieux prouvé , il faut qu'il veuille dire : Ne soyez ni protestans ni catholiques , mais soyez hommes de bien ; ne soyez pas pédans , mais soyez savans ; ne bourdonnez pas la prière avec la cloche , mais bénissez en votre cœur ce Dieu qui vous a donné le vin. Cette interprétation , si elle ne paraissait pas assez établie par l'examen d'une fable quelquefois obscure , nous ne doutons pas qu'elle ne semble convaincante à ceux qui voient , dans Rabelais , le chef de ce scepticisme français , qui , tout négatif en apparence , n'en aboutit pas moins à la révolution qui a bien fondé quelque chose dans le monde et dans les mœurs. Les grands écrivains de cette École ont tous prêché la tolérance et la charité ; tous ont fait servir la critique et la satire à renverser les pouvoirs exclusifs et absolus ; tous ont compris aussi , et quelquefois éloquemment exprimé , le grand côté de la matière , cette servante de l'esprit , sans laquelle l'esprit s'isole et s'endort. Ainsi , la critique la plus âcre et la plus acharnée n'a pas laissé d'avoir sa manière de prêcher l'amour ; et peut-être , rencontre admirable de l'intelligence à des points de vue si divers , peut-être y a-t-il moins de différence qu'on ne le suppose communément entre les formules consacrées de l'École sceptique et satirique , et le beau précepte de Jean à ses disciples : Mes petits enfans , aimez-vous les uns les autres.

CHARLES RENOUVIER.

Poésie.

LENDEMAIN D'ORAGE.

MARINE.

I.

Calme plat ! — L'Océan plus uni qu'une glace ,
N'usurpe de ses bords pas un pouce de place.
Forcé de remorquer son vaisseau , le marin
Cargue avec désespoir ses voiles inutiles.
Pas un souffle de vent. Les eaux sont immobiles
Comme une surface d'airain .

II.

Calme plat ! — L'air est pur , le ciel clair , la mer rose.
Le goëland de neige avec amour s'y pose.
Le beau soleil d'hiver y mire son front d'or.
Et le flot nonchalant que l'aviron soulève ,
Pareil à la beauté qu'éveille un tendre rêve ,
Avec mollesse se rendort.

III.

L'algue que sur la rive apportent les marées
Offre un mol oreiller aux barques amarrées.
La mer semble exhaler des parfums de bonté ,
Et , bien que l'air soit froid , sur les cordes tendues
Les vestes des pêcheurs sont toutes suspendues :
On dirait une aube d'été.

IV.

Calme plat ! — Et pourtant le robuste pilote
D'un regard inquiet interroge sa flotte ;
Et , comme les pêcheurs de Léopold Robert ,
Dans l'avenir muet il regarde avec crainte ,
Tandis que sur son front on lit encor l'empreinte
D'un malheur récemment souffert.

V.

Calme plat ! — Et pourtant les rocs sont blancs d'écume ;
L'éclair , comme un marteau , rayant la noire enclume ,
A creusé sur leur front plus d'un sillon récent.
La grève , de débris et de corps est jonchée ,
Et du sable éclatant la blancheur est tachée
De larges étoiles de sang.

VI.

Horreur ! cet Océan est moins grand qu'hypocrite.
Sa rage en flots de chair et de sang est inscrite.
Aujourd'hui son visage est calme. Eh bien ! hier
Il brisait les vaisseaux. Une épaisse fumée
Le couvrait. On eût dit que la foudre allumée
Avait incendié la mer.

VII.

L'Océan , défiant les flots et les havres ,
Leur jetait , comme un gant , des faisceaux de cadavres.
Hier le flot fauchait , monstrueux moissonneur ,
Les marins et les mâts. Aujourd'hui qu'il sommeille ,
De sa vaste poitrine , azurée et vermeille ,
Montent des soupirs de bonheur.

VIII.

Sur tous les marins morts , sur les barques broyées ,
Sur les blocs de granit des roches foudroyées ,
La mer a déroulé ses radieux linceuls.
Dirait-on maintenant que le sang l'a rougie ,
Sans tous ces naufragés , restes de son orgie ,
Qui , sur ses bords , l'attestent seuls ?

IX.

Le monstre est bien repu ! — Tremble , Océan livide !
Toujours ta soif de sang s'éveille plus avide ,
Mais , qui sait , ... vieux Satan , si Dieu que tu trompas ,
Pour te punir d'avoir , en tes nuits de démence ,
Changé tes larges flancs en cimetière immense ,
D'un mot ne te séchera pas ?

CH. PONCY , *ouvrier maçon.*

Toulon , mars 1843.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

—

LE HACHYCH.

Un vol. in-12, Paris, librairie de Paulin.

Le Hachych ! — Tel est le titre d'un petit livre sans nom d'auteur, que nous avons entendu attribuer par quelques-uns de nos concitoyens, à plusieurs écrivains différens, tandis que d'autres personnes s'obstinent à le présenter uniquement comme un des fils de la capricieuse imagination d'une de nos célébrités médicales. Personnellement nous ne savons absolument rien là-dessus ; nous ignorons ce qui, en ceci, est l'erreur, comme ce qui est la vérité ; et, à vrai dire, nous sommes peu soucieux de le savoir. Toutes les fois qu'un écrivain se cache derrière un pseudonyme, apparemment qu'il a quelques raisons pour cela, et nous n'essayons pas plus de soulever le voile dont il s'enveloppe, que nous ne le ferions d'un masque sous lequel, dans une fête, s'abriterait la figure d'une femme. C'est bien assez d'être trop souvent indiscrets dans la vie civile ; ne le soyons pas dans la vie publique, dans la vie littéraire.

Toutefois, l'auteur de ce livre semble se révéler lui-même en s'appelant quelque part ὁ Γέρμαχος ; mais, est-ce là son nom propre, ou bien est-ce une pseudonymie ? L'auteur est-il français, ou appartient-il à la Grèce moderne ? Voilà de ces questions qui feront pâmer les Saurimaises futurs, de ces recherches que nous recommandons aux continuateurs du Dictionnaire des anonymes et autres de feu Barbier ; mais nous, qui avons seulement à nous occuper du fond du livre, que nous importent ces obscurités ? Voyons quelle est la donnée de l'ouvrage.

« A la fin de septembre dernier, je quittai Naples, dit M. ὁ Γέρμαχος, sur le bateau à vapeur l'*Eurotas*, qui venait d'arriver de Marseille : il avait été forcé de repartir à l'instant à la place du *Minos*, dont la chaudière s'était dérangée au moment de quitter le port.

» Dès que l'*Eurotas* eut dépassé Messine et Procida, je me sentis indisposé et voulus me coucher en plein air pour prévenir le mal de mer. Comme je tirais à moi le matelas de mon cadre pour l'étendre

sur le pont , je fis tomber à mes pieds un gros rouleau de papier négligemment serré par un cordon , et , probablement , oublié sous l'oreiller par celui qui m'avait précédé.

»Après m'être assuré que cette liasse n'appartenait à aucun des voyageurs présents , je dénouai le cordon , et je parcourus quelques feuilles. Elles ne contenaient que des notes fort difficiles à déchiffrer , assez incohérentes et remplies de ratures. Le capitaine m'apprit que ce cadre N° 8 avait été occupé par un jeune homme , pâle , mélancolique , et probablement souffrant ; car il avait la tête enveloppée d'une espèce d'appareil , et portait à la joue droite des traces d'une assez forte contusion. Depuis Marseille , il n'avait pas cessé d'écrire et ne s'était couché qu'à la hauteur de Gaëte. Aussi avait-il fallu le réveiller lorsque tout le monde était déjà débarqué depuis long-temps. Du reste , le capitaine ne put rien m'apprendre de plus , attendu que la liste des passagers venus de Marseille était restée à Naples , suivant la règle , et que celui-là n'avait parlé à personne , même pendant les repas , tant il était préoccupé de son sujet.

»Dans les courts momens de répit que me laissa la mer , je parcourus quelques-unes de ces feuilles volantes , et bientôt elles piquèrent ma curiosité. Désirant les débrouiller plus à mon aise , je priai le capitaine de me les confier. Comme il me connaissait , il y consentit volontiers , à condition que , à la première réquisition , je rendrais à qui de droit jusqu'aux plus petits morceaux de papier qui tenaient aux pages principales par des épingles ou des pains à cacheter.

»Depuis ce temps , je n'ai plus entendu parler du pâle et mélancolique jeune homme à la tête fêlée.... et je ne suis pas homme à garder le bien d'autrui.

»Mais , à qui rendre un objet perdu , quand le propriétaire est inconnu , quand personne ne réclame ? Évidemment , c'est au *destinataire* , comme on dit en droit. Je me décide donc à rendre ces notes au public ; car je dois supposer qu'elles lui étaient destinées , et , dans le doute , c'est encore à la communauté que doit revenir ce qui n'appartient à personne. Il est d'ailleurs tant d'âmes en peine qui auraient besoin du *hachych* pour se consoler du présent par la perspective de l'avenir !!! Je ne dois pas leur laisser ignorer les extases fantastiques dont peuvent jouir ceux qui en usent avec des intentions pures.

»Enfin , ne faisant pas partie de la société des gens de lettres , et n'ayant pas même l'honneur d'être homme de lettres , j'engage

chacun à prendre ce qui lui conviendra dans cette restitution publique.

»Maintenant, lecteur perspicace, c'est à vous de briser l'os médullaire, comme dit le malin curé de Meudon, « afin d'en extraire la mouelle quintessentielle, cet aliment précieux élaboré en perfection de nature. »

»Cette publication pouvant soulever quelques réclamations de la part de l'auteur ou de ses héritiers, voici mon nom et mon adresse :

» à Γέφυρας, rue Paradis, 20, à Marseille. »

Telle est l'introduction neuve et pleine d'esprit de ce livre. Le pâle jeune homme à la tête fêlée, se peint ensuite, dînant chez le docteur Cauvière, en compagnie de convives plus choisis que nombreux. Au moment de prendre le café, le docteur Lebon (un des convives), demande qu'il lui soit permis de prendre, au lieu de moka, une infusion de hachych, ou chanvre d'Abyssinie, dont la propriété la plus constante et la plus remarquable est d'exalter les idées dominantes de celui qui en a pris une infusion, de lui procurer l'intuition précise de ce qu'il cherche, de lui faire savourer par la pensée la possession anticipée et sans mélange de tout ce qui est suivant ses goûts, ses vœux, ses passions habituelles. « Essayez-en, dit le docteur aux convives, quand ce ne serait que par curiosité. Que risquez-vous ? Une petite dose, une seule tasse de cette précieuse infusion ne peut vous donner que de la gaité, des consolations ; vos prévisions les plus agréables se transformeront, pour un moment, en réalité, vous posséderez le don de nouvelle vue ; vous serez élevés au rang des prophètes. »

Quelques-uns des convives ayant cédé aux instances du docteur, éprouvèrent bientôt les effets du hachych. Un d'eux annonça qu'il avait découvert un nouveau moteur applicable à toutes les machines, l'électricité, et il se mit à décrire son appareil avec un soin minutieux : celui-là était un mécanicien. Un autre, professeur de zoologie, se mit à décrire l'organisation intérieure des animaux antédiluviens. Il expliqua les transformations subies par les espèces perdues, etc. Tout à coup le jeune Démos, qui retournait en Grèce, après un séjour de quatre ans à Paris, où il avait été envoyé par le Ministre de l'instruction publique de son pays, monta sur une chaise, et avec toute l'inspiration d'un quaker, il épancha les pensées humanitaires qui débordaient dans son sein.

Enfin, le docteur Lebon ayant fait prendre au pâle jeune homme

lui-même , une tasse de hachych , celui-ci , arrivé à son hôtel , éprouva les plus étranges hallucinations.

« Je revins d'abord en Égypte avec mon nouvel ami le docteur Lebon. Je revis les belles Abyssiniennes , la chasse aux autruches et aux giraffes , le lavage des sables aurifères , les bords de la mer Rouge. Puis mon imagination se promena dans l'Inde , au Thibet , en Chine , au Japon. Mes idées se brouillèrent insensiblement , et je m'endormis , ou plutôt je passai le reste de la nuit sous l'influence du hachych , dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil.

»Après avoir parcouru successivement les îles de la Sonde et Java , les colonies anglaises de l'Australasie , de la Tasmanie , de la Nouvelle-Zélande , et tout l'archipel de l'Océanie , j'arrivai en Amérique par la Californie ; je traversai les montagnes Rocheuses sur un *rail-way* , puis les lacs Huron , Michigan , etc. , et j'assistai à la reconnaissance de deux nouveaux états , ceux de Wisconsin et de Jowa , qui cessaient d'être de simples territoires pour faire partie des étoiles de l'Union ; et je passai un des premiers par le canal de Panama. Enfin , après avoir visité le cap de Bonne-Espérance , Tombouctou et les montagnes de la Lune , je descendis le Nil-Blanc , les cataractes , etc.

»En arrivant à Alexandrie , je fus très-surpris de trouver en pleine activité le canal de communication du Nil avec la mer Rouge , par Suez , à travers la vallée de l'Égarement , dernière trace de l'ancien canal , ouvert au commerce de temps immémorial et à moitié comblé par les sables. Là , j'appris que le convoi de Bagdad à Saint-Jean-d'Acre venait d'arriver par le chemin de fer. Il me parut impossible que tant d'améliorations eussent pu s'opérer depuis mon départ , et je fus encore plus surpris des embellissemens de la ville , du grand nombre d'Européens que je rencontraï dans les rues , des costumes et de la bonne tenue des troupes pendant la revue. Je m'expliquai bien pourquoi les commandemens se faisaient en français , par l'adoption de nos manœuvres , de notre tactique , sous l'influence de nos officiers instructeurs ; mais il me fut impossible de comprendre pourquoi le croissant turc était renversé avec ses deux extrémités en bas ; pourquoi il était composé de bandes diversement colorées , etc. Ceux à qui je m'adressai pour avoir l'explication de ce changement me rirent au nez ; et se contentèrent de me répondre en haussant les épaules : « Vous prenez donc cela pour un croissant , brave homme ? Vous n'avez donc pas lu ce qui est écrit au-dessous ? » Un peu confus , je

m'excusai sur l'agitation du drapeau , et je m'embarquai pour Marseille , sans oser m'adresser à d'autres ; je me rappelai seulement que j'avais vu le même drapeau sur plusieurs monumens du Caire et jusque dans la Haute-Égypte.

» Le bâtiment sur lequel j'étais parti le soir fendait la mer comme un dauphin. Cependant je ne voyais ni mâts ni voiles , je ne remarquai pas non plus de cheminée ; bien plus , je ne sentais aucune secousse , je n'entendais aucun bruit qui ressemblât à ceux que produisent les roues des bateaux à vapeur. J'en témoignai ma surprise au capitaine , qui me répondit négligemment : « C'est tout simple , Monsieur , nous marchons par l'électricité. » Ces mots me rappelèrent aussitôt la description du physicien de Leyde , et , pour avoir l'air d'être plus instruit que je ne l'étais , je répondis avec le même abandon : « C'est probablement par le système Vanderbrook ? »

» Arrivés à Marseille , nous fûmes dispensés de toute quarantaine , et nous entrâmes en libre pratique sitôt que les papiers du bord eurent été convenablement examinés. Je trouvai le port très-agrandi ; les quais étaient beaucoup plus larges ; l'eau me parut moins sale , et presque sans mauvaise odeur. La campagne environnante était plus verte , plus boisée et mieux cultivée ; des fontaines-bornes coulaient à presque tous les coins de rue. Tout cela provenait , me dit-on , de la dérivation d'une partie des eaux de la Durance , par des travaux immenses exécutés depuis long-temps aux frais de la ville.

» A l'entrée de la Canebierre , je vis la foule attroupée autour d'une immense affiche , au haut de laquelle je lus en gros caractères :

BANDO DU CONGRÈS IBERGALLITALE.

27 Juillet 1943.

» Je demandai ce que c'était , et mes voisins me répondirent simplement : « C'est la proclamation du dernier décret de notre congrès général. » Ce qui ne m'apprit rien. Je ne compris pas mieux les explications qui me furent données , je dois l'avouer avec beaucoup de complaisance , quoiqu'on parût étonné de la naïveté de mes questions , surtout relativement à la date de ce décret , date que je remarquai , du reste , sur toutes les affiches ou annonces que je consultai. Il était évident qu'on me parlait de choses dont je n'avais pas la moindre idée , comme étant bien connues de tout le monde.

Heureusement notre héros aperçoit quelqu'un qu'il prend pour le docteur Cauvière, mais qui n'est autre que son petit-fils ; car deux générations se sont déjà écoulées, et il se fait expliquer tout ce qui le frappe si bizarrement. Une nouvelle carte d'Europe (celle de 1943), lui montre le monde tel qu'il sera sans doute à cette époque, puisque M. ὁ Γέρμανος l'assure. D'abord, nos frontières du Nord ne sont plus aussi rapprochées de Paris. La Belgique s'est *spontanément* réunie à la France. Les petits États de l'Allemagne ont formé en un grand corps l'*unité germanique* ; cela a eu lieu, grâce aux patriotes français, qui, pour empêcher l'Autriche de s'opposer à ce mouvement, jetèrent 60,000 hommes en Italie, dont ils firent un seul corps de nation. Bientôt l'Italie adopta nos couleurs, en modifiant seulement leur position. Les provinces Rhénanes adhérèrent aux nouvelles idées, et le Portugal et l'Espagne ne tardèrent pas à se joindre à elles, etc.

Eu vain l'Angleterre voulut-elle s'opposer à la fusion de l'Espagne et du Portugal, à leur accession à la grande ligue des peuples néo-latins. La France, *pour faire respecter la libre volonté des peuples*, prit parti contre elle. Elle aida, pour faire diversion à l'insurrection des deux Canadas, et la Hollande voulut aussi faire partie de l'association ibergallitale.

Mais, bien d'autres améliorations ont eu lieu, comme on le pense, pendant ces événements, pour les accomplir ou les préparer. D'abord les lois de septembre ont disparu ; l'impôt du timbre a été supprimé ; le cautionnement des journaux, réduit ; l'imprimerie est rentrée dans le droit commun ; l'impôt indirect a été remplacé par un impôt personnel et surtout proportionnel, etc., etc.

A cette époque, des chemins de fer sont percés de tous côtés. Il y en a d'Oleron à Jaca, d'Antibes à Gènes, par la corniche avec d'immenses tunnels, l'isthme de Suez et celui de Panama sont ouverts par des canaux ; enfin, le budget total du congrès est de un milliard trois cent cinquante millions dont la France paie deux cinquièmes, etc. On voit qu'il est impossible de pousser plus loin les détails et la lucidité de l'avenir.

Voulez-vous savoir maintenant où est le siège du congrès fédéral ? A Marseille. Le palais du congrès est sur les allées de Meillan, en face de l'Élysée, immense monument élevé aux hommes de tous les pays qui ont rendu les plus grands services à l'espèce humaine.

Tout à coup, au moment où les deux interlocuteurs, après avoir

parcouru un cercle de conversation où nous ne pouvons les suivre, vont arriver à l'Océanie : « Je crus, dit l'auteur du récit, que les pieds de ma chaise venaient de glisser; j'éprouvai la plus violente commotion qu'on puisse imaginer, et mille étincelles me passèrent par les yeux..... Je restai, à ce qu'il parait, assez long-temps évanoui; car il faisait grand jour quand je repris connaissance. »

Heureusement le docteur Cauvière vient au secours du malade, qui retrouve en lui les traits, la voix, le sourire de son nocturne partner. Il part ensuite, se promettant, malgré sa chute, de revenir souvent au Hachych.

Tel est ce petit livre, ou plutôt ce rêve, non moins bizarre que spirituel, non moins réalisable qu'impossible, non moins vrai peut-être que fantastique. Cela ressemble quelquefois, par la malice à un conte de Voltaire, par la beauté de la forme et du style aux meilleures pages de Rousseau, par la grandeur et la gravité des idées, à un dialogue de Platon. On voit, en le lisant, que l'auteur est, avant tout, malgré sa verve qui a l'air de passion, malgré sa vivacité qu'on prendrait pour de l'emportement, un homme de conviction et de bonne foi, un cœur ardent et humanitaire, porté aux grandes choses et aux grandes idées, qui peut se tromper, dans ses appréciations, dans ses amitiés comme dans ses antipathies; mais dont l'œuvre reproduit les pensées qui ont le plus souvent appelé ses savantes méditations. Enfin, lors même qu'on jugerait impossible la réalisation du Hachych, on serait tenté de la désirer. N'est-ce pas le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce livre? Nous souhaitons que M. à Γέφυρας fasse souvent de pareilles trouvailles; nous promettons d'avance à nos lecteurs de leur en rendre bon compte.

Dans un de nos prochains numéros nous rendrons compte des principales publications des bibliothèques Gosselin, Charpentier et Delloye, qui continuent à offrir à leurs Abonnés nos meilleurs ouvrages de Littérature.

CHRONIQUE.

Parmi les événemens littéraires du mois, qui ont eu le plus de retentissement, il faut placer l'apparition de *Lucrèce* et de *Judith*. L'auteur de *Lucrèce*, M. Ponsard, est, dit-on, un jeune avocat Dauphinois, qui ne comptait nullement sur la réussite qu'il a obtenue. Nous croyons, en effet, qu'il n'y a pas dans sa pièce de quoi justifier les éloges exagérés qui lui ont été accordés. La haine absurde et inexplicable d'une partie de la presse Parisienne contre M. Victor Hugo, a fait la moitié du succès de *Lucrèce*; mais, que M. Ponsard ne s'y fie pas ! les destins et les flots sont changeans, surtout au théâtre. Nous connaissons, pour notre part, vingt jeunes gens, dont plusieurs sont de nos amis, lesquels ayant débuté dans la carrière dramatique, avec autant d'éclat que M. Ponsard, avec une verve plus entière à coup sûr et plus personnelle que celle de *Lucrèce*, ont été, après leur premier succès, arrêtés par les difficultés du *métier*. Nous souhailions de grand cœur, à M. Ponsard, toutes les roses sans les épines ; nous applaudirons avec plaisir à toutes ses conceptions ; mais, nous l'en conjurons, au nom de son propre intérêt et de sa gloire future, qu'il ne se laisse point aveugler par les flatteries imprudentes de ses amis ; qu'il ne se croie point encore un demi-dieu, ni un rival de Corneille. Nous accordons à son œuvre une certaine habileté ; nous y reconnaissons quelques études de couleur locale, comme on dit au théâtre, faites et bien faites d'après les écrivains antiques. Mais, selon nous, ce qui manque à cette tragédie de *Lucrèce*, c'est la vie, c'est l'inspiration. Il y a dans les grandes lignes de la pièce nouvelle, comme dans ses détails, beaucoup trop de quiétude et de calme. Ses personnages ne sont pas des hommes passionnés qui aiment ou haïssent cordialement, qui s'indignent, s'emportent, etc. : ce sont des rhéteurs qui péroront un peu à tort et à travers, comme cela doit se faire religieusement dans toute bonne tragédie reproduisant Corneille ou Racine, à peu près comme un calque reproduit Raphaël. Et puis, l'expression poétique échappe souvent à M. Ponsard. Quoi qu'il fasse pour l'atteindre, elle reste ensevelie sous un déluge de prose, et sa pensée, loin de finir par une image, se termine fréquemment comme son vers, par une rime tout simplement. Heureux encore, l'auteur de *Lucrèce*, lorsque, à force de vouloir imiter Corneille, il ne se jette point dans des inversions ridicules, dans des constructions qui n'ont pas de sens, dans des comparaisons boiteuses ! Voici un exemple curieux de ces dernières :

Le Sénat, ce vieillard impuissant
Est purgé des humeurs qui lui chauffaient le sang.
Il comprend, aujourd'hui qu'il est devenu sage,
Que la tranquillité convient à son grand âge ;
Et comme incessamment, de ce corps tout cassé
Tombe quelque débris qui n'est point remplacé,
Les membres s'en allant ruine par ruine,
Tout doucement bientôt s'éteindra la machine.

Est-ce là, nous le demandons, de la poésie ? N'est-ce pas plutôt de la médecine formulée, comme celle de M. Purgon, en mauvaise prose pitoyablement rimée ? Ce Sénat purgé qui est un vieillard impuissant, ces humeurs qui chauffent un sang, ce corps duquel tombent des débris, ces membres qui s'en vont ruine par ruine, enfin, cette machine (peu à vapeur sans doute), qui s'éteint, tout cela compose peut-être du français....mais, à coup sûr, ce n'est pas celui de Racine. Il nous serait très-

facile de multiplier les citations de ce genre, et de montrer (que Dieu et le *Constitutionnel* nous le pardonnent !) que la pièce de M. Ponsard peut être une tragédie estimable, une étude dramatique remarquable faite sur l'antiquité ; mais, qu'elle est loin d'être un chef-d'œuvre, comme le proclament imprudemment ses admirateurs. A nos yeux elle est même de beaucoup, comme animation, au-dessous du *Caligula* de M. Dumas, tant accablé par la presse Parisienne, et, comme fidélité, comme traduction des mœurs antiques, elle est loin de valoir les spirituels romans de notre ingénieux collaborateur, M. Jules de St-Félix. Voilà ce que nous pensons de *Lucrèce*. Nous n'en sommes pas moins les amis de M. Ponsard, qu'il le croie bien, et nous admirons à la fois son courage et son talent : son courage, pour avoir écrit une *Lucrèce* en 1843 ; son talent, pour l'avoir fait réussir. De la part d'un provincial, cela ne nous paraît pas trop maladroit. Il faut convenir, du reste, qu'il n'y a rien de tel que de venir à temps, et M. Ponsard, comme le Messie, a très-habilement choisi son heure. Il est apparu juste à point, au plus fort d'une de ces bourrasques inintelligentes et sans motifs, pareilles à la mousson indienne, si fréquentes dans la feuilletonnerie Parisienne, qui renversent périodiquement trois ou quatre fois par an de leur piédestal pour les y replacer bientôt, MM. Lamartine, Hugo, Scribe, Dumas, de Balzac et tant d'autres. Puisque nous parlons de M. de Balzac, disons que nous venons de lire de lui, dans le *Messager*, un roman intitulé : *Dinah Piédefer*, qui, sans valoir le *Ménage d'un vieux Garçon en Province*, publié cette année par la *Presse*, et où brillaient d'un si vif éclat la *Rabouilleuse*, les *Chevaliers de la désœuvrance* et l'honorable ville d'Issoudun, porte encore le cachet d'un beau talent. Rien d'observé, de fini, comme le caractère du journaliste Lousteau, du docteur Bianchon et de Dinah, ce Georges Sand de Sancerre. Moins quelques exagérations très-pardonnables au romancier, le fond de ce tableau, qui représente une des faces de la vie littéraire à Paris, est malheureusement trop vrai. M. de Balzac, d'ailleurs, tend tous les jours à se débarrasser du néologisme et de l'affectation de pensée qui embarrassaient son style et la marche de ses livres. Avant peu, s'il continue, nous lui prédisons qu'il aura reconquis, dans l'estime de ses lecteurs vraiment littéraires, tout le terrain que ses dissensions avec la *Revue de Paris* lui avaient fait perdre.

Quant à la *Judith* de madame Émile de Girardin, elle nous a paru moins bien étudiée au point de vue des mœurs antiques et de la couleur locale, que la *Lucrèce* de M. Ponsard ; mais son style est beaucoup plus éclatant. Sous la trame dramatique on devine ici, non l'avocat, mais le poète ; et si parfois la tragédie s'amollit et nous échappe, si la terreur est absente là où nous devrions frémir et trembler, du moins l'honneur est sauf, car les beaux vers sont présents et en grand nombre. On ne pouvait attendre moins de Delphine Gay ; mais, aussi pourquoi le vicomte de Launay, cet homme d'autant d'à-propos que de verve, laissait-il choisir à sa poétique sœur un sujet biblique, et celui-là encore, qui est le plus difficile, le plus chanceux, le plus aventureux de tous à traiter ? La dame aux *sept petites chaises* en a, dit-on, profité pour se venger et pour lancer contre la pièce, non pas quelques bons mots (elle en est incapable) ; mais quelques *chuts* impolis et des sifflets toujours grossiers lorsqu'ils s'adressent à une femme, et à une femme d'autant d'esprit que madame de Girardin.

— L'Institut historique, société savante, créée à Paris depuis plus de dix ans, sous la présidence de feu Michaud, de l'Académie Française, avait chargé une commission composée de MM. le marquis de la Rochefoucault-Liancourt, le comte Lepelletier, d'Aunay, le baron Taylor, de Pastoret, Martinez de la Rosa, etc., pour préparer les questions qui devaient être traitées dans son congrès scientifique ordinaire, à l'Hôtel-de-Ville ; mais, le nouveau local affecté aux sociétés savantes n'étant pas encore terminé, M. le duc Decazes, grand référendaire de la chambre des pairs, a bien

voulu, à la demande de M. le baron Taylor, offrir avec un empressement qui l'honore, une gracieuse hospitalité à la science dans une des vastes salles du palais du Luxembourg. Plus de deux cents personnes se sont, dit-on, fait inscrire pour prendre la parole dans cette assemblée scientifique, dont les séances sont ouvertes depuis quelques jours. Une publication qui se fera par livraisons, rendra compte de ces séances qui ne peuvent manquer d'offrir un grand intérêt. — A propos de congrès scientifiques, disons que celui de France s'ouvrira, cette année, à Angers, et celui de l'étranger, à Lucques. On nous écrit d'Italie, que son Altesse le grand duc de Toscane, prince éclairé, ami des arts et des lettres, fera à tous les savans qui s'y rendront, une réception grandiose, et qu'il leur accordera une généreuse et magnifique hospitalité. Parlez-nous aujourd'hui, en effet, pour honorer convenablement l'intelligence, des pays où règne le despotisme ! Voyez la Russie ! avec quel empressement n'accueille-t-elle pas nos artistes et nos écrivains ? Et l'Allemagne, quel cortège triomphal ne fait-elle point à Listz et à Berlioz ? Ailleurs, en Hollande et en Bavière, je crois, M. Raoul-Rochette lorsqu'il voyage est reçu à la cour ; en Danemarck, M. d'Arincourt, appelé par une invitation personnelle du roi, est traité comme un prince. Quant aux pays constitutionnels, les gouvernemens sous lesquels ils ont le bonheur de vivre sont tellement faibles, tellement opprimés par les intérêts matériels, tellement écrasés sous la coalition des loups-cerviers Européens rêvant d'or et des chemins de fer, qu'ils n'ont pas le temps de songer à la pensée. Ils se résolvent donc à obéir au lieu de commander, et marchant, pour ainsi dire, la tête en bas, ils honorent la matière et méprisent l'idée. Cependant, Dieu, selon le poète latin :

Os homini sublime dedit Cœlumque tueri
Jussit et erectos ad sidera tollere vultus.

— Depuis notre dernier numéro, nous avons enfin lu les *Burgraves*, qu'il nous tardait tant de connaître en entier. Nous n'avons rien à modifier au jugement en quelques paroles que nous énoncions sur cette pièce dans notre troisième livraison. Nous le répétons donc avec la plus entière conviction : M. Hugo, dans cette tragédie, par le fond, comme par un grand nombre de détails, nous semble à la hauteur d'Eschyle. Son œuvre est plus qu'un drame ; c'est vraiment une épopée splendide et magnifique. Tout le second acte est un chef-d'œuvre d'énergie, de style, de pompe théâtrale et d'idées. Ce sont de ces grandes scènes comme on en trouve dans les romans Carlovingiens, dans les *Nibelungen*, dans le vieux poème du Cid. Aussi, à notre avis, une partie de la presse Parisienne, en déclamant contre une des plus belles tragédies qui ait été offerte au public lettré depuis vingt ans, s'est-elle singulièrement fourvoyée, et nous sommes certains qu'il n'y aura pas, à la lecture, assez de rires pour ces critiques acerbes, qui, en prononçant contre les *Burgraves* un arrêt de mort, semblent adopter l'avis de Platon, qui chassait les poètes de sa république. A qui espère-t-on persuader, nous le demandons, que M. Hugo est un écrivain de décadence, moins apte à charpenter une pièce, que M. Simonin ou M. Cornu ? Et parce que son système dramatique, qui est celui de Shakespeare, de Schiller, de Cervantès, de Lope de Véga, de Caldéron, comporte des inégalités de langage, qui réservent pour le récit, la majesté uniforme et pompeuse que la tragédie française jette indistinctement dans toutes les parties du drame, s'ensuit-il qu'il ne soit pas notre plus grand poète, et, comme M. de Châteaubriand, contre lequel on s'éleva aussi, à son début, notre premier linguiste ? En vérité, c'est à s'y perdre, et nous plaignons les feuilletonistes qui se laissent, en littérature, gouverner par des influences politiques. Ce nous paraît, à nous, une chose bien misérable, que de saper M. Hugo qui est un homme de génie, avec M. Ponsard qui promet un homme de talent, le tout, parce que M. Hugo est entré après quinze ans de lutttes et de travaux, à l'Académie, sous

les auspices de M. le comte Molé. Du reste, nous ne contestons pas que la pièce de M. Hugo soit critiquable. A notre avis, il y a des longueurs dans le récit du premier acte, et çà et là quelques bizarreries que l'auteur eût pu facilement éviter. Mais, à côté de cela, quelles grandes pensées ! que de beaux vers !

— Le monde littéraire et celui des arts sont vivement frappés de l'apparition récente de deux journaux illustrés, publiés depuis quelques temps par deux des plus entrepreneurs et des plus heureux éditeurs de Paris, MM. Paulin et Curmer. *L'Illustration*, qui appartient au premier, est une idée empruntée à l'Angleterre, mais traitée chez nous avec supériorité. *Le Londres illustré* des Anglais était loin de valoir, en effet, comme rédaction, le nouveau Journal français. On sait, qu'en Angleterre, aucun des rédacteurs des feuilles publiques ne signe ses articles ; il en résulte qu'ils sont souvent lâchés, comme on dit en style d'atelier, et que le public leur préfère les gravures. *L'Illustration*, au contraire, est signée par nos meilleurs écrivains et contient des articles fort remarquables. Les gravures sur bois, qui accompagnent le texte, montrent à quelle perfection a été poussé chez nous cet art, qui, il y a quelques années, était encore dans l'enfance. Le convoi du duc d'Orléans, les décoration de Lucrèce et des Burgraves, un bal à l'Hôtel-de-Ville, la vue de la Pointe-à-Pître, la vente des salons du Palais royal, etc., sont, pour un journal, de véritables chefs-d'œuvre, et l'on ne comprend pas que, dans le court espace qui s'écoule entre deux numéros, on puisse arriver à produire, dans un art aussi difficile que la gravure sur bois, quelque chose d'aussi parfait.

Les Beaux-Arts, qui appartiennent à M. Curmer, sont publiés d'après un autre système. C'est un journal-livre, divisé en cinquante deux livraisons, et qui formera deux magnifiques volumes. Les gravures, à l'exception des culs-de-lampe, lettres ornées, etc., ne sont point comprises dans le texte. Elles en sont, au contraire, détachées, comme celles du journal *l'Artiste*, avec lequel elles luttent de magnificence. Les sept livraisons que nous avons sous les yeux, contiennent un paysage de Jules Dupré, gravé par Louis Mary ; Charles-Quint ramassant le pinceau du Titien de Robert Fleury, lithographié par Mouillereau ; un paysage de Corot, lithographié par Français ; une jeune femme songeuse, par Gavarni ; les lutins, par le même ; une marine de Lepoitevin, gravé par Jacque ; un paysage de Roqueplan, gravé par Louis Mary ; un paysage de Paul Huet, lithographié par Français ; deux petits sujets charmants, dessinés et gravés par Jacque ; les personnages de Withe-Friars, par Eugène Le Roux ; une troupe de chanteurs espagnols devant une *posada*, par Leleux ; la compassion de la Vierge, magnifique gravure de Steinle, gravée par Jos. Keller ; un trouvère, par Couture, lithographié par Baron ; la captive de Victor Hugo, lithographiée par Gavarni. Quant au texte, il contient des articles d'Alphonse Karr, de M. Peisse, de Léon Gozlan, d'Autran et de Méry, collaborateurs de la *Revue du Midi* ; d'Eugène Guinot, de Henri Blaze, fils du spirituel Rabelais de Cavaillon, etc. Les *Beaux-Arts* formeront, certainement, un des plus élégans ouvrages de notre époque. Si l'utilité fondamentale des livres a été remplacée aujourd'hui par l'élégance, il faut convenir, du moins, que celle-ci a été poussée au dernier degré de la perfection.

— Notre collaborateur, M. Michel Chevalier, auteur des *Lettres sur l'Amérique du Nord*, des intérêts matériels en France, etc., vient de publier, sous le titre de *Essai de politique industrielle*, un volume qui intéresse bien vivement le Midi, car près d'une moitié en est consacrée à Toulouse et à Marseille. Nous ne doutons pas qu'on ne trouve dans ce volume, dont un de nos prochains numéros contiendra un complément détaillé, l'esprit d'observations utiles et pratiques, qui distingue le savant économiste auquel les intérêts scientifiques et matériels en France, doivent une grande partie de leur élan actuel.

— Il vient de paraître, à la librairie de L. Castel, un ouvrage qui ne peut manquer d'intéresser le public médical et scientifique ; nous voulons parler du *Traité de la Bile*, par le professeur Bouisson. L'importance et l'intérêt du sujet, le mérite connu de l'auteur, suffiront pour recommander cet ouvrage à l'attention des hommes sérieux. Nous applaudissons d'autant plus volontiers à cette publication, qu'elle confirme une assertion émise dans un de nos précédens numéros. En effet, si l'École de Montpellier veille avec une sollicitude presque maternelle (les méchans disent un peu orgueilleuse) à la conservation des dogmes antiques et à la propagation des grandes vérités doctrinales, elle prend une part active à tout ce qui peut intéresser la science médicale, à quelque titre que ce soit. S'il était besoin de preuves actuelles, nous citerions les ouvrages successivement publiés par les professeurs Lallemand, Estor, Dubrueil, Serre, Bouisson, etc. Le *Traité de la bile* s'associe spécialement à un objet de recherches sur lequel paraît se concentrer l'attention des investigateurs ; c'est l'étude des humeurs du corps humain à l'aide du microscope. — Notre intention n'étant point d'analyser ici cet ouvrage, nous nous contenterons de remarquer que le sujet a été traité avec tout le talent qu'on avait droit d'attendre d'une intelligence aussi distinguée que celle du professeur Bouisson, formé de bonne heure aux investigations laborieuses. L'ouvrage est plein d'aperçus neufs, de recherches intéressantes et fructueuses, le tout dominé par une critique aussi ferme qu'éclairée.

— *La Revue du Lyonnais*, dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs, continue à se distinguer, au milieu des recueils de ce genre, par l'excellence de sa rédaction. M. Léon Boitel, son habile directeur, a donné à ses abonnés, dans ses derniers numéros, des travaux curieux sur la canalisation du Rhône ; la comédie de *Molière à Chambord*, jouée à l'Odéon, et dont son auteur, M. Jules Desportes, avait réservé l'impression pour la *Revue du Lyonnais* ; des poésies de M. Victor de La Prade, rédacteur de la *Revue Indépendante*, etc. Nous voyons, avec beaucoup de plaisir, le succès de M. Léon Boitel, pour lui d'abord qui le mérite à tous égards, et ensuite à cause du bien que peut faire le recueil qu'il publie. Dans un journal politique, de graves et longs travaux d'art, d'érudition, de critique, peuvent rarement être accueillis, et souvent, lorsqu'ils le sont, ils ne se trouvent pas là à leur place. Une *Revue*, au contraire, est un organe plus élevé, se mouvant dans une sphère plus digne et plus calme que celle de la presse ordinaire, obligée, elle, de s'occuper de nos misérables querelles de tous les jours. Il a donc plus de véritable influence sur les esprits sérieux, et en allant périodiquement porter à Paris les travaux quelquefois remarquablement écrits et presque toujours bien pensés, qui s'élaborent au sein des provinces, il y produit, nous le savons, d'autant plus d'effet, que Paris s'attend à ne voir venir des départemens (comme si les départemens ne lui fournissaient pas tous ses hommes de talent !), que des petits vers, des dissertations absurdes, ou des travaux pareils à ceux de quelques-unes de ces sociétés d'horticulture qu'on a nommées, avec tant de raison, *Sociétés des Fines Herbes*. Pour être juste, nous devons signaler encore à nos lecteurs, parmi les recueils semblables au nôtre, et qui nous paraissent les mieux faits, la *Revue de l'Armorique*, placée sous la direction de M. de Courson, jeune et brillant historien, qui fit ses premières armes littéraires, il y a quelques années, dans la *Revue des Deux Mondes*. Nous n'adresserons à ce recueil qu'un reproche : c'est d'avoir, peut-être, une tendance un peu trop religieuse et dogmatique. Mais, c'est là un défaut qui naît d'une qualité, et nous n'avons pas le courage d'en blâmer beaucoup la *Revue de l'Armorique*.

— La *Quotidienne*, dont les opinions littéraires ont toujours été si franches, si honorables, et dont les rédacteurs, MM. de Laurentie, Moreau, Théodore Muret, de Pontmartin, etc., ont sans cesse donné au feuilleton du journal qu'ils rédigent, une conscience et une dignité qui manquent, malheureusement, à la partie littéraire de

quelques feuilles parisiennes, vient d'accepter, elle aussi, la révolution;.... non la révolution de juillet, mais la révolution économique, commencée par M. de Girardin et que toute la presse sera amenée bientôt à subir. Dorénavant, la *Quotidienne* coûtera, par an, quarante-huit francs, comme le *Siècle*, au lieu de quatre-vingts. A coup sûr, c'est là un avantage pour la bourse des abonnés; mais, en abaissant son prix, nous sommes certains que la *Quotidienne* élèvera encore le niveau de son talent.

— Notre vénérable et infatigable physiologiste, M. Lordat, vient de publier un ouvrage intitulé : *Essai d'un Caractéristique de l'Enseignement Médical de Montpellier, développé dans les quatre premières leçons des cours de 1842—1843*. Sous ce titre modeste, M. Lordat présente le signalement distinctif de la doctrine médicale de Montpellier, qui doit à ses travaux le degré de perfectionnement auquel elle est arrivée. L'application des règles de la philosophie naturelle à la recherche des causes qui animent l'agrégat vivant l'ayant amené à reconnaître trois principes distincts, c'est l'étude de leurs aptitudes, de leurs dispositions, de leurs manières d'agir et celle des lois de leur alliance, qui constituent cette doctrine. Les principes généraux, ainsi obtenus, sont le fondement de la médecine, qui n'est autre chose que la *connaissance de l'homme, appliquée au service de l'humanité*. C'est eux, aussi, qui fournissent au professeur les élémens d'un caractèreistique vrai. Non content de cela, M. Lordat a pensé qu'il serait utile et convenable de présenter iconologiquement l'idée abstraite qui sert de base à son travail; aussi, nous offre-t-il un caractèreistique pittoresque. Une lithographie, jointe à cet ouvrage, reproduit, non sans quelque bonheur, le tableau remarquable qu'un peintre distingué, M. Bézard, a exécuté d'après les conseils et sous la direction du savant professeur. Nous regrettons que le temps et l'espace nous manquent aujourd'hui pour apprécier dignement ce travail, mais nous reviendrons prochainement sur ce livre avec tous les détails que son importance mérite.

— L'Académie des Jeux Floraux a tenu récemment, à Toulouse, sa séance annuelle de distribution des fleurs. Les lauréats ont été M. Jaffus, qui a remporté un prix pour un ode intitulée : *Simon de Montfort*; M. Eugène Lebraly, qui a obtenu une violette, pour une pièce intitulée : *Dévouement*; plus un prix pour une *Hymne à la Vierge*; madame Thore, qui a mérité le souci (que cette fleur lui soit légère!), pour ses *Adieux à la mer*, où il y a de fort jolis vers; enfin, M. Bataille, qui a été couronné pour son poème des *Enfants de Montcade*. Parmi les concurrens qui auraient mérité d'être plus heureux, nous avons distingué M. Émile de la Bedollière, ancien élève de l'école des Chartes, traducteur des romans Anglais de Dickens, et auquel on doit la première idée de la spirituelle publication faite par Curmer : *Les Français peints par eux-mêmes*.

— Notre collaborateur, M. Genin, rédacteur du *National* et de la *Revue Indépendante*, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Strasbourg, vient de remporter un beau succès, comme compositeur, au théâtre de l'Opéra comique, à Paris. M. Genin avait pris pour libretto la pièce de Sedaine, *On ne s'avise jamais de tout*, dont jadis Monsigny avait écrit la musique. M. Genin, dit-on, a déployé dans cet essai, qui promet un bon musicien de plus, une science d'orchestration et une fraîcheur de mélodie très-remarquables. Le rendu-compte de cet opéra comique a donné lieu, en outre, à un procès en diffamation, intenté par notre collaborateur à M. Schlessinger, directeur de la *France Musicale*, qui a été condamné à mille francs d'amende et à deux mille francs de dommages-intérêts envers M. Genin.

GRAS, Propriétaire-Gérant.

SUR LA QUESTION

DE

L'INTELLIGENCE DES BÊTES. (1)



IL n'y a pas d'homme qui se contente d'acquérir les idées nécessaires à sa conservation , et qui se borne à s'en servir pour sa conduite matérielle. — Notre sens intime a besoin de deux sortes de jouissances. Nous ne voulons pas seulement des voluptés , nous voulons aussi des plaisirs intellectuels. — Or , le philosophe Sulzer prouve que les plaisirs intellectuels les plus vifs , les plus ordinaires , les plus durables , sont ceux que nous causent l'acquisition , la combinaison et l'émission des idées.

(1) Ce travail est extrait du Cours de Physiologie , professé pendant le semestre d'hiver de cette année , à la Faculté de Médecine de Montpellier , et que M. Lordat vient de terminer. Il composait originairement trois leçons servant d'introduction à celles dont l'objet était l'étude de la transmission de la pensée , et que nous espérons offrir un jour à nos lecteurs. M. Lordat a bien voulu reviser ces trois leçons , les condenser et nous les confier sous leur nouvelle forme. C'est en faisant jouir ainsi le public des travaux de nos plus vénérables penseurs , comme de ceux de nos plus jeunes et plus ardens écrivains , que la *Revue du Midi* se montrera digne de la haute faveur avec laquelle on l'a accueillie.

Cette jouissance est double. Le passage des idées est un plaisir ; la communication des intelligences en est un autre ; et un tel commerce ne peut se faire que par l'échange de cette monnaie. — Aussi, la manifestation des idées est-elle une des fonctions les plus importantes de l'espèce humaine, une de celles dont le Médecin est le plus obligé de connaître la théorie.

Il y a peu de jours je montrais combien l'Homme diffère des bêtes ; je le plaignais à cause de l'état précaire de son enfance, et je félicitais les animaux de posséder un instinct qui les met en état d'exercer leurs fonctions de relation sans le secours d'une éducation préalable. Réciproquement j'admirais dans le premier, l'intelligence qui le rend semblable à Dieu ; et, en étudiant avec saisissement l'industrie des seconds, j'en rapportais le mérite à celui qui les avait créés. Tout m'induisait à penser que le dynamisme humain n'était pas le même que celui des animaux ; que le premier est double, et que la duplicité du second est fort problématique. — J'en concluais que bien des expériences faites sur l'encéphale des brutes, étaient sans valeur pour la Physiologie humaine.

Ma persuasion devient plus complète quand je veux comparer le langage humain avec le mutisme des bêtes. Je me suis dit : « L'Homme se conserve par sa raison seule, puisque l'instinct fait si peu pour lui ; — il se rend heureux par ses idées et par le commerce qu'il en fait avec ses semblables au moyen du langage. — La bête se conserve par l'instinct qui est l'antagoniste de l'intelligence ; elle ne parle pas, ne gesticule pas, ne manifeste pas des idées, et rien ne nous prouve que leur *maniement* soit pour elle un bonheur. » — J'en conclus que, dans le dynamisme de l'Homme, il existe une puissance d'une nature spéciale qui ne se retrouve pas dans la brute.

Le commerce des idées ou le langage est donc un grand argument qui doit figurer en première ligne dans la question célèbre désignée sous le nom de *problème de l'Ame des bêtes*, question qu'il est plus simple en même temps et plus directement utile à

notre but de formuler de la manière suivante : « Le dynamisme de l'homme est-il identique avec le dynamisme bestial , et n'a-t-il d'autre avantage qu'un perfectionnement plus avancé? » Ou bien : « Existe-t-il dans le dynamisme humain un élément essentiel , dont la nature et les aptitudes diffèrent complètement de toutes les facultés observées chez les animaux ? »

La controverse se réduit à savoir s'il y a *identité* de nature dynamique entre l'Homme et la brute , ou s'il y a *différence* essentielle.

Cette question a été agitée dans tous les temps , non-seulement par les Philosophes , mais encore par les Médecins.

On ne sera pas surpris que ceux-ci s'en soient fortement occupés. Puisque une des plus grandes affaires du Médecin est d'étudier le dynamisme de l'Homme , et que ce dynamisme peut avoir quelques rapports avec celui de tous les êtres vivans , nos confrères de toutes les époques ont dû chercher à déterminer les ressemblances et les différences qui existent entre ces deux termes de comparaison. — Cependant les Philosophes du XVIII^e siècle ont tellement évoqué la question à leur tribunal, que Bayle témoigne de l'étonnement de ce que Vander Linden a inscrit dans son Catalogue des livres de Médecine , un *Traité de Rorarius* , diplomate papal du XVI^e siècle, traité qui a pour titre : *De la supériorité de la Raison des brutes sur la Raison de l'Homme*. « (*Quod animalia bruta ratione utantur melius homine.*) »

Si j'avais le temps de vous présenter une histoire même abrégée de ce procès, vous verriez que, quoique fort embrouillé chez les Médecins, il n'est pas devenu plus clair , plus facile à juger depuis que les Philosophes ont prétendu l'instruire.

Au commencement du siècle dernier , les Philosophes s'occupaient peu de la question en elle-même , c'est-à-dire de la manière d'y répondre scientifiquement : l'objet le plus essentiel pour eux était de trouver dans la théorie de l'âme des bêtes des armes pour ou contre la religion. Les Cartésiens , à l'imitation de leur maître , voulaient que les animaux ne fus-

Cette jouissance est double. Le passage des idées est un plaisir ; la communication des intelligences en est un autre ; et un tel commerce ne peut se faire que par l'échange de cette monnaie. — Aussi, la manifestation des idées est-elle une des fonctions les plus importantes de l'espèce humaine, une de celles dont le Médecin est le plus obligé de connaître la théorie.

Il y a peu de jours je montrais combien l'Homme diffère des bêtes ; je le plaignais à cause de l'état précaire de son enfance, et je félicitais les animaux de posséder un instinct qui les met en état d'exercer leurs fonctions de relation sans le secours d'une éducation préalable. Réciproquement j'admirais dans le premier, l'intelligence qui le rend semblable à Dieu ; et, en étudiant avec saisissement l'industrie des seconds, j'en rapportais le mérite à celui qui les avait créés. Tout m'induisait à penser que le dynamisme humain n'était pas le même que celui des animaux ; que le premier est double, et que la duplicité du second est fort problématique. — J'en concluais que bien des expériences faites sur l'encéphale des brutes, étaient sans valeur pour la Physiologie humaine.

Ma persuasion devient plus complète quand je veux comparer le langage humain avec le mutisme des bêtes. Je me suis dit : « L'Homme se conserve par sa raison seule, puisque l'instinct fait si peu pour lui ; — il se rend heureux par ses idées et par le commerce qu'il en fait avec ses semblables au moyen du langage. — La bête se conserve par l'instinct qui est l'antagoniste de l'intelligence ; elle ne parle pas, ne gesticule pas, ne manifeste pas des idées, et rien ne nous prouve que leur *manicement* soit pour elle un bonheur. » — J'en conclus que, dans le dynamisme de l'Homme, il existe une puissance d'une nature spéciale qui ne se retrouve pas dans la brute.

Le commerce des idées ou le langage est donc un grand argument qui doit figurer en première ligne dans la question célèbre désignée sous le nom de *problème de l'Ame des bêtes*, question qu'il est plus simple en même temps et plus directement utile à

notre but de formuler de la manière suivante : « Le dynamisme de l'homme est-il identique avec le dynamisme bestial , et n'a-t-il d'autre avantage qu'un perfectionnement plus avancé ? » Ou bien : « Existe-t-il dans le dynamisme humain un élément essentiel , dont la nature et les aptitudes diffèrent complètement de toutes les facultés observées chez les animaux ? »

La controverse se réduit à savoir s'il y a *identité* de nature dynamique entre l'Homme et la brute , ou s'il y a *différence* essentielle.

Cette question a été agitée dans tous les temps , non-seulement par les Philosophes , mais encore par les Médecins.

On ne sera pas surpris que ceux-ci s'en soient fortement occupés. Puisque une des plus grandes affaires du Médecin est d'étudier le dynamisme de l'Homme , et que ce dynamisme peut avoir quelques rapports avec celui de tous les êtres vivans , nos confrères de toutes les époques ont dû chercher à déterminer les ressemblances et les différences qui existent entre ces deux termes de comparaison. — Cependant les Philosophes du XVIII^e siècle ont tellement évoqué la question à leur tribunal , que Bayle témoigne de l'étonnement de ce que Vander Linden a inscrit dans son Catalogue des livres de Médecine , un *Traité de Rorarius* , diplomate papal du XVI^e siècle , traité qui a pour titre : *De la supériorité de la Raison des brutes sur la Raison de l'Homme*. « (*Quod animalia bruta ratione utantur melius homine.*) »

Si j'avais le temps de vous présenter une histoire même abrégée de ce procès , vous verriez que , quoique fort embrouillé chez les Médecins , il n'est pas devenu plus clair , plus facile à juger depuis que les Philosophes ont prétendu l'instruire.

Au commencement du siècle dernier , les Philosophes s'occupaient peu de la question en elle-même , c'est-à-dire de la manière d'y répondre scientifiquement : l'objet le plus essentiel pour eux était de trouver dans la théorie de l'âme des bêtes des armes pour ou contre la religion. Les Cartésiens , à l'imitation de leur maître , voulaient que les animaux ne fus-

sent que des machines ; leurs fonctions et leurs vies , que les résultats nécessaires d'un mécanisme infiniment supérieur à celui que nos arts produisent dans les machines les plus compliquées , et créé par le Tout-Puissant avec les seules lois générales de la Physique. D'un autre côté , la foi religieuse considérant les brutes comme destinées à une mort absolue , cette hypothèse les dispensait de rechercher une âme vivifiante , sur la nature de laquelle on aurait chicané.

Les esprits forts , qui étaient les nouveaux Philosophes , n'avaient pas grand-peine à réfuter le mécanisme des bêtes ; mais , après avoir prouvé que la contingence de leurs fonctions était incompatible avec la nécessité des causes physiques , ils prétendaient que le dynamisme des animaux devait être de la même nature que celui de l'Homme , puisqu'ils participaient à toutes ses facultés ; que , par conséquent , ces deux dynamismes devaient être consorts , que leur destinée devait être la même , qu'il était absurde de supposer à l'un l'immortalité si l'autre devait mourir. Pour arriver à cette conclusion , on ne cessait de répéter que l'Homme et les animaux exerçaient des fonctions semblables , étaient doués de facultés identiques , et que les différences n'allaient que du plus au moins.

Quelques hommes instruits et impartiaux , qui ne pouvaient accepter aucun de ces extrêmes , reconnaissaient des causes actives qui n'étaient ni de l'ordre physique , ni de l'ordre intellectuel , et qui pouvaient constituer le dynamisme bestial. Comme ils respectaient les faits , ils se méfiaient des propositions générales qui n'en étaient pas déduites. Parmi ces modérés , j'aime à rencontrer deux Médecins célèbres , dont l'un est La Chambre , médecin de Louis XIII , et l'autre Willis , professeur d'Oxford. L'ouvrage que ce dernier publia sous le titre de *De Animâ Brutarum* , était digne d'attention. Malgré les hypothèses qu'on y trouve , les concessions dont il aurait pu se dispenser , et malgré l'ambiguïté du langage philosophique , il renferme cent fois plus de bon sens et de Physiologie , qu'on n'en rencontre dans toute la polémique des sophistes contendans. Mais les Philosophes étaient

trop étrangers à la science de la force vitale, pour bien comprendre les principes d'une vraie Physiologie. La science médicale est trop spéciale, trop éloignée des connaissances libérales ordinaires, pour que les non initiés en puissent entendre les faits, les dogmes, la langue. Aussi, les Philosophes dont je parle, ont disputé, raisonné, fait des idéologies, sans consulter l'*Anthropologie médicale*, et ils ont laissé croire, par leur ironie, qu'on ne devait point en tenir compte.

La considération d'une force vitale distincte de l'âme pensante et du mécanisme, fut repoussée avec dérision. Elle fut regardée comme une hypothèse, reste du péripatétisme, de cette Philosophie d'Aristote, que les Cartésiens baffouaient. On fermait la bouche aux Médecins par cette question : *Cette force dont vous me parlez est une nouvelle substance : d'où vient-elle ? que deviendra-t-elle ?* — En lisant Bayle, il est aisé de voir que les préceptes du *Novum Organum* étaient absolument inconnus.

La Philosophie qui se disait sceptique, et qui, dans le cours du siècle, s'est montrée si croyante dans le matérialisme, et si moqueusement intolérante, a voulu établir que le dynamisme humain était le même que le dynamisme bestial, à l'intensité près. D'abord, elle se contenta d'insinuer ce sentiment, bientôt elle le professa ouvertement, et finit par le commander et l'ériger en dogme. Cette opinion était à l'apogée de sa puissance, quand l'Anatomie comparée est venue lui prêter son secours et contribuer à affermir l'implantation de son étendard.

Vous connaissez les succès de cette nouvelle science. Elle est entrée dans l'enseignement de la Médecine. Comme les promoteurs les plus distingués étaient persuadés de l'identité des dynamismes, cette croyance s'est glissée dans les fibres de l'*Anthropologie*, et la génération médicale qui a été élevée par Cabanis, Cuvier, Lamarck, Geoffroi-Saint-Hilaire, Gall, vit encore dans cette foi.

Les praticiens mûrs et réfléchis n'ont pourtant pas pris leur parti. Ils trouvent que le problème n'est pas plus avancé qu'il n'était du temps de Galien, qui disait : *An animantia quæ di-*

cuntur bruta, prorsus expertia sint rationis, nondum satis liquet (1).

— « Quant à la question de savoir si les animaux appelés brutes, sont tout-à-fait dépourvus de raison, elle n'a pas encore été décidée. » — Ils ont trouvé que l'Anatomie comparée n'avait rien fait pour la solution du problème; qu'elle a seulement favorisé le préjugé de l'identité des dynamismes, et que les Naturalistes l'avaient accepté docilement et sans preuves, de la Philosophie du XVIII^e siècle.

Ainsi, les médecins observateurs demeurent dans le doute; non par système, mais pour attendre plus de lumières tirées des faits rigoureusement interprétés. Ils ne s'immiscent point dans les controverses spéculatives pour lesquelles ils ne sont pas appelés; ils restent dans la sphère où les savans les ont confinés. Ils ne font pas de l'opposition, ils ne protestent pas; mais ils résistent par la force d'inertie.

Je les imiterais complètement, si mes devoirs ne m'imposaient pas l'obligation de rendre compte, non-seulement de toutes mes propositions, mais encore de mon silence. L'opinion de l'identité des dynamismes n'est pas aujourd'hui une idée purement théorique, sans application et sans portée: ceux qui la propagent, prétendent qu'elle entre explicitement ou implicitement dans les doctrines de la Physiologie humaine. Or, je vous l'ai déjà dit, je ne puis pas souscrire à des opinions si contraires au peu que je sais. — Par exemple:

1^o La conséquence morale rigoureuse de la croyance à l'identité des dynamismes, serait de traiter les bêtes comme notre prochain. Alors, non-seulement les dissections expérimentales sur les animaux vivans seraient aussi criminelles que les dissections sur l'homme vivant, mais encore l'usage des viandes seraient égal à l'anthropophagie. Plutarque, grand partisan de cette opinion, a du moins fait une diatribe éloquentة contre l'emploi de la chair. J'ignore comment il se nourrissait.

Les Banians de Surate croient fermement à la Métempsy-

(1) *In exhortat. ad Art.*

cose; en conséquence, ils s'astreignent rigoureusement à l'alimentation pythagorique.

Je n'ai pas ouï dire que nos *Comparateurs* se soient prescrit ce régime.

Mais, supposons que la nécessité de notre alimentation nous autorisât à nous sustenter aux dépens des plus faibles, qu'est-ce qui pourrait nous autoriser à faire des expériences physiologiques sur des infortunés, qui, dans cette supposition, auraient autant de droits que nos semblables?

J'aurais bien désiré savoir quelle est la croyance des Turcs touchant le dynamisme bestial : leur charité fervente pour les chiens et pour les chats qu'ils traitent comme leur prochain, semblerait supposer l'admission d'une identité de nature entre la vie humaine et la vie des animaux ; mais je n'ai pas vu que leur symbole théologique contînt un article pour l'âme des bêtes. D'ailleurs, je ne dois pas exiger que les Turcs soient plus conséquens que nos Philosophes.

2° Une des grandes preuves de la Phrénologie de Gall, est fondée sur l'identité des dynamismes : Gall traite d'absurdité l'idée de leur différence. — Suivant lui, l'Homme est de la même nature que les animaux. Ses fonctions sont ennoblies, il est vrai ; mais « ce serait faire violence à la raison, que..... de le subor-
» donner à des lois essentiellement différentes de celles aux-
» quelles les facultés primitives et communes aux animaux et
» à l'Homme sont assujéties. »

Partant de là, il veut que les configurations du cerveau des brutes dont les instincts sont bien connus, servent de pierre de touche pour les penchans de l'homme ; de sorte que les reliefs du crâne d'un individu, comparés avec les crânes de diverses bêtes, nous fassent reconnaître *à priori* ses goûts, ses propensions, ses aptitudes.

D'après cela, il faudrait que j'enseignasse que les motifs des actions des hommes sont les mêmes que ceux qui dirigent les animaux ; que l'Homme dérobe par la même cause qui porte la pie à voler, que nous chantons par la raison qui fait chanter

le serin ; — que l'assassinat a la même source que les meurtres du tigre , etc.

3° Vous savez combien il est difficile de spécifier le mode de l'intelligence d'un homme et son caractère. Vous savez combien nous sommes embarrassés pour déterminer les sentimens et les motifs qui ont mû un individu dans un système d'actions que nous serions intéressés à deviner , soit dans l'histoire , soit dans l'exercice de nos devoirs de jurés de jugement. Dans ce dernier cas , si l'individu se tait volontairement , s'il cherche à nous tromper , s'il est muet , s'il parle une langue qui nous est inconnue , comment ferons-nous pour savoir ce qui s'est passé dans son âme ? Il s'agit pourtant dans certains cas , de l'envoyer à l'échafaud , de le guérir d'une morosité , de l'enfermer dans les petites maisons , ou d'inscrire son nom parmi celui des héros. — Quand nous sommes dans cette cruelle incertitude , je suis étonné de voir que nos *Compareurs* n'ont aucun doute sur les principes d'action des chiens , des cochons d'Inde , des poules , des lapins , qu'ils ont observés et disséqués , et qu'ils supposent si facile d'en calculer exactement l'intelligence. Je lis avec humiliation ce passage dans l'analyse d'un travail présenté à l'Académie des Sciences , et qui a pour sujet l'*Aliénation mentale* (1) : « La discussion des faits acquis à la science m'a conduit à formuler cette conclusion : La quantité de la matière dans l'organe de la pensée a une influence sur l'intensité de la force fonctionnelle ; cette influence se révèle par des différences dans le poids , dans le volume , dans l'étendue des surfaces de la matière organisée , corrélatives à des différences dans le nombre et dans l'énergie des facultés intellectuelles et morales , soit que l'on compare les animaux entre eux ; soit que l'on compare les individus dans chaque espèce , et notamment dans l'espèce humaine. » — Je ne puis pas croire que , dans la recherche des *facultés intellectuelles et morales* de ces animaux , l'Auteur ait mis autant d'attention que

(1) *Gaz. Méd. de Paris* ; 1842 , 8 octobre.

nous en mettrions vous et moi dans le jugement d'un accusé aux assises.

Comme je voudrais ne parler devant vous sur les principes de la science de l'homme, qu'avec une conviction pareille à celle qui me guide dans la délibération d'un jury, il m'est impossible d'énoncer ici des propositions qui supposeraient comme vraie l'identité du dynamisme de l'homme et du dynamisme bestial. Je suis trop loin de cette persuasion, et je ne saurais m'accoutumer à cette inconséquence habituelle, qui consiste à croire une chose et à opérer autrement; à se jouer des croyances, et à les amalgamer avec les vérités les plus graves.

J'ai commencé, l'an dernier, à vous faire connaître les causes de ma répugnance, en vous montrant les différences qui existent entre les lois de l'hérédité physiologique des brutes, et les lois de celle de l'Homme. — Il y a peu de jours, en comparant devant vous l'instinct de l'homme avec celui des animaux, j'ai été amené à vous affirmer que, pour l'explication des actes des brutes, il n'est pas nécessaire d'invoquer l'intervention de l'intelligence, tant est étendue chez elles la puissance de l'instinct, tant il est difficile d'en marquer les limites.

Il est plusieurs autres ordres de phénomènes et de fonctions dont on doit tirer des déductions pareilles, et je me propose d'en faire, dans la suite, des parallèles disposés d'après le même but. Celui qui doit m'occuper cette année, c'est le contraste du langage de l'Homme avec le mutisme des bêtes.

Arrêtons bien le problème qu'il s'agit d'examiner. Circonscrivons-en les termes, pour qu'on ne me suppose pas une ambition fort éloignée de mes intentions. Si je ne me sens pas capable de déterminer l'essence du dynamisme humain, vous pensez bien que je ne prétends pas déterminer celui des bêtes, puisque je connais beaucoup moins le leur que je ne connais le mien. — Quand je parle de leurs *natures*, je prends cette expression dans le sens des modes *caractéristiques* des puissances que je compare, et dont je distingue les constitutions intimes par le parallèle de leurs manières d'agir.

La question actuelle est maintenant celle-ci : Le *langage*, qui appartient à l'espèce humaine, est-il un caractère suffisant pour dire que les êtres dépourvus de cette fonction sont d'une *nature* autre que celle de l'Homme ?

Vous connaissez toute ma répugnance à formuler des propositions qui ne sont pas susceptibles de démonstration. — Si le mutisme normal des bêtes et le langage des hommes ne démontrent pas péremptoirement l'incompatibilité de leurs dynamismes respectifs, je ne prononcerai point magistralement cette séparation ; mais, comme l'identité des deux causes est infiniment moins probable que leur différence, je crois faire un assez grand sacrifice de rester en suspens. Mes efforts ne peuvent pas aller plus loin. Ma considération pour les Naturalistes modernes, ne me portera jamais à enseigner la promiscuité de la Psychologie humaine avec la prétendue Psychologie des animaux vivans.

I. — Tâchons d'abord de déterminer exactement la valeur du mot *langage*.

Il n'est pas inutile de remarquer que le mot grec correspondant, *Logos*, signifie également, d'une part, *raisonnement*, *exercice de la pensée* ; de l'autre part, *expression de cette opération mentale*, ou sa *conversion en parole*.

Cette homonymie de deux fonctions différentes, c'est-à-dire, de la formation de la pensée et de sa manifestation, nous apprend que les deux opérations partent de la même source ; savoir : du sens intime qui a d'abord créé la pensée, chose tout-à-fait abstraite, et qui ensuite l'a corporifiée par des signes *matériels*, *arbitraires* et *convenus*.

Quoique les deux opérations soient liées et qu'elles aient quelquefois porté le même nom, vous savez bien qu'elles ne sont pas nécessairement et infailliblement continues. La pensée peut n'être point manifestée. Pour l'énoncer, il faut une opération expresse, il est nécessaire d'en choisir le temps et le mode.

Quand on est familier avec la pensée que l'on veut rendre, et avec la langue dont on veut se servir pour l'exprimer, l'acte

de la faire venir à l'esprit et celle de la transmettre au dehors, semblent ne faire qu'une même opération. C'est peut-être de là qu'est venue l'homonymie du *Logos*. Mais, lorsque la loquèle est lente, difficile, ou lorsque l'idiome qu'il faut employer est inaccoutumé, on s'aperçoit que penser et parler sont des choses bien distinctes.

Ainsi, le langage est proprement le *revêtement* phonique, *verbal* et *convenu* de pensées présentes au sens intime; opéré dans le moment où l'on veut les manifester à ceux qui connaissent la valeur de ce revêtement.

Il ne faut donc pas confondre avec le langage les divers cris qui peuvent sortir de notre organe vocal, et qui n'ont pas été rendus par le sens intime pour le même usage. Nous ne donnerions pas ce nom au bruit d'une toux sonore, d'un bâillement chantant, des soupirs et des gémissemens d'un homme qui souffre, des vociférations d'un adolescent qui a besoin d'exercer sa poitrine, des vagissemens d'un nouveau-né : ces sons ne proviennent point d'une volonté explicite; ils ne sont pas revêtus d'une signification conventionnelle; ils ne sont pas les signes arrêtés d'une pensée. Ils représentent le résultat de besoins instinctifs de *perceptions* ou d'*aperceptions* (1) insolites, résultat auquel le sens intime est étranger.

Si vous y réfléchissez, vous conviendrez qu'un grand nombre d'interjections inarticulées involontaires, qui s'exhalent de notre bouche dans la douleur, dans la volupté, dans la surprise, dans l'horreur, ne sont pas des paroles, et n'appar-

(1) Les deux mots : *Aperception*, *Perception*, ont été empruntés par M. Lordat à Leibnitz. Ils expriment : l'un la sensation de conscience, l'autre la sensation vitale. Ils consacrent la distinction qui existe entre la première, qui appartient au sens intime, et cette faculté par laquelle le système, en tant qu'il est vivant, peut ressentir certaines impressions et y répondre même en l'absence du sens intime. Ces expressions sont d'un usage plus commode que la formule ancienne, qui représente la même idée : *Sentire vitaliter*, *sentire animaliter*. Elles sont mieux définies et plus précises que les mots correspondans, dont les physiologistes allemands actuels se servent pour exprimer le même fait.

tiennent point au langage. Elles ne viennent pas de l'intelligence, mais d'un état pathétique survenu dans la force vitale. Elles n'expriment pas une idée, mais bien une sensation. Elles n'ont pas été créées d'après une stipulation, ou par une convention acceptée; ce sont des bruits vocaux, indéterminés, spécifiés instinctivement par l'accent, ou par la configuration que des circonstances vitales actuelles avaient donnée aux organes. Un même *Ah!* peut être l'effet d'une admiration sentie, d'un désir ardent, d'une souffrance déchirante, suivant l'intensité, le diapason, le caractère pathétique du son, et le degré d'amplitude de la bouche.

Sanchez ou Sanctius, grammairien philosophe de Salamanque, qui écrivait vers la fin du xvi^e siècle, dit expressément (1) : « Les interjections sont naturelles. Mais, si elles sont naturelles, elles ne sont point parties de l'oraison, parce que les parties de l'oraison, selon Aristote, ne doivent point être naturelles, mais d'*institution arbitraire*. » Beauzée a l'air de se moquer de cette distinction (2). Elle peut être de peu d'intérêt en Grammaire, mais elle est fort importante dans la théorie physiologique des fonctions humaines.

Je n'ai pas besoin de dire que les articulations ajoutées à l'exclamation, sont des mots qui appartiennent aux diverses langues; mais ces mots ne sont que des accessoires indifférens pour sa signification, qui dépend toute de l'accent du cri.

Maintenant nous sommes en mesure pour répondre à cette question : *Les animaux ont-ils un langage ?*

L'identité des dynamismes métaphysiques suppose au moins une *similitude* entre les idées. Or, comment mesurer les idées abstraites, si les êtres comparés n'ont pas des moyens communs de manifestation? — L'identité est donc encore une *question*, et je présume qu'elle restera long-temps sans solution. M. Jourdan

(1) *Minerva*, I. II.

(2) *Encyclop. Méthod.*, Grammaire et Littérature; art. *Interjection*.

a voulu y répondre, au Congrès de Lyon, en 1841. On demandait :

« Quels sont les rapports qui lient la Psychologie de l'Homme et celle des animaux ? L'état actuel de nos connaissances permet-il de coordonner systématiquement les effets acquis de la Psychologie comparée ? » — Le *Moniteur* dit (mardi, 14 septembre 1841, pag. 2081) : « M. Jourdan se propose de démontrer : 1° Que toutes les facultés psychologiques dérivent les unes des autres, et subissent un développement progressif du point d'origine au point le plus élevé ; — 2° Qu'à chaque groupe, à chaque degré de faculté, correspond un certain nombre d'animaux rangés dans un ordre constamment progressif ; — 3° Qu'à mesure que les animaux se disposent dans ces degrés de l'échelle psychologique, les plus supérieurs résument dans leur psychologie tous les phénomènes de ceux qui leur sont inférieurs, tandis que ces derniers ne s'élèvent jamais à la puissance psychologique dont sont doués les animaux qui leur sont supérieurs ; que, par cette progression synthétique, l'Homme devient un véritable microcosme d'animation résumant en lui tous les phénomènes de la Psychologie. » — Les preuves de ces propositions me sont inconnues. Elles n'avaient pas satisfait le rapporteur.

Je n'ai aucune raison pour croire que la somme des opérations dites psychiques des animaux, puisse équivaloir à la *pensée* humaine ; l'ensemble de toutes leurs sensations ne peut pas constituer une seule des quatorze opérations que j'ai signalées (1).

(1) Dans l'analyse de la pensée, c'est-à-dire, dans la décomposition du phénomène complexe qui se passe dans le sens intime humain, et qui constitue l'action de penser, M. Lordat reconnaît quatorze opérations, depuis l'instant où la première sensation active est produite dans le système vivant, jusqu'à celui où la pensée est émise, ou exécutée par l'accomplissement de certains actes physiques. Ces quatorze opérations successives sont les suivantes : 1° Sensation active et attentive ; 2° Conversion de la sensation en idée concrète ; 3° Formation de l'idée abstraite ; 4° Remémoration ; 5° Opérations de l'entendement ; 6° Opérations de l'imagination créatrice ; 7° Action de croire ; 8° Appréciation affective des idées ; 9° Actions réciproques entre les passions et l'entendement dans le sens intime ; 10° Action d'inventer ; 11° Action de poétiser ; 12° Action ontologique ; 13° Action de corporifier la pensée pour la manifester et la transmettre ; 14° Action volontaire des organes du corps pour arriver à la production d'effets physiques projetés. — Chacune de ces opérations a

L'assertion de M. Jourdan est à mes yeux une simple opinion, pour laquelle j'attends une démonstration.

Provisoirement, je ne connais pas un fait qui prouve que les brutes soient capables de notre travail mental. En effet, je ne puis connaître l'essence de ces fonctions que par un acte de manifestation expresse. Les actes en eux-mêmes ne prouvent rien, puisque l'instinct imite la raison, et semble même la surpasser dans quelques cas. La seule manifestation probante est le langage. Or, les animaux sont privés de ce mode d'émission.

Comme je sais que les défenseurs officieux des bêtes prétendent qu'elles en sont pourvues, j'ai dû m'arrêter un instant sur la valeur de ce mot. Je l'ai défini, et j'ai fait en sorte que nous pussions dire sans équivoque, si les bêtes ont ou n'ont pas un langage. — N'oublions pas que le langage proprement dit, ou la parole, est une suite de sons articulés, arbitraires, inventés et convenus pour faire naître dans l'esprit de celui qui les écoute, les idées et la pensée que veut émettre celui qui prononce ces sons.

II. Après ces distinctions, il ne sera pas difficile de nous entendre. Le langage proprement dit est une fonction qui appartient exclusivement à l'Homme, fonction dont nous ne voyons pas le moindre rudiment chez les bêtes. — Ajoutons qu'il se montre dans l'espèce humaine dès que les idées se forment, et que les races les plus voisines de l'état sauvage le possèdent de la manière la plus explicite, tandis que les animaux les plus industrieux ne sont pas plus près de cet avantage que les plus stupides.

On a cependant fait des livres sur le langage des bêtes : on est dispensé de répondre à Bougeant, à Dupont de Nemours, qui ont voulu nous amuser par leur gaité et par leur esprit, plutôt que nous instruire. Mais il faut réfuter La Chambre qui, malgré les objections solides que lui avait opposées le livre de Chaneî, intitulé : *De l'Instinct et de la Connaissance des Animaux*, avec

été fort habilement décrite et développée dans une série de leçons qui, indépendamment du point de vue didactique, avaient pour but critique de démontrer la vanité de cette opinion des Physiologistes positifs, qui soutiennent que la pensée n'est qu'une sensation et la sensation qu'un mouvement.

G. D.

l'examen de ce que M. Martin Cureau de La Chambre a écrit sur cette matière (1), s'obstine à soutenir que les animaux ont un vrai langage, et à donner ce nom aux cris et aux mouvements qu'ils font pour établir entre eux des communications réciproques. Malgré son adversaire, il n'a jamais voulu distinguer les expressions naturelles d'un état pathétique, ou d'un besoin vital, d'avec l'expression conventionnelle d'une idée abstraite indépendante de toute affection.

Un des faits qu'il reproduit avec le plus de confiance pour établir et l'intelligence des bêtes et leur langage, c'est l'appel que la poule fait à ses poussins pour leur faire partager le butin de grains qu'elle vient de découvrir. Elle a un cri particulier différent de son gloussement ordinaire, et elle s'en sert pour *semondre*, inviter ses petits à venir profiter de cette occasion. Le plus souvent elle renonce à sa part, en vertu de sa progéniture. — Les conclusions de l'Auteur sont, premièrement, que l'animal a montré dans sa conduite une intention, un but, des moyens, et par conséquent un raisonnement et de l'intelligence; — secondement, que ses cris sont un véritable langage, des sons spéciaux ayant une signification arrêtée, dont la valeur a été connue de ceux qui en ont profité.

Ces conclusions sont loin d'être rigoureuses. Pour discuter la première, il faudrait examiner si le cri d'invitation de la poule suppose nécessairement une intention raisonnée, ou si un instinct primordial, étranger à toute raison, n'a pas pu produire le même effet. Quand l'enfant nouveau-né vagit et fait venir sa nourrice qui se hâte de le nettoyer, de l'emmailloter, de lui donner le sein, a-t-il besoin d'une combinaison d'idées pour obtenir ce résultat? A-t-il pensé que ces cris ébranleraient les entrailles de sa mère, et la porteraient à chercher les causes de son mal-être? Le phénomène ne provient point d'un raisonnement de l'enfant; tout avait été arrangé primitivement, pour que, quand il aurait des besoins, il pût les exprimer par

(1) La Rochelle; 1646.

un vagissement; le reste viendrait de soi, sans qu'il y fût pour rien. Qui me répondra que la poule ne sache pas plus ce qu'elle fait qu'elle ne le savait quand elle a réuni ses œufs successivement pondus, et quand elle les a couvés assidûment pendant tout le temps nécessaire? — Mais, pour approfondir cette matière, il faudrait rappeler ici toutes les connaissances que nous avons sur l'instinct, ce qui m'écarterait de mon sujet principal.

Quant à la seconde conclusion, il ne m'est pas permis d'appeler *langage* ou *parler*, le cri de la poule qui a découvert la pitance de ses enfans. Est-ce une exclamation ou interjection, qui, d'après notre définition, ne serait pas certainement un discours? Cela ne ressemble pas plus à la parole humaine, que le cri d'un cochon qu'on langueye, et qui met en émoi tous les autres cochons de la foire ou du village. — Le cri de la poule a-t-il été arbitrairement inventé? Est-il aussi différent en France, à Alger, à Londres, à Pétersbourg, à Pékin, que le sont les idiomes usités par les hommes qui les habitent? Les poussins ont-ils été obligés d'en apprendre préalablement la valeur et d'en épeler les élémens? — Si la réponse est négative, ce que vous appelez langage des bêtes n'est pas le langage humain; il n'a pas la même source, la même origine; il ne provient pas de puissances, de la même nature, et ils ne sont pas l'un et l'autre à l'usage d'auditeurs doués de la même intelligence. Ce n'est donc pas un *langage* au propre. Je ne m'oppose pas à ce que vous disiez métaphoriquement comme le poète, que les cieux racontent la gloire du Tout-Puissant, que tous les êtres de l'univers, que toutes les créatures, le feu, la glace, les météores, les montagnes, les plaines, *le bénissent*. Mais ne vous servez pas de figures de rhétorique, de tropes æsthétiques, quand il s'agit de déterminer didactiquement si le dynamisme humain qui manifeste ses pensées au moyen d'une langue, est identique avec le dynamisme bestial, qui rend des sensations affectives par des bruits phoniques dont les caractères sont si différens de nos idiomes artificiels.

III. — Je me trompe : l'expression *langage muet* est pourtant

un abus de mot assez généralement employé, pour rendre toutes les idées renfermées dans les procédés de certains arts de transmission. Prenons pour exemples l'art des gestes manuels que les Anciens appelaient la *Chironomie*, et que nous employons aujourd'hui pour communiquer avec les sourds-muets ; — la Pantomime scénique ; — l'Art des signaux employé dans les armées navales ; — l'Art de transmettre les idées, les faits, les ordres, par le moyen des télégraphes ; — les signes de l'Algèbre spécieuse ; — la Pasigraphie, ou la langue universelle, qui n'est point phonique. — la Polygraphie, ou l'Art d'écrire par des chiffres convenus.

Ces moyens de communiquer les idées, si différens des idiomes parlés, proviennent de la même source que les langues. Ce sont toujours des signes auxquels des idées sont artificiellement attachées, et des combinaisons de ces signes qui présentent toutes les formes de la pensée. Ne soyons pas surpris qu'ils aient pris le nom de *langages*, quoiqu'ils soient étrangers aux mouvemens de l'organe d'où le terme a pris leur nom. Mais ce trope n'est point une métaphore : c'est une vraie *catachrèse*, une transposition de sens commandée par une idée commune.

J'ignore si l'on pourrait déterminer et arrêter le nombre des langages muets possibles, ou si le nombre en est infini. Il semble que tout homme privé de la parole, trouve le moyen de communiquer ses pensées par des stratagèmes qu'il invente d'accord avec un interlocuteur. Il n'y a pas long-temps que l'histoire d'un personnage nous a fait voir de quoi nous sommes capables pour transmettre nos idées, lorsqu'aucun langage, soit phonique, soit muet connu, ne peut être employé. Deux amis, dont l'un est Maret, devenu dans la suite secrétaire intime de l'Empereur Napoléon, et Duc de Bassano, se trouvent renfermés étroitement dans une prison d'état en Autriche, séparés dans des cellules assez éloignées, et privés de toute communication. Le seul moyen de se correspondre fut de pouvoir frapper de chaque côté avec un manche à balai sur un mur. Il fallut que le nombre des coups, leur rythme, leurs pianos et leurs fortés

pussent leur fournir assez d'élémens de langage, pour que les amis fussent capables de se confier réciproquement leurs idées, et de se concerter dans leurs projets, sans que les surveillans se doutassent de ces singulières conférences. Ce langage fut assez analytique et assez clair, pour qu'un curieux en ait pu traduire exactement toutes les pensées. Heureusement ce curieux fut un compagnon d'infortune détenu dans une chambre voisine, qui fut mis en tiers d'amitié avec les deux prisonniers.

Voilà ce que fait l'intelligence humaine quand elle a des pensées, et qu'elle ne peut pas les communiquer par la voie la plus naturelle. Que de moyens ne trouve-t-elle pas dans son système matériel, pour les mettre au jour et les envoyer à leur adresse? — Si cette même puissance animait les bêtes, pensez-vous qu'elles seraient hors d'état de manifester leurs idées? N'excusez pas les animaux sous le prétexte de la voix qui leur manque, des mouvemens buccaux qu'ils ne pourraient pas exécuter. Tout est bon pour se faire entendre. Dès que le muet a des idées, il ne tarde guère à faire connaître l'état de son âme, et à délibérer avec l'humanité. En supposant que l'orang-outang fût dans l'impossibilité de parler à cause de ses sacs thyroïdiens, ce que je nie, quoi qu'en aient dit Camper, Cuvier et tant d'autres, ne pourrait-il pas exprimer des idées générales par des gestes que toute sa race est si habile à varier? — La Chambre *croit* que les animaux se communiquent des pensées par un langage dont nous n'avons pas la clef. Je n'ai rien à dire sur ces croyances, parce que les actes de foi ne sont pas de mon ressort. Mais si les animaux ont une langue qui n'est pas à notre portée, c'est qu'elle exprime des idées bestiales qui ne le sont pas davantage. Si les pensées des bêtes sont incommensurables avec les nôtres, il en faut conclure que la nature de notre *intelligence* n'est pas la même que la leur, s'il est permis de nommer *intelligence* la puissance qui dirige les animaux dans l'exercice de leurs fonctions de relation.

J. LORDAT,

Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier.

(La suite à un prochain numéro.)

ÉLISABETH

ET

PHILIPPE II.

Lorsque Philippe II fut appelé , par l'abdication de son père, à gouverner l'Espagne, ses États comprenaient la péninsule espagnole tout entière , sauf le royaume de Portugal ; l'Amérique tout entière, non plus l'Amérique de Charles-Quint , immense conquête qui épuisait l'Espagne sans profit , un pays dévoré par la guerre civile ; mais, l'Amérique, contrée soumise, conquête organisée ; une grande mine d'or en plein rapport. En Italie, le royaume de Naples et le Milanais ; enfin à l'est , sur les limites de la France et de l'Allemagne, la Franche-Comté et les Pays-Bas.

Les électeurs , malgré tous les efforts de Charles-Quint qui aurait voulu léguer à son fils toute sa puissance , aussi bien sa couronne élective que ses couronnes héréditaires, les Électeurs qui se souvenaient des dangers récents qu'ils avaient courus , et qu'avait courus avec eux la constitution germanique , se gardèrent bien de satisfaire l'ambition posthume du vainqueur de Muhlberg et du rédacteur de l'*Inhalt*, et ils élurent Ferdinand, frère de Charles-Quint, prince sage et tolérant, et fidèle observateur du traité d'Augsbourg , qu'il avait lui-même conseillé. Ainsi, la maison d'Autriche se partageait en deux branches : la branche cadette ou allemande, la branche aînée ou espagnole, représentée, durant près d'un demi-siècle , par Philippe II.

Philippe II ne comprit rien aux graves enseignemens du monastère de St-Just. Charles, son père , avait aspiré à la monar-

chie universelle , et , malgré les efforts de toute sa vie , cette monarchie universelle , magnifique objet de ses espérances , lui avait échappé. Charles avait fait la guerre au protestantisme , et les idées qu'il avait combattues , triomphaient partout ; lui-même avait signé leur victoire , et , dégoûté d'un monde qui n'était pour lui qu'amertume et déception , il était allé demander un tombeau aux hermites d'un obscur couvent de l'Estramadure.

Dans cette tombe , qui s'ouvrait là , pour le grand empereur , il y avait d'utiles leçons pour l'héritier de Charles-Quint : Philippe II n'en profita point ; comme son père , il aspira à la monarchie universelle ; les chances étaient si favorables ! Charles-Quint avait eu pour adversaires des hommes tels que François I^{er} , Soliman et Henri VIII , et , maintenant , il n'y avait plus , sur tous les trônes de l'Europe , que des femmes et des enfants. Dans le Portugal , Sébastien ; dans la France , ou François II , ou Charles IX , ou Henri III , trois frères dont l'incapacité fut égale ; Soliman avait enterré , avec lui , la gloire ottomane ; en Angleterre , une femme ; dans la Suède , un fou ; dans la Pologne , à la place des Jagellons qui s'éteignent , des factions rivales et acharnées. N'était-ce pas le ciel lui-même qui offrait à Philippe la domination de l'Europe ? Philippe , du reste , ne veut se servir de sa puissance que pour la plus grande gloire de Dieu , que pour relever partout ses autels abattus ; que pour rétablir partout la religion catholique , apostolique et romaine ; que pour exterminer partout le protestantisme et les protestans ; car , la ruine du protestantisme , qui n'était qu'un moyen pour Charles-Quint , est le but de Philippe II ; car , la réaction catholique n'eut point de champion plus infatigable que Philippe II. Il l'a dit : *J'aimerais mieux régner sur un désert , que de souffrir un seul hérétique dans mes États.* Plus catholique que le pape lui-même , il accusera ses lenteurs ; il taxera de mollesse coupable le terrible Sixte-Quint et menacera de le déposer. L'excès du catholicisme aurait fait de cet homme un protestant.

Philippe II avait un esprit réfléchi , obstiné , actif d'une activité calme et sombre ; un maintien réservé et sévère ; jamais on

ne le voyait en public ; jamais il ne cherchait de distractions dans les plaisirs de la chasse ou l'exercice des armes. Renfermé avec ses ministres, il passait les jours entiers, et souvent même les nuits à régler les affaires de ses vastes États, et à correspondre avec les catholiques de toutes les parties du monde. Sa seule récréation était de se rendre de temps en temps à l'Escorial, palais ou plutôt couvent bizarre qu'il avait fait bâtir en souvenir de sa victoire de Saint-Quentin, entre deux coteaux arides, dans un pays désert, où aucun arbre ne donne de l'ombrage, où aucun ruisseau ne varie le paysage, et que, suivant le proverbe espagnol, *l'alouette ne doit traverser qu'en emportant son grain avec elle*. Inaccessible à tout le monde, il avait contracté des habitudes de silence et d'un sérieux poussé jusqu'à l'excès. *« Tous ceux qui l'approchaient se sentaient glacés malgré eux par l'immobilité de cette impassible physionomie ; les orateurs même les plus exercés perdaient le fil de leurs discours en sa présence, quand il les toisait, selon sa coutume, de haut en bas. »* Aucune nouvelle, quelque bonne ou mauvaise qu'elle fût, ne pouvait l'arracher à ce calme. Quand on lui apprit la victoire de Lépante, il se contenta de dire : *« Don Juan s'est bien exposé. »* Quand il connut la défaite de l'invincible Armada, il dit : *« J'avais envoyé une flotte contre les Anglais et non contre les rochers et les éléments ; que la volonté de Dieu soit faite ! »* Le seul geste qu'on remarquât en lui, lorsqu'il lui arrivait quelque chose de contraire à son attente, ou que des paroles l'avaient fortement irrité, était le même que celui des Arabes les plus sérieux ; il portait la main à sa barbe. — C'est avec cette impassibilité que Philippe II ordonna les massacres qui épouvantèrent l'Espagne, les Pays-Bas et le Portugal, et qui lui ont mérité le surnom de *Démon du Midi*.

Charles-Quint avait le génie et l'humeur cosmopolite. Qu'était-il ? Flamand, Espagnol, Allemand ? Il était tout cela à la fois ; il se trouvait bien partout. Peu de rois ont autant voyagé que lui : il avait été neuf fois en Allemagne, six fois en Espagne, quatre fois en France, sept fois en Italie, dix fois dans les Pays-Bas, deux fois en Angleterre, deux fois en Afrique ; il avait traversé

onze fois la mer. Philippe II était un prince tout Castillan , qui ne parlait que la langue castillanne , et qui , après la mort de son père , ne voulut plus sortir des Castilles ; qui avait en horreur toute religion étrangère à la sienne ; qui voulait établir partout les formes de l'administration , de la législation et de la religion castillanne ; et la religion espagnole , pour lui , c'était l'Inquisition à laquelle il accorda un pouvoir sans bornes. Un jour il assistait à un auto-da-fé ; quand les condamnés arrivèrent à l'endroit où le feu et les fagots les attendaient , l'un d'eux , officier de distinction , demanda au roi comment il avait le courage de contempler la torture de son peuple. « *Mon fils lui-même , répondit Philippe , subirait le même sort , s'il était un misérable hérétique comme toi.* » Lorsque l'archevêque de Tolède fut arrêté comme convaincu d'hérésie , Philippe écrivit aux inquisiteurs de n'avoir aucun égard aux personnes , quelque élevées qu'elles fussent ; mais de procéder contre son fils même , si jamais il osait douter de l'infailibilité de l'Église. Son fils , son fils unique alors , c'était l'infortuné don Carlos , dont on connaît la tragique histoire.

Quelle fut la cause de sa mort ? — On ne l'a jamais bien su. Les uns ont dit que Carlos , jaloux de son oncle Juan d'Autriche , avait perdu la tête , et conçu une haine violente contre son père , de telle sorte que Philippe , en le faisant périr , avait prévenu un crime plus horrible encore ; d'autres ont imaginé une intrigue romanesque entre don Carlos et sa belle-mère , Elisabeth de France ; et , selon eux , la mort de Carlos aurait été l'œuvre non-seulement du père et du roi irrité , mais encore du mari outragé , et ils citent , à l'appui de leur opinion , ce fait qu'Élisabeth ne survécut que de trois mois à Carlos. D'autres enfin , surtout les historiens protestans , ont fait de Carlos un prince éclairé et tolérant , s'indignant des maux que souffraient les Pays-Bas , révoltés contre la tyrannie de son père , et résolu d'aller se mettre à la tête des rebelles. Ce qu'il y a de certain , c'est que le 14 janvier 1568 , Philippe adressa à toutes les églises et à tous les couvens de Madrid , l'ordre de faire des prières afin d'obtenir de

Dieu la réussite d'un projet qu'il méditait. Quatre jours après le roi entra dans la chambre de son fils, y trouva un pistolet chargé, s'empara de ses papiers, et le fit garder à vue. Le prince resta six mois prisonnier; puis, par les ordres de son père, il fut traduit devant l'Inquisition, qui lui fit son procès et le condamna à mort. Philippe signa la sentence, et au mois de juillet de la même année, l'Europe apprit que l'héritier du trône d'Espagne avait cessé de vivre dans sa prison. Comment était-il mort? On avait cru qu'il était mort empoisonné, ou, selon quelques-uns, qu'il avait été tué d'un coup d'arquebuse sous les yeux de Philippe. Nous avons maintenant quelque chose de plus positif à cet égard. Saint-Simon ayant été envoyé en 1718, comme ambassadeur auprès de sa majesté catholique, demanda à visiter les tombeaux des rois d'Espagne, à l'Escorial. Il raconte dans ses mémoires qu'il voulut éclaircir le mystère qui planait sur la mort de don Carlos, en faisant ouvrir le tombeau de ce malheureux prince. Après bien des difficultés, il en obtint l'autorisation : on trouva le cadavre de don Carlos assez bien conservé, mais la tête en était séparée et reposait à côté du corps. Carlos avait été décapité. Voilà le père; — voici le roi.

Il y avait encore; en Espagne, des restes de cette héroïque et malheureuse nation Arabe, naguère si riche, si brillante, si glorieuse. Placée par l'Inquisition entre l'apostasie et le bûcher, ils s'étaient laissés baptiser. Jusqu'à quel point étaient-ils chrétiens? Nul ne le saurait dire. Quoi qu'il en soit, depuis près de quatre-vingts ans, depuis Ferdinand-le-Catholique, les Moriscos pratiquaient, extérieurement du moins, le culte catholique, et, bon gré mal gré, ils allaient à la messe... Sans doute; mais, ces fils des infidèles n'étaient-ils pas encore attachés en secret à leur ancienne foi? Étaient-ils au fond bien Espagnols, eux qui parlaient encore leur langue, et qui priaient Dieu en arabe; eux qui portaient encore le costume de leur nation; dont les femmes se couvraient la tête du voile oriental; qui avaient conservé l'usage de jeter des fleurs, des rameaux verts sur la tombe de leurs enfans, de leurs pères; qui chantaient la gloire de leurs

ancêtres , sur des airs et avec des instrumens nationaux ? La gloire de leurs ancêtres ! mais c'était le malheur et la honte de l'Espagne ; c'était le deuil de la religion chrétienne , anathème et proscription !

Philippe , après avoir consulté l'Inquisition , qu'il prit toujours pour sa conscience , rendit un décret portant que les enfans des Mores fréquenteraient les écoles chrétiennes , que l'on ne ferait plus usage des caractères arabes , que les hommes et les femmes porteraient l'habillement espagnol ; qu'ils cesseraient leurs ablutions ; qu'ils n'auraient plus de juges de leur race , et qu'ils ne pourraient ni se marier ni changer de résidence sans permission. — Mais , s'ils se révoltent ? — S'ils se révoltent , on les tuera ; *d'ennemis toujours le moins*. — Ils se révoltèrent.

Et le cri de la révolte , poussé dans les Alpuxarras , se prolongea d'échos en échos , jusqu'aux bouches de l'Ebre. Tous les Moriscos disséminés dans le royaume de Murcie , de Valence et d'Aragon , accoururent se joindre à leurs frères de Grenade , et , commandés par un faiseur de carniers , descendant de la royale famille des Abencerrages , ils relevèrent le drapeau rouge. Les femmes montrèrent autant d'ardeur que les hommes ; à défaut d'armes , elles piquaient les chevaux ennemis avec de longues aiguilles d'emballeurs. Ils étaient , dit-on , plus de trois cent mille hommes , tous artisans , laboureurs , fabricans ; en un mot , les seuls travailleurs de l'Espagne , où les chrétiens , enveloppés dans leurs manteaux et dans leur orgueil , eussent craint de déroger en travaillant. La révolte fut terrible ; les Mores pillaient les maisons et les églises , égorgaient les prêtres et les prisonniers chrétiens. Philippe ne resta pas en arrière ; il envoya contre eux ses meilleurs soldats , ses plus habiles généraux , en leur disant : « *Point de quartier*. » Il fut obéi. Les Espagnols allaient à une boucherie ; tout ce qui leur tombait sous la main , femmes et enfans , était impitoyablement massacré. Assiégés dans la forteresse de Jubiles , les Mores avaient capitulé , en stipulant la vie pour trois cents hommes et quinze cents femmes qui se trouvaient dans la place ; les Espagnols s'y préci-

pitent, et, dans une seule nuit, nuit d'horreur qui ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes, quinze cents femmes furent exterminées ! Une telle guerre ne pouvait pas durer long-temps : voici comme elle finit. Ceux qui avaient pu échapper au glaive des soldats de Philippe II, s'étaient réfugiés dans les profondes cavernes des Alpuxarras ; lorsque les Espagnols eurent découvert les issues de ces cavernes, ils y entassèrent des monceaux de bois où l'on mit le feu, et les malheureux furent étouffés par la fumée ou périrent dans les flammes où ils s'étaient précipités.

Philippe était vainqueur. Triste victoire qui fut si fatale à l'Espagne ! La proscription en masse de tous les individus de race moresque en fut la dernière conséquence. Après le départ de cette nation industrielle, toutes les manufactures de soie et de coton ne firent plus que languir, et, à la fin, elles tombèrent. Les Espagnols ne surent plus ni raffiner le sucre, ni conserver le riz, ni entretenir les canaux et les aqueducs, ni fabriquer le papier, ni labourer la terre ! Philippe était vainqueur, mais l'Espagne, jadis si fertile, va devenir un désert ; mais la *Huerta* de Valence, qui présentait l'aspect d'un magnifique jardin ; mais le royaume de Grenade, qui étalait partout les richesses de la plus belle et de la plus savante agriculture du monde ; mais les seize mille métiers qui travaillaient la laine et la soie dans Séville ; mais les trente-quatre mille ouvriers employés dans Ségovie à la manufacture des draps : plus rien ; partout le silence et la désolation !... Qu'importait au roi d'Espagne ? — Était-il bien sûr, d'ailleurs, que le commerce en lui-même ne fût pas contraire à la loi religieuse ? Les marchands ne sont-ils pas en danger continuel de pécher mortellement ? Le commerce est-il utile dans un état ? *Mercatores in magno discrimine salutis æternæ existunt. — Sunt-ne urbibus utiles ?* Ces questions étaient sérieusement discutées dans le conseil de Philippe II. Laissez faire, et tout à l'heure il n'y aura plus dans l'Espagne, que des mendiants, des soldats et des moines !

Pendant que Philippe II s'occupait si activement de ruiner ses

États, le hasard venait ajouter à toutes ses couronnes la couronne de Portugal. Les jésuites et l'Inquisition avaient fait dans le Portugal les mêmes progrès que dans l'Espagne, et le roi Jean III, mort en 1557, avait demandé qu'on l'enterrât revêtu des habits de l'ordre de Loyala. Son petit-fils, Sébastien, avait reçu une éducation toute monacale. Roi selon le cœur des jésuites, il n'écoutait que leurs conseils, et ne suivait que leurs inspirations. Quand il fut grand, il ne songea plus qu'à une chose : à la conversion des infidèles. Il passa le détroit avec la fleur de sa noblesse, alla faire la guerre à l'empereur du Maroc, et fut tué à la journée de l'Alcazar. Un grand oncle qu'il avait lui succéda, et mourut au bout de deux ans. Le trône était vacant, et plusieurs princes convoitaient cette succession; Philippe était du nombre. De droit, il n'en avait point, mais il était le plus fort; il l'emporta sur tous ses rivaux, d'abord par son habileté et par ses intrigues, puis par ses armes. Le duc d'Albe fut chargé de conquérir le Portugal. Ce duc d'Albe était encore plus fanatique que son maître. Schiller l'a peint d'un seul mot : *« C'était, dit-il, un démon venu plusieurs siècles trop tôt, et qui n'aurait dû venir qu'à la fin des temps, à l'époque où les crimes des hommes auront lassé la patience de Dieu. »* Le duc d'Albe ne procédait que par les supplices; sa maxime favorite était que, pour apaiser une révolte, il fallait se débarrasser des chefs : *« La tête d'un saumon vaut mieux que celles de cent grenouilles. »* Un autre de ses principes, c'était que, de même qu'un incendie ne peut s'éteindre que dans une pluie d'eau, de même une insurrection ne peut s'éteindre que dans une pluie de sang. Cet homme était né tout exprès pour Philippe II. En moins de trois mois, le Portugal était soumis, et Philippe entra triomphant à Lisbonne.

Ce qui avait tenté l'Espagnol, c'était moins encore le Portugal, que les riches colonies du Portugal : toute la côte occidentale d'Afrique, et sur le rivage oriental, Quiloa, Sofala, Socotora, le Brésil, l'Inde tout entière, et la presqu'île de Malaca, et les Moluques et les îles de la Sonde ! l'œuvre de tous les grands hommes du Portugal ! Ainsi, c'était pour Philippe II que Vasco

de Gama avait franchi le *Cabo tormentoso* ; pour lui qu'Alvarez Cabrol avait été poussé sur une grande plage inconnue ; pour lui qu'Albuquerque avait bâti Goa , pris Ormuz , conquis trois royaumes , et imposé le tribut à une foule de rois ; comme c'était pour lui que Colomb avait deviné l'Amérique , que Cortez avait détrôné Montézuma , et que Pizarre avait renversé le trône des Incas.

Philippe pouvait dire alors , avec raison , que le soleil ne se couchait pas sur ses États : jamais une telle puissance ne s'était trouvée dans les mains d'un seul homme. Qu'en fera-t-il ? Que fera-t-il de tant d'hommes et d'argent ; des trois millions de ducats que lui rapportait annuellement son royaume de Naples ; des cinq cent mille ducats que lui donnait la Sicile ; des quatre cent mille ducats du Milanais ; des douze cent cinquante mille ducats des Pays-Bas ? Que fera-t-il des dix-sept millions de piastres qui lui revenaient de ses deux Amériques ? Que fera-t-il des riches cargaisons qui vont s'entasser dans le port de Lisbonne ? Eh ! nous l'avons dit ; il fatiguera l'Europe de sa fanatique ambition ; ils s'épuisera en entreprises gigantesques ; il agitera la France, l'Angleterre, l'Irlande, l'Allemagne, la Suisse ; il voudra dompter le monde!...

Cependant, le catholicisme a traversé ses plus mauvais jours. Soudainement assailli par de violentes tempêtes , fortement ébranlé dans sa constitution intérieure , un moment menacé dans son existence même , il est resté debout , et la papauté est sortie victorieuse de la difficile épreuve d'un concile œcuménique. La papauté , dont les fautes n'avaient pas été étrangères à cette défection de tant de peuples, restaurée, régénérée, réformée à son tour , et fortifiée par le concours de cette milice infatigable et dévouée , qu'Ignace de Loyala vient d'enrôler sous ses drapeaux ; la papauté , disons-nous , va tenter de ramener à elle et de rappeler sous son autorité les transfuges de toutes les parties de la terre ; Rome va redevenir conquérante , et , comme aux beaux jours de son histoire , réclamer le gouvernement du monde ; elle va protester , à son tour , contre le protestantisme ;

la tradition contre l'examen , la foi contre la raison , l'autorité contre la liberté. Pendant trente ans ce n'avait été que pertes sur pertes , désastres sur désastres ; chaque jour un royaume ou un empire de moins ; après l'Allemagne , la Suède ; puis le Danemark , puis l'Angleterre , puis l'Écosse et les Pays-Bas ; partout l'hérésie triomphante ; la France , la France elle-même , cette fille aînée de l'Église , semble se passionner pour les doctrines nouvelles ; mais aussi , les papes de ce temps avaient-ils bien compris leur mission , et n'avaient-ils pas trop compté sur l'éternité d'une victoire qui ne dure ici - bas qu'à la condition de se renouveler par des combats ? Sans parler d'Alexandre VI , que l'humanité elle-même désavoue , sans parler de Jules II , ce hardi capitaine de guerre , pensez-vous que la fastueuse magnificence de Léon X , que les imprudens aveux d'Adrien d'Utrecht , que la conduite équivoque de Clément VII , que les profanes intentions de Paul III , n'aient été pour rien dans cette universelle désaffection qui s'était emparée des esprits ? Pensez-vous que la corruption et l'ignorance du clergé , que les vices des moines , vices exagérés sans doute dans les *Epistolæ* d'Ulrich de Hutten , le pamphlétaire impitoyable , que les indécentes bouffonneries des marchands d'indulgences , n'aient pas un peu motivé et presque justifié , les accusations des prédicateurs dissidens ?

Maintenant , tout est changé. L'Église , qui n'avait pas voulu se réformer au temps de Wiclef et de Jean de Hus , a dû se réformer au temps de Luther et de Calvin. Le concile de Trente a fait ce qu'avait voulu faire le concile de Constance , et il l'a fait mieux. Il a supprimé les abus qui servaient de texte aux attaques des réformés ; prohibé le scandale des cumuls ; rappelé le clergé à l'observance des prescriptions et des mœurs canoniques ; obligé les évêques à la résidence , les moines au travail et à la prière ; les prêtres à la prédication. Il a institué les séminaires pour l'instruction des jeunes lévites et le recrutement du sacerdoce ; il a réorganisé et reconstitué la hiérarchie ; assigné à chacun ses attributions , ses devoirs , son poste ; il a accru le pouvoir pontifical et fortifié , dans l'église , le gouvernement

monarchique , au lieu de cette anarchie représentative proposée cent quarante ans auparavant , par Gerson et les docteurs de l'Université de Paris. Dès-lors , l'église catholique put passer de la défensive , à laquelle elle avait été obligée de se résigner , à une offensive active et énergique. Redevenue grave, sévère et sainte, forte par elle-même , puissante par le nombre de ses fidèles , par la communauté et l'unité de croyance qui les liaient tous ; possédant l'inappréciable avantage d'avoir pour elle la vertu des traditions et l'habitude de l'obéissance , elle put envisager l'avenir avec espoir , et travailler à reconquérir le terrain qu'elle avait perdu. Les papes , mieux inspirés , abandonnèrent cette politique temporelle qui avait si long-temps troublé l'Italie et l'Europe ; ils renoncèrent à ces projets d'une suprématie mondaine , qui n'avait pas été promise aux successeurs de saint Pierre. Pour mieux rétablir cette souveraineté spirituelle , que l'esprit moderne se flattait de leur enlever , et pour atteindre leur but , ils ne négligèrent rien. Aux doctrines , ils opposèrent des doctrines ; des Universités catholiques , aux écoles protestantes ; des royaumes à des royaumes ; des armées à des armées ; la moitié de l'Europe à l'autre moitié. Cette lutte , aussi solennelle et plus désintéressée de la part des papes , que les grandes luttes du sacerdoce et de l'empire , occupe toute la seconde moitié du seizième siècle , qui n'est , au fond , que l'histoire de la marche et des progrès de la réaction catholique.

Les papes ont été l'âme de cette réaction : nous connaissons ceux qui en furent les instrumens : les jésuites et Philippe II. Les jésuites, avec toutes les ressources du talent , d'une patience infatigable , de l'habileté et de l'intrigue ; Philippe II , avec le prestige de sa puissance , avec ses vétérans qui avaient fait leurs preuves à Muhlberg et à Saint-Quentin ; avec ses généraux fameux , don Juan , le duc d'Albe, Alexandre Farnèse ; avec ses mille vaisseaux , qui couvraient toutes les mers ; Philippe II , l'allié et le soutien des Guises , en France ; des catholiques opprimés d'Irlande et d'Angleterre , du Danemark et de la Suède ; Philippe II , l'ennemi juré des infidèles et des hérétiques , aussi

dévoué aux intérêts de l'église romaine , que l'église romaine l'était à ceux de la monarchie espagnole , et tout prêt à sacrifier son dernier homme et son dernier écu , pour le triomphe du catholicisme et de la sainte Inquisition. C'était au protestantisme à trembler à son tour ; sa victoire n'était que d'hier , et l'ennemi qui a réformé ses rangs demande bataille. D'un côté , l'empereur , les rois de France et de Pologne , la moitié de la noblesse et du peuple d'Angleterre , la population indigène de l'Irlande , et un homme qui valait tout cela , Philippe II. De l'autre côté ; des rebelles qui n'étaient pas d'accord ; ceux-là jurant par Wittemberg , ceux-ci par Genève ; des luthériens , des calvinistes , des anabaptistes , des évangélistes , voir même , déjà , des sociniens , véritable Babel de langues et de croyances ; les populations excentriques des États Scandinaves ; des rois sans pouvoir , des princes divisés , et une femme , une reine , qui comptait dans son royaume plus d'ennemis que de sujets , la reine Elisabeth , *the king Elisabeth*.

Avant de mettre aux prises Elisabeth et Philippe II , il importe de connaître l'Angleterre et sa reine , comme nous connaissons déjà l'Espagne et son roi.

Elisabeth était la fille de l'infortunée Anna Bolen ; issue de ce mariage , qui avait occasioné la rupture de Henri VIII avec la cour de Rome ; élevée dans les principes et dans les discussions dogmatiques de la théologie réformée , Elisabeth avait d'abord été protestante. Forcée de dissimuler pendant le règne de Marie , sa sœur , et , pour échapper aux peines portées contre l'hérésie et la trahison , elle avait accepté , dans sa maison , chapelle et chapelain , et donné des signes extérieurs de conformité ; même elle avait protesté , par serment , de son attachement à la foi catholique ; mais cette foi avait toujours été suspectée par sa sœur. L'opinion publique , écrivait l'ambassadeur de Venise , est qu'elle dissimule , et qu'au fond du cœur , elle aime toujours la religion protestante , *che nell' interiore la ritenga più che mai*.

Elisabeth est reine. Quelle sera la religion officielle de la nouvelle reine , catholique depuis cinq ans , protestante pendant

ses vingt premières années ? Jamais de plus grands intérêts n'avaient été attachés à une décision en apparence insignifiante. Si Élisabeth reste catholique, on tremble de chercher ce que serait devenue la liberté politique et religieuse de l'Europe. Plus de contre-poids à la puissance de l'Espagne. Si elle retourne au culte opposé, c'est la guerre, une guerre à mort ; et comment pourra-t-elle résister à tant d'ennemis conjurés ? Quant à l'Angleterre, ou plutôt quant au pays légal, il n'y avait pas à s'inquiéter ; il sera ce que la reine voudra, catholique ou protestant, au gré de la reine. En moins de vingt ans, il avait soutenu Marie dans ses projets de restauration catholique ; il avait adopté le calvinisme de Sommerset et de Crammer, et ratifié toutes les fantaisies théologiques de Henri VIII. De ce côté-là donc, rien à craindre ; les lords voteront, ils enregistreront, pourvu que, parties prenantes dans la grande curée monastique, ils gardent à travers les vicissitudes et les réactions en sens contraire, leurs bénéfices plus intacts que leurs consciences. Quant aux communes, composées de représentants qui ne représentaient guère que les lords et la cour, elles ne faisaient plus que doubler la chambre haute. Élisabeth était donc libre d'agir à son gré en religion comme en politique. Ne voulant rien brusquer, elle fait célébrer des messes pour le repos de l'âme de sa sœur ; un évêque catholique est chargé de prononcer son oraison funèbre ; Élisabeth elle-même est sacrée avec les rites de l'église romaine, et un ambassadeur est chargé de notifier au saint Père, son avènement au trône. Que voulait-elle ? — Attendre.

Le mariage de sa mère n'avait jamais reçu l'approbation de la cour de Rome ; la cour de Rome avait toujours regardé ce mariage comme illégitime, et Élisabeth, qui en était issue, comme *filles de l'adultère*. Élisabeth voulait donc s'assurer des dispositions définitives de Rome à son égard, avant de se prononcer. Les Guises étaient alors tout-puissans à la cour de France ; leur nièce, Marie Stuart, avait épousé le dauphin. Reine d'Écosse, bientôt reine de France, c'était à elle encore, comme la plus proche héritière des Tudors, que revenait la couronne d'Angle-

terre, si Élisabeth était rejetée par le saint Siège ; et ils espéraient bien commander en son nom dans les trois pays. Ils firent donc représenter au vieux pontife qu'Élisabeth n'était rien moins que catholique ; que reconnaître son droit ce serait consacrer le divorce de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, et condamner Clément VII et Paul III. Le pape ne connut plus de modération ; sa réponse fut hautaine et insultante. « *Qu'Élisabeth, dit-il, renonce à ses titres de reine, et qu'elle soumette, avant tout, à notre jugement, ses prétendus droits.* » L'orgueil et l'ambition des Guises triomphaient. Aussitôt, à l'instigation de ses oncles, la jeune Marie prit le nom de reine d'Angleterre ; elle en fit graver les armes sur ses monnaies et sa vaisselle ; elle signa et data ses édits selon les années de son règne en Écosse, en Angleterre et en Irlande. — Reine d'Écosse, reine de France, reine d'Angleterre ; — et, quelques années plus tard, le billot de Fotheringay !...

Quand bien même Élisabeth n'y eût pas été disposée, les circonstances où elle se trouvait, la réponse menaçante du pape, l'attitude des Guises, les prétentions de Marie, tout la forçait à se jeter dans le protestantisme. Catholique, elle n'était plus rien ; protestante, elle régnera ! Elle fut protestante et reine. Le bill célèbre des trente-neuf articles révoqua tous les décrets de sa sœur, remit en vigueur les statuts de son père concernant la suprématie du roi et la liturgie d'Eward VI, et constitua définitivement l'église anglicane. Cela passa sans opposition dans les deux chambres, qui ne comptaient plus leurs apostasies, et l'on put croire un moment que la nation entière était devenue aussi servile que la nation officielle ; sur dix mille paroisses, il n'y eut que trois cents curés qui refusèrent de se soumettre aux ordres du parlement.

Dès-lors, la route d'Élisabeth était tracée ; mais, route semée d'écueils et de périls ! Chargée des anathèmes du pape, en butte à la haine de Philippe II et des jésuites, qui la regardaient, avec raison, comme le plus solide appui du protestantisme ; menacée par les Guises, qui lui contestaient ses droits, et qui

régnaient sous le nom de leur nièce en France et en Europe ; séparée par un canal de cette catholique Irlande , éternel foyer de sédition et de révolte ; de l'Irlande , où ne débarqueront pas en vain les soldats du roi d'Espagne ; où ne gronderont pas impunément les anathèmes du Vatican ; désignée au poignard du fanatisme , dans un temps où l'assassinat était un moyen que les partis osaient avouer ; pouvant à peine compter sur la fidélité de ses sujets , que corrompait l'or de Philippe , qu'excitaient les prédications et les pamphlets d'un Alley , d'un Person et d'un Campiam , Élisabeth se grandit à la hauteur du rôle qu'on lui faisait , et , s'entourant de ministres intelligens et capables , Bacon , Cecil , Walsingham , elle combattit l'intrigue par l'intrigue , la violence par la violence , la trahison par la trahison , et (pourquoi ne le dirions-nous pas ?) le crime par le crime. Et , lorsque le duel fut fini , l'Irlande ne remuait plus ; l'Ecosse était une province anglaise ; la Hollande , une république ; Henri IV avait signé l'Édit de Nantes ; le pavillon d'Angleterre flottait triomphant sur les mers les plus lointaines ; Philippe II avait fait deux banqueroutes ; il avait perdu les *trois clefs* de l'Espagne , Flessingue , la Goulette et Cadix , et cette belle monarchie espagnole , blessée de toute part par les hardis *aventuriers* d'Élisabeth , allait achever de mourir sous les froides étreintes de l'absolutisme claustral.

ACH. FRANÇOIS ,

Professeur à la faculté des lettres de Lyon.

DU PROJET DE LOI

SUR

LES PRISONS.

Ce serait presque un lieu commun que de parler de l'augmentation des crimes. La plaie est si profonde qu'elle a frappé tous les yeux , et, parmi les écrivains dont les études et les travaux se sont dirigés vers les sciences sociales , il n'en est aucun qui ne l'ait signalée et qui n'en ait gémi.

Les causes d'un fait aussi alarmant sont nombreuses. Combien d'écrivains les ont dévoilées ! Combien en ont cherché le remède !

Au nombre de ceux dont l'efficacité ne peut être contestée , et dont l'emploi est le plus facile , se trouve assurément la réforme des prisons.

On parle beaucoup de réformes dans notre siècle , et celles qu'on réclame le plus haut ne sont pas toujours les plus nécessaires ; mais , à l'égard de la réforme du système pénitentiaire , il ne saurait y avoir de doute. C'est un édifice qui ne répond pas à sa destination et qu'il faut se hâter de reconstruire.

Nous avons une pénalité qui ne réprime pas suffisamment , et des établissements de répression qui n'améliorent pas.

Nous avons , dans chaque cité , des hôpitaux pour la guérison des infirmités physiques ; nous n'en avons pas pour la guérison des infirmités morales , noble but que doit se proposer tout système pénitentiaire.

Il est inutile d'insister sur la relation qui existe entre la moralité d'une nation , je parle de la moralité légale , et les peines qui punissent le crime. Les prisons , nul ne l'ignore , peuvent améliorer le

coupable ; elles peuvent aussi le dépraver davantage. C'est ce dernier effet qu'elles produisent aujourd'hui.

Les prisons n'intimident plus et elles sont une école, où ceux qui n'étaient, si je puis ainsi parler, qu'apprentis en crimes, deviennent bientôt des scélérats consommés. Les condamnés, trop libres dans l'intérieur de la prison, s'excitent mutuellement par le récit de leurs exploits, s'éloignent les uns les autres de la pensée d'une vie régulière, s'entraînent réciproquement vers un abyme de dégradation d'où le retour est impossible. Bagnes, maisons centrales, maisons d'arrêt, toutes nos prisons sont des foyers de corruption, où disparaît bientôt ce qui était resté d'honnête au fond d'une âme, où ceux qui étaient entrés simples prévenus et innocents deviennent vicieux, où les coupables mêmes font un pas de plus dans la mauvaise voie, s'endurcissent et s'apprentent à de plus grands crimes. On pourrait tracer sur la porte de nos prisons l'inscription de l'enfer du Dante ; car, si ceux qui la franchissent y apportent quelque salutaire pensée de repentir et de retour au bien, quelques remords, ce cri d'une conscience qui n'a pas perdu tout sentiment honnête, ils sont bien vite étouffés par les exemples, les conseils funestes, les violences mêmes. Aussi, est-ce là qu'il faut chercher la véritable cause de l'accroissement rapide des récidives.

Et comment en serait-il autrement ? Qu'on le demande à tous ceux qui ont pénétré dans ces tristes demeures du crime. Il n'en est sûrement pas un, depuis l'oisif qui a été chercher dans le spectacle des misères humaines, une distraction, une émotion peut-être, jusqu'au philosophe qui les soumet à l'analyse de sa science, jusqu'au chrétien qui va leur porter les secours et les consolations de la charité. il n'en est pas un, qui n'ait eu le cœur navré de l'état déplorable de nos prisons, de l'absence complète de tout régime moral. Il existe en France, non-seulement dans de petites localités dépourvues de ressources, mais dans de très-grandes villes, des prisons où se trouvent réunis prévenus et accusés, condamnés correctionnels et condamnés au bagne ou à la réclusion, attendant le passage des voitures cellulaires, jeunes détenus, détenus militaires et prisonniers pour dettes. Toute cela est réuni dans un même local et bouclé, le soir, dans un seul dortoir. La séparation des sexes est imparfaite, parce qu'ils sont placés dans les mêmes maisons, bien que dans des quartiers

distincts, et il n'y a pas long-temps qu'il existait en France des prisons où ils étaient confondus le jour et la nuit (1). L'organisation des maisons centrales et celle des bagnes n'est pas meilleure. Là, point de classification. Le vieux scélérat, blanchi dans le crime, a pour compagnon le jeune homme qu'un moment d'égarement a fait sortir de la droite voie, mais dont l'âme était encore exempte de corruption. La même chaîne à laquelle sont rivées ces deux existences, donne à l'un le droit exorbitant d'éteindre dans une âme un reste de vertu, et semble dévouer à jamais l'autre à l'inférieur ascendant du crime.

La société a le droit de punir qui viole les lois, elle a le droit de le retrancher de son sein et quelquefois même du nombre des vivans ; elle n'a pas le droit de le condamner à devenir plus mauvais qu'il n'est, d'exposer à une mort morale, celui qui n'était qu'infirme. Dans un pays où les prisons sont telles que le prisonnier doit presque infailliblement s'y corrompre davantage, la société peut-elle regarder la récidive comme une circonstance aggravante ? Si vous n'avez rien fait pour prémunir le coupable contre une nouvelle chute, pouvez-vous lui en demander un compte bien sévère ?

Depuis quelques années des efforts louables ont été tentés ; de nombreuses améliorations ont été introduites : mais on n'a pu obtenir jusqu'ici de bien grands résultats, car le système entier est mauvais, et c'est un changement complet qui est nécessaire : tel est le but que se propose le projet de loi sur lequel nous appelons l'attention des lecteurs de la *Revue*.

Les prisons se divisent en deux grandes catégories. Les unes sont destinées aux prévenus et aux accusés ; les autres aux condamnés. Les premières sont nécessaires pour que l'action de la justice ne soit pas entravée dans ses recherches ; les secondes existent pour l'exécution de ses arrêts.

L'emprisonnement préventif n'est pas une peine. Comment pourrait-on en infliger une au détenu que couvre une présomption d'innocence ? Il doit aider le juge dans ses investigations, faciliter la manifestation de la vérité, amener la découverte du crime ; s'il allait au-delà, il deviendrait un attentat à la liberté individuelle ; il serait lui-même un délit prévu et puni par la loi. L'emprisonnement pré-

(1) Léon Faucher ; *De la réforme des prisons*.

ventif est une dure nécessité ; il est juste de l'adoucir par tous les moyens possibles. Il semblerait donc au premier abord , que son seul but étant de mettre le prévenu en présence du juge , au moment où celui-ci aura besoin de l'interroger , une grande liberté doit lui être laissée dans l'intérieur de la prison ; que nulle entrave gênante ne doit lui être imposée , et qu'il ne doit être soumis qu'aux conditions générales d'ordre que pourrait exiger l'agglomération d'un grand nombre d'individus.

Mais ce respect de la liberté , dont il est bon que la loi donne l'exemple , ne doit-il pas céder à des considérations d'un ordre plus élevé ? Ne peut-il admettre de restriction ? Et si de graves motifs d'intérêt public permettent de déroger à un principe de droit commun , en autorisant l'arrestation préventive , des motifs peut-être encore plus puissans ne peuvent-ils en justifier une apparente aggravation ? Il me semble que l'affirmation ne saurait être douteuse. La morale , le bien de la société , l'intérêt de l'accusé , tout prononce en ce sens. Le prévenu est un dépôt dans les mains de la Justice , dépôt sacré sur lequel la loi doit veiller avec des yeux de mère. Ce dépôt , ce n'est pas seulement la personne du prévenu ; c'est sa moralité , c'est son honneur qu'il faut protéger ; c'est son avenir qu'il faut sauvegarder des influences de la prison.

On ne peut se le dissimuler , nos maisons d'arrêt sont une plaie effroyable pour la société. Le nombre des prévenus renvoyés de la plainte avant jugement , ou acquittés après jugement , est d'environ 42 sur 100 ; c'est-à-dire que près de la moitié de cette population de détenus est composée d'innocens ou réputés tels. Ainsi , voilà un nombre énorme d'innocens qui passeront plusieurs mois confondus avec ce que la société a de plus pervers , ce que le vice a de plus hideux , ce que le crime a de plus effronté. Ils seront condamnés à vivre dans cette atmosphère impure ; ils seront exposés aux funestes impressions des discours désordonnés , des enseignemens coupables , des crapuleuses orgies ; pendant plusieurs mois , ils seront souillés du contact de tant de natures perverses. Et la loi qui permettrait cela , serait une loi paternelle ?

Ils sortiront acquittés par le juge , mais peut-être marqués du sceau indélébile de la dépravation. Beaucoup ne rentreront dans la société que pour y porter à leur tour le désordre , et aller , bientôt après , en

recueillir le prix dans une maison centrale ou au bagne. Qui pourra dire que la société a fait son devoir, lorsque tel malheureux qui eût été un bon citoyen, un bon père de famille, expie par le crime d'abord, par la peine plus tard, le vice de la loi, ou les fausses théories de la philanthropie. Les maisons d'arrêt sont aujourd'hui un lieu de prostitution morale, où on laisse aux vrais criminels le temps de faire des recrues qui vont les remplacer dans la société, en attendant qu'elles aillent les retrouver au bagne. *C'est par le séjour de la maison d'arrêt*, disait le Ministre, dans l'Exposé des motifs du projet de loi de 1840, *que débutent tous les criminels, depuis le jeune homme inexpérimenté, l'enfant même qu'une première et légère faute, une complicité forcée entraînent devant la Justice.*

Qui donc a le droit d'imposer à l'homme honnête, un supplice aussi grand que le contact permanent et obligé du criminel, d'imposer aux oreilles de la femme pudique les chansons obscènes de la femme sans mœurs, à l'enfant encore pur, le spectacle de la corruption? Il y avait un supplice horrible dans des siècles de barbarie : on enfermait un coupable dans un sac avec des animaux venimeux, des reptiles immondes; on le jetait ainsi dans un fleuve, ou au fond d'un cachot, laissant la vie se débattre sous d'inexorables morsures, dans de hideuses étreintes. N'est-ce pas quelque chose de semblable qui se passe dans nos maisons d'arrêt, où l'on condamne la pudeur à expirer dans les étreintes du vice, et la vertu à s'épuiser dans une lutte inégale contre la corruption. Ah! au nom de la civilisation outragée, au nom de la société menacée, au nom de la morale méconnue, que de pareils antres soient supprimés!

Un seul système remédie à ces maux : c'est celui de l'emprisonnement solitaire de jour et de nuit. Ne l'imposez pas comme une peine aux prévenus; donnez-le leur comme une garantie. S'il est une peine, ce sera pour le vrai coupable, à qui l'on enlèvera une société qu'il aime, et le plaisir de faire le mal, toujours cher aux cœurs corrompus; pour les hommes honnêtes, pour ceux mêmes qui, déjà coupables, ne sont pas inaccessibles à une bonne pensée, ce régime sera accepté comme un bienfait. Ici la conscience de chacun peut répondre.

La société a d'ailleurs un grand devoir à remplir envers le prévenu innocent; elle doit une garantie à son honneur. Ce n'est pas assez

que l'homme malheureusement impliqué à tort dans une affaire criminelle, sorte de prison sur l'ordre du juge ; il faut qu'il sorte la tête haute ; il faut que son honneur, ce vêtement de l'homme de bien qu'un souffle déchire, reste intact. Il faut que nul ne l'ait vu dans la maison d'arrêt, que nul ne puisse le montrer au doigt, et se vanter d'avoir été son commensal dans ce lieu de misère. Si la présence de l'innocent peut y être exigée par un intérêt social, il faut que sa face y soit voilée pour tous, que son nom n'y soit pas prononcé ; il faut que le visage de l'honnête homme qui doit faire rougir le vice, ne rougisso pas devant lui. L'emprisonnement cellulaire offre seul cette garantie au citoyen qu'une erreur malheureuse, mais souvent inévitable, a remis entre les mains de la Justice.

Au reste, en admettant l'emprisonnement cellulaire dans les maisons d'arrêt, la loi doit en écarter avec soin tout ce qui pourrait l'aggraver, et lui donner un caractère pénal qu'il ne peut ni ne doit avoir. Aussi, le projet veut-il, avec une grande raison, que les détenus puissent communiquer librement avec leurs parents, leurs amis, leurs conseils ; il autorise aussi la communication des détenus qui seraient parents ou alliés, de même que celle des détenus¹ compris dans les mêmes instructions, lorsqu'ils le désireront, et que le juge n'aura pas ordonné le secret. C'est enfin avec une grande justice, qu'il veut leur permettre, mais non leur imposer le travail, et leur en laisser tout le produit.

La seconde catégorie de prisons comprend celles où sont renfermés les condamnés. C'est ici où est la difficulté et l'écueil des systèmes pénitenciers.

A la manière dont étaient disposés les établissements de répression, au régime auquel ils étaient soumis, il semblerait que l'on n'avait regardé les peines que comme une vengeance exercée par la société sur le coupable. C'était enlever toute moralité au châtiment : la société ne se venge pas. S'il est vrai, qu'elle peut et qu'elle doit exiger une satisfaction de celui qui l'a outragée ; s'il est vrai, que toute violation de la loi réclame une expiation, il ne faut pas oublier non plus, que tout châtiment doit avoir un double but ; il faut qu'il soit utile à celui qui le subit, utile à ceux qui en sont témoins : on doit lui demander à la fois exemple et correction. L'homme, dit Grotius, est uni à son semblable par des liens si étroits, qu'il ne doit le frapper que dans

l'espoir d'un bien. Aussi, la peine ne frappe pas seulement parce que le crime a été commis, mais surtout pour qu'il ne le soit pas de nouveau; il s'agit bien moins de revenir sur ce qui est passé, que de prévenir ce qui pourrait arriver. *Nous ne punirons pas l'homme*, disait Sénèque, *parce qu'il a péché, mais afin qu'il ne pèche plus; jamais la peine ne se rapporte au passé, mais au futur, car la société ne se venge pas; elle prévoit.* Ces idées familières aux philosophes de l'antiquité, et que Grotius a admirablement résumées dans un chapitre de son traité du *Droit de la guerre et de la paix*, n'avaient point présidé à la construction des prisons qui couvraient l'Europe, il y a un demi-siècle. On n'avait cherché qu'à intimider par un formidable appareil de tortures et de cachot.

Les philosophes du siècle dernier s'élevèrent avec énergie contre les prisons, restes de la féodalité et des traditions du moyen-âge; mais ils méconnurent le caractère de moralisation des peines, et ne lui assignèrent qu'un seul but, celui de prévenir par l'exemple le retour du crime. *Le but des châtimens*, dit Beccaria, *n'est autre que d'empêcher le coupable de nuire encore à la société, et de détourner ses concitoyens de tenter des crimes semblables.* Les philosophes qui donnèrent en France une si grande réputation à Beccaria, prônèrent le livre *des délits et des peines*, comme un éloquent plaidoyer contre la cruauté de la législation criminelle, presque généralement en vigueur; mais leur philanthropie ne put s'élever jusqu'à songer à l'amélioration morale des coupables.

On doit le dire à l'honneur de notre siècle, cette question a été envisagée d'une manière bien plus élevée par les nombreux écrivains qui se sont occupés de nos jours des systèmes pénitentiaires, et cette idée de l'amélioration des coupables n'est pas restée une vaine théorie dans leurs livres; elle tend à passer dans la pratique. Les efforts de presque tous les gouvernemens nous prouvent que l'on a bien compris ce que le législateur chrétien n'aurait jamais dû oublier, que la peine ne peut avoir de caractère élevé, moral, social, si elle n'est, suivant l'expression de Plutarque, *ιατρικα ψυχης*, *la guérisseuse de l'âme*; qu'elle doit à la fois frapper d'un salutaire effroi les natures faibles qui pourraient se laisser entraîner au crime, et corriger celui qui y est déjà tombé.

La loi, par l'application des différentes peines aux différens crimes

ou délits, a veillé à ce que la satisfaction donnée par le coupable fût proportionnée à sa faute, mais c'est au système pénitentiaire qu'il faut demander l'amélioration du condamné et l'intimidation.

Pour intimider, il doit être sévère et dur; mais ce n'est point par des tortures physiques, par des privations d'alimens, d'air ou de sommeil, qu'il faut obtenir ce résultat. L'humanité ne perd jamais ses droits, et l'on doit se tenir aussi bien en garde contre un système qu'il les méconnaîtrait, que contre les philanthropiques élucubrations qui rendraient les prisons agréables à leurs habitans, et qui, les leur faisant regretter lorsqu'ils en seraient sortis, les porteraient à commettre de nouveaux crimes pour y rentrer.

L'humanité avant tout; mais l'humanité ne veut pas que l'on accorde au criminel ce qui manque à l'homme de bien. Le régime de la prison doit être sain mais grossier, de sorte que le coupable ne soit pas mieux nourri que l'ouvrier laborieux de nos villes, ou l'honnête laboureur de nos campagnes. Ce qui intimidera dans la prison, ce sera le régime moral qui interdira avec une salutaire rigueur, tous les actes par lesquels pourrait se manifester le libre arbitre de l'homme. On le courbera à toute heure sous une discipline inflexible; on lui imposera le silence, la solitude. Ce sera d'ailleurs par de tels moyens que l'on diminuera, autant que possible, le contact de ces natures mauvaises les unes avec les autres, seul moyen de travailler efficacement à l'amélioration des détenus.

Deux systèmes sont en présence : celui d'Auburn admet le travail en commun pendant le jour, avec la séparation cellulaire pendant la nuit; celui de Philadelphie impose la solitude jour et nuit. Le principe de l'isolement fait la base de l'un et de l'autre système, isolement moral par le silence, s'il n'est pas rendu réel par la séparation complète des prisonniers.

Si l'on étudie cette question avec impartialité, on est amené à reconnaître que les partisans de chacune des deux opinions exagèrent mutuellement, et les avantages du système qu'ils défendent, et les inconvéniens du système opposé. L'on peut dire aux uns et aux autres, que les expériences n'ont pas été assez complètes pour être décisives; qu'eussent-elles été complètes, des expériences faites en Amérique ne prouveraient rien pour la France, qu'il faut dans l'établissement d'un système pénitentiaire tenir compte des habitudes,

des mœurs, du caractère de la nation auquel on l'applique, et que rien ne ressemble moins à un Anglo-Américain qu'un Français. Je ne puis regarder comme concluante, l'expérience de Genève, fort vantée par les partisans du système d'Auburn, parce que le travail en commun peut réussir facilement dans un petit État qui ne doit avoir qu'un pénitencier fort peu nombreux, et échouer dans de vastes prisons : mais, d'autre part, j'avouerai volontiers que l'expérience du pénitencier de la Roquette, à Paris, n'a pas assez de durée pour donner pleinement gain de cause aux défenseurs du système de Philadelphie.

Jusqu'à ce qu'une longue expérience nous ait mieux éclairés sur les avantages et les inconvénients de ces deux systèmes, on peut dire que le travail en commun n'offrira pas assez de garanties d'ordre, à moins d'une division infinie de la population des prisons; que l'isolement moral par le silence ne sera jamais complet, parce que le silence est presque impossible à obtenir, ou du moins à conserver; qu'on ne l'obtient en Amérique que par l'emploi de châtimens corporels, dont en France on ne permettrait pas l'usage aux gardiens; qu'au milieu même du silence s'établiraient d'insaisissables communications, qui nuiraient à l'amendement des détenus; que les révoltes qui détruisent en un instant le bien de plusieurs années, seraient toujours possibles dans ce système; qu'enfin il exige impérieusement la création de catégories parmi les prisonniers. Cette nécessité a frappé tous les partisans du travail en commun, et il n'en est encore aucun qui ait pu indiquer une base raisonnable pour former ces catégories. Créées d'après la nature des condamnations, elles ne serviraient de rien pour l'amélioration morale, puisqu'il est constant que les prisonniers les plus corrompus se trouvent parmi les condamnés correctionnels (1); ce sont cependant les seules qui fussent conformes à la justice et à l'égalité de la peine. Bien plus, ce sont les seules qu'il soit possible d'établir.

Dans le système de Philadelphie, au contraire, on échappe à cette nécessité. Seul, il offre les garanties d'un ordre inviolable et d'un iso-

(1) Voir les réponses des directeurs des maisons centrales au Ministre de l'intérieur, en 1835.

lement complet ; seul aussi , il peut inspirer une intimidation aujourd'hui plus que jamais nécessaire ; seul , il prévient complètement ces associations terribles qui menacent la société dans son existence, et qui ont presque toujours pour berceau la prison (1).

Le système de Philadelphie peut seul permettre aux pensées honnêtes de fructifier dans les consciences où il y en a encore le germe, au remords d'y faire entendre sa voix salutaire, au repentir d'y faire naître ses pieuses pensées ; il enlève l'homme à l'influence terrible du respect humain, qui s'exerce même dans le silence par le regard seul, et lui permet de recevoir les saintes inspirations que l'on pourra jeter dans son âme. Nous savons bien que l'homme, livré à lui-même, ne peut trouver dans son âme ce qui n'y est pas, et que d'une âme corrompue il ne s'élèvera que des pensées de crimes, d'une âme dégradée que des pensées de haine et de désespoir ! Mais qu'y aurait-il dans la vue de ses compagnons d'opprobre qui pût le ramener à un désir de bien, à un bon propos, à une pensée de repentir ? Dans la solitude, au contraire, son âme se disposera à recevoir du dehors les pensées qui ne pourraient naître toutes seules en elle ; car en le préservant de tout contact avec les natures perverses qui l'environnent, on ne lui enlèvera pas toute communication avec la société, d'où pourra lui venir encore un souffle de vie.

Le système proposé par le projet de loi, n'est pas l'application rigoureuse du système de Philadelphie. Là, le coupable, renfermé dans une cellule, reste seul en face de lui-même, avec son métier et une Bible, qui, pour le dire en passant, ne peut être d'une grande utilité à ceux qui ne savent pas lire. Le rigorisme méthodiste est passé tout entier dans le système appliqué au pénitencier de Philadelphie. Aucun bruit ne parvient jusqu'au détenu ; aucun visiteur n'est admis auprès de lui ; il n'aperçoit même pas le geôlier qui lui apporte sa nourriture, et les cérémonies du culte ne frappent jamais ses re-

(1) La plus grande objection que l'on ait faite contre le système de Philadelphie, celle qui devrait faire reculer devant son application tout homme de bien, si elle avait pour base un fait bien constaté, est prise d'une prétendue excitation morale produite par la solitude, d'où résulterait un grand nombre d'aliénations mentales. Mais ce fait n'est pas prouvé, et une commission de l'Académie royale de médecine, a défendu, par l'organe de M. Esquirol, son rapporteur, le système de Philadelphie contre cette imputation.

gards. Ce n'est plus la séparation des détenus, mais un isolement complet de toute la nature qu'on a établi en Pensylvanie. En France, il n'en sera pas ainsi. Le détenu conservera, avec le dehors, des communications utiles à sa réformation. Les visites fréquentes du directeur, de l'inspecteur, du médecin de la maison, ne seront point les seules qu'il recevra. Les membres des commissions de surveillance, instituées près de chaque prison, auront le droit et le devoir de pénétrer fréquemment dans sa cellule. Mais deux hommes, surtout, seront appelés à jouer un grand rôle dans le nouveau système pénitentiaire, l'instituteur et l'aumônier.

On sait que sur cent condamnés il y en a cinquante - sept qui ne savent pas lire, et que, parmi les autres, la plupart n'ont pas les premières notions des connaissances humaines. Instruire l'homme, c'est l'améliorer, et c'est une sage pensée que celle qui établit un instituteur dans la prison. Malheureusement le vœu de la loi ne sera pas rempli, si elle n'est modifiée dans une de ses dispositions. Un instituteur par cinq cents détenus ne peut être d'aucune utilité; il pourra à peine les visiter chacun une fois par semaine. Il me semble que ce ne serait pas trop d'un instituteur par soixante ou quatre-vingts détenus au plus.

Quant à l'aumônier, je ferai la même observation; il en faudrait au moins un pour deux cent cinquante ou trois cents condamnés. Il pourra alors avoir sur eux une action réelle et efficace, et, s'il est homme de patience, de charité et de dévouement, s'il comprend bien tout ce que cette mission lui impose de devoirs envers ces malheureux et envers la société, il pourra opérer beaucoup de bien. M. de Tocqueville a remarqué, avec une grande raison, qu'aucun système ne pouvait être plus favorable que le système de Philadelphie aux réformes religieuses. La pieuse semence que jette le prêtre dans l'âme du détenu, ne risque pas alors d'être étouffée sous les railleries de ses compagnons: reçue avec recueillement, elle est conservée sans mélange; elle germe et fructifie dans la solitude. Privé des distractions coupables qu'il pourrait trouver dans la société de ses pareils, l'homme ouvre son âme aux croyances consolantes que lui enseigne le prêtre; forcé de renoncer à tout espoir de la terre, il se rattache aux espérances d'en haut. Grâce à ce nouveau système pénitentiaire, le prêtre dont le ministère dans les prisons est aujourd'hui

si difficile , si ingrat , si entouré de dégoûts , y trouvera une tâche plus aisée et une abondante moisson à recueillir.

On pourrait encore , en prenant les précautions convenables , autoriser les membres de sociétés charitables à visiter toutes les prisons , à entretenir les détenus. Ce serait faire beaucoup pour leur amélioration , que de leur montrer ainsi , que la société qui les châtie ne les a pas tout-à-fait reniés ; qu'ils lui appartiennent encore par plus d'un lien , et qu'ils ont quelque valeur à ses yeux , puisqu'elle envoie encore , au fond de leur triste demeure , des ministres de paix et de consolation , pour soutenir leur courage , pour essuyer leurs larmes , pour leur inspirer le repentir.

Avec tous ces moyens , on préparera l'amélioration des criminels ; mais , si la loi ne s'occupe plus d'eux au sortir de la prison , on n'obtiendra aucun grand résultat. Si , après avoir agi sur le prisonnier on n'agit pas encore sur le libéré , on n'aura fait qu'une réforme imparfaite. La position des libérés a frappé tous les bons esprits , et on ne peut trop regretter que la loi ne s'en occupe pas.

Le libéré est un véritable paria dans notre société. Il ne faut pas s'étonner s'il est en guerre avec elle , et si sa vie , dont la société ne veut plus , se passe à méditer contre elle de sinistres complots. Repoussé partout et par tous , le libéré porte en tout lieu la marque ineffaçable que lui a imprimée le châtiment. Nul ne lui donne du travail ; tous moyens d'existence lui sont refusés , et l'empire d'un féroce préjugé le force à redevenir criminel , s'il ne veut mourir de faim.

Certes , je ne nierai pas que cette répulsion générale pour le criminel ne soit louable en soi. Ce préjugé prend sa source dans un sentiment honorable pour la nature humaine. L'homme , souillé par un grand crime , ne peut , en sortant de prison , reprendre sa place dans la société et prétendre à l'estime de ses semblables. Mais , de là , à lui interdire l'eau et le feu , à le frapper d'un ostracisme irremédiable , il y a loin. La société doit lui tenir compte de sa peine , s'il l'a subie avec résignation , de sa bonne conduite dans la prison , et si elle est en droit de le soumettre à des épreuves , elle ne peut cependant lui refuser toute protection.

La loi vient en aide au préjugé. La législation pénale n'est pas chrétienne. Le christianisme a élevé le repentir jusqu'à en faire une vertu , et au bout de l'expiation il a placé la réhabilitation. La société exige

le repentir et ne veut pas en tenir compte ; elle impose l'expiation et refuse la réhabilitation. Chose extraordinaire ! la philosophie s'est élevée avec énergie contre l'excommunication que prononçait autrefois l'Église dans certains cas ; elle n'a jamais attaqué cette excommunication que prononce la loi par les peines infamantes et dont rien ne peut absoudre le coupable. Je touche ici à une question morale d'une immense portée, je ne veux pas la discuter ; mais, que l'on me permette de faire remarquer qu'il semble bien peu raisonnable qu'une peine soit en même temps temporaire quant à sa durée physique, et perpétuelle quant à sa durée morale, car la note d'infamie qui accompagne la peine, ne peut cesser avec elle et élève à jamais un mur d'airain entre celui qui l'a encourue et la société. Il y a des êtres pervers que la justice doit à jamais retrancher du corps social. Ceux-là flétrissez-les ; mais, pour ceux que vous croyez devoir lui rendre au bout d'un certain temps, ne les lui rendez pas flétris et dégradés.

S'il en est autrement, ce sont des flotes que vous jetez au milieu de la société, véritables démons qui ne pourront remonter au rang qu'une faute leur aura fait perdre, et qui ne devront nourrir que des pensées de haine et de vengeance contre l'ordre social. Ce sont autant de bras que vous armez ; autant de malheureux que vous vouez au désespoir, et à qui vous ne laissez entrevoir de chances de bonheur que celles que peut leur donner le crime.

Quel espoir aurez-vous d'améliorer des hommes qui se verront en perspective l'objet d'une aversion générale consacrée par la loi ? A quoi leur servirait-il de revenir au bien ? Vous montrez au malfaiteur ce qu'il a perdu en abandonnant le chemin de l'honnêteté ; mais vous ne lui faites pas voir ce qu'il pourra gagner à y rentrer, et vous osez espérer que cet homme aux instincts mauvais, à l'âme corrompue, s'amendera par pur amour de la vertu !

Il n'y a d'ailleurs rien de moral à accompagner certaines peines de la note d'infamie. C'est le crime qui doit flétrir et non la peine ; la peine qui doit au contraire laver la flétrissure du crime. Mais aujourd'hui, ce n'est pas le criminel qu'on repousse dans le libéré, c'est le forçat. Supprimez les peines infamantes ou plutôt restreignez-les beaucoup, et peu à peu l'opinion publique s'habitue à recevoir, avec défiance sans doute, mais aussi avec indulgence, le malheureux qui aura subi sa peine. Il ne reprendra pas immédiatement sa place dans

la société; son crime, pour être expié, ne sera pas oublié. Mais, il lui sera permis du moins d'employer ses bras et de prouver la sincérité de son repentir.

C'est pour ménager cette transition de la prison à la société, pour créer des moyens d'existence au libéré au moment de sa sortie, et en même temps pour lui faciliter une épreuve qui prépare sa réhabilitation, que les pénitenciers de récidive sont nécessaires. L'entrée des libérés dans ces maisons et leur séjour qui pourrait se confondre avec la surveillance de la police, seraient facultatifs. Le régime devrait être aussi sévère que celui de la prison, et l'encellulement de nuit y serait joint au travail en commun, mais silencieux pendant le jour, afin que le séjour dans ces maisons fût encore une peine, mais une peine volontairement acceptée, courageusement subie, et dont on ne pourrait sans injustice se refuser à tenir compte aux libérés.

Lorsqu'on aura établi cette institution, et que le coupable verra la possibilité de reprendre une petite place dans la société, on pourra se livrer à l'espoir de l'améliorer. Jusque-là on agira sur son corps, mais non pas sur son âme. On parlera de réforme, mais on n'en fera pas. Montrez au coupable un avantage à revenir au bien, il y reviendra. Il y a dans le cœur humain une corde qui vibre toujours. Là où est mort l'honneur, où tout sentiment d'amour des autres est détruit, où toute pensée généreuse est éteinte, il y a encore quelque chose, l'amour de soi, l'égoïsme : parlez à ce sentiment, vous serez compris.

Je viens de dire quel était le système pénitentiaire qui me semblait le plus propre à amener une amélioration des condamnés; mais si j'admets en principe le système de Philadelphie proposé par le projet de loi, je ne prétends pas en justifier une application aussi universelle que celle que l'on veut en faire, et je crois que, dans bien des cas, on pourrait, par de sages emprunts faits à d'autres systèmes, le modifier d'une manière avantageuse.

Il ne faut pas, en songeant à l'amélioration morale des prisonniers, perdre de vue que les peines doivent conserver une juste proportion entre les différentes espèces de crimes et de délits, sans quoi toute équité serait détruite, et la peine perdrait une grande partie de son caractère d'intimidation. De plus, il faut reconnaître, avec Blakstone, que c'est un grand mal que d'appliquer la même peine à

des crimes de différente malignité. Le projet de loi dont je m'occupe , me semble méconnaître ces principes.

Il supprime les bagnes et réduit tout notre système pénal à l'emprisonnement cellulaire, qui sera toujours le même , quoique appliqué dans des maisons qui porteront différens noms. Il y a , il est vrai , des maisons de travaux forcés ; mais , si le travail est forcé , ainsi que le veut la loi et avec raison , dans les maisons de réclusion et d'emprisonnement , en quoi ces diverses maisons différeront-elles ? On a dit que les condamnés aux travaux forcés seraient employés aux travaux les plus pénibles ; pourra-t-on nous dire comment avec le système de l'isolement complet , il y aura des travaux plus pénibles les uns que les autres ? On a dit encore que les condamnés aux travaux forcés recevraient un vêtement et une nourriture plus grossiers. Mais s'il est vrai , comme nous l'avons déjà dit , que l'État ne doit donner aux prisonniers , quels qu'ils soient , que ce qu'il leur faut strictement de vêtement pour se couvrir et de nourriture pour vivre , quelle différence , sous ce rapport , établira-t-on ? Vous ne pourrez donner moins , qu'aux dépens de l'humanité ; vous ne pourrez donner plus , qu'au mépris de la morale qui ne veut pas que l'État fournisse à des coupables ce que d'honnêtes gens n'ont pas. Si donc l'isolement est le même , si la nourriture est la même , si l'obligation du travail est aussi la même , l'échelle des peines établies par le code pénal n'existe plus. Trois hommes seront condamnés , l'un à cinq ans d'emprisonnement , l'autre à cinq ans de réclusion , le troisième à cinq ans de travaux forcés ; ils seront tous trois dans une position bien différente aux yeux de la loi ; ils subiront cependant une peine identiquement semblable. On se trouvera ici complètement en dehors de la légalité.

Mais j'admets , ce qui me paraît indispensable avec la suppression des bagnes , j'admets qu'une réforme du code pénal fixe la durée de la peine , de manière à ce que le maximum de durée de la peine inférieure soit toujours moindre que le minimum de la peine supérieure ; sera-ce assez ? Est-il bien juste que l'homme qui , dans un moment de colère irréfléchi , en aura frappé un autre , subisse la même peine que l'empoisonneur , à la durée près ? Ne tombons-nous pas dans ce que Blakstone appelle une *grande absurdité* , l'application de la même peine à des délits de malignité différente ?

En troisième lieu , il faut remarquer que l'isolement absolu est une peine énorme , la plus cruelle peut-être de toutes ; peut-on , même en en limitant excessivement la durée , l'imposer à des fautes très-légères.

A ce point de vue , le projet de loi laisse beaucoup à désirer. S'il était adopté sans modifications , il arriverait constamment que , de deux condamnés , l'un serait trop puni ou l'autre ne le serait pas assez. Dans l'un et l'autre cas , l'échelle pénale n'existerait plus , la Justice serait blessée , la peine serait sans moralité.

Était-il bien difficile de remédier à ce mal ? Il y a d'abord , comme nous l'avons déjà dit , une échelle exacte à établir dans la durée , de telle sorte que la réclusion commence là où s'arrête l'emprisonnement , et finisse là où commence la peine des travaux forcés. A cela peuvent se joindre des modifications dans l'application du système pénitentiaire , assez bien combinées pour donner à chacun des trois degrés de la peine légale un caractère particulier , et pour permettre de ne faire subir aux condamnés pour des fautes légères qu'un châtiment plus léger , tout en les plaçant à l'abri de tout danger de corruption de la part de plus coupables qu'eux.

Ainsi , en admettant la division des prisons en maisons de travaux forcés , maisons de réclusion , maisons d'emprisonnement , on appliquerait dans les premières seulement le système cellulaire sans réserve et sans exception. Cette solitude , le plus terrible des châtimens , pourrait seule briser et assouplir les caractères , pour la plupart endurcis , qui peupleront ces maisons.

Dans les maisons de réclusion , où se trouvent en même temps des scélérats aussi endurcis dans le mal que les forçats , et des hommes souvent plus malheureux que coupables , qu'un fatal concours de circonstances ont poussé au crime , le système cellulaire serait la règle ; mais il y existerait quelques ateliers , où le travail en commun serait permis à ceux que le juge , par un arrêt qui pourrait être rendu après le jugement de condamnation , aurait cru devoir dispenser de l'encellulement. On pourrait aussi placer dans ces ateliers , ceux d'entre les autres détenus qui auraient mérité cette récompense par leur bonne conduite.

Enfin , dans les maisons d'emprisonnement , le travail de jour , en commun et en silence , serait la règle. Mais le juge aurait le droit d'or-

donner que tel ou tel condamné serait soumis à l'emprisonnement cellulaire. Ce droit, donné aux juges, suffirait pour défendre les condamnés à l'emprisonnement du contact des hommes dangereux, qui sont très-nombreux dans cette catégorie. Car c'est là que se forment ces redoutables associations de voleurs effrontés, hardis, capables, au besoin, de tous les crimes, qui calculent le châtimement qu'ils vont encourir, savent où il faut s'arrêter pour n'avoir à subir qu'une peine correctionnelle, érigent le vol en profession, l'exercent, le code pénal à la main, et qui, de récidive en récidive, finissent presque toujours par aller mourir au bagne. Il n'y a pas de cellules trop profondes ni trop solitaires pour préserver la société du danger qu'elle courrait par le contact de ces scélérats, adroits et roués, avec d'autres condamnés.

Ces trois sortes d'emprisonnement ayant ainsi des caractères bien distincts, quoique avec la même base, on pourrait se passer des bagnes, cette plaie immense, depuis trop long-temps ouverte, à la honte de la civilisation. Les bagnes ont perdu tout caractère d'intimidation, et si ce n'était le nom de galères, que leur conserve improprement le peuple, la plupart des criminels préféreraient le bagne à la maison centrale, où ils vivent moins long-temps et sont moins libres (1). Dans les bagnes ils ne travaillent que peu ou point, et la loi, sous ce rapport, est complètement éludée (2). Le régime des bagnes est d'ailleurs incompatible avec toute pensée de réforme morale, et a le grave inconvénient de frapper le forçat d'une irréversible dégradation.

L'agglomération de ces êtres, qui, presque tous, ont perdu jusqu'à la possibilité de redevenir honnêtes, laissés libres de communiquer entre eux, quoique sous une discipline sévère, est la chose la plus immorale. « Vous avez, disait le ministre, dans l'exposé des motifs du projet de loi de 1840, six mille forçats dans les bagnes. Qui peut me répondre qu'un seul en sorte repentant, qu'un seul en rapporte un sentiment humain? Quelle terrible accusation contre cette institution? Puisse-t-elle tomber bientôt aux applaudissemens des amis de la morale, de la société et de la dignité humaine! La disposition du projet de loi qui en propose la suppression, achèvera l'œuvre morale commencée par l'abolition de la marque, et continuée par la suppression du ferrement et de la chaîne.

(1) Réponses des directeurs des maisons centrales.

(2) Exposé des motifs du projet de loi.

Mais, en supprimant les bagnes, ne serait-il pas convenable de créer un établissement particulier pour les condamnés à perpétuité ? La peine de mort s'applique plus rarement aujourd'hui, et il est permis de croire que son application deviendra de plus en plus rare. C'est une nécessité contre laquelle se révoltent nos mœurs. Peut-être faudrait-il alors que la peine qui remplace le plus souvent la peine de mort, eût un caractère bien distinct de toutes les autres peines. Pour les condamnés à perpétuité, la solitude complète ne doit durer que douze ans. Pourquoi, à l'expiration de ce délai, ne les transporterait-on pas hors du territoire Français, en Afrique, par exemple, où ils seraient enfermés dans une forteresse pour être employés à des travaux publics ?

Ceci, du reste, n'aurait rien de commun avec la déportation que l'on a long-temps demandée, et que la Chambre adoptait en principe, lors de la révision des lois pénales, en 1832, se joignant ainsi à l'avis de quarante-un conseils généraux. Depuis cette époque, l'engouement s'est dissipé, et l'on juge cette question d'une manière bien différente. Cependant, la prise de possession des Iles Marquises a un peu ranimé le zèle des partisans de cette mesure. La déportation ne serait pas une peine effrayante, au moins pour tous. On peut faire de belles phrases sur la patrie et le sol natal ; mais, qu'est-ce que la patrie pour celui qui n'a ni une parcelle du sol, ni une position à y conserver, et qui n'y laissera après lui ni souvenir, ni regret ? Pour celui-là la véritable patrie sera le lieu où il pourra faire fortune ; et si le déporté peut devenir riche et propriétaire dans son exil, il le préférera, soyez-en sûr, à son pays. Ce n'est pas tout, si l'on aperçoit dans la déportation une chance de fortune, prenez garde que la peine, au lieu d'être un objet d'intimidation, ne devienne un appât pour beaucoup, et n'exposez pas la société à ce que le pauvre honnête soit tenté d'envier la position du scélérat.

Il y a, dans ces considérations que nous ne voulons pas développer ici, le germe des motifs qui doivent faire éloigner l'idée de la déportation. Cependant, nous répondrons un mot à une objection sans cesse reproduite et tirée de l'expérience de l'Angleterre. On sait aujourd'hui que cette expérience si vantée a été désastreuse. On nous représentait Botany-Bay comme une florissante colonie. Le criminel y devenait honnête par l'attrait de la propriété, et la prostituée en-

levée aux mauvais lieux de Londres, se transformait en une vertueuse mère de famille. L'expérience a établi que les condamnés seuls avaient été incapables de faire prospérer la colonie, et Botany-Bay n'a dû son accroissement qu'à l'arrivée des colons libres. Sans eux, l'établissement colonial était ruiné; aucun progrès ne s'opérait; la famine venait périodiquement menacer la colonie, et les désordres les plus graves compromettaient son existence.

Des colons s'y sont établis; la colonie a changé de face. Mais, loin qu'ils aient exercé une influence salubre sur les déportés, une funeste réaction s'est opérée en sens inverse, et l'état moral de la colonie ne prouve que trop que les colons ont subi l'influence délétère du crime. Si les colons laborieux se sont eux-mêmes pervertis, on doit supposer que la réforme n'a pas fait de progrès parmi les condamnés. Voici quelques chiffres qui pourront servir à apprécier l'expérience de l'Angleterre.

De 1810 à 1818, la proportion des condamnations criminelles au chiffre total de la population coloniale, était de 1 à 370.

De 1818 à 1821, elle fut de 1 à 360;

De 1821 à 1825, de 1 à 123.

De 1825 à 1835, elle est devenue de 1 à 120.

Si, au chiffre des condamnations criminelles, nous joignons celui des condamnations moins graves, nous arrivons à un chiffre effrayant, puisque, en 1835, nous trouvons 22,000 condamnations sur 28,000 convicts! Si l'on ajoute à cela, que chaque année les condamnations prononcées contre les colons libres augmentent, on verra si la morale et la société ont à se réjouir de cet essai de déportation.

Encore, si la moralité en Angleterre y avait gagné quelque chose; si le crime avait été frappé d'un salutaire effroi, peut-être la grandeur du résultat obtenu pourrait-il faire oublier le triste état de la colonie pénitentiaire. Consultez donc la statistique judiciaire, et vous saurez que, dans une période de 22 années, de 1810 à 1832, les condamnations prononcées ont crû dans la proportion effrayante de 1 à 2 et 3/7, et dans la période de 1825 à 1834, le crime a augmenté quatre fois plus vite que la population! Sont-ce là des résultats dont il faille se vanter?

Quelques philanthropes voudraient établir une colonie de déportation aux Iles Marquises. Si les chiffres qui accusent si hautement

le système Anglais, ne peuvent les détourner d'une expérience aussi chère, qu'ils nous permettent de leur demander de quel droit nous irions établir sous ce beau ciel, et dans ces belles contrées de l'Océan Pacifique, cette léproserie morale ; de quel droit nous enverrions à ces peuples, qui ont eu confiance en nous, et se sont rangés sous notre protection, le rebut de notre société ; de quel droit, lorsqu'ils attendent de nous la civilisation, nous leur enverrions les instrumens d'une barbarie cent fois pire que la leur ?

Je termine par une simple observation sur la disposition du projet de loi, qui concerne la centralisation de l'administration des prisons entre les mains de l'autorité administrative. Je ne m'effraie pas de la centralisation, et loin d'y voir un danger, je la regarde comme une précieuse conquête de nos longues révolutions. La centralisation, dans le sens le plus élevé du mot, c'est le signe le plus complet de l'unité nationale ; dans les détails de l'administration, c'est la condition indispensable de l'ordre.

Les prisons doivent être arrachées à l'incurie ou à l'insuffisance des administrations locales, et une seule main doit les régir. Mais, à côté de la centralisation du service administratif, n'aurait-on pu, sans inconvénient, placer la surveillance, le contrôle d'une autre autorité ?

Il y a une autorité naturellement indiquée pour exercer une surveillance sur les prisons : l'autorité judiciaire. Il semble qu'il appartienne au juge de savoir comment est subie la peine qu'il a appliquée ; et qu'il devrait avoir le droit d'entrer à toute heure dans la prison. Mieux que tout autre il veillerait à ce que l'égalité dans la peine fût réelle, lorsqu'il y a eu égalité dans le crime, et, sous la surveillance judiciaire, on ne verrait peut-être pas, au grand scandale de la justice, des condamnés échappant en vertu d'actes administratifs à une partie de leur châtiment.

Au reste, quelles que soient les dispositions que l'on adopte, il importe d'agir promptement, car le mal est profond. La plaie gagne de jour en jour ; elle s'envenime ; il faut que le remède arrive bientôt, pour être efficace. Dût-on se tromper dans le choix des moyens, mieux vaudrait encore en courir la chance que de ne rien faire ; car le pire de tout, serait la conservation de ce qui existe.

V. E. DE BONALD.

LETTRÉ

SUR

LA LITTÉRATURE PROVENÇALE.

A E*** DE M***.

Veni, Auster, perfla hortum meum et fluant aromata illius.
Viens, ô vent du Midi, souffle de toutes parts dans mon jardin
et que les parfums en découlent.

CANTIQUE DES CANTIQUES, IV, 16.

I.

Dans le dessein d'ouvrir à la Poésie des voies nouvelles, tu t'es proposé, mon cher ami, d'étudier cette littérature provençale qui fit, à l'exclusion de tout autre, les délices du moyen-âge, et dont il faut aujourd'hui rechercher péniblement les règles perdues et les monumens oubliés.

Une pareille tentative ne peut qu'être approuvée; elle est grande et hardie et ne saurait manquer d'être féconde en résultats. Oh! quand est-ce que nos poètes, cessant d'invoquer des Muses étrangères, se rappelleront que Laure de Sade et Clémence Isaure naquirent sur ces rivages!

Tu foules aux pieds une terre à laquelle on pourrait appliquer, à juste titre, l'ingénieuse louange qu'un historien portugais donnait à sa patrie : *Toute montagne y est un Parnasse et toute source une Hippocrène* (1).

(1) *Toda fuente de Portugal y cada monte son Hippocrenes y Parnasos.* Manoel de Faria y Souza, *Epitome de las Historias portuguesas*. Cet ouvrage est écrit en espagnol, ainsi que beaucoup d'autres productions du même auteur.

Ici grandit et s'éleva l'arbre de la *gaie science* et les générations de trois siècles reposèrent doucement sous son ombre.

Ici, il fut dit que la compagne de l'homme devait être la souveraine réelle de ce monde ; que sa volonté était une loi, son sourire une irrésistible puissance, son amour une voie certaine à la gloire et au bien, et, sur ces gracieuses données, fut institué le culte idéal de la femme.

Ici, la nature et l'art mirent au service de la Poésie tout ce qui peut contribuer à sa perfection et à ses développemens : une langue riche, harmonieuse et flexible, un système de versification judicieux et bien ordonné, des formes poétiques nouvelles, et, par-dessus tout, ce fond spécial d'originalité qui a manqué aux autres littératures modernes.

Quand on considère, d'une part, toutes ces richesses littéraires et ce qu'elles pourraient produire entre les mains exercées des enfans de ce siècle ; que, de l'autre, on observe les tendances flottantes et indécises de la littérature actuelle, son ignorance des véritables conditions du beau, et ses efforts incessans pour sortir enfin des formes grecques et romaines ; quand on considère, dis-je, toutes ces choses, il est impossible de disconvenir, E^{ux}, que l'étude des poésies des Troubadours ne soit en ce moment d'un haut intérêt et pour le poète en particulier et pour la littérature en général.

Le vieux Nostradamus t'a déjà dit que Dante et Pétrarque avaient puisé, dans les ouvrages des poètes de la langue d'Oc, « infinies, belles et divines inventions, et mille belles guirlandes » et chapeaux de fleurs dans les vergers de leurs vers et de leurs « rithmes, que les plus illustres poètes françois n'avaient point » mis à petite gloire d'effleurer, ramasser et reprendre (1).

Crescimbeni, Sainte-Palaye, Millot, ont confirmé et justifié ces éloges.

Raynouard a reconnu que la littérature provençale « n'emprunta rien aux leçons et aux exemples des anciens ; qu'elle eut ses moyens indépendans et distincts, ses formes natives, ses couleurs étrangères et locales, son esprit particulier (2). »

Appuyé sur toutes ces autorités, il me semble, mon cher ami, que j'ai bien le droit de te féliciter sur l'idée que tu as eue de refaire ton éducation poétique par l'étude de la langue et de la littérature provençale.

C'est pour t'aider dans l'exécution de ce projet, que j'écris cette lettre.

(1) César de Nostradamus ; *Histoire et chronique de Provence*, II^e part., p. 445.

(2) Raynouard ; *Choix des poésies originales des Troubadours*, tom. II.

Il n'entre pas dans ma pensée de traiter à fond la matière que j'ai entre les mains ; je n'ai voulu que signaler à ton attention les sommités du sujet et te guider en quelque sorte dans le nouveau monde littéraire où tu vas porter tes pas.

Dans cette vue, j'aurai à te faire connaître la littérature provençale, d'abord dans son essence et ses caractères généraux, et, en second lieu, dans ses formes, c'est-à-dire, dans les genres divers que cultivèrent nos poètes.

Pour compléter jusqu'à un certain point cet essai, j'y ajouterai une brève notice où je me propose d'apprécier l'esprit et la valeur poétique des principaux Troubadours. Elle te dira quels hommes ce furent qu'Arnaud Daniel et Bertrand de Born, et Bernard de Ventadour, et Raimbaud d'Orange, et la comtesse de Die, révélant à ton admiration des Sapho nouvelles et des Tibulles ignorés.

L'introduction naturelle d'un pareil travail doit être, sans doute, l'examen de l'idiome dans lequel furent écrites les compositions de ces poètes. Avant donc de nous occuper de la littérature provençale, voyons d'abord ce que fut la langue elle-même aux siècles de sa gloire.

II.

La langue provençale est l'un des idiomes modernes qui naquirent de la corruption de la langue latine. Elle est parlée des montagnes du Tyrol à celles de l'Andalousie, des rives de la Loire aux plages éloignées de la Sardaigne.

Les écrivains espagnols l'ont généralement connue sous le nom de *langue limousine* ou *catalane*. Dans ces derniers temps quelques philologues ont voulu lui appliquer exclusivement celui de *langue romane*, qui, dans le moyen-âge, fut porté par toutes les langues néo-latines ; mais l'usage, l'exemple de nos historiens méridionaux et celui de la plupart des écrivains italiens, doivent faire prévaloir, sur tout autre, la dénomination de langue provençale, dont ils se sont toujours servis pour désigner la langue des Troubadours.

Ainsi que tout idiome abandonné à lui-même, sans être maintenu par une autorité quelconque, soit que cette autorité ait sa source dans le gouvernement, soit qu'elle vienne de monumens littéraires universellement acceptés, le provençal a dû se partager en une foule de dialectes ou patois différens. Il y a les dialectes valencien, catalan, toulousain, auvergnat, provençal, piémontais, milanais, grison, etc., sur lesquels les langues dominantes, le castillan, le français et l'italien ont déteint, selon les lieux, dans des proportions plus ou moins fortes.

Quoique l'ordre de Malte ait compté les langues d'Aragon , d'Auvergne et de Provence, au nombre de celles dont il était composé , il ne paraît pas qu'il y ait eu , du moins dans le principe, aucune différence de langage entre les habitants des diverses contrées où l'on parlait l'idiome provençal. En effet , le dialecte dans lequel sont écrites les poésies de Pierre d'Auvergne , ou celles des deux rois d'Aragon *qui trouvèrent* , ou encore celles des lombards Sordel et Malespine , est absolument le même que celui des poésies de Raimbaud d'Orange , de Folquet de Marseille ou de Pierre Vidal de Toulouse.

Mais , l'usage du provençal n'était pas borné aux seuls pays dont il était la langue parlée. Ce que le français est aujourd'hui en Europe pour les hautes classes de la société , le provençal l'était aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles. Il devait même être cultivé avec le plus grand soin , pour permettre à tant de princes étrangers de composer des vers en langue provençale. Au nombre des Troubadours de ce genre , dont les poésies nous sont parvenues , on remarque l'empereur Frédéric I^{er} , Richard Cœur-de-Lion , roi d'Angleterre , Frédéric III , roi de Sicile , le comte de Flandres , etc.

Comment la langue provençale était-elle parvenue à obtenir ainsi la prééminence par-dessus toutes ses rivales ?

On a cru répondre à cette question en mettant en avant la célébrité des Troubadours et de leurs ouvrages , et il est bien vrai que cette célébrité fut une des causes des succès de la langue , mais elle ne fut pas la seule ; il faut chercher les principales dans les qualités mêmes de cette langue , c'est-à-dire , dans sa douceur , son énergie , sa richesse , sa clarté , enfin , dans les avantages de toute espèce que présentait sa constitution grammaticale.

Avant d'expliquer par quel heureux accord la langue provençale réussit à concentrer en elle tous les genres d'harmonie et fit sortir , s'il est permis de s'exprimer ainsi , *la douceur du fort* (1), écoutons d'abord ce qu'un assez bon juge a écrit sur la même matière :

« La dureté de l'organe a produit les langues âpres et rudes ;
 » l'excessive délicatesse a produit les langues faibles , sans éner-
 » gie , sans couleur. Or , une langue qui n'a que des syllabes
 » âpres et fermes , ou que des syllabes molles et liantes , a le
 » défaut d'un monocorde. C'est de la variété des voyelles et des
 » articulations , que dépend la fécondité d'une belle harmonie.
 » Dire d'une langue qu'elle est douce ou qu'elle est forte , c'est
 » dire qu'elle n'a qu'un mode ; une langue riche les a tous (2). »

(1) Jug. XIV , 46.

(2) Supplément à l'Encyclopédie ; art. *Harmonie du style*.

Cette observation, que Marmontel n'a émise que dans des vues générales et sans l'appliquer à aucun idiome en particulier, semble avoir été faite, tout exprès, pour la langue des Troubadours. Pour te convaincre de la vérité de cette assertion, je te prie d'examiner la composition syllabique des mots de cette langue et notamment leurs désinences.

Ici, point d'aspirations gutturales, comme dans l'espagnol; point de ces diphtongues à prononciation équivoque, comme il y en a tant dans l'anglais et le français; point de ces réunions bizarres de consonnes qui rendent les langues du Nord si rudes et si désagréables à l'oreille; la syllabe provençale se compose ordinairement d'une consonne et d'une voyelle à son plein et régulier; quant aux désinences, les substantifs et adjectifs masculins sont, dans le plus grand nombre de cas, terminés par une consonne; tandis que les substantifs et adjectifs féminins sont terminés par une voyelle.

Veux-tu juger par quelques exemples de ce que ces principes ont produit? Voici des mots appartenant à la première de ces catégories : *Amic*, ami; *bruc*, bruyère; *camel*, chameau; *comensamen*, commencement; *prat*, pré; *ram*, rameau; *sambuc*, sureau; *verjier*, verger; *blanc*, blanc; *clar*, clair; *fresc*, frais; *malastruc*, malheureux; *novel*, nouveau; *tenebros*, ténébreux.

En voici qui appartiennent à la seconde: *Amiga*, amie; *branca*, branche; *bresca*, rayon de miel; *escala*, échelle; *fuda*, fée; *febre*, fièvre; *lebre*, lièvre; *leisso*, leçon; *lenga*, langue; *messorga*, mensonge; *moneda*, monnaie; *obra*, œuvre; *razo*, raison; *taula* (1), table; *vergonha*, honte; *blanca*, blanche; *clara*, claire; *fresca*, fraîche; *malastruga*, malheureuse; *novela*, nouvelle; *tenebrosa*, ténébreuse.

Mais ces mots isolés ne sont peut-être pas aussi propres à donner une idée générale de l'harmonie de la langue, que quelques citations un peu plus étendues. J'insère donc ici, comme exemples, deux morceaux, l'un en vers et l'autre en prose, à chacun desquels j'ai ajouté la traduction littérale.

Les deux stances qui suivent, forment le commencement d'une ode de Bernard de Ventadour :

- (2) La deussa vox ai auxida
Del rossinholet salvaje,
Et es m'ins el cor salhida,
Si que tot lo cossirier

(1) *U* se prononce *ou*, toutes les fois qu'il fait partie d'une diphtongue, ou qu'il est suivi de deux consonnes. Ex. : *Paraula*, *voluntat*.

- (2) La douce voix j'ai entendue
Du rossignolet sauvage
Et elle m'est au fond du cœur entrée
Tellement que tout le souci

E'ls maltrags qu'Amor mi dona
Me levía e m'asazona;
Et auria m be mestier
Autre joi al miu damnaïe.

Ben es tot hom d'avol vida
Qu'en joi non a son estaje,
E qui vas Amor no gida
Son cor e son dezirier :
Car tot cant es s'abandona
De joi , e refrin e sona
Prats , e deves , e verjier
Combas , e plans e boscaïe.

Voici un morceau en prose qui est extrait de l'ouvrage intitulé : Las Leis d'Amors :

Donc li Trobador noel que s'an bona voluntat d'apenre aquesta siensa , vengan pozar en aquestas leis d'Amors ; car , aissi es la fons d'esta gaia siensa de trobar ; e preñdam de l'aiga de gran doussor d'esta fon agradiva e vuelhan segir la doz veraia don ven e nais esta fons. Et en aissi si volon segir aquesta doz d'aquesta fon , li riu que d'aquí partiran faran mantas ribieiras fulhar e reverdir e'ls ausels cantar et esbaudir am vos plazen e gaia , si que li riu qui deschendran d'esta fon n'auran fin pretz e veraia lauzor ; e la fons aquesta qu'en sera mais agradan e mais plazen e de major fama e mais abundans a tots ; e la doz d'esta fon qu'en sera mais plazen e mais gracioza ad aquelsque amon e volon aquesta gaia siensa de trobar et majormen als entendens ques an cor valoros e subtil. Car aquesta gaia siensa de trobar lunh tems no s met ni s pausa en coraje d'ome dur , rude , avar , enic ni fals ; ans lor es aquesta plazens aiga sobre-dura et amara ; e per so tostem aquel deslauza et vitupera et a en mesprez siensa al coraje delqual no s met ni s pausa , car ignoransa es cauza la quals es grans enemiga de saber (1).

Et les mauvais traitemens qu'Amour me donne
Elle m'allège et amène à maturité ;
Et il serait bien besoin
D'une autre joie à mon dommage (infortune).

Bien est tout homme d'insipide vie
Qui en joie n'a pas sa demeure
Et qui vers Amour ne guide
Son cœur et son désir ;
Car tout ce qui est s'abandonne
A la joie , et retentissent et résonnent
Prés , et bois réservés , et vergers ,
Vallons , et plaines , et bocages.

(1) Donc que les troubadours qui ont bonne volonté d'apprendre cette science , viennent puiser en ces lois d'amours ; car ici est la fontaine de cette gale science de trouver ; qu'ils prennent de l'eau de grande douceur de cette fontaine agréable , et veuillent suivre la source véritable d'où vient et naît cette fontaine. Et , ainsi s'ils veulent suivre cette source de cette fontaine , les ruisseaux qui partiront de là feront couvrir de feuilles et reverdir maints rivages et les oiseaux chanter et s'ébattre d'une voix plaisante

C'en est assez de ces citations pour faire juger que le provençal possédait, au plus haut degré, tout ce qui peut servir à l'harmonie du langage. Il n'eut, en effet, de ce côté, aucun des défauts qui déparent les langues parlées de l'Europe : ni la rudesse des idiomes du Nord, surchargés de consonnes, ni la sourde monotonie que la fréquence des *e* muets a fait reprocher au français, ni l'uniformité souvent molle et traînante des langues du Midi, qui ont adopté la voyelle finale euphonique.

Si de ces considérations nous passons à celles qui ont pour objet la richesse de la langue des Troubadours, nous ne verrons pas avec moins d'admiration les trésors variés que présentait cette matière.

En première ligne, il faut inscrire les divers mots qui ne peuvent être rendus dans les autres langues que par des périphrases plus ou moins allongées. Je prends au hasard les suivants, parmi une foule d'autres : *Caussigar*, fouler aux pieds ; *jisclar*, pousser des cris aigus ; *mersejar*, implorer la miséricorde de quelqu'un ; *pessejar*, mettre en pièces ; *sobresforsar*, faire les derniers efforts ; *sobransejar*, s'élever avec orgueil ; *trelucar*, briller comme la pleine lune, etc.

Un autre signe caractéristique de la richesse de l'idiome provençal, c'est l'acception spéciale et déterminée de chaque verbe, tandis que, dans le français, par exemple, le même verbe présente souvent plusieurs acceptions fort différentes. Chasser peut signifier en français aller à la chasse ou bien mettre dehors par force ; mais, en provençal, dans le premier cas, il sera rendu par *cassar*, dans le deuxième par *jitar*, *dejitar*. Défendre est rendu par *vedar*, *devedar*, s'il s'agit de prohiber, et par *defendre*, s'il est question de protéger, soutenir. Élever est rendu par *derdre*, *enansar*, s'il veut dire exhausser, mettre plus haut, et par *duire*, *noirir*, s'il signifie instruire, donner l'éducation.

Et, non-seulement chaque action eut un verbe pour ses modifications les plus fugitives, mais encore ce verbe reçut très-souvent, soit un augment-syllabique, soit une désinence particulière. Ainsi, pour le seul mot français affaiblir nous avons : *Frevolar*, *afrevolar*, *freulir*, *frevolir*, *esfrevolir*, *seblir*,

et gaie ; de sorte que les ruisseaux qui descendront de cette fontaine en auront pure célébrité et vraie louange, et la fontaine elle-même en sera plus agréable et plus plaisante et de plus grande renommée et plus abondante à tous ; et la source de cette fontaine en sera plus plaisante et plus agréable à ceux qui aiment et veulent cette gaie science de trouver et principalement à ceux qui ont un cœur ingénieux et subtil ; car cette gaie science de trouver en aucun temps ne se met ni ne se place en cœur d'homme dur, grossier, avare, inique ni faux : au contraire cette eau agréable leur est tout-à-fait déplaisante et amère, et c'est pour cela que celui au cœur duquel science ne se met ni ne se place, la désapprouve, la vitupère et la méprise ; car l'ignorance est une chose qui est grande ennemie du savoir.

afeblir, *feblezir*, *afeblezir*. Pour blanchir : *Albificar*, *azalbar*, *dealbar*, *blanquejar*, *blanquir*, *emblanquezir*, *canuzir*, *encamuzir*. Pour refroidir : *Afreidar*, *refreidar*, *refrejar*, *enfrefidar*, *frezir*, *frefezir*, *refrezir*, *esfrezir*, *esfrefezir*.

Comme les verbes, les substantifs jouissaient du même avantage, si précieux pour la rime et le mètre dans la poésie, pour le nombre et l'harmonie dans l'éloquence. C'est ainsi, par exemple, que pour le substantif féminin faute, on peut choisir parmi les suivans, dont les premiers sont féminins et le dernier masculin : *Fauta*, *falha*, *falhida*, *falhizo*, *falhensa*, *falhimen*. Pour celui de pensée on a à sa disposition ceux de *pens*, *pensar*, *pensier*, *pensamen*, *pensansa*, *pensazo*, dont les deux derniers sont féminins, et de même d'une foule d'autres.

Je mentionne sans m'y arrêter ces augmentatifs et diminutifs si utiles dans un grand nombre de cas, ces articles nombreux et variés qui précédaient les substantifs, ces pronoms personnels supprimés ordinairement devant les verbes, et ces pronoms affixes dont l'emploi favorisait si puissamment la rapidité du discours.

Cette dernière forme n'a été en usage que dans le provençal. Elle avait lieu par la contraction du pronom qui, perdant sa voyelle finale, restait attaché au mot précédent et devait être prononcé avec lui. Dans les divers passages cités plus haut, tu as déjà pu voir quelques exemples de cet accident grammatical. Par ceux qui suivent tu pourras encore mieux apprécier son utilité.

Lo dous cossire

Que m don Amor soven (1) (que m pour que me).

Guillaume de Capestang : Lo dous cossire.

E s vai m'Amors doblan (e s vai pour e se vai)

A cascun jorn de lan (2).

Bernard de Ventadour : Lo gens tems.

Ja nous donetz, bels amics, espaven (nous pour no vos)

Quez ieu vas vos aia cor trichador (3).

Claire d'Anduze : En greu esmai.

Je ne puis pas oublier (et ceci est encore un des caractères spéciaux de la langue provençale) cette merveilleuse faculté de désigner par la présence ou l'absence de l's final, les sujets ou les régimes au singulier et au pluriel. Au moyen de ce signe,

(1) Le doux souci

Que me donne Amour souvent.

(2) Et se va mon Amour doublant

A chaque jour de l'an.

(3) Jamais ne vous donnez, bel ami, épouvante

Que j'aie vers vous cœur tricheur.

nos poètes pouvaient se permettre toute espèce d'inversions sans obscurité, ni amphibologie. En comparant nos idiomes modernes aux langues anciennes, si riches en beautés de ce genre, il est facile de voir quels avantages cette forme devait présenter. Chez nous, la carrière de l'écrivain est tracée entre deux écueils : la confusion et l'ambiguïté du style, ou bien son énervation par l'emploi abusif des articles, des pronoms et des prépositions.

Pour donner le dernier trait à ce tableau, je rappellerai encore l'orthographe. Sans avoir lu l'ouvrage de Volney (1), on sait ce que c'est que l'alphabet européen et le système orthographique de la plupart de nos idiomes modernes, et notamment de l'anglais et du français. Le provençal n'offre aucun des vices qui ont été signalés dans ces langues. On y écrit à peu près comme on parle, et quoiqu'il n'ait été l'objet d'aucune simplification méthodique, tel qu'il est, il égale, pour la régularité de son orthographe, l'espagnol, celle des langues de l'Europe qui a reçu, en cette partie, le plus de perfectionnements.

J'ai terminé cette sèche analyse de la langue des Troubadours.

Pendant que je m'occupais de ce travail, j'ai songé plus d'une fois au botaniste étalant à la place de la fleur naturelle, la fleur décolorée et flétrie de l'herbier.

Que penses-tu à présent, E^{***}, de la langue que nos pères eurent la bonhomie d'appeler *vulgaire* et *romaine rustique* ? Crois-tu qu'aucun de nos idiomes modernes puisse entrer en parallèle avec cette fille aînée de la langue latine, et est-ce justice ou exagération de dire que la fille est plus belle encore que la mère ?

Au rapide inventaire des ressources qu'elle offrait à la science de trouver, n'as-tu pas senti quelquefois tressaillir tes entrailles de poète ?

A l'énumération de ses précieuses qualités et comme langue parlée et comme langue écrite, ne penseras-tu pas avec moi, que nous n'avons à regretter ni l'harmonieux idiome d'Orphée et de Linus, ni même cette langue universelle que rêva Leibnitz et dont Tracy prit la peine de formuler la grammaire ?

III.

Maintenant que nous connaissons l'idiome qui servit d'instrument aux travaux littéraires des Troubadours, nous pouvons

(1) Volney ; *Alphabet européen*.

apprécier l'usage qu'en firent ces poètes, et passer à l'examen de leurs différentes compositions.

La première question qui doit ici nous occuper, est celle du caractère essentiel et générique de la littérature provençale.

Comme la matière à laquelle se rattache cette question n'a point encore été traitée d'une manière satisfaisante, je profiterai de l'occasion qui m'est offerte, pour présenter à ce sujet quelques considérations nouvelles. Aussi bien la digression suivante était-elle indispensable pour juger du mérite poétique des Troubadours, et assigner à leurs ouvrages la place qui leur est due.

Depuis le commencement de ce siècle, la classification et la valeur relative des genres en littérature ont donné lieu en France et à l'étranger, à une controverse des plus actives. Deux écoles ennemies se sont formées : l'une, celle des admirateurs de l'antiquité ; l'autre, celle des partisans de la littérature moderne, considérée dans quelques-uns des écrivains de notre époque et spécialement dans Goethe, Walter Scott et Byron.

Beaucoup d'esprit a été dépensé en pure perte dans la polémique, engagée entre les défenseurs des deux écoles. Bien loin de produire quelques résultats utiles, cette polémique n'a servi qu'à systématiser des préjugés littéraires et à rendre incertains et douteux les véritables principes de l'art d'écrire.

C'est que la littérature classique n'a voulu voir hors d'elle-même, que théories incomplètes, beautés contestables et moyens poétiques insuffisants ; c'est que les vrais caractères du romantique sont vagues et peu faciles à reconnaître ; c'est que, dans toutes ces discussions, on a laissé de côté les diverses littératures étrangères, qui pouvaient fournir de précieux élémens de comparaison, et qu'on s'est borné à considérer, d'une part, les anciens et les continuateurs de leur littérature parmi nous ; de l'autre, ceux de nos écrivains modernes qui, las de l'imitation des Grecs et des Romains, ont tenté, dans ces derniers temps, la rénovation de la littérature.

Pour se faire une idée précise de la question, il convient de voir les choses de plus haut et dans leur ensemble, au lieu d'isoler la pensée dans la contemplation exclusive de telle ou telle littérature.

En considérant de ce point de vue les diverses littératures anciennes et modernes, il me paraît qu'on doit les ranger en deux classes distinctes, dont le nom même indiquera le principe et les allures générales, savoir : les littératures originales et les littératures d'imitation.

La littérature originale (que j'appellerais assez volontiers naturelle, parce qu'elle se plaît à tout représenter d'après nature) ; la littérature originale, dis-je, justifie cette dénomination, par

l'originalité que l'on remarque dans le fond et la forme de ses compositions.

Et d'abord, quant à la forme, elle est presque toujours originale dans la littérature de cette espèce. Dans la littérature d'imitation, au contraire, la forme est ordinairement celle qui a été donnée par une autre littérature, non-seulement pour les cadres des divers genres, mais encore pour les dispositions générales. La satire provençale de Bertrand de Born a ses formes particulières; celle de Boileau a été jetée dans le même moule que la satire latine de Perse ou de Juvénal. Une ode grecque ou provençale est une pièce d'une facture indépendante et sans prototype antérieur, *Ens per se*; une ode latine ou française accuse toujours un modèle primitif jusque dans ses parties les plus matérielles.

Mais le génie de la littérature originale éclate surtout dans les parties qui constituent le fond même de toute littérature: la nature, l'homme et le merveilleux.

L'écrivain qui travaille sous ses inspirations, peint toujours des couleurs locales les lieux qui servent de scènes à ses compositions. Il ne veut pas offrir à ses lecteurs des descriptions inexactes ou mensongères. Il ira, s'il le faut, étudier par lui-même le climat, les sites, les productions dont il doit reproduire les tableaux dans ses ouvrages. Il sait bien, lui, que l'onde paisible de l'Océan Pacifique, n'est pas la vague houleuse qui fouette d'une tempête éternelle le Cap d'Adamastor; il sait bien que le ciel de l'Orient, tout resplendissant de lumière et d'azur, n'est pas le ciel livide et sombre de Morven ou d'Erin, où les ombres des morts chevauchent sur les nuages.

A l'étude de la nature cet écrivain joint aussi celle de l'homme, de l'homme tel que l'ont fait, dans chaque société, la religion, les lois, les mœurs, l'éducation. Les personnages qu'il met en scène n'ont pas seulement le costume de leur siècle, ils appartiennent à ce siècle par l'esprit et par la pensée, et en conséquence participent, autant que cela est dans l'ordre, à ses sentimens, à ses passions, à ses préjugés. Atala et Virginie agissent l'une et l'autre conformément à leur caractère et à leur position sociale. S'aperçoit-on, par hasard, que ce soient des hommes de cour, des académiciens, des philosophes qui parlent par la bouche de ces jeunes filles, et qui osera dire qu'ils n'aient pas conservé à leurs récits *la fleur du désert et la grâce de la cabane* (1)?

(1) Châteaubriand; *Épilogue d'Atala*.

Enfin si, par la nature de ses ouvrages, l'écrivain est amené à faire usage du merveilleux, celui qu'il emploie est toujours fourni par les croyances religieuses qui eurent cours dans la société qu'il se propose de décrire. Le merveilleux de l'Iliade, comme celui du Lai du dernier Ménestrel, sont chacun dans leur genre les seuls qui fussent convenables et de bon aloi. A l'un, Jupiter, Mars, Vénus, et toutes les puissances du vieil Olympe; à l'autre, les Esprits des Eaux et des Montagnes, le nain mystérieux, le livre magique, et tous ces moyens que la muse de Walter Scott emprunta aux légendes, aux superstitions et aux traditions populaires du moyen-âge.

Ainsi donc, la nature, l'homme et le merveilleux, décrits et représentés selon chaque spécialité de lieux et d'époques, telles sont les trois sources qui fournissent à la littérature originale les matériaux qu'elle met en œuvre. Sans doute, il y a bien dans tout cela certaines parties dans lesquelles peuvent se rencontrer des littératures, d'ailleurs fort opposées; c'est ainsi, par exemple, que la peinture du cœur humain présentera une foule de détails, où ce qui est vrai pour le chrétien et l'homme civilisé, le sera aussi pour le musulman et le sauvage; mais, tout en faisant la part de ces rapports, il n'en faut pas moins reconnaître que toute littérature originale présente des caractères distinctifs qui lui sont particuliers. On voit, dès l'abord, que ses créations lui appartiennent en propre, et qu'elles sont toutes sorties de moules nouveaux. Quelquefois rudes et incorrectes, mais toujours pleines de force et de vie, elles étonnent, saisissent, et, comme Lara, elles semblent vous porter le défi de les oublier.

Parmi les littératures qui réunissent tous les caractères de l'originalité, et peuvent être signalées comme types du genre, il faut ranger avec les littératures hébraïque et grecque, celle dont l'examen nous occupe dans cette lettre, la littérature provençale. Pour ne tirer mes exemples que de sujets connus de tout le monde, je citerai encore les poésies galliques publiées par Macpherson et Smith. Quoique je sache très-bien tout ce que l'on peut dire contre l'authenticité des poèmes d'Ossian, il est néanmoins juste d'avouer avec l'auteur de l'Essai sur la littérature anglaise que Macpherson, a ajouté aux *chants des Muses* une note jusqu'à lui inconnue.

A la différence de la littérature originale qui aime à faire *toutes choses nouvelles* (1), la littérature d'imitation semble croire que son rôle se borne à imiter et reproduire les modèles qui lui ont

(1) Apoc., XXI, 5

été laissés par la première. Au lieu de se parer de vêtemens nouveaux et faits à sa taille, elle préfère, la paresseuse qu'elle est, se draper dans les costumes qui servirent à sa sœur; au lieu d'oser être elle-même, elle n'a jamais vécu que d'une vie artificielle; au lieu de donner à chaque siècle son esprit, à chaque personnage son caractère, à chaque localité sa couleur et ses harmonies, elle mêle et confond les sentimens et les passions, les temps et les lieux, les personnes et les choses.

Il faut voir quelles bizarres conceptions sont sorties, grâce à ce levain, de nos littératures modernes.

L'épopée (1) est livrée aux Divinités du paganisme, comme au temps où elles réglaient les destinées du vieux monde grec et latin. La scène tragique est devenue l'héritage des Romains de Plutarque et de l'éternelle famille d'Atrée. L'ode moderne jusqu'à Lamartine, n'est qu'une froide paraphrase de l'ode hébraïque de David et de l'ode latine d'Horace. Les Géorgiques posent devant tout écrivain qui travaille à un poème didactique. Virgile et Théocrite sont les modèles de celui qui s'occupe d'églques et de pastorales. Toute la littérature moderne se précipite à l'envi dans l'imitation des anciens; elle n'est pas seulement séduite par l'exemple des Romains qui ont pu et dû imiter les Grecs, parce qu'il y eut entre les deux peuples avec l'influence du même climat une entière communauté de religion et de mœurs; elle est formellement autorisée par l'écrivain qui recommandait à chaque page de son *Art poétique*, l'étude et l'imitation de l'antiquité, c'est-à-dire, la culture des causes et des principes qui ont desséché pendant si long-temps parmi nous la sève poétique.

Que si quelque écrivain délaissant la voie poudreuse où se presse le troupeau des imitateurs, prend son chemin par les sentiers verdoyans de la littérature originale, il est tout étonné de voir les fleurs naitre sous ses pas et des sources ignorées verser autour de lui leurs eaux fraîches et limpides. Je t'ai entendu signaler plusieurs fois, comme deux morceaux admirables, les épisodes d'Inès de Castro et du Génie des tempêtes dans les *Lusiades*. Eh bien, ces deux épisodes sont entièrement originaux et aucune œuvre antique ou moderne ne peut revendiquer ces créations. Rappelle-toi tes auteurs favoris: Goethe, Walter Scott, Byron, Cooper, Bernardin-de-Saint-Pierre, Châteaubriand, Lamartine. Penses-tu qu'ils fussent parvenus à s'emparer si bien de nous et à remuer tant de choses dans notre âme, si leurs compositions n'avaient pas été aussi essentiellement ori-

(1) *Les Lusiades*.

ginales , et si les merveilles qu'ils nous ont racontées , ne leur avaient été connues *de visu et auditu* ? Goethe a appliqué la puissance de son génie à la connaissance du cœur humain fouillé dans ses parties les plus intimes et les moins observées ; Walter Scott a étudié le moyen-âge dans les chroniques et a décrit , ainsi que Cooper , les sites et les mœurs de son pays natal ; Bernardin-de-Saint-Pierre a reposé à l'ombre des bananiers de l'Île-de-France ; Châteaubriand a respiré les brises de la savane ; Byron et Lamartine ont tourné leurs regards vers le lumineux Orient , et peint cette terre antique sous des couleurs nouvelles. L'étude des élémens originaux est si bien la source de toute poésie et une nécessité de l'art , que nous avons vu l'auteur des *Martyrs* entreprendre un voyage pénible et dispendieux pour aller visiter les localités dont les tableaux devaient figurer dans son poème.

« J'avais , dit-il , arrêté le plan des *Martyrs* ; la plupart des livres de cet ouvrage étaient ébauchés ; je ne crus pas devoir y mettre la dernière main , avant d'avoir vu les pays où ma scène était placée : d'autres ont leurs ressources en eux-mêmes ; moi j'ai besoin de suppléer à ce qui me manque par toutes sortes de travaux (1). »

Sauf la modeste restriction qui termine ce passage , il y a dans ces quelques lignes plus d'enseignemens à recueillir que n'en offrent la plupart des poétiques. Oui , il faut répéter que l'art d'écrire a son principe et ses élémens dans la nature , l'homme et le merveilleux décrits et représentés selon chaque spécialité de lieux et d'époques. Tiens ceci pour certain , E"" , et si tu veux un jour en faire toi-même l'application , tu seras surpris des résultats que tu en verras sortir. Sans doute , toute la littérature n'est pas dans ce principe , il y a encore par-delà d'autres règles ; mais ces règles sont subordonnées au principe lui-même : sans lui , l'œuvre la plus savante aura toujours peu de valeur , et par lui l'œuvre la plus simple rayonnera d'une ineffable beauté.

Après avoir établi les caractères génériques des deux ordres de littérature que nous connaissons , il pourrait être intéressant de comparer entre elles soit les trois littératures que j'ai signalées comme originales , soit nos diverses littératures européennes plus ou moins imitatrices quelquefois et quelquefois aussi plus ou moins originales ; mais ce travail , qui n'est pas le mien , nécessiterait bien d'autres développemens que ceux qu'il me serait permis de lui donner dans cette lettre. Je reviens donc à nos Troubadours.

(1) Châteaubriand ; *Itinéraire de Paris à Jérusalem* , 1^{re} partie.

J'ai promis d'examiner d'abord la littérature provençale au fond et dans ses parties essentielles. C'est ici le lieu de tenir cette promesse et de dire ce que fut cette littérature quant à ses caractères spéciaux.

Quoique la poésie lyrique, principal genre cultivé par les Troubadours, soit un de ceux où les descriptions de la nature ont, en général, peu d'accès, on trouve néanmoins dans leurs ouvrages des exemples multipliés de leur attention à remarquer et décrire la couleur locale et la physionomie naturelle du beau pays qu'ils habitaient. Ces poètes célèbrent, dans un grand nombre de leurs odes, le retour du printemps, la verdure nouvelle, le chant des oiseaux, etc. (1) Dans d'autres, ils dépeignent la fin des beaux jours, l'arrivée de l'hiver et des frimas, etc. (2) Ces petits tableaux ne sont point la partie principale de leurs pièces; ils ne sont que des accessoires destinés à servir d'introduction aux idées et aux sentimens du Troubadour, et à donner, en quelque sorte sous une forme poétique, la date de ses compositions.

Il est juste de reconnaître que quelques-uns de ces poètes ont abusé parfois de ces moyens; et c'est ce qui avait été déjà remarqué de leur temps. On lit dans la biographie de Pierre de Valière, écrite probablement par Hugues de Saint-Cyr, que ce Troubadour fit des vers de peu de valeur, et tels qu'on en composait alors, *de feuilles et de fleurs, de chants et d'oiseaux* (3).

Quelle fondée que soit cette critique, si on ne l'applique qu'aux poètes qui ont pu employer cette forme hors de propos, il n'en est pas moins vrai que les Troubadours ont dû à l'observation de la nature une foule de traits agréables. Ce sont à chaque pas dans leurs poésies quelques images nouvelles que l'on chercherait vainement chez nos lyriques de l'ancienne école, peu enthousiastes des champs et accoutumés à vivre

(1) S'abril e folhas et flors,

Bertrand de Born, S'abril.

Bel m'es quan lo vent m'alena.

Arnaud de Marveil, Bel m'es quan lo vent.

No puesc sofrir qu'a la dolor.

Giraud de Borneil, No puesc sofrir.

Bel m'es qu'ieu cante condei.

Raymond de Miraval, Bel m'es qu'ieu cant.

(2) De josta als breus jorns els loncs sers.

Pierre d'Auvergne, De josta als breus jorns.

Ar em al freg tems vengut.

Adélade de Porcairague, Ar em al freg tems.

(3) E fez vers tals com om fazia adonc de paubra valor, de folhas e de flors e de cant e d'ousels.

Vie de Pierre de Valière.

au sein des grandes villes ; ici c'est la feuille battue par le vent , ou le ruisseau limpide qui court sur le gravier ; ailleurs le zéphir qui souffle doux comme une brise échappée du Paradis , ou le loriot qui crie par la forêt , ou le rossignol qui chante sous la fleur pendant la nuit entière. Parmi nos poètes modernes , Pétrarque , l'élève des Troubadours , est le seul qui puisse donner une idée de cette poésie pleine de vie et de fraîcheur , d'images et d'harmonies.

Ainsi qu'elle l'a fait pour la nature , la littérature provençale a peint l'homme d'après les modèles originaux. Il est fâcheux qu'une grande partie des poèmes et des romans écrits par les Troubadours ne nous soit pas parvenue ; on eût pu y voir comment ils faisaient agir et parler les personnages qui figuraient dans leurs compositions. Mais, quoiqu'on ne puisse trouver ces peintures de mœurs dans leurs poésies lyriques , on peut avancer hardiment que s'il y a parfois quelque chose à reprendre dans la convenance ou l'expression fidèle des sentimens , la critique la plus rigoureuse ne peut du moins contester leur réalité.

On peut faire un partage des idées qui sont le fond de ces poésies. Les unes appartiennent à l'époque , telles que l'esprit chevaleresque , l'enthousiasme excité par les croisades , les rapports réciproques des gentilshommes , des seigneurs et des suzerains. Les autres appartiennent à un ordre de sentimens compris des hommes de tous les siècles , comme la tendresse , le dévouement , la fidélité , la bravoure , la reconnaissance , les regrets excités par la perte d'une amante ou d'un bienfaiteur , etc.

Dans les sirventes , sorte de pièces qui brillent par la franchise et la verve , les Troubadours tournent en ridicule ou dénoncent avec courage les vices de leurs contemporains , ou les abus de la noblesse et du clergé.

Ces poètes excellent dans les tensons , dialogues en vers qui ont ordinairement pour objet quelque question d'amour. On ne saurait croire quelle finesse et quelle sagacité sont employées dans ces compositions , à défendre les causes souvent les plus futiles. Si tu veux avoir une idée de ce que l'esprit subtil des Troubadours pouvait imaginer sur un sujet de ce genre , je t'engage à lire la tenson d'Aimeri et d'Albert :

Amics N'Albert , tensos soven
Fan assatz tug li trobador.

Il s'agit d'une dispute sur le mot Rien.

Mais par-dessus tous ces caractères , en quelque sorte se-

condaires de la littérature provençale, un de ses caractères spéciaux fut celui que j'ai déjà sommairement indiqué dans la première partie de cette lettre : le culte de la femme.

Fidèles à l'esprit social des anciens Gaulois qui avaient admis les femmes aux assemblées publiques de la nation, esprit qui continuait à donner des preuves de sa persistance dans le Midi par l'institution des cours d'Amours et quelques autres faits analogues, les Troubadours consacrèrent la plus grande partie de leurs poésies à célébrer l'excellence de la femme. Il reste des fragmens ou des pièces entières de trois ou quatre cents de ces poètes. Dans presque toutes il y a quelque hommage direct ou indirect au beau sexe. Le biographe de Deudes de Prades remarque que ses poésies ne furent pas goûtées, parce qu'elles n'avaient pas été inspirées par l'amour (*no movian ben d'amor*). Le même biographe traite de misérables (*caitives*) les vers et les sirventes de Marcabrun, par la raison que ce poète y disait du mal des femmes et de l'amour.

C'est qu'en ce temps-là, la grande affaire de la vie c'était d'aimer. Il ne pouvait pas plus y avoir de cœur sans amour, que de terre sans seigneur ; et Bernard de Ventadour, comme Raimbaud de Vaqueiras, n'étaient que les échos de leur siècle, lorsqu'ils s'écriaient que la vie de l'homme sans amour était proprement une mort.

Ben es mort qui d'Amor no sent
Al cor qualque doussa sabor :
E que val viure ses amor ,
Mas per far enueg a la gent (1)?

Bernard de Ventadour, Non es meravelha.

Tota outra vida m sembla mort
E tot autre joi desconort (2).

Raimbaud de Vaqueiras, No m'agrada.

Sainte-Palaye et tous les historiens qui ont parlé de l'ancienne chevalerie, ont fait connaître la haute influence que les femmes exercèrent au moyen-âge sur la société, et l'on sait tous les prodiges que les chevaliers mettaient à exécution pour honorer la dame de leurs pensées ; mais on n'a pas encore assez remarqué l'influence que les femmes exercèrent à la même époque sur la poésie et la littérature en général. Cette influence

(1) Bien est mort qui d'amour ne sent
Au cœur quelque douce saveur ;
Et que sert de vivre sans amour ,
Sinon pour faire ennui aux gens.

(2) Toute autre vie me semble mort
Et toute autre joie désolation.

se révèle par des faits nombreux et manifestes. La majeure et meilleure partie des poésies des Troubadours a été composée à la sollicitation et sur la prière de différentes dames jalouses d'acquérir par elles des louanges et de la célébrité (*pretz* et *lauzor*). C'est ainsi que Maenz de Montagnac, Adélaïde de Roque-Martine, Marie de Montpellier, Elise de Montfort, Marie de Ventadour, la Louve de Penautier, Béatrix de Montferrat, etc., ont fomenté et mis à contribution les talens poétiques de Bertrand de Born, Folquet de Marseille, Raymond Jourdain, Anselme Faïdit, Pierre Vidal, Raymond de Miraval, Raimbaud de Vaqueiras, etc.

Le biographe des Troubadours dit de quelques-uns d'entre eux et notamment d'Aimeri de Péguillain et de Giraud-le-Roux, qu'ils devinrent poètes par amour (*aquela amors li mostret trobar*), et le corps des sept poètes de Toulouse employant une métaphore depuis long-temps vulgaire, put appeler Lois d'Amours (*Leis d'Amors*) la poétique qu'il fit rédiger par son chancelier Guillaume Molinier.

Avec de pareilles dispositions il doit paraître peu extraordinaire d'entendre les Troubadours diviniser presque les beautés objets de leur amour et de leurs chants. C'est Dieu même qui a formé le beau corps de la maîtresse de Giraud-le-Roux; c'est lui qui a revêtu de sa propre beauté Sermonde, l'amante de Guillaume de Capeatang. Après Dieu, ma dame, s'écrie Arnaud Daniel. Bernard de Ventadour, dans un mouvement poétique qui n'est excusable que lorsque l'on songe à l'ignorance de l'époque à laquelle il écrivait, déclare qu'il croit posséder Dieu lui-même, lorsqu'il a le bonheur de voir sa maîtresse, et Raimbaud d'Orange, dans un passage qui le dispute à celui-ci pour l'extravagance, s'écrie qu'il préfère le sourire de sa dame à celui de quatre cents anges.

Que l'épopée, le roman ou la nouvelle fussent remplis de la femme et de ses mérites, que l'ode, la *retroense* ou l'aubade débordassent des mêmes sentimens, cela pourrait, jusqu'à un certain point, s'expliquer et se comprendre; mais ce qui prouve bien mieux que tous les raisonnemens quelle place la femme tenait dans cette société, c'est que l'on retrouve le même esprit et les mêmes tendances dans des compositions qui ne semblent guère devoir les comporter. Les tençons roulent presque toujours sur des sujets d'amour et sont ordinairement soumis au jugement de quelque dame; plusieurs sirventes, où il n'est question que de guerres et de combats, ou d'observations morales et satiriques, finissent néanmoins par un envoi à une dame. C'est ainsi que se termine le fameux sirventes composé par Richard-Cœur-de-Lion, lorsqu'il était prisonnier du duc

d'Autriche. Il y a plus, ces souvenirs d'amour, ces hommages à la femme se retrouvent dans des pièces qui semblaient ne pouvoir les admettre, telles que les complaintes ou élégies. Sordel finit son élégie sur la mort de Blacas, par un envoi adressé à sa maîtresse. De quelque côté que navigue le Troubadour, quel que soit le rivage auquel il aspire, l'éternelle constellation brille toujours sur l'horizon de la poésie provençale.

Toutes ces amours, observera-t-on, n'ont pas en général été pures. Ce fait est vrai et ne peut être contesté; mais je dois faire remarquer que cette imperfection doit être reprochée bien plutôt au siècle où vivaient les Troubadours, qu'à la littérature elle-même. Ces poètes ne pouvaient avoir sur ce point, comme sur tous les autres, d'autres idées et d'autres sentimens que ceux de leur époque. En condamnant leur morale relâchée et la parole licencieuse de quelques-uns d'entre eux, il faut dire à leur louange qu'on ne rencontre dans leurs poésies aucunes traces d'un vice infâme qui salit plus d'une page dans les écrits des poètes grecs et latins, et nous paraît aujourd'hui incompréhensible.

J'achève cette appréciation des caractères spéciaux de la littérature provençale, par quelques mots sur le genre de merveilleux dont elle fit usage. Ce merveilleux, dont le poème d'Arioste et les romans de chevalerie peuvent te donner une idée, est de nature à fournir des tableaux pour le moins aussi intéressans que ceux de la mythologie païenne. Le poème de Geoffroi fils de Doyon t'offrira des nains, des géans, des enchanteurs, et l'horrible lépreux, et la fontaine merveilleuse qui sert de passage et d'entrée à une région inconnue. Je sais bien que tout cela n'a pas été mis en œuvre avec beaucoup d'art, et que l'ouvrage laisse quelque chose à désirer sous le rapport du goût et de l'ordonnance; mais je ne le donne pas non plus comme un modèle à suivre dans ces parties; je ne veux que montrer à quelle source le poète a puisé, et tout en reconnaissant que son ignorance des littératures étrangères a dû exclure de son esprit jusqu'à la pensée d'employer un autre merveilleux, proposer son exemple aux écrivains, afin qu'ils fassent par choix ce que celui-ci fit par nécessité.

F. ROQUE-FERRIER.

(La suite à un prochain numéro.)

UN ORATEUR CHRÉTIEN.



(*Sermons de M. l'abbé COQUEREAU.*)

Il existe à Montpellier, au milieu des rares débris qui ont surnagé jusqu'à nous, des institutions pieuses du moyen-âge, une corporation toute de charité dans son origine et qui n'a point dégénéré depuis sa fondation ; c'est celle des *Pénitens Blancs*. Tous les ans, cette Compagnie fait prêcher, dans son église, par un prédicateur en renom, l'octave de la Pentecôte. C'est ainsi que nous avons entendu et admiré successivement M. l'abbé Berteaud, aujourd'hui évêque de Tulle, aussi profond théologien que savant métaphysicien, et M. l'abbé de Guerry, si digne du siège épiscopal par sa piété, par sa parole grave, noble, pleine de hauts enseignemens. Ce mois-ci nous avons assisté dans la même chapelle des Pénitens, aux sermons d'un autre orateur catholique non moins grand, non moins inspiré, non moins éloquent que MM. de Guerry et Berteaud, bien qu'il soit tout cela d'une manière différente. Nous voulons parler de M. l'abbé Coquereau, chanoine de Saint-Denis, aumônier de l'expédition qui ramena, de Sainte-Hélène, les cendres de l'Empereur.

M. l'abbé Coquereau est un homme jeune encore, à la parole tout évangélique, empreinte d'onction et de charité. Ses formes sont celles d'un homme du monde ; elles vous attirent et vous séduisent par leur extérieur aimable et qui respire la franchise. Son éloquence est celle d'un prêtre austère, convaincu, animé par la piété la plus persuasive, parce qu'elle est la plus profonde.

— Fils d'un colonel de l'empire, neveu de deux autres colonels dont l'un resta sur le champ de bataille d'Eylau (*d'Eylau froid et brumeux*, a dit le poète), percé de dix-sept coups de lance, M. l'abbé Coquereau a quelquefois, dans ses discours, qu'il nous passe le mot, des emportemens qu'on pourrait appeler *guerriers*. Sa parole s'exalte, son expression se colore, sa pensée s'élève et se bronze au feu qui jaillit de son âme. On sent qu'il y a dans cet orateur passionné quelque chose du sang de Du-guesclin, et le cœur d'un digne fils de cette vieille Bretagne (*la terre de granit recouverte de chênes*, comme l'appelle Auguste Barbier); — terre fertile, surtout pour notre génération, puisque nous lui devons Lammenais et Châteaubriand.

M. l'abbé Coquereau a prononcé huit discours : le premier sur l'Église; le second sur l'homme, son origine et sa fin; le troisième sur le monde et son prétendu bonheur; les trois suivans sur la nation juive, c'est-à-dire, sur la promesse de la rédemption, l'authenticité des prophéties, etc.; le septième sur la Mère de Dieu, et le huitième sur la Croix. Il nous serait impossible, on le comprend, d'analyser ici ces enseignemens, tombant du haut de la chaire, comme un marteau, sur nos têtes pécheresses; de reproduire, même imparfaitement, cette éloquence brillante et imagée, qui luisait aux yeux de l'auditoire tantôt comme une étoile secourable, faisant entrevoir le port, tantôt comme le glaive enflammé de Dieu. Nous dirons seulement que le succès de M. l'abbé Coquereau a été immense. Montpellier, cette ville nonchalante, si habituée à être bercée par la parole de ses professeurs et de ses savans, qu'elle a fini, en quelque sorte, par ne plus les aller entendre; Montpellier, d'ordinaire si calme, si peu enthousiaste, *a daigné s'émouvoir*. L'église des pénitens, déjà si étroite, était de beaucoup trop petite pour contenir la foule élégante et prise dans les hauteurs sociales, qui se présentait tous les jours aux sermons de M. Coquereau, et nous avons vu un moment, où, si l'on n'eût été arrêté par la sainteté du lieu, les applaudissemens éclataient après quelques admirables accens du prédicateur. C'était dans le sermon

sur la Croix. L'orateur nous avait montré la synagogue tombant devant l'arbre de Jésus, l'aigle de Rome dont la *prunelle ardente* avait jusque-là fixé tous les soleils, n'osant plus conserver son regard dominateur devant le bois du Christ, etc. Tout-à-coup, franchissant l'espace, rapprochant les siècles d'un seul bond, l'ardent prédicateur plante fièrement sa parole, comme un drapeau, au milieu des hommes et des choses de nos heures actuelles, et il s'écrie à peu près :

« Quand cet homme, dont l'œil fut vingt ans le soleil du monde, voulut reconstruire la société ébranlée et bouleversée, il fouilla dans les débris de cette société en ruine, et sa main trouva au milieu de ces épaves, un sceptre et une couronne ; il saisit le sceptre, il ceignit la couronne, il régna ; mais la société ne se réédifiait pas ; elle restait immobile et morte. — Alors cet homme, une seconde fois, plongea la main dans les débris et il fouilla ; sa main rencontra un bois rude et sec ; et ce bois c'était la croix ; il prit cette croix et il la planta sur les sommets ; la société commença à renaitre à son ombre protectrice. Aussi, plus tard, quand cet homme mourait emprisonné dans une cage anglaise, auprès de laquelle les flots de la mer murmuraient un bruit semblable à une prière, la croix reconnaissante parut à son chevet et lui versa une dernière consolation ; plus tard encore, la croix allait à lui de nouveau pour ramener ses cendres sur le sol de la patrie qu'il avait tant illustrée, au bord de ce fleuve célèbre dont il avait fait un rival de la Tamise, et au doux bruissement duquel il avait demandé à reposer, etc. »

Après ces paroles, un long frissonnement parcourut tout l'auditoire. C'était la première fois que M. l'abbé Coquereau nous parlait du martyr de l'Europe, et chacun louait d'autant plus le talent et la discrétion de l'orateur, qu'on se souvenait qu'il avait été un des rares élus auxquels il a été donné, par le hasard, n'ayant pu voir l'Empereur vivant, de le contempler mort, de regarder combien petite, pour si grande qu'elle ait été sur la terre, est une majesté dans la tombe, et d'avoir pu mesurer de l'œil combien pèse la cendre d'un conquérant.

Nous le répétons , le succès de ce discours , comme de tous les autres, a été complet ; il a été immense, et M. l'abbé Coque-reau laissera parmi nous un souvenir durable. Chacun eût voulu que ce prédicateur restât plus long-temps à Montpellier. Monseigneur l'évêque lui avait même demandé un sermon de plus pour une autre corporation religieuse ; mais la voix de l'orateur était trop visiblement altérée par huit jours de fatigue non interrompue, et , malgré lui , il n'a pu consentir aux vœux si honorables qu'on lui exprimait de toutes parts. Heureusement il a promis de revenir l'année prochaine à la même époque. Nous sommes heureux de l'annoncer, et nous espérons que rien ne s'opposera à l'accomplissement de sa parole et à la réalisation de notre désir ,..... pas même sa promotion à l'épiscopat , si elle avait lieu.

ACHILLE JUBINAL.

Poésie.

—

SONNET.

A M. Achille JUBINAL.

—

Le jour où je vous vis pour la première fois,
Ami, vous descendiez de la haute montagne
Dont le pic, dominant et la France et l'Espagne,
Au regard des deux sœurs fait briller une croix (1).

Comme un de ces aiglons qui fendant l'air en rois,
Déserte, vers le soir, la céleste campagne,
Vous veniez, près de nous, à l'heure où l'ombre gagne
Le Vernet (2), reposer votre aile sous ses bois.

Ainsi, las de voler toujours de cime en cime,
Des hauteurs de l'histoire, explorateur sublime,
Vous abaissez parfois votre essor jusqu'à nous,

Qui, tous petits oiseaux à débile volée,
Chantons obscurément au fond de la vallée,
Heureux pourtant, heureux d'être écoutés de vous.

(1) Le pic du mont Canigou est surmonté d'une croix en fer.

(2) Petit village au pied du Canigou.

LES DEUX FÊTES.

« VIENS ! (me dit , l'autre soir , au bal , la Poésie ,
Jeune vierge aux yeux bleus , aux cheveux noirs et longs) ,
» Viens , j'étouffe au milieu de ces riches salons
» Où se presse une foule élégante et choisie.

» Il faut d'autres plaisirs à mon âme saisie
» D'un immortel amour ; allons ensemble , allons
» Les goûter en foulant l'herbe de nos vallons ;
» Vois , déjà l'aube luit à cette jalousie. »

Et tous les deux soudain , nous partîmes ; les champs
Étaient pleins de fraîcheur , de parfums et de chants :
Un ciel de pourpre et d'or rayonnait sur nos têtes.

Eh bien ! (me dit , alors , la Muse avec douceur)
De ton maître le monde ou de ma noble sœur
La Nature , qui sait le mieux donner des fêtes ?

UN BOUQUET DE PERVENCHES.

ENVOI A MADAME A. D....

« Il me fallait pour vous un bouquet , ce matin ,
Madame , et ne trouvant , hier , aucun butin ,
Aux champs où pleure toute branche ,
Je maudissais l'hiver , quand , aux bords d'un ruisseau ,
Apercevant la fleur qu'aimait le bon Rousseau ,
Je m'écriai : de la pervenche !

Et soudain je cueillis ces tiges ; il m'est doux
De pouvoir maintenant les mettre à vos genoux
Avec leur couronne azurée ,
Car la simple pervenche est la sœur , je le vois ,
De l'humble violette , à qui , plus d'une fois ,
Madame , on vous a comparée.

Toutes deux , en effet , consolant nos regards ,
Fleurissent , dès qu'au loin , le front ceint de brouillards ,
L'hiver sur nos monts siège en maître ;
Elles semblent nous dire : Encor quelques instans ,
Et pour vous , de nouveau , s'ouvrira le printemps ;
Nous l'annonçons , il va renaitre.

Et de même partout où règnent les douleurs ,
Madame , en vous montrant vous essuyez les pleurs
Et vous apaisez la souffrance.
Vous êtes , aux regards de tous les malheureux ,
La printanière fleur qui brille aussi pour eux
En frais symbole d'espérance.

Vous garderez long-temps cet éclat , pur reflet
D'un cœur tendre et pieux où la vertu se platt ,
Et d'où l'aumône à flots s'épanche ;
Votre chaste beauté n'aura pas plus d'hiver
Que n'en ont ces deux sœurs , au trône toujours vert ,
La violette et la pervenche. »

PIERRE BATLLE.

Perpignan , 4^{er} juin 1843.

CHRONIQUE.

Au moment à peu près où paraissait notre dernier numéro, il se faisait autour de deux chaires du Collège de France, celles de MM. Michelet et Quinet, un tapage assez bizarre par l'ère de repos qui court. On se fût cru de retour à ce bon temps de la restauration, de 1825 à 1830, où l'opposition était si unie, si compacte, — où le parti national marchait comme un seul homme, — où le *Globe* foudroyait tous les jeudis les Pères de la Foi avec l'éloquence bilieuse et quelque peu luthérienne de Jouffroy, — où deux mille jeunes gens, tous animés par le souffle du plus pur libéralisme, se pressaient dans l'enceinte de la Sorbonne pour écouter les admirables et graves leçons de M. Guizot, — la philosophie toujours sévère et quelquefois obscure de M. Cousin, — les épigrammes acérées et les jugemens si fins de M. Villemain; mais à cette heure, qu'est-ce que tout ce bruit? Que signifie cet empressement passionné? L'agitation des 15 ans va-t-elle revenir? — Pas le moins du monde. Voici ce que c'est.

Un jour le *Constitutionnel*, ce grand adversaire des corporations religieuses, s'étant couché de mauvaise humeur, se réveilla tout effrayé. Il avait aperçu dans son sommeil l'ombre d'Escobar, et parfaitement reconnu le tricorne d'un Père jésuite. Là-dessus, grande rumeur dans un certain monde. — Parce que quelques évêques réclament (en quoi ils ont raison), mais avec trop de vivacité (en quoi ils ont tort), l'exécution d'une promesse de la charte; — parce que quelques étourneaux plus ou moins frottés de néo-christianisme, et empreints de cette piété mondaine qui est presque une impiété, et qui étale à Saint-Roch et à Notre-Dame-de-Lorette, son luxe de mauvais aloi, ont attaqué l'Université; — parce que quelques niais qui écrivent comme des bedeaux et qui pensent comme des sacristains, ont publié à Lyon, non-seulement sans la permission de Monseigneur l'Archevêque, mais malgré son opposition formelle, un factum absurde et grossier, dont le clergé est le premier à rougir, et où des professeurs distingués, des hommes de lettres, des ministres, sont insultés et calomniés, aussitôt le *servum pecus* s'est mis à crier *au jésuite*. — Au jésuite! Eh pardieu! Voilà qui en est fort commode; *au jésuite!* Cela dit tout. *Au jésuite!* C'est une panacée universelle, et quand on a prononcé ce mot : *au jésuite*, il n'y a plus qu'à s'incliner, et à dire avec humilité, comme dans le *Calife de Bagdad* : *MONDOCALLI!* Mais, après tout, cela est parfaitement ridicule. Nous ne croyons pas, pour notre part, à la résurrection des pères jésuites; nous ressemblons en cela à Thomas l'incrédule, et pour croire nous voulons qu'on nous fasse voir; mais, après tout, les pères jésuites reviendraient que nous n'en aurions nullement peur; d'abord parce qu'ils ont formé Voltaire, ce qui prouve qu'ils n'étaient déjà pas tant jésuites qu'on veut bien le dire; et puis, parce que nous ne sommes pas des enfans, et qu'une robe noire ne nous a jamais effrayés. Nous ne savons d'ailleurs si les pères jésuites auraient aujourd'hui l'esprit qu'on leur suppose, esprit d'envahissement, de domination, etc. Nous croyons que l'ordre de Saint-Ignace a beaucoup trop appris et beaucoup trop oublié pour cela. Les pères jésuites ont dû, en effet, comme toutes les autres corporations religieuses, comme les partis politiques, comme les assemblées littéraires, se modifier avec le temps. Est-ce que le parti légitimiste et le parti libéral prêchent les mêmes dogmes aujourd'hui qu'il y a quinze ans? Les enfans mêmes savent le contraire. Les jésuites (si jésuites il y a) n'ont donc plus probablement les opinions qu'on leur suppose, et, pour les juger, nous attendrons leurs œuvres. Quant à la

querelle qui s'agite, nous croyons que c'est une échauffourée imprudente de quelques jeunes cerveaux, qui n'ont pas assez réfléchi, quo loin d'être ainsi utiles à leurs opinions religieuses, ils allaient leur nuire singulièrement. Les hommes auxquels ils se sont attaqués, sont à la fois des hommes de talent et d'énergie, fort capables (et M. Michelet l'a bien montré) de repousser les sifflets par d'ardentes paroles. Nous le demandons d'ailleurs aux néo-chrétiens eux-mêmes : Qu'ont-ils gagné à ce scandale ? Rien, que de perdre du terrain. Vous voulez la liberté de l'enseignement : soit ; mais n'usez pas de celle du sifflet. Laissez faire la législature. Défendez votre opinion par la presse, par la parole, par tous les moyens légaux ; mais ne changez pas la paisible enceinte du Collège de France en une arène, et l'enseignement en une salle de pugilat. Espérons donc que toute cette agitation est tombée pour ne plus reparaitre, que les cours reprendront leur allure tranquille, et que *M.M. les Lecteurs du roi*, ainsi qu'on appelait, sous François I^{er}, les professeurs du Collège de France, ne verront désormais leurs savantes leçons interrompues que par les applaudissemens des auditeurs.

De la comédie passons au drame. — Dans notre chronique du mois dernier, nous portions sur la *Lucrèce* de M. Ponsard un jugement en quelques lignes, que nous regardions comme impartial. N'ayant pas lu la pièce (elle n'était point encore imprimée), nous basions notre critique sur l'analyse qu'en avaient donnée les différens organes de la presse, et sur d'assez longs fragmens que nous avions sous les yeux. Aujourd'hui que nous avons lu *Lucrèce* et que quelques-uns de nos amis nous ont blâmé de ce qu'ils ont appelé non-seulement notre sévérité mais notre *injustice*, nous nous empressons de reconnaître notre erreur. Après avoir étudié *Lucrèce*, l'avoir analysée, examinée, appréciée, autant qu'il est en nous, nous déclarons ici, en toute conscience, que nous nous sommes trompés. Deux choses, en effet, nous étonnent profondément à propos de la pièce de M. Ponsard, savoir ; l'incroyable faiblesse de cette œuvre tant vantée, et l'inimaginable indulgence du public. Selon nous, et nous n'exagérons point notre sentiment, *il n'y a pas dix lycéens sur vingt*, parmi ceux qui, au lieu d'étudier le jardin des racines grecques, et de jeter des boulettes de papier maché sur le respectable nez de leurs professeurs, ont tourné leur esprit aux choses littéraires, qui, en sortant de rhétorique, n'aient fait des vers aussi bien tournés, sinon mieux, que ceux de M. Ponsard. Qu'est-ce, en effet, que la poésie de *Lucrèce* ? A quelle langue, à quel patois appartiennent les alexandrins suivans ? Nous prions qu'on nous le dise : nous serons enchantés d'apprendre par eux le Huron, le Sike ou l'Indou.

Lève-toi, Laodice, et va puiser dans l'urne,

L'huile qui doit brûler *dans la lampe nocturne*.

Nous demandons ce que c'est qu'une *lampe* qui n'est pas *nocturne* ? M. Ponsard a-t-il vu beaucoup de lampes diurnes ?

Et je veux achever de filer de cette laine,

Avant d'éteindre enfin *la lampe deux fois pleine*.

Si elle est deux fois pleine, elle déborde. L'auteur veut dire qu'il aura été rempli deux fois.

Je les ferai veiller jusqu'au chant de l'oiseau

De qui la voix sacrée annonce un jour nouveau.

Est-ce le coq ? Est-ce le rossignol ? Est-ce l'oté ? Et puis, pourquoi sacrée ? En général M. Ponsard parle par énigmes.

La maison d'une épouse est un temple sacré

Où même le soupçon ne soit jamais entré.

Nous déclarons ignorer à quel idiome, à quelle grammaire appartient ce dernier vers. C'est peut-être du Volsque, du Welche ou du Gaulois ; mais Lhomond, en l'entendant, se trouverait mal.

*Et son époux absent est une loi plus forte
Pour que toute rumeur se taise vers sa porte.*

Un époux qui est une loi !

Pendant qu'on tient des dieux la jeunesse, etc.

Est-ce la jeunesse des dieux, ou la jeunesse que les dieux ont donnée ?

Gardez que votre époux, de son premier regard,

Ne vous trouve moins belle au retour qu'au départ.

On dirait deux vers arrachés à l'un des quatrains de Le Ragois sur l'histoire de France, ou un de ces conseils rimés que donnent les Mathieu Laensberg aux vignerons et aux amoureux successivement.

N'importe en quel objet vous l'ayez résolu,

Votre arrivée ici, ramenant mon époux, etc.

Une arrivée qu'on a résolue en un objet !

..... Vous avez la gloire

D'affamer l'ennemi mieux qu'aucune victoire.

C'est une amphibologie ; on ne sait si c'est l'ennemi ou la victoire que ce personnage a le talent d'affamer à son gré. Il y a chez M. Ponsard beaucoup d'autres constructions de ce genre qui rappellent ces vers du *Siège de Paris* :

Soudain le roi s'avance avec vingt mille francs....

Charmé de ses attraits, je l'appelle à régner....

Et mon fils en pleurant seul à manger m'apporte, etc.

Mais continuons :

Car vos repas guerriers sont conçus de façon

A couper vaillamment le vivre et la boisson.

Le courage à ce compte a dérangé son centre,

Et le cœur aujourd'hui se loge dans le ventre.

Quels vers ! Où sont en tout ceci les beautés ? Où est la noblesse ?

... Paix ! Brute. La matière est au-dessus d'un sot :

Le domaine de l'aigle échappe à l'escarbot.

Joli, ma foi ! La Fontaine n'a-t-il pas dit : *Quand la race escarbote ?* etc. Escarbot me semble ingénieux.

L'autre étouffant Vénus par une main avide, etc.

Cela veut dire : l'autre préférant le jeu à l'amour. Voilà qui s'appelle parler clairement ; à la bonne heure.

A juger par l'esprit bien souvent on confond ;

Quel que soit le dehors, l'honneur peut être au fond.

Au fond de quoi, s'il vous plaît ?...

..... Nommez-moi plutôt, Brute,

C'est mon nom. Suis-je pas en effet une brute ?

Peste ! voilà un si beau calembourg, que M. Ponsard y reviendra plus tard.

Suis-je pas, je vous dis, c'est bien connu de tous,

Un être dont l'esprit est sans dessus dessous.

Tarquin le roi superbe est le lion, de sorte

Qu'étant lui le lion, je suis la bête morte.

Et que Tarquin lion, quand il m'eut bien tourné, etc.

Lisez : quand il eut bien tourné autour de moi. Et puis que dire de Tarquin qui est un lion, de Brute qui est une bête morte, etc. ?

Tuer Brute serait faire tort à Sextus,

Qui, sur moi décochant ses traits les plus pointus, etc.

Encore une locution qui est pleine de noblesse. C'est un vers pointu.

... Ceux chers à mon mari me sont chers à moi-même.

— Ma vengeance elle-même est prompte à calculer,
Que son chemin au but est de dissimuler.
— J'ai voulu vous armer à mieux patienter,
En vous faisant savoir que, moi, je vous estime,
D'autant plus avili, d'autant plus magnanime.

La dernière pensée n'est pas mauvaise ; mais la phrase est, comme toutes celles qui précèdent, d'une incorrection élevée à la quatrième puissance.

Sans doute un jour viendra.... *mais ce jour est distant.*

Distant est inusité dans ce sens. Il s'emploie surtout pour désigner l'éloignement matériel ; par exemple : « Vienne, pour le Français, est une ville bien éloignée de Paris : elle en est *distante* de plus de cent lieues, etc., etc. »

Voilà ce que nous avons relevé, au hasard, dans le premier acte de la pièce. En outre, dans les mêmes scènes, l'auteur appelle une conversation de Lucrèce et de Brute, *un tête à tête du jour et de la nuit* ; Brute s'appelle *un coq*, et Sextus le qualifie du nom de *taupe* :

Non, la taupe, c'est toi Brute, sans aucun doute,
Car si ton œil y voit, ton esprit n'y voit goutte.

Pas mal ! — Cela est probablement de la haute tragédie ; mais nous n'y voyons nous, avec les lions, les aigles, les coqs, les taupes, les escarbots, et autres animaux appelés par M. Ponsard aux honneurs de la scène, qu'un catalogue de ménagerie. Dieu ! que l'histoire naturelle apprise au Collège est une belle chose !....

— Plaisanterie à part, comment ceux de nos académiciens qui louent ces vers comme des modèles de style et de noblesse, peuvent-ils blâmer les hardiesses de la nouvelle École ? Comment osent-ils l'accuser de bassesse et de trivialité ? Évidemment, si M. Ponsard descend de Racine, ce ne peut être que comme Henri IV descendait de Charlemagne, — par un escalier dérobé. On remarquera d'ailleurs que nous avons pris nos citations dans un acte seulement, et qu'il nous aurait été facile d'extraire encore des irrégularités plus fortes de chacun des autres actes. Puis, si nous avions voulu examiner le drame dans sa texture intime, quelle langueur, quelle faiblesse, quelle peinture inexacte et fautive ! — Les Romains d'Auguste et de Tibère, au lieu des contemporains de Tarquin ! — Des rhéteurs au lieu de héros. — Des Catilina bavards au lieu d'hommes qui agissent ! En vérité, nous sommes presque tentés de nous écrier par avance ; car maintenant que les cataractes du Ciel sont ouvertes de nouveau, il va nous tomber des *Manlius*, des *Artaxercès*, etc., par milliers :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?

Heureusement ce ne peut être là qu'un engouement passager, et M. Ponsard cherchera à s'ouvrir une voie plus neuve, plus personnelle, plus audacieuse. Nous l'y engageons d'autant plus sincèrement, que le public, quoi qu'en aient dit les adversaires de M. Victor Hugo, continue à se porter aux représentations des *Burgraves*, avec une telle affluence, que les quinze premières représentations ont produit, nous écrit un de nos amis attaché à la scène de la rue Richelieu, plus de 80,000 francs. Tous les soirs, la foule applaudit à ces grandes pensées, à cette solennelle poésie, à ce drame héroïque qui se formule en vers d'airain et de granit, impérissables, pour ainsi dire. Qu'on en juge par l'admirable discours qui suit. C'est l'empereur Frédéric qui parle. Appuyé sur sa grande épée, et promenant sur les Burgraves rangés en cercle autour de lui et plongés dans la stupeur, des regards terribles, le vieil empereur, à la barbe griffaine, s'écrie :

— Vous m'entendiez jadis marcher dans ces vallons,
Lorsque l'éperon d'or sonnait à mes talons.
Vous me reconnaissez, Burgraves. — C'est le maître,
Celui qui subjuguait l'Europe, et fit renaitre

L'Allemagne d'Othon, reine au regard serein ;
 Celui que choisissaient pour juge souverain ,
 Comme bon empereur , comme bon gentilhomme ,
 Trois rois dans Mersebourg et deux papes dans Rome ,
 Et qui donna , touchant leur front du sceptre d'or ,
 La couronne à Suénon , la tiare à Victor ;
 Celui qui des Hermann renversa le vieux trône ,
 Qui vainquit tour à tour en Thrace et dans Icône ,
 L'empereur Isaac et le calife Arsian ;
 Celui qui , comprimant Gênes , Pise , Milan ,
 Étouffant guerres , cris , fureurs , trahisons viles ,
 Prit dans sa large main l'Italie aux cent villes ;
 Il est là qui vous parle . Il surgit devant vous !

(Il fait un pas ; tous reculent .)

— J'ai su juger les rois ; je sais traquer les loups . —
 J'ai fait pendre les chefs des sept cités Lombardes .
 Albert l'Ours m'opposait dix mille hallebardes ,
 Je le brisai ; mes pas sont dans tous les chemins ;
 J'ai démembré Henri-le-Lion de mes mains ,
 Arraché ses duchés , arraché ses provinces ;
 Puis , avec ses débris , j'ai fait quatorze princes .
 Enfin j'ai , quarante ans , avec mes doigts d'airain ,
 Pierre à pierre émietté vos donjons dans le Rhin !
 Vous me reconnaissez , bandits . — Je viens vous dire
 Que j'ai pris en pitié les douleurs de l'empire ,
 Que je vais vous rayer du nombre des vivans ,
 Et jeter votre cendre infâme aux quatre vents !

(Se tournant vers les archers .)

Vos soldats m'entendront ! ils sont à moi . J'y compte .
 Ils étaient à la gloire avant d'être à la honte .

..... Sans doute vous croyez

Être des chevaliers ! Vous vous dites : Nous sommes
 Les fils des grands barons et des grands gentilshommes .
 Nous les continuons . — Vous les continuez ?
 Vos pères , toujours fiers , jamais diminués ,
 Faisaient la grande guerre , ils se mettaient en marche ,
 Ils enjambaient les ponts dont on leur brisait l'arche ,
 Affrontaient le piquier ainsi que l'escadron ,
 Faisaient , musique en tête et sonnant du clairon ,
 Face à toute une armée et tenaient la campagne ,
 Et si haute que fût la tour ou la montagne ,
 N'avaient besoin , pour prendre un château rude et fort ,
 Que d'une échelle en bois pilant sous leur effort ,
 Dressée au pied des murs d'où ruisselait le soufre ;
 Ou d'une corde à nœuds qui , dans l'ombre du gouffre ,
 Balançait ces guerriers , moins hommes que démons ,
 Et que le vent , la nuit , tordait au flanc des monts .
 Blâmait-on ces assauts de nuit ? ces capitaines
 Défiaient l'empereur , au grand jour dans les plaines ;
 Puis attendaient , debout , dans l'ombre , un contre vingt ,
 Que le soleil parût et que l'empereur vînt ,

C'est ainsi qu'ils gagnaient châteaux, villes et terres .
 Si bien, qu'il se trouvait qu'après trente ans de guerre,
 Quand on cherchait des yeux tous ces faiseurs d'exploits,
 Les petits étaient ducs et les grands étaient rois !
 — Vous ! — comme des chacals et comme des orfraies,
 Cachés dans les taillis et dans les oseraies,
 Vils, muets, accroupis, un poignard à la main,
 Dans quelque mare immonde, au bord du grand chemin,
 D'un chien qui peut passer redoutant les morsures,
 Vous épiez le soir près des routes peu sûres,
 Le pas d'un voyageur, le grelot d'un mulet ;
 Vous êtes cent pour prendre un pauvre homme au collet ;
 Le coup fait, vous fuyez en hâte à vos repaires.....
 — Et vous osez parler de vos pères ! — Vos pères
 Hardis parmi les forts, grands parmi les meilleurs,
 Étaient des conquérans ; vous êtes des voleurs !
 Ah ! vous n'attendiez point ce réveil, n'est-ce pas ?
 Vous chantiez, verre en main, l'amour, les longs repas ;
 Vous poussiez de grands cris et vous étiez en joies ;
 Vous enfoncez gaiement vos ongles dans vos proies,
 Vous déchiriez mon peuple, hélas ! qui m'est si cher,
 Et vous vous partagiez les lambeaux de sa chair !
 Tout à coup . . . tout à coup dans l'ancre inaccessible,
 Le vengeur indigné, frissonnant et terrible,
 Apparaît ; l'empereur met le pied sur vos tours,
 Et l'aigle vient s'abattre au milieu des vautours !

Qu'en pensent les admirateurs quand même de M. Ponsard, à la pièce duquel nous ne refusons point pourtant (Voir notre avant-dernier numéro) un certain mérite de couleur locale et de simplicité ? Sont-ce là des vers assez grandioses et d'assez hautes pensées ? — Y a-t-il là l'âme et le feu dramatiques ? Enfin, quel est le plus poète de Victor Hugo ou de ce jeune homme, qu'au risque de compromettre son talent à venir, les partis ont si vite transformé en *homme de génie* ? L'expression n'est pas de nous. Elle appartient aux fakirs de ce nouveau Boudha.

Mais c'est assez dissertar à ce sujet, et puisque nous venons de nommer un dieu indien, parlons des Indes. Montpellier possédait il y a quelques jours dans ses murs, un voyageur fort instruit, aussi intéressant à interroger qu'à entendre, et dont la modestie nous pardonnera, en faveur de notre intention, l'indiscrétion que nous commettons ici à son égard. Ce voyageur est M. Falcon, frère du receveur-général actuel du département des Bouches-du-Rhône. Il revient des Indes, après 16 ans d'absence, pour revoir sa famille, et il rapporte des présents considérables de la part du fils de Runjeet-Sing, aujourd'hui sur le trône de Lahore, pour S. M. le Roi des Français. Quelques circonstances de son départ et de son séjour à Lodheana, à Cachemyr, etc., sont des plus curieuses. En 1826, M. Falcon, fort jeune encore (il pouvait avoir 20 ans), se promenait à Marseille sur le *Cours*. Il rencontre un de ses amis de collège qu'il n'avait pas vu depuis long-temps. C'était un frère de M. le général Allard, que l'ancien aide-de-camp du maréchal Brune appelait auprès de lui à la cour de Runjeet-Sing. M. Falcon prit alors la résolution de partir avec lui, et malgré les pleurs et les supplications de sa famille, il s'embarqua quelques jours après avec le frère du général. Dans la traversée, M. Falcon apprit l'anglais, et à son arrivée aux Indes, il étudia le persan, l'indou, et plusieurs autres idiomes qu'il parle et écrit aujourd'hui très-correctement, et qui sont en usage dans les vastes con-

trées où il devait séjourner si long-temps. M. Allard reçut fort bien, comme on pense, ses deux nouveaux compagnons; mais, au bout d'un an, voyant que son frère n'avait aucune disposition pour les langues orientales, ce qui lui offrait à chaque pas des obstacles insurmontables, il le renvoya en France. Pour M. Falcon, il fut placé dans le *Dumbar* (le *Dumbar* est, à la cour, la maison particulière du prince) auprès de Runjeet-Sing, qui l'employa souvent comme agent diplomatique, et lui confia plusieurs missions soit auprès des Anglais, soit auprès de différens Nababs indépendans. Il remplit plus tard les fonctions de directeur-général du cadastre de Lahore, car aujourd'hui MM. Allard, Court et Ventura ont tout organisé là-bas à l'européenne. Il y a un ingénieur en chef des ponts et chaussées, qui est un ancien élève de notre École polytechnique; mais on y trouve surtout, malheureusement pour les habitans de ce pays, des *receveurs*, des *percepteurs*, etc. Dans une seule année, après l'établissement du cadastre, M. Falcon fit rapporter à Runjeet-Sing, par une province de son empire dont ce prince avait à peine soupçonné l'existence jusque-là, la valeur de huit millions en lacs de roupies. Ce sont là des services que Runjeet-Sing devait apprécier beaucoup. Aussi M. Falcon fit-il tantôt pour le Roi, tantôt pour MM. Allard et Ventura, plusieurs voyages à Calcutta, à Bombay, à Cachemyr, à Canton, etc. Il a conservé de ces différentes excursions, outre des notes écrites, des souvenirs très-curieux. La première entrevue de MM. Allard et Ventura avec Runjeet-Sing, qu'il nous a racontée, nous a paru surtout intéressante. Chassés de France par les événemens de 1815, MM. Allard et Ventura passèrent à Constantinople, où ils essayèrent de s'engager au service du Sultan. Poursuivis par l'ambassadeur français de cette époque, comme bonapartistes, ils se virent forcés, après bien des traverses, de quitter la Turquie, pour ainsi dire sans argent, et de gagner la Perse. Là ils s'engagèrent comme colonels au service du Schah. Malheureusement une des premières conditions du traité de paix que fit la Russie avec la Perse, fut l'expulsion de MM. Allard et Ventura. Ainsi traqués par la politique, errans au hasard de royaume en royaume, ils s'enfoncèrent jusqu'au cœur des Indes, offrant partout aux petits rois indigènes, leur épée et leur bras. Mais ces princes étaient trop pauvres pour présenter une chance de fortune qui valût la peine de rester dans leurs domaines. Arrivés à Cachemyr, qui n'appartenait pas alors à Runjeet-Sing, MM. Allard et Ventura faillirent y avoir la tête tranchée, et ne parvinrent à s'échapper, que grâce à l'adresse de leur domestique; puis en mettant le pied sur le territoire de Runjeet-Sing, au bord du Sutledge, ils furent arrêtés par le gouverneur de nous ne savons quelle ville et emprisonnés. M. Ventura écrivit alors au roi de Lahore, en langue persanne qu'il savait fort bien, une lettre qui fut portée par son fidèle serviteur, et dans laquelle il disait à Runjeet-Sing, que deux officiers français, anciens soldats du grand Napoléon, s'étaient présentés à ses frontières pour lui offrir leurs services, et qu'au lieu d'avoir été accueillis avec hospitalité, ils avaient été plongés dans un cul de basse-fosse. A la lecture de cette lettre, Runjeet-Sing entra en colère; il expédia par un courrier, monté sur un chameau, l'ordre de mettre le soupçonneux gouverneur lui-même en prison, et de conduire à Lahore les deux officiers français. A leur arrivée, on leur donna pour demeure un palais voisin de celui du roi, palais qui est aujourd'hui affecté aux européens, et on les y enferma. Ils restèrent là dix-sept jours, sans pouvoir sortir, examinés à chaque instant, à distance, au travers de guichets, tantôt par le roi, son confesseur, ou son cuisinier, personnages qui jouent un grand rôle aux Indes, ses ministres, etc. Enfin, le dix-septième jour, on leur fit savoir qu'ils allaient être présentés à Runjeet-Sing.

Le rusé monarque avait mis son temps à profit. Voulant frapper l'imagination de deux étrangers, il avait écrit à tous les gouverneurs, chefs et Nababs dépendans de son royaume, de se rendre à Lahore à jour fixe, avec le plus de soldats et de

richesses qu'ils pourraient. Ceux-ci avaient obéi. Runjeet avait fait établir son camp dans une vaste plaine, aux portes de Lahore. Tous ses éléphants, couverts de riches housses dorées et armés en guerre, tous ses chevaux avec leurs selles d'or, ainsi que ceux des Nababs, étaient rangés en demi-cercle près de sa tente; lui-même, assis sur son plus magnifique tapis de Cachemyr, attendait avec impatience nos deux compatriotes. On les lui amena au milieu des fanfares et des hurrahs de 40,000 barbares, parlant vingt langues différentes, ce qui ne laissait pas que de former une détestable musique. Quand les deux étrangers eurent accompli devant le roi les salamahecs d'usage, Runjeet leur demanda ce qu'ils voulaient, ce qu'ils étaient venus chercher dans son empire. M. le général Ventura répondit qu'ils étaient deux officiers du grand Napoléon, le dieu de la guerre, le Runjeet de l'Europe; qu'ayant entendu dire dans leur pays, qu'il y avait à Lahore un souverain qui était le Napoléon de l'Asie, le dieu de la guerre des Indes, ils avaient résolu de lui aller offrir leurs services, et qu'ils étaient venus pour cela. Runjeet qui avait de Napoléon une idée grandiose, quoique vague, fut frappé du compliment; mais avec ses habitudes de dissimulation indienne, il ne répondit rien aux propositions qu'on lui faisait; puis tout à coup se retournant vers M. Ventura, il lui demanda d'un air railleur, s'il savait monter à cheval. Celui-ci toisa le roi avec mépris, et lui répondit qu'il appartenait bien à un petit roi de l'Inde de demander à un soldat de Napoléon s'il savait monter à cheval. — Le roi sourit dans sa barbe, et sur un signe qu'il fit, on amena devant M. Ventura un magnifique cheval entier, couvert d'une selle en or; mais si indomptable qu'on pouvait à peine le monter. M. Ventura s'avança, saisit le sabre d'un soldat, coupa la courroie argentée qui tenait la selle, et, selon l'usage persan, sauta à cru sur le cheval qu'il fit courir et voler devant le roi, à sa fantaisie. Runjeet-Sing et sa cour restèrent stupéfaits. Le roi ordonna ensuite qu'on reconduisit les deux étrangers à leur demeure, où il leur ferait connaître ses ordres.

Le lendemain, au point du jour, un envoyé de Runjeet arriva; il était chargé de dire aux officiers de Napoléon, que le roi les remerciait de leur visite; mais qu'il n'avait pas besoin de leurs services; seulement, il les priait d'accepter, comme souvenir, les présents qu'il leur adressait. En même temps, une foule d'esclaves et de serviteurs déposait devant les deux européens ébahis, pour environ 150,000 fr. de roupies entassées dans des sacs, des tapis précieux, des châles, etc., etc. En voyant cela, M. Ventura s'écria : « Nous le tenons. Imite-moi, Allard. — Que vas-tu faire répondit celui-ci? Gardons ces présents et retournons en Europe. Avec 150,000 fr. nous y pourrions vivre tranquilles. — Imite-moi, te dis-je, reprit M. Ventura, et suis mon exemple. » Donnant ensuite un coup de pied à chacun des sacs de roupies, car aux Indes c'est un déshonneur de toucher l'argent avec la main, il dit à l'envoyé et à ses principaux compagnons qu'il leur en faisait présent. Quant aux châles, aux tapis, aux vêtements d'honneur, aidé par M. Allard, il les prit un par un avec la main, et tous deux les jetèrent, sans en réserver un seul, aux esclaves ébahis.

Quand la nouvelle de ces largesses arriva à Runjeet-Sing et à sa cour, elle fit une grande sensation. Le roi se demanda ce que pouvaient être ces hommes qui professaient un tel mépris pour les richesses, et il crut que certainement ils avaient des trésors cachés.

Or, en ce moment, nos héros ne possédaient pas littéralement plus de 100 fr. à eux deux.

Le même jour, le roi les fit venir de nouveau et leur demanda pour la seconde fois ce qu'ils voulaient. — « Entrer à ton service, répondirent-ils, et te former des troupes à la manière d'Europe, pour que tu puisses résister aux Anglais. — Soit, répondit Runjeet, qui prévoyait de loin le péril et qui avait peur de devenir à Calcutta ou à Bombay un des pensionnaires détrônés qu'y entretient la compagnie

dans une demi-captivité ; mais , que me demanderez-vous pour cela ? — Rien que l'honneur de te servir , la permission de donner à tes troupes le drapeau de notre pays , et de faire les commandemens militaires en français. » Runjeet accepta ces conditions , et donna généreusement en sus à chacun des deux généraux , une vingtaine de mille francs par mois. — Deux ans après , il avait une armée de 40,000 hommes , à l'européenne. Cette armée étendait au loin ses frontières , lui conquérait le royaume de Cachemyr sous la conduite de M. Allard , et plus tard surprenait démesurément l'infortuné Jacquemont , par sa discipline , par la précision de ses manœuvres et par le glorieux drapeau de l'empire qu'il retrouvait tout à coup comme par enchantement , à deux mille lieues de sa patrie.

Voici un autre trait de Runjeet que nous a raconté encore M. Falcon. — Il y a quelques années seulement , M. Allard , un peu avant son départ pour la France , faisait exécuter dans un district où l'on avait trouvé quelques débris antiques , des fouilles qui amenèrent la découverte de ces fameuses médailles des successeurs d'Alexandre qu'on voit aujourd'hui dans la bibliothèque du Roi , à Paris. Les Anglais ayant eu vent des recherches du général , adressèrent à Runjeet-Sing , l'impérieuse prière de leur en livrer les résultats. Runjeet qui n'était pas très-fort en archéologie , et qui n'avait certes jamais lu la *Revue de numismatique* , ne comprit rien à la vivacité et à l'insistance de ses peu commodes voisins ; mais , pour ne pas se mettre mal avec eux , il envoya prier M. Allard de lui montrer tout ce qu'il avait trouvé. Le général se douta du tour. Il fit mettre dans un sac toutes les médailles de chétive valeur historique et métallique , et chargea M. Falcon d'aller les porter au roi. Quand M. Falcon arriva , Runjeet bouillait d'impatience. Du plus loin qu'il aperçut l'envoyé du général , il se souleva à moitié du tapis qui lui servait de siège , et s'écria : « Rapportes-tu ce que j'ai demandé ? — Oui , répondit M. Falcon , en tendant au roi le sac qui contenait les médailles. » Le successeur de Porus s'en saisit , et croyant que ce que réclamait les Anglais devait être au moins un trésor , il défit vivement les liens qui retenaient le sac , y plongea la main , et en retira , quoi ? — Une médaille en bronze de la grosseur d'un sou tout au plus et très-fruste. Runjeet-Sing était borgne ; il approcha le malencontreux débris macédonien du seul œil qui lui restât , le fit tourner et retourner entre ses doigts , sous son rayon visuel le plus puissant ; puis , s'apercevant que ce n'était qu'un vil métal , il jeta avec mépris la médaille à l'autre bout de sa tente. Il recommença ensuite , sans dire mot , la même opération pour chacun des objets qu'il retirait du sac , semant ainsi le sol des découvertes de M. Allard. Quand il eut fini son opération , et que le sac fut vidé , Runjeet éclata d'un rire strident , et se retournant vers M. Falcon , il lui dit : « Conviens que les européens sont bien fous de se donner tant de peine pour découvrir de pareilles choses. Quel intérêt trouvent-ils à se disputer pour quelques morceaux de cuivre ? — Mais , reprit M. Falcon , ces objets tirent leur valeur de leur haute antiquité. — Tu te trompes , répartit le roi , en ouvrant sa main qu'il venait de remplir de terre , car voici quelque chose qui remonte encore bien plus haut , et qui pourtant n'a point de valeur. »

Que dites-vous de cette réponse ? Que pensez-vous de cet apologue ? Voilà qui est tout-à-fait oriental , digne de l'empereur Saladin ou du poète Saadi.

M. Falcon nous a raconté encore beaucoup d'autres choses sur Lahore , sur la cour de Runjeet-Sing , sur les vallées du Thibet où il a vécu au milieu de populations qui , loin de suivre les lois de la polygamie comme les Indiens , n'ont au contraire qu'une femme par famille , et pour toute la famille , fût-elle composée de dix frères ; — sur Cachemyr , où les enfans du sexe féminin , sont noyés publiquement dès leur enfance , comme de jeunes chats , etc. ; mais l'espace nous manque pour nous étendre davantage.

M. Falcon, après avoir visité Marseille, sa patrie, partira pour Paris, où il doit remettre au roi, les lettres et les présents du fils de Runjeet, et d'où il enverra à la *Revue du Midi* un récit fort intéressant, écrit par un officier français, des dernières expéditions des Anglais dans l'Afghanistan. Ce récit intitulé : *La Jeune fille Afghane dans le camp Anglais*, peint au naturel, la valeur et la cruauté des Afghans, le courage et les désastres des Anglais. M. Falcon nous a même fait espérer qu'il consentirait à nous donner quelques-unes de ses notes originales sur Cachemyr et sur la Chine. Nous souhaitons que, mieux inspiré que M. Allard, dont les mémoires sont entre les mains de M. Thiers qui n'en fera jamais rien, il livre lui-même son travail au public. Aujourd'hui que l'Orient attire nos regards, que les Indes paraissent être le grand champ de bataille où se livreront peut-être les dernières guerres dont doit gémir l'Europe, nous prédisons et nous souhaitons de grand cœur à M. Falcon un succès que légitimera de reste l'intérêt de ses observations et de ses récits.

Puisque nous sommes à Marseille avec M. Falcon, rendons compte en quelques mots du succès que vient d'y obtenir M^{lle} Rachel. On l'y a trouvée admirable et éminemment tragique. Notre ami et collaborateur Méry, avec ce style coloré qu'on lui connaît, a écrit au sujet de l'accueil brillant fait à la jeune tragédienne, que le public si intelligent et si impressionnable de Marseille avait déchaîné son enthousiasme comme une tempête d'émotion, comme une furie d'admiration qui ébranlaient la salle. « Camille et Hermione, ajoute-t-il avec cet excellent esprit d'observation et d'analyse qui le distingue, révèlent les plus éminentes qualités du talent infini de M^{lle} Rachel. C'est un mystère vivant de physiologie qui nous échappe et nous confond. C'est un phénomène inexplicable d'organisation artiste. A 18 ans, il a été donné à cette jeune fille de sonder les profondeurs d'un art inabordable, — de s'initier aux mœurs antiques, de deviner les secrets des nobles poses, des gestes majestueux et simples, des draperies magnifiques, des suprêmes accens qui vibrent sur toutes les cordes intimes du cœur humain. Sa figure, ciselée sur une médaille de Périclès ou d'Auguste, a des contractions superbes pour refléter tous les mystères de l'âme ; sa voix, instrument inouï, sait dire tout le vocabulaire de la passion ; elle s'aiguise comme un poignard dans l'ironie ardente ; elle est flexible en suaves modulations ; elle s'élève, domine, tonne, écrase, comme la colère des Euménides ; et puis cette même voix fatale, cette voix de Delphes et de Cumes, sortie des lèvres stridentes d'un masque païen, retrouve tout à coup des accens divins pour les saintes et sereines inspirations de Polyeucte et de Judith. — Le triomphe de M^{lle} Rachel, à Marseille, ne rappelle rien de connu. Après la représentation des Horaces, la foule a accompagné l'illustre tragédienne jusqu'à son hôtel. Cette première fois au moins, M^{lle} Rachel pouvait marcher à peu près librement. La foule s'ouvrait devant elle en criant : *Vive Rachel*, et battait des mains. Après Andromaque, la chose a été plus sérieuse : il a fallu qu'elle regagnât à pied son hôtel, en traversant l'armée de ses admirateurs, et il y a eu péril pour elle dans cette traversée. » Voilà certes qui atteste presque les triomphes de Fanny Essler, en Amérique, où des sénats entiers traînaient son char à la façon des lions de Numidie attelés jadis à celui de Caracalla ; mais du moins M^{lle} Rachel n'a point été contrainte, comme la Sylphide, à prononcer de discours. Toutefois, il ne faut désespérer de rien ; cela viendra peut-être. En ce cas, nous plaignons d'avance sincèrement M^{lle} Rachel et le public ; M^{lle} Rachel, car elle a bien assez, ce nous semble, de débiter les tirades de nos héroïnes classiques, sans être obligée d'en composer par l'ordre de Monseigneur tout le monde, ce *Herr-omnes* qui est bien le plus fantasque des tyrans, et d'improviser de l'éloquence qu'à l'ennui profond qu'elle causerait, on prendrait très-aisément pour un discours prononcé à la Chambre des députés par quelqu'un de nos grands orateurs.

Pendant que Marseille était en veine de fêtes intelligentielles, elle s'en est donnée à cœur joie. Son Académie des belles-lettres (ne riez pas lecteur, car on n'y dort point comme à l'Institut de France) a tenu, le dimanche 11 juin, sa séance publique annuelle, au milieu d'un grand concours de dames, qui ont prouvé par des applaudissemens répétés, que Marseille pouvait s'enthousiasmer pour autre chose que de l'huile, du savon, et la Cannebière. M. le marquis de Montgrand, président, a ouvert la séance par un discours ingénieux et spirituel, où il a passé en revue les principales productions de l'esprit humain, chez les divers peuples. La parole facile et élégante de M. Montgrand, jointe au charme des idées qu'il exprimait, a valu à son discours, un succès complet.

Deux nouveaux membres, récemment élus, MM. Amédée Patot et Adolphe Carles, ont payé ensuite leur première dette à l'Académie. Puis est venu le tour de la poésie. M. Gaston de Flottes, qui l'an dernier avait bâti dans ses vers un musée pour Marseille, l'a dotée cette année d'une cathédrale splendide, qui malheureusement n'a duré que le temps de la décrire. — Ah ! si Marseille voulait !... quelle belle Église elle se construirait, avec un mois seulement du revenu de son port ! La séance, continuée par une épître de notre collaborateur, M. Autran, intitulée : *Sur l'impériale d'une diligence*, épître qui a été couverte d'applaudissemens, s'est terminée par un morceau en prose étincelante de M. Méry, dont les lecteurs de la *Revue* liront bientôt dans notre recueil, une délicieuse rêverie, la *Villa des Fontaines*, adressée à une femme qu'on dit pleine d'esprit et de cœur. La parole vive et originale de l'auteur de tant de récits ingénieux, a ému tous les assistans, et chacun s'est retiré en regrettant que ces solennités littéraires, qui interrompent si heureusement les occupations toutes positives et matérielles de Marseille, revinssent si peu souvent. — N'oublions pas, pour être justes, un discours fort spirituel de M. le Directeur du Muséum d'histoire naturelle. *Une ménagerie en Province* était tout-à-fait dans ses attributions, et le tableau qu'il en a tracé, a déridé plus d'une fois l'auditoire. — Maintenant, si quelque esprit morose ou quelque mathématicien misanthrope demandait : Qu'est-ce que cela prouve ? nous lui dirions que cela montre que la cause des maçons, des terrassiers et des vendeurs de bouille n'est pas encore gagnée ; — que cette littérature qu'on croit morte, et dont les représentans, comme tout ce qui tient la plume en France, sont traités avec indifférence et inimitié par ceux-là même qui doivent à leur influence leurs hautes positions, n'est pas encore étouffée ; — que quelque jour, enfin, au moment où cette tempête qui roule en voiture et qu'on appelle la vapeur, se croira le plus sûre de sa prétendue victoire, l'intelligence, comme le géant le Gama, se lèvera devant elle, et par quelque Corneille ou quelque Voltaire, continuera dignement cette tradition du génie qu'on se flatte en vain d'éteindre, ou, du moins, qu'on ne fait rien pour encourager.

Mais que disons-nous ? Au moment où nous écrivons ceci, nous lisons dans le *Moniteur* que M. le Ministre de l'Intérieur vient de faire nommer par le Roi chevaliers de la Légion d'honneur, le spirituel Rédacteur de la *Gazette médicale*, M. Louis Peisse, dont le talent critique a été si bien apprécié de nos lecteurs, dans ses discussions avec notre collaborateur M. Lordat, et M. Joseph d'Ortigue, auteur de travaux sur la musique. — Ces deux écrivains méritaient à coup sûr cette distinction, et nous sommes des premiers à y applaudir ; mais ils auraient dû, selon nous, la recevoir de la main du Ministre de l'Instruction publique. Malheureusement, il faut le dire une telle parcimonie de récompenses et d'encouragemens règne à l'égard de ce ministère, que, malgré les bonnes intentions du Ministre, sans doute, les gens de lettres, les savans, les professeurs, s'aperçoivent fort aisément qu'on les traite en parias. Que font-ils alors ? Ce qu'ont fait MM. Peisse et d'Ortigue. Ils s'étudient à passer à côté de l'administration, dont ils ressortent le plus directement, pour

arriver à se faire présenter par le Ministère de l'Intérieur, lequel, grâce au zèle de M. Cavé et à l'esprit éclairé de M. Duchâtel, offre plus de chances d'obtenir avant l'âge de 80 ans, des récompenses qui, lorsqu'elles arrivent trop tard, ne sont bonnes qu'à parader à un convoi sur un cercueil, ou qu'à être mises sur la poitrine de ceux qui les obtiennent, à la façon à peu près de vieilles étiquettes sur un flacon vide. C'est donc, l'un comme conservateur de *quelque chose* à l'École des beaux-arts, l'autre comme musicien, que MM. Peisse et d'Ortignes viennent de recevoir la décoration. Nous eussions mieux aimé, nous l'avouons, qu'on la leur eût accordée comme à des écrivains distingués. Cela eût été plus honorable pour eux et pour la grande institution fondée par l'empereur, dont l'intention ne fut certes pas de récompenser ses sujets, pour avoir rempli pendant 10 ans d'une manière assez convenable, telle ou telle place rétribuée; mais bien pour avoir montré, soit du courage dans l'armée, soit une grande intelligence dans l'administration, soit un talent honorable dans les lettres ou dans la science.

— La *Revue du Midi* continue à être accueillie partout avec bienveillance et avec succès. L'*Écho de Vaucluse*, la *Revue du Calvados*, la *Revue Synthétique*, le *Moniteur Universel*, la *Presse*, le *Journal des Débats*, etc., ont bien voulu mentionner ce mois-ci avec éloge notre dernier numéro. Les journaux voleurs ont reproduit en outre l'article si facilement écrit et si judicieusement pensé de M. de Pontmartin, inséré dans notre quatrième livraison, sur M^{me} de Sévigné; nous sommes certains qu'ils ne manqueront pas de s'emparer non plus, dès qu'ils paraîtront, de deux articles charmans que nous venons de recevoir de ce même et bien cher collaborateur. L'un, qui est fondé sur une pensée toute philosophique, est intitulé: *Des réactions dans les arts*; l'autre, qui est exclusivement littéraire, consiste dans une nouvelle ayant pour titre: *Le fond de la coupe*. Nos lecteurs la liront avec un vif plaisir, et boiront volontiers ce breuvage jusqu'à la lie.

— M. Alphonse Denis, maire de la ville d'Hyères, l'un des députés les plus intelligens et les plus actifs du Midi, homme de progrès et de science, auquel les langues orientales et l'archéologie doivent beaucoup, vient de commencer, avec l'appui d'un grand nombre de collaborateurs, la publication de la *Revue de l'Orient*, recueil qui empruntera aux événemens dont l'Asie ne peut manquer de devenir le théâtre, et, disons-le aussi à l'habileté de son directeur en chef, un grand intérêt. Nous avons sous les yeux le premier numéro de ce recueil. Il contient une introduction claire et nette de M. Alphonse Denis, plus un article sur la Serbie, par le même; Un travail de M. Abel Hugo, frère de notre grand poète; etc. La *Revue de l'Orient* aura conquis avant peu dans notre publicité mensuelle, une place des plus importantes.

— Au milieu des troubles et des malheurs qui l'agitent, l'Espagne songe encore, tant sont grandes la puissance et la vitalité intellectuelles de son peuple, aux lettres et aux sciences. A l'imitation de la France, elle publie, outre les mémoires de ses corps savans, une collection de documents inédits relatifs à son histoire politique. Le premier volume de cette collection vient de paraître, grâce aux soins et aux travaux de trois savans membres de l'Académie de Madrid, MM. Navarrete, Miquel Salva et Pédro Sainz de Barranda. Ce premier volume contient un grand nombre de lettres de Fernand Cortez à l'empereur Charles-Quint, et de Charles-Quint au Conquérant du Mexique, de 1522 à 1544; — des documens très-curieux sur Jean Sébastien del Cano, le premier qui, en 1526, fit le voyage autour du monde sur son fameux navire Victoria; — des papiers relatifs aux mouvemens des comuneros, en 1549-1522, et la sentence prononcée contre Jean de Padilla; — les avis donnés par les divers membres du conseil de Castille, sur le défi que François 1^{er} adressa, en 1528, à Charles-Quint; — des rapports fort intéressans sur la conquête de Tunis,

en 1535, et l'expédition d'Alger, en 1541; — la relation du voyage de Philippe II en Angleterre, lorsqu'il y alla, en 1544, pour épouser la reine Marie, etc. L'Académie de Madrid rend ainsi un important service à son pays, et il serait digne d'elle de le compléter, en donnant à l'Europe savante une histoire littéraire de l'Espagne, conçue et exécutée sur le plan de celle dont les Bénédictins ont doté la France.

— Dans les travaux de réparation et d'embellissemens que l'État fait exécuter à la sainte Chapelle de Paris, les ouvriers ont trouvé à la place où avait été le maître-autel (place depuis long-temps occupée comme tout le reste de l'Eglise, par les papiers du palais de justice) une boîte en étain renfermant un cœur. A qui avait-il appartenu? Était-ce celui du saint Roi, fondateur de la sainte Chapelle? Telle fut la question qu'on se fit tout de suite. M. le Ministre de l'Instruction publique, désireux de savoir la vérité, eut le tort de s'adresser pour obtenir un rapport à ce sujet, non à un homme spécial, versé dans l'histoire de France, et instruit aux choses du moyen-âge, ce qui eût été très-simple et très-naturel; mais à un érudit connu par de nombreux travaux sur les antiquités Grecques et Romaines. M. Letrône, puisqu'il faut l'appeler par son nom, a donc fait, un peu à la légère, selon nous, un rapport beaucoup trop affirmatif, où il déclare que le cœur ne peut être celui de Saint Louis. Heureusement le savant auteur de l'édition d'Orderic Vital, M. Auguste Leprevost, député de l'Eure, l'un des hommes qui ont rendu, sans chercher à en faire bruit et tapage, le plus de services à notre archéologie nationale, a pris en main la thèse combattue par M. Letrône, et, avec autant d'érudition que de bon goût, a, selon nous, victorieusement réfuté les idées de son adversaire. Grâce à M. Leprevost, il est permis dès à présent d'espérer que la sainte Chapelle possède encore une des plus vénérables reliques qui puisse exister : celle d'un roi juste et bon, aussi pieux que vaillant, sanctifié à la fois par la religion et par les souvenirs du peuple. Quelques recherches faites dans l'église de Montreale, où fut déposé le corps de Saint Louis, nous donneront sans doute à cet égard une certitude complète. Nous le souhaitons du moins bien vivement.

— La *Revue de Madrid*, qui avec son numéro du 15 mai, vient de terminer sa cinquième année, annonce qu'elle va changer son mode de publicité. Au lieu de paraître deux fois par mois, en livraisons de 3 à 4 feuilles d'impression, elle ne paraîtra qu'une fois; mais elle contiendra de 10 à 12 feuilles, accompagnées au besoin de gravures ou de lithographies pour les articles sur les beaux-arts. La *Revue de Madrid* publie en même temps par livraisons d'une feuille qui sont jointes à ses numéros, mais avec une pagination à part, de manière à former des volumes distincts de ceux de la *Revue*, des nouvelles et des romans pleins d'intérêt, qui sont fort goûtés de ses souscripteurs. L'ouvrage qu'elle donne ainsi au public en ce moment, est intitulé : *Los manuscritos de mi padre* (*Les manuscrits de mon père*). Il a pour auteur Don Ramon de Campoamor, l'un des bons écrivains de l'Espagne. Nous tiendrons désormais exactement nos lecteurs, au courant des travaux de la *Revue de Madrid*.

— Le tableau que M. Collot devait donner à notre musée et dont nous parlions dans nos derniers numéros, est arrivé ces jours-ci. C'est une *Adoration des Bergers*, de *François Rizzy*, provenant de la galerie Aguado. Il est d'une grande dimension et traité avec finesse et vérité. Que M. Collot reçoive ici nos remerciemens sincères pour ses dons généreux. Un pareil emploi d'une belle fortune, acquise par le travail, honore la richesse et l'ennoblit. Fabre, Valedau, Collot, voilà trois noms que notre Musée placera sur la même ligne.

Puisque nous parlons de peinture, disons qu'un jeune artiste, notre compatriote,

M. Glaize, qui avait obtenu l'année dernière une médaille à l'exposition du Louvre, a eu cette année au Salon deux tableaux qui lui ont valu l'applaudissement des meilleurs juges Parisiens.

— La deuxième livraison de l'ancienne Auvergne et du Velay, publiée par M. Desrosier, de Moulins, vient de paraître. Nous l'avons en ce moment sous les yeux. Le texte de M. Adolphe Michel, contient le premier chapitre de l'ère Celtique. Il traite des Gaulois en général et de la Celtique en particulier : des Arvernes, de leur confédération, de leurs limites, de leur origine, de leur religion, de leur état politique, etc. Les planches se composent d'un deuxième fragment de la glose des morts de la Chaise-Dieu, déjà donnée par M. Jubinal, d'une vue du château d'Aurillac, d'une charmante lithographie représentant le rocher si pittoresque du Puy, avec sa chapelle de St-Michel, et d'une reproduction de la fontaine d'Amboise, à Clermont. Ceux de nos lecteurs qui voudraient voir ce bel ouvrage pour se faire une idée du luxe qui y règne, peuvent s'adresser à M. Gras.

— Un écrivain de beaucoup d'esprit et de goût, l'auteur du beau roman de Thomas Morus, madame la princesse de Craon, femme d'un de nos candidats à la députation, vient de faire paraître les deux premiers volumes d'une histoire du siège d'Orléans, qui en aura quatre et à laquelle elle travaille depuis plusieurs années. Nous en rendrons compte.

GRAS, Propriétaire-Gérant.

Un de nos plus savans collaborateurs, M. Charles Magnin, membre de l'Institut de France, conservateur à la bibliothèque royale, vient de publier à la librairie de Duprat, à Paris, sous le titre de *Causeries et Méditations littéraires et historiques*, deux volumes de réimpressions que, grâce à son obligeante amitié, nous avons en ce moment sous les yeux. Ces deux volumes, bien qu'ils ne contiennent que des articles ayant paru dans le *Globe*, le *National*, la *Revue des deux Mondes* et le *Journal des Savants*, sont extrêmement curieux. Ils offrent des pages étincelantes de style et de verve, sur les arts, la poésie, l'histoire, l'ensemble en un mot de la pensée contemporaine. Il est, on ne peut plus, intéressant aujourd'hui, selon nous, de voir, à quelques années de date, le mot, pour ainsi dire, quotidien, d'un homme aussi distingué que M. Charles Magnin, sur les hommes et sur les choses de notre temps. M. Quinet, M. Hugo, M. de Vigny, M. Vitet, M. Mérimée, M. Ste-Beuve, M. Thierry, M. Flourens, M. de Salvandy, tous les grands noms, enfin, de notre littérature actuelle, passent successivement sous la plume de M. Ma-

guin. L'art au moyen-âge, l'esthétique, les monumens, les archives, l'histoire, la numismatique, etc., fournissent à l'ingénieux auteur de l'histoire du théâtre en Europe, le sujet d'appréciations successives et brillantes. Shakespeare, Sheridan, Vico, Wolf, Otway, Kotzebue, Camoens, José de Santa Rita Durao, etc., représentent dans les travaux critiques de M. Magnin, le mouvement des études et des idées pendant nos quinze dernières années, à l'égard des littératures étrangères, et ce n'est pas là la partie la moins neuve du livre. Ajoutons que M. Charles Magnin, en véritable lettré de l'ancien temps, ne s'est pas fait faute de revoir, de corriger, d'épurer pour la forme et pour le langage. Nous savons bien qu'aujourd'hui, presque personne ne s'occupe de cela. Notre littérature de feuilleton, malheureusement la seule à la mode, à cette heure, travaille à la vapeur, et si, par hasard, elle arrive à jouir, après sa publicité quotidienne, d'une seconde vie plus calme et qui devrait être moins passagère, elle serait bien désolée de perdre une minute à la rendre plus honorable, plus digne, moins rapide; mais notre savant collaborateur lui, est, nous le savons, de cet avis, *que, n'y eût-il en France que vingt bons juges de la langue, il faudrait tâcher de mériter leur suffrage*. Leur avis, en effet, finira par faire loi, du moment que l'engouement du public pour les œuvres éphémères de notre littérature quotidienne aura passé. Nous rendrons prochainement un compte détaillé de l'ouvrage de M. Magnin; mais, dès à présent, nous pouvons l'engager à supprimer les craintes qu'exprime sa préface. Quand on a comme lui à son service non-seulement la science, mais la conscience; non-seulement l'esprit, mais le style, on peut sourire paternellement à son œuvre. Le public vous encourage et vous justifie par ses applaudissemens.

A. J.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

Du Tome Premier.

Première Livraison.

	Pag.
De l'Orient et de l'Occident, par M. le docteurALLEMAND....	1.
Traditions Carolingiennes, par M. Achille JUBINAL.....	20.
Du Droit en lui-même, dans l'idéal, dans la loi et comme science, par M. Massot-Reynier.....	49.
Raphaël ou Ghirlandaio, par M. Jules RENOUVIER.....	83.
Mon Calendrier de 1843, poésie, par M. Méry.....	90.
<i>Bulletin littéraire.</i> — Les Fleurs du gay savoir; les Contes normands de Jean de Falaise.....	93.
<i>Chronique</i>	93.

Deuxième Livraison.

Des Niebelungen, par M. Achille JUBINAL.....	100.
Le Marquis de Montcalm, par M. Ludovic d'HORBOURG.....	119.
De l'Étude historique de la musique, par M. Laurens.....	135.
<i>Poésie</i> : par MM. Alexandre Dumas, Van Hasselt et Joseph Bard.....	160.
<i>Bulletin littéraire.</i> — Apologie de l'École médicale de Montpellier; Éloge historique de M. De Candolle; <i>Reliquiæ antiquæ</i>	164.
<i>Chronique</i>	177.

Troisième Livraison.

Études, mœurs et modes archéologiques, par M. Jules RENOUVIER.....	181.
--	------

	Pag.
Des Niebelungen (suite), par M. Achille Jubinal.....	200.
Les Séances de la Chambre des Lords et de la Chambre des Communes, par M. Tournal.....	220.
La Foire de Mairena, poésie, par M. Joseph Autran.....	233.
<i>Bulletin littéraire.</i> — De la médecine en France et en Italie; les Premiers Solitaires; l'Ancienne Auvergne et le Vélav; Costumes et décorations du moyen-âge; les Romans en vieux français de la bibliothèque de Saint-Marc.....	238.
<i>Chronique</i>	239.

Quatrième Livraison.

M ^{me} de Sévigné, par M. de Pontmartin.....	257.
Du Droit dans la loi (suite), par M. Massot-Reynier.....	276.
De la Musique religieuse dans l'ancienne tonalité, par M. Laurens... ..	295.
Pauvre Mère! poésie, par M. Jules Canonge.....	320.
<i>Bulletin littéraire.</i> — Les Anciennes Tapisseries de France; la Galerie des armes anciennes de Madrid; Relation des Mongols ou Tartares.....	324.
<i>Chronique</i>	330.

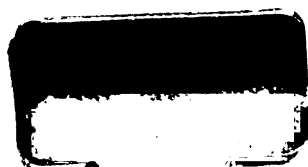
Cinquième Livraison.

Des Découvertes en Médecine, par M. Risueno d'Amador....	341.
Histoire du Duel, par M. F. Dabadie.....	371.
De la Philosophie de Rabelais, par M. Charles Renouvier....	388.
Lendemain d'Orage, poésie, par M. Charles Poncy.....	409.
<i>Bulletin littéraire.</i> — Le Hachych.....	412.
<i>Chronique</i>	419.

Sixième Livraison.

De l'Intelligence des bêtes, par M. Lordat.....	425.
Élisabeth et Philippe II, par M. Ach. François.....	443.
Du Projet de loi sur les prisons, par M. Victor de Bonald...	458.
Lettre sur la Littérature provençale, par M. Roque-Ferrier. .	478.
Un Orateur chrétien, par M. Achille Jubinal.....	497.
<i>Poésie.</i> — Diverses pièces, par M. Pierre Battie.....	501.
<i>Chronique</i>	504.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



UNIVERSITY OF MINNESOTA
wils.per 1843:1

Revue du Midi.



3 1951 001 903 193 Q